

Contenant tout ce qui s'est passé de plus mémorable depuis le commencement de l'empire Auguste, jusqu'à celui de Constantin le Grand

par François Nicolas Coëffeteau

G. Loison, Paris, 1646

François Nicolas Coëffeteau, théologien dominicain et écrivain français (*Château-du-Loir, Sarthe, 1574 — Paris, 1623*) est prédicateur et confesseur de Henri IV, — c'est lui qui prononça son oraison funèbre, lors de l'enterrement du souverain, — il devint évêque de Marseille en 1621. Introduit dans les cercles littéraires à la mode et ami de Malherbe, il publia en 1615 une Histoire romaine (*Histoire romaine de Lucius Annaeus Florus, mise en nostre langue par le commandement du Roy*), puis, en 1621, son chef-d'œuvre, une **Histoire romaine** — que nous présentons ici —, fit date et passa pour un modèle de prose française (*pris comme modèle de pureté de langue par Vaugelas*) ; cet ouvrage, qui connut plus de cinquante éditions en soixante ans, fit sans doute de Coëffeteau l'un des auteurs les plus lus du XVIIe siècle.

Table des matières

<i>Livre I</i>	Contenant ce qui s'est passé de plus mémorable sous l'empire d'Auguste
<i>Livre II</i>	Préface sur l'histoire des empereurs qui ont régné après Auguste Contenant ce qui s'est passé de plus mémorable sous l'empire de Tibère
<i>Livre III</i>	Contenant ce qui s'est passé de plus mémorable sous l'empire de Caius Caligula
<i>Livre IV</i>	Contenant ce qui s'est passé de plus mémorable sous l'empire de Claudius
<i>Livre V</i>	Contenant ce qui s'est passé de plus mémorable sous l'empire de Néron
<i>Livre VI</i>	Contenant ce qui s'est passé de plus mémorable sous les règnes de Galba, d'Othon et de Vitellius
<i>Livre VII</i>	Contenant ce qui s'est passé de plus mémorable sous les règnes de Vespasien et de Titus
<i>Livre VIII</i>	Contenant ce qui s'est passé de plus mémorable sous le règne de Domitien
<i>Livre IX</i>	Contenant ce qui s'est passé de plus mémorable sous les empires de Nerva et de Trajan
<i>Livre X</i>	Contenant ce qui s'est passé de plus mémorable sous l'empire d'Adrien

Livre I

*Contenant ce qui s'est passé de plus mémorable sous
l'empire d'Auguste.*

Encore que la république romaine ait produit les plus grands courages, et porté les plus ambitieux esprits de la terre, si faut-il confesser que jamais elle n'a élevé ni prince, ni capitaine qui se soit proposé un dessein si hardi, si généreux et si plein de gloire que celui qu'embrassa Auguste, lors qu'en l'âge de dix-neuf ans, recueillant le bris de la fortune de César qui avait été cruellement massacré dans le sénat, il entreprit de venger sa mort, et de réduire sous sa puissance ce superbe empire, qui avait donné la loi à tout le reste de l'univers. La faiblesse de son âge, la réputation de ceux qui avaient fait le massacre de son oncle, l'appréhension d'un grand sénat, et d'un peuple si puissant et si passionné pour sa liberté, les conseils craintifs et timides de ses parents et de ses amis, avec mille autres obstacles qui se présentaient à ses yeux et à sa pensée, semblaient devoir faire mourir en lui le désir de poursuivre une si hardie entreprise ; mais ce généreux esprit se fortifiant en sa résolution par la justice de la vengeance qu'il voulait rechercher, ferma les yeux à toutes ces considérations, et préférant une glorieuse mort à une honteuse vie, aima mieux s'exposer au danger de se perdre en satisfaisant à son devoir, qu'assurer sa fortune en manquant à son honneur.

Comme c'est l'ordinaire des hommes de juger des conseils par les événements, ceux qui au commencement avaient ouvertement blâmé son entreprise, comme un feu et comme un mouvement d'une jeunesse dénuée d'expérience et pleine de témérité, voyant le succès de ses affaires, changèrent d'opinion, et louant la force de son esprit, attribuèrent à une pure grandeur de courage ce qu'ils avaient auparavant condamné, comme sentant son audace, sa vanité, et son inconsidération. Il forma ce dessein sous d'heureux auspices ; d'autant que Dieu qui lui destinait la monarchie de l'univers, désirant faire paraître qu'il était non un oeuvre de la fortune, mais un fruit de sa providence, dès devant et encore après sa naissance, donna mille présages de la grandeur à laquelle il voulait l'élever. Encore que nous n'ajoutions nulle foi aux superstitieuses observations des idolâtres, nous ne ravirons point cet ornement à l'histoire, mais nous les rapporterons à leur vraie cause, et avertirons le lecteur chrétien, que ce sont autant de lumières et autant de preuves visibles qui font connaître, **que le tout puissant dispose des royaumes de la terre, et qu'il donne les sceptres à qui il lui plait.** qu'on ne s'imagine donc ici ni fortune, ni destin, ni Jupiter, ni Apollon, ni aucune de ces fausses divinités que les païens ont crues ou adorées : mais qu'on se présente seulement les admirables conseils de la providence du vrai Dieu, qui par ces prodiges allait comme ébauchant, et comme formant peu à peu la gloire qu'il avait préparée à ce grand prince, sous le paisible empire duquel il voulait que son fils parut au monde revêtu de notre humanité. Longtemps devant qu'il naquît, la foudre ayant abattu une partie de la muraille de la ville de Velitres, lieu de son origine ; et les devins ayant assuré que c'était une foudre royale ; c'est à dire selon la doctrine de ceux de la Toscane, qui ont fait une exacte profession de cette vanité ; un présage de la souveraine puissance qui devait tomber entre les mains de quelqu'un de ses citoyens, les Velittrins abusés par cette vaine espérance osèrent bien prendre les armes contre les romains, se figurant qu'ils leurs ôteraient l'empire : mais après avoir reçu de grandes pertes, et s'être presque ruinés en cette guerre, ils reconnurent en fin, quoi qu'un peu tard, ce

qu'il y avait de fatal en ce tonnerre, qui ne regardait que la seule splendeur de la fortune d'Auguste. Peu de mois devant sa naissance, Rome fut troublée d'un prodige qui arriva aux yeux de tout le monde, et dont les devins étant consultés, répondirent, **que la nature s'efforçait de produire, et qu'elle était déjà comme aux tranchées de l'enfantement pour donner un roi au peuple romain.** Le sénat effrayé de cette menace, ordonna qu'on étoufferait tous les enfants qui naîtraient cette année-la : mais ceux qui avaient intérêt en l'affaire, et qui se flattaient de l'espérance d'avoir quelque part à cette gloire, donnèrent ordre qu'un si cruel arrêt ne fut point exécuté. Sa mère étant enceinte, songea un peu devant ses couches, que ses entrailles montaient jusqu'aux astres, et que de là elles allaient se déployant et s'épandant sur toute l'étendue du ciel et de la terre. Son père Octavius songea aussi qu'il voyait le soleil naître des flancs de sa femme. Le propre jour de sa naissance, on traitait de la conjuration de Catilina dans le sénat ; Octavius s'y étant rendu un peu tard, et s'étant excusé sur l'accouchement de sa femme ; Nigidius, excellent mathématicien, auquel il en communiqua, ayant appris et observé l'heure précise de l'enfantement, assura, **que sans doute ce jour-la il était né un prince à l'univers.** depuis son père conduisant l'armée romaine en Thrace, fit faire un sacrifice qui confirma tous les autres présages de son avancement. Car les prêtres de Bacchus, auxquels il s'était adressé, ayant répandu du vin sur l'autel de leur Dieu, il en sortit une grande flamme qui couvrant le dôme du temple monta jusque au ciel, dont demeurant tout étonnés, ils l'assurèrent que c'était un signe que son fils serait un jour seigneur de tout le monde : et ajoutèrent, qu'ils se souvenaient que ce prodige n'était jamais arrivé qu'au seul Alexandre, lors qu'il se préparait pour aller conquérir l'Asie et l'empire des perses. La nuit d'après, Octavius songea qu'il voyait son fils sur un char de triomphe, tiré par douze chevaux blancs, et qu'il lui semblait qu'il avait une apparence pleine de majesté, et plus vénérable que celle d'un homme mortel ; qu'il tenait en sa main la foudre et le sceptre ; qu'il était paré d'une couronne rayonnante, et qu'il avait tous les autres ornements de Jupiter. Étant encore dans les langes, sa nourrice l'ayant couché sur le soir, et ayant mis son berceau en une basse chambre, le lendemain on ne l'y trouva plus ; de sorte qu'appréhendant qu'il ne fut perdu, on le fit chercher par tout, et enfin on l'aperçut au sommet d'une haute tour, ayant le visage tourné devers l'orient du soleil. Dans la première fleur de sa jeunesse, dînant en un bois, une aigle vint lui ravir le pain de la main, et après s'en être envolée bien haut en l'air, elle revint fondre doucement sur le lieu où il mangeait, et remit sa proie sur la table. On rapporte encore que Quintus Catulus ayant dédié le capitole, les deux nuits suivantes eut deux songes qui furent encore des présages de la grandeur d'Auguste. La première nuit il lui était avis, qu'il voyait force jeunes enfants de sénateurs qui jouaient à l'entour de l'autel de Jupiter, et que Jupiter en tirait un à l'écart, et qu'il mettait le seau ou l'image de Rome dans son sein. D'autres disent que ces enfants demandant un tuteur à Jupiter, il leur montra Auguste, le baisa et dit aux autres que ce serait leur protecteur. La seconde, il lui semblait qu'il voyait cet enfant assis dans le giron de Jupiter, et qu'ayant commandé qu'on l'en arrachât, le Dieu l'en avait empêché, et lui avait déclaré qu'il en voulait faire un puissant appui, et un grand défenseur de la république. Le jour d'après, étant monté au Capitole, y rencontrant Auguste, qu'il ne connaissait point encore ; il le regarda attentivement, et assura qu'il ressemblait à l'enfant qui lui était apparu. Cicéron faisant compagnie à Jules César dans le même Capitole, racontait à ses amis que la nuit de devant il avait eu un songe qui le mettait en une extrême peine, d'autant qu'il avait vu descendre du ciel par une chaîne d'or, un jeune enfant agréable à merveilles, qui s'était arrêté à la porte du Capitole, où Jupiter

lui avait mis un fouet dans la main, et à même temps ayant aperçu Auguste auprès de son oncle qui l'avait amené pour assister à son sacrifice, il l'assura que c'était celui-là même dont il avait vu l'image en songe.

Étant à Apollonie avec Agrippa, ils eurent tous deux la curiosité d'aller voir le mathématicien Théogène, et de lui faire faire leurs nativités : Agrippa s'étant avancé le premier, Théogène lui prédit une félicité et des grandeurs presque incroyables, dont Auguste étonné et appréhendant la honte de se voir moindre que lui, voulut cacher l'heure de sa naissance : toutefois à la fin il en fut tellement importuné, qu'il se laissa aller à la bailler. Théogène l'ayant curieusement observée, fut ravi de merveille, et se jetant à ses pieds, l'adora, comme celui à qui le ciel promettait l'empire de tout le monde, dont Auguste conçut une si grande opinion de sa destinée, qu'il publia depuis son horoscope ; et pour exprimer les particularités de sa constellation, fit battre de la monnaie d'argent avec l'image du capricorne, sous lequel il était né. Ayant donc tant de présages et tant de signes de sa future grandeur, il se fortifia en l'opinion et au désir de se faire monarque du monde, en vengeant la mort de son père. Lors qu'il apprit son désastre, il était à Apollonie, où il l'avait envoyé apprendre les lettres grecques, pour achever de former et de polir son esprit, et pour le rendre capable de la grandeur à laquelle il le destinait par son adoption. Cette nouvelle, comme un grand coup de tonnerre tombé sans être prévu, l'étonna extraordinairement, d'autant qu'il ne savait pas encore si le sénat et le peuple romain avaient contribué à ce parricide, ou si c'étaient ses particuliers ennemis qui en étaient les auteurs. Plusieurs capitaines des légions qui étaient alors en Macédoine le venant visiter à Apollonie, où César avait voulu qu'il l'attendit pour le prendre, et pour le mener au voyage qu'il pensait faire contre les Parthes, s'offrirent à lui, et le conjurèrent d'embrasser la vengeance de cette mort, l'assurant qu'ils l'assisteraient de la puissance de leurs armes : mais il les remercia, et les pria de lui conserver cette bonne volonté pour un autre temps ; et par une singulière prudence voulut, pour le dire ainsi, sonder le gué devant que se jeter dans un si effroyable torrent.

Ainsi donc, prenant seulement quelque nombre de ses plus familiers amis, il se résolut de s'acheminer à Rome, pour y apprendre toutes les particularités de ce massacre, afin de pouvoir faire la guerre à l'oeil, et de ne s'embarquer pas inconsidérément en une si dangereuse affaire. À peine est-il arrivé à Brindes, où il y avait force troupes, desquelles il ne se tenait pas trop assuré, qu'il fut pleinement informé de tout l'ordre de la conjuration, de la qualité des conspirateurs, du regret du peuple, et de tout ce qui s'était passé dans la ville et dans le sénat depuis que ce malheur était arrivé. Les légions presque toutes passionnées pour la mémoire de César, lui firent un meilleur accueil qu'il ne s'était figuré : dont concevant beaucoup de bonne espérance, il continua son voyage pour se rendre à Rome, en compagnie de ses amis, qui le suivaient comme une personne privée, et non comme celui qui allait disputer la possession d'un si grand empire. Comme il entra dans la ville, le temps étant extrêmement calme et serein, on vit paraître à l'entour du soleil, un cercle luisant en forme de l'arc-en-ciel, que quelques-uns crurent être un présage de son bonheur, mais que les autres prirent pour un signe des troubles et des malheurs qui devaient suivre cette fatale entrée. D'abord ayant déclaré à ses amis qu'il voulait se porter héritier de César, prendre son nom comme de son père adoptif, et venger sa mort ; sa mère Attia, secondée par Philippe, qui l'avait épousée après le décès d'Octavius, père d'Auguste, s'efforça de lui arracher de l'âme cette passion, lui remontrant que cette succession était pleine d'envie et de haine, et que la

redemandant il n'avait pas seulement à combattre les conjurez et les ennemis de son père, mais mêmes ses plus confidents amis, comme Marc Antoine, ses frères, Dolabella et Lepidus, qui verraient à regret un jeune homme succéder à la fortune de César, et qui pour maintenir l'autorité qu'ils avoient prise dans la république, s'opposeraient de toute leur puissance à ses desseins, qui allaient à la subversion de leur grandeur. Mais ce grand esprit rejetant un si lâche conseil, allégua à sa mère les paroles qu'Achille dit à Thétis, lors qu'elle tâcha de lui ôter de l'âme le sentiment qu'il avoit de la mort de Patrocle : **que ce lui serait un insigne opprobre, de ne venger pas l'outrage fait à son cher ami et à son fidèle compagnon** : et ajouta à cela ; **qu'il n'entreprenait pas de venger la mort de son ami ou de son compagnon, mais le massacre de son père et de son prince, qui avoit été tué, non dans les aventures de la guerre, mais au milieu d'une profonde paix**. Ces hardies paroles rassurèrent ses parents, qui virent bien qu'il n'y avoit point de moyen de lui arracher de l'âme le sentiment d'une si cruelle injure, et jugèrent qu'à quelque prix que ce fut, il en poursuivrait généreusement la vengeance. Pour cette raison, au lieu de l'en détourner, ils l'encouragèrent à la rechercher : mais le conjurèrent d'y apporter plus de patience que de précipitation, et d'y user plus de dextérité que de violence. Suivant ce sage conseil, ni il ne donna à connaître qu'il voulut rechercher les meurtriers de son père, ni il ne menaça personne, ni il ne fit aucune démonstration de trouver mauvais ce qui s'étoit passé dans le sénat et dans la ville, ni il ne se montra actif à recueillir sa succession, mais témoigna une grande modération en toute sa façon de procéder. Et d'autant que le plus puissant ennemi qu'il eut à combattre, étoit Antoine, qui avoit mis la main sur les plus précieux meubles de son père, et les avoit fait porter dans sa maison ; il s'efforça de vaincre et de gagner ce farouche esprit par toutes sortes de soumissions et de témoignages de respect. Il l'alla trouver dans la maison de Pompée, où il se tenoit alors, afin de le conjurer par la mémoire et par l'amitié qu'il avoit portée à son père, de le vouloir assister de son conseil et de son autorité en affaire de si grand poids : mais après avoir oui ses demandes, il lui tint un si superbe langage, et lui témoigna si sensiblement le mépris qu'il faisoit de sa jeunesse ; et même rejeta si loin la prière qu'il lui fit, de se contenter de retenir les meubles de César, et de vouloir lui faire rendre l'argent qu'il avoit laissé pour satisfaire à ce qui étoit porté par son testament, qu'Auguste vit bien, qu'au lieu de tirer de l'assistance de lui, il en devoit attendre toutes sortes de mauvais offices.

Devant que se pouvoir porter pour héritier de César, il fallait qu'il fit apparaître au peuple de son adoption, et qu'il montrât comme il étoit reçu dans la famille où il vouloit entrer. Mais Antoine feignant de l'assister en cette occasion, alloit le traversant par des sourdes pratiques qu'il faisoit avec les tribuns. Auguste dissimula cet outrage, et se contenta d'avoir déclaré son droit au prêteur, qui étoit Caius, l'un des frères d'Antoine, auquel il le fit enregistrer selon les anciennes formes des romains. Cependant se voyant ainsi rebuté d'Antoine, il crût qu'il fallait s'insinuer dans les bonnes grâces du peuple, avec l'aide et avec l'appuy duquel son père s'étoit acquis une souveraine puissance dans la république. Il trouva le chemin ouvert à cette brigue ; d'autant que la commune outrée de douleur de la mort de César, commençoit à se déclarer passionnée pour son héritier : et au contraire, témoignait beaucoup de dépit contre Antoine, d'autant qu'étant colonel de la cavalerie lors qu'il fut assassiné, et depuis ayant été créé consul, il n'avoit pas fait la recherche qu'il devoit du massacre d'un tel prince, son intime ami ; au contraire il avoit souffert, que le sénat donnât l'abolition d'un si énorme crime à ses meurtriers, qui s'étoient retirés dans le

Capitole pour éviter la fureur du peuple, qui sans doute les eut exterminés, si on ne l'eut arrêté. Se servant donc de l'occasion qui s'offrait pour accroître sa puissance parmi le peuple, et pour avoir plus de moyen de l'attirer à son parti, il poursuivit la dignité de tribun, vacante par le décès d'un qui venait de mourir : mais Antoine craignant l'accroissement de son pouvoir, s'opposa à cette poursuite, et rompit la brigue d'Auguste, qui ne se tenant pas entièrement rebuté pour cela, persuada à Canutius l'un des tribuns, de le présenter au peuple, afin de lui déclarer le désir qu'il avait de lui faire distribuer tout l'argent que César lui avait laissé. Canutius ayant donc fait assembler le peuple pour lui donner audience, Auguste usant d'un langage accommodé à ses intentions, lui promit non seulement de lui donner ce que son père lui avait promis, mais de lui faire encore de plus magnifiques largesses que celles qui étaient portées par son testament. Après cela, se confiant sous la bienveillance du peuple, il eut bien l'assurance de célébrer à ses dépens des jeux solennels pour la victoire que César avait obtenue contre les enfants de Pompée, ou comme disent les autres, pour la dédicace du temple de Vénus, que ceux qui en avoient eu la charge n'avoient osé entreprendre de célébrer, à cause de la puissance des conjurés, et de leurs alliés qui étaient dans le sénat. Le prétexte qu'il prit, fut que ce droit lui appartenait comme au fils et au juste héritier de César. Il était résolu de faire entrer dans la pompe de ces jeux, la litière de son père, et sa couronne d'or éclatante de pierreries, mais la résistance que lui fit Antoine, fut cause qu'il n'osa les faire apporter sur le théâtre, de peur d'exciter quelque sédition. Durant ces jeux, il apparut au ciel une comète qui étendait sa flamme du septentrion devers l'occident. Quelques-uns crurent que c'était une image de la gloire de César, qui avait été recueilli avec les dieux, et mis entre les astres ; mais le peuple n'en eut point d'autre créance que celle qu'on a ordinairement de ces sortes de météores, qu'on estime être des présages des malheurs dont le monde est menacé.

Cependant Auguste suivant l'opinion la plus plausible pour lui, fit dresser dans le temple de Venus une statue de bronze, à l'entour de laquelle était peint un comète, comme une marque de son immortalité. Personne n'osant résister à cela à cause de la faveur du peuple, il acheva de lui rendre les autres honneurs qui lui avaient été décernés à son retour d'Espagne, et après avoir fait offrir plusieurs sacrifices, et institué diverses fêtes en mémoire de ses victoires, ordonna qu'un des mois de l'année s'appellerait Juillet de son nom. Toutes ces choses, avec l'argent qu'il distribuait largement aux soldats, lui acquirent les bonnes grâces des gens de guerre, qui se rangèrent autour de lui en tel nombre, que les plus clairvoyants se doutèrent de quelque dangereux mouvement. Cette opinion fut confirmée par l'injure qu'Antoine fit à Auguste dans le palais, d'autant que se présentant pour parler à luy, et prenant la même place où il avait de coutume de se mettre du vivant de son père, Antoine l'en fit arracher par les sergents, et le chassa de là avec beaucoup de violence.

Le peuple porta impatiemment cet outrage fait au fils de César : mais son courroux s'enflamma encore davantage, parce qu'Auguste indigné d'un si grand affront, ne voulut plus se trouver aux assemblées publiques, mais se tint comme solitaire dans sa maison. Antoine sentant qu'il avait irrité le peuple, voulut pallier cette offense, et dit à ses amis, **que quant à lui il ne portait nulle haine à Auguste, et qu'il savait bien qu'il était obligé de l'aimer à cause de la mémoire de son père** : et partant qu'il se réconcilierait volontiers avec luy, s'il recherchait son amitié. Cette parole ayant été portée à Auguste, il témoigna ne désirer rien plus passionnément que de vivre en bonne intelligence avec lui, et prêta volontiers l'oreille à cette offre : de sorte qu'ils entrèrent en une paisible conférence, et

traitèrent de leur accord avec tant de signes d'une parfaite réconciliation, qu'encore que chacun d'eux gardât en son âme du venin contre son compagnon, néanmoins le monde crut que toutes leurs haines étaient éteintes par cette entrevue. L'opinion qu'on en avait conçue se perdit bientôt, d'autant que leurs différents commencèrent à renaître, sur ce qu'Antoine accusa Auguste d'avoir fait attenter à sa vie : ce que quelques-uns imputèrent à sa vanité, mais les plus sages crurent que sa plainte était juste, et qu'Auguste sans doute l'avait voulu faire assassiner. L'aigreur passa donc si avant, que leur alliance si solennellement jurée, se rompit à même temps, et là dessus Antoine pour se fortifier de l'assistance du peuple, et pour l'aliéner d'Auguste, porta son frère qui était tribun, à publier un décret de la distribution de force terres pour la commune, et lui fit proposer de lui donner les marais du royaume de Pont, comme s'ils eussent été en état d'être labourés, quoi qu'on n'eut point encore travaillé à les sécher. Ce qui rendait Antoine puissant, c'était qu'il avait un frère tribun, l'autre prêteur, et lui il était consul : de sorte qu'eux trois pouvaient comme disposer de toutes les charges de la république, et par ce moyen obliger une infinité de personnes qui y aspiraient. Se confiant en leur autorité, ils arrêtèrent entre eux, que le prêteur demanderait pour lui le gouvernement de la Macédoine, qui du vivant de César avait été donné à M Brutus l'un des chefs des conjurés, et que Marc Antoine prendrait celui de la Gaule Cisalpine que tenait Decimus Brutus, qui était aussi l'un des meurtriers de César. Cette proposition ayant été rejetée au sénat, Auguste de nouveau réconcilié avec Marc Antoine, la fit recevoir et confirmer par le peuple, qui en faveur de ce jeune prince lui accorda ce qu'il demandait. Antoine récompensa ingratement Auguste de la faveur qu'il lui avait faite en cette poursuite, et au lieu de reconnaître son affection, il fit toutes sortes d'efforts pour reculer ses affaires. Il dissimulait le mieux qu'il pouvait cette mauvaise volonté : mais ses frères, comme instruments de sa passion, allaient ouvertement traversant tous les desseins d'Auguste. Lepidus ayant eu un grand différent avec le jeune Pompée pour le gouvernement d'Espagne, en avait composé avec lui, à la charge qu'il lui ferait rendre tous les biens de son père. Les frères d'Antoine prenant cette cause en main en haine d'Auguste, représentèrent au sénat qu'on ne pouvait honnêtement refuser à ce jeune prince, une grâce que Jules César lui avait octroyée après l'avoir défait, et firent ordonner qu'on lui rendrait tout l'or et tout l'argent monnayé qui avait été mis dans l'épargne publique, de la confiscation des biens du grand Pompée. Ainsi, encore qu'Antoine et Auguste ne se fissent pas ouvertement la guerre, néanmoins chacun tâchait à tromper et à ruiner son compagnon. Ayant tous deux de grands partisans, ces dissensions civiles emplirent Rome de confusions et de troubles, et la face des affaires était telle, qu'au milieu de la paix, on voyait les préparatifs d'une furieuse guerre, et quoi qu'on laissât au peuple une image de sa liberté, néanmoins tout se faisait par une pure tyrannie. Antoine, à cause de son consulat, paraissait en public le plus fort, mais le peuple inclinait du côté d'Auguste ; soit pour l'amour de la mémoire de César, ou à raison des grandes promesses qu'il lui avait faites, ou plutôt à cause de la haine extrême qu'il portait à Antoine, dont il appréhendait les violences et l'outrageuse domination : car en effet les romains n'aimaient ni l'un ni l'autre : **mais comme la puissance des grands est toujours formidable et odieuse aux petits**, ils favorisaient le parti de celui qu'ils voyaient être le plus faible, se réservant à défaire Auguste après qu'ils auraient ruiné Antoine. Les affections des romains étant ainsi partagées, les sujets de la guerre ne tardèrent guères à s'éclorre et à éclater. Antoine connaissant la valeur des légions de la Macédoine, et sachant que c'étaient les plus belles forces de l'empire, désira de s'en assurer, et pour cet effet s'en alla à

Brindes, où elles étaient de naguères arrivées, afin de les pratiquer, et de les mener à son voyage de la Gaule Cisalpine. Auguste voulant rompre ce coup, envoya quelques-uns de ses amis pour les en détourner, et pour les induire à force d'argent et de belles promesses à prendre plutôt son parti que celui d'Antoine. Cependant il s'en alla en Campanie d'où il tira un grand secours, principalement de Capoue capitale de la province, qui lui témoigna qu'elle n'avait pas perdu le sentiment des obligations que César de son vivant avait acquises sur elle. Il en rafraîchit la mémoire aux habitants, et pour s'insinuer en leurs bonnes grâces par ses propres bienfaits, leur fit aussi de grandes largesses. D'un autre côté ses amis qu'il avait envoyés à Brindes pour corrompre les légions, surent si dextrement conduire cette pratique, qu'ils en débauchèrent la plus grande partie. L'avarice et la cruauté d'Antoine servirent grandement à faciliter leur dessein. Étant arrivé à Brindes, et s'apercevant que les gens de guerre qui avaient servi sous César, avaient conçu quelque dépit contre lui, à raison du peu de soin qu'il avait eu de poursuivre la vengeance de la mort de leur empereur, s'efforça de s'en excuser, et pour les contenter, leur fit espérer des montagnes d'or de la province où il les voulait mener. Mais après leur avoir magnifiquement parlé de l'abondance et des richesses qu'ils y trouveraient, au lieu de leur donner des arrhes de sa bonne volonté, et d'ajouter la splendeur des effets à la pompe des paroles, il se restreignit à cent drachmes par tête, qu'il leur promit de leur faire toucher aussitôt qu'ils seraient entrés dans son gouvernement. à cette parole ils se mirent tous à rire, et se moquant d'une si mécanique promesse, s'en allèrent les uns d'un côté et les autres de l'autre, sans se soucier de l'écouter.

Indigné de ce mépris reçu en présence de sa femme, il sortit de son tribunal, en fit prendre quelques-uns, et même des centeniers et des capitaines, qu'il fit inhumainement mourir, menaçant toutes les légions de châtier leur insolence, et de les remettre à l'ancienne discipline. Leurs compagnons dissimulèrent ce grand outrage, mais comme il les voulut mener en sa nouvelle province, la plus part l'abandonna, et alla trouver Auguste, qui à son retour de la Campanie s'était jeté en Toscane pour y grossir ses troupes par de nouvelles levées qu'il voulait faire en cette province. Antoine étant allé à Rome pour encourager ses partisans, reçut cette fâcheuse nouvelle, et eut avis, qu'entre les autres, la quatrième légion, et celle qu'on nommait la martiale, s'étaient rendues à Auguste, et que même les éléphants étaient pris. Craignant donc une entière révolte, il alla trouver le reste de son armée, lui fit prêter le serment, l'emplit de promesses, et ainsi s'achemina en Gaule Cisalpine, résolu d'en chasser Decimus Brutus, auquel il ne se figurait pas qu'Auguste voulut donner aucune sorte de secours, vu que c'était un des meurtriers de César. Comme il fut entré dans cette province, il somma Decimus de la lui quitter : mais Decimus se défendit de l'ordonnance du sénat qui la lui avait confirmée, et se résolut de lui résister de toute sa puissance. Auguste se vit fort empêché au commencement de cette guerre, d'autant que voulant du mal à l'un comme à son ennemi mortel, et à l'autre comme au meurtrier de son père, il ne savait comme se résoudre à secourir Decimus. Enfin voyant bien qu'il ne pouvait les défaire tous deux à la fois, et considérant que s'il leur montrait une égale haine, il pourrait les induire à se réconcilier, et à unir leurs forces contre les siennes, il se délibéra de remettre la vengeance de la mort de son père à un autre temps, et de ruiner Antoine devant que d'attaquer Decimus Brutus. Decimus qui ne s'imaginait pas qu'Auguste pensât à cette vengeance, vu qu'il n'avait fait aucune visible démonstration de la poursuivre, accepta volontiers les offres qu'il lui fit de l'assister, et cependant se prépara pour résister à Antoine. Mais voyant qu'il n'avait pas de forces

comparables aux siennes pour l'attendre à la campagne, il s'enferma dans la ville de Modène, ayant à sa suite un grand nombre de gladiateurs, et trois légions entières, dont il y en avait deux composées de vieux soldats, de la valeur et l'expérience desquels il avait mis toute son espérance. Afin de tenir la ville contre l'armée d'Antoine, il se procura de toutes sortes de munitions nécessaires, releva les remparts, et la mit en suffisante défense pour attendre un si puissant ennemi.

Sa résolution plût grandement aux plus gens de bien de Rome, qui détestaient l'ambition et l'audace d'Antoine : en suite de quoi l'année allant finir, le sénat se résolut de créer de nouveaux consuls, et de déclarer Antoine et Dolabella qui sortaient de charge, ennemis du peuple romain. Comme le premier jour de janvier fut venu, la cour s'assembla, et s'étant fait assister d'un grand nombre de soldats pour sa sûreté, nomma Hirtius et Pansa consuls, et leur enjoignit de s'employer promptement au secours de leurs citoyens. Après cela la compagnie fut trois jours à délibérer sur le fait d'Antoine, qui avait encore alors beaucoup de puissants amis dans cet illustre corps : mais Cicéron joignant sa passion particulière au zèle du bien public, déclama contre lui avec tant de véhémence, que nonobstant la résistance de ses partisans, le sénat ordonna qu'il serait traité comme un ennemi déclaré, s'il ne se départait de l'usurpation du gouvernement de Decimus. Cicéron pour le rendre plus odieux, alléguait diverses entreprises que cet homme brutal avait faites au grand mépris du sénat ; l'accusait [d'avoir volé les trésors de la république](#) ; etc.

Quelques amis d'Antoine tâchèrent de le justifier de ces impositions, mais enfin l'éloquence de Cicéron demeura victorieuse : de sorte que le sénat envoya ses députés à Antoine, pour lui dénoncer qu'il eut à sortir de la Gaule, et à quitter son armée pour s'en aller en Macédoine, et pour signifier à ses soldats que dans un certain jour ils eussent à se retirer, et qu'à faute de rendre une prompte obéissance à ce commandement du sénat, ils seraient avec leur chef déclarés ennemis de la république. Antoine qui était bien aise d'avoir ce sujet de faire la guerre, après s'être plaint du sénat qui lui préférait un enfant, et après avoir vomi mille injures contre Cicéron, qu'il croyait auteur de cet arrêt, feignit d'être content de quitter les armes, mais proposa des conditions qu'il savait bien qu'on n'accepterait jamais, à cause de quoi il fut solennellement condamné et déclaré ennemi du peuple romain. Cicéron voulant lui faire encore plus de dépit, embrassa l'avancement du jeune Auguste, qui s'était déclaré partisan de la noblesse et du sénat, et se mit à lui procurer tous les honneurs dont il se pût aviser : de sorte qu'encore qu'il n'y eut pas trop de candeur en ses paroles, néanmoins il fit tant que le sénat ordonna, [qu'on lui érigerait une statue, qu'il jouirait du privilège des sénateurs ; que nonobstant sa grande jeunesse il pourrait demander les charges publiques devant le temps préfix par les lois ; qu'il prendrait la qualité de prêteur, et qu'avec Hirtius et Pansa il irait commander aux armées qu'on avait levées pour assurer la république.](#) Ses soldats de leur côté, sachant qu'il les devait mener à la guerre contre Antoine, le voulurent forcer de prendre le nom d'empereur, protestant qu'autrement ils ne pouvaient le reconnaître pour leur chef, mais par une singulière modestie il rejeta cet ambitieux titre, et alléqua de si pertinentes raisons de son refus, qu'ils en demeurèrent entièrement satisfaits.

Ces préparatifs de guerre se faisant, il arriva au ciel et sur terre, divers prodiges, qui emplirent les romains de terreur et d'épouvantement. Le tonnerre tomba en plusieurs lieux de la ville, et particulièrement sur la chapelle de Jupiter qui était dans le temple de la victoire. Il s'éleva un vent impétueux, dont les tourbillons

renversèrent et mirent en pièce les colonnes qui étaient plantées à l'entour du temple de Saturne, et de la foi : ils abattirent, outre cela, le simulacre de Minerve, que Cicéron avait consacré dans le Capitole : ce qu'on prit pour un présage particulier du malheur qui arriva depuis à ce grand ornement de l'éloquence romaine. Il y eut encor un horrible tremblement de terre, qui arracha les fondements des maisons : d'ailleurs on vit en l'air comme une torche ardente qui jetait son feu de l'orient à l'occident, et il apparut une nouvelle étoile qui ne s'était point montrée auparavant : le soleil perdit sa lumière, et puis on le vit environné de trois cercles luisants, dont il y en avait un sur lequel se montrait une couronne d'espics enflammés : on prit ce prodige pour un signe de ce cruel triumvirat, qui se forma depuis entre Antoine, Lepidus et Auguste, et crût-on que la couronne était l'image de la puissance absolue qui demeura enfin entre les mains d'Auguste. Outre cela il y eut d'autres présages, et comme d'autres oracles des ruines dont la république était menacée. Car il entra dans le temple de Castor et de Pollux, des corbeaux qui allèrent arracher et effacer avec le bec les noms des consuls Dolabella et Antoine, qui étaient gravés dans un tableau pendu aux voûtes de ce temple. On ouït outre cela d'épouvantables hurlements de chiens, qui ayant couru toute la ville, s'allèrent jeter dans la maison de Lepidus, qui était alors souverain pontife. Le Pô qui avait inondé sur les terres voisines, se retira en un instant, et laissa les champs tous couverts de serpents. La mer s'étant débordée, jeta par l'embouchure du Tibre une multitude incroyable de poissons, dont elle couvrit une grande étendue de la terre voisine de ce fleuve. Ces prodiges furent suivis d'une cruelle peste, qui désola presque toute l'Italie. Parmi tant de signes du courroux du ciel, la guerre ayant été conclue contre Antoine, toute la ville se mit en deuil, et la plus grande partie du sénat changea de robe, et quitta ses ornements, pour témoigner la calamité publique. Les consuls mêmes se préparant pour aller à la guerre, eurent de sinistres présages de leur voyage.

Cependant Antoine voyant le refus que lui faisait Decimus Brutus, de lui consigner la province, dont il l'avait sommé de luy laisser la libre possession, l'alla assiéger dans Modène, et alléqua pour prétexte que c'était un des meurtriers de César ; mais en effet, il ne désirait autre chose que de lui ravir et de lui enlever ce beau gouvernement. Auguste de son côté ayant appris la résolution du sénat, se prépara pour aller secourir Brutus, se portant d'autant plus volontiers à cette guerre, qu'il avait eu d'heureux présages devant que de s'y acheminer. Tout ce qui le fâchait, c'était que devant que de commencer la guerre, le sénat avait ordonné qu'on enverrait encore devers Antoine, pour tâcher de le mettre à quelque raison, et que cependant il avait surpris des lettres d'Antoine aux consuls, et d'eux à lui, qui le mettaient en défiance. Enfin toutefois, après avoir attendu tout l'hiver, et ayant avis que Decimus Brutus était fort pressé dans Modène, il se délibéra de l'aller secourir. Et pour cet effet, Pansa étant encore à Rome, empêché à faire ses levées, il manda à Hirtius, qui était déjà aux champs, qu'il eut à se joindre à son armée, afin d'aller ensemble faire lever le siège de Modène.

Hirtius s'étant rendu auprès de lui avec ses troupes ; ils marchèrent devers Bologne, qui leur ouvrit ses portes sans faire aucune résistance. Après cela, ayant rencontré à la campagne quelque cavalerie d'Antoine, ils lui donnèrent la chasse et la mirent en fuite. De là ils s'avancèrent devers Modène, mais ne pouvant passer la rivière où Antoine avait mis des légions pour leur en défendre le passage ; ils se contentèrent de donner avis à Brutus du secours qu'ils lui avaient amené. Antoine désirant de les combattre, laissa son frère Lucius au

siège de la ville, qui se trouva alors grandement pressée, et mêmes travaillée de famine, et marcha contre eux pour leur donner la bataille. Les armées étant en présence, il se faisait tous les jours de belles escarmouches, où la victoire inclinait tantôt d'un côté, tantôt de l'autre. Cependant il arriva un infortuné malheur à Auguste ; d'autant que les allemands qu'il avait pris avec les éléphants d'Antoine, se ressouvenant de leur premier serment, s'allèrent rendre aux ennemis, et puis tournèrent leurs armes contre ses gens, qui ne se doutant nullement de cette trahison, se trouvèrent si étonnés, que l'avant-garde se laissa toute tailler en pièces par ces barbares. Ce malheur fut suivi de la déroute de son armée, dont ceux du parti d'Antoine demeurèrent victorieux. Ce succès ayant enflé le courage au vainqueur, il se résolut d'attaquer le camp de ses ennemis, devant que le secours de Pansa, qu'il savait venir à grandes journées, leur fut arrivé, se figurant qu'il le déferait aisément, vu l'ardeur et la bonne envie que montraient avoir les siens de combattre. Cependant il usa d'une ruse de guerre qui lui succéda heureusement : car ayant laissé une partie de son armée pour attaquer le camp de Hirtius et d'Auguste, il prit le reste de ses troupes, et les mena contre Pansa, qu'il rencontra comme il sortait de Bologne. D'abord il le chargea, sans lui donner le loisir de se reconnaître, et se porta si vaillamment en ce combat, qu'il lui tailla en pièces un grand nombre de ses gens, et contraignit les autres de se sauver dans leurs tranchées, où sans doute il les eut forcés, s'il n'eût craint qu'en ces entrefaites, Auguste et Hirtius avertis de son éloignement, n'eussent fait quelque plus grand exploit sur l'armée qui était demeurée au siège de Modène. Pansa fut si dangereusement blessé à cette rencontre, qu'il en mourut quelques jours après.

Antoine craignant donc de perdre trop de temps à forcer les tranchées où les vaincus s'étaient retirés, laissa cette entreprise pour aller donner une pleine bataille à Auguste et à Hirtius. Son voyage ne pût être si secret, qu'ils n'en eussent de bons avis, sur lesquels ils arrêtèrent ensemble que Hirtius irait lui couper chemin et donner la bataille à son armée, lassée d'un si long voyage, et étonnée d'une si fâcheuse mêlée. Ce dessein réussit ; d'autant que Hirtius ayant rencontré Antoine, le défit, et emporta sur lui une si glorieuse victoire, que l'armée en donna le titre d'empereur, à lui, à Auguste, et à Pansa, quoi que Pansa eut été vaincu à une autre rencontre, et qu'Auguste fut demeuré à la garde du camp, et n'eut point eu de part au combat. Cette victoire fit bien espérer à Auguste et aux deux consuls : de sorte qu'ils allèrent présenter la bataille à Antoine, qui au commencement n'osa l'accepter, mais lui étant venu un grand renfort des troupes de Lepidus, qui toutefois avait commandement de favoriser les armes des consuls ; il se mit aux champs, et prit le hasard de la bataille, où il fut si malheureux, qu'il fut contraint de s'enfuir, après avoir défait quelques-uns des ennemis, et perdu un plus grand nombre des siens. Il est vrai qu'il y eut aussi du malheur en l'armée victorieuse ; d'autant que le consul Hirtius faisant tout devoir d'un grand capitaine, et ayant même passé au travers de l'armée ennemie pour l'aller attaquer dans ses tranchées, y fut misérablement tué. Auguste, quoi que victorieux des armes de ses ennemis, eut bien de la peine à se défendre de leurs calomnies. Quant à la seconde, ils ne purent lui dérober la gloire d'y avoir fait tout devoir ; non seulement de capitaine, mais aussi de soldat ; vu qu'en l'ardeur du combat, voyant que celui qui portait l'enseigne d'une de ses légions, l'avait abandonnée, à cause de ses blessures ; il l'alla prendre, la chargea sur ses épaules, et se maintint si généreusement, qu'il sortit de la bataille tout couvert de son sang et de celui des ennemis. Mais depuis on fit courir le bruit qu'il avait fait mourir les deux consuls, afin qu'ayant déjà défait

Antoine, et s'étant défait d'eux, il eut seul les armées victorieuses en sa puissance. Certes la mort de Pansa fut si suspecte, que le sénat fit arrêter prisonnier le médecin Glycon, qu'on accusait d'avoir empoisonné sa plaie par le commandement d'Auguste. Et quant à Hirtius, quelques-uns ont écrit que ce fut Auguste qui le tua lui-même dans la chaleur du combat. Cela se peut croire d'un esprit ambitieux ; mais il semble qu'Auguste n'avait point l'âme si cruelle, et qu'il eut eu honte de souiller sa gloire d'une si infâme lâcheté.

Auparavant cette victoire, le sénat induit particulièrement par les violentes remontrances de Cicéron, qui était furieusement animé contre Antoine, avait décerné toutes sortes d'honneurs en faveur d'Auguste et de son armée. Mais soudain qu'on eut à Rome la nouvelle de la fuite d'Antoine, la faction de Pompée reprenant courage, commença à traverser ouvertement le vainqueur. Et comme elle était puissante dans le sénat, elle sut si bien conduire cette pratique, qu'il donna à Brutus et à Cassius la Syrie et la Macédoine qu'ils avaient déjà occupées devant cet arrêt ; et outre cela, poussa l'affaire si avant, qu'on bailla à Cassius la charge d'aller faire la guerre à Dolabella, que le sénat avait déclaré ennemi de la république, parce qu'ayant pris Smyrne, et y ayant trouvé Trebonius, qui était un de leurs lieutenants en l'Asie ; il l'avait fait massacrer, en vengeance de ce qu'il avait participé au meurtre de César. Outre cela, on décerna l'honneur du triomphe à Decimus Brutus et à ses soldats, qui n'avaient combattu que dessus le rempart de Modène, sans faire aucune mention d'Auguste qui y avait couru fortune de sa vie. Et tant s'en faut que le sénat se mit en devoir de connaître sa valeur, qu'au contraire, les députés qu'il envoya en son armée eurent charge de parler séparément à ses soldats, et de leur dire le secret de la compagnie sans lui en rien communiquer : toutefois l'armée ne se montra pas si ingrate en son endroit que le sénat ; mais encore qu'il dissimulât cette injure, les légions protestèrent qu'elles ne donneraient aucune audience qu'en présence de leur empereur. Ce fut en ce temps-là que Cicéron passionné partisan de la faction de Pompée, se jouant de son éloquence, dit en paroles à deux visages, **qu'il fallait honorer ce jeune César, et l'élever**, ou plutôt, comme il l'entendait, **l'enlever du monde**.

Auguste offensé de ces outrages du sénat, qui ne parlait de lui qu'avec beaucoup de mépris, et comme d'un jeune homme, et se ressouvenant des dernières paroles que lui avait tenues Pansa, par lesquelles il l'avait averti qu'il se donnât garde des plus puissants de la ville qu'il savait être mal affectionnés en son endroit ; abandonna le parti de la noblesse, et pour se venger se prépara à une dangereuse guerre ; voire même, commença dès lors à prêter l'oreille aux offres qu'Antoine lui faisait de son amitié. Car Antoine, après sa fuite s'étant saisi de l'armée de Lepidus, et s'étant depuis remis en bonne intelligence avec lui ; se laissa tellement vaincre à ses persuasions, que par son avis il envoya rechercher Auguste d'amitié, et par des ambassades secrètes, fit tant qu'ils se promirent l'un à l'autre de s'assister, et de faire la guerre aux reliques de la faction de Pompée.

Aussitôt que le sénat eut avis de l'alliance d'Antoine et de Lepidus, auxquels s'étaient joints avec leurs forces, Plancus et Asinius Pollio, personnages grandement affectionnés à la mémoire de César, il recommença à faire la cour à Auguste ; et ne sachant rien de sa réconciliation avec Antoine, lui donna la commission d'aller faire la guerre à lui et à Lepidus, que Cicéron fulminant particulièrement contre Antoine, avait fait déclarer ennemis de la république. Auguste aspirant au consulat, fit démonstration de recevoir bien volontiers cette commission, et se mit en devoir d'amasser toutes ses forces pour aller défaire

Antoine : mais voyant que pour tout cela le sénat ne faisait qu'user de remises en son endroit, sans le vouloir créer consul, il entra en un tel dépit, qu'il fit secrètement jurer à ses soldats qu'ils ne porteraient jamais les armes contre les exercites qui avaient été à son père : ce qui regardait les armées d'Antoine et de Lepidus, qui avaient servi sous César, et par ce moyen affermit l'alliance qu'il avait contractée secrètement avec eux. Cependant pour avancer sa brigade, il envoya à Rome quatre cens de ses soldats, lesquels sous couleur d'une feinte ambassade, avaient charge de demander l'argent qu'on leur avait promis, et de faire instance qu'on lui donnât le consulat. Le sénat usant de remise en une affaire de tel poids ; ceux qui étaient là de la part d'Auguste firent une autre proposition, dont il leur avait aussi baillé les instructions, et demandèrent en son nom qu'on décernât une abolition générale pour tous ceux qui avaient servi le parti d'Antoine en cette dernière guerre. Le but de cette demande était de sonder par ce moyen les intentions des sénateurs, afin que s'ils en faisaient refus ils eussent un juste sujet de témoigner du dépit. Là dessus donc le sénat faisant difficulté d'accorder ce pardon qu'ils n'avaient pas aussi espéré, les ambassadeurs montrèrent avoir un extrême dépit de leur refus, et après qu'ils furent sortis de la cour en cette colère, un centenier, chef de l'ambassade, ayant repris ses armes, s'adressant aux sénateurs, et mettant la main sur son épée : **et bien, dit-il, si vous n'accordez le consulat à notre empereur, celle-ci le lui baillera.** Cicéron entendant cette hardie parole, repartit au centenier ; **si vous le demandez de cette façon, infailliblement il l'obtiendra.** La hardiesse de ce centenier ne déplût point à Auguste, mais il prit à un grand affront, qu'à la porte du sénat on eut fait quitter les armes à ses ambassadeurs, et qu'on leur eut demandé s'ils étaient envoyez de sa part, ou de la part de l'armée ? Là dessus il demanda à Antoine et à Lepidus, qu'ils se vinssent joindre à lui, et cependant prit le chemin de Rome ; et pour se venger de cet affront, permit aux soldats de faire toutes sortes de ravages sur les terres de ceux qui avaient combattu sa demande dans le sénat. La nouvelle de cette résolution ayant été portée à Rome, les sénateurs pour conjurer la tempête qui venait fondre sur eux, envoyèrent aux soldats d'Auguste l'argent qui leur avait été promis, pensant par ce moyen rompre son dessein de venir dans la ville. Ceux qui portaient cet argent avaient commission de le bailler aux soldats, et de ne le mettre point entre les mains d'Auguste : dont ayant eu avis, il leur envoya donner une telle épouvante, qu'ils s'enfuirent et s'en retournèrent à Rome avec leur argent. Le sénat voyant que nonobstant ses offres il poursuivait son voyage, pour dernier remède lui décerna le consulat.

Mais il ne s'en sentit nullement obligé, sachant bien qu'il lui avait fait cet honneur plutôt crainte de ses armes, que par amour qu'il lui portât. Au contraire, cela lui enfla le courage, s'imaginant qu'il avait rempli de peur ses ennemis, et là dessus fit approcher l'armée de Rome. Ce que le sénat ne pouvant supporter, fut d'avis d'user de son autorité un peu hors de saison, et sur cette résolution lui envoya défendre de passer plus avant, avec commandement de quitter les armes pour vivre en personne privée, et de se retirer à cent milles de Rome ou environ. Durant ces allées et ces venues, les sénateurs changèrent leurs robes, et ordonnèrent aux prêteurs de prendre garde à la ville, mirent des hommes de défense par tout, et emplirent le Janicule, tant des soldats qui étaient venus d'Afrique, que de ceux qui étaient en garnison dans la ville. Tous les romains, comme il arrive ordinairement aux habitants des villes de se montrer hardis devant que le péril se présente, faisaient paraître une grande ardeur et un grand désir de se défendre contre sa puissance. Mais Auguste s'étant jeté dans les

faubourgs, le courage leur faillit : de sorte que quelques sénateurs, puis une grande partie du peuple, et enfin les prêteurs mêmes, descendant du Janicule avec la garnison, le vinrent trouver, et se soumirent à sa volonté. Ainsi Auguste entra dans Rome sans combattre, et à même temps fut créé consul par le peuple, qui ne se soucia pas de garder les anciennes formes en cette élection. Toutefois pour ôter toute image de violence, il ne voulut pas assister à l'assemblée, sachant bien que c'était, non sa présence, mais la puissance de ses armes qui donnait cette terreur à ses ennemis.

S'étant de cette sorte rendu le maître de la ville, dont il était sorti pour laisser une forme de liberté au peuple dans la création de ses magistrats, il y rentra en qualité de consul, et étant allé sacrifier aux dieux selon la coutume, il eut le même augure qu'avait eu autrefois Romulus premier fondateur de Rome. Car à même temps on vit apparaître douze vautours, qu'on crut être un présage de sa monarchie : toutefois il y en a qui rapportent ce prodige autrement, et qui disent, que le premier jour que le peuple s'assembla pour élire des consuls, s'en étant allé promener dans le champ de mars, il vit premièrement six vautours, et que depuis, comme il haranguait ses soldats, il en vit douze autres, à la même façon que Romulus avait vu à deux fois ceux qui lui étaient apparus. Tant y a qu'ayant achevé son sacrifice, et pris possession de sa dignité, il se fit représenter tout l'argent qui était dans le trésor de la république, et avec une magnificence qui ne lui coûtait guère, le départit aux soldats, pour les obliger toujours davantage à son parti. À même temps il fit derechef confirmer son adoption par le peuple, et se porta ouvertement héritier et fils de César, duquel aussi il prit alors le nom, quoi que quelques-uns tiennent qu'il l'avait pris dès auparavant, mais ce n'avait pas été avec tant de solennité. Ainsi l'on vit les choses changer entièrement de face à Rome. Car ceux qui auparavant lui avaient si opiniâtement refusé le consulat, firent un décret, par lequel ils ordonnèrent que le temps du sien étant expiré, il tiendrait rang dans les armées devant les consuls. Ceux qui l'avaient menacé de la rigueur des lois, parce que sans l'autorité du sénat il avait amassé des légions, lui assignèrent de nouvelles armées. Ceux qui lui avaient interdit l'entrée de la ville, lui en commirent la défense et le gouvernement, avec un plein pouvoir d'y faire et défaire toutes choses selon qu'il jugerait être plus expédient pour son repos et pour la tranquillité publique. Parmi tant de pouvoir, voyant qu'il tenait le sénat comme captif, que le peuple était extrêmement satisfait de lui, à cause qu'il lui avait exactement payé tout ce que César lui avait laissé par son testament, et que les soldats l'aimaient uniquement, à raison des largesses qu'il leur avait faites, il commença à faire procéder à la recherche des meurtriers de son père, et comme consul, nomma des commissaires pour ouïr tous ceux qui voudraient accuser les auteurs et les complices de ce parricide. Dès son premier voyage d'Apollonie à Rome, il avait tâché de surprendre Brutus et Cassius en chemin ; mais ce dessein ne lui ayant pas réussi, et ces deux grands personnages, chefs de la conjuration, ayant pourvu à leur sûreté, il s'avisa en cette occasion de leur faire faire leur procès, d'appeler en jugement tous les complices, aussi bien les absents que ceux qui étaient à Rome. Cette ouverture ayant été faite, les amis de César chargèrent tous ceux qu'ils croyaient avoir eu part à son massacre : mais cette poursuite passa toutes bornes de justice, d'autant qu'au décret de la condamnation on comprit non seulement les coupables, mais aussi plusieurs de ceux qui mêmes n'étaient pas à Rome quand le meurtre fut fait, et entre autres le jeune Pompée, auquel on ne pouvait reprocher qu'il eut eu aucune part à ce crime ; seulement alléguait-on contre lui, qu'il avait été ennemi de César. De

sorte que cette affaire fut conduite avec une insupportable violence, à raison de quoi il y eut plusieurs des juges qui s'excusèrent sur la crainte qu'ils avaient des armes d'Auguste, et même il s'en trouva un nommé Sicilius Cecinna, qui en sa présence osa bien prononcer Brutus innocent, dont il ne lui fit point sur le champ démonstration de se fâcher contre lui, mais depuis dans la fureur des massacres du triumvirat, il sut bien se venger de cette hardiesse. Cependant on confisquait les biens, on donnait les charges, et l'on défendait aux innocents tout commerce d'eau et de feu, avec ceux qui avaient été ainsi condamnés. Cette rigueur ne contenta pas encor l'esprit d'Auguste, d'autant que les deux chefs de la conspiration, Brutus et Cassius, non seulement n'étaient pas en sa puissance, mais outre cela, avaient amassé jusqu'à 20 légions dans la Syrie et dans la Macédoine, et avaient deux puissants exercites pour défendre, comme ils parlaient, la république, et tous ceux qui aimaient la liberté : d'ailleurs, il voyait que D Brutus, qui avait été un de leurs plus puissants partisans, avait de son côté la même armée qui avait défendu Modène et les autres légions qu'il avait levées pour faire la guerre à Antoine. Tout cela le mettant en peine, à cause qu'il fallait d'autres forces que les siennes pour ruiner de si puissants ennemis, il se résolut de conclure entièrement la ligue avec Antoine et avec Lepidus, pour se rendre plus fort contre les conjurés.

Antoine et Lepidus s'étaient unis ensemble d'une façon assez étrange : car Antoine s'enfuyant de la dernière bataille qu'il perdit auprès de Modène, passa les Alpes, et avec ce qu'il pût emmener de ses troupes, se rendit auprès du camp de Lepidus qui était dans les Gaules, et pratiquant peu à peu ses capitaines et ses soldats, le fit finement rechercher d'amitié. Lepidus s'excusa au commencement sur le commandement qu'il avait du sénat de lui faire la guerre ; mais depuis les soldats des deux armées faisant connaissance, et entrant en une grande familiarité les uns avec les autres, il arriva qu'une nuit ceux du parti de Lepidus ouvrirent la porte de son camp, et y firent entrer Antoine, qui allant de ce pas le trouver, le conjura de vouloir être son ami, et sous ombre de s'allier avec lui, lui vola sept légions, dont son armée était composée. Toutefois pour ne lui ôter pas l'honneur avec l'autorité, Antoine lui laissa la qualité de chef pour en jouir conjointement avec lui ; mais en effet, il prit seul la disposition de toutes les affaires de la guerre. Lepidus forcé par les cris de ses soldats, fut contraint d'accepter son parti, et contre l'avis de ses plus fidèles capitaines (dont il y en eut un qui se voyant entraîné à sa ruine, se tua devant lui) se mit ainsi lâchement dans la puissance d'Antoine. Les forces de Lepidus étant réunies avec le reste de l'armée de Modène, avec quelques troupes de cavalerie, et avec trois légions complètes que Ventidius l'un des lieutenants d'Antoine lui avait amenées, le sénat entra en ombrage d'une si grande puissance, et craignant que ces deux chefs alliés ensemble, ne tournassent leurs armes contre leurs citoyens, les déclara tous deux ennemis de la république. Et donna la charge à Auguste d'exécuter son arrêt, et de joindre ses forces avec celles de Decimus Brutus pour leur aller faire la guerre. Auguste fit démonstration d'accepter volontiers cette commission du sénat. Mais cependant connaissant le dessein de ce grand corps, qui se voulait servir de leurs haines pour les ruiner l'un après l'autre, il envoya secrètement devers Antoine et devers Lepidus, afin de les faire résoudre à s'unir tout à fait avec lui, pour se venger de leurs ennemis. Auguste et le sénat étant ainsi sur les artifices, et s'entrebâillant le change, Auguste après avoir poursuivi en justice les meurtriers de César, s'en alla devers la mer d'Ionie, comme pour se préparer à cette guerre, et cependant laissa la charge à son collègue Pedius, de persuader au sénat de se réconcilier avec Antoine et avec Lepidus, et de

casser tous les décrets qu'il avait faits contre eux et contre ceux qui marchaient sous leurs enseignes. Le sénat vit bien que cette poursuite se faisait à l'instance d'Auguste, et qu'on tramait quelque grande chose au préjudice de sa liberté : mais n'étant pas alors en état d'empêcher cette pratique, il céda au temps et au malheur, et non seulement révoqua tous les arrêts qu'il avait donnés contre eux et contre les soldats qui leur adhéraient, mais outre cela leur écrivit des lettres pleines de courtoisie et de toutes sortes d'honnêtes compliments. Auguste en ayant eu l'avis, témoigna au sénat le sentiment qu'il avait de cette obligation : mais en ces entrefaites il avait offert ses armes à Antoine, promettant de l'assister contre D Brutus s'il voulait le chasser de son gouvernement. Antoine de son côté le remercia, et l'assura que pour l'amour de lui il entreprendrait volontiers la guerre contre un méchant qui avait aidé à massacrer son père. Et de fait, il se prépara à même temps pour marcher contre lui. Decimus pleinement informé de cette résolution d'affaires, et du changement des volontés du sénat, et d'ailleurs ne se pouvant fier à son armée, d'autant que outre que Plancus l'avait lâchement abandonné, et que Pollio s'était rendu à Antoine, les quatre légions qu'il avait enfermées dans Modène y avaient tant pâti, qu'elles en étaient toutes ruinées de maladie, et les six autres qu'il avait levées depuis, étaient composées de nouveaux soldats mal aguerris ; se résolut de quitter toutes les pensées de la bataille, et de passer en Macédoine, pour s'aller joindre avec l'autre Brutus qui y avait une puissante armée, qu'il disait être celle du sénat et de la république. Mais ses soldats refusant de le suivre par le chemin qu'il avait pris, s'allèrent rendre les uns à Auguste, et les autres à Antoine. De sorte que se voyant ainsi abandonné, il ne sut plus où se retirer, mais vaguant çà et là, tomba enfin sous la puissance de ses ennemis, qui le firent mourir, pour punir son ingratitude envers César, de qui il avait reçu toutes sortes d'honneurs, et néanmoins avait aidé à l'assassiner. Après sa défaite, Antoine accompagné de Lepidus, s'approcha de Boulogne, où Auguste les vint rencontrer, afin de conclure cette fatale alliance qu'ils avaient malheureusement projetée pour renverser tout l'état de leur république. Lepidus était l'entremetteur de l'affaire, et tous deux avaient quelque confiance en sa probité.

Pour conclure solennellement leur traité, ils choisirent une petite île, que fait la rivière de Labiene aux environs de Modène, où Auguste et Antoine se rendirent, ayant chacun à sa suite cinq légions, qu'ils firent demeurer vis à vis les unes des autres, des deux côtés de la rivière, où elles se tinrent en armes. À même temps ils se présentèrent sur le bord du fleuve, ne menant chacun que 300 hommes. Lepidus qui conduisait cette pratique, passa le premier dans l'île, afin de reconnaître si l'on n'y avait point jeté de soldats pour faire un mauvais coup ; et n'ayant trouvé aucun sujet de crainte, ni pour l'un, ni pour l'autre, il leur fit signe qu'ils eussent à y passer en toute assurance. À ce signal ils se séparèrent de leurs gens, et entrèrent seuls, puis se fouillèrent l'un l'autre pour savoir s'ils n'avaient point d'armes cachées, et cela fait, passèrent au milieu de l'île où Lepidus les vint aussitôt trouver. Auguste, comme consul, s'assit au milieu d'Antoine et de lui, et se voyant seuls commencèrent leur pourparler, qui dura deux jours entiers : durant lesquels ils traitèrent de ce qu'ils devaient faire pour établir leur tyrannie, et par une désespérée ambition, conclurent enfin, [que César renoncerait à sa dignité de consul, etc.](#)

Ces choses ayant été résolues d'un commun accord, et toutes leurs défiances étant levées, ils sortirent de l'île, et allèrent trouver leurs soldats qu'ils firent approcher les uns des autres, et pour les encourager, leur déclarèrent publiquement, [que pour fruit de leurs peines ils leur destinaient, et dès lors leur](#)

donnaient les maisons et les biens de dix-huit des meilleures, des plus riches et des plus belles villes d'Italie, dont ils leur abandonnaient le pillage et la possession. les soldats extrêmement satisfaits de cette largesse dont ils leur donnaient l'espérance, firent un extraordinaire démonstration de leur joie, et louant leurs princes, s'embrassèrent les uns les autres, et promirent d'être obéissants et fidèles à de si généreux et de si magnifiques empereurs. Parmi cela les soldats conjurèrent Auguste de vouloir épouser la fille de Fulvia femme d'Antoine, afin que cette alliance fut un puissant lien pour étreindre leur amitié. Auguste qui se souvenait que son père avait épousé la fille de Pompée pour le bien de ses affaires, ne rejeta point cette prière, mais répudia librement sa femme pour tromper son ennemi en épousant sa belle-fille. Durant que ce parti se formait, on vit à Rome d'épouvantables prodiges, qui menaçaient l'univers des malheurs qui suivirent un si détestable complot. Les statues des dieux suèrent, les unes de l'eau, les autres du sang. On ouït des cris effroyables, et des bruits d'armes et de chevaux, sans qu'on vit paraître un seul homme. Au ciel on vit à l'entour du soleil comme de nouveaux astres : la foudre tomba dans les temples, et brisa plusieurs images des dieux. Il y eut des loups qui entrèrent dans la ville, et qui allèrent jusques sur la grande place. On ajoute encore qu'il y eut un boeuf qui parla, et que le ciel donna mille autres signes de son courroux. Le sénat effrayé de tant de sinistres présages, envoya en Toscane pour consulter les auspices et les devins, dont le plus ancien de ceux auxquels les ambassadeurs s'adressèrent, prenant la parole, leur déclara que ces prodiges signifiaient, **que Rome devait derechef tomber sous la puissance des rois qui y domineraient comme ils avaient fait auparavant, mais que quant à lui il ne verrait jamais ce malheur** : et ayant dit ces paroles il retint sa voix et son souffle avec une telle contention de veines, qu'il s'étouffa et mourut sur la place. Pour accomplir ce fatal oracle, les trois princes ayant achevé leur traité, prirent le chemin de Rome, où ils portèrent les rôles de ceux qu'ils voulaient faire mourir. Y étant entrez les uns après les autres avec une longue suite de légions, il y firent renaître le déplorable temps des persécutions, des brigandages et des monstrueuses cruautés qui l'avaient désolée sous la tyrannie de Sylla. Ils commencèrent par leurs plus puissants ennemis, dont ils se résolurent de se défaire, de peur qu'ils ne remuassent quelque chose durant la guerre qu'ils désiraient aller faire contre Brutus et contre Cassius en Macédoine.

Après cela, ils couchèrent sur leurs rôles les plus riches de Rome, sans se soucier de l'innocence de ceux qu'ils persécutaient, vu qu'ils en ruinèrent beaucoup qui ne les avaient jamais offensés. Ce qui les poussa à cette barbarie, ce fut que Brutus et Cassius s'étant saisis des plus riches provinces de l'empire, et ayant arrêté le revenu de l'Asie, il ne leur restait que la seule Europe, où ils pussent faire aucune levée de deniers, encore se trouvait-elle tellement épuisée de moyens, à cause des troubles passés, qu'ils n'en pouvaient pas espérer grand secours. De sorte qu'il leur fallait chercher un autre fond pour soutenir la dépense de la guerre : et pour cette raison ils se prirent aux bonnes maisons, et aux plus riches de la ville. Parmi ceux-là il se trouva environ trois cents sénateurs, et plus de deux mille chevaliers, du nombre desquels furent L Paulus, frère de Lepidus, et L Antonius, oncle d'Antoine, que ce barbare accorda à Auguste en échange de Cicéron, auquel il ne pouvait pardonner l'opprobre dont il l'avait flétri par ses belles actions qu'il avait fait contre lui sur la tribune de Rome. Pedius ayant commencé cette tragédie devant leur arrivée, et voyant l'effroi de la ville, avait fait crier à son de trompe que l'on n'en voulait qu'à un petit nombre de meurtriers de César, et des ennemis particuliers de ces furieux

princes, et par ce moyen avait tant soit peu rassuré le peuple : mais depuis qu'ils furent entrez dans la ville, après avoir fait publier leur sanglant triumvirat, et fait recevoir par force le décret de l'autorité qu'ils avaient prise, ils firent afficher deux tableaux des proscriptions qu'ils voulaient faire, et dans l'un couchèrent les sénateurs et les chevaliers, et dans l'autre couchèrent ceux de moindre qualité qu'ils destinaient au supplice. Leurs listes allaient tous les jours croissant. À la première fois Pedius n'en avait couché que dix-sept : à la seconde ils en mirent six vingt et dix, puis cent cinquante, et toujours en montant, prenant pour excuses que ces derniers avaient été oubliés par erreur. Au reste l'ordonnance de cette cruelle proscription, qu'ils s'efforcèrent de colorer de plusieurs prétextes, contenait une sévère défense à toutes sortes de personnes, pères, mères, frères, soeurs, parents, alliés, amis et domestiques, de receler ou de donner moyen d'échapper à ceux que les princes du triumvirat avaient fait mettre au rang des coupables. Et pour ôter à ces pauvres gens toute espérance de salut, ils mirent de leurs soldats aux portes de la ville, afin que s'ils en surprénaient quelqu'un qui se voulût sauver, ils les massacrasent sans pitié. On ne saurait exprimer les monstrueuses cruautés qui furent alors exercées, et dans Rome, et dans les provinces où ils avaient leurs bourreaux pour faire ce carnage. Les meurtriers ayant fait leurs exécutions, rapportaient à leurs princes les testes des misérables, et en recevaient la récompense selon la qualité de ceux qu'ils avaient massacrez. Parmi tant d'horreurs, on voyait des sénateurs et d'autres personnes illustres fuir misérablement en habit dissimulé, et les autres se cacher dans les puits, dans les caves, dans les cheminées, et sous les toits des maisons, n'osant même se fier à leurs femmes, à leurs enfants, ni à leurs domestiques. Les enfants appréhendaient leurs esclaves et leurs affranchis. Les créanciers craignaient ceux qui leur étaient redevables, et celui qui avait un héritage, ou qui avait de l'or ou de l'argent en sa maison, redoutait l'avarice de son voisin, de sorte qu'on ne voyait dans la ville qu'un spectacle d'horreur et d'effroi. Les consuls, les sénateurs, les tribuns, les prêteurs, et les autres magistrats compris dans la proscription, allaient errant çà et là désolés et misérables, et ne faisaient qu'attendre les coups des bourreaux. Il y en avait qui se jetaient à genoux devant leurs esclaves, et qui les appelaient leurs seigneurs et leurs sauveurs, de peur d'être trahis par leur infidélité, et parmi cela ne pouvaient éviter la perfidie de leurs domestiques. Les temples et les autels ne servaient d'asile à personne ; mais sans révérence des lieux sacrés, on les tuait en présence des dieux que Rome adorait. Les dignités qui avaient toujours été inviolables, ne purent sauver ceux qui les possédaient, vu que les tribuns furent pros crits avec les prêteurs, et avec ceux qui avaient été destinés consuls pour l'année suivante : mais il n'y eut rien de si tragique ni de si lamentable parmi toutes ces exécutions, que le massacre de ce grand ornement de l'éloquence, et de cet incomparable orateur Cicéron, que la rage d'Antoine ravit à sa république. Encore qu'Auguste eut longuement combattu et contesté pour lui, contre cet inhumain bourreau qui le voulait perdre pour se venger de ses philippiques, néanmoins enfin il se laissa aller à la passion, parce que ce monstre de tyrannie dépouillant tout sentiment d'humanité, lui abandonna son propre oncle en échange de son ennemi. De cette sorte Auguste consentant à sa fureur, Cicéron fut pros crit avec tous ses parents et tous ses domestiques.

Pensant se sauver de Campanie en Macédoine, il monta sur mer, mais son petit vaisseau ayant été accueilli d'une furieuse tempête, il en fut tellement épouvanté qu'il se fit descendre et remettre à terre, puis reprit le chemin d'une maison qu'il avait auprès de Gaiette assez voisine de la mer. Y étant arrivé, et s'étant mis à

reposer en un lieu à l'écart, il arriva des satellites d'Antoine qui le cherchaient pour le massacrer. À même temps il se fit un amas de corbeaux qui allèrent voler à l'entour du lieu où il était, et qui se mirent à crier et à faire un tel bruit qu'ils l'éveillèrent ; même l'histoire ajoute, que ces oiseaux le prirent à la robe, et se mirent à le tirer avec le bec, comme pour annoncer et pour le retirer du danger où il était. Ses serviteurs prenant cela à mauvais augure, le jetèrent promptement dans sa litière ainsi malade qu'il était, et tâchèrent de le sauver à travers les bois, et de le porter jusqu'à la mer pour le faire mettre à la voile, et le conduire dans l'armée de Brutus, où les proscrits qui se pouvaient sauver se retiraient tous les jours. Mais sur le chemin ils furent rencontrés par les satellites d'Antoine, et nonobstant la fidélité de ses serviteurs, fut découvert par un qui avait autrefois servi son ennemi Clodius, qui montra à Popilius Lenas, l'un des chefs de ces bourreaux, le chemin que tenaient ceux qui conduisaient sa litière, et aussitôt ce misérable, que Cicéron avait autrefois défendu en justice, et à qui il avait sauvé la vie par son éloquence, sans se souvenir de ce bienfait, le suivant à la trace, et l'ayant atteint, donna l'épouvante à ses serviteurs, qui crurent qu'il était suivi d'un plus grand nombre de soldats, et les ayant fait fuir, se jeta sur la litière, et massacra inhumainement ce grand personnage, qui avait tant fait de service à la république Romaine. Après l'avoir tué, il lui coupa la teste et la main droite, et puis se mit à la voile avec ses compagnons, pour aller porter à Antoine ces monuments et ces gages de sa cruauté. À son arrivée à Rome, il trouva Antoine dans le palais assis sur son tribunal, et lui montra de loin la tête et la main droite de Cicéron, dont il conçut une si excessive joie, qu'il en récompensa largement le meurtrier, puis fit attacher la tête et la main sur la tribune aux harangues, pour servir de spectacle au peuple romain, qui vit avec un regret incroyable cet excès d'inhumanité. On dit que Popilius Lenas, pour faire connaître plus visiblement à tout le monde qu'il était auteur de ce massacre, qui l'a flétri d'une éternelle ignominie, faisant trophée de son ingratitude, mit sur la tribune son image, parée d'une couronne, avec une inscription qui exprimait son nom et son crime. Mais l'outrage que Fulvia, femme d'Antoine, fit à la mémoire de Cicéron, surpasse toute créance, vu que cette cruelle femme déshonorant son sexe par une prodigieuse cruauté, prit sa tête devant qu'elle fut portée sur la tribune, la mit sur son giron, lui dit mille injures, lui arracha la langue, la perça en divers endroits avec l'aiguille de ses cheveux, et lui fit une infinité d'autres opprobres. Ces monstrueuses violences furent accompagnées d'horribles perfidies, que les enfants commirent contre leurs pères, les femmes contre leurs maris, et les esclaves contre leurs maîtres. Car le fils du prêteur Annalis, sachant que son père s'était sauvé dans la maison d'un de ses serviteurs hors de la ville, eut bien le courage d'y mener les soldats, et de le faire massacrer par ces bourreaux.

Toranius autrefois prêteur, ayant un fils qui à cause de sa méchante vie avait grand crédit auprès d'Antoine, pensait se sauver par sa faveur, mais cet ingrat enfant commanda aux soldats qu'ils le tuassent. La femme de Septimius s'étant prostituée à un des domestiques d'Antoine, pour épouser son adultère fit proscrire et tuer son mari. Celle de Salassus alla elle-même quérir les soldats pour l'exécuter, dont ce pauvre homme effrayé et plein de désespoir, se précipita du haut du toit de sa maison, où il s'était caché pour se garantir de leur fureur. Ce serait chose trop ennuyeuse de réciter toutes les perfidies des esclaves à l'endroit de leurs maîtres, vu même que l'on sait assez que la déloyauté règne parmi ces âmes vénales. Et toutefois Rome ne laissa pas d'en voir plusieurs qui laissèrent de glorieux exemples de leur fidélité. Car non seulement il y en eut qui

cachèrent leurs maîtres ; mais outre cela il s'en trouva qui se vêtirent de leurs habits, et qui se présentèrent aux bourreaux pour être tués en leur place. Quelques-uns déchargent Auguste de toutes ces barbaries, et disent qu'elles se faisaient contre sa volonté ; ce qu'ils croient avoir bien prouvé par les déportements suivants de ce prince, qui n'ayant plus de si cruels compagnons, montra n'avoir autre passion que de se faire aimer à tout le monde, par des offices d'humanité. À quoi ils ajoutent, que même durant ce furieux règne, non seulement il ne fit épandre que peu de sang, mais que même il sauva la vie à plusieurs qui avaient été proscrits, et qu'outre cela il décerna de rigoureuses peines contre ceux qui trahiraient leurs parents, leurs amis ou leurs maîtres : au lieu qu'au contraire il se montra extrêmement débonnaire à l'endroit de ceux qui se mirent en devoir de les sauver, dont ils produisent un mémorable exemple. La femme de Vinius, nommée Tanusia, pour conserver la vie à son mari, qui était au rang des proscrits, l'enferma dans un coffre, le fit porter dans la maison d'un sien affranchi nommé Philopœmen, et puis fit couvrir un bruit qu'il était décédé : ce que tout le monde ayant cru, elle observa le temps auquel un de ses parents devait donner des jeux au peuple, et se servant de cette occasion, fit tant par l'entremise d'Octavia sœur d'Auguste, qu'il se trouva seul des triumvirs à ce spectacle, dont ayant conçu une bonne espérance, elle entra au théâtre, se jeta à ses pieds, lui déclara comme la chose s'était passée, fit porter le coffre, le fit ouvrir, et ne tira son mari implorant sa clémence. De quoi tant s'en faut qu'il s'aigrit, au contraire tenant cela comme un miracle de l'amour des femmes à l'endroit de leurs maris, il ne se contenta pas de donner la vie au proscrit et aux complices ; mais même mit au rang des chevaliers Philopœmen, qui par la rigueur de la loi, devait être envoyé au gibet.

Mais quoi que cet exemple soit à l'avantage d'Auguste, toutefois c'est la vérité, qu'encore qu'au commencement il eut résisté à ses collègues, et qu'il se fut efforcé d'empêcher qu'il ne se fît nulle sorte de proscription, néanmoins depuis que la porte fut ouverte à la fureur, il s'y porta plus cruellement qu'aucun des autres, et se rendit inexorable à l'endroit de ceux qui avaient été condamnés. Même Lepidus ayant fait quelque excuse dans le sénat de ce qui s'était passé, et promis qu'à l'avenir les choses s'adoucirait, il protesta que quant à lui il voulait demeurer libre de faire mourir tous ceux qu'il lui plairait, et maintint opiniâtrement **qu'il ne fallait pardonner à personne, puis qu'on en était venu si avant**. Certes il montra une insigne cruauté à l'endroit de C Toranius qu'il fit proscrire, encore qu'il eut été son tuteur, et grand ami de son père. Je laisse le meurtre de Pinarius chevalier romain, qu'il fit tuer sur un simple soupçon. Mais qui saurait excuser la barbarie dont il usa à l'endroit de Q Gallius prêteur romain, à qui il voulut faire confesser à force de tourments, qu'il avait caché un poignard sous sa robe pour le tuer ? La constance de l'accusé à maintenir son innocence, ne pût adoucir sa rage ; mais après lui avoir fait donner toutes sortes de gênes, sans pouvoir arracher aucune confession du crime qu'il lui imputait, il se jeta barbarement sur lui, lui arracha les yeux, et puis commanda à ses capitaines de l'achever. Certes, il jugea lui-même cette action si pleine de blâme et de honte, qu'il tâcha de la couvrir et de s'en excuser, semant par tout un bruit qu'il ne l'avait point fait mourir ; mais que l'ayant fait premièrement arrêter, et puis l'ayant chassé de la ville, il avait été tué par quelques brigands, ou était péri en quelque naufrage. Lepidus avait l'esprit plus doux, et outre qu'il fit changer le décret de la mort de son frère L Paulus, en un exil où il l'envoya, il sauva encore plusieurs de ces misérables. Mais Antoine n'eut pitié de personne, sinon de ceux qui se rachetèrent à force d'argent qu'ils donnèrent à lui ou à sa femme Fulvia,

qu'on eut prise alors pour une furie déchaînée, tant elle montrait d'animosité. Au contraire il fut bien si cruel, qu'il se fit apporter les testes des pauvres proscrits durant son repas, les regarda avec une détestable volupté, et voulut repaître ses yeux d'un si barbare spectacle. Une seule chose remarque-on de louable en lui durant tout ce triumvirat, c'est à savoir qu'il donna son oncle aux prières de sa mère.

Pour comble des cruautés qui arrivèrent sous ce piteux règne, on ajoute qu'il était défendu sur peine de la vie de pleurer le désastre de ceux qui étaient massacrés. Au reste, les triumvirs disposaient absolument des biens et des charges des proscrits, qu'ils donnaient à leurs soldats et à leurs partisans. Et parce que l'argent qu'ils avaient recueilli de leurs confiscations, ne leur semblait pas encore suffisant pour fournir aux frais de la guerre qu'ils allaient entreprendre ; ils firent de nouveaux rôles et de nouvelles proscriptions, qui n'allaient plus à la vie comme auparavant, mais à la seule perte des biens : remirent sus les impôts qui avaient été abolis, en établirent de nouveaux, et rançonnèrent les provinces de l'empire qui étaient sous leur obéissance. Il n'y avait alors que les gens de guerre qui eussent du bien : car ne se contentant pas de leurs monstres, qui surpassaient l'ordinaire, ni des excessives récompenses qu'ils recevaient des massacres qu'ils commettaient journellement, ni mêmes des riches possessions des proscrits qui leur étaient adjudgées à vil prix, ils obtenaient des confiscations entières sans en donner aucune chose, et outre cela se faisaient nommer par force, héritiers des vieilles gens qui se trouvaient n'avoir point d'enfants : même leur avarice monta à ce comble d'impudence, qu'il s'en trouva un qui eut bien l'audace de demander les biens d'Attia mère d'Auguste, décédée quelque temps auparavant. Parmi tant de rapine, les triumvirs ayant fait décerner à la mémoire de César, toutes sortes d'honneurs, jusqu'à le mettre au rang des dieux, et à lui dresser des autels, se résolurent d'aller prendre une pleine vengeance de la mort sur Brutus et sur Cassius, qui avaient deux puissantes armées bien résolues de s'opposer à leur violence. Car pour reprendre les choses de plus haut, il faut savoir qu'après le massacre de César, Brutus et Cassius qui en étaient les principaux auteurs, s'étant sauvés dans le Capitole, et ayant conclu leur accord avec Antoine par l'entremise du sénat, qui décerna une abolition générale de ce qui s'était passé, rentrèrent dans leurs charges, et exercèrent encore quelque temps leurs prétures comme ils avaient fait auparavant. Toutefois considérant que non seulement les amis de César, mais encore une grande partie du peuple, qui avait voulu mettre le feu dans leurs maisons pour venger cette mort, les voyait à regret dans la ville, ils se retirèrent dans la Campanie, sous ombre de vouloir s'acheminer dans les provinces de leurs gouvernements. En cet éloignement ils essayèrent encore de retenir leur puissance : mais enfin s'apercevant qu'Auguste, qui s'était rendu à Rome après le massacre de son père, allait gagnant la commune, ils crurent qu'il ne faisait pas sûr pour eux en Italie, et là dessus firent voile pour la Grèce, où ils reçurent toutes sortes d'honneurs. Mais ne croyant pas que la Bithynie et Candie qui leur avaient été assignées, fussent propres pour leur entreprise, se jetèrent l'un dans la Syrie, et l'autre dans la Grèce et dans la Macédoine, qui à cause de leurs grandes richesses étaient la fleur des provinces de l'empire. Cassius ayant force amis en Syrie, où il s'était fait connaître au voyage de Crassus contre les parthes, la prit pour son partage, et y ayant formé un corps d'armée, marcha contre Dolabella, qui après avoir surpris et tué dans Smyrne Trebonius, avait été déclaré ennemi de la république. D'abord il le défit, et le pressa de si près dans la ville de Laodicée, où il se voulut sauver, qu'il le contraignit de choisir une mort

volontaire pour prévenir sa rigueur. Cassius s'étant ainsi fait maître de la Syrie et de la Cilicie, alla trouver Brutus, qui de son côté avait puissamment établi son autorité dans les autres provinces, ayant dressé en Macédoine et en Grèce un florissant exercite, dont il se voulait servir pour assurer sa vie, et pour rendre, comme il croyait, une entière liberté à sa république. Car et lui et Cassius étaient pleinement informez de ce qui se passait à Rome, et n'ignoraient rien du grand dessein des triumvirs, qu'ils savaient avoir juré leur ruine, et fait cette cruelle ligue pour les exterminer. S'étant donc ainsi préparés contre leur invasion, après diverses conquêtes qu'ils firent en l'Asie, et après avoir subjugué l'île de Rhodes, défait et ruiné les Lyciens, et forcé les villes de Xante, de Patare et de Myrrhe, qui pour l'amour qu'elles portaient à la mémoire de César, avaient refusé d'embrasser leur parti, ils se résolurent de les attendre dans la Macédoine, où ils réunirent toutes leurs forces pour les combattre. Auguste et Antoine de leur côté faisaient marcher leurs troupes pour les aller trouver, et pour les opprimer devant qu'ils eussent amassé une plus grande puissance, mais il se présenta un obstacle en Sicile qui retarda leur voyage.

Le dernier des enfants de Pompée, qui quelques années auparavant s'était sauvé de la bataille que son frère et lui avaient perdue en Espagne, où Jules César les défit et tua l'aîné, renouant les pièces de son naufrage, se mit au commencement à courir l'océan, plutôt avec la suite d'un corsaire, qu'avec l'équipage d'un grand capitaine, et puis se rendit si redoutable par le grand nombre de vaisseaux qu'il ramassa, que les gouverneurs que César avait laissés en Espagne, ne le surent jamais défaire : voire mêmes y ayant envoyé Carina, le bonheur en dit tellement à ce jeune prince, que César fut contraint de donner la commission de cette guerre à Asinius Pollio, qui n'y fit pas mieux ces affaires que son prédécesseur. En ces entrefaites César fut tué par les conjurés, et les choses changèrent tellement de face, que Pompée eut loisir de respirer, d'autant qu'à même temps, le sénat qui l'avait déclaré ennemi de la république, révoqua son arrêt, et lui donna le commandement de la mer, et la même puissance qu'avait eue de son vivant le grand Pompée son père. Se voyant remis en ses états il reprit la route de Marseille, pour y attendre le succès des affaires de Rome, et ayant appris que les triumvirs y avaient établi leur tyrannie, fit voile en Sicile, et soumit à sa puissance toute cette île, qui était comme la mamelle de Rome. Étant là il recueillit tous les pauvres proscrits qui s'y purent sauver, et par une insigne charité digne de l'héritier du grand Pompée, offrit à tous ceux qui leur donneraient moyen d'échapper de la fureur de ces bourreaux, deux fois autant d'argent qu'on en baillait à ceux qui les massacraient. Par ce moyen il grossit en peu de temps son armée, et rendit sa puissance formidable à ses ennemis, d'autant qu'il lui vint outre cela un grand renfort de la Libye, de l'Espagne et des autres provinces, qui avaient en horreur la tyrannie des triumvirs. Auguste et ses compagnons ayant eu avis de ses entreprises, jugèrent qu'il fallait rabattre l'orgueil de ce jeune prince, et l'opprimer devant que de passer avec toutes leurs forces dans la Macédoine, de peur qu'en leur absence, favorisé par les mécontents de Rome, il ne vint fourrager et s'emparer de l'Italie. Auguste ayant donc pris la charge de cette guerre, envoya devant un de ses lieutenants nommé Saluiadene, à qui il fit prendre la mer pour l'aller combattre. Le jeune Pompée le sentant venir, lui alla présenter la bataille à un détroit de l'île, où par la bonté de ses vaisseaux, qui étaient plus propres pour cette mer que ceux que menait Saluiadene, il eut beaucoup d'avantage sur son ennemi.

Auguste avait pris le chemin de la terre pour secourir son lieutenant ; mais comme il était à Rhege il reçut des lettres d'Antoine, qui s'était avancé jusqu'à

Brindes, par lesquelles il le conjurait de le venir secourir, d'autant qu'il avait les ennemis sur les bras, à cause de quoi il fut contraint de quitter l'entreprise de la Sicile pour aller assister son collègue. Comme ils se furent joints, ils se résolurent de passer en Macédoine, où ils avaient déjà envoyé devant eux deux de leurs lieutenants nommés Didius Saxa et C Norbanus, avec huit légions, afin de couper le passage et les vivres à Brutus et à Cassius qui faisaient état de les y attendre. Ces deux capitaines faisant une grande diligence, avaient passé la Thrace, s'étaient rendus dans la Macédoine, avaient pris la ville de Philippes, et s'étaient saisis de tous les passages par où les ennemis pouvaient entrer dans cette province, qui devait être le siège et comme le théâtre de cette guerre. Brutus et Cassius qui s'y voulaient jeter, étonnés de cette diligence, prirent avis d'un des rois de Thrace nommé Rhascuporis, qui leur enseigna un autre chemin, quoi qu'un peu long et fâcheux, par où ils pouvaient y entrer. Comme ils furent arrivés [au golfe noir](#), ils firent faire la montre à leur armée, qui était alors composée de dix-neuf légions entières de gens de pied, et d'une belle cavalerie, et emplirent leurs soldats de toutes sortes de bonnes espérances ; tant par l'argent qu'ils leurs firent distribuer, que par les assurances qu'ils leur donnèrent de reconnaître plus magnifiquement leur valeur après une pleine victoire, qu'ils se promettaient d'obtenir sans beaucoup de peine sur leurs ennemis. Après cela ils s'acheminèrent par les montagnes devers la ville de Philippes, chassèrent ceux qu'on avait mis pour leur empêcher le passage, et allèrent asseoir leur camp auprès de la ville. Norbanus et Saxa ne se sentant pas assez forts pour les combattre, donnèrent avis à Auguste et à Antoine de leur arrivée, les conjurateurs de les venir secourir, autrement qu'ils seraient bientôt contraints de céder à l'ennemi. Sur cette nouvelle ils se mettent à la voile, et malgré les vaisseaux des lieutenants de Cassius et de Brutus, passent la mer d'Ionie, et arrivent à Duras, où Auguste étant tombé malade, Antoine s'avança pour aller voir ce que faisaient les ennemis. D'abord il chargea leurs coureurs, mais avec un assez malheureux succès, dont Auguste ayant été averti, se résolut ainsi malade qu'il était, de se faire porter à l'armée, craignant que durant son absence Antoine ne hasardât la bataille, de laquelle il appréhendait également le bon et le mauvais succès. Car Antoine la perdant, il craignait d'avoir aussitôt Brutus et Cassius sur les bras ; et la gagnant, il avait peur que leur ancienne haine, qu'il ne croyait pas trop bien éteinte, venant à se rallumer, il ne tournât ses armes contre lui pour le défaire, et pour se rendre seul monarque de l'univers. Sa présence fit reprendre courage à l'armée que l'infortune d'Antoine avait un peu étonnée. Ayant ainsi rallié toutes leurs troupes, et se voyant plus forts au moins d'infanterie que leurs ennemis, ils firent tout ce qu'ils purent pour venir à la bataille. Au commencement il n'y eut que de légères escarmouches, d'autant que Brutus et Cassius voyant que tous les jours il affluait de nouvelles troupes dans leur armée, et que d'ailleurs ils avaient une grande abondance de vivres qui leur venaient commodément de toutes parts, au lieu que leurs ennemis n'en pouvaient recouvrer, ni en faire venir en leur camp qu'avec une extrême peine, se figurèrent qu'ils pourraient vaincre sans combattre, et qu'avec un peu de patience ils ruineraient leurs ennemis sans rien hasarder. Antoine et Auguste qui sentaient leur incommodité, et qui d'ailleurs appréhendaient qu'en ces entrefaites le jeune Pompée ne se jetât dans l'Italie, et ne se saisît de Rome où il avait de grandes intelligences, et beaucoup de partisans, cherchaient le moyen de rompre leur dessein et de les amener à la bataille. Les volontaires de l'armée de Brutus et de Cassius qui étaient pour la plupart romains, servirent bien à cet effet, d'autant que méprisant leurs ennemis, et demandant à toute force qu'on les

menât au combat, ou qu'ils se retireraient, les deux chefs se résolurent, quoi qu'à regret, d'en venir aux mains, et de donner la bataille à la première occasion.

L'audace d'Antoine la leur apprêta bientôt, d'autant que s'étant mis en plein jour à vouloir forcer les bastions et les tranchées que Cassius avait faites pour brider ses courses, et les ennemis étant venus pour les repousser, le combat s'échauffa de telle sorte qu'ils en vinrent à une juste bataille. Au reste, on peut dire qu'en tout le cours des affaires de l'empire et de la république Romaine, il ne se fit jamais un si signalé et remarquable combat. Car outre le prodigieux nombre de gens de guerre qui étaient dans les deux partis, et outre la valeur des capitaines qui commandaient à ces puissantes armées, il s'agissait de l'état entier et de la liberté du peuple romain, qui fut renversée et du tout opprimée par la victoire d'Auguste et d'Antoine. Aussi ne se trouva-t-il point que depuis l'entière défaite de Brutus et de Cassius les romains aient jamais levé les yeux, ou qu'ils aient pensé à recouvrer leur liberté. Sur le point de cette sanglante journée, à Rome et ailleurs on vit un monde d'horribles prodiges qui apparurent au ciel et sur terre, comme avant-coureurs des misères qui arrivèrent depuis. À Rome on vit trois soleils dont la lumière allait croissant et diminuant à toute heure, voire même pendant les ténèbres de la nuit. L'on vit outre cela, des torches ardentes voler au milieu de l'air. La foudre tomba sur divers temples, et renversa entre autres l'autel de Jupiter, appelé le vainqueur. Dans les jardins d'Antoine et d'Auguste, qui étaient assez proches les uns des autres, on ouït un effroyable bruit de trompettes, de cliquetis d'armes et de cris, comme de gens qui allaient au combat. Brutus et Cassius de leur côté eurent de violents présages de leur infortune. Car outre le spectre ou mauvais ange qui apparut à Brutus, et qui le menaça de son désastre la nuit de devant la bataille ; et outre encore que quelque temps auparavant, à la pompe d'un spectacle, il était arrivé par malheur, que celui qui portait l'image de la victoire de Cassius, était tombé et l'avait renversée ; on vit voler sur leurs camps une effroyable multitude de vautours, de corbeaux et d'autres oiseaux carnassiers et de mauvais présage, qui par leurs cris et par un épouvantable battement de leurs ailes, semblaient demander leurs charognes. Devant que de venir au combat, les chefs des deux partis ne cessaient de représenter à leurs soldats la justice de la cause qu'ils défendaient. Brutus et Cassius faisaient sonner haut le nom de la liberté, l'amour du peuple et l'horreur de la tyrannie qu'ils s'efforçaient d'abattre. Auguste et Antoine rappelaient à ceux de leur parti, l'exécrable parricide commis sur la personne de César, la justice de sa vengeance qu'ils en poursuivaient, la gloire du commandement, et le fruit qu'ils devaient espérer de la victoire, après laquelle ils allaient entrer et se rendre absolus possesseurs de tous les biens que tenaient leurs ennemis. Les capitaines et les soldats animés par ces diverses remontrances, ne respiraient que le combat, qui s'attaqua de cette sorte. Les soldats d'Antoine avaient fait une longue chaussée dans le marais, auprès duquel ils étaient logés, afin d'aller couper à Cassius le chemin de la mer. Comme elle fut achevée, Antoine leur fit occuper les passages par où les vivres venaient aux ennemis par la voie de la mer, et pour leur ôter cette commodité, fit une longue tranchée, dans laquelle il logea ses gens, auxquels il fit lever de gros bastions sur les remparts, afin de soutenir l'effort des ennemis qui voudraient les forcer. Cassius étonné et irrité de cette hardiesse, mène les siens rompre la chaussée d'Antoine, se fortifie sur ses ruines, et place ses gens de guerre entre l'armée d'Antoine, et ceux qu'il avait jetés de l'autre côté, de sorte qu'il ne pouvait les secourir, ni eux repasser dans son camp. Antoine ne pouvant supporter cette bravade, marche en plein jour avec force échelles, comme pour aller attaquer le

fort des ennemis, et pour passer jusque dans leur camp. Là dessus toutes les armées se préparent où se trouvent engagées au combat. Celle d'Auguste fut surprise, pensant que ce ne fut qu'une escarmouche qui allât se faire à la tranchée. Son désastre vint de ce que les gens de Brutus qui menaient la pointe droite de sa bataille, sans attendre autrement le commandement de leur chef, lui firent une si brusque charge, qu'ils renversèrent tout ce qu'ils rencontrèrent, et donnèrent jusque dedans le logement d'Auguste, qui sans doute était perdu s'il se fut trouvé à son quartier : car Brutus y étant arrivé à la suite des siens, qui venaient de faire un horrible carnage de trois légions, et de deux mille Lacédémoniens ; la chose passa si avant, que les vainqueurs ayant rencontré la litière d'Auguste, croyant qu'il fut dedans, la faussèrent et la percèrent à coups de pertuisanes, pensant le tuer.

Mais dès le soir de devant il était sorti de son camp, comme par une inspiration divine. Car un de ses amis nommé Artorius, lui avait déclaré qu'il avait eu une vision de Minerve qui lui avait commandé, qu'encore qu'il fut malade, il le fit déloger de sa tente, autrement qu'il y serait tué. Auguste ajoutant foi à cette vision, se fit porter hors de là, et se trouva ainsi désarmé qu'il était, au combat qui se fit auprès de la tranchée, et par ce moyen se sauva ; au lieu que s'il fut demeuré à défendre son camp, voire les armes à la main, il était infailliblement mort. La pointe que conduisait Brutus fut pleinement victorieuse, et l'armée d'Auguste entièrement défaite : mais la victoire changea comme de parti à la rencontre d'Antoine et de Cassius. Car Antoine infiniment aise d'avoir contraint les ennemis de venir au combat, marcha avec une ardeur incroyable contre la pointe gauche de leur bataille, conduite par Cassius, et la trouvant nue et découverte, à cause que la victorieuse s'était écartée çà et là pour poursuivre les fuyards, la chargea si furieusement qu'il la renversa, fit une cruelle boucherie de tout ce qui s'opposa à ses armes, et ayant tourné Cassius lui-même en fuite, s'alla rendre maître de son camp, sans se soucier de ce que Brutus faisait d'un autre côté. Cet incomparable capitaine ayant saccagé le logement d'Auguste, et rompu tout ce qui s'était présenté devant lui, gagna par un même moyen celui d'Antoine qui était occupé ailleurs, et de cette sorte obtint une pleine victoire du côté où il combattit. Si bien que l'on peut dire qu'en cette cruelle journée, tous les deux partis furent victorieux, et tous deux furent vaincus. Brutus défit Auguste, et Antoine défit Cassius. Cela advint à cause, qu'outre un épais nuage qui couvrit le ciel ce jour-là, la poussière qui s'était levée de dessous les pieds des chevaux, avait empêché qu'ils ne se pussent voir pour s'entre secourir au besoin. Brutus à son retour de la chasse des ennemis, s'étonna de ne voir point la tente de Cassius élevée à l'ordinaire au milieu de son camp, et de ne voir point non plus les autres tentes des soldats et des capitaines en l'ordre qu'elles devaient être : là dessus ses gens l'avertissant qu'ils voyaient reluire les armes de ceux qui s'y promenaient, qui ne leur semblaient point être des gens de Cassius, il se douta du malheur qui lui était arrivé ; et à même temps rallia ses troupes en intention de l'aller secourir. Mais Cassius se figurant que Brutus était perdu aussi bien que lui, ne l'attendit pas ; au contraire se retira sur une petite colline, d'où il pouvait découvrir tout ce qui se faisait dans la plaine, et voir à son aise les soldats d'Antoine qui saccageaient ses tentes et son camp. À même temps il aperçut une grosse troupe de gens de cheval que Brutus envoyait à son secours, mais il était tellement effrayé, qu'il crût que c'étaient des ennemis. Toutefois il dépêcha un de ses centeniers pour les reconnaître, et pour savoir au vrai ce que c'était. Le centenier nommé Titinnius approchant de cette troupe, fut aussitôt reconnu de ses compagnons et de ses amis, qui commencèrent à lui

faire toute sorte de bonne chère, se réjouissant avec lui de la victoire qu'ils avaient remportée. Mais durant qu'ils s'amusaient à l'embrasser et à le caresser, Cassius qui avait mauvaise vue, et qui ne pouvait pas connaître distinctement ce qu'ils faisaient, s'alla malheureusement imaginer que c'étaient des ennemis qui arrêtaient Titinnius prisonnier, et lors plein de désespoir, sans attendre de ses nouvelles, se retira dans sa tente, et ne mena avec lui qu'un de ses affranchis nommé Pandare, auquel il présenta sa tête à couper, afin de ne tomber point vif sous la puissance de ses ennemis. Titinnius qui le revenait trouver avec un chapeau de fleurs, pour lui annoncer les bonnes nouvelles qu'il avait apprises de la victoire, ayant su ce désastre advenu par sa faute, tira son épée, et se tua lui-même de regret. Un des serviteurs de Cassius ayant porté cette nouvelle à Antoine, son armée et celle d'Auguste reprirent courage, et se tinrent alors pour victorieuses : de sorte que le lendemain les deux chefs se jetèrent dans le champ de bataille, comme pour venir à un nouveau combat contre Brutus : mais la mort de son ami et de son compagnon, qu'il nomma en sa douleur **le dernier des romains**, l'avait tellement abattu, qu'il ne pensait qu'à sauver les reliques de son naufrage. Toutefois pour faire paraître à ses ennemis qu'il ne manquait point de courage, il mit aussi ses gens en ordre, comme pour recevoir la bataille, si on la lui présentait. Mais outre que ce n'était qu'une pure bravade des ennemis, qui par ce moyen voulaient s'attribuer la victoire, il contint si bien ses soldats, qu'ils n'en vinrent point jusqu'au combat, se contentant d'avoir aussi bien qu'eux dissimulé et couvert sa perte par cette feinte. Cependant se trouvant empêché de ses prisonniers, il fit mourir tous ceux qui étaient de condition servile, et renvoya les personnes libres, disant qu'ils seraient plus captifs parmi ses ennemis que dans son armée ; d'autant que dans son armée ils étaient traités comme ses citoyens, au lieu que ses ennemis en faisaient leurs esclaves. Néanmoins ses soldats ne pouvant supporter l'audace de quelques-uns d'entre eux, les tuèrent contre son gré, et eussent passé outre s'il n'eût arrêté leur fureur. Après cela, pour retenir les gens de guerre, il leur fit distribuer tout l'argent qu'il leur avait promis devant la bataille, et pour les rendre mieux disciplinés, leur reprocha assez doucement la précipitée ardeur avec laquelle ils étaient allés au combat, sans attendre le signal de leur capitaine, et leur promit que si en une seconde bataille ils se montraient aussi gens de bien qu'il se promettait de leur courage, il leur donnerait les villes de Lacédémone et de Thessalonique à piller. Parmi cela il commanda aux amis de Cassius de prendre son corps et de lui donner sépulture le plus secrètement qu'ils pourraient, de peur que les soldats s'amusant à considérer son infortune, ne vinssent à rabattre quelque chose de l'ardeur de leurs courages. En ces entrefaites, Auguste et Antoine se trouvèrent réduits à de grandes angoisses, d'autant que non seulement ils avaient une extrême disette de vivres et d'argent pour entretenir leurs armées, mais outre cela il leur était venu une nouvelle qui reculait grandement leurs affaires. Domitius Calvinus ayant pris la mer, menait à Auguste deux légions complètes, avec quelques autres troupes de cavalerie et d'infanterie qu'il avait chargées sur ses vaisseaux. Domitius Enobarbus et Murcus, partisans de Brutus et de Cassius, suivis de plus de cent navires, ayant eu avis de son voyage, se mirent à la voile, l'allèrent rencontrer, et lui donnèrent furieusement la chasse : mais ayant le vent en poupe, il rendit leur poursuite inutile, jusqu'à ce que le vent venant à tomber, ses grands navires demeurèrent comme immobiles, et furent aussitôt investis par les ennemis. Calvinus se voyant en cette détresse, fit ce qu'il pût pour sauver ses vaisseaux : mais Murcus ayant mis le feu dedans, et le pressant de trop près, l'embrasement étonna tellement ses soldats, qu'une partie de la légion martiale qui était toute entière en cette flotte,

se précipita dans l'eau pour éviter la flamme, et les autres se jetèrent dans les galères des ennemis, afin de ne mourir pas sans combattre. Mais enfin le feu et le naufrage firent périr presque toute l'armée de Calvinus, dont quinze galères échappées du malheur, se rendirent à Murcus, et quant à lui il eut bien de la peine à se sauver à Brindes, où il n'arriva que le cinquième jour, après avoir été tenu pour perdu. Ce désastre, soit qu'on le nomme naufrage, ou qu'on l'appelle bataille navale, arriva le propre jour auquel Brutus et Cassius furent défaits aux champs philippiques. Une si fâcheuse nouvelle ayant été portée à Auguste et à Antoine, accrût le déplaisir qu'ils avaient de se voir à demi affamés : et toutefois, ni ils ne pouvaient remuer leur camp, ni ils ne pouvaient repasser en Italie ; de sorte qu'ils se virent réduits à mettre non seulement l'espérance de la victoire, mais aussi celle de leur salut particulier, sous la puissance de leurs armes. Pour cette raison, pressés de la famine et de mille autres incommodités, ils se résolurent de venir à une seconde bataille pour se tirer de cette détresse, devant que leurs gens fussent plus particulièrement informés de la perte qu'ils avaient faite sur la mer, qui les pouvait décourager. Brutus qui savait comme les affaires s'étaient passées, et qui n'ignorait rien de leurs incommodités, allait tirant les choses en longueur, et ne voulait point donner la bataille, se promettant de les affamer et d'avoir la victoire sans rien hasarder. Ces remises faisaient désespérer Auguste et Antoine, qui pour le forcer de venir aux mains, même contre sa volonté, semèrent des libelles dans son camp, par lesquels ils conjuraient ses soldats, ou de se venir joindre à eux, sous de grandes promesses qu'ils leur faisaient, ou d'accepter la bataille comme gens courageux. Cela n'empêcha pas que quelques-uns de leurs Allemands ne s'allassent rendre à Brutus ; mais d'un autre côté le général des troupes que le Roi Dejotarus lui avait envoyées à son secours, et un des rois de Thrace nommé Rhascuporis, gagné par son frère, l'abandonnèrent et passèrent dans l'armée de ses ennemis : à cause de quoi, craignant que plusieurs autres ne suivissent leur exemple, il se résolut de venir au combat, y étant même forcé par les cris de ses soldats qui le pressaient de les mener contre les ennemis. Enfin donc il mit ses enseignes aux champs pour donner la bataille, dont Auguste et Antoine qui l'avaient passionnément désirée, furent très aises, se figurant qu'ils emporteraient aisément la victoire, vu la bonne volonté que montraient leurs soldats de passer sur le ventre à ceux qu'ils avaient déjà vaincus. Comme les deux armées furent campées, il arriva une chose extraordinaire, qui fut un présage, ou plutôt un préjugé du succès de cette furieuse rencontre. Car il se présenta deux aigles, qui s'étant mises l'une du côté de Brutus, et l'autre du côté d'Auguste et d'Antoine, commencèrent entre elles un assez âpre combat, mais enfin celle de Brutus céda à celle d'Auguste et d'Antoine, dont leurs soldats qui considérèrent l'évènement, prenant cela pour un bon augure, furent grandement encouragés ; au lieu que ceux de Brutus qui y avaient aussi pris garde, en demeurèrent extrêmement étonnés. Nonobstant cela ils marchèrent au combat, qui fut furieux à merveilles, d'autant qu'outre que les chefs allaient par les rangs, animant avec de puissantes remontrances leurs gens à bien faire, les soldats se sentaient obligés de montrer comme un dernier effort de leur valeur, vu l'instance qu'ils avaient faite de combattre. Ceux d'Auguste pressés de la famine et de la misère qu'ils avaient soufferte, combattaient autant pour leur propre salut, que pour la victoire.

Ceux de Brutus avaient honte de reculer, ayant forcé leur chef d'en venir aux mains. Parmi tant d'ardeur ils se mêlèrent avec une telle furie, que c'était horreur de voir le carnage qu'ils faisaient. Car l'on n'entendait que soupirs et que cris des pauvres blessés, qui mouraient cruellement du fait de leurs plaies et de

leurs armes. Leurs plaintes au lieu de ralentir la chaleur de leurs compagnons, les échauffaient davantage, de sorte que l'on voyait aussitôt leurs rangs remplis de nouveaux combattants. Enfin ceux d'Auguste chargèrent si vivement l'avant-garde de Brutus, qu'ils la renversèrent sur sa bataille. Toutefois le grand courage du général fit reprendre coeur aux soldats, et les fit retourner au combat : mais ne pouvant soutenir l'effort d'une seconde charge, ils se remirent à fuir, et causèrent un si grand désordre dans le reste de leurs troupes, et même dans la cavalerie, qui s'était jusqu'alors vaillamment portée, que personne ne pensa plus qu'à se sauver. Leurs ennemis les voyant en cette confusion, se jetèrent entre eux et leur camp pour leur en défendre l'entrée : là il se fit une cruelle tuerie de ces pauvres gens, qui tâchaient de se retirer en sûreté dans leurs tranchées. Les deux chefs de l'armée victorieuse voyant leurs ennemis défaits, partagèrent leurs charges. Auguste se mit à l'entrée du camp, pour arrêter, tant ceux qui voulaient y rentrer, que ceux qui tâchaient d'en sortir, pour s'enfuir hors de la puissance des vainqueurs. Antoine demeura dans le champ, de bataille, où il fit des merveilles de sa personne, tuant tout ce qui se présentait devant lui, et faisant toutes sortes d'efforts, de peur qu'ils ne se ralliassent pour revenir à la charge en leur désespoir. Outre cela il fit partir sa cavalerie pour poursuivre ceux qui se sauvaient dans les montagnes, du long de la rivière et devers la mer. Brutus ne voyant plus de ressource en ses affaires, abandonna la bataille aussi bien que les autres, et ayant l'âme outrée de douleur à cause de cette irréparable perte, se retira sur la montagne, où il passa la nuit en grande détresse, levant souvent les yeux et les mains devers le ciel, et s'écriant : *ô Dieu ! Tu connais celui qui est l'auteur et la cause de tous ces maux si tu veux le châtier*, qui étaient des paroles proférées contre Antoine, qui avait mieux aimé se rendre comme bourreau de la passion d'Auguste, que s'allier avec lui et avec Cassius, pour défendre la liberté de sa république. Antoine craignant qu'il n'échappât, le fit poursuivre avec une extraordinaire diligence : mais un des amis de Brutus trompa ses gens, et s'étant fait prendre pour son général, lui donna moyen de se sauver, dont Antoine même l'estima tant, qu'au lieu de le châtier de cette véritable tromperie, il le voulut avoir pour ami. Celui-là se nommait Lucilius Lucinus, digne certes du nom romain, pour avoir fait une si louable action. Antoine ayant eu avis du lieu où Brutus s'était sauvé, le fit investir de tous côtés, pour lui ôter le moyen de s'enfuir, et de remettre au champ de nouvelles forces.

Brutus se voyant donc ainsi enclos et assiégé de toutes parts, plein de douleur et de désespoir, se résolut de chercher le remède de son infortune dans le comble des malheurs, et accusant le ciel et la terre d'injustice, prononça ces tragiques paroles : *ô misérable vertu ! Qui n'as rien qu'un vain nom sans puissance, je t'ai honorée comme si tu eusses été quelque chose : mais tu dépens de l'empire de la fortune, et tu n'es que son esclave*. Ayant dit cela, il contraignit un de ses plus fidèles amis de lui passer l'épée au travers du corps, et de le tuer. Jamais on ne vit tant de constance à supporter la mort : vu que Straton lui ayant enfoncé l'épée jusqu'aux gardes, il ne se retira ni ne se remua aucunement, nonobstant la violence d'un si grand coup. Ses soldats voyant ce piteux spectacle, et se ressouvenant qu'ils n'avaient plus de chef, envoyèrent offrir à Antoine et à Auguste de se rendre à eux, moyennant qu'on leur voulût pardonner.

Les vainqueurs ne se montrèrent point rétifs à les recevoir, désirant s'en servir aux autres guerres qu'ils avaient encore sur les bras. Quant aux hommes de qualité qui avaient suivi le parti de Brutus, les uns moururent à la bataille, les autres se tuèrent eux-mêmes ; les autres s'enfuirent devers le jeune Pompée, et les autres tombèrent vifs sous la puissance de leurs ennemis. Auguste est blâmé

d'avoir usé insolamment de cette victoire. Car Antoine s'étant fléchi à faire donner sépulture au corps de Brutus, qui néanmoins avait été cause de la mort de son frère Caius, massacré en Asie par un de ses lieutenants, il en voulut avoir la tête et l'envoyer à Rome, pour la faire mettre sous les pieds de la statue de Jules César. Outre cela, il montra une excessive barbarie à l'endroit de plusieurs personnes illustres qui étaient tombées en sa puissance ; car un de ce rang-là lui demandant sépulture après sa mort, il lui répondit avec un orgueil mêlé de cruauté, **que cela était désormais en la puissance des corbeaux**. Cette inhumanité fut cause que les prisonniers qu'il fit amener enchaînés devant lui, après avoir honorablement salué Antoine, et après l'avoir appelé empereur, s'adressant à Auguste, vomirent mille outrages contre lui, et lui reprochèrent hardiment sa cruauté. Les choses s'étant ainsi terminées au grand avantage de ces deux princes, ils résolurent entre eux que Auguste repasserait dans l'Italie pour donner ordre aux affaires de Rome, et pour distribuer aux soldats les terres et les colonies qu'on leur avait promises pour salaire de leurs peines ; et qu'Antoine ferait voile en l'orient, afin de châtier les rois et les villes qui avaient favorisé le parti de leurs ennemis, et afin de recueillir dans ces riches provinces tout l'argent qu'il pourrait, pour contenter et pour entretenir leurs armées. Devant que de s'y acheminer, ils partagèrent derechef les gouvernements de l'empire, sans se soucier autrement de Lepidus, duquel on leur avait donné quelque ombrage qu'il était entré en bonne intelligence avec le jeune Pompée, qui sortant de la Sicile s'était jeté dans l'Italie. Auguste prit la charge de s'informer de la vérité de ce bruit, pour le traiter selon qu'il s'en trouverait digne. Après donc qu'ils eurent offert de grands et somptueux sacrifices aux dieux pour les remercier de la victoire, et qu'ils eurent fait toucher de l'argent à leurs soldats, avec promesse de les mettre en possession des terres dont on leur avait donné l'espérance devant la guerre, Auguste monta sur ses vaisseaux pour s'en aller à Rome, et Antoine sur les siens pour s'acheminer en Orient.

Auguste lui bailla deux de ses légions pour l'accompagner en ce long voyage, et en échange Antoine lui en céda deux autres qu'il avait en Italie. Auguste persécuté de la tempête, et encore plus de sa maladie, courut fortune de la vie en ce voyage, et eut beaucoup de peine de se rendre jusqu'à Brindes : voire même on crut à Rome qu'il était décédé en chemin, dont beaucoup de monde se réjouit qu'on savait qu'il venait en Italie afin de chasser les anciens possesseurs de leurs héritages, et pour les donner aux gens de guerre et aux ministres de la tyrannie. Mais comme nonobstant son mal il fut arrivé dans la ville, la douleur des citoyens s'accrut bien davantage par sa présence. Car après avoir retiré les légions qu'Antoine lui avait cédées, et fait vendre le reste des biens des proscrits, il commença à parler de mettre les gens de guerre en possession des terres qu'on leur avait promises : ce bruit ayant volé partout, on ne voyait à Rome que pauvres citoyens des villes voisines, hommes, femmes, enfants, jeunes et vieux, qui allaient par les temples et par les places publiques, se plaignant amèrement de cette tyrannie et de leur misère, dont les romains avaient beaucoup de pitié. Auguste allait s'excusant sur la nécessité de ses affaires, mais il ne pût si bien adoucir cette violence, qu'elle n'arrachât des larmes et des soupirs à tous les gens de bien : cela le mit en une extrême peine, ne pouvant d'un côté donner cette fâcherie au sénat et au peuple qu'avec beaucoup de regret, et de l'autre n'osant mécontenter les gens de guerre, l'assistance desquels lui était nécessaire, non seulement pour achever l'entreprise de Sicile, mais aussi pour se faire continuer en sa charge, dont le terme était expiré, et pour venir à bout des autres grands desseins qu'il allait former afin d'établir son empire. Au

commencement il eut le consul L Antonius fort favorable, à cause de son frère qui lui avait commandé de vivre en bonne intelligence avec lui, et Fulvia même, quoi que femme malendurante et haute à la main, à cet abord vécut assez doucement avec lui, de peur d'offenser son mari, et de donner occasion à Auguste de traiter mal sa fille, qu'il avait épousée à la naissance du triumvirat. Mais cette bonne intelligence ne subsista pas longuement : car Lucius et Fulvia appréhendant qu'Auguste contentant les gens de guerre, ne les rendit ses passionnés partisans au préjudice d'Antoine, voulurent rompre ce coup, et tâchèrent d'empêcher qu'il ne leur fit la distribution des terres qui leur avaient été promises, lui alléguant qu'il devait attendre son collègue, afin que d'un commun consentement ils fissent ce partage. Mais Auguste ne voyant nulle apparence de pouvoir remettre cette affaire à un autre temps, sans irriter les gens de guerre, ne laissa pas de passer outre, et leur accorda seulement de choisir tels commissaires qu'ils voudraient, pour loger les deux légions qu'Antoine lui avait prêtées, et sur le sujet desquelles ils l'avaient voulu empêcher de passer plus avant. Auguste eut ce malheur, qu'il ne pût contenter les soldats, et aigrit grandement les anciens possesseurs ; de sorte qu'il fut tellement haï, qu'il faillit par plusieurs fois d'être tué, tantôt des gens de guerre, et tantôt de la commune. Toutefois sa patience vainquit l'obstination des uns et des autres ; mais il ne sut contenir Lucius, ni sa belle-soeur Fulvia, qui au contraire allaient tous les jours machinant quelque chose pour le ruiner. Auguste irrité de ces outrages, se plaignit de leurs déportements en son endroit, protesta que tout cela se faisait contre l'intention d'Antoine, qu'il disait n'avoir aucune part à leur fureur ; et non content de cela, répudia la fille de Fulvia, et la renvoyant à sa mère, déclara qu'il ne l'avait jamais touchée. Les capitaines et les vieilles bandes de leur parti entendant les plaintes que les uns et les autres épandaient, voulurent connaître de ce différent, et s'efforcèrent de les réconcilier ; mais jamais ils ne purent être d'accord entre eux une parfaite amitié, de sorte que s'aigrissant tous les jours davantage les uns contre les autres, ils en vinrent enfin à une guerre ouverte. Ceux qui ont recherché les racines de cette guerre, en ont attribué la cause à la jalousie de Fulvia, à qui Marius persuada que durant que l'Italie serait en paix, son mari ne bougerait de l'Égypte, et passerait tout son temps avec Cléopâtre, mais qu'au premier bruit de la guerre il reprendrait le chemin d'Italie. Piquée de cet ombrage, comme elle était femme de grand courage, elle sollicita tant Lucius Antonius frère de son mari, qu'elle le porta enfin à armer contre Auguste, à qui d'ailleurs il ne voulait guère de bien, étant naturellement ennemi de la tyrannie. Cependant Lucius eut loisir de s'en repentir, voire fut réduit à une telle extrémité, qu'il se vit assiégé de trois armées dans la ville de Pérouse. Auguste en conduisait l'une, Saluiadene l'autre, et Agrippa la troisième.

Ces trois armées l'investirent, et le serrèrent de si près, que nonobstant le secours que Fulvia s'efforça de lui envoyer sous la conduite des lieutenants de son mari, il fallut qu'après avoir bien pâti, tant de la famine, que des autres rigueurs d'un si long siège, il se rendit à la merci du vainqueur. Se présentant à Auguste, il ne rabattit rien de la grandeur de son courage, mais lui déclara franchement qu'il avait une telle passion pour la liberté de ses citoyens, qu'il ne regrettait point le malheur où il était tombé pour la vouloir défendre ; protesta qu'il n'avait été induit à prendre les armes, ni par l'intérêt de son frère, ni par le dépit de Fulvia, ni par la pitié de ceux à qui on avait ôté leurs possessions, mais par le seul désir d'empêcher que la république ne fut opprimée, et que tout le regret qu'il avait, c'était de voir tous ses efforts inutiles : à quoi il ajouta, que si Auguste se déclarait contre sa patrie, il ne le pouvait tenir que pour ennemi, et

qu'il ne craignait pas qu'on le fit mourir là dessus ; et qu'au contraire il le conjurait de lui imputer, et de venger sur lui la résistance que lui avaient faite ses amis, qu'il tenait prisonniers. Auguste admira sa constance, lui pardonna ce qui s'était passé, et le traita humainement ; mais montra une grande rage contre les habitants de Pérouse, qui l'avaient reçu dans leur ville, et contre plusieurs illustres personnages qui l'avaient assisté en cette guerre : car il laissa brûler Pérouse, et fit passer au fil de l'épée un grand nombre de citoyens de cette misérable ville. Pour comble de cruauté, on ajoute que ces pauvres gens s'étant jetés à genoux devant lui pour lui demander pardon, et pour s'excuser d'une chose qu'ils avaient faite par force, au lieu de se laisser fléchir à leurs larmes, il leur dit superbement, **il faut mourir** : et outre cela (au moins si ce qu'on dit est véritable) il choisit quatre cens, ou sénateurs, ou chevaliers romains, d'entre ceux qui s'étaient enfermés avec Lucius, et les fit conduire aux pieds d'un autel dédié à la mémoire de Jules César, et sans aucune pitié, les fit immoler comme de misérables victimes destinées pour le sacrifice de sa victoire et de sa vengeance. Après la prise de Pérouse, il remit aisément en son obéissance les autres villes d'Italie qui avaient embrassé le parti de son ennemi.

Durant tous ces mauvais ménages qui se faisaient en Italie, Antoine allait rançonnant les villes de l'Asie et de l'Orient, et leur imposait d'excessives contributions pour fournir au paiement des soldats, et aux autres dépenses de la guerre. Comme il fut arrivé à Éphèse, il fit de grands sacrifices à Diane, qui avait là un magnifique temple ; reçut à pardon les partisans de Brutus et de Cassius, qui voulurent implorer sa clémence, excepté seulement Petronius et Quintus qu'il fit mourir, d'autant que le premier avait trempé ses mains dans le sang de César, et que le second avait trahi Dolabella : et puis fit venir les députés des villes et des provinces d'alentour de Pergame et de l'Asie, auxquels il fit une superbe harangue ; etc. Au lieu de celui d'un an qu'il leur avait prescrit pour lever ces deniers, il leur en bailla deux, et rien davantage, de sorte que les rois, les princes, les villes franches et les peuples de l'Asie et de la Grèce, furent contraints de contribuer chacun à proportion de ses moyens pour faire cette excessive somme d'argent, dans laquelle entrait le tribut entier de neuf années. Bientôt après il fit sentir sa rigueur aux provinces d'Asie et de Syrie, à la Phrygie, à la Mysie, à la Galatie, à la Cappadoce, à la Cilicie et à la Palestine. Il voulut connaître du gouvernement des rois, et se constitua arbitre de leurs différends. Parmi ces insupportables exactions, il déchargea de toutes sortes d'impôts les villes que Brutus et Cassius avaient désolées, comme contraires à leur parti : persuada aux Xanthiens de rebâtir la leur, et fournit à la dépense, donna aux Rhodiens quatre villes voisines de leur territoire, et mit en liberté tous ceux qui par un édit général avaient été vendus comme des esclaves : de quoi il donna particulièrement des lettres aux juifs, qui entre toutes les autres nations avaient été cruellement persécutés par Cassius. Après toutes ces choses, Antoine étant passé en Cilicie, Cléopâtre reine d'Égypte, le vint trouver, et après quelques reproches qu'il lui fit de l'assistance qu'elle avait donnée aux meurtriers de César, cette lascive princesse s'en étant excusée, fit tant par ses afféteries, qu'Antoine charmé de sa beauté, en devint si furieusement amoureux, qu'oubliant toute sa générosité, il se mit à la courtiser si servilement, qu'il abandonna le soin de ses affaires, et pour lui complaire s'en alla avec elle en son royaume, où il se noya dans les délices et voluptés, ne faisant rien que ce qui plaisait à cette insolente égyptienne. Ces infâmes amours furent suivies de beaucoup de troubles qui s'élevèrent dans les provinces : car premièrement les habitants de l'île d'Arade en Phénicie, refusant d'obéir à ceux qu'il avait envoyés

pour recueillir l'argent auquel il les avait condamnés, chassèrent les commissaires, et mêmes en tuèrent quelques-uns pour repousser cette violence. D'ailleurs, les Parthes qui avaient toujours été mortels ennemis des romains, se résolurent de prendre cette occasion pour leur faire une plus cruelle guerre qu'ils n'avaient fait auparavant, et pour cet effet prirent les armées sous la conduite du jeune Pacore, fils de leur Roi Orode, secondé par Labienus fugitif des romains, qui s'était allié avec eux par une étrange aventure. Brutus et Cassius allant combattre Auguste et Antoine, l'avaient dépêché devers le Roi des Parthes pour tirer quelque secours de lui : mais étant à la cour de ce prince pour poursuivre son affaire qui allait assez lentement, il eut avis de la ruine de ceux qui l'avaient envoyé. Se figurant donc que les vainqueurs ne pardonneraient à personne de leurs ennemis, il jugea qu'il lui valait mieux vivre parmi des barbares, que de périr en son pays, et là dessus offrit son service au Roi des Parthes, s'habituait en sa cour, et ayant avis de la lâcheté d'Antoine, qui s'était mis à faire une vie privée et dissolue avec Cléopâtre, il remontra au conseil des Parthes : [que l'occasion s'offrait d'envahir les provinces de l'empire, etc.](#)

Le Roi et le conseil prêtèrent volontiers l'oreille à sa proposition, et fut ordonné sur le champ qu'on lui donnerait une puissante armée pour venir à bout de ce dessein, et que même le jeune Pacore marcherait avec lui à cette guerre. Ainsi il mit son armée aux champs, et d'abord se jeta dans la Phénicie, et assiégea la ville d'Apamée, d'où ayant été repoussé par la garnison qui était dedans, il se mit à flatter et à chevaler les capitaines qui étaient de ses amis, et les rangea tous à son parti, excepté Saxa, qui conserva sa fidélité envers Antoine, dont il était lieutenant en Syrie. Labienus ne l'ayant peu corrompre comme les autres, épia l'occasion de le surprendre, fit jeter dans son armée des libelles par lesquels il exhortait ses soldats de suivre sa fortune, et à même temps l'alla combattre et le défit. Saxa craignant que ses soldats ne le trahissent, s'enfuit devers Antioche, mais Labienus le poursuivit si chaudement avec sa cavalerie, qu'il tua une partie de ceux de sa suite. Le bruit ayant volé jusqu'à Apamée que Saxa était mort, cette ville qui auparavant avait si courageusement résisté, se rendit aux Parthes. Peu de temps après Saxa ayant abandonné Antioche, les habitants se rendirent aussi à Labienus et à Pacore, qui poursuivant leur victoire, donnèrent jusqu'en Cilicie, où enfin ils attrapèrent Saxa et le tuèrent. Saxa étant mort, toute la Syrie se soumit au joug des Parthes, excepté la seule ville de Tyr, dans laquelle s'étaient jetés quelques romains, assistés d'un grand nombre de Syriens bien affectionnés à leur parti. Pacore et Labienus voyant que toutes choses leur succédaient si heureusement, passèrent dans la Palestine, dépouillèrent Hircanus de la dignité royale que les romains lui avaient baillée, et mirent son frère Aristobulus en sa place. De là ils tirèrent vers la Cilicie et les autres villes de l'Asie, qu'ils subjuguèrent aisément, d'autant que Plancus les avait abandonnées pour se retirer dans les îles.

Après en avoir saccagé une partie, et pillé jusqu'aux temples des dieux, Labienus qui avait conduit si heureusement cette conquête, en prit le nom d'empereur parmi les Parthes. Antoine se réveilla un peu au bruit de tant de ruines, mais les voluptés avaient tellement détrempe et amolli son courage, qu'il ne fit rien digne de cette grande réputation qu'il avait acquise aux guerres passées. Car s'étant mis à la voile comme pour secourir les Tyriens, il s'excusa de faire plus long séjour dans ce pays-là, d'autant qu'il était pressé de passer en Italie. Certes les nouvelles de Rome et de l'Italie l'avaient mis en un grand souci. Car outre qu'il avait eu divers avis des premières divisions d'entre Auguste et son frère, animé par Fulvia, il avait encore appris la disgrâce advenue à son frère au siège de

Pérouse, et sut par même voie que sa femme ayant quitté l'Italie, s'était acheminée jusqu'à Athènes pour se rendre auprès de lui en Égypte, afin de le solliciter de secourir ses amis. Pour ce sujet il passa de Tyr à Chypre, et de Chypre à Rhodes, et de Rhodes à Athènes, où il trouva sa femme Fulvia, qu'on crut avoir entrepris ce voyage en partie pour la haine qu'elle portait à Auguste, et en partie aussi pour la jalousie que nous avons dit qu'elle avait conçue contre Cléopâtre, du sein de laquelle elle voulait arracher son mari, qu'elle voyait perdu de son amour. Comme ils étaient à Athènes, les députés du jeune Pompée, que Julia, mère d'Antoine, alors qu'elle était réfugiée en Sicile, avait à demi attiré à son parti, y arrivèrent, et offrirent secours à Antoine de la part de leur maître. Antoine les assura que la chose avenant qu'il eut la guerre contre Auguste, il accepterait volontiers Pompée pour son compagnon ; mais que si Auguste se mettait à la raison et renouait avec lui, il ferait en sorte qu'il le rendrait aussi bien affectionné en son endroit ; et ainsi entra en bonne intelligence avec le jeune Pompée, auquel il fit de grands remerciements de l'honneur et du bon traitement qu'il avait fait à sa mère. Après cela il prit la route d'Italie, et laissa sa femme malade à Sicyone. Étant arrivé à Corfou avec deux cents vaisseaux, qu'il avait amenés de l'Asie, il faisait état de se rendre par la mer d'Ionie au port de Brindes ; mais sur son chemin il eut avis que Domitius Enobarbus, l'un des meurtriers de César, courait cette mer avec une puissante flotte, qu'il avait recueillie du débris de Brutus et de Cassius, qu'il avait assistés dans la guerre de Philippe, dont ses amis ayant peur, lui conseillèrent de se retirer, mais il leur fit réponse, qu'il aimait mieux mourir, que de montrer aucun signe de crainte ou de lâcheté, et disant cela, il fit pousser ses vaisseaux au devant d'Enobarbus qui venait à voiles déployées contre lui. Antoine n'avait lors que cinq navires, ayant laissé derrière lui le reste de sa flotte, à laquelle il avait commandé de suivre doucement. Abordant les vaisseaux d'Enobarbus, qui étaient en grand nombre, un des siens par une insigne hardiesse, cria aux premiers qui se présentèrent, qu'ils eussent à baisser leurs bannières, d'autant qu'Antoine était d'autre qualité que leur capitaine, à quoi ils obéirent promptement. Enobarbus ayant fait toute sorte de bon accueil à Antoine, Antoine de son côté lui fit la meilleure chère qu'il pût, sans se souvenir que c'était un des assassins de César. Après toutes ces caresses, ils allèrent de compagnie à Palente, où Enobarbus avait laissé ses gens de pied, et de là passèrent à Brindes, où les légions qui étaient dedans pour Auguste, leur fermèrent les portes, alléguant qu'ils ne pouvaient se fier à Enobarbus qui avait aidé à tuer le père de leur empereur, et pourtant qu'étant en la compagnie, ils ne les laisseraient point entrer dans la place. Antoine prenant ce refus pour une déclaration d'inimitié et de guerre, se résolut d'assiéger la ville, et pour se fortifier contre Auguste, manda à Pompée qu'il était temps de se jeter dans l'Italie, et de commencer la guerre qu'ils avaient projetée. Sur cette semonce, Pompée ayant dépêché une grosse armée navale pour passer en Italie ; Menas qui la conduisait, s'en alla droit en Sardaigne, prit l'île, et se saisit de deux légions qu'Auguste y avait laissées, et de là partit pour aller assiéger la ville de Thurie. Auguste revenu des Gaules, où il était allé pour se rendre maître de ses belliqueuses provinces, trouva à son retour qu'il avait une dangereuse guerre sur les bras : mais sans s'étonner davantage, il départit ses légions, et envoya une partie contre le jeune Pompée, et retint les autres pour les mener contre Antoine, qui pressait la ville de Brindes de toute sa puissance. Les vieux soldats qui avaient combattu tant de fois sous la conduite d'Antoine, et qui honoraient uniquement sa valeur éprouvée en tant de guerres, refusaient de marcher contre lui : enfin toutefois Auguste usa de tant d'artifices et de tant de prières, qu'ils lui promirent de le suivre, mais avec résolution de moyennier un bon accord entre

les deux empereurs. Et de fait, après quelques prises de villes de part et d'autre, et après quelques rencontres de leurs gens, Auguste s'étant présenté au port de Brindes pour secourir la ville, les choses furent enfin conduites à ce point, que Fulvia, qui était l'unique flambeau de cette guerre civile, étant morte à Sicion, où Antoine l'avait laissée malade avec peu de soin de sa santé, à cause des amours de Cléopâtre, les deux armées commencèrent à parler de la réconciliation de leurs chefs, qui après quelques allées et venues, en passèrent par où voulurent leurs communs amis, et puis après s'embrassèrent et se firent festin l'un à l'autre.

Antoine employa au sien les délices de l'Asie et de l'Égypte, et Auguste se contenta en la modestie romaine, et le traita en soldat. En même temps ils conclurent la guerre contre le jeune Pompée, qui toutefois n'avait jeté ses forces dans l'Italie qu'à la sollicitation d'Antoine. Il est vrai qu'Antoine conjura Auguste d'entendre à un bon accord, au cas où Pompée voulût recevoir des conditions équitables, dont il offrait d'être l'arbitre. Pour étendre leur amitié avec de plus puissants liens, leurs amis furent d'avis qu'Octavia, soeur d'Auguste, qui depuis peu de jours était demeurée veuve, épousât Antoine, et pour leur ôter toute occasion de rompre, leur persuadèrent de faire de nouveau un si juste partage des provinces, que cela leur ôtât tout sujet de prendre à l'avenir aucun ombrage l'un de l'autre. Antoine prit tout ce qui était au delà de la mer d'Ionie jusqu'à l'Euphrate, et Auguste retint tout ce qui était au deçà jusqu'à l'océan. L'Afrique à l'instance d'Auguste demeura à Lepidus. Cela fait, ils prirent le chemin de Rome, où ils furent triomphalement reçus du peuple, et des sénateurs qui avaient conçu une bonne espérance de leur réconciliation, se figurant qu'elle amènerait aussi l'accord de Pompée, qu'ils souhaitaient avec une ardeur incroyable, à cause du mal qu'il faisait à la ville, lui coupant les vivres qui y venaient par mer. Après avoir fait leur entrée avec leurs robes triomphales et avec un grand applaudissement de leurs citoyens, ils célébrèrent les noces d'Octavia avec Antoine, où ils n'oublièrent aucune sorte de magnificence, tâchant par ce moyen de réjouir le peuple, et d'adoucir toutes ses amertumes passées. Mais cette voie ne dura guère longtemps, d'autant que l'accord de Pompée se rompit aussitôt sur le bruit qui vint à Rome, que ses lieutenants continuant la guerre, avaient remporté quelques notables victoires sur ceux d'Auguste.

Antoine se mit en devoir d'adoucir cette injure, mais il trouva Auguste inexorable, comme celui qui ne pouvait digérer un si grand affront, ni supporter une si cruelle offense. Pompée de son côté occupant les îles de Sicile, de Sardaigne et de Corse, et ses vaisseaux courant les mers, et fermant les passages de l'orient, de l'occident, et même du midi, jeta à Rome une si grande famine, que les citoyens, qui d'ailleurs gémissaient sous le fait de cette guerre, commencèrent à maudire ouvertement l'opiniâtreté d'Auguste et d'Antoine, qui semblaient prendre plaisir à leurs misères : voire même leur dépit et leurs aigreurs passèrent si avant, que leur ayant refusé cet appointement qu'ils leur demandaient les larmes aux yeux, se mirent en devoir plusieurs fois de les outrager en leurs personnes, ne les tenant plus que pour des pestes publiques, nées à la ruine du genre humain. Ces émotions populaires auxquelles ils ne pouvaient remédier, eurent plus de puissance sur les esprits, que les larmes de leurs citoyens, et que toutes les prières et toutes les persuasions de leurs amis. La chose néanmoins tira en grande longueur, durant laquelle les deux princes pourvurent à toutes les charges de la ville avec tant de violence, que tout le monde en fut offensé. Car encore que l'année s'en allât presque achevée, ils cassèrent les consuls et les prêteurs, et en mirent à leurs places d'autres qui ne

devaient jouir que peu de jours de ces dignités : et même un édile étant mort le dernier jour de son office, ils en créèrent un pour ce peu d'heures qui lui restait à accomplir. Ces tumultueuses provisions furent suivies de la mort de Salviadene, qu'Auguste livra au sénat pour faire la justice de la trahison qu'il était accusé d'avoir machinée contre lui. On crût néanmoins que son malheur venait plus de l'intention d'Antoine, que de la cruauté d'Auguste, d'autant qu'Antoine ayant eu quelque intelligence avec lui durant leurs querelles, l'avertit que ce Salviadene, en voyage en France, lui avait offert de se jeter dans son parti, et de lui mener les légions qu'Auguste lui avait baillées pour commander. Le sénat l'ayant fait exécuter, ordonna qu'on remercierait les dieux de ce qu'ils avaient permis que sa perfidie fut découverte.

Dans le même temps il confia la garde de la ville aux triumvirs, auxquels selon la coutume, il recommanda de prendre garde qu'il ne lui advint quelque infortune. Il confirma aussi tout ce qu'ils avaient fait durant les cinq ans révolus de leur autorité. Dans la même saison Auguste, las de sa femme Scribonia qu'il avait épousée après son divorce d'avec la fille de Fulvia, nonobstant que depuis peu de jours elle lui eut mis au monde une petite fille, la répudia et la renvoya à ses parents, étant devenu amoureux de Livia, femme de Drusus, avec laquelle il se maria depuis, encore qu'elle fut actuellement grosse du fait de son mari qui était encore vivant. Cependant le sénat et le peuple pressèrent les triumvirs de s'accorder avec Pompée pour donner quelque repos à la ville, et de l'autre côté les amis de Pompée lui conseillaient d'entendre à cette réconciliation. Il se fit plusieurs allées et plusieurs venues pour ce sujet, et enfin les princes mêmes vinrent à une amiable conférence, pour mettre une sérieuse fin à leurs discordes, qui causaient tant de malheurs. Ils se rendirent donc au port de Misène, où Auguste et Antoine du commencement demeurèrent en terre, et Pompée se tint sur une forme de bastion qui avait été levé dans un îlot que la mer environnait de tous côtés. Après cela ils s'approchèrent et s'abouchèrent, ayant chacun leurs vaisseaux à l'entour d'eux pour empêcher toute sorte de surprise. Il y eut d'abord une grande contestation pour le retour des proscrits à Rome, et pour la restitution de leurs biens, dont Pompée faisait grande instance ; mais par l'entremise de Marcia mère de Pompée, et de Julia mère d'Antoine, ils conclurent leur accord sous ces conditions : que Pompée retirerait ses armes de l'Italie : qu'il ne recevrait point les esclaves qui s'enfuiraient dans son armée : qu'il se contenterait des gouvernements de la Sicile et l'Achaïe : qu'il laisserait Auguste et Antoine jouir paisiblement du partage qu'ils avaient fait des provinces : qu'il enverrait à Rome le bled qu'il avait amassé de ses courses : qu'il laisserait le trafic libre entre les marchands, et qu'il ne tiendrait aucunes garnisons dans les ports ni aux passages : qu'en son absence il pourrait demander le consulat par tel de ses amis qu'il voudrait employer à cette poursuite : que cependant il serait déclaré Auguste : qu'on lui baillerait une grande somme d'argent pour le dédommager de la perte qu'il avait faite des biens de son père : que les personnes de qualité qui s'étaient retirées auprès de lui, s'en pourraient retourner en toute assurance à Rome, excepté seulement les meurtriers de César, qui seraient obligés de se retirer ailleurs : qu'à ceux qui avaient été proscrits, on rendrait la quatrième partie de leurs biens, et qu'à ceux qui s'en étaient fuis par une pure crainte, on restituerait tout ce qui leur appartenait : que les esclaves qui s'étaient jetés dans son armée, seraient déclarés affranchis ; et que ses soldats, de condition libre, auraient les mêmes récompenses qu'on avait données à ceux d'Auguste et d'Antoine. Ces articles ayant été accordés et signés

par les trois princes, on envoya l'original à Rome pour le consigner entre les mains des vestales, afin qu'elles le gardassent soigneusement.

Après cela ils s'embrassèrent, et puis se traitèrent les uns les autres. On raconte une parole et un trait du jeune Pompée, qui mérite bien d'avoir son lieu dans l'histoire. Auguste et Antoine soupant dans sa galère, Menas qui commandait à ses vaisseaux, lui envoya dire, qu'il lui était aisé de les emmener, et de venger par ce moyen la mort de son père, et de recouvrer tout l'empire qu'il avait perdu, et que s'il voulait il donnerait un tel ordre à cette affaire, qu'ils ne pourraient échapper. Pour réponse il lui fit dire, que Menas pouvait bien faire cette lâcheté, puis qu'il lui était permis de se parjurer : mais que quant à Pompée, il ne pouvait manquer à sa parole, ni consentir à une si mauvaise action.

*Contenant ce qui s'est passé de plus mémorable sous
l'empire d'Auguste — 2^{ème} partie*

Certes, cette réponse fut digne du fils du grand Pompée. Leur réconciliation fut si agréable à tout le monde, que non seulement les soldats des deux partis, mais aussi tout le peuple qui était accouru de divers endroits de l'Italie, pour voir l'issue de cette grande conférence, commença à battre des mains, et à jeter des cris de joie par tout le rivage, dont le bruit répondait à celui qui se faisait pour le même sujet sur la mer dans les vaisseaux. Après cela, Pompée reprit le chemin de la Sicile, et Auguste et Antoine s'en retournèrent à Rome, où ils portèrent cette bonne nouvelle à leurs citoyens. On les voulut recevoir en forme de triomphateurs ; mais pour éviter l'envie et la haine de cette pompe, ils entrèrent de nuit, et se contentèrent de la bonne volonté du peuple et du sénat. Ce n'étaient à Rome, et par toute l'Italie, que feux de joie, que sacrifices, qu'actions de grâces aux dieux, et que fêtes publiques qu'on faisait pour cette alliance, qu'on croyait devoir être perpétuelle, ayant été si saintement et si solennellement jurée. Toutes choses étant donc ainsi pacifiées, Antoine partit pour aller faire la guerre contre les Parthes, et Auguste sur l'avis qu'il eut de quelque remuement dans les Gaules, y alla faire un voyage. Antoine ayant pris le chemin de la Grèce, s'arrêta à Athènes, où étant avec Octavia, il passa l'hiver presque en personne privée, hantant les écoles des philosophes, et s'habillant à la grecque pour complaire à cette vaine nation. Cependant il envoya ses lieutenants dans toutes les provinces de son gouvernement pour lever des troupes, et particulièrement donna charge à Ventidius de passer en l'Asie, et d'en chasser les Parthes. Ventidius ayant cette commission, se mit à la voile avec une telle diligence, qu'il surprit Labienus, lui donna la chasse, et le contraignit de s'enfuir avec ce peu de gens qu'il avait jusqu'au Mont Taurus, où il se résolut d'attendre le secours des Parthes qui n'était pas loin, et de donner la bataille à Ventidius. Les Parthes étant arrivés, et les légions de Ventidius lui étant aussi venues, les deux armées se mirent en présence et se mêlèrent aussitôt, au grand désavantage des Parthes, qui ayant commencé le combat sans attendre Labienus, et ayant attaqué les romains en un lieu avantageux qu'ils avaient pris, furent aisément rompus et mis en fuite. Labienus voyant ses troupes étonnées de la fuite de ses barbares, n'osa les pousser au combat ; mais délibéra de s'enfuir avec eux à la faveur de la nuit. Ventidius en ayant eu avis par les fugitifs qui s'étaient rendus dans son armée, le poursuivit si chaudement qu'il lui défit toute son armée, dont une partie se rendit au vainqueur.

Labienus se sauva en Cilicie, où ayant été quelque temps caché, enfin il fut découvert par Démétrius gouverneur de Cypré, et l'un des affranchis de Jules César, qui l'alla surprendre, et le traita comme un des anciens ennemis de son maître. Ventidius suivant sa victoire, s'empara aisément de la Cilicie, et en chassa les Parthes qui s'y étaient retirés. Depuis ayant envoyé un de ses capitaines nommé Silon, pour occuper les détroits du Mont Aman, Pharnapate lieutenant de Pacore, fils du Roi des Parthes, se trouva là pour les garder, et gagna un tel avantage sur les romains qui l'étaient venus attaquer, qu'indubitablement ils étaient perdus, si de bonne fortune Ventidius ne fut arrivé pour les secourir. Mais sa présence fit reprendre courage aux siens ; de sorte qu'il tailla en pièces Pharnapate, et ce qu'il avait de gens de guerre avec lui. De là il passa en Palestine, contraignit le Roi Antigone et ses partisans, de lui payer une grande somme de deniers, en punition de ce qu'ils avaient favorisé les armes de Pacore contre les romains, et ainsi remit sous l'obéissance d'Antoine

toute la Syrie. Depuis il donna encore la bataille à Pacore, et en eut une si heureuse issue, qu'il vengea les romains de l'opprobre qu'ils avaient reçu à la défaite de Crassus : car ayant rompu l'armée des Parthes, et tué ce jeune prince, il remporta sa tête pour servir de marque d'une pleine revanche prise sur ces barbares. Cependant Auguste étant de retour à Rome, où il s'était élevé quelque sédition du peuple contre les exacteurs qui le tourmentaient incessamment, accomplit son mariage avec Livia d'une façon qui étonna tout le monde, et qui même l'exposa à la risée de beaucoup de personnes. Elle était fille de Livius Drusus, qui se voyant au rang des proscrits, avait suivi la fortune de Brutus et de Cassius, et qui les ayant assistés à la bataille qu'ils perdirent, et ne voulant pas survivre à ce malheur, s'était lui-même tué dans sa tente après le combat. Elle avait épousé en première nocces Tibère Néron, avec lequel durant la chaleur des proscriptions elle s'en était enfuie en Sicile, où elle avait emporté avec elle son petit fils Tibère, qui depuis succéda à la puissance d'Auguste, et même avait eu beaucoup de peine à le sauver de la fureur des soldats, qui allaient poursuivant les fugitifs de Rome. Lors que César l'arracha d'entre les bras de son mari, elle était grosse de six mois, à cause de quoi il fit consulter les prêtres, s'il était permis d'épouser une femme qui était enceinte d'un autre attouchement : les prêtres lui répondirent, qu'ils trouvaient dans leur jurisprudence, que si l'on était en doute à qui appartenait le fruit, il fallait différer le mariage jusque après ses couches, mais si on ne pouvait ignorer qui était le père, que les nocces étaient permises. Auguste bien aise de cette vaine flatterie des prêtres, l'envoya prendre en la maison de Drusus Néron, qui lui-même la livra comme s'il eut été son père, et non pas son mari. Entre les autres risées qu'on en fit, on sema ce bruit, qui depuis passa en proverbe : **qu'à ceux que avaient la fortune favorable, toutes choses succédaient si heureusement, qui même il leur naissait des enfants à trois mois.**

Et certainement c'était la commune opinion, que Livia était grosse de son accointance. Étant en la maison d'Auguste, après les trois mois de son mariage, elle accoucha d'un fils qui fut nommé Drusus, du nom de son premier mari, auquel Auguste l'envoya incontinent qu'elle en fut délivrée. Drusus venant à décéder bientôt, après nomma Auguste tuteur de l'enfant, et de son aîné Tibère. Au reste, la paix faite avec Pompée se trouva si mal étreinte, qu'elle se dénoua bientôt, soit par la mauvaise foi d'Auguste, ou par la vanité de Pompée, ou même par l'ambition de tous les deux. Encore qu'il ne leur fallut point d'autres causes pour la rompre, néanmoins ils prirent pour prétexte le fait de Menas, que Pompée avait mis en l'île de Sardaigne, pour la tenir en qualité de prêteur. Ce Menas ayant eu quelque familiarité avec Auguste, Pompée en prit un tel ombrage qu'il se résolut de lui ôter son gouvernement, et sous couleur de lui vouloir faire rendre compte de son administration, l'envoya sommer de le venir trouver en Sicile. Menas sachant les charités que ses ennemis lui prêtaient auprès de Pompée, se douta bien que c'était un artifice pour l'attraper, et pour cette raison, au lieu de recevoir ses députés avec toute sorte d'honneur comme il était obligé, il les fit inhumainement massacrer, et en même temps pour assurer sa fortune, envoya traiter avec Auguste, auquel il livra l'île de Sardaigne, et la flotte à laquelle il commandait.

Auguste le reçut volontiers, et ne le voulut jamais rendre à Pompée, quoi qu'il le lui redemandât avec beaucoup d'instance, lui alléguant leur traité ; au contraire il lui fit toute sorte d'honneur, et bien qu'il fut un affranchi le mit au rang des chevaliers, et lui donna la permission de porter des anneaux d'or, quoi que ce privilège n'eût jamais été accordé à ceux de sa condition. Auguste pour colorer

cette injustice, disait que Pompée avait le premier violé les articles de leur accord, ayant reçu les esclaves fugitifs de Rome, et bâti divers forts dans l'Italie, contre ce qui avait été si solennellement arrêté ; et là dessus retira le traité d'entre les mains de Vestales pour justifier son procédé. Mais Pompée ne se plaignait pas seulement des mauvais tours d'Auguste, il ajoutait encore à ses plaintes, qu'on ne le laissait pas jouir paisiblement de l'Achaïe, et qu'on manquait à toutes les promesses qu'on lui avait faites à Misène. Ces mécontentements le portèrent à dépêcher un de ses affranchis nommé Menecrate, violent ennemi de Menas, et de lui bailler une puissante flotte pour aller courir les côtes de l'Italie. Menecrate prenant volontiers cette commission, à cause de la haine qu'il portait à Menas, de ce pas alla ravager toute la Campanie, où il désola Vulturne avec force autres villes qu'il surprit. Auguste irrité de cette invasion, se prépara de son côté à la guerre, et dépêcha devers Antoine et devers Lepidus, et les somma de l'assister comme ils étaient obligés. Lepidus ne le vint trouver que sur la fin de cette guerre, qui dura sept ans, et Antoine s'étant mis à la voile pour passer en Italie à son secours, s'arrêta au port de Brindes, et ne l'y trouvant pas comme il avait espéré, rebroussa chemin, et s'en retourna à Athènes d'où il était parti, prenant pour prétexte d'un si prompt retour, la guerre des Parthes, dont il disait être extrêmement pressé. Mais Pompée se servant de cette occasion, allait publiant par tout, qu'Antoine n'approuvait point le procédé d'Auguste, et que c'était la seule cause qui lui avait fait reprendre le chemin de la Grèce. D'autres assurent, qu'Antoine se voyant avec peu de vaisseaux au port de Brindes, et César avec une longue suite de navires qu'il armait à Ravenne et à Tarente, entra en défiance, qu'Auguste aspirant à la monarchie, ne lui dressât quelque partie pour le ruiner. à quoi l'on ajoute, qu'étant à Brindes il eut de certains prodiges qui l'effrayèrent, d'autant qu'entre autres choses, il entra dans son camp un loup qui mangea la sentinelle qui faisait la garde devant sa tente. Quoi que c'en soit, il reprit la route d'Athènes, et sans voir Auguste, se contenta de lui mander, [qu'il lui conseillait de garder exactement le traité, sans mouvoir à Pompée une guerre qui pourrait mettre l'empire en un insigne danger.](#)

Auguste se voyant abandonné d'Antoine, dissimula son courroux, et continua à amasser ses forces pour soutenir tout seul le fait de cette guerre. Et d'autant que le soupçon allait croissant tous les jours, qu'il était seul auteur du trouble, et que tout le monde en rejetait la haine sur son ambition, il envoya à Rome se justifier de cette imputation, et remontrer qu'il ne prenait les armes qu'à regret, et pour repousser l'injure que lui faisait Pompée : là dessus il partit de Tarente, et commanda à Calvisius et à Menas qu'il avait fait ses lieutenants, de quitter la Toscane où ils étaient, de se venir joindre à lui avec leurs forces, et donna le rendez-vous à ses gens de pied à Rhege, résolu d'attaquer Pompée, la part où il le pourrait rencontrer. Pompée de son côté tenant la guerre toute déclarée, s'était jeté dans l'Italie, où il avait fait de grandes ruines ; et comme il eut avis qu'Auguste marchait contre lui, se résolut de l'attendre, et de le combattre au port de Messine. Menecrate qu'il avait désigné son lieutenant, comme nous avons dit, poussa sa flotte contre celle de Calvisius, de Sabinus, et de Menas, qui étaient aux environs de Cumes, et cinglant à voiles déployées, les atteignit sur le soir, et se mit en présence devant eux pour charger leurs vaisseaux.

Comme ils le virent venir à eux, ils se retirèrent dans le golfe, où ils passèrent la nuit, attendant la pointe du jour pour lui donner la bataille. Aux premiers rayons du soleil, ils voguèrent au long de la terre, et ordonnèrent leurs vaisseaux en forme de croissant, pour ôter tout moyen à ceux de Menecrate de les investir. Nonobstant cela, Menecrate avança les siens et fit toute sorte d'efforts pour les

joindre, de manière que refusant le combat il les poussa dans les rochers en un lieu désavantageux et incommode, où ils furent contraints de recevoir la bataille qu'il leur présenta. Menas reconnaissant Menecrate, et Menecrate le voyant les armes à la main, leur ancienne inimitié leur fit naître un plus ardent désir de commencer la mêlée, et en cette chaleur, pleins de courroux et d'aigreur, ils poussèrent impétueusement leurs navires l'un contre l'autre, se persuadant que la victoire dépendait de la mort de celui qui se laisserait surmonter à son compagnon. Le choc fut rude, et la rencontre dangereuse, à cause de l'animosité des chefs, qui se jetèrent si avant parmi les coups, qu'ils y furent tous blessés ; Menas au bras, et Menecrate à la cuisse. Toutefois Menas eut du meilleur, et prit de vive force le vaisseau de Menecrate, qui voyant son désastre, se jeta dans la mer, et s'ensevelit dans les ondes. Mais son lieutenant nommé Demochares, récompensa en quelque sorte cette perte, ayant donné la chasse aux vaisseaux de Calvisius, et ruiné une partie de cette puissante flotte. La mort de Menecrate empêcha que Pompée ne se pût prévaloir d'une pleine victoire, mais hors de la perte d'un si brave capitaine de mer, il eut un insigne avantage en cette rencontre. Toutefois Demochares craignant qu'Auguste n'entrât en Sicile, se retira comme s'il eut perdu la bataille, et s'en alla pour la défendre. Calvisius et Menas le voyant fuir, rallièrent leurs vaisseaux, et le suivirent à pleines voiles jusqu'au cap de Sicile, pensant l'atteindre : mais la tempête qui s'éleva à même temps, les jeta contre les rochers, où ils perdirent beaucoup de leurs vaisseaux, qui furent froissés par la violence de l'orage. Pompée qui était au port de Messine, où Demochares s'était sauvé, ayant avis de leur infortune, le dépêcha avec Apollophanes pour aller achever leur défaite : mais comme ils faisaient voile, ils rencontrèrent Auguste qui tenait la route de Stilide, contre Scylle, et virent bien qu'il fallait combattre au lieu d'aller recueillir le bris des vaisseaux de Calvisius.

Auguste ayant mis ses navires en ordre, les alla attaquer avec tant de violence, qu'il les repoussa et les chassa à cette première rencontre. Mais Apollophanes faisant tout devoir d'un grand chef, rallia ses vaisseaux, retourna charger ceux d'Auguste, et à force de traits et de feu artificiel, les mit tout en désordre, et en brûla une grande partie. Auguste se voyant si furieusement pressé, fit prendre la terre à son navire, et se sauva par les rochers dans la montagne. Cornificius et ses autres lieutenants voyant ce malheur, se délibèrent de faire un plus puissant effort, et s'en vont jeter sur Demochares, qu'ils contraignent d'abandonner son vaisseau pour se sauver dans un autre. En ces entrefaites on vit paraître les voiles de Calvisius et de Menas, qui s'étaient sauvées du naufrage, ce qui empêcha les gens de Pompée de pousser plus avant leur victoire, et n'y a point de doute, que sans leur arrivée, tout était perdu pour Auguste ; mais ils donnèrent moyen à leurs gens de se sauver à la montagne, où toute la nuit ils firent de grands feux pour avertir leurs compagnons, que leur secours était arrivé. Auguste était de l'autre côté du rocher en grande détresse, n'ayant aucune nouvelle de ses vaisseaux ; mais par bonne aventure, la troisième légion qui était en cette côte là, avertie par les feux qu'il avait fait allumer, se vint rendre auprès de lui, et lui ôta une partie de sa peur. À même temps il eut avis de l'arrivée de Calvisius et de Menas, et à l'aube du jour il s'achemina devers le rivage de la mer, où il ne vit que les reliques de son naufrage ; c'est à savoir une partie de ses vaisseaux brûlés, et encore pleins de feu ; une autre partie brisée contre les rochers, la mer toute chargée de voiles, de mâts et de rames qui flottaient sur l'eau, et peu de vaisseaux entiers, dont encore les soldats et les mariniers étaient en une extrême peine, ne sachant où était leur chef. Étant là, il

découvrit de loin la flotte des ennemis, qui venaient à force de rames et de voiles contre lui. Prenant donc conseil sur le champ, il leur opposa les vaisseaux que conduisaient Calvisius et Menas, qui les tinrent en haleine durant qu'il mettait le reste de ses navires au meilleur ordre qu'il pouvait. Mais sur le midi, il s'éleva une furieuse tourmente qui écarta sa flotte avec un si grand débris, que la première perte sembla petite au prix de cette seconde. Menas qui était un des meilleurs hommes de marine qui fut au monde, prévoyant cette tempête, s'était jeté en pleine mer, où il se mit assez heureusement à l'ancre, et par ce moyen sauva ce qui était avec lui : mais ceux qui avaient moins d'expérience, s'étant tenus à la rade, et auprès de la terre, le vent qui se renforça sur le soir, alla briser les cordages de leurs ancres, et ayant détaché leurs vaisseaux, les mêla confusément, et puis en jeta les uns contre les rochers, et les autres contre la terre, avec une telle dissipation de toute la flotte, qu'on ne voyait qu'une effroyable image de la mort dans tout le rivage. Ce n'étaient que cris, que plaintes et que pleurs de ceux qui périssaient ainsi misérablement. Le bruit des vagues et des vents empêchait qu'on n'ouït ceux qui réclamaient le secours de leurs compagnons, qui d'ailleurs couraient la même fortune de se perdre. La mer était toute chargée de corps, ou morts, ou mourants : et n'y a point de doute, que si l'armée de Pompée fut venue là dessus, toute la puissance d'Auguste était défaite, et sa fortune ruinée par cette tourmente. Mais ce jeune prince manqua de courage ou de bon conseil ; de sorte qu'Auguste eut moyen de se relever de cette perte, par le loisir qu'il lui donna de se sauver. Car comme il se vit échappé de ce naufrage, encore qu'il eut perdu pour un temps la volonté d'attaquer la Sicile par le côté de la mer, néanmoins il employa le reste de cette année-là, et toute la suivante, à faire rebâtir des vaisseaux, à amasser d'autres hommes de marine et de rame, à recueillir de nouvelles troupes, et à refaire son armée ; de sorte que parmi les soins que lui donnaient les murmures des romains, qui l'accusaient d'être auteur d'une si malheureuse guerre, et parmi le regret encore, et la honte qu'il avait des infortunes qui lui étaient arrivées, il envoya son intime ami Mécenas devers Antoine, pour le contenter sur les différends qui s'étaient meus entre eux, et pour le conjurer de le vouloir assister en cette guerre. Il dépêcha par même moyen dans les provinces de son gouvernement, et devers ses alliés, desquels il tira un puissant secours. Parmi cela, ayant envoyé Vipsanius Agrippa, un autre de ses intimes amis, pour réprimer ceux qui s'étaient soulevés en Aquitaine, il reçut cette bonne nouvelle de la France, qu'il y avait obtenu une signalée victoire. Là dessus donc il le rappela, et lui donna la charge de remettre sa flotte en état de combattre. Agrippa ayant cette commission, s'en acquitta si dignement et si promptement, qu'Auguste se vit bientôt une armée navale, mieux dressée, mieux fournie et mieux équipée que la première.

Ce fut en ce temps-là qu'il arriva à Livia un prodige qui lui apporta autant de contentement qu'il donna de terreur à beaucoup de monde ; une aigle volant sur elle, jeta dans son giron une poule blanche qui portait un rameau de laurier chargé de son fruit. Livia prenant cela à un bon augure, garda soigneusement la poule, et planta le rameau de laurier, qui prit si bien racine qu'il jeta depuis tant de branches, qu'à tous les triomphes on en faisait porter aux vainqueurs. On crut que la poule blanche jetée dans son sein, était un augure de la puissance que lui devait donner Auguste, et que le rameau de laurier qui poussa tant de rejetons, était un présage de ses descendants qui devaient tenir les rênes de l'empire. Certes, depuis on remarqua à la mort de Néron, dernier prince de sa race, que le laurier triomphal se sécha, et que la race de cette poule blanche faillit entièrement. Pardonnons cette curiosité à ceux qui ont vécu dans les ténèbres de

l'idolâtrie. Il y eut plusieurs autres prodiges qui apparurent à même temps, et qui donnèrent de nouvelles frayeurs aux romains. Mais il est temps de reprendre les affaires de la guerre. Mécenas ayant un peu radouci l'esprit d'Antoine, et lui ayant donné toute sorte d'assurance de l'amitié d'Auguste, cet homme inconstant proposa de repasser en Italie, et de secourir son collègue, et de fait vint jusqu'à Brindes avec 300 voiles ; mais les défiances et les soupçons les mirent derechef en combustion. Toutefois après plusieurs allées et venues de leurs communs amis, et principalement par l'entremise d'Octavia femme d'Antoine et sœur d'Auguste, ils se virent à Tarente, et confirmèrent une nouvelle fois leur ancienne amitié par une nouvelle alliance, Auguste donnant sa fille Julia en mariage à Antelle, fils d'Antoine. Leur amitié étant ainsi renouée, Antoine laissa six vingt de ses vaisseaux à Auguste pour le servir à la guerre de Sicile, et réciproquement Auguste lui donna 2000 soldats italiens pour l'accompagner au voyage qu'il voulait faire contre les Parthes. Cela fait, ils déclarèrent Pompée indigne de tenir le consulat et la prêtrise, à laquelle ils l'avaient eux-mêmes nommé par le traité qu'ils avaient fait avec lui. Et puis usant d'une puissance absolue à disposer de l'empire, confirmèrent leur triumvirat encore pour cinq ans. Après cette entrevue, Antoine s'en retourna en Syrie, et Auguste se disposa à la guerre contre Pompée. Voyant son armée prête à voguer, il la fit purifier par les prêtres, afin de détourner le courroux des dieux, et pour se les rendre plus propices qu'ils n'avaient été à ses autres voyages. Et toutefois il eut encore de nouveaux malheurs sur la mer, et fit un troisième naufrage aussi pitoyable que les précédents. On attribua ce désastre à son orgueil, d'autant que par une impie audace, il avait dit [qu'il vaincrait malgré Neptune](#). Et fut cette opinion d'autant plus plausiblement reçue, que durant l'été on n'avait point accoutumé de voir élever de ces tempêtes sur la mer de Sicile, où lui arriva cette infortune. Pompée de son côté devint si glorieux de ces succès, qu'il se fit nommer le fils de Neptune, et prit un habit semblable à celui avec lequel on le peignait, comme si les naufrages d'Auguste eussent été des effets de sa vaillance. Il se servait alors de Menas, qui, soit qu'il ne voulût pas obéir à Cavisius, soit qu'il se tint mal récompensé des services qu'il avait rendus à Auguste, soit qu'il appréhendât la fureur d'Antoine, qui le redemandait comme un de ses esclaves, s'était remis dans son parti, et lui avait donné la même charge dont il avait auparavant honoré Menecrate, que ce Menas avait défait aux premières rencontres. Sachant donc que César recueillant le bris de son naufrage, voulait encore tenter le hasard de la mer, il le dépêcha avec les sept navires qu'il avait amenés pour aller reconnaître et épier la contenance des ennemis : mais cette âme servile et encline à la perfidie, après quelques légers exploits, abandonna Pompée, et se retourna derechef du côté d'Auguste, qui se prévalut de sa trahison, mais détesta le traître, et le laissa sans crédit et sans honneur. Durant qu'Auguste refaisait ses vaisseaux, on découvrit sur la mer les voiles de Lepidus, qui enfin vaincu par ses prières, venait de la Libye pour le secourir. Cela accrut grandement le courage à ceux de son parti, et mit Pompée en une extrême peine. Cependant Agrippa, qui menait l'armée d'Auguste, ayant rencontré Demochares, lieutenant de Pompée, auprès de la ville de Myles en Sicile, lui donna la bataille, et après maintes belles charges qui durèrent presque jusqu'à la nuit, avec un égal avantage des deux flottes, Agrippa remporta enfin une pleine victoire, et mit Demochares et tous ses navires en fuite, sans toutefois se soucier de les poursuivre. Sur quoi on raconte, qu'Agrippa s'excusant à ses amis de ce qu'il les avait laissés aller, encore qu'en les suivant il les eut pu entièrement défaire, avait coutume de leur dire, [qu'ordinairement les princes ne prenaient pas plaisir de voir qu'on estimât quelqu'un plus vaillant qu'eux](#), etc. Toutefois il y

a apparence que ce ne fut pas cette considération qui le retint, mais que la seule pesanteur de ses vaisseaux fut cause qu'il ne pût poursuivre Demochares, dont les navires étaient beaucoup plus légers que les siennes.

Pompée qui s'était tenu à Myles pendant ce combat, voyant ses vaisseaux défaits, quitta la ville, mais y laissa un grand nombre de ses gens pour amuser Agrippa, et pour lui cacher sa fuite, et puis tira devers Messine. Là ayant avis qu'Auguste était allé assiéger Taurominie, après avoir rafraîchi ses navires, et pris de nouvelles forces, marcha contre lui, et lui alla présenter la bataille par mer et par terre. Auguste refusant de combattre sur la terre, accepta la bataille de la mer, qui ne lui succéda pas si heureusement qu'il s'était promis ; car il perdit presque la moitié de ses vaisseaux, et ne pût se retirer en la Sicile où était le reste de son armée, mais fut contraint de se sauver en la terre ferme, d'où il vit à regret les siens qui n'avaient pu le suivre, assiégés dans une île par les navires de Pompée. Ce lui était un sanglant déplaisir de se voir réduit à une si grande misère ; mais comme il pensait à ce malheur, il arriva fortuitement qu'il sauta un poisson de la mer qui se laissa tomber à ses pieds : sur quoi ayant consulté les devins, ils lui répondirent que c'était un présage infallible, **qu'il soumettrait toute la mer à son empire**. Cela lui arracha ses soins et ses épines de l'âme, et lui fit reprendre courage. Il se retira enfin avec beaucoup de peine au camp de Messala, qui ayant été toujours son ennemi durant la guerre de Brutus et de Cassius, se montra extrêmement fidèle en son endroit, depuis qu'il se fut rendu à lui après la perte de la bataille de Philippes. Cependant Cornificius se trouva assiégé par Pompée auquel pressé de famine il présenta la bataille ; mais Pompée pensant l'avoir la corde au col, à cause de la nécessité qui l'avait accueilli, la refusa, et le tint toujours comme bloqué dans son camp. En cette extrémité il se délibéra de partir, de charger, et de passer sur le ventre à tout ce qu'il trouverait en chemin, et en cette résolution brûla les vaisseaux qui avaient été tirés de son camp, et prit la route de Myles, espérant d'être secouru ou d'Auguste, ou d'Agrippa. Toutefois il courut de grandes fortunes en cette retraite, et fut si chaudement poursuivi des gens de Pompée, que ses troupes étaient toutes défaites, si Agrippa ne l'eut secouru. Mais Pompée ayant eu avis qu'Agrippa, après avoir pris les villes de Myles et de Tyndare, lui avait envoyé des hommes et des vivres pour rafraîchir son armée, et que même il venait en personne pour le dégager, craignant qu'il ne l'attaquât, se mit à la voile pour se retirer, avec tant de précipitation, qu'il laissa plusieurs de ses vaisseaux, et une assez grande quantité de provisions qui furent prises par les gens de Cornificius, qui à même temps se sauva, et alla joindre l'armée d'Agrippa. Auguste depuis cet exploit, eut en beaucoup meilleure estime ce Cornificius et ses gens, qu'il ne les avait eus auparavant. Après les avoir loués, il leur fit grandes largesses pour récompenser leur vertu, dont Cornificius entra en un si superbe sentiment de son mérite, qu'encore que la gloire de cette action fut due à Agrippa, il se la voulut toute attribuer, et pour monument de sa vanité, depuis étant à Rome il n'allait jamais souper chez ses amis, qu'il ne fit amener un éléphant pour le rapporter en sa maison comme un perpétuel triomphateur.

Après ces diverses rencontres, Auguste rallia auprès de lui toutes ses troupes, afin de terminer cette guerre par un dernier combat. Il prit donc son camp de bataille auprès d'Artémise, où Pompée vint aussi asseoir son armée vis à vis de la sienne. En ces entrefaites, Lepidus qui avait perdu beaucoup de ses vaisseaux par la tempête, et qui après avoir été couru par Demochares, s'était retiré à Lilybée, en partit pour venir trouver Auguste au camp d'Artémise. Gallus Tysienus que Pompée avait envoyé pour lui empêcher le passage, le voyant à la

voile, prit aussi la route d'Artémise pour se réunir avec son général. Les deux armées étant ainsi en présence, il arriva que Lepidus donna de l'ombrage à Auguste ; d'autant que comme son collègue au triumvirat, il voulait avoir une puissance égale à la sienne ; ce qu'Auguste ne pouvait endurer, ne voulant lui déferer autre qualité que celle de son lieutenant, dont Lepidus demeurait extrêmement mal satisfait. Auguste craignant donc qu'il n'inclinât du côté de Pompée, et même ayant quelque avis qu'il traitait sous main avec lui, se résolut de venir à la bataille devant qu'il se pût déclarer. Ainsi donc, encore que d'ailleurs il pût affamer Pompée, et le vaincre sans combattre, néanmoins il mit son armée de terre en bataille, et commanda à Agrippa de faire le semblable de celle de mer. Pompée se sentant trop faible, usa de remise le plus longtemps qu'il pût ; mais enfin appréhendant que ses amis et ses alliés n'imputassent ce délai à une pure lâcheté, il résolut de combattre. Et d'autant qu'il était plus fort sur la mer que sur la terre, il voulut prendre le hasard de la mer, et commanda à Demochares de mener ses vaisseaux contre ceux d'Agrippa, et cependant se retira dans son armée de terre, comme Auguste était demeuré dans la sienne. Le signal ayant été levé, et les trompettes ayant sonné, les deux flottes s'approchèrent, afin de se mêler durant que les deux exercites qui étaient en terre se tenaient en armes l'un devant l'autre pour regarder l'évènement de ce furieux combat. Ce spectacle était digne d'être contemplé : car la mer était toute couverte de navires, et dit-on qu'il y avait bien huit cens voiles dans les deux flottes. Sur le rivage on voyait deux autres puissantes armées qui couvraient toute la terre voisine, et derrière eux étaient les valets et le bagage ; de sorte qu'encore qu'on ne combattit que sur la mer, ceux qui étaient en terre avaient part à la mêlée, et servaient à animer leurs compagnons, qui étaient bien aises de leur faire connaître leur valeur en cette occasion. La rencontre fut une des plus furieuses qui se fit jamais entre deux armées navales. Agrippa et Demochares déployèrent toute leur industrie pour se faire connaître les deux meilleurs capitaines de marine qui fussent en leur siècle. Les soldats de leur côté firent tout le devoir qu'on pouvait attendre des plus vaillants hommes du monde. D'abord ils combattirent à coups de traits ; mais les navires s'étant accrochez, ils vinrent au combat de l'épée, qui fut si cruel que la mer en changea de couleur, et fut toute teinte du sang des morts qu'on voyait flotter sur l'eau parmi les mâts, les rames, les planches, et les autres pièces du bris des vaisseaux qui avaient été rompus par les machines. Au reste les deux armées combattaient avec tant d'ardeur et de courage, que ceux qui les regardaient de dessus le rivage, étonnés de tant de beaux exploits, demeurèrent en un morne silence, considérant quel serait l'évènement d'une si dure rencontre, et ne sachant à qui en adjuger la gloire. Durant que la victoire alla ainsi balançant, on n'ouït que fort peu de bruit sur la terre : mais Agrippa ayant fait une furieuse charge à Demochares, et ayant mis à fonds un grand nombre de ses vaisseaux, dont la perte fut suivie de la ruine entière de sa flotte, alors ceux d'Auguste commencèrent à faire un grand cri de joie et de victoire ; au lieu que ceux de Pompée emplirent l'air de regrets et de gémissements, voyant leurs compagnons vaincus et contraints de prendre la fuite par la valeur de leurs ennemis. En cette douleur, plusieurs se retirèrent en grand haste à Messine, sans faire aucune démonstration de se vouloir venger de leur perte. Des vaincus il ne s'en sauva qu'un petit nombre, d'autant qu'Auguste tailla en pièces tous ceux qui se voulurent jeter en terre, et Agrippa donna la chasse à ceux qui tinrent bon sur la mer. Demochares se voyant en danger d'être pris, se tua lui-même ; mais Apollophanes aima mieux éprouver la clémence d'Auguste, et se rendit au vainqueur. Plusieurs autres grands capitaines suivirent son exemple, et entre autres Gallus, au lieu de se retirer

avec l'armée de terre où il commandait, se vint jeter à ses pieds, et lui amena beaucoup de ses compagnons, auxquels il impétra leur grâce. Cette lâcheté fit perdre tout courage à Pompée ; de sorte que se voyant ainsi abandonné, il prit secrètement sa fille, ses meilleurs amis et son argent, mit le tout sur ce peu de vaisseaux qui lui restaient, et s'enfuit la nuit, sans savoir où il devait s'aller jeter, pour se sauver des mains d'Auguste, qu'il croyait être à sa queue pour le poursuivre. Mais Auguste en fut empêché par les pratiques et par l'insolence de Lepidus, qui incontinent après la bataille, s'alla présenter devant les portes de Messine, et contre l'avis d'Agrippa qui y était arrivé devant lui, reçut la garnison à capitulation, sans vouloir attendre la venue d'Auguste, et non content de cette audace, l'abandonna au pillage, et fit mettre le feu aux maisons. Auguste irrité à merveilles de son orgueil, s'en vint à toutes voiles pour secourir cette pauvre ville. Sa venue étonna Lepidus, qui en cette extrémité ne sut faire autre chose, que rallier les troupes de Plenius qu'il avait trouvées dans Messine : mais les ayant jointes aux siennes, et faisant une puissante armée de vingt-deux légions, il se retira sur une colline non loin de la ville, comme pour attendre Auguste s'il osait le venir combattre. Cependant il lui écrivit une longue liste d'injures et de reproches, l'accusant de l'avoir fraudé de tous ses droits du triumvirat ; et outre cela, s'attribuant toute la gloire de la conquête de la Sicile, protesta qu'il ne la lui céderait jamais, mais qu'il la défendrait avec les mêmes armes avec lesquelles il l'avait conquise : et qu'au demeurant il était prêt d'en passer par les voies de la justice, si Auguste s'y voulait soumettre.

Mais Auguste qui avait plus de confiance en ses armes et en son courage, qu'au droit et au mérite de sa cause, sans s'amuser à lui répondre, s'achemina vers le camp de Lepidus, où s'étant présenté aux gens de guerre qu'il avait corrompus par l'entremise et par les secrètes pratiques de ses capitaines, la porte lui fut ouverte, sans que personne s'y opposât, d'autant que ceux qui n'étaient pas de l'intelligence, le voyant suivi de peu de gens, parce qu'il avait laissé ses troupes derrière lui, ne s'imaginaient point qu'il eut autre dessein que de visiter leur général comme son ancien ami. Mais d'abord ayant tenu quelque langage qui ne plût pas à Lepidus ; et d'ailleurs quelques-uns des traites s'étant déclarés, et lui ayant offert leurs enseignes, et au partir delà étant allés abattre leurs logements, Lepidus eut recours aux armes, et se mit en devoir d'arrêter cette insolence ; en suite de quoi il se fit un grand tumulte, où Auguste perdit quelques-uns des siens, et fut contraint de se retirer, et de se sauver parmi ceux qu'il avait laissés hors des tranchées. Piqué jusqu'au vif de cet outrage, il alla prendre toute son armée, l'amena contre Lepidus, et investit tout aussitôt son camp.

Ses soldats se voyant ainsi serrés, encore qu'ils n'osassent pas témoigner ouvertement ce qu'ils avaient en l'âme, si est-ce que peu à peu ils le quittèrent, et le laissèrent presque tout seul pour s'aller rendre Auguste. Lepidus étonné de ce malheur qu'il n'avait pas prévu durant ses prospérités, quitta l'habit et les ornements impériaux, se couvrit d'une robe de deuil, et plein de douleur et d'ennui, s'en alla ainsi désolé pour se jeter aux pieds d'Auguste, et pour le supplier de vouloir avoir pitié de son infortune. Auguste voyant à ses pieds, et en forme de suppliant, celui qui avait été empereur en tant d'armées, qui avait été son collègue au triumvirat, et qui l'avait secouru si opportunément en cette guerre, ne pût néanmoins être fléchi à lui rendre sa dignité ; mais se souvenant de l'injure qu'il lui avait voulu faire, le dépouilla de son armée et de ses charges, ne lui laissa que ses biens et sa fortune privée. Quelques-uns disent, qu'au partir delà il le confina dans sa maison ; les autres assurent, qu'il le renvoya à Rome, avec permission d'exercer la souveraine sacrificature ; et d'autres écrivent, qu'il

fut relégué en Italie sous une sûre garde. Quoi que c'en soit ; celui qui peu de temps auparavant avait eu plus de vingt légions sous sa charge, qui à la naissance du triumvirat avait été un des arbitres de la vie de ses citoyens, et qui avait condamné à la mort tant de grands et d'illustres personnages, se vit réduit à la condition d'une personne privée, et acheva le reste de ses jours sans honneur et sans réputation dans le monde. Cependant Auguste ayant défait Pompée, fit mourir presque tous les sénateurs et tous les chevaliers qui avaient suivi son parti. Quant aux soldats, il reçut dans ses légions ceux qui étaient de condition libre, mais rendit tous les esclaves à leurs maîtres pour en faire le châtement, et fit attacher en croix tous ceux qui ne purent trouver personne qui les voulût avouer, et les demander aux vainqueurs.

Outre cela, il punit sévèrement les villes qui osèrent lui résister, au lieu qu'il pardonna volontiers à celles qui se rendirent de leur franche volonté. Comme il faisait toutes ces choses, il s'éleva une grande sédition contre lui dans son armée : car les soldats enflés de la victoire, commencèrent à lui faire de superbes demandes pour la récompense de tant de peines qu'ils avaient prises en cette longue guerre, et voyant qu'il les remettait à un autre temps, entèrent en une telle fureur, qu'ils osèrent bien user d'insolentes menaces en son endroit, et en vinrent jusqu'à lui reprocher son ingratitude, et l'accuser de manquer à sa parole, vu qu'il les avait entretenus de promesses, qu'ils voyaient être vaines et sans effet. Auguste à qui la guerre semblait achevée, ne se souciait point de les contenter ; ce qui accrût tellement leur dépit, qu'ils lui demandèrent leur congé, se figurant qu'il ne les licencierait jamais, vu qu'ils savaient bien qu'il projetait une nouvelle guerre contre Antoine, en laquelle il avait besoin de leurs armes. Ce grand courage jugeant [que c'était chose indigne d'un prince, d'accorder quelque chose par contrainte à ses soldats, qui prendraient de là occasion de lui faire tous les jours de nouvelles demandes](#), ne se laissa point fléchir à leurs menaces ; mais feignant d'approuver leur requête et de la juger équitable, il licencia premièrement tous ceux qui l'avaient servi à la guerre de Modène contre Lucius frère d'Antoine, et là dessus tous les autres le pressant aussi de leur donner leur congé, il l'octroya à ceux qui avaient porté les armes dix ans ; mais avec protestation de ne se servir jamais de ceux qui se retireraient de cette sorte, quelques prières qu'ils lui en pussent faire à l'avenir, ajoutant que ces derniers ne devaient attendre ni argent ni héritages de lui ; mais qu'il contenterait seulement les premiers, et ceux qui demeureraient dans son armée, auxquels il voulait exactement tenir sa promesse, s'ils se rendaient dignes de sa libéralité. Cette parole arrêta le reste de l'armée, et fit entièrement cesser le tumulte. Après cela il fit toucher de l'argent à ceux qui étaient demeurés en leur devoir, honora ceux qui avaient combattu sur mer de couronnes d'olivier, et fit espérer aux centeniers et aux autres capitaines, qu'à la sortie de la guerre il leur donnerait les premières charges de leurs villes et de leurs provinces.

Il honora aussi particulièrement la vertu d'Agrippa, et lui donna une couronne navale, et un étendard de la couleur de la mer, en récompense du grand service qu'il avait rendu en cette guerre, où il avait acquis une insigne gloire par sa valeur et par sa conduite. Ayant ainsi apaisé les séditieux murmures des soldats, et établi les affaires de la Sicile, il dépêcha Statilius Taurus pour s'aller saisir de l'Afrique, qu'il avait ôtée à Lepidus. Il renvoya aussi à Antoine les navires qu'il lui avait prestés, et au lieu de ceux qui avaient été perdus, lui en redonna d'autres. Après cela il reprit le chemin de Rome, où il reçut toutes sortes d'honneurs. Car au bruit de sa victoire, parmi mille louanges qui lui furent données, le sénat avait ordonné par un décret solennel, que sa statue serait élevée au lieu le plus

éminent de la cour ; qu'on lui dresserait un arc triomphal ; qu'il entrerait à cheval dans la ville ; qu'il serait couronné de laurier comme aux triomphes, et qu'au jour anniversaire de sa victoire, il pourrait manger avec sa femme et avec ses enfants dans le temple de Jupiter au capitole. Au reste, ayant assemblé le peuple hors de l'enceinte de la ville, il lui tint un langage qui lui gagna les cœurs de tout le monde, d'autant qu'ayant raconté assez avantageusement tout ce qu'il avait fait au gouvernement de la république, et représenté les peines qu'il avait souffertes durant ces ennuyeux mouvements, le remercia de tout l'honneur qu'il lui avait fait, lui quitta tout ce qu'il devait de reste du tribut imposé pour soutenir la dépense de la guerre de Sicile, et ôta divers autres subsides, dont la république avait été chargée. Et crut-on qu'il usa de cette magnificence, pour exposer et comme pour immoler Antoine et Lepidus à l'envie de tout le monde, et pour rejeter sur eux la haine de tout ce qui s'était passé de plus cruel en leur triumvirat. Cependant elle servit à accroître sa gloire, vu que tout aussitôt après cette largesse, on lui décerna de nouveaux honneurs, et fut ordonné, **qu'aux assemblées il serait assis aux sièges des tribuns du peuple, qu'on le logerait aux dépens du public ; que son nom et sa personne seraient en telle révérence, que si quelqu'un l'offensait ou d'effet ou de parole, il serait puni comme ceux qui outrageaient les tribuns dont la puissance était sainte, et l'autorité inviolable parmi les romains.** Auguste de son côté avança quelques-uns de ses amis aux charges publiques, mit Messala au rang des augures, et fit Mécenas gouverneur de la ville.

Cependant Pompée ayant perdu la bataille, et s'étant enfui à Messine, eut peur qu'Auguste ne le vint assiéger, et ne sachant à qui se fier se mit à la voile, et passa par la côte d'Italie à Corfou, delà à Cephallenie, ou plusieurs de ses vaisseaux qui étaient espars par la mer, se rallièrent auprès de lui ; mais se voyant une flotte trop grosse pour fuir, et trop faible pour combattre, il dépouilla les ornements impériaux, et conseilla à chacun de penser à se sauver sans se tenir plus longtemps auprès de sa personne. Plusieurs ayant prêté l'oreille à ce conseil, il tira devers l'Asie avec ceux qui à toute force voulurent l'accompagner en sa mauvaise fortune. Son premier dessein était de s'aller jeter entre les bras d'Antoine, duquel il se promettait toute sorte de bon traitement ; mais étant arrivé à Lesbos, il apprit qu'il était allé faire la guerre aux Parthes, à raison de quoi il se résolut de l'attendre en cette île : toutefois le gouverneur de l'Asie qui était alors C Furnius, ne le voyant pas de trop bon oeil, il jugea qu'il en fallait sortir. Là dessus ayant eu avis du divorce advenu entre Auguste et Lepidus, et le bruit de l'infortune arrivée à Antoine en son voyage contre les Parthes volant déjà par tout, il se laissa tenter à une nouvelle ambition, et voyant que de la Sicile et d'ailleurs il se rangeait tous les jours de nouvelles forces auprès de lui, il s'imagina qu'il pourrait aisément s'emparer des provinces d'Antoine s'il était mort, ou les partager avec lui s'il revenait misérable. Peu de temps après il fut averti qu'il était de retour à Alexandrie : et là dessus encore qu'il se flattât toujours de ses vaines espérances, il dépêcha vers lui comme pour lui offrir son amitié et son assistance en cette guerre. Mais d'un autre côté il envoya secrètement devers le Roi des Parthes, pour traiter quelque sorte de ligue avec ces barbares. Antoine ayant surpris les lettres qu'il écrivait à ce prince, les montra à ses ambassadeurs qui étaient arrivés à Alexandrie, dont ils furent merveilleusement étonnés. Toutefois après quelques excuses il leur assura, que si Pompée se venait rendre à lui, il le traiterait honorablement : mais que s'il commençait la guerre, il savait bien comme il fallait réprimer son audace. Aussi avait-il déjà donné la charge à Titius de marcher contre lui, d'épier ses desseins,

et d'éclairer ses actions. Et comme lui, et Furnius qui eut depuis la même commission, eurent reconnu qu'il machinait quelque chose contre Antoine ; qu'il avait voulu corrompre les premiers de leurs capitaines ; qu'il avait surpris Lampsaque, et attiré à son parti les romains qui étaient dedans, et qu'il avait voulu forcer Cyzique, ils lui firent une guerre ouverte, au commencement de laquelle il eut d'assez heureux succès ; mais enfin il fut opprimé en partie par sa faute, et en partie par le malheur qui le persécutait. Titius qui l'avait servi en la Sicile, et qui puis après l'avait abandonné pour se donner à Antoine, le fit mourir, soit qu'il en eut le commandement de son maître, auquel il avait donné avis de sa prise, soit que Plancus gouverneur de la Syrie eut contrefait des lettres d'Antoine pour le lui faire tuer, ou soit qu'il voulût se venger de quelque haine particulière qu'il avait de longtemps conçue contre ce dernier des pompées. La nouvelle de sa mort ayant été portée à Rome, Auguste fit faire un combat à cheval pour recréer le peuple, fit dresser à Antoine un char de triomphe devant la tribune, fit mettre sa statue avec la sienne dans le temple de concorde, et à même temps feignant d'être toujours son ami, lui écrivit des lettres pour le consoler du désastre qui lui était arrivé à la guerre des Parthes. Car pour une plus grande lumière de l'histoire, il faut savoir qu'Antoine étant entré en ombrage de Ventidius, qui avait défait le fils du Roi des Parthes, et ayant conçu une extrême jalousie de la gloire qu'il s'était acquise, se résolut de lui ôter la charge de cette guerre, et de marcher en personne contre ces barbares. Mais auparavant il voulut dompter toute la Syrie, dont il lui ôta le gouvernement, et le donna à Caius Sosius, qui durant son voyage d'Italie, lui subjuga la Palestine, et la fameuse ville de Jérusalem, où étant depuis arrivé, il commit une cruauté qui n'était jamais entrée en l'âme d'aucun capitaine romain. Car Sosius ayant mis en sa puissance Antigone, Roi des juifs, qu'il avait pris dans Jérusalem, il le fit attacher à un poteau au milieu d'Antioche, puis le fit outrageusement fouetter, et enfin avec un excès d'inhumanité lui fit abattre la tête, le traitant non comme un grand prince, mais comme un misérable esclave, vu qu'il ne le fit pas mourir par l'épée, mais par la hache d'un bourreau. Il commit cette barbarie en faveur d'Hérode, auquel il ne pouvait autrement assurer la couronne des juifs. Après qu'Antoine eut mis ordre aux affaires de la Syrie, il se prépara d'aller faire à bon escient la guerre aux Parthes, parmi lesquels toutes choses étaient en désordre et en combustion. Car leur roi Phraate transporté d'une furieuse et brutale ambition de régner, avait fait assassiner tous ses autres frères, dont son père le vieil Orose ayant montré avoir un sensible déplaisir, ce dénaturé fils le fit aussi mourir, comme pour affermir sa tyrannie par un parricide. Les plus gens de bien de son état ayant en horreur un si exécrationnable tyran, se retirèrent devers Antoine pour se mettre à couvert de ses violences, d'autant qu'il les persécutait cruellement. Antoine pensant se servir des intelligences et du crédit qu'ils avaient dans le pays, les reçut humainement, dont Phraate ayant eu avis, en prit l'alarme, et fit tant qu'il les regagna par l'espérance qu'il leur donna d'un plus favorable traitement. Antoine ayant découvert cette pratique, et la fraude des barbares, feignit de rechercher la paix de Phraate, et cependant à la sollicitation du Roi d'Arménie marcha contre le roi des Mèdes, pensant par ce moyen amuser celui des Parthes, et lui ôter les pensées et le soin de se préparer à la guerre. Toutefois au lieu d'amuser son ennemi, il ruina son armée. Car en ayant mené une partie pour aller assiéger la ville de Praaspa, capitale du royaume des Mèdes, il n'y fit autre chose que consumer inutilement le temps, et cependant les rois des Parthes et des Mèdes assurés qu'il ne la forcerait jamais, vu la bonté de la place, fournie d'hommes et de vivres, allèrent surprendre l'autre partie de son armée, qu'il avait laissée derrière avec ses machines de guerre, l'a taillèrent

toute en pièces, et ne s'en sauva que Polemon, roi De Pont, qui se mit à rançon pour sortir de leurs mains. Voulant se venger de cette honte, il en reçut une plus grande : car ayant pris dix légions avec sa cavalerie pour aller combattre les rois victorieux, il ne fit aucun grand exploit contre eux, et cependant la garnison de la ville assiégée fit une sortie en laquelle elle renversa ses forts, et lui tailla en pièces un grand nombre de légions qu'il avait laissées à ce siège, dont il eut un tel dépit, qu'étant de retour il les décima, et leur fit bailler de l'orge, au lieu du blé ordinaire, remettant en usage l'ancienne rigueur de la discipline romaine un peu hors de saison. Toutefois cette sévérité n'accommoda point ses affaires ; mais au lieu de forcer la ville, il se vit lui-même comme assiégé dans son camp, les soldats n'osant s'éloigner ni aller à la campagne pour amener des vivres, d'autant qu'aussitôt qu'ils s'écartaient ils se trouvaient surpris par les Parthes qui étaient toujours aux embûches, et qui par la légèreté de leurs chevaux avaient toute sorte d'avantage sur eux. D'ailleurs ceux de la ville épiaient l'occasion et l'opportunité du temps, pour faire des sorties sur son armée, et en usèrent si dextrement, qu'ils le mirent comme aux abois, et le contraignirent de rechercher les rois d'appointement. Le Roi des Parthes craignant qu'enfin il ne prit la ville, avait attiré de ses gens pour insinuer à Antoine, que s'il le recherchait de paix, il y entendrait volontiers. Sur cette confiance, Antoine qui brûlait du désir de s'en retourner à Alexandrie pour revoir Cléopâtre, et qui d'ailleurs se voyait pressé d'une insupportable misère, et hors de toute espérance de pouvoir forcer Praaspa, se soumit à envoyer devers lui pour lui en faire la proposition. Phraate donna audience à ses ambassadeurs, étant assis sur un trône d'or, et tenait en sa main un arc, duquel il faisait souvent sonner la corde, afin de les effrayer. Les ayant ouïs, il se mit à blâmer et à dire mille outrageuses paroles contre les romains, et pour toute réponse, leur déclara qu'il n'entendrait à nulle sorte d'accord, qu'à condition qu'Antoine levât promptement le siège, et s'en retournât d'où il était venu. Antoine accepta cette condition, quoi qu'ignominieuse à un empereur romain ; mais les Parthes ne laissèrent pas de le traiter comme ennemi ; de sorte qu'ils le chargèrent par diverses fois sur la retraite, et lui ruinèrent cette puissante armée qui avait étonné tous les barbares, même ceux qui habitaient dans les Indes. Il en mourut une partie aux rencontres du siège et des batailles, et le reste périt de maladie et de froid que ces misérables souffrirent dans les montagnes, par où ils furent contraints de se jeter pour se sauver des courses des Parthes qui les poursuivaient dans tous leurs logements, et sur tous les chemins de leur passage.

Depuis Antoine croyant que le Roi d'Arménie l'avait trahi, et qu'il était cause de son désastre, fit tant qu'il le surprit lui et ses enfants, et les amena en triomphe à Alexandrie, et les présenta comme captifs à Cléopâtre, qu'il avait faite un peu auparavant une des plus puissantes princesses du monde. Car il lui avait donné une partie de la Syrie, de la Cilicie, et de l'Arabie, et le royaume de Cypre, et avait uni toutes ces riches provinces à la couronne d'Égypte. Une si effrénée profusion aigrit le peuple romain, qui le jugea perdu des amours de cette égyptienne. Mais le mauvais traitement qu'il fit à sa femme Octavia sœur d'Auguste, servit bien à accroître cette haine. Au temps qu'il se préparait pour marcher contre les Parthes, cette sage princesse, qui aimait uniquement son mari, était partie de Rome pour l'aller trouver, accompagnée de deux mille soldats qu'elle lui menait, avec plusieurs beaux chevaux, et avec toute sorte d'équipage de guerre pour accommoder ses légions ; mais comme elle fut arrivée à Athènes, elle reçut des lettres de lui, par lesquelles il lui mandait qu'elle demeurât là, d'autant qu'il s'en allait contre les Parthes, et qu'elle ne le

trouverait pas en Égypte. Elle vit bien que c'était pour se défaire d'elle, et pour ôter ce puissant ombrage à Cléopâtre, mais elle n'en fit aucune démonstration : au contraire se contenta de lui faire demander où il voulait qu'elle lui envoyât ce qu'elle lui avait amené, et là dessus ayant su sa volonté, lui envoya tout cet équipage, et se tint à Athènes. Cléopâtre appréhendant qu'enfin il ne l'appelât en Égypte, fit la passionnée d'Antoine, et joua si bien son personnage, qu'il lui manda qu'elle s'en retournât à Rome : dont Auguste fut extrêmement aise, ne lui ayant conseillé de s'acheminer vers son mari, que pour avoir sujet de lui faire la guerre, à cause du mauvais traitement, et du peu d'honneur qu'il savait bien qu'il lui ferait, de peur de déplaire à Cléopâtre, de l'amour de laquelle il était ensorcelé. Mais cette vertueuse princesse fit ce qu'elle pût pour adoucir et pour apaiser le courroux de son frère, qui néanmoins éclata bientôt après à la ruine de son mari. Durant les voyages d'Antoine contre les Parthes, Auguste était en Sicile, résolu de passer de là en Afrique, pour prendre possession du partage de Lepidus, qu'il avait dépouillé de son armée et de sa dignité ; mais la tempête l'ayant retenu quelque temps en Sicile, il fut contraint de quitter ce dessein pour marcher contre les peuples d'Illyrie, c'est à savoir contre les Taurisques, contre les Salassiens, contre les Liburniens et contre les Japiges, qui s'étaient révoltés, ne voulant plus payer le tribut qu'ils avaient accoutumé de payer à l'empire romain. Il se résolut donc de leur faire la guerre, et fut si heureux en ce voyage, que l'on imputa la victoire qu'obtinrent les romains sur ces barbares, à sa valeur et à sa conduite : d'autant qu'à une sanglante rencontre, voyant les siens qui s'enfuyaient auprès de la ville de Metule, il les ramena au combat avec une telle ardeur, qu'il y fut blessé, faisant tout devoir de grand capitaine. Après avoir subjugué ces farouches nations, il mena son armée dans la Pannonie, non par envie qu'il eut de faire la guerre à une province qui ne s'était point rebellée, mais pour exercer toujours ses soldats, et pour les nourrir aux dépens des étrangers. Au commencement les gens de guerre ne firent que vivre sur le plat-pays, mais ceux de Siscie lui ayant couru sus, il lâcha les rênes à la colère, et fit piller leurs terres, et brûler leurs maisons. S'étant depuis présenté devant la ville, les habitants parlèrent premièrement de se rendre, et puis se résolurent de soutenir son siège, se fiant à la bonté de leurs remparts, et aux deux grandes rivières qui les défendaient. Auguste les assiégea par terre, et puis jeta des vaisseaux dans les fleuves ; mais ils se défendirent généreusement de l'un et de l'autre côté, jusqu'à ce qu'ayant eu avis de la défaite de quelques-uns de leurs compagnons qui avaient été surpris à une embuscade, ils se délibérèrent de plier sous la puissance du plus fort. Leur capitulation amena toute la Pannonie à l'obéissance d'Auguste, qui laissant Fusius Geminius pour la tenir en devoir, s'en retourna à Rome, où il remit à un autre temps le triomphe qu'on lui avait décerné pour toutes ses victoires, et se contenta de faire ériger des statues à Livia et Octavia, de leur faire accorder la pleine disposition de leurs biens, et de faire tenir leurs personnes aussi inviolables que celles des tribuns. À même temps il lui vint en fantaisie de passer la mer, et de s'acheminer en Angleterre, pour égaler en cela la gloire de son père ; et de fait il alla jusque en France, en intention d'achever ce voyage : mais il fut averti par les nouvelles qu'il reçut, d'une seconde rébellion des Salassiens, des Pannoniens, et de leurs voisins les Dalmates.

Les Pannoniens avaient chassé Geminius de Siscie, mais il les défit depuis en diverses rencontres, et les contraignit de se remettre sous le joug des romains. Messala dompta les Salassiens, et tous ceux qui avaient participé à leur révolte. Quant aux Dalmates, Agrippa alla premièrement leur faire la guerre, mais depuis Auguste y mena lui-même l'armée, et les soumit entièrement à son obéissance :

toutefois ce ne fut pas sans recevoir beaucoup d'incommodité, ni même sans courir fortune de la vie, vu qu'il y fut blessé ; mais ses plaies ne servaient qu'à accroître sa gloire. Les soldats se mutinèrent durant ce voyage, mais il les fit passer par la rigueur de la discipline, les fit décimer, et leur fit bailler de l'orge au lieu du pain de munition. Ce fut en cette même saison qu'Antoine ayant circonvenu le roi d'Arménie, et l'ayant pris prisonnier, se jeta sur son état, et le subjuga entièrement par l'intelligence et l'alliance qu'il prit avec le roi des Mèdes, duquel il fit fiancer la fille à son fils.

Antoine l'ayant mené avec ses enfants en triomphe dedans Alexandrie, les fit présenter liez de chaînes d'or à Cléopâtre, qui était assise sur un superbe trône, avec commandement aux captifs de se jeter à genoux, et d'implorer sa clémence : mais ils montrèrent un grand courage en leur adversité, et ne voulurent jamais se ranger à ses serviles soumissions, quoi qu'ils ne pussent ignorer que cette résistance aigrirait Antoine contre eux. Cependant cet insensé allait tous les jours tramant sa ruine par de nouvelles folies qu'il faisait pour complaire à Cléopâtre. En pleine assemblée du peuple d'Alexandrie, auquel il avait donné un magnifique festin, il la fit proclamer **reine des rois**, et son fils Césarion **roi des rois**, et puis pour la seconde fois leur donna les royaumes d'Égypte et de Cypre. Outre cela il allait publiant partout, que Cléopâtre avait été la femme légitime de Jules César, et que Césarion était issu de ce mariage ; ce qu'il disait afin de rendre l'adoption d'Auguste ou suspecte ou odieuse. Il voulut aussi montrer sa magnificence à l'endroit des enfants qu'il avait eus de Cléopâtre : car il donna à celui qui se nommait Ptolémées, la Syrie, et toutes les provinces qui sont au deçà de l'Euphrate jusqu'à l'Hellespont. Il assigna au petit Alexandre l'Arménie et les provinces qui sont au delà de l'Euphrate jusqu'aux Indes, comme s'il les eut déjà conquises. Il donna à leur sœur la jeune Cléopâtre, la Libye, et ne se contentant pas d'avoir fait cette folie en Égypte, il en envoya à Rome le décret, qui toutefois fut supprimé par la prudence de Domitius et de Sosius, qui étaient consuls et ses intimes amis. Après ces traits de son insolence et de sa vanité, il mena une autrefois son armée contre les Parthes, et s'avança jusqu'à la ville d'Artaxate.

Ayant en la fantaisie la guerre qu'il voulait faire à Auguste, il ne passa pas outre, mais se contenta de confirmer l'alliance qu'il avait faite avec le Roi des Mèdes qui avait tout à fait rompu avec celui des Parthes. Ils se promirent l'un à l'autre qu'Antoine secourrait les Mèdes contre les Parthes, et que les Mèdes l'assisteraient contre Auguste.

Cela ayant été arrêté entre eux, Antoine prit la route de l'Ionie et de la Grèce, pour faire là son appareil de guerre contre Auguste, à qui la providence de Dieu destinait la monarchie de l'univers, comme il parut bientôt après par l'évènement de la bataille qu'ils se donnèrent pour vider toutes leurs querelles. Ils ne manquaient point ni l'un ni l'autre de prétextes, pour en venir avec quelque image de justice à la prise des armes. Antoine accusait Auguste **d'avoir dépossédé Lepidus de l'Afrique, etc.** ils tâchaient tous deux de se justifier devant le sénat ; Auguste de vive parole, et Antoine par écrit. Même Auguste manda son mécontentement à Antoine, et s'efforça de lui faire voir le juste sujet qu'il avait de se plaindre de lui. Antoine de son côté ne manqua point à se mettre en devoir de l'éclaircir de ses raisons, et cependant ils se préparaient tous deux à la guerre, et amassaient tout l'argent qu'ils pouvaient pour défrayer leurs légions, encore qu'ils feignissent que c'était pour d'autres desseins. Enfin ils éclatèrent sous le consulat de Domitius et de Sosius, qui étaient tous deux partisans d'Antoine. Domitius se souvenant des peines qu'il avait souffertes sous le triumvirat, ne prenait pas plaisir à ces nouveaux mouvements ; mais Sosius qui

n'avait jamais éprouvé qu'une bonne fortune, se licencia au premier jour de l'an, de parler en publique assemblée du peuple, à l'avantage d'Antoine, et au désavantage d'Auguste, contre lequel même il allait faire un décret, si Nonius Balbus, tribun du peuple, ne l'en eut empêché. Auguste avait bien prévu ce que Sosius ferait ; mais ne pouvant dissimuler un si grand outrage qui allait à son honneur, et d'ailleurs ne voulant point user de violence pour le réprimer, de peur qu'on ne l'accusât d'avoir commencé la guerre, il feignit d'avoir quelques affaires aux champs : et sous ce prétexte sortit de la ville, pour laisser jeter à Sosius le venin dont il avait l'âme pleine. Étant de retour à Rome, il fit assembler le sénat, et y alla bien accompagné de ses amis et de ses soldats, auxquels il fit porter des poignards sous leurs robes. Étant entré, et s'étant assis auprès des consuls, il prit la parole, et commença à justifier son procédé, et à montrer l'innocence de ses déportements, et puis il se mit à charger Antoine et Sosius, et à exagérer les outrages qu'ils avaient faits à la république, et aux alliés du peuple romain. À quoi personne ne repartant, il conjura les sénateurs de se vouloir retrouver au même lieu à certain jour, et qu'il leur ferait voir par les propres lettres d'Antoine, la vérité de ce qu'il disait.

Les consuls n'osant y contredire, s'enfuirent vers Antoine, et furent bientôt suivis de beaucoup de leurs complices, auxquels Auguste donna librement congé d'aller trouver leur ami. Mais en revanche, plusieurs du parti d'Antoine vinrent aussi se rendre auprès d'Auguste. Les principaux furent Titus et Plancus, qui avaient été de ses plus intimes amis, et auxquels il avait confié tout le secret de ses plus importantes affaires. Ce qui les meut à quitter Antoine, ce fut qu'à l'arrivée des deux consuls, ayant appris le langage qu'Auguste avait tenu de lui dans le sénat, et les ayant assemblez avec les autres personnes de qualité pour se justifier devant eux, il alléguait beaucoup de choses qui ne leur plurent pas, et même comme pour déclarer la guerre, contre leur avis, il répudia sa femme Octavia, que les romains aimaient uniquement. Offensés de cela, et voyant bien que c'était pour complaire à Cléopâtre qu'il faisait ce divorce : et d'ailleurs ne pouvant plus supporter de cette égyptienne, de qui les déportements et l'insolence déplaisaient à tous ceux qui avaient encore quelque honneur et quelque générosité romaine, ils se retirèrent vers Auguste, lui découvrirent tous les plus secrets conseils d'Antoine, l'informèrent des particularités de son testament, comme ceux qui l'avaient signé ; et même lui déclarèrent ceux entre les mains desquels ils l'avaient mis. Auguste qui ne désirait rien plus passionnément que de l'avoir, employa son autorité pour le retirer d'entre les mains des vestales, auxquelles il avait été confié. En voyant le contenu, il fut saisi de douleur et d'horreur, et aussitôt l'alla présenter au sénat, et puis le fit lire publiquement, afin qu'au récit des choses qui y étaient couchées, la haine du peuple romain s'accrût, et s'enflammât davantage contre Antoine. Encore que cette action d'Auguste fut du tout incivile, violente, et même contre les lois ; néanmoins les choses qui y étaient contenues, étaient si infâmes et si odieuses, que l'horreur qu'en reçut le peuple romain, fut cause qu'elle fut louée et approuvée de tout le monde. Il y avait principalement trois chefs qui furent jugés pleins d'insolence, et dignes du courroux du peuple romain : il assurait, [que Césarion était le juste héritier de Jules César](#) ; au lieu qu'étant issu d'une concubine, il ne pouvait jouir du droit des citoyens, mais devait demeurer dans les bornes des privilèges des étrangers ; en suite de quoi il ne pouvait être héritier d'un citoyen romain : [il donnait, et à lui, et aux autres enfants de Cléopâtre, les couronnes et les provinces de l'empire](#), avec un tel excès de profusion, que tout le monde en avait honte ; et en troisième lieu, il ordonnait

qu'en quelque partie du monde qu'il mourut, on portât son corps à Alexandrie, et qu'on l'inhumât au lieu où Cléopâtre aurait choisi sa sépulture. Ces trois articles excitèrent une telle indignation, et jetèrent un tel dépit dans l'âme des romains, qu'ils ajoutèrent aisément foi à tous les autres mauvais bruits qu'on avait fait courir d'Antoine : et entre autres choses confirmèrent le soupçon qu'on avait, que s'il obtenait la victoire, son dessein était de donner Rome à Cléopâtre, et transférer le siège de l'empire en Égypte ; de sorte que non seulement ses ennemis, mais même ses plus confidents amis, et tous ceux qui n'avaient point encore choisi de parti, le blâmèrent en cette impudence, et détestèrent son audace. Sur cette haine publique, encore qu'Auguste ne le voulût pas faire ouvertement déclarer ennemi de la république, de peur d'envelopper et de comprendre au décret, plusieurs de ceux qui étaient auprès de lui, dont il espérait le retour ; néanmoins en effet il fut tenu pour tel, vu qu'on lui ôta le consulat, auquel il était nommé pour l'an suivant, et qu'on résolut la guerre contre Cléopâtre, c'est à dire, contre lui, puisque leurs intérêts étaient si étroitement conjoints. À même temps on alla dans le temple de Bellone, où par l'ordonnance du sénat et du peuple, Auguste comme Fécial fit toutes les cérémonies que les romains avaient de coutume d'observer, lors qu'ils dénonçaient la guerre à quelque nation étrangère. Là dessus chacun commença à apprêter ses armes.

Cependant Antoine devenait tous les jours plus furieusement passionné de Cléopâtre, qui l'avait créé surintendant des exercites d'Alexandrie. Car en revanche de ce vil honneur, il l'appelait *sa reine et sa maîtresse*, il lui avait donné pour ses gardes des soldats romains, et avait fait graver son nom sur leurs boucliers. Outre cela, il l'a faisait assister aux jugements qu'il rendait, l'a menait à cheval avec lui, et dans les villes marchait bien souvent à pied après son carrosse, étant la plupart du temps habillé et paré à l'Égyptienne. D'ailleurs pour comble de folie, on le voyait souvent paraître en public sur un trône d'or, et se faire appeler Osiris et Bacchus, et Cléopâtre Diane et Isis. Ces extravagances firent juger à plusieurs, que Cléopâtre lui avait donné quelque puissant charme qui lui avait troublé l'esprit.

Et ce fut peut-être la cause pour laquelle on lui éclaira la guerre plutôt qu'à Antoine, encore que personne ne doutât qu'inafailliblement ils couraient une même fortune, et qu'il ne l'abandonnerait jamais pour se réconcilier avec Auguste. Par ce moyen on l'exposait la haine publique, d'autant que prenant les armes, on lui pouvait reprocher qu'il les avait prises pour favoriser une égyptienne contre sa patrie, qui ne l'avait en rien offensé. Parmi tout cela, les deux chefs firent de grands préparatifs pour s'entre ruiner. Ce ne fut plus que levées de gens de guerre qu'ils envoyèrent faire dans tous les coins du monde, d'autant que l'univers se trouvait engagé et comme divisé en ces deux factions d'Auguste et d'Antoine. L'Italie, la France, l'Espagne, l'Afrique, la Sardaigne, la Sicile et les autres villes voisines des provinces que tenait Auguste, entèrent toutes dans son parti, et lui fournirent de l'argent et des hommes. Toutes les provinces de l'Asie, qui étaient sujettes à l'empire romain, embrassèrent celui d'Antoine ; et outre cela, il fut secouru de la Thrace, de la Grèce, de la Macédoine, et de la Cyrène qui ne voulut pas suivre l'exemple du reste de l'Afrique. Les rois alliés du peuple romain, l'assistèrent aussi de toute leur puissance, et même plusieurs se rendirent en son armée, et se rangèrent sous ses enseignes, et les autres y envoyèrent leurs forces sous la conduite de leurs lieutenants. Il faut avouer qu'Auguste avait les plus belliqueuses nations du monde dedans son parti, et néanmoins Antoine se confiant au nombre de ses

combattants, se promettait la victoire, et même se figurait qu'il lui serait aisé de corrompre les légions de son ennemi, par le moyen de l'argent qu'il avait en plus grande abondance qu'Auguste. Cela fit qu'Auguste se montra extrêmement libéral, et qu'il se donna de garde qu'on ne lui débauchât ses soldats, par des offres d'une plus grande récompense que celle qu'ils pouvaient attendre de sa libéralité.

Cependant on observa plusieurs étranges signes, qu'on crut être des présages du malheur de cette funeste guerre. Un singe étant entré dans le temple de Cérès, renversa et mêla confusément tout ce qu'il trouva là dedans. Un hibou vola dans le temple de concorde, et de là passa dans les temples qu'on estimait les plus saints à Rome ; et comme on l'eut chassé de tous ces lieux sacrez, il s'alla percher dans celui de génie du peuple romain, et n'en sortit qu'après y avoir demeuré un long espace de temps. Le char de Jupiter se rompit à la course des chevaux. On vit sur la mer grecque une torche ardente qui dura plusieurs jours, et puis s'évanouit en l'air. Il s'éleva aussi de grandes tempêtes qui renversèrent un trophée qui était au Mont Aventin, et une image de la victoire, qui était à l'entrée du théâtre. Le Mont Gibel vomit une flamme si extraordinaire, que tout en fut désolé aux lieux circonvoisins. En la Toscane on vit un dragon à deux testes, long de quatre vingt cinq pieds, qui fit beaucoup de mal à ceux de la contrée, et enfin fut brûlé du tonnerre. Tous ces présages étonnèrent le monde, qui attendait avec beaucoup de frayeur l'événement de cette malheureuse guerre. Il y en eut qui exprimèrent avec plus de clarté la ruine d'Antoine.

À Rome il se fit une partie de jeunes enfants, qui s'étant divisés en deux bandes, se firent appeler, les uns les soldats d'Antoine, et les autres les soldats d'Auguste, et s'étant battus durant deux jours, enfin ceux du parti d'Auguste demeurèrent victorieux.

Une statue d'Antoine qui était au Mont Alban, jeta du sang, comme pour annoncer sa mort. Et toutefois le reste de cette année se passa sans aucune rencontre des armées, quoi qu'elles fussent toutes prêtes de combattre. Antoine s'étant avancé avec sa flotte jusqu'à Corfou, et ayant eu avis qu'Auguste était assez près de là avec ses vaisseaux, après avoir laissé de bonnes gardes à tous les passages, se retira dans le Péloponnèse.

L'année suivante, sur la fin de l'hiver, Auguste étant parti de Brindes, et s'étant avancé jusqu'à Corfou pour aller surprendre l'armée qu'Antoine tenait à Actium, fut rejeté par la tempête au lieu d'où il était parti. Au reste, les hommes de rame d'Antoine ne s'étant point exercés durant l'hiver, ne furent pas prêts au printemps pour marcher. Au contraire, quand il voulut faire la revue de ses vaisseaux, il trouva qu'une partie s'en était enfuie, et que l'autre était pétri de maladie. L'armée d'Auguste était bien en meilleur ordre ; de sorte que voulant éloigner la guerre d'Italie, et la jeter dans les provinces d'Antoine, il se rendit avec une effroyable puissance à Brindes pour passer dans la Grèce, où Agrippa avait déjà fait quelques courses, et donné la chasse aux ennemis. Étant entré en la mer d'Ionie, il ne voulut pas tirer au Péloponnèse, où était Antoine : mais commanda qu'on voguât vers Actium, où était la plus grand part de son armée, qu'il se promettait de défaire en son absence, ou d'en attirer les chefs par ses remontrances à son parti. Ayant passé Corfou, il fit voile à Actium, et se présenta devant la flotte des ennemis, qui étaient là à l'ancre dans le port ; mais il n'en sortit aucun vaisseau pour combattre, ni personne ne voulut parlementer. Voyant donc ses espérances vaines, il se saisit de l'endroit de la mer, où depuis il bâtit la ville de Nicopolis, et se logea sur un haut lieu, d'où il pouvait voir sur toute

l'étendue qui est entre les deux îles de Paxu, sur tout le golfe d'Ambracie, et sur toute la mer voisine des ports de Nicopolis, et puis ayant fortifié son camp pour attendre l'ennemi, investit tout le camp d'Actium, tant du côté de la terre, que du côté de la mer. Il y avait là auprès un temple d'Apollon, vis à vis des deux ports, à l'embouchure du golfe d'Ambracie, qui est un endroit de la mer fort commode pour recevoir les navires, et pour les mettre à couvert. Les capitaines d'Antoine s'étant emparés du golfe devant l'arrivée d'Auguste, avaient fortifié les deux rives, et y avaient dressé des bastions pour couvrir les vaisseaux qu'ils avaient jeté au milieu du golfe, puis avaient logé l'armée de terre auprès du temple, en un lieu large et spacieux, et du tout propre pour donner une bataille.

Antoine ayant eu avis de l'arrivée d'Auguste, se mit promptement à la voile pour le venir trouver, et pour le combattre. Ses amis lui avaient conseillé de renvoyer Cléopâtre en Égypte ; mais cette artificieuse princesse, qui craignait qu'en son absence on ne fît une paix désavantageuse pour elle, sut si dextrement combattre cette opinion, qu'Antoine charmé de son amour l'a mena avec lui, ne se figurant pas qu'elle devait être le principal instrument de sa ruine. Devant son arrivée, Auguste fit tout ce qu'il pût pour contraindre ses armées de terre et de mer de venir au combat ; mais le tout se passa en escarmouches, et en légères rencontres, où toutefois Auguste eut toujours du meilleur. Antoine s'étant rendu dans son armée, entretint ces escarmouches, mais ne voulut point venir à un plein combat, que toutes les forces qu'il attendait ne fussent abordées.

Cependant Auguste ne pouvant faire autre chose, envoya quelques-uns de ses vaisseaux en course vers la Grèce et la Macédoine, afin qu'ils tâchassent de divertir et d'attirer Antoine en ces côtes-là. À même temps Agrippa ayant passé à l'improviste à Leuca, surprit le port, et tous les navires qui étaient dans cette île, et rencontrant Q Asinius sur cette mer, le défit, et alla aussitôt se saisir des villes de Patras et de Corinthe. À Actium, M Titius et Statilius Taurus chargèrent la cavalerie d'Antoine, et en taillèrent une grande partie en pièces. Outre cela, ils gagnèrent Philadelphie, roi de Paphlagonie, et l'attirèrent au parti d'Auguste : sur quoi Domitius voyant que les affaires d'Antoine prenaient un mauvais train, l'abandonna et passa du côté de ses ennemis. Antoine craignant que plusieurs ne suivissent leur exemple, rabattit un peu de son audace, et commença à se défier de tout le monde. Et parce qu'il craignait entre autres Delius et Amyntas, qu'il avait envoyés en la Macédoine et en la Thrace pour lever de nouvelles troupes, il se résolut de faire une course jusque là pour les retenir par sa présence : mais en ces entrefaites il se fit un combat sur la mer au port d'Actium. Sosius se promettant de pouvoir défaire Taurisius, qui en l'absence d'Agrippa, général de l'armée navale d'Auguste, gardait le havre avec peu de vaisseaux, partit à la pointe du jour pour l'aller attaquer avant que son général fut de retour, et favorisé d'une épaisse nuée qui dérobait à Taurisius la vue de ses vaisseaux, l'alla charger à l'improviste, et d'abord lui donna la chasse. Agrippa survenant d'aventure là dessus, soutint les siens, chargea Sosius, et le laissa mort à ce combat, après avoir mis à fonds ses navires. Antoine à son retour ayant eu avis de sa défaite, et lui-même ayant eu du malheur en une rencontre de sa cavalerie avec celle d'Auguste, se résolut de changer l'assiette de son camp, et alla se loger de l'autre côté du golfe.

Mais la famine commençant à l'accueillir, il mit en délibération au conseil, s'il devait du tout abandonner cette côte-là, et se retirer sans venir à la bataille. Ses meilleurs capitaines lui conseillaient de se servir de cette occasion, de peur que se retirant, il ne donnât cette gloire à ses ennemis, et cette impression à tout le monde, qu'il s'en serait fui de crainte de combattre.

Cléopâtre qui avait une puissance absolue sur son esprit, l'emporta sur leur avis, et fit arrêter qu'on laisserait des garnisons dans les ports et dans toutes les places fortes, et qu'on se retirerait en Égypte. On dit que les prodiges qu'elle avait remarqués en ces entrefaites, l'avaient induite à donner ce conseil. Car des hirondelles ayant fait leur nid sur la poupe de leur vaisseau amiral, il y en survint d'autres qui rompirent leur nid, et qui les chassèrent. Et puis les statues d'or que les Athéniens avaient dressées sur leur théâtre, à Antoine et à elle, sous la forme des dieux, avaient été renversées par la foudre. Ces mauvais présages avaient empli de peur le cœur de cette faible princesse, et Antoine même, qui d'ailleurs voyait toute son armée comblée de tristesse, en était demeuré étonné ; de sorte qu'il délibéra de sortir de là, et de s'en aller en Égypte : mais il ne voulait pas se retirer à la dérobée, ni partir en désordre : au contraire, il voulait lever l'ancre à la vue de ses ennemis, et faire sa retraite en homme qui était résolu de combattre, si on le venait attaquer. Pour ôter toute frayeur à ses soldats, après avoir brûlé les vaisseaux inutiles, et chargé ce qui était dedans sur les autres navires, il les rassembla, comme pour leur déclarer la raison d'un si soudain et si précipité changement, et leur tint à peu près ce langage, pour les encourager s'il fallait combattre.

Suivant cette harangue, Auguste se résolut de laisser partir la flotte d'Antoine, afin que comme elle serait à la voile il la chargeât sur la fuite. Car il se figurait que ses vaisseaux étant plus légers que ceux de son ennemi, il pourrait aisément l'atteindre et dissiper son armée. Outre cela, il se promettait que l'étonnement se mettant parmi les fuyards, il y en aurait plusieurs qui se viendraient rendre à lui. Mais Agrippa craignant qu'Antoine à force de rames et de voiles ne hâtât sa fuite, de sorte qu'on ne put arriver à temps pour lui donner la chasse, rompit ce dessein, et remontrant à Auguste que la victoire était entre ses mains, d'autant que les navires d'Antoine battus de l'orage et agitez de la tempête, étaient tous en désordre, le fit résoudre au combat. Auguste persuadé par ses raisons, fit mettre son infanterie dans ses vaisseaux, et ordonna à ses principaux amis de prendre soigneusement garde à toutes les occasions qui s'offriraient d'attaquer l'ennemi, et par même moyen leur enjoignit de l'avertir diligemment de tout ce qui se passerait en cette chasse, et là dessus s'en alla lui-même remarquer la contenance d'Antoine et de son armée, qui était arrêtée à l'embouchure du golfe, sans faire démonstration d'en vouloir partir. Auguste fit donc avancer sa flotte de ce côté-là pour les aller combattre, ou pour les chasser honteusement du golfe : mais pour tout cela ils ne se remuèrent point, ainsi seulement renforcèrent le front de leurs vaisseaux, comme pour soutenir le choc qu'il leur voulait donner. Là dessus Auguste ne sachant quel parti prendre d'abord, hésita un peu, et aussitôt avança les pointes de ses vaisseaux, et les fit prendre à côté pour les envelopper, ou au moins pour troubler l'ordre de leur bataille ; mais Antoine craignant d'être enveloppé, poussa ses vaisseaux et vint malgré lui au combat. De cette sorte on commença la bataille, chacun des capitaines faisant un grand devoir d'exhorter les soldats à bien faire, et à disputer généreusement la victoire.

Ceux qui étaient sur le rivage, criaient à leurs compagnons, qu'ils se montrassent vaillants hommes, et qu'ils donnassent courageusement dans leurs ennemis. Les vaisseaux d'Auguste avaient un grand avantage sur ceux d'Antoine, d'autant qu'étant plus légers, ils les allaient enfoncer avec une vitesse incroyable ; et s'ils ne trouvaient point de résistance, les faisaient couler à fonds ; ou s'ils ne pouvaient les renverser, se retiraient si promptement, que les ennemis à cause de la pesanteur de leurs navires, ne pouvaient ni les suivre, ni les nuire en aucune façon. Néanmoins comme ils se présentaient pour les attaquer, ceux

d'Antoine les recevaient à coups de traits et de pierres, et s'efforçaient d'accrocher les navires, d'autant qu'en étant venus aux mains, ils se trouvaient les plus forts, et mettaient aisément à fonds leurs faibles vaisseaux. Cela était cause qu'ils prenaient soigneusement garde, et par une vitesse admirable se développant d'eux, se retiraient sans grande perte. De sorte que la flotte d'Antoine combattait à la façon des gens de pied, qui attendent l'ennemi de pied-ferme, au lieu que celle d'Auguste imitait la façon de la cavalerie légère, qui va brusquement à la charge, et puis se sait dextrement démêler. La victoire ayant longuement balancé sans qu'on sut remarquer aucun grand avantage entre les deux armées, Cléopâtre qui dès avant le combat s'était préparée à la fuite, l'a ravit à Antoine. Car cette égyptienne qui était avec soixante vaisseaux à l'ancre dans le port, voyant un si sanglant combat, ne sachant de quel côté inclinerait la fortune, ne pût plus longtemps attendre un événement si douteux et si incertain, mais pleine de frayeur fit lever un signal pour mettre ses vaisseaux à la voile, et pour s'enfuir en son royaume d'Égypte. Ses vaisseaux cinglants à la faveur du vent qu'ils avaient en poupe, passèrent au travers des grandes navires d'Antoine, qui étaient à la même rade, et emplirent tout de confusion, mais cependant s'avancèrent en pleine mer, prenant la route d'Alexandrie. Antoine, de qui l'âme était plus avec Cléopâtre qu'avec le corps qu'elle animait, voyant qu'elle était ainsi à la voile, ne la pût laisser partir sans lui aller faire compagnie. De sorte que laissant ses capitaines et ses soldats au milieu du combat, où ils exposaient leurs vies pour son salut et pour sa gloire, il se jeta dans un esquif, et accompagné seulement de deux de ses domestiques, se mit à fuir et à la suivre. Cette lâcheté abattit le courage à ses capitaines. Quelques-uns crurent qu'il était allé se sauver dans son armée de terre, où il avait encore dix-huit légions entières, et plus de vingt mille chevaux ; mais les autres sachant bien la maladie dont il était frappé, se doutèrent de ce qui était arrivé, et toutefois le combat dura encore quelque temps, sans qu'Auguste pût le défaire qu'après avoir fait avec les siens des efforts extraordinaires de valeur. Quoi que son premier dessein eut été de sauver la flotte d'Antoine, et de la prendre entière, afin de se saisir des grands trésors qui étaient dans les vaisseaux : néanmoins voyant l'opiniâtreté des ennemis, il changea de dessein, et commanda qu'on apportât les feux d'artifices qui étaient dans son camp dressé sur la levée du golfe, et donna charge aux siens d'aller embraser les navires qui soutenaient encore le combat. Ce spectacle fut pitoyable, d'autant qu'on vit à même temps tous ces navires pleins de feu, que ceux d'Auguste lançaient dedans, y jetant des dards enflammés, des torches ardentes, et des pots de fer pleins de poix et de braise. Durant que les soldats d'Antoine s'amusaient à éteindre le feu, ou à transporter ce qui était dedans les vaisseaux, ceux d'Auguste les venaient joindre, et en faisaient une piteuse boucherie, les trouvant ainsi misérablement occupés à sauver les reliques de l'embrasement et du naufrage. Ceux qui se pouvaient tirer du milieu du feu, se jetaient dans la mer à la merci des vagues, les autres qui n'étaient pas assez diligents, étaient ou étouffés de la fumée, ou consumés par la flamme, qui poussée et agitée par le vent qui s'était élevé, allait toujours croissant et faisant un plus grand dégât dans les vaisseaux. Un tigre eut eu pitié d'un si lamentable spectacle. Cependant Auguste allait poursuivant généreusement sa victoire, qu'il obtint finalement après un si âpre et si dangereux combat. Il envoya ses gens éteindre le feu des navires d'Antoine, et en sauva encore 300 qui demeurèrent en sa puissance.

Ce fut par le gain de cette bataille qu'il se rendit enfin seul absolu monarque de l'univers. Ayant pris les vaisseaux et tout l'équipage d'Antoine, il le fit suivre pour

le prendre : mais Cléopâtre avait tellement fait avancer ses navires, qu'il n'y eut aucun moyen de les atteindre. Antoine ayant abandonné les siens et soi-même, ne fut pas si tôt délaissé de son armée de terre, vu qu'elle demeura sept jours entiers à attendre de ses nouvelles, sans vouloir accepter les offres que lui fit Auguste durant tout ce long intervalle. Mais enfin Canidius qui en était général, s'en étant lâchement enfui pour aller trouver son maître, tous les autres capitaines se rendirent au vainqueur, et lui menèrent leurs soldats, qu'il traita humainement, comme voulant s'en servir. Après un si triomphant exploit, Auguste s'en alla dans le temple d'Apollon qui était sur la rive du golfe, et pour remercier ce Dieu auquel il était particulièrement zélé, lui consacra les proues des galères qu'il avait prises à cette heureuse journée. Il fit aussi célébrer à Actium des jeux et des combats de musique, de lutte et de courses de chevaux, pour donner cette récréation à une armée qui avait supporté tant de fatigues : et depuis il fit bâtir en ce même lieu une ville qu'il fit nommer Nicopolis, pour servir d'un éternel monument d'une si célèbre victoire. Quelques-uns des amis d'Antoine ne le voulurent point abandonner en sa mauvaise fortune, mais la plus grande partie se réconcilia et se rendit à Auguste.

Quant aux rois alliés du peuple romain, qui l'avaient assisté en cette guerre, ils se retirèrent incontinent après sa défaite. Auguste les traita depuis avec beaucoup de rigueur. Il pardonna à Archelaüs, roi de Cappadoce, et à Amyntas, roi de Lycaonie et de Galatie, et leur laissa ce qu'ils tenaient d'Antoine ; mais il ne voulut point permettre aux autres de jouir des bien-faits qu'ils avaient reçus de lui. Et même il ôta les couronnes à ceux qui avaient été faits rois de sa main. Il tira aussi de gros subsides, et leva de grands deniers des villes qui avaient embrassé le parti de son ennemi, et changea en plusieurs la forme de leur gouvernement. Au contraire, il déclara libres les habitants de Lampé et de Cydonie, et même fit bâtir Lampé en considération de ce que ses habitants l'avaient assisté en cette guerre. Quant aux citoyens romains qui avaient suivi Antoine, il en fit mourir quelques-uns, donna la vie aux autres, et en mit plusieurs à rançon pour aider à payer la dépense de ses armées. Craignant que les vieilles bandes ne se mutinassent comme elles avaient fait en la Sicile, il les licencia et les renvoya en Italie et aux autres provinces : et ne pouvant donner à ceux qu'il retenait auprès de lui, tout ce qu'il leur avait promis, il les entretenait de l'espérance du butin de l'Égypte, et principalement d'Alexandrie. Les vieilles bandes qui étaient repassées dans l'Italie, se plaignant de ce qu'il les avait frustrées de leurs salaires, commencèrent à se mutiner et à faire quelques tumultes, auxquels voulant remédier, encore qu'il eut une pleine confiance en l'industrie et en la fidélité de Mécenas qu'il avait établi gouverneur de Rome, néanmoins craignant qu'on ne le méprisât, en raison qu'il n'était pas du rang des sénateurs, mais seulement de l'ordre des chevaliers, il prit un autre prétexte pour y envoyer Agrippa, afin de dissiper tous ces mouvements. Ces deux grands personnages possédaient alors toute sa faveur, et il leur avait donné une telle puissance en ses affaires, que quand il écrivait au sénat ou à quelques autres, il leur envoyait ses lettres toutes ouvertes, afin qu'ils y ajoutassent, ou qu'ils en ôtassent ce qu'ils jugeraient y devoir être ajouté, ou en être ôté : et pour cet effet il avait confié à chacun d'eux une copie de son cachet, où était alors peinte l'image d'un sphinx, afin qu'ils les pussent clore et cacheter pour les rendre fermées à ceux auxquels elles s'adressaient. Ayant mis ordre aux affaires de l'Italie, il passa dans la Grèce, et étant arrivé à Athènes, il se fit initier aux mystères de Cérès et de Proserpine, et puis de là s'en alla en l'Asie pour ramener les rois à leur devoir. Cependant il attendait ce que ferait Antoine, afin

de le poursuivre quelque part qu'il voulût renouer ses forces. Mais sur l'avis qu'on lui donna que les vieilles bandes continuaient à faire des tumultes pendant son éloignement, de peur qu'elles ne brassassent quelque malheur, si elles venaient à rencontrer un chef qui les conduisit, il laissa des forces pour empêcher les courses d'Antoine, et s'en retourna en Italie au cœur de l'hiver, étant consul avec M Crassus pour la quatrième fois. Le sénat ayant été averti de son arrivée au port de Brindes, partit en corps accompagné des chevaliers, et pour le dire en un mot, de toute la fleur des citoyens romains, pour lui aller faire la révérence. Sa présence étouffa toutes les mutineries, et son autorité réprima l'audace des gens de guerre, dont un grand nombre vint le trouver en ce port. Voyant leur prompt obéissance, il leur fit faire largesse, et leur assigna les champs et les maisons de plusieurs qui avaient suivi le parti d'Antoine, qu'il envoya demeurer à Duras, à Philippes, et aux bourgades circonvoisines. Au reste il les remplit tous de bonnes espérances, et se montra extrêmement respectueux à l'endroit du sénat et des personnes illustres qui étaient venues de Rome pour le saluer.

Et craignant que les affaires de l'orient n'eussent besoin de sa présence, il repassa en Grèce, et de là se rendit en Asie avec une telle diligence, qu'Antoine et Cléopâtre, quoi qu'ils le fissent épier, ne surent pas plutôt son départ, qu'ils apprirent son retour. Ils s'étaient sauvés de la bataille sur leurs vaisseaux, et avaient fait voile ensemble depuis Actium jusqu'au Péloponnèse ; mais étant là ils se séparèrent, quoi qu'au grand regret d'Antoine, auquel elle remontra qu'il était absolument nécessaire pour le bien de ses affaires, qu'elle passât en Égypte durant qu'il irait en Libye, de peur que la nouvelle de la perte de la bataille n'excitât quelque mouvement de son état. Cléopâtre ayant donc pris la route d'Égypte, pour assurer son retour, publia par tout qu'Antoine avait remporté la victoire, et pour en imprimer la créance, elle fit attacher des couronnes sur les proues de ses navires, et entra avec des chants de triomphe dans Alexandrie, pour tromper par ce moyen ses particuliers ennemis. Mais voyant que le bruit de la défaite d'Antoine, parvenu à leurs oreilles, leur haussait le courage, et se figurant qu'ils tramaient quelque chose contre sa couronne, elle les fit mourir, et se saisit de tous leurs biens. Et en suite de cela, pilla même les temples de ses dieux, afin d'amasser une grosse somme d'argent, qui pût servir à faire de nouvelles levées de gens de guerre pour défendre son royaume contre l'invasion des romains. Et d'autant qu'elle avait besoin d'être appuyée de quelque grand prince, elle fit rechercher le Roi des Mèdes, auquel pour l'obliger davantage, elle envoya la tête de son ennemi le Roi d'Arménie qu'elle fit inhumainement décapiter. Quant à Antoine, il pensait aller remettre son armée sur pied dans la Libye, mais Pinarius Scarpus qui commandait à l'armée destinée pour la garde du royaume d'Égypte, déclara qu'il ne le pouvait recevoir, et fit mourir non seulement ceux qu'il lui avait envoyés ; mais même quelques soldats qui se voulurent formaliser de ce refus ; tellement qu'Antoine persécuté de la fortune, et trahi de tout le monde, après avoir vogué deçà et delà sans grand fruit, se vit contraint de s'en aller revoir Cléopâtre à Alexandrie. Au commencement ils firent quelques préparatifs pour la guerre, de sorte qu'ils se proposaient de faire encore deux armées, l'une de mer, et l'autre de terre ; et pour avoir plus de force, envoyèrent vers les rois leurs alliés afin d'en tirer un prompt secours. Leur intention était, s'ils ne pouvaient se rendre assez puissants pour résister à Auguste, de s'enfuir vers la mer rouge, ou même de se jeter dans l'Espagne, où Antoine se figurait qu'à force d'argent il pourrait trouver des amis et s'y rendre le plus fort. Toutefois ne voulant pas éventer ce dessein, et désirant abuser

Auguste, ou même, comme quelques-uns ont écrit, le faire assassiner, ils envoyèrent des ambassadeurs vers lui pour traiter d'un bon accord, et cependant faisaient corrompre ses capitaines à force d'argent, dont ils étaient richement pourvus. Toutefois Cléopâtre plus fine qu'Antoine, sans lui en rien communiquer renvoya de magnifiques présents à Auguste, c'est à savoir, un sceptre, une couronne et un trône d'or, comme voulant déclarer par ces ornements et par ces marques de la royauté, qu'elle mettait son royaume en sa protection, ou plutôt qu'elle se livrait en sa puissance. Ce qu'elle fit afin que si Antoine lui était si odieux qu'il ne voulût entendre à aucune paix avec lui, il eut au moins pitié d'elle. Auguste vit ses présents de bon oeil, et prit le tout à bon augure : au reste il ne daigna faire aucune réponse à Antoine, et en public usa de grandes menaces contre Cléopâtre, comme s'il eut été résolu de la ruiner, mais en particulier il lui fit porter de bonnes paroles, tâchant par ce moyen à la diviser d'avec Antoine, et même on dit qu'il lui promit de la maintenir en son état, pourvu qu'elle le fit mourir ; en ce même temps-là les Syriens à la persuasion de Q Didius gouverneur de la province, mirent le feu à tous les navires qu'Antoine et Cléopâtre avaient fait bâtir pour se sauver sur la mer rouge, et les rois et les princes leurs alliés refusèrent de les secourir en cette seconde guerre. En quoi certes parmi les grands bien-faits qu'ils avaient reçus d'Antoine, ils montrèrent moins de constance et moins de fidélité en son endroit que les gladiateurs, qui étaient des personnes serviles, et nourris en une basse condition, vu que ces misérables ayant su son infortune, se délibérèrent de le secourir, et à cet effet partirent de Cyzique où ils faisaient leurs exercices, et tirèrent droit en Égypte pour l'aller trouver. Sur leur chemin, Amyntas Roi de Galatie, et les enfants de Tarcondimote, roi de Cilicie, qui suivant la fortune avaient abandonné Antoine, leur voulurent empêcher le passage ; mais ils firent un si généreux effort, que malgré eux il se rendirent en la Syrie. Et comme Q Didius voulut encore leur donner le même obstacle, ils lui firent beaucoup de peine, et quelques offres qu'il leur fit, ils ne voulurent jamais renoncer à leur parti. Mais voyant que le passage leur était fermé, dépêchèrent vers Antoine pour le conjurer de se rendre en la Syrie, l'assurant qu'il y trouverait un puissant secours pour ses affaires. Enfin n'ayant nulles nouvelles de lui et pensant qu'il fut perdu, ils se rendirent, quoi qu'à regret, à Didius, qui par leur capitulation les affranchit de la condition de gladiateurs, et les envoya aux faux-bourgs d'Antioche, en attendant qu'il sut la volonté d'Auguste. Depuis ils furent mal-traités par Messala, qui sous ombre de les vouloir mettre dans les légions, les écarta et les tailla tous en pièces. Antoine et Cléopâtre n'étant pas autrement satisfaits d'Auguste, lui envoyèrent pour la seconde fois leurs ambassadeurs. Cléopâtre leur donna charge de lui promettre en son nom une prodigieuse somme d'argent pour sa rançon. Antoine le conjura de se souvenir de leur ancienne alliance et de leur parenté, et s'excusa de l'amitié qu'il portait à cette égyptienne, lui rameutent les privautés de leur jeunesse, et lui offrit de lui remettre entre ses mains un sénateur nommé Turulius, alors son intime ami, qui avait eu part au massacre de César, et par une désespérée fureur lui offrit de se tuer lui-même, moyennant qu'il pût impétrer la vie pour Cléopâtre.

Auguste reçut les ambassadeurs avec le prisonnier dans l'île de Cos, qui était dédiée à Esculape, et ayant Turulius en sa puissance le fit mourir au lieu même où il avait autrefois coupé les arbres du bois consacré à ce faux dieu ; de sorte que son malheur fut attribué à une punition divine. Cependant il ne fit point d'autre réponse à cette seconde ambassade qu'à la première.

Antoine pensant vaincre son opiniâtreté, dépêcha vers lui son fils Antille, chargé d'une grande quantité d'or pour lui en faire présent de sa part. Cléopâtre lui envoya aussi de nouveaux ambassadeurs, mais il les traita toujours comme à la première fois. Toutefois craignant que le désespoir ne leur fit prendre quelque furieuse résolution, et qu'ils ne r'alliassent de nouvelles forces, ou qu'ils ne se jetassent dans les Gaules ou dans l'Espagne, où Antoine avait beaucoup d'amis, ou bien même que voulant périr, ils ne fissent périr avec eux les grands trésors qu'ils avaient amassés, et que Cléopâtre avait enfermés dans les tombeaux des rois d'Égypte, où elle menaçait de les brûler avec elle, si on refusait d'user de clémence en son endroit : il envoya vers elle un de ses affranchis nommé Thyrsus, auquel il commanda de lui faire la cour en son nom, de l'emplir de bonnes espérances, et de l'assurer qu'il était amoureux d'elle, espérant que par ce moyen cette ambitieuse femme pourrait être induite à faire mourir Antoine. En quoi certes il ne se trompa point. Avant que cela se passât, il arriva qu'Antoine ayant eu avis que Cornelius Gallus avait pris l'armée de Scarpus, et s'était saisi de Paretoine, rompit son voyage de Syrie où les gladiateurs l'appelaient, et ayant passé en Égypte avec une assez puissante suite de vaisseaux et de gens de guerre, se présenta devant Paretoine, se promettant ou de gagner les soldats de cette armée qui lui étaient de longtemps bien affectionnés, ou de contraindre à vive force Gallus, de la lui remettre entre les mains. Mais par le bon ordre qu'y mit Gallus, il ne fut pas en sa puissance de parler à un seul des soldats, de sorte qu'il fut contraint de s'en retourner sans rien faire, d'autant qu'il ne se trouva pas assez fort pour prendre la ville, d'où même Gallus fit une sortie qui incommoda fort ses navires. En ces entrefaites, Auguste qui s'approchait toujours, prit Péluse par force, ou comme l'on crut, par la trahison de Cléopâtre, qui pour ménager sa grâce la lui avait laissé forcer : car abusée par les discours de Thyrsus, elle se figurait qu'Auguste avait de la passion pour elle, et qu'elle se rendrait aussi puissante sur son esprit, comme elle avait été sur celui de César et sur celui d'Antoine.

De sorte que non seulement elle se promettait de sauver sa couronne et son royaume d'Égypte ; mais outre cela, elle croyait se voir maîtresse de l'empire romain par les amours d'Auguste. Sa vanité fut cause, que comme il se présenta devant Alexandrie, elle défendit secrètement aux habitants d'employer leurs armes contre lui, encore qu'en public elle leur commandât de lui courir sus comme à un ennemi. Antoine averti de la prise de Péluse, quitta le siège de Paretoine, et revint en grand hâte vers Alexandrie. À son abord, ayant fait descendre sa cavalerie de dessus ses vaisseaux, il alla charger celle d'Auguste qui était fatiguée du chemin qu'elle avait fait, et eut beaucoup d'avantage en cette rencontre. Enflé de ce succès, il osa bien se préparer à une seconde journée, mais étant venu aux mains, il fut encore misérablement vaincu.

Ayant perdu la bataille, il se retira dans sa flotte, résolu de combattre encore par mer, ou de se sauver dans l'Espagne. Toutefois Cléopâtre qui traversait tous ses desseins, lui débaucha un grand nombre de ses vaisseaux, qu'elle fit passer du côté d'Auguste pour continuer ses infâmes pratiques. Et cependant cette rusée égyptienne feignant d'avoir peur de lui, se retira avec un eunuque et deux servantes dans l'enclos des tombeaux des rois d'Égypte, comme pour s'y défaire elle-même, de peur de tomber en la puissance du vainqueur, mais en effet pour y attirer et pour circonvenir Antoine en faveur d'Auguste. Antoine voyait bien qu'elle le trahissait, mais l'amour l'empêchait de le croire. Et par un déplorable aveuglement, il avait plus de pitié d'elle que de soi-même. Cléopâtre sachant cela, et se figurant que s'il entendait une fois qu'elle se fut tuée, il se ferait aussi

mourir, lui envoya dire que ne pouvant se voir en la puissance d'un autre que lui, elle avait prévenu ce malheur par une glorieuse mort. Antoine le croyant, sans attendre davantage, conjura un des siens de lui vouloir faire ce bon office de le tuer. Mais ce fidèle serviteur au lieu de lui obéir, se passa l'épée à travers du corps. Antoine voulant imiter son exemple, se donna un grand coup de la sienne, et tomba comme mort sur la place, tant la plaie fut profonde. Là dessus il se fit un grand bruit de ceux qui déploraient un si funeste accident, que Cléopâtre l'entre ouït du lieu où elle s'était retirée : à cause de quoi, elle mit la tête dehors pour savoir ce que c'était ; et ayant été reconnue par les amis d'Antoine, ils firent un tel cri qu'il revint à lui : et comme on lui dit qu'elle était pleine de vie, il eut regret de mourir, et fit tout ce qu'il pût pour reprendre sa vigueur : mais il avait tant perdu de sang, qu'il vit bien à sa faiblesse qu'il fallait sortir du monde, et là dessus pria ses amis de le vouloir porter au lieu où était Cléopâtre : ce qu'ayant fait, ils l'attachèrent comme ils purent à des cordes qui étaient pendues aux créneaux pour tirer les pierres dont on y bâtissait, et elle assistée de ses servantes et d'un eunuque, le tira en haut, où étant il se mit en son giron, et ne tarda guère à rendre l'âme entre ses bras. Cléopâtre pour obliger Auguste, l'avertit de ce désastre, toutefois se doutant de quelque rigueur, elle se tint dans son enclos, où étaient son or, son argent, et ses pierreries, résolue de faire tout périr avec elle, s'il ne l'assurait de lui conserver sa couronne. Auguste de son côté ne lui voulait rien promettre, afin de la traiter comme une captive, et de la faire servir d'ornement à son triomphe : mais craignant que se voyant hors de toute espérance de salut, elle ne fît ce dont elle l'avait menacé ; pour la prendre en vie, et encore plus pour avoir ses riches trésors, lui envoya un chevalier nommé Proculeius, et un affranchi appelé Épaphrodite, et leur prescrivit ce qu'ils devaient faire en cette occasion. Comme ils furent entrez par surprise au lieu où elle était, ils lui proposèrent quelques conditions assez tolérables, auxquelles donnant son attention, devant qu'elle pût répondre, ils se saisirent d'elle, lui disant qu'Auguste désirait de la voir, et qu'elle devait attendre toute sorte de clémence d'un si bon prince. Elle leur demanda quelques jours pour inhumer et pour rendre les derniers devoirs à Antoine : ce qu'ils lui accordèrent, et cependant ôtèrent tous les couteaux, tous les serpents et tous les poisons qu'ils purent découvrir, et dont elle avait fait provision pour abrégier sa vie, si on la voulait traiter en prisonnière : puis les jours de son deuil étant expirés, ils la menèrent en son palais, sans lui ôter personne de sa suite, afin de la faire toujours bien espérer d'Auguste. Se fiant à la puissance de sa beauté et de ses attraits, elle demanda de parler à lui, pensant pouvoir le charmer comme elle avait charmé César et Antoine : et comme il lui eut promis de lui faire cette faveur, elle se prépara pour le recevoir en son habit de deuil, dont elle s'était assez négligemment parée ; fit mettre au dessus de son trône et d'une superbe couche qu'on lui avait dressée, divers portraits de César : cacha dans son sein les lettres qu'il lui avait écrites pendant leurs amours, et en attendant Auguste, s'alla jeter sur son lit comme une femme pleine d'amertume, de douleur, et de désespoir.

Aussitôt qu'il fut entré dans sa chambre, elle sauta promptement à terre, et toute honteuse lui fit la révérence et lui dit : [le ciel te bénisse, etc.](#) Auguste ne repartit rien à ces paroles, mais craignant qu'elle ne se défit, l'exhorta seulement d'espérer bien de sa clémence, bien qu'il fut résolu de la mener en triomphe. Cependant, encore qu'il ne lui eut rien changé de son train, il fit soigneusement prendre garde à elle, de peur qu'en ce désespoir elle ne se tuât pour abrégier sa misère. Elle qui se doutait de ses intentions, et qui aimait mieux mourir de mille

morts, que de se voir menée captive pour servir de spectacle parmi son triomphe, pria Auguste de la vouloir faire mourir, et ne pouvant impétrer cela de lui, rechercha tous les moyens dont elle pût s'aviser pour s'ôter du monde. Mais voyant qu'elle était épiée de trop près, elle dissimula son deuil, et feignant de vouloir user de la grâce d'Auguste, dit qu'elle était contente de passer la mer avec lui, et qu'elle se promettait que Livia intercéderait pour elle. Et là dessus acheta quelques raretés, comme si elle eut voulu les lui porter, afin que par ce moyen elle pût tromper Auguste et ses gardes, et les rendre moins soigneux à considérer ses actions. Ayant assez heureusement conduit cette trame selon son intention, et s'apercevant qu'Épaphrodite, qui comme celui auquel elle avait été baillée en garde, était un des plus curieux observateurs de ses déportements, n'était plus si actif auprès d'elle qu'il avait été auparavant, elle prit du papier et de l'encre, écrivit une lettre à Auguste pour le prier qu'il lui fit donner sa sépulture avec Antoine ; et pour ôter Épaphrodite de là, lui bailla à porter, sous couleur que c'était pour d'autres importantes affaires : mais à peine fut-il sorti, qu'elle prit ses plus somptueux et magnifiques habits, se para de toute la pompe d'une grande reine, et puis se jeta sur son superbe lit, où elle rendit l'âme aussitôt qu'elle se fut couchée. On ne pût savoir au vrai de quel genre de mort elle était décédée, d'autant qu'on ne trouva sur elle aucune marque de violence ou de poison : seulement aperçut-on sur son bras de petites piqûres dont il était assez légèrement taché. Quelques-uns crurent que c'étaient des piqûres d'un aspic, qu'elle s'était fait secrètement apporter dans une buye ou dans un panier avec des fruits et avec des fleurs. Les autres devinèrent qu'elle se les était faites avec l'aiguille de ses cheveux, qu'elle avait frottées d'un poison de telle nature, que sans beaucoup de douleur, et sans gêner ou rendre difforme le corps, il faisait mourir la personne aussitôt qu'il avait seulement touché son sang. Quoi que c'en soit ; Cléopâtre redoutant une honteuse captivité, se fit ainsi mourir après avoir abusé Auguste. Il apprit cette nouvelle avec beaucoup de regret ; même on dit que pour la sauver, il s'efforça de faire sucer le venin à des psyllés, croyant qu'elle était morte de la piqûre d'un aspic. Il eut pitié de son désastre, et admirant son courage, se plaignit qu'elle lui avait ravi la plus grande gloire et le plus magnifique ornement de son triomphe. Telle fut la fin d'Antoine et de Cléopâtre, dont les fatales amours avaient causé tant de malheurs aux romains et aux égyptiens, ou plutôt à tout l'univers ensemble. Auguste pour couper les racines de la guerre, fit tuer aux pieds d'une statue de Jules César, l'aîné des enfants d'Antoine et de Fulvia ; qui s'y était jeté, pensant qu'elle serait respectée et qu'elle le sauverait. Il fit outre cela étrangler Antille, l'aîné des enfants d'Antoine et de Cléopâtre, quoi qu'il eut fiancé sa fille par leurs derniers traités. Quant à Césarion, qu'Antoine avait voulu faire croire être issu d'un légitime mariage d'entre César et Cléopâtre, il s'en était fui en Éthiopie ; mais ayant été trahi par son gouverneur, il fut ramené à Alexandrie, où Auguste le fit mourir sans avoir aucune pitié de l'innocence de son âge. On dit qu'il fut induit à cette cruauté par le philosophe Arius, d'autant que l'ayant consulté sur ce qu'il en devait faire, il lui répondit, **que la pluralité des Césars n'était pas bonne**. Il montra plus de clémence à l'endroit des autres enfants d'Antoine et de Cléopâtre. Même il fit épouser leur fille, qui portait le nom de Cléopâtre, au jeune Juba, auquel il donna pour son mariage le royaume de son père, et fiança les deux fils, Alexandre et Ptolémée, aux filles que sa sœur Octavia avait eues d'Antoine, et leur donna tout ce qu'ils pouvaient espérer de lui. Il voulut aussi, que les affranchis payassent comptant à Jules Antoine, fils de Fulvia et de lui, tout l'argent qu'ils étaient obligés par les lois de lui laisser à leur mort. De ceux qui jusqu'à cette dernière extrémité avaient assisté Antoine, il en fit mourir

quelques-uns, et pardonna aux autres, soit de son propre mouvement, soit à la prière de ses amis. Et comme on lui eut présenté plusieurs jeunes princes enfants de rois, qu'Antoine faisait élever, les uns avec honneur, et les autres avec opprobre, comme otages de la foi de ses ennemis, il en renvoya les uns à leurs parents, maria les autres, et retint les autres auprès de sa personne. Au reste, ayant honte de ruiner une si grande, si riche et si belle ville, il dit, qu'il pardonnait aux habitants d'Alexandrie pour l'amour du Dieu Sérapis qui y était adoré, à cause de la mémoire d'Alexandre qui l'avait bâtie, et en faveur du philosophe Arius, qui en étant citoyen, l'avait conjuré de ne vouloir point ruiner le lieu de sa naissance. Après cela, il désira d'aller voir le corps d'Alexandre qui avait son tombeau au milieu de la ville où il reposait dans une chasse de verre, qui avait été faite expressément pour conserver les reliques d'un si grand prince, embaumées à la façon d'Égypte. Comme il l'eut vu de près jusqu'à le toucher, il l'honora d'une couronne qu'il lui offrit, et de mille fleurs qu'il épandit dessus ; et comme on lui demanda s'il ne voulait pas aussi voir les corps des Ptolémées, il répondit, qu'il avait désiré voir un Roi, et non pas des morts. Auquel propos on raconte encore que les alexandrins le conviant et le pressant de voir leur apsis, il leur répartit, qu'il avait accoutumé d'adorer des dieux, et non pas des bœufs. Depuis il convertit la monarchie des égyptiens en une province romaine, qu'il rendit tributaire à l'empire, et en confia l'administration à un chevalier nommé Cornelius Gallus, duquel depuis il fut assez mal reconnu, encore qu'il le tint au rang de ses plus particuliers amis. Le grand nombre du peuple qui se trouvait dans les villes, dans les bourgades, et dans les villages de ce riche pays, l'inconstance et la légèreté des esprits de cette nation, et l'abondance des biens qui croissent en cette fertile terre que le Nil arrose et engraisse du limon qu'il traîne, furent cause que redoutant quelque mouvement, non seulement il n'osa en commettre le gouvernement à un sénateur, mais même défendit à tous ceux de cette qualité d'y mettre jamais le pied, sans en avoir une particulier permission du prince. On ne saurait dire les grands trésors qu'il trouva dans le palais de Cléopâtre, qui avait dépouillé jusqu'aux temples des dieux pour l'emplir de ses sacrilèges : et d'autant qu'il avait sauvé la ville du pillage des soldats qui s'en étaient promis le butin, pour les contenter il imposa un subside sur les habitants, et leur distribua l'argent qu'il en fit recueillir, et outre cela leur fit encore beaucoup d'autres largesses pour les récompenser de tant de peines et de tant de fatigues qu'ils avaient supportées durant le cours de cette ennuyeuse guerre. Il fit encore de magnifiques présents aux sénateurs et aux chevaliers qui avaient suivi son parti, et en somme emplit tout l'empire romain des dépouilles d'Antoine et de Cléopâtre. Enfin après avoir fait accommoder en divers endroits le lit et les canaux du Nil, pour rendre la contrée plus fertile, afin de fournir toutes sortes de commodités et de provisions à Rome, dont Alexandrie fut depuis comme le magasin, et après avoir mis ordre aux autres affaires de cette province, il s'achemina en la Syrie, et de la Syrie s'en alla dans les autres provinces de l'Asie, où il passa son hiver, et y composa les différents de tous les sujets de l'empire, et même ceux des étrangers. Cependant Rome s'épandait en réjouissances, et le sénat décernait toutes sortes d'honneurs à Auguste pour une si célèbre victoire. Car il ordonna, qu'il triompherait des égyptiens et de Cléopâtre, voulant par ce moyen couvrir l'honneur d'Antoine et des romains, qui avaient été vaincus en cette guerre, et outre cela lui fit dresser un arc triomphal en la place de la ville, et un autre au port de Brindes. Il ordonna aussi, que les proues des navires d'Antoine seraient apportées au pied de la statue de César. Qu'on célébrerait de cinq en cinq ans des jeux solennels à l'honneur d'Auguste. Que le jour auquel il était venu au monde, et celui auquel on avait reçu la

nouvelle de cette victoire, seraient mis entre les fêtes de Rome. Que les vierges vestales, le sénat, les chevaliers, et tout le peuple, hommes et femmes, iraient au devant de lui lors qu'il aborderait dans la ville. Que durant tout le cours de sa vie il aurait la même puissance et la même autorité qu'avaient les tribuns du peuple, c'est à dire, que sa personne serait sainte et sacrée : et ajoutant à cela ; qu'il pourrait assister et secourir tous ceux qui réclameraient son aide, non seulement dans l'enceinte des murailles de la ville, mais même jusqu'à un mille au dehors ; ce qui n'était octroyé à aucun des tribuns ordinaires. Davantage il ordonna, qu'aux oraisons que les prêtres et les vestales faisaient pour la prospérité du sénat et du peuple romain, on ferait une particulière prière pour lui, et qu'aux festins, aux jeux et aux assemblées solennelles, chacun de quelque qualité qu'il fut lui céderait la première place. Ce serait chose superflue et ennuyeuse de réciter tous les autres honneurs qui lui furent décernés, et de représenter le grand nombre de statues et d'images qui furent dressées par tout à son honneur. Il suffit de dire, que tout ce que la vanité des romains pût inventer, lui fut déféré, jusqu'à insérer son nom avec le nom des dieux dans les hymnes qu'on chantait pour célébrer leur gloire.

Ayant passé une partie de l'hiver en la basse Asie, et une partie de l'été en la Grèce, enfin il prit le chemin de Rome, où il recueillit un doux fruit de sa victoire, vu qu'il y fut reçu avec tout l'honneur, toute la joie, toute la pompe et toute la gloire qu'on se saurait imaginer. On fit des sacrifices publics pour son entrée, et son triomphe dura trois jours. Le premier jour il triompha des Pannoniens, des Dalmates, des Japiges, et de quelques provinces d'Allemagne que Carina avait subjuguées, à raison de quoi aussi il lui fit part de son honneur, et voulut qu'il l'accompagnât à cette entrée. Le second, il triompha à cause de la victoire obtenue à Actium. Le troisième, il triompha des égyptiens et d'Alexandrie. Mais encore que les autres triomphes fussent pleins de splendeur et de magnificence, à cause des riches dépouilles qui y furent apportées, si ce n'est que ce troisième fut le plus superbe et le plus pompeux de tous. Entre les autres ornements, il y fit mener en montre l'image de Cléopâtre couchée sur son riche lit, comme quand elle mourut ; et pour donner à entendre le genre de sa mort, il voulut qu'elle fut représentée avec un bras nu, sur lequel il y avait un serpent attaché qui la piquait. Pour comble de gloire, il fit marcher auprès de son effigie son fils Alexandre et sa fille Cléopâtre, auxquels de son vivant elle avait fait porter les noms du soleil et de la lune. Ce triomphe fut d'autant plus doux aux yeux des romains, qu'incontinent après, non seulement Auguste déchargea la ville et les provinces des anciens subsides dont elles avaient été excessivement chargées ; mais même il jeta une telle abondance d'or et d'argent parmi le peuple, que le prix des héritages commença à hausser, d'autant que tout le monde avait moyen d'en acheter. Mais parmi les honneurs qui furent rendus à ce prince, il n'y en eut point qui lui fut plus agréable que l'ordonnance que fit le sénat, qu'on fermerait les portes du temple de Janus, pour témoigner une pleine paix et un plein repos par tout l'empire. Il est vrai que les Allemands étaient encore alors en armes, et que les Cantabriens et les Astures aux frontières d'Espagne, remuaient aussi : mais Statilius Taurus réprima ces derniers, et Nonius Gallus dompta les Allemands. Auguste ayant joui de la gloire du triomphe, voulut reconnaître les dieux qu'il croyait être auteurs de ses victoires. Et tout premièrement il dédia le temple de Minerve, et un palais qu'on avait bâti à l'honneur de son père, dans lequel il fit élever une image de la victoire qui avait été autrefois apportée de Tarente à Rome, et la para des dépouilles des égyptiens, comme voulant déclarer qu'il devait sa bonne fortune à la victoire qu'il avait remportée contre Antoine.

Il emplit aussi des mêmes dépouilles de l'Égypte, la chapelle de son père, le temple de Jupiter qui était au Capitole, et ceux de Junon et de Minerve. De sorte que l'on juge que Cléopâtre, quoi que vaincue par Auguste, avait néanmoins part à sa gloire, vu qu'on répandit ses ornements dans les temples de Rome, et que l'on mit son image dans celui de Venus, comme pour conserver la mémoire d'une si fameuse princesse. Parmi cela, ce ne furent plus que jeux, que combats, que spectacles, et que récréations à Rome. Et quoi qu'Auguste se trouvât un peu mal, il ne voulut point qu'on interrompit la joie du peuple. En ce même temps Marcus Crassus, qu'Auguste avait envoyé en la Grèce et en la Macédoine pour en chasser les Daces et les Basternes, leur donna la chasse, les poursuivit jusque dans leurs pays, et remporta sur eux et sur divers autres barbares de glorieuses victoires, et même tua de sa main propre Deldon, roi des Basternes. Ces victoires acquirent de nouveaux honneurs à Auguste, et à celui qui les avait obtenues sous ses auspices. En somme, l'état de Rome qui avait été au commencement sous la puissance des rois, puis sous celle des consuls, dont la création dépendait du peuple, et qui même durant quelque peu de temps avait éprouvé la tyrannie des décemvirs, et enfin celle du triumvirat, se vit réduit sous l'autorité d'un monarque absolu, que les divisions civiles élevèrent à ce haut degré d'honneur. Auguste se voyant un si pesant fardeau sur les épaules, fut en doute s'il devait remettre le gouvernement entre les mains du peuple, et rendre une pleine liberté à sa république. Sur quoi il voulut avoir l'avis de Mécenas et d'Agrippa, ses deux plus confidents amis. Agrippa (qui peut sembler une chose prodigieuse en un homme de guerre, et en un grand capitaine, qui avait tant de part à la gloire de la monarchie) lui conseilla de renoncer à cette ambition, de se dépouiller de cette souveraine puissance, et de résigner son autorité au peuple, et de la confier aux plus honorables citoyens. Ses raisons étaient en somme : [qu'ayant voulu faire croire à tout le monde qu'il n'avait pris les armes que pour venger la mort de son père, etc.](#) Ayant dit cela, il se tut.

Auguste ayant ouï les raisons de ces deux grands personnages, en la probité desquels il avait une particulière confiance, préféra l'opinion de Mécenas, mais ne sut point mauvais gré à Agrippa de l'avis qu'il lui avait donné de se démettre de la souveraine autorité pour la rendre au peuple, sachant bien que sa franchise était exemptée de venin, et qu'au lieu de haïr sa puissance, il était passionné pour sa grandeur : se figurant au reste qu'il lui avait présenté ce qu'en son âme il croyait être le plus juste, le plus utile, et le plus honorable pour lui. Voire même parmi cette diversité de leurs conseils, il ne laissa pas de se servir d'Agrippa pour exécuter ce que Mécenas lui avait persuadé de faire pour affermir son autorité. Cette même année-là il prit le nom d'empereur, non pas à la façon qu'on avait de coutume d'en honorer les grands chefs de guerre qui avaient remporté quelque insigne victoire, mais pour se déclarer prince absolu de tout l'empire romain, suivant le dessein qu'en avait eu César, auquel ce même titre avait été déféré. Outre cela, il accepta la qualité de censeur, et prit pour son collègue Agrippa, auquel pour se lier plus étroitement d'amitié avec lui, il fit épouser la fille de sa sœur. Étant en cette charge, il purgea de nouveau le sénat qui s'était tellement multiplié par la licence des guerres, qu'ils étaient bien mille dans ce corps, et fit tant par ses remontrances, que plusieurs de ceux qui se sentaient indignes d'y entrer, tant à cause de la bassesse de leur naissance, ou à raison de leur infâme vie, s'en retirèrent de leur plein gré, de peur de recevoir l'affront et la honte d'en être chassés. Ceux qui nonobstant leurs défauts, s'opiniâtrèrent à y demeurer, coururent fortune d'être publiquement diffamés, mais les ayant enfin rangés à suivre l'exemple des autres, il leur remit cette

honte, et se contenta de les voir hors du sénat, qu'il remplit d'autres personnes plus dignes d'en posséder l'honneur. Ayant eu avis qu'Antiochus, roi de Commagène, avait fait assassiner un ambassadeur, que son frère, avec lequel il avait querelle, avait envoyé à Rome, il le fit ajourner pour comparaître devant le sénat, et le condamna à mourir en punition de cette violence.

L'année suivante il dédia le temple d'Apollon qu'il avait fait bâtir, et donna divers jeux et divers spectacles au peuple ; et n'y pouvant assister à cause de son indisposition, il voulut qu'Agrippa en eut tout le soin, mais il ne laissa pas d'en faire la dépense, outre laquelle il fit encore de magnifiques largesses au peuple. Même parce qu'il y avait des sénateurs qui étaient si pauvres, qu'ils ne pouvaient soutenir leur dignité, il leur fit de grands biens, et par ce moyen s'acquit la faveur et les bonnes grâces de tout le monde, qui allait bénissant la douceur de son règne. Là dessus se ressouvenant des reproches qu'Antoine lui avait autrefois faites, qu'il ne tenait qu'à lui que la république ne reprit et ne rentrât en sa première autorité, et d'ailleurs se confiant en la bonne volonté de ses citoyens, il fit assembler le sénat comme pour se déposer de l'empire, et y porta une longue harangue qu'il avait composée pour persuader à la compagnie, qu'à bon escient il se voulait décharger d'un si pesant fardeau, et renoncer aux affaires pour jouir de la douceur du repos ; mais on crut que c'était un pur artifice dont il usait pour sonder les courages, et pour amuser le monde, vu même qu'il avait attiré ses amis qui étaient les plus puissants dans le sénat, pour s'opposer à cette résolution, et pour le conjurer de n'abandonner point la république, qui aux termes où étaient les affaires, ne pouvait être gouvernée que par un monarque absolu.

Il se laissa donc aisément vaincre aux prières qui lui furent faites de retenir sa dignité ; et pour l'obliger plus étroitement, le sénat ordonna que les soldats destinez pour sa garde auraient double paye, et seraient plus favorablement traités que les autres gens de guerre. Cependant pour se montrer populaire, il protesta qu'il ne se laisserait jamais persuader de gouverner seul tant de grandes provinces, mais qu'il désirait que le sénat et le peuple les partageât avec lui : en suite de quoi il leur laissa l'Afrique, la Numidie, l'Asie, la Grèce, l'Épire, la Dalmatie, la Macédoine, la Sicile, la Candie, la Bithynie, le pays de Pont, la Sardaigne, et l'Andalousie, et se retint les autres, c'est à savoir l'Espagne, les Gaules, la Cœlé-Syrie, la Phénicie, la Cilicie, la Cypre et l'Égypte. Mais l'on vit bien par l'inégalité de ce partage, qu'il s'était réservé les meilleures provinces, et celles où il y avait de plus vaillants hommes, afin de s'en pouvoir servir aux occasions.

Toutefois il prit pour prétexte de son choix, que c'étaient des provinces qui comme pleines de tumultes, avaient encore besoin de l'œil du prince. Toutefois, pour faire croire avec plus de vraisemblance, qu'il était entièrement éloigné de l'ambition de la monarchie, il fit limiter à dix ans le temps du gouvernement des provinces qu'il avait choisies, et même ajouta avec quelque sorte de vanité, que s'il les pouvait rendre paisibles devant ce temps-là, il y renoncerait aussitôt. Il affecta particulièrement l'Asie et l'Afrique aux sénateurs, et voulut que ceux auxquels ces provinces échoiraient, les gouvernassent en titre de proconsuls, encore qu'ils n'eussent jamais exercé le consulat. Voire même il étendit cette qualité à tous ceux qui administraient les provinces qu'il avait laissées au peuple, qui pour cette raison prirent le nom de proconsulaires, au lieu que celles du prince furent appelées ou consulaires ou prétoriales, d'autant que ceux qu'il y envoyait pour être ses lieutenants, étaient personnes ou prétoriales ou consulaires. Parmi toutes ses dissimulations, on voyait bien qu'il se retenait la

souveraine puissance, d'autant qu'il se réservait la disposition de l'argent et des gens de guerre, qui étaient dans les gouvernements qu'il avait feint de séparer du sien : néanmoins, comme s'il eut extraordinairement obligé et honoré le sénat et le peuple, on lui décerna encore de nouveaux honneurs, de sorte qu'il fut arrêté, qu'on planterait des lauriers devant son palais, et qu'on appendrait à leurs branches des couronnes de chêne, comme pour déclarer, qu'il était victorieux de ses ennemis, et sauveur de ses citoyens. Il avait passionnément désiré de prendre le surnom de Romulus, mais Numatius Plancus l'en dissuada, lui représentant que le peuple se figurerait qu'il voudrait mettre dans la ville la puissance des rois, et lui conseilla de prendre celui d'Auguste, comme plus plein de majesté et de gloire, vu qu'on appelait de ce nom les choses les plus saintes, les plus sacrées et les plus vénérables du monde. Ainsi il attira à lui toute l'autorité de l'empire, et se fit absolu monarque du monde. Toutefois il se sut bien garder de prendre le nom de roi ou dictateur qu'il savait être odieux aux romains : mais il prit ceux de tribun, de consul et de censeur, qui lui donnaient une pleine puissance et une autorité éminente par dessus tous les autres magistrats. Ce qu'il fit, d'autant que ces dignités ayant toujours été dans l'état populaire de Rome, c'était faire croire au peuple qu'il voulait tenir de lui toute la puissance qui lui demeurait, et cependant par ce moyen il avait le pouvoir de lever de l'argent, de dénoncer la guerre, de faire la paix, de disposer des affaires de la ville et des provinces : de condamner les sénateurs et les chevaliers à la mort, de mettre dans le sénat, et d'en chasser ceux qu'il lui plaisait ; d'empêcher tout ce qu'on eut voulu faire contre son opinion, et de faire mourir tous ceux qui ou de parole ou d'effet, eussent été si hardis que de l'offenser en sa personne, que le tribunal rendait sainte et sacrée. et afin que sa puissance s'étendit même sur les choses divines, il prit encore la souveraine sacrificature, pour être le chef du collège des augures et des prêtres. Parmi cela, la qualité d'empereur le mettait au dessus des lois, et lui donnait une pleine autorité de faire toutes choses à sa volonté.

Quant au nom d'Auguste, il ne lui apportait aucune nouvelle puissance, mais il servait à exprimer la splendeur de sa dignité. Il ne l'eut pas si tôt pris, qu'il arriva une chose qui contribua à l'accroissement de sa gloire. Car le Tibre s'étant débordé, et ayant inondé dans toutes les places de la ville, les devins assurèrent que c'était un signe qu'il la soumettrait entièrement à son empire. Les flatteries suivirent ces bons présages, et entre autres Pacuvius étant tribun du peuple, contraignit tout le monde de se consacrer avec lui à Auguste, et ordonna qu'on ferait des sacrifices pour cette consécration. Cependant Auguste commençant à prendre plus particulièrement tout le soin de l'empire pour établir par tout une bonne police, fit maintes belles lois, qu'il voulut être concertées en présence de tout le monde, donnant à un chacun la liberté d'en dire son avis, afin de corriger ce qui ne serait pas jugé utile à la république. De quoi il se rapporta nommément aux consuls. Et pour faire toutes choses plus mûrement, il choisit les plus capables d'entre les autres magistrats, et fit tirer au sort quinze sénateurs qu'il prit pour l'assister par semestre, et pour lui donner conseil sur toutes les occurrences qui se pouvaient présenter : cela n'empêcha pas qu'il ne laissât au corps du sénat toute son autorité, qu'il ne lui renvoyât les ambassadeurs des rois et des provinces étrangères, afin de leur donner audience, et de les dépêcher, et qu'il ne lui communiquât les plus sérieuses et importantes affaires. Mais il était bien aise d'en traiter à part et hors de la foule du palais avec ces particuliers qui représentaient leurs collègues : outre le conseil qu'il prenait d'eux, il voulait qu'ils assistassent aux jugements qu'il rendait. Quant aux assemblées du peuple

pour élire des magistrats, elles dépendaient purement de sa volonté. Toutefois il lui permettait bien d'en créer quelques-uns : mais il défendait les brigues et la corruption.

Ayant réduit les choses à ce point, il partit de Rome avec l'armée pour passer en Angleterre : mais étant arrivé en France, les ambassadeurs de cette île le vinrent trouver, et lui demandèrent la paix : ce qui fut cause qu'il s'y arrêta pour dresser l'état des Gaules, auxquelles on n'avait pu encore pourvoir ; d'autant qu'incontinent après qu'elles furent conquises, les guerres civiles s'élevèrent à Rome. Il employa quelque temps à y mettre l'ordre qu'il désirait, et à recueillir les cens et les tributs qu'on y avait imposés. De là il s'achemina en Espagne, et en fit aussi une province tributaire à l'empire romain. Étant de retour à Rome, il vit le devoir qu'avaient fait les sénateurs, de s'accommoder les chemins, dont il leur avait laissé le soin et la commission à sa sortie de la ville. Mais cette même année-là Statilius Taurus étant consul avec lui, il arriva une chose qui l'affligea grandement.

Cornelius Gallus, gouverneur d'Égypte, fut déferé de s'être licencié parmi la chaleur des festins et du vin, de dire quelques insolentes paroles contre lui ; de s'être fait dresser des statues par toute l'Égypte ; et d'avoir eu la vanité de faire graver son nom et ses faits sur les pyramides. Auguste indigné de son ingratitude, et irrité de son orgueil, lui ôta son gouvernement, et lui défendit sa maison. Mais sa disgrâce l'ayant exposé aux outrages, il se trouva de nouvelles charges, desquelles le sénat ayant voulu prendre connaissance, il se tua de regret. Cet accident emplit l'âme d'Auguste de douleur, et lui arracha ces paroles : [qu'il s'estimait malheureux de ce qu'il était seul à qui il n'était pas permis de limiter son courroux contre ses amis, et d'en user comme il voulait.](#)

Agrippa montra bien une autre modestie en tout ce qu'il fit de plus superbe et de plus magnifique pour l'ornement de Rome, vu qu'il en rapporta toute la gloire à Auguste, qu'il s'était proposé pour objet de ses plus belles actions : en ce même temps Polemon, roi de Pont, fut solennellement reçu entre les alliés du peuple romain. Les Anglais ne se pouvant accorder des articles du traité fait dans la France, Auguste pensait armer contre eux : mais comme il se préparait à cette guerre, il eut avis que les Salassiens au pied des Alpes, les Cantabriens et les Astures aux confins d'Espagne et dans les monts Pyrénées, s'étaient révoltés contre l'empire. Pour dompter les Salassiens, il envoya TERENCE VARRON leur faire la guerre, qui fut bientôt achevée par la diligence et conduite d'un si bon capitaine. Afin de châtier l'audace des Cantabriens et des Astures, il voulut marcher en personne contre eux : mais ce dessein ne lui réussit pas si heureusement qu'il s'était peut-être figuré : car ces barbares se retirant dans les montagnes et dans les bois, ne lui permirent point de venir au combat, mais lors qu'il remuait son armée, ils lui dressaient diverses embuscades, et lui tuaient toujours quelques-uns de ses gens. Le peu de fruit qu'il recueillit de ses peines, l'affligea de sorte qu'il tomba en une dangereuse maladie, qui le contraignit de passer en Aragon pour se faire penser. Durant son absence, Antistius étant demeuré chef de son armée, eut un plus heureux succès, non qu'il fut meilleur capitaine que lui, mais parce que les Cantabriens et les Astures, qui n'avaient jamais osé venir aux mains contre Auguste, méprisant ce nouveau chef, lui présentèrent la bataille, dont il demeura victorieux. Après cette victoire, Carisius conquit la capitale ville des Astures, nommée Lancie, et soumit encore beaucoup d'autres places à l'obéissance des romains. D'autre côté Vinicius fit de grands progrès en l'Allemagne, où il vengea rudement l'injure que ces barbares avaient faite à quelques romains qui étaient allés trafiquer en leurs provinces. À cause de

tant de bons succès arrivés à ses lieutenants, le sénat lui décerna l'honneur du triomphe, et l'ayant refusé il lui fit dresser un arc triomphal dans les Alpes, et ordonna que de là en avant au premier jour de janvier il porterait toujours une robe et une couronne de triomphateur. Durant tout cela, Agrippa qui était demeuré dans la ville, ouvrit tous ses trésors, et déploya toute sa magnificence pour embellir Rome. Car outre le superbe porche qu'il bâtit à Neptune en mémoire des victoires qu'il avait obtenues sur la mer, il fit achever cet incomparable ouvrage du Panthéon, qui dure encore aujourd'hui, et qu'on peut mettre entre les merveilles du monde. Quelques-uns croient qu'il fut ainsi appelé, parce qu'à l'entour des simulacres de Mars et de Vénus qui y étaient adorés, on voyait les images de tous les dieux. Mais d'autres assurent que ce nom lui fut imposé, d'autant qu'il fut fait sur le modèle et sur le patron du ciel, qui est le siège et le séjour de tout ce qui a nom de divinité. Tout à l'entrée il fit mettre sa statue joignant celle d'Auguste, qu'il y fit aussi dresser pour honorer toujours son bienfaiteur.

Auguste voulant reconnaître tant de témoignages qu'il lui rendait de son affection, lui donna la charge de faire en son absence le mariage du jeune Marcellus, fils de sa sœur, avec sa fille Julia, que le même Agrippa épousa depuis, après que Marcellus fut décédé. Et comme la maison d'Antoine qu'il avait donnée à lui et à Messala vint à être brûlée, il récompensa Messala en argent, mais il logea Agrippa tout auprès de son palais, et le fit son proche voisin. Auguste s'étant r'approché de la ville sur le commencement de l'année suivante, on se prépara pour lui faire toutes sortes d'honneurs à son entrée ; et lui de son côté demanda permission au sénat de faire une largesse au peuple. Mais le sénat lui fit réponse, **qu'il n'était point sujet aux lois**, et que cela dépendait de sa pure volonté. À son arrivée on fit force vœux, force prières, et force sacrifices pour son heureux retour, et pour sa prospérité. Outre cela, en sa faveur le jeune Marcellus fut reçu au sénat entre ceux qui avaient été prêteurs, et lui fut permis de demander le consulat dix ans devant qu'il eut atteint l'âge que les lois prescrivaient. Il fut aussi octroyé à Tibère, qui depuis fut son successeur, de pouvoir entrer en toutes les charges de la république cinq ans devant le temps qu'il devait attendre, en suite de quoi il fit Marcellus édile, et Tibère questeur. Cependant les Astures le sentant éloigné d'eux, se portèrent à une nouvelle révolte, et sous ombre de fournir du bled à l'armée qu'Auguste avait laissée en leur pays sous la conduite d'Æmilius, attrapèrent quelques soldats qui étaient allés pour le recevoir, et les massacrèrent, sous couleur de les vouloir assister. Æmilius Chastia sévèrement cette perfidie, fourrageant la campagne, brûlant leurs maisons, et saccageant toutes les villes où il pouvait entrer. En un autre coin du monde, Largus gouverneur d'Égypte, ayant mené son armée contre Sabos, roi de l'Arabie heureuse, tomba en un extrême malheur, non pas par la résistance de ses ennemis, mais par les excessives chaleurs que souffrirent ses soldats en ce voyage. Car ils y furent accueillis d'une maladie inconnue, à laquelle ne trouvant point de remède, la plus grande part d'entre eux périt misérablement dans ces déserts. Auguste étant alors pour l'onzième fois consul, fut aussi travaillé d'une si dangereuse maladie, qu'on désespéra de sa santé. Étonné de son mal, et comme devant bientôt rendre l'âme, il voulut mettre ordre à ses affaires, et pour cet effet fit venir vers lui les sénateurs, les magistrats et les principaux chevaliers de la ville, auxquels ayant parlé des affaires publiques, il bailla à Pison son collègue au consulat, un registre où il avait couché le nombre des armées et les revenus de l'empire. Après il livra à Agrippa l'anneau où était son cachet, ce qui fit croire à plusieurs qu'il le jugeait le plus capable de régner

après lui, encore que tout le monde eut les yeux sur le jeune Marcellus, comme s'il eut dû recueillir cette grande succession. Cependant un médecin nommé Musa, ayant tenté toutes sortes d'autres remèdes, lui fit des bains et des breuvages froids, à l'aide desquels il le remit enfin en santé. En récompense de quoi, et lui et le sénat encore firent de grands présents à cet homme ; et même d'autant que c'était un affranchi, Auguste pour l'anoblir lui donna le privilège de porter l'anneau d'or, et en sa faveur donna franchise à tous ceux de sa profession. Et toutefois pour montrer qu'en cette cure il y avait plus eu de la puissance de la fortune, ou pour mieux dire de la providence divine, que de l'industrie du médecin ; le même Musa ayant depuis entrepris de guérir avec le même remède le jeune Marcellus qui tomba malade, son art se trouva inutile, de sorte que ce gentil prince, qu'on appelait **la seconde espérance du peuple romain**, mourut au grand regret de tous ses citoyens.

Toutefois cette mort n'arriva pas si tôt. Auguste ayant repris sa santé, porta au sénat le testament qu'il avait fait durant sa maladie, et demanda qu'il fut lu publiquement, afin de faire paraître à tout le monde qu'il n'avait point nommé de successeur, mais il en fut empêché par les prières de la compagnie. Et cependant on s'étonnait de ce qu'il avait préféré Agrippa à Marcellus, vu le grand amour qu'il portait à ce jeune seigneur qui était fils de sa sœur, à qui il avait donné sa fille, et qu'il avait comblé de toutes sortes d'honneurs, comme la personne du monde qu'il tenait la plus chère. Mais sans doute Auguste ne s'assurait pas entièrement de l'esprit de Marcellus, à cause de sa grande jeunesse, et voulait, ou que le peuple rentrât en la possession de son ancienne liberté, ou qu'Agrippa qui était uniquement aimé de ses citoyens, à raison de son éminente vertu, succédât à sa dignité. Encore qu'il n'eut point ouvertement déclaré son intention, de peur d'offenser Marcellus, toutefois il connut aussitôt que l'indice qu'il en avait donné, avait piqué ce jeune courage, et qu'il en voulait mal à Agrippa ; de sorte que craignant qu'ils n'en vinssent aux mains, il pourvut Agrippa du gouvernement de Syrie, afin qu'il eut une honorable occasion de se retirer de la cour : mais sa modération fut si grande, qu'à la sortie de Rome il demeura en l'île de Lesbos, et ne voulut point aller prendre possession de son gouvernement ; y envoya seulement ses lieutenants pour y tenir tout le monde en obéissance et en devoir.

Il est vrai que sa présence s'y trouvant nécessaire, il s'y achemina depuis, et même en partit avec l'armée pour passer dans le royaume de Pont, où il s'était élevé un dangereux mouvement, auquel il sut bien pourvoir par l'assistance qu'il reçut d'Hérode, roi des Juifs. D'autres rapportent cette histoire tout autrement, et disent, qu'Auguste nomma Marcellus son successeur, et qu'Agrippa de dépit se retira à Metelin ville de l'île de Lesbos, mais le premier récit semble plus véritable. Après cela, Auguste s'en alla à Albe, où il renonça au consulat, afin d'en laisser l'honneur à un autre ; qui fut un acte de modestie que tout le monde loua grandement, et encore plus quand on vit qu'il subrogea en sa place Sestius, qui ayant toujours tenu le parti de Brutus, témoignait encore ouvertement après sa mort qu'il honorait passionnément sa mémoire. Le sénat portant donc une singulière révérence à la vertu d'Auguste, le déclara **tribun du peuple à perpétuité**, ordonna, qu'en toutes les assemblées de la cour, encore qu'il ne fut pas consul, il ferait telle loi qu'il lui plairait : qu'il porterait toujours le titre de proconsul, et qu'il en exercerait la charge aussi bien dans la ville que dans les provinces : qu'il n'aurait que faire d'en renouveler l'institution, et que dans les provinces il aurait plus de puissance que les gouverneurs. Et de là est venu que depuis ses successeurs ont toujours été créés tribuns du peuple à leur

avènement à l'empire. Durant que ces choses se passaient, il fut prié par les ambassadeurs des Parthes, de terminer le différent d'entre leur roi et son frère Tiridate, dont il avait déjà connu lors qu'il était en la Syrie, et d'où même il avait amené comme en otage le fils de ce roi. Auguste les renvoya au sénat, mais le sénat le pria de faire cet accord. Le Roi des Parthes demandait qu'on lui livrât son frère qui lui avait voulu ôter sa couronne, mais Auguste le lui refusa, et cependant lui renvoya son fils, afin qu'en échange il lui rendit les prisonniers, et les enseignes romaines qui avaient été prises par les Parthes aux défaites de Crassus et d'Antoine. Ce fut en ce temps-là que mourut le jeune Marcellus, qui fut pleuré de tout le monde. Auguste fit mettre son corps dans un superbe sépulcre, qu'il faisait bâtir pour y être lui-même inhumé, et outre cela fit une harangue funèbre à sa louange, et voulut qu'aux jeux solennels on portât son image faite en or, qu'on l'a mit sur une chaire d'ivoire avec une couronne d'or, et qu'on l'a plaçât au milieu de ceux qui présidaient à ces spectacles. On soupçonna Livia d'avoir contribué à cette mort, en haine de ce qu'il reculait ses enfants, mais il courut tant de maladies en ce temps-là à cause de l'intempérie de l'air, qu'il lui fut aisé de se purger de ce crime et de lever cette opinion. Sa perte fut accompagnée de plusieurs mauvais présages : on prit un loup dans la ville, le feu du ciel et la tempête gâtèrent beaucoup de maisons ; le Tibre s'enfla et se déborda, de sorte qu'il entraîna son pont, et fit que durant trois jours on n'alla que par bateaux dans la ville. L'année suivante eut aussi ses prodiges, car le même fleuve se déborda encore ; la foudre tomba sur les statues du Panthéon, et arracha la lance que celle d'Auguste tenait en sa main. Ensuite de quoi la peste affligea si cruellement l'Italie, qu'il n'y avait plus personne pour labourer les champs.

Les romains crurent que ce malheur venait de ce qu'Auguste n'était plus consul, et pour cette raison contraignirent le sénat de le créer dictateur, et de lui donner la charge de pourvoir à la ville. Le sénat pressé de la commune, qui menaçait de mettre le feu dans le palais si on l'a refusait, alla conjurer Auguste de vouloir accepter de si honorables charges que le peuple romain lui présentait avec tant d'ardeur. Il consentit de prendre le soin de faire venir des vivres dans la ville : mais quelque instance qu'on lui fit, il ne voulut point recevoir le titre de **dictateur**, dont il savait que le nom était odieux aux romains. En effet il n'en avait aussi que faire, vu qu'il avait une autorité plus grande que celle que cette qualité lui eut peu apporter. Outre cela on le voulut faire censeur perpétuel, mais il s'en excusa, et en créa d'autres en sa place. Cependant il ne laissa pas de faire beaucoup de choses qui appartenaient à cette charge : car il reforma les festins, régla les spectacles, modéra les combats des gladiateurs, et défendit aux petits fils des sénateurs, aux chevaliers, et aux femmes d'illustre extraction, de danser sur les théâtres ; de sorte qu'il ne se montrait pas seulement empereur, mais aussi législateur et censeur des romains. Or quoi qu'il usât de sa puissance avec une insigne modération, il ne pût empêcher que quelques-uns ne conjurassent contre lui : entre autres, Fannius, Cepion et Murena se laissèrent emporter à cette fureur. Mais ayant été découverts, ils furent premièrement condamnés par contumace, et depuis l'arrêt de leur mort fut exécuté par les ministres d'Auguste. Quand Cepion fut pris, il y eut un de ses esclaves qui se mit en devoir de le défendre les armes à la main, dont le père du criminel lui sut si bon gré qu'il le mit en liberté, et outre cela, aux yeux de toute la ville en fit attacher en croix un autre qui l'avait trahi : voire même il eut bien la hardiesse, de faire écrire la cause de son supplice sur son gibet. Auguste qui en apparence devait s'offenser de cette liberté, n'en fit aucune démonstration, mais donna cela à la douleur d'un

père qui avait misérablement perdu son fils. Environ ce temps-là il remit au peuple les provinces de Cypre et de la Gaule Narbonnaise, qui n'avaient plus besoin de l'assistance de ses armes ; de sorte qu'elles devinrent proconsulaires, au lieu qu'auparavant elles étaient consulaires. Son règne fut encore troublé en ce temps-là par les Astures et par les Cantabriens, mais Furnius arrivé au secours de Carisius, les dompta puissamment pour la dernière fois ; de sorte que les principaux et les plus vaillants des Cantabriens ne pouvant plus lui résister, en ce désespoir se firent mourir pour prévenir la punition de leur crime, et les Astures après avoir été défaits, se remirent derechef sous le joug des romains.

D'un autre côté les Éthiopiens sortis de leur pays sous la conduite de leur reine Candace, entèrent en Égypte, où ayant surpris les villes d'Éléphantine, de Phillis et de Sienne, taillèrent en pièces leurs garnisons, se rendirent maîtres des places, et pour montrer le peu de révérence qu'ils portaient au nom d'Auguste, renversèrent ses statues, et leur firent toutes sortes d'outrages ; mais Petronius gouverneur de la province, suivi de dix mille hommes de pied, et huit cens chevaux, leur donna la chasse, et les contraignit de se sauver dans Plescha, ville d'Éthiopie, où il leur envoya demander le sujet de ce mouvement, et d'où venait qu'ils avaient tourné leurs armes contre l'Égypte. À quoi ils répondirent, que ç'avait été pour se venger des princes et des rois d'Égypte qui les avaient les premiers offensés. Sur quoi Petronius leur fit dire, que les rois n'avaient plus rien en cette province-là, et qu'elle appartenait à l'empereur Auguste César. Entendant cela, ils demandèrent trois jours pour aviser à ce qu'ils avaient à faire : mais le terme qui leur fut accordé étant expiré, ils ne se mirent en nulle sorte de devoir de contenter les romains. Petronius indigné de leur insolence, fait marcher son armée contre eux, les contraint de venir aux mains, et parmi une faible résistance qu'ils font avec leurs mauvaises armes, en taille une partie en pièces, met le reste en fuite, et prend prisonniers ceux qui s'étaient voulu sauver dans la ville, dans les déserts et dans une île voisine. Il y avait parmi ces prisonniers force chefs de l'armée de la Reine Candace, qu'il envoya avec les autres à Alexandrie. De Plescha il passa à Premne, ville forte d'assiette, et environnée de sablons, où l'armée du grand Cambyse se perdit par la violence des tempêtes.

D'abord il l'emporta, et puis s'achemina vers Nepata ou Tanape, ville royale où Candace faisait élever son fils. Quant à elle, elle se tenait à un château assez proche de la ville, d'où elle envoya rechercher Petronius d'accord, lui offrant de lui rendre les statues et les prisonniers qui avaient été pris en l'Égypte : mais Petronius s'étant cependant saisi de la ville, et en ayant chassé le prince d'Éthiopie, l'a désola : et l'a démantela, voyant qu'il ne l'a pouvait garder. À même temps, croyant qu'on ne pouvait passer plus outre, il rebroussa chemin, s'en revint avec son butin à Premne, où il laissa une assez puissante garnison pour réprimer les courses des Éthiopiens. Depuis s'étant retiré à Alexandrie, il envoya environ mille de ses prisonniers à Auguste, et vendit le reste comme des esclaves subjugués par les armes. Candace, courageuse princesse, irritée de cet affront, mit son armée aux champs, et alla investir les garnisons des romains : mais Petronius ayant éventé son dessein, l'avait prévenu, s'était jeté dans la place qu'il avait mise en état de se défendre contre toute sa puissance. Ne pouvant donc faire autre chose, elle envoya vers lui pour faire un nouveau traité, mais il dit à ses ambassadeurs, que s'ils désiraient faire quelque chose, ils s'en allassent vers Auguste César.

À quoi ayant réparti, qu'ils ne savaient pas s'il y avait un César au monde, ni en quel lieu ils le pourraient trouver, il leur bailla des guides qui les menèrent en l'île

de Samos, où ils trouvèrent Auguste qui se préparait pour s'acheminer en la Syrie, et obtinrent aisément de lui tout ce qu'ils lui demandèrent, voire même la décharge des tributs que l'on exigeait de leurs provinces. À la naissance de cette guerre d'Éthiopie, Auguste était en la Sicile, où il s'était acheminé pour y apporter de l'ordre et de la police, et pour faire puis après le semblable dans les autres provinces jusqu'à la Syrie. Durant son absence, il s'éleva divers tumultes à Rome pour la création des consuls, dont se sentant offensé, parce qu'on le rappelait pour les apaiser, il se résolut de pourvoir d'un gouverneur qui pût réprimer les séditions de la commune, et jeta les yeux sur Agrippa, auquel il fit répudier sa femme, quoi que fille de sa sœur, et voulut qu'il épousât sa fille Julia, afin de l'autoriser davantage. On dit qu'il fut induit à faire ce mariage par les paroles que lui dit Mécenas : **ou il faut tuer Agrippa, ou il faut en faire un gendre.** Ce qu'il disait à cause du grand crédit qu'il s'était acquis dans l'empire. Agrippa ayant cette charge, réprima l'insolence du peuple, et contint tout le monde en devoir.

Auguste se reposant en son soin des affaires de la ville, après avoir mis ordre à la Sicile, et fait Syracuse et quelques autres villes colonies romaines, passa en la Grèce, alla visiter Sparte, et donna Cythère aux habitants en faveur de ce que Livia s'y étant retirée durant le triumvirat, et s'y étant sauvée avec son mari et avec son fils Tibère, ils l'avaient humainement reçue : mais il traita assez rudement ceux d'Athènes en vengeance de ce qu'ils avaient favorisé les affaires d'Antoine et de Cléopâtre ; de sorte qu'il leur ôta EGINE et Erétrie dont ils tiraient les revenus. Après cela, il fit voile et tira vers l'île de Samos, où il passa son hiver. Sur le printemps il entra en l'Asie, visita la Bithynie, et prit le soin d'accommoder les affaires de toutes les provinces, encore qu'il y eut laissé le gouvernement au peuple romain. Il fit sentir aux unes les effets de sa douceur et de sa libéralité, et aux autres ceux de sa sévérité et de sa justice. Il déchargea quelques villes des subsides qu'elles payaient, et imposa aux autres de nouveaux tributs. Il ôta la liberté à ceux de Cyzique, d'autant qu'en une sédition populaire ils avaient outragé de verges, et puis fait mourir quelques citoyens romains. Étant passé en la Syrie, il punit de mort ceux qui se trouvèrent coupables des factions qui s'étaient élevées parmi les Tyriens et parmi les habitants de Sidon. Phraate roi des Parthes le sentant en la Syrie, et craignant qu'il ne lui déclarât la guerre, sur ce qu'il ne l'avait pas satisfait en ce qu'il avait désiré de lui, lui renvoya promptement les enseignes et les prisonniers qui étaient en sa puissance, dont Auguste fut aussi glorieux que s'il eut vaincu ces barbares en une bataille rangée, tenant à un singulier honneur que la terreur de son nom les eut contraints de rendre en pleine paix ce qu'ils avaient gagné sur les romains au milieu de la guerre : à raison de quoi il fit faire de grands sacrifices, et voulut qu'on bâtît dans le capitole un temple à Mars le vengeur, pour y faire appendre les enseignes qu'il avait retirées des Parthes, afin que ce fut un monument éternel de son bonheur. En ce temps-là Julia femme d'Agrippa, accoucha d'un fils qui fut nommé Caius, pour la naissance duquel le sénat ordonna qu'on ferait un sacrifice perpétuel. Cependant Auguste allait visitant les provinces de l'orient, dans lesquelles il permit aux habitants de vivre selon leurs anciennes formes, et se délibéra de n'y rien innover, et même jugea qu'il était à propos de se contenter de ce qui était acquis à l'empire, sans entreprendre de nouvelles conquêtes, et là dessus en écrivit au sénat pour lui faire trouver bonne cette sage résolution ; en suite de quoi il n'émeut alors aucune guerre, mais laissa l'Arabie au fils du roi Jamblique, et au fils de Tarcondimote la Cilicie, ne lui retranchant que quelques terres maritimes qu'il donna à Archélaüs avec la basse

Arménie, vacante par la mort du roi des Mèdes naguères décédé. Il donna aussi à Hérode, roi des Juifs, la tétrarchie d'un certain Zenodote. Ce prince juif, qui est celui même sous lequel le fils de Dieu prit naissance de la vierge sa mère, avait été passionné partisan d'Antoine, duquel il avait reçu de grands bienfaits. Car parmi les puissantes factions des juifs, qui avaient fait toutes sortes d'efforts pour l'arracher de son trône, il l'avait toujours maintenu, et même les Parthes lui ayant ravi sa couronne, et s'étant à toute peine sauvé de leurs mains lors que Pacore surprit et pilla Jérusalem : comme depuis il se fut rendu à Rome, Antoine qui s'y trouva en ce temps-là, ému de compassion de la misère d'un si grand roi, fit tant par l'entremise d'Auguste et de ses autres amis, que le sénat le prit en sa protection, et déclara la guerre à Antigone que les Parthes avaient maintenu contre lui : en suite de quoi Hérode s'en étant retourné en la Judée, et étant assisté par Sosius lieutenant d'Antoine, reprit Jérusalem, et reconquit son royaume, et même en sa considération Antoine fit depuis décapiter Antigone pris dans Jérusalem, afin qu'il n'y eut plus personne qui pût lui quereller cette couronne. Hérode de son côté témoignait un grand respect et une extrême fidélité à Antoine, mais en ces entrefaites il arriva qu'il fut défait à Actium, de sorte qu'Hérode destitué d'un si puissant appuy, se vit à deux doigts de sa ruine, chacun jugeant qu'Auguste indigné de l'assistance qu'il avait rendue à son ennemi, ne lui pardonnerait jamais cette offense. Hérode opposant sa constance au malheur, s'achemina vers Auguste, et l'alla trouver à Rhodes, où il s'était transporté quelque temps après sa victoire.

Étant arrivé à Rhodes il quitta son diadème, mais il retint tous les autres ornements de la royauté, et de cette sorte s'alla présenter à Auguste, et au lieu de se montrer abattu en ce changement de sa fortune, fit paraître la grandeur de son courage par la liberté du langage qu'il lui tint, non pour s'excuser, mais plutôt pour justifier ses actions. Car il avoua franchement à Auguste, [qu'il avait une étroite amitié avec Antoine ; etc.](#) Auguste prit plaisir à la liberté de ses paroles ; lui fit reprendre sa couronne, et lui fit reconfirmer son royaume par arrêt du sénat. Hérode sut si bien cultiver l'amitié d'Auguste, que depuis il impétra de lui tout ce qu'il lui demanda. Aussi se départit-il des lois et de la religion de son pays, pour obliger son bienfaiteur, vu qu'il bâtit des villes et des temples à son honneur : et entre autres monuments de son affection, il fit bâtir en la Phénicie, Césarée, où il fit faire de superbes palais, et un port qu'il rendit l'un des plus beaux et des plus commodes qui fussent en tout l'orient, quoi qu'auparavant ce fut un havre de dangereux accès. S'étant donc insinué de cette sorte en l'esprit d'Auguste, il envoya ses enfants à Rome le visiter. Auguste lui en sut extrêmement bon gré, et reçut humainement ces jeunes princes, en faveur desquels il permit à leur père de résigner son royaume à celui qui lui serait le plus agréable d'entre eux. Là dessus ce capitaine des voleurs nommé Zenodote, qui avait acheté l'état de Lysanias, ayant été accusé à Auguste des voleries que faisaient ses gens, Auguste sur les lettres de Varus qui était en la Judée, donna tout cet état à Hérode, qui en prit incontinent possession, et qui s'y sut bien maintenir, nonobstant les accusations de ce Zenodote, qui prit le chemin de Rome pour le calomnier, et pour le perdre auprès de l'empereur. La mort de ce malheureux qui arriva peu de temps après, termina leurs différends, et assura la possession de son état à Hérode, à qui Auguste en un second voyage de Syrie la confirma. Mais Hérode ne fut pas seul qui se sentit de la splendeur de ce grand monarque. Il donna même à un enfant nommé Mithridate, la Commagène, dont le Roi avait fait mourir le père de ce jeune prince. Et d'autant que ceux de la haute Arménie se plaignaient d'Artabace, et demandaient pour leur roi, son frère

Tigrane, qui était alors à Rome, il fit venir Tibère, et lui donna la commission d'aller mettre Tigrane en possession de ce royaume, afin d'en chasser Artabace.

Devant que Tibère y fut arrivé, les Arméniens avaient déjà tué Artabace, et néanmoins il s'attribua toute la gloire de cette action, d'autant qu'il mit le diadème sur la tête de Tigrane. Dès lors il se promettait de parvenir un jour à l'empire ; à cause qu'approchant de la ville de Philippes, et étant au même lieu où s'était logé Antoine au temps de la bataille, on ouït comme un bruit d'armes, et il sortit une flamme de l'autel que le même Antoine avait fait dresser au milieu de son camp. Auguste étant de retour en Samos, donna une pleine liberté aux habitants de l'île, en récompense de ce qu'ils l'avaient recueilli avec toute sorte d'honneur. Il dépêcha aussi plusieurs grandes affaires, et même y ouït des ambassadeurs des indes qui étaient venus pour conclure l'alliance qu'ils avaient auparavant recherchée. Pour obtenir ce qu'ils demandaient, ils lui firent de magnifiques présents au nom de leurs maîtres. Entre autres choses ils lui offrirent des tigres, qui fut une chose nouvelle aux romains qui n'en avaient jamais vu. Outre cela, ils lui présentèrent un jeune garçon qui n'avait point de bras : mais qui au lieu des mains se servait des pieds, avec lesquels il bandait un arc, décochait les flèches, et même portait la trompette à la bouche, et en sonnait, avec l'étonnement des romains et des autres étrangers.

Après avoir conclu leur traité, Auguste les mena à Athènes, où un de ces ambassadeurs nommé Zarmare, suivant la coutume des philosophes indiens, ou parce qu'il se sentait cassé de vieillesse, ou même pour quelque gloire, et pour faire montre de sa constance à Auguste et aux Athéniens, s'étant fait recevoir aux cérémonies de Cérès et de Proserpine, se fit dresser un bûcher, et puis se couchant dessus, se fit brûler comme autrefois Calanus avait fait en présence d'Alexandre. Durant tout cela il s'émeut de nouvelles séditions, et y eut du meurtre à Rome en la création d'un consul qu'on voulait donner pour collègue à Sentius, d'autant qu'Auguste à qui on avait réservé cette place, ne revenait point à Rome : et la mutinerie du peuple alla si avant, que le sénat donna la charge à Sentius de prendre garde à la ville ; mais il la refusa, et envoya avertir Auguste de tous ces tumultes. Auguste voyant qu'il ne pouvait couper les racines du mal par les voies qu'il avait tenues, nomma consul un de ses lieutenants appelé Lucretius, qui avait été au rang des proscrits, et l'envoya à Rome, où il s'achemina aussi bientôt après lui. Le sénat et le peuple voulaient lui faire une triomphante entrée, mais il refusa tous les honneurs qu'ils lui décernèrent, et permit seulement que l'on dressât un autel à la fortune pour son heureux retour, le jour duquel fut mis au rang des fêtes romaines sous le nom d'Auguste. Et voyant que les magistrats et le peuple s'opiniâtraient à vouloir aller au devant de lui, et à le recevoir en pompe, pour rompre ce coup, il entra de nuit dans la ville. Le jour suivant il fit déférer à Tibère les honneurs prétoriaux, et permit à Drusus de demander les grandes charges cinq ans devant le temps qui était ordonné par les lois. Après cela il fut prié du sénat et du peuple de mettre lui-même la main à la reformation des abus qui s'étaient glissés dans la ville, et les sénateurs voulaient s'obliger par serment qu'ils obéiraient à tout ce qu'il ordonnerait, mais il les dispensa de prêter le serment, et protesta d'établir par tout une bonne police.

Ayant eu avis qu'il y avait quelques tumultes dans les Gaules, et même que les Allemands y faisaient des courses, il en donna le gouvernement à Agrippa, et le tirant de Rome où il l'avait fait gouverneur, l'envoya pour mettre ordre à ces provinces. Agrippa s'y étant depuis acheminé, et y ayant apaisé tous les troubles

; fut contraint de passer en Espagne pour réprimer l'audace des Cantabriens qui s'étaient derechef révoltés.

Ce voyage lui donna bien de la peine, d'autant que ces farouches peuples n'espéraient plus de pardon des romains, parce que les principaux d'entre eux, qui aux guerres passées avaient été vendus comme des esclaves, ayant tué leurs maîtres, avaient pris les armes, et fait un dernier effort pour défendre leurs vies et leur liberté. Outre cela, les soldats des vieilles bandes qu'il avait avec lui, se mutinèrent par plusieurs fois, si bien qu'il fut contraint de dégrader des armes une légion entière, et de châtier sévèrement les complices de leur rébellion. Enfin toutefois il vainquit les barbares, tailla en pièces presque tous leurs gens de guerre, ôta les armes aux autres, et tira le peuple des montagnes, et le fit venir habiter à la campagne pour y labourer la terre, et y mener une vie tranquille.

Auguste lui fit décerner le triomphe pour une si signalée victoire, mais il fut si modeste qu'il le refusa : ce sage mondain, et cet avisé courtisan ne voulait point donner d'ombrage à son prince, et gardait bien la règle qu'il avait donnée à ses semblables, de déférer toujours à leur maître l'honneur de ce qu'ils faisaient de plus glorieux, s'ils voulaient se maintenir en faveur. Cette modération était extrêmement agréable à Auguste, qui en récompense de sa probité et de sa franchise, l'éleva aux premiers honneurs, et le fit comme compagnon de son empire. Parmi tout cela, Auguste voulait nettoyer le sénat, de beaucoup de personnes indignes qui s'y étaient jetées par faveur : mais outre la difficulté qu'il y rencontra, cela lui acquit la haine de ceux qui pensaient avoir été injustement retranchés. En suite de quoi il se fit des conjurations contre sa vie, et contre celle d'Agrippa : il fit châtier quelques-uns de ceux qui en furent chargés. Et se ressouvenant que quelques années auparavant le fils de Lepidus avait conspiré contre lui ; pour donner de la terreur aux autres, il fit venir le misérable père, des champs à la ville, et le traita si indignement qu'il l'immola à la risée du sénat et du peuple. Et toutefois parmi tout ce mépris qu'on faisait de lui, il y eut un sénateur nommé Antistius Labeon qui voyant que le rang lui était échu selon l'ordonnance d'Auguste, de choisir celui qu'il jugerait le plus digne pour le mettre dans le sénat, eut bien la hardiesse de nommer Lepidus : sur quoi Auguste indigné de son élection, lui demandant *s'il n'en connaissait point de plus capable que lui*, il répondit *que chacun avait son opinion*. Et là dessus Auguste se mettant en colère, et lui reprochant que c'était un parjure, le menaça de le faire mourir. Labeon sans autrement s'étonner de ses menaces, lui répartit, *que quant à lui il ne pensait point s'être mépris, d'avoir jugé digne de l'entrée du sénat, un personnage qu'Auguste laissait jouir de la souveraine sacrificature*. Ce qui adoucit tellement Auguste, qu'il en perdit toute la colère qu'il avait conçue contre lui. Car aussi parmi toutes leurs inimitiés il n'avait jamais voulu dépouiller Lepidus de cette dignité, encore qu'il eut toutes les envies du monde de se voir souverain pontife ; de sorte que la liberté et l'opiniâtreté de Labeon trouva sa défense et son appui dans son exemple, et n'en reçut aucun mal. Je laisse les lois qu'il fit cette année-là pour réprimer le luxe et la pompe des dames, d'autant que les romains sachant ce qui se passait dans sa maison, se moquaient de sa reformation, qu'il devait commencer par sa femme et par sa fille. Il fit tout plein d'autres ordonnances, mais elles chargeraient trop cette histoire. Furnius et Silanus étant consuls, sa fille Julia accoucha d'un second fils qui fut nommé Lucius.

Auguste sans attendre que son frère et lui, fussent parvenus à un plus grand âge, les adopta tous deux ; se figurant qu'ayant des héritiers assurés, personne ne conspirerait plus contre sa vie. Cependant voyant que son séjour à Rome le

faisait mépriser aux uns, et haïr aux autres, il se résolut d'aller faire un voyage dans les Gaules, sous ombre d'aller apaiser les tumultes qui s'y étaient élevés. Quelques-uns rapportent ce départ, aux amours de lui et de Terentia, femme de Mécenas, dont tout le monde parlait à Rome, et dit-on que voulant étouffer ce bruit, et toutefois en jouir, d'autant qu'il l'aimait éperdument, il s'avisa de ce voyage, d'autant que cette courtisane accompagnant son mari, il aurait plus de liberté de la voir. Ayant donc dédié le temple de Quirinus, dans lequel il fit ériger soixante et seize colonnes, dont le nombre fut comme un présage de l'âge qu'il a vécu, ayant outre cela fait donner au peuple un combat de gladiateurs par Tibère, et laissé le gouvernement de la ville et de toute l'Italie à Taurus, il prit le chemin des Gaules, et mena avec lui Tibère, encore qu'il fut alors prêteur ; mais en son absence il fit exercer sa charge par Drusus.

À peine fut-il parti, que le temple dédié à la déesse de la jeunesse fut brûlé du feu du ciel. Il entra aussi un loup affamé dans la ville qui y fit quelque carnage : outre cela, on vit dans le ciel comme une torche ardente qui allait du midi contre le septentrion. Le sénat effrayé de ces prodiges et de plusieurs autres encore qui arrivèrent en ce même temps, ordonna qu'on ferait des vœux et des sacrifices solennels pour son heureux retour, mais cela n'empêcha pas qu'il ne s'élevât des guerres et des tumultes en diverses parties du monde, aux pieds des Alpes, en Allemagne, en Dalmatie, en Espagne, en Macédoine et en Thrace. Auguste apaisa les autres mouvements par ses lieutenants, mais il prit la charge d'aller lui-même châtier l'insolence des Allemands, qui ne se contentant pas d'avoir crucifié quelques citoyens romains, s'étaient jetés dans les Gaules, et avaient défait Lollius général de l'armée romaine. Le bruit courant par tout qu'il tournait ses armes contre les Allemands, ils lui envoyèrent des ambassadeurs pour lui demander la paix, qu'il leur accorda à certaines conditions, dont ils lui laissèrent des otages. Étant dans les Gaules, il y trouva un prodigieux exemple d'avarice, de rapine, et de cruauté.

Il y avait mis un certain affranchi de son père pour y lever les tributs des provinces. Ce misérable, quoi qu'originaire de la France, abusant du nom et de l'autorité des romains, et ne se contentant pas de recueillir les subsides ordinaires, en imposait d'autres qu'il exigeait avec une sévérité insupportable. Parmi cette oppression du peuple, il s'avisa d'une désespérée invention pour la charger davantage ; car les Français étant obligés de payer leurs taxes par chaque mois, au lieu que l'année est composée de douze mois, il la départit en quatorze, et voulut qu'il y eut deux mois de surcroît. Les Français voyant Auguste en leur pays, s'adressent à lui, et lui font de si grandes plaintes contre ce tyran, qu'il eut honte de l'avoir mis en cette charge, où il avait commis tant de méchancetés ; et pour couvrir sa douleur, fit démonstration de se fâcher contre les Français, et de n'ajouter nulle foi à leurs accusations, et cependant témoigna son courroux à cet infâme exacteur. Mais il sut bien l'apaiser, et se moqua plaisamment des français. Il le pria de vouloir prendre la peine de se transporter en sa maison, pour chose qui importait à son service, et comme il y fut entré, il lui montra de grands monceaux d'or et d'argent, et d'autres choses précieuses qu'il avait amassées, et lui dit qu'à dessein il avait recueilli tout ce grand trésor des Gaules, afin que les Français n'eussent pas moyen de lui faire la guerre, ni de troubler l'empire romain : et qu'au reste il lui avait réservé toutes ces richesses ; qu'il les fit enlever, et qu'il en disposât comme il lui plairait. Auguste feignit de lui savoir bon gré d'avoir ainsi affaibli les Français, et cependant se servit assez librement de ses rapines. De cette sorte ce monstre d'avarice évita le châtement des oppressions qu'il avait faites. Cependant Drusus et Tibère firent

quelques exploits en Allemagne. Ceux d'alentour d'Ausbourg et des montagnes de trente, ayant fait diverses courses dans les Gaules, s'étaient jetés aussi dans l'Italie, et l'avaient ravagée avec tant de cruauté qu'ils avaient tué tous les enfants mâles, même ceux qui étaient encore dans les ventres de leurs mères, dont Auguste ayant eu avis dépêcha Drusus avec une armée pour aller châtier cette excessive barbarie. Drusus les rencontrant sur les Alpes, où ils s'étaient rendus pour l'attendre et pour le combattre, en tailla une partie en pièces, et chassa le reste hors de l'Italie : mais ralliant leurs compagnons, ils repassèrent dans les Gaules, et y firent de nouvelles ruines. Auguste pour mettre fin à cette guerre, envoya contre eux Tibère, qui se joignant à Drusus fit un tel devoir contre ces barbares, que les ayant battus en diverses rencontres, il se fit maître de toute la Rhétie, d'où il tira les plus vaillants hommes qu'il transporta ailleurs, et n'y laissa que le menu peuple pour cultiver les terres.

Cette année-là mourut Pollion chevalier romain, qui n'étant qu'un affranchi, a laissé dans l'histoire des exemples d'une insigne cruauté, qui a servi à recommander la clémence d'Auguste : car ce cruel homme nourrissant curieusement des lamproies dans ses viviers, il arriva une fois qu'Auguste étant en festin chez lui, un de ses serviteurs rompit un verre de cristal, dont ce furieux maître entrant en colère, n'eut point de honte de commander en la présence de l'empereur, qu'on l'allât aussitôt jeter dans un de ses viviers, pour le faire servir de proie aux poissons. Le misérable esclave alla aussitôt se jeter aux pieds d'Auguste, et le conjura, non de lui vouloir sauver la vie, mais de faire changer le genre de son supplice. Auguste s'efforça premièrement d'apaiser Pollion, mais ne pouvant l'adoucir il le pria de faire apporter tous les verres et tous les vases de cristal qu'il avait en sa maison, et comme il les lui eut présenté, il les fit tous casser, et par ce moyen lui ôta tout sujet de se courroucer contre ses serviteurs pour choses si légères.

Au temps de cette mort, Auguste fit diverses colonies romaines dans l'Espagne et dans les Gaules. Il rendit aussi la liberté à ceux de Cyzique. L'année suivante le feu prit au temple des vestales, à raison de quoi on en enleva les reliques pour les sauver dans le palais. Hors de Rome les pannoniens firent quelques nouvelles révoltes, mais leur audace fut bientôt réprimée. Les liguriens habitants des Alpes, furent aussi subjugués et soumis à l'empire. En Pont il y eut une autre sédition par les pratiques d'un certain Scribonius, qui feignant d'être petit-fils de Mithridate, se saisit du Bosphore, épousa la veuve du roi Asandre, et fille de Pharnace, et voulut faire croire qu'Auguste lui avait donné ce royaume. Agrippa ayant eu avis de cette audace, envoya Polemon Roi de cette partie de Pont qui regarde la Cappadoce, afin de se saisir de cet usurpateur et de tout l'état. Devant que Polemon arrivât au Bosphore, les habitants ayant découvert la fraude de cet imposteur, l'avaient massacré. Toutefois ne voulant point avoir Polemon pour roi, prirent les armes contre lui. Il les défit en bataille, mais il ne pût pleinement les subjuguier. À cause de quoi, Agrippa passa lui-même dans leur état, et à vive force les contraignit de recevoir pour leur Roi Polemon, auquel par le commandement d'Auguste il fit épouser la veuve d'Asandre que Scribonius avait abusé. On décerna le triomphe à Agrippa pour cette victoire, mais il se contenta des prières publiques qui furent faites à Rome pour sa prospérité.

Auguste ayant composé les affaires des Gaules, de l'Espagne et de l'Allemagne, proposa de s'en retourner à Rome, et y arriva au temps que Balbus dédia son théâtre. Le sénat avait ordonné qu'on érigerait un autel pour son retour, et que tous ceux qui réclameraient sa faveur lors qu'il serait dans la ville, auraient remissions de leurs crimes : mais Auguste empêcha que ces décrets n'eussent

lieu ; et de peur que le peuple ne vint en foule au devant de lui, il entra encore de nuit en la ville, pour éviter la pompe, et pour décharger ses citoyens de cette peine. Le jour d'après son entrée il monta au capitole, et arracha les lauriers qui étaient à l'entour des haches qu'on portait devant lui, et les alla lui-même consacrer aux pieds de Jupiter. À la sortie du capitole il fit ses largesses au peuple pour s'entretenir toujours en son amour. Il assembla aussi le sénat, et lui présenta un mémoire de tout ce qu'il avait fait en son voyage, et commanda qu'il fut lu publiquement par le questeur. Dans ce même mémoire il avait borné le temps de la milice, et les récompenses, soit de l'argent, soit des terres qu'il voulait donner aux soldats pour leur retrancher toute occasion de se mutiner. Son ordonnance portait, que les prétoriens devaient servir douze ans devant que d'être licenciés, et les autres seize, et toutefois les salaires des prétoriens surpassaient de beaucoup ceux de leurs compagnons d'armes. Après cela il dédia le théâtre de Marcellus, et donna au peuple des spectacles et des jeux, durant lesquels son petit fils Caius représenta avec les autres enfants, la destruction de Troie. À ces jeux il fit tuer jusqu'à six cent bêtes sauvages qu'il avait fait venir d'Afrique. Jules fils d'Antoine célébra aussi le jour natal d'Auguste, et fit faire en son honneur des courses de chevaux, et une magnifique chasse ; puis par l'arrêt du sénat donna le festin à l'empereur et aux sénateurs dans le capitole. Quant à Auguste il fit derechef une revue du sénat, dont la dignité était si ravalée à cause de la grande pauvreté de ceux de ce corps, que personne ne se souciait plus d'y entrer, et même il se trouva des enfants des sénateurs qui ayant été nommés en la place de leurs pères, refusèrent de l'accepter. Auguste voulant remettre cet illustre corps en sa première splendeur, contraignit ceux qui en pouvaient supporter la charge de se résoudre à l'exercer.

Parmi cela il donna la commission à Tibère de faire représenter les jeux que le peuple avait promis pour son heureux retour dans la ville ; et à même temps Lepidus venant à mourir, il lui succéda en l'office de souverain sacrificateur, sans vouloir recevoir les honneurs que le sénat lui offrit en considération de cette dignité ; et même comme il vit que la compagnie voulait à toute force lui en décerner d'excessifs, il se leva de l'assemblée, et se retira dans sa maison. Agrippa étant de retour de son gouvernement de Syrie, il lui fit continuer encore pour cinq ans la dignité de tribun du peuple, et à même temps ayant avis d'une nouvelle rébellion de la Pannonie, il l'envoya avec une armée faire la guerre à ces mutins. Mais aussitôt que les pannoniens eurent les premières nouvelles de son entrée dans leurs provinces, ils se remirent en leur devoir, à raison de quoi il reprit le chemin d'Italie. Soudain qu'il fut passé en la Campanie, il tomba malade d'une cruelle maladie qui l'ôta du monde. Auguste ayant été averti de son indisposition, lui voulut faire l'honneur de l'aller voir durant son mal : mais à son arrivée il trouva qu'il avait rendu l'âme, dont il fut extraordinairement affligé.

Il fit transporter son corps à Rome, lui rendit les derniers devoirs avec toute la pompe qu'on eut su désirer, le loua publiquement à son convoi, et le fit mettre dans le même sépulcre dans lequel il voulut depuis être inhumé. Il faut confesser qu'en le perdant, il perdit le meilleur et le plus fidèle ami qu'il eut au monde, et la république, un des plus vertueux citoyens qu'elle eut jamais porté. Il avait usé de l'amitié d'Auguste plus pour l'utilité publique que pour son avancement particulier. Il était si exempt de toute vanité, qu'ayant remporté de célèbres victoires, il refusait l'honneur des triomphes, et voulait que toute la gloire en fut donnée à son maître : de cette sorte il fuyait la jalousie d'Auguste, et se faisait aimer du reste du monde. Aussi favorisait-il tellement la monarchie, qu'il n'oubliait nulle sorte de bons offices qu'il ne rendît au peuple. Il avait fait de si

magnifiques aqueducs pour fournir d'eau toute la ville, qu'un jour le peuple se plaignant de la cherté du vin, Auguste irrité de sa plainte, lui dit, **que son gendre Agrippa avait suffisamment pourvu à ce que personne ne mourût de soif**. Il fit encore d'autres superbes ouvrages pour la commodité et pour l'embellissement de Rome, et même par son testament il donna au peuple sa maison, et les étuves qui portaient son nom : et afin qu'ils se pussent laver sans qu'il leur coûtât rien, laissa certains héritages à Auguste pour les entretenir et pour en faire la dépense. Auguste témoigna un regret incomparable de la perte d'un si excellent personnage, et même pour en imprimer une plus vive souvenance au peuple, il lui distribua une grosse somme d'argent qu'il assura lui avoir été laissée par le défunt, encore qu'il l'eut prise dans ses coffres. Il fit aussi nommer de son nom son posthume Agrippa, afin de conserver par ce moyen la mémoire du père. Sa mort fut annoncée par plusieurs prodiges qui arrivèrent en ce temps-là, et entre autres par un effroyable comète, qui s'étant montré durant plusieurs jours, se convertit enfin en une torche ardente. Le décès d'Agrippa mit Tibère aux affaires, d'autant que Caius et Lucius les deux premiers fils de son dernier mariage, n'étant encore alors que des enfants, Auguste voulut qu'il succédât au crédit d'Agrippa ; et pour le rendre plus considérable, lui fit répudier sa femme, afin qu'il épousât sa fille Julia, veuve du défunt. Après ses noces il l'envoya en Pannonie, dont les peuples ayant entendu la mort d'Agrippa, s'étaient encore une fois rebelles. Tibère ayant fait prendre les armes à leurs voisins qui savaient leur forme de combattre, les défit et les dompta entièrement, et pour arracher toutes les racines des rebellions, vendit la fleur de leur jeunesse et en fit des esclaves, pour leur ôter le moyen de remuer. Le sénat lui décerna le triomphe pour cette victoire, mais Auguste voulut qu'il se contentât des ornements triomphaux. Drusus égala ou plutôt surmonta sa gloire aux guerres qu'il fit en la haute et en la basse Allemagne : car il subjuga ces farouches nations et les mit à la raison, nonobstant toute leur résistance qui ne servit qu'à accroître sa réputation. Le sénat lui décerna aussi les ornements triomphaux, et le désigna proconsul après qu'il aurait achevé sa préture. Toutes ces prospérités furent cause qu'on fit à Rome force jeux, et qu'on célébra la naissance d'Auguste avec toute sorte de réjouissance, et avec le plaisir de la course des chevaux et de la chasse des bêtes sauvages.

Tibère eut encore beaucoup d'heureux succès, non seulement contre les Pannoniens, mais aussi contre les Dalmates, dont il châtia la désobéissance, et les remit à leur devoir : en considération de quoi le sénat lui donna la même autorité et les même dignités qu'il avait données à Drusus. Pison gouverneur de la Pamphylie, eut aussi part à ces honneurs, à cause des victoires qu'il obtint aux confins de la Thrace, et en la Macédoine, contre les barbares qui y avaient tout mis en trouble.

En ce temps-là Auguste fit faire le cens, c'est à dire l'estimation et le dénombrement des biens des sujets de l'empire, et voulut être mis au rolle avec les autres, aussi bien que s'il eut été une personne particulière. Il reforma encore quelque chose au sénat, et prescrivit particulièrement le nombre qu'il voulait suffire pour pouvoir juger les procès, d'autant que devant ce jour-là il fallait toujours 400 sénateurs pour juger une affaire.

Le peuple contribuant beaucoup d'argent pour lui faire des statues, il rejeta cette vanité, et en fit faire des images du salut, de la paix, et de la concorde. Le peuple ne laissa pas de continuer tous les ans au premier jour de janvier, à lui présenter de l'argent comme en forme d'étrennes, qu'il recevait avec toute sorte de courtoisie et de remerciement. Cette année-là il perdit sa soeur Octavia, à

laquelle il fit rendre de grands honneurs après sa mort, mais non pas encore tous ceux que le sénat lui avait décernés, d'autant qu'il en jugea quelques-uns trop pleins de majesté pour une femme, quoi que princesse douée de beaucoup d'éminentes vertus. Drusus en porta le deuil, et fit son oraison funèbre sur la tribune aux harangues. Après tant de victoires, et parmi une si glorieuse paix qui faisait fleurir les villes et les champs, il était en résolution de faire fermer le temple de Janus : mais les daces qui couraient la Pannonie, et les dalmates qui se soulevèrent à cause des excessifs subsides qu'on exigeait d'eux, furent cause qu'on le laissa encore quelque temps ouvert. Leurs soulèvements apprêtèrent à Tibère un sujet de gloire, d'autant qu'ayant eu la commission d'Auguste de leur faire la guerre, il s'en acquitta si dignement, qu'Auguste le ramenant avec Drusus de la Gaule lyonnaise à Rome, lui fit recevoir tous les honneurs que méritait sa conduite. Drusus eut toute sorte de part à cette gloire, d'autant qu'il s'était aussi vaillamment porté contre les Allemands ; mais ce jeune prince étant prêt de repasser en Allemagne, il arriva à Rome des prodiges qui furent de vrais présages du malheur qui l'accueillit en ce voyage : et entre autres, le tonnerre qui tomba dans le temple de Jupiter au capitole, fut jugé ne signifier rien de bon pour lui ; mais cet accident n'empêcha pas qu'il ne continuât son voyage, et qu'il ne se jetât dans l'Allemagne pour dompter les peuples qui habitent le long du Rhin. Il trouva une grande résistance parmi ces sauvages nations, mais nonobstant cela, il poussa si avant ses armes victorieuses et ses conquêtes, qu'il pénétra jusqu'au fleuve d'Elbe, qui a sa source dans les montagnes des vandales, et qui va se décharger dans l'océan. Il voulut passer cette rivière, mais il n'en pût jamais venir à bout. À raison de quoi, il se résolut de retourner sur ses pas ; mais devant que de s'éloigner, il dressa sur sa levée de superbes trophées pour servir de monument à sa gloire. On dit qu'étant sur les rives de ce grand fleuve, il se présenta à lui une dame plus vénérable que l'ordinaire des autres femmes, qui lui tint ce langage : **Drusus, hé ! Où est-ce que ton ambition te pousse ? Ta destinée ne permet pas que tu voies tous ces lieux ici. Retire-toi donc, car tu es arrivé à la dernière période de ta vie et de tes conquêtes.**

L'évènement répondit à cette fatale menace : car devant qu'il se fut rendu à la rivière du Rhin, il mourut, au grand regret de son armée, qui avait sa valeur en singulière admiration. Auguste ayant eu la nouvelle de sa maladie, fit venir vers lui Tibère, et l'envoya aussitôt voir son frère, qu'il trouva aux abois de la mort. Il fit amener son corps à Rome, et le fit premièrement transporter par les tribuns et par les centeniers jusque dans le camp où les légions passaient leur hiver, et puis de là le fit enlever par les magistrats et par les premiers hommes des villes par où il passait. Étant arrivé à la ville, on le mit sur la place pour être vu de tout le monde, et non seulement Tibère, mais Auguste même lui fit une harangue funèbre, et le loua publiquement. Auguste fit la sienne hors de Rome dans le cirque de Flaminius, et cela, devant qu'il entrât dans la ville, d'autant que les lois ne permettaient pas que celui qui en était sorti avec une armée, rentrât dans l'enceinte des murailles, devant que d'avoir rendu compte de ce qu'il avait fait en son voyage. Les plus honorables chevaliers et les sénateurs le portèrent au champ de mars, où ayant été brûlé, Auguste fit mettre ses cendres dans son tombeau, lui fit donner à lui et à ses enfants le nom de Germanicus, et outre cela, lui fit dresser sur les rives du Rhin, des statues, des arcs de triomphe, et d'autres monuments de sa gloire.

Tibère ayant fait beaucoup de belles choses en Allemagne, en Dalmatie, et en Pannonie, entra dans la ville, reçut l'honneur du triomphe, qu'on appelle ovation, traita le peuple partie au capitole, et partie dans la ville, et à même temps Livia

et Julia firent festin aux dames. On avait préparé les mêmes honneurs pour Drusus, mais l'appareil en fut changé en la pompe de ses obsèques. Le sénat voyant Livia désespérément affligée de la mort de son fils, s'efforça de la consoler par divers honneurs qu'il lui décerna, et entre autres choses lui fit ériger force statues, et ordonna qu'encore qu'elle n'eut nul enfant d'Auguste, elle jouirait des mêmes privilèges dont jouissaient celles qui en avaient mis trois au monde. Parmi tout cela, Auguste fit encore diverses lois pour régler les assemblées du sénat, et pour les obliger de se rendre plus diligemment à la cour, afin de juger les procès, et établir la coutume de lire hautement les noms des sénateurs, pour voir ceux qui étaient absents. Il ordonna aussi qu'encore qu'ils ne fussent pas nombre suffisant, ils ne laisseraient pas d'examiner les affaires, et d'en mettre par écrit le résultat, pour montrer quel était leur avis, encore qu'il ne fut pas tenu pour un arrêt absolu de la compagnie. Le même s'était toujours pratiqué lors qu'il s'était tenu en un autre lieu, ou en un autre temps que l'ordinaire, ou qu'il avait été assemblé sans un légitime édit, ou que les tribuns s'étaient opposés à ses arrêts. Car il ne laissait pas de se faire un extrait des avis, qui était publié, afin que tout le monde connût quelle était l'opinion du sénat, qui en fin tenait lieu d'un arrêt, et s'autorisait avec le temps selon la coutume des romains.

Au reste, durant tout ce temps-là, Auguste se montra si populaire, qu'un soldat l'étant venu prier de l'assister en une cause qu'il avait au sénat, et Auguste lui ayant donné un de ses amis pour être son procureur, à raison que ses occupations ne lui permettaient pas de s'y trouver lui-même, ce soldat eut bien la hardiesse de lui reprocher, **qu'aux guerres il ne l'avait pas ainsi servi par procureur ; mais qu'il s'était lui-même exposé aux dangers pour l'assister**. De quoi se trouvant touché au vif, il quitta toutes ses affaires, et s'en alla à la cour pour défendre ses intérêts.

Étant demeuré quelque temps hors de la ville, à cause du convoi de Drusus, enfin il y entra, et sans se soucier des coutumes, alla lui-même consacrer aux pieds de Jupiter Feretrien une couronne de laurier pour ses victoires, mais il ne voulut point qu'on en fit des fêtes ; alléguant pour sa raison qu'il avait plus perdu par la mort d'un si grand personnage, qu'il n'avait gagné par ses conquêtes. Les consuls ne laissèrent pas de lui rendre ce qui était dû à sa vertu, et même contraignirent quelques-uns de ses prisonniers de combattre en son honneur à la façon des gladiateurs. Auguste tâcha d'ôter les corruptions dont usaient ceux qui aspiraient au consulat et aux autres grandes charges, et n'osant en faire une exacte recherche, en dissimula beaucoup, parce qu'il ne voulait ni déposer, ni pardonner aux coupables : seulement ordonna-t-il que ceux qui aspiraient, comme pour gage de leur innocence, mettraient une somme d'argent entre ses mains, afin que s'il se trouvait après qu'ils eussent donné quelque chose pour pratiquer les voix, leur argent fut confisqué en punition d'une si infâme poursuite. Le terme de dix ans qu'il avait pris pour se déposer de sa dignité, était alors expiré. Afin d'amuser le peuple, comme il avait déjà fait, il fit démonstration de vouloir tenir sa parole, et de rendre à la république sa première liberté : mais il se laissa doucement aller aux prières que le sénat, qui savait le fonds de ses pensées, lui fit de vouloir encore continuer sa charge les dix autres années que le peuple lui offrit. Cela ayant été arrêté, il se tint à Rome, et envoya Tibère en Allemagne pour y continuer ses conquêtes. Les Allemands redoutant une si grande puissance, envoyèrent lui demander la paix, mais les Cattuares qui habitent au bas du Rhin, n'ayant point voulu entrer en cette recherche, ni envoyer leurs ambassadeurs avec les autres, Auguste en demeura

tellement offensé, qu'il refusa de les écouter : et depuis encore que les Cattuares se fussent rangés avec leurs voisins, et lui eussent aussi envoyé leurs députés, au lieu de les entendre, il les fit arrêter, et les envoya en diverses villes, et leur fit souffrir tant d'opprobres, que ne pouvant plus vivre parmi ces affronts, ils se tuèrent eux-mêmes pour sortir de cette misère. Les Allemands dissimulèrent durant quelque temps une si sensible injure ; mais depuis ils surent bien s'en venger sur les romains. Dès lors Auguste étant résolu de faire Tibère son coadjuteur, au lieu de Drusus que la mort lui avait ravi, lui fit prendre le nom d'empereur, le créa derechef consul, et lui laissa l'honneur du triomphe, se contentant pour son particulier, qu'à perpétuité on décernât un combat et une course de chevaux pour honorer le jour de sa naissance. Toutefois outre cet honneur, les romains voulurent changer le nom du mois de septembre, auquel il était né, et lui donner celui d'auguste : mais il l'empêcha, et aima mieux qu'on le donnât à celui qu'on appelait sextile, d'autant que c'était le mois auquel il avait été la première fois créé consul, et outre cela il avait depuis obtenu de glorieuses victoires. Comme tous ces honneurs étaient bien doux et bien agréables à Auguste, aussi la mort de son singulier ami Mécenas lui fut extrêmement amère. Il l'avait toujours grandement aimé et estimé, tant à cause de la franchise et de la sincérité de son affection, qu'à raison des belles et excellentes parties dont il était doué, et même en considération de sa vertu il l'avait honoré du gouvernement de Rome, dont il s'était dignement acquitté. Il s'était servi de son conseil en ses plus sérieuses affaires, et n'en avait jamais été trompé.

On raconte un trait de sa liberté qui ne sent point son esprit de cour. Auguste tenant le siège de la justice, et étant prêt de condamner un grand nombre de criminels, Mécenas qui se trouva à l'assemblée, appréhenda qu'il ne s'acquît le bruit d'être trop cruel, et ne pouvant s'approcher assez près de lui pour lui conseiller de relâcher quelque chose de cette grande sévérité, lui jeta un billet, à l'ouverture duquel Auguste trouva ces hardies paroles écrites de sa main, **lève-toi bourreau, et sors de là**. Auguste connaissant son affection, ne s'offensa point de cette excessive liberté : ce fut un témoignage de sa bonté, d'aimer la franchise des avertissements et des réprimandes de ses fidèles amis. Cependant Mécenas usa si modérément de sa faveur, qu'encore qu'Auguste lui eut donné de grandes charges, il ne voulut jamais quitter l'ordre des chevaliers parmi lesquels il était né. Les amours de sa femme l'ayant mis quelque peu mal avec Auguste qui l'entretenait, on crut que l'ardeur de ce prince s'était refroidie en son endroit, et qu'encore qu'il eut le nom, il n'avait pas la puissance de la faveur : mais cela n'empêcha pas qu'en mourant il ne le fit son héritier, ni qu'Auguste de son côté ne témoignât une extrême douleur de sa perte. Ce fut ce Mécenas qui fit tant de bien aux hommes doctes de son siècle, comme à Virgile, à Horace, et à leurs semblables, qu'il en a consacré son nom à l'immortalité, et a mérité qu'on donnât son nom à tous ceux qui favorisent et qui assistent de leurs bienfaits les personnes de lettres. Tibère ayant été créé consul avec Pison, s'alla loger dans la maison des Octavien, qui était hors de la ville, et ayant assemblé le sénat, lui déclara qu'il avait pris la charge de faire redresser le temple de concorde, et qu'il le voulait dédier en son nom et au nom de son frère Drusus, et puis r'entra en triomphe dans la ville, et jouit des honneurs qui lui avaient été décernés par le consentement d'Auguste. Après son triomphe, il dédia avec sa mère le temple qui fut appelé **le temple de Livia**, et puis traita le sénat dans le capitole, et sa mère donna le festin aux dames en un autre lieu de la ville. Son triomphe ne l'exempta pas d'aller à la guerre, d'autant que la nouvelle vint à l'empereur que les Allemands avaient repris les armes. Auguste envoya donc derechef Tibère

faire la guerre à cette opiniâtre nation. En son absence, Caius et Pison célébrèrent les jeux qui avaient été promis par forme de vœu pour le retour d'Auguste à Rome. L'empereur de son côté laissa au peuple le champ d'Agrippa, et acheva la place de la montre des soldats que le même Agrippa avait commencé de bâtir. Il donna aussi un combat funèbre de gladiateurs, tant pour honorer la mémoire d'Agrippa, qu'à raison des brûlements qui étaient arrivés, et qui avaient désolé beaucoup de maisons, et voulut que ses enfants y assistassent en robes de deuil. On imputa l'embrasement à ceux qui étaient endettés à divers créanciers, chacun croyant qu'ils l'avaient suscité, afin d'être déchargés de leurs dettes, en considération de leur malheur. Mais Auguste rejeta leurs requêtes.

Cependant pour empêcher qu'il n'arrivât un second accident, il divisa la ville en quatorze quartiers, et établit en chaque quartier quelqu'un des tribuns ou des prêteurs, ou de ceux auxquels il avait commis le soin des rues, afin qu'ils prissent garde que le feu ne causât plus de ces ruines. De sorte que ce grand prince n'oublia rien de ce qui pouvait servir à la conservation de ses citoyens. Ses deux petits fils, les deux Césars Caius et Lucius, n'imitèrent pas les vertueux exemples qu'il leur donnait : au contraire leur insolence monta à un tel comble, que Lucius étant un jour entré sur le théâtre, et le peuple lui ayant fait un extraordinaire applaudissement, il se laissa tellement transporter à cette vanité, qu'il osa bien faire instance que son frère Caius, qui n'était encore qu'un enfant, fut promu au consulat. Auguste (ce que quelques-uns imputèrent à une pure feinte) comme indigné de cet orgueil, le renvoya rudement, et pria les dieux qu'ils ne permissent jamais qu'il arrivât un temps semblable à celui qu'il avait vu, auquel il l'avait fallu créer consul devant l'âge de vingt ans. Ses enfants, nonobstant ces remontrances, ne laissant point de l'en presser, il leur fit réponse, qu'il le leur ferait donner lors qu'il les verrait assez sages pour se gouverner eux-mêmes, et assez constants pour résister aux mouvements et aux désirs effrénés d'une commune. Toutefois pour les entretenir d'espérances, il honora Caius de la prêtrise, et lui permit de se trouver aux spectacles et aux festins avec les sénateurs ; mais pour les rendre plus modestes, il avança Tibère aux plus grandes dignités, le fit tribun pour cinq ans, et lui donna la charge de réduire l'Arménie qui s'était soulevée contre les romains. Mais cette faveur faite à Tibère, au lieu de servir à réprimer leur audace, aida à aigrir leur dépit ; de sorte qu'ils commencèrent à persécuter ouvertement Tibère qu'ils croyaient être un obstacle à leur grandeur. Tibère redoutant leurs jalousies, se résolut de quitter la cour. Et quoi qu'Auguste ne trouvât pas bon qu'il s'en éloignât, il fit tant par l'importunité de ses prières, qu'il eut permission de se retirer à Rhodes, où il alla comme en un volontaire exil, prenant pour prétexte que c'était afin de vaquer aux lettres grecques, et pour se donner du repos et du relâche, mais en effet c'était pour ôter tout ombrage aux deux Césars qu'il voyait envieux de sa gloire ; ou au moins il voulait se faire désirer par son absence. Cette résolution fut cause qu'Auguste donna à Caius la commission d'aller faire la guerre en Arménie, et comme il passait par l'île de Chio (les autres disent de Samos) Tibère qui désirait se mettre bien avec lui, alla lui faire la cour, et employa toute son industrie pour s'insinuer en ses bonnes grâces : mais Lollius qui était comme le gouverneur de ce jeune prince, et qui le conduisait en ce voyage, lui fut si contraire, et fit trouver si mauvaise sa visite à Caius, que Tibère reconnut en lui une grande aversion, et une grande aliénation de volonté, qui fut cause que redoutant quelque entreprise sur sa vie, il employa le crédit de sa mère pour impêtrer son retour à Rome. Quelques-uns ont rapporté sa sortie au mauvais gouvernement de sa femme, et ont assuré que ne pouvant souffrir son impudicité, et d'ailleurs

n'osant ni l'accuser, ni la répudier pour le respect de son père, il voulut s'éloigner de l'objet de sa douleur. À la vérité Julia menait une vie si infâme et si débordée, que tout le monde en avait honte. Elle passait les nuits entières sur la place et sur la tribune, à boire, à jouer, à faire toutes sortes de débauches avec ceux auxquels elle se prostituait. Son père avait eu auparavant quelques avis de ses libertés ; mais comme les princes ne prennent pas trop curieusement garde à leurs affaires domestiques, et sont ordinairement les derniers avertis de leur honte, il ne crut pas tout ce qu'on lui en dit, ou au moins dissimula quelque temps son courroux. Mais venant à en avoir une plus pleine connaissance, il entra en une telle colère contre elle, qu'il fut sur le point de la faire mourir. Et de fait, comme on lui vint rapporter qu'une des femmes de sa fille nommée Phebé, qui était complice de ses adultères, s'était pendue, de crainte qu'elle avait eue d'être recherchée et d'être envoyée au supplice, il s'écria, **qu'il eut mieux aimé être le père de cette Phebé que de Julia**. Et quoi que son courroux se fut un peu ralenti, néanmoins n'osant sortir de sa maison, de honte qu'il avait de son infamie, il envoya faire ses plaintes au sénat, et ne fut point satisfait jusqu'à ce qu'elle fut reléguée en l'île de Pandaterie. Après cela, il fit faire les procès à ceux qui avaient déshonoré son sang, et en fit mourir les uns, et bannir les autres. Il poursuivit particulièrement la mort du jeune Antoine, et pour hâter sa condamnation le chargea d'avoir recherché l'accointance de sa fille, afin d'occuper l'empire ; de sorte qu'il fut exécuté, et comme adultère, et comme criminel de lèse majesté. En ces entrefaites, Phraate, roi des Parthes, qui s'était saisi de l'Arménie, lui envoya des ambassadeurs pour traiter de la paix : mais Auguste en la réponse qu'il lui fit, ne lui donna point la qualité de Roi, et outre cela, lui commanda par ses lettres de sortir de l'Arménie. Phraate ne s'étonna point de ce commandement, mais lui récrivit de secondes lettres, dans lesquelles ne l'appelant que César, il se qualifia **Roi des rois**, et lui déclara qu'il saurait bien maintenir sa conquête les armes à la main. Toutefois ayant eu avis qu'Auguste était passé dans la Syrie avec une puissante armée, et craignant que l'orage ne tombât sur son état, il demanda civilement la paix et l'impétra d'Auguste. Auparavant cela, Caius envoyé au recouvrement de l'Arménie, avait conféré avec ce roi, et s'étaient traités l'un l'autre sur les deux rives de l'Euphrate, mais n'avaient su s'accorder sur le différent de cette couronne. Caius entrant dans l'Arménie, y eut assez d'heureux succès à son commencement : mais il fut depuis circonvenu par un misérable assassin qui le blessa auprès d'Artagere.

La plaie qu'il reçut ne fut pas si mortelle qu'il ne vécût encore quelque temps, mais elle lui affaiblit le corps et l'esprit, et enfin le fit mourir comme il repassait en Italie. Quelques-uns disent qu'il décéda à Lymire ville de Lycie : les autres disent que son tombeau se voit encore à Edesse ville de Syrie ; mais cela importe peu à l'histoire. Son frère Lucius allant en Espagne, était mort un peu auparavant à Marseille, de sorte qu'ils périrent tous deux en la fleur de leur jeunesse. Tibère qui devant leur décès avait été rappelé à Rome, profita de leur ruine. Car Auguste se voyant sans enfants, l'adopta et le fit créer tribun pour dix ans. Toutefois de peur qu'il ne s'enflât de l'espérance de cette grande succession, il lui commanda d'adopter Germanicus fils de son frère Drusus, nonobstant qu'il eut un fils de son premier mariage.

Et outre cela il adopta encore avec lui le jeune Agrippa son petit fils. Devant que ces choses se passassent, le peuple romain avait souvent conjuré Auguste de vouloir pardonner à sa fille, et de la appeler de son exil ; mais il ne s'était jamais voulu laisser fléchir à ses prières. Depuis s'en voyant extraordinairement importuné, et voulant rompre cette pratique, il dit absolument, **qu'on verrait**

plutôt le feu mêlé avec l'eau que cela arrivât. Sur quoi le peuple ayant jeté force brandons ardents dans le Tibre, il ne laissa pas de se montrer inexorable, et ajouta à son refus, qu'il souhaitait de telles filles et de telles femmes à ceux qui se rendaient ses intercesseurs. Toutefois après cinq ans d'exil, le peuple impétra de lui qu'il la retirât de l'île où il l'avait confinée, et qu'il la mît en la terre ferme. Son incontinence méritait bien cette rigueur, vu que son crime était d'autant plus énorme, qu'elle était fille d'un si grand empereur, duquel elle souillait toute la gloire par son impudicité. Et certes on a remarqué que ce grand prince parmi le bonheur de son empire, fut grandement infortuné au gouvernement de sa famille. Agrippa qu'il avait destiné son successeur, était un esprit sordide et outrecuidé, qui n'avait nulle bonne qualité de prince ; sa fille était une louve, et sa petite fille n'était pas plus chaste qu'elle, de sorte qu'il fut contraint de la reléguer aussi bien qu'elle, et outre cela défendit d'élever le fruit qu'elle avait mis au monde. Cet opprobre de sa maison l'emplit de chagrin, et donna de cruelles gênes à son esprit, de sorte que quand on lui parlait d'Agrippa ou de ses filles, il soupirait et s'écriait : à la mienne volonté que je ne me fusse jamais marié, et que je fusse mort sans enfants ! aussi les appelait-il ordinairement ses trois ulcères, ou ses trois apostèmes, qui ne cessaient de lui purer de l'ordure.

Cependant Auguste voyant les dix dernières années de la prorogation de son empire expirées, fit encore démonstration d'y vouloir renoncer, mais en fin il souffrit qu'on lui continuât derechef pour dix autres années. Le sénat et le peuple voulurent lui donner le titre de seigneur, mais il ne le voulut jamais endurer, au contraire il défendit à tout le monde de l'appeler ni sérieusement ni autrement de ce superbe nom. Il fit apporter à Rome les corps de ses deux petits fils, et pour honorer leurs mémoires, fit appendre dans le sénat les lances et les boucliers d'or qui leur avaient été présentés lors qu'ils prirent la robe virile. Presque à même temps et après la sortie de Tibère, il fit une nouvelle revue du sénat, et un nouveau dénombrement du revenu des habitants de toute l'Italie. Cependant il se trouva encore plusieurs personnes qui conspirèrent contre lui, et qui entreprirent de le tuer. Parmi ceux-là il y eut un Cinna fils d'une fille du grand Pompée, qui fut chargé d'avoir été un des plus ardents à poursuivre sa mort. Celui qui le déferait, était un des complices. Auguste voyant que les supplices n'étonnaient point les meurtriers, en jugea le châtement inutile ; mais d'ailleurs il n'osait leur pardonner, craignant que leur impunité ne donnât la hardiesse à d'autres d'attenter contre sa vie ; de sorte que balançant entre le dépit et la pitié, il ne savait à quoi se résoudre. La nuit parlant tout seul, il disputait contre soi-même, témoignant une excessive amertume, et une extrême douleur en son âme. On l'entendit soupirer avec une grande contention de voix et d'esprit, dire tantôt une chose, et tantôt l'autre. Quoi donc ? disait-il une fois, souffrirai-je que mon assassin, parmi les épines et parmi les soins qui me rongent, aille la tête levée sans craindre ma justice ? Ne ferai-je point châtier celui, qui sans être retenu par la bonne fortune qui m'a sauvé de tant de sanglantes batailles que j'ai données, et sur la mer et sur la terre, ose entreprendre, non de me tuer, mais de m'immoler au milieu de la paix ? il disait cela, parce que les conjurés, dont Cinna était le plus apparent, étaient délibérés de l'assassiner au milieu d'un sacrifice qu'il devait faire. Après avoir vomi son fiel contre Cinna, il se taisait, et puis rompant son silence il haussait sa voix, et comme se courrouçant plus aigrement contre soi-même que contre son meurtrier, se reprenait et se disait avec beaucoup de véhémence : pourquoi veux-tu vivre davantage, si tant de personnes ont intérêt que tu meures ? Et quand seras-tu au bout des supplices ? Quand cesseras-tu d'épandre le sang de tes citoyens ? Je suis la butte de l'envie

de cette jeune noblesse qui conjure toute contre moi. Ma vie m'est-elle donc si chère, que pour la conserver je veuille faire périr tant de monde ?

Livia qui était couchée avec lui ayant oui ses sanglots, et considéré attentivement ses paroles, l'interrompit, et lui dit : Veux-tu croire le conseil d'une femme ? Imite les médecins, qui voyant que les remèdes ordinaires ne profitent point à leurs malades, en employant de tout contraires : tu n'as encore rien avancé par ta sévérité, et les rigueurs dont tu as usé n'ont su jusque aujourd'hui arrêter la fureur de tes ennemis, Lepidus a suivi Salviadene, Murena a suivi Lepidus, Cepion a suivi Murena, Egnatius a suivi Cepion, et après ceux-là il s'en est élevé d'autres de si petite qualité, qu'eux-mêmes s'étonnent de leur audace. Essaie maintenant si tu pourras gagner quelque chose de plus par la clémence. Pardonne à Cinna ; puis qu'il est découvert il ne te saurait plus faire de mal, et toutefois il peut servir à accroître ta gloire ; car si tu lui donne la vie, on croira que les violences passées seront arrivées plutôt par la nécessité du temps et des affaires, que par aucune inclination que tu eusses à la cruauté : au lieu que si tu continues les vengeances en sa personne et en celle de ses complices, on jugera que tu as toujours aimé le sang, et que tu ne t'en peux assouvir.

Auguste bien aise d'avoir trouvé une telle avocate des coupables qu'il était résolu de sauver, envoya dire à ses amis, qu'il avait envoyés quérir pour délibérer du châtement des conjurés, que sa colère était passée, et commanda par même moyen qu'on fit venir Cinna dans sa chambre. Aussitôt qu'il le vit il commanda que tout le monde sortit, et lui fit donner une chaire auprès de la sienne, et s'adressant à lui, commença à lui dire : devant toutes choses, je te demande, Cinna, que tu ne m'interrompes point, etc.

Ayant dit cela avec beaucoup de franchise, il lui donna congé : et ne se contentant pas de la grâce qu'il lui avait faite, le fit encore désigner consul, et en sa considération pardonna à tous ses complices. Ce trait d'une insigne clémence lui acquit tellement les bonnes volontés de tout le monde, que depuis ce jour là, non seulement personne ne conspira contre lui, mais même tous les soupçons et toutes les défiances des conjurations furent pleinement assoupies. En ce temps-là Cinna et Messala étant consuls, il s'éleva à Rome et ailleurs d'horribles tempêtes, et épouvantables tremblements de terre qui effrayèrent tout le monde : le Tibre s'étant furieusement enflé, et ayant entraîné son pont, inonda de telle sorte, que durant six jours entiers on alla par bateaux dans la ville. Le soleil éclipsa, et son éclipse fut suivie d'une grande famine. En cette même année, le jeune Agrippa n'ayant eu nulle part aux honneurs qui avaient été décernés à ses frères Caius et Lucius, prit la robe virile, et l'on fit à Rome des jeux dans le cirque, où les sénateurs commencèrent à avoir une place séparée de celle des chevaliers, dont l'exemple passa depuis en coutume. Et d'autant que la noblesse ne rendait qu'à regret ses filles vestales, Auguste protestant publiquement, que s'il en avait quelqu'une qui fut capable de cette profession, il la lui vouerait de bon coeur, fit ordonner qu'on recevrait en leur religion des filles des affranchis ; ce qui n'avait encore jamais été pratiqué auparavant ce jour-là. Mais d'autant qu'ils s'en présentait un trop grand nombre, il en remit le choix au sénat. Les soldats se plaignant que leurs monstres ne suffisaient pas pour les entretenir, et que d'ailleurs on les tenait trop longtemps dans les armées, on fut contraint d'accroître leurs payes pour les contenter, d'autant qu'on appréhendait encore de la guerre dans les provinces étrangères. En ce temps-là l'empire entretenait jusqu'à vingt-cinq légions ou environ ; mais depuis sous les successeurs d'Auguste, le nombre fut réduit à dix-neuf. Il est vrai que celles qui furent

retranchées furent incorporées avec les autres, qui pour cette raison furent nommées doubles.

Mais outre les légions romaines, Auguste avait encore d'autres forces prises dans les provinces alliées de l'empire, d'où il tirait de la cavalerie, de l'infanterie, et des gens de marine. Ayant sur les bras un si grand nombre de gens de guerre, il pria le sénat de trouver un fond pour les entretenir, afin qu'il ne fallut pas si souvent faire des levées sur le peuple. Mais le sénat ne sachant où le prendre, à cause que tout le monde criait contre ces nouveaux subsides, qui épuisaient les biens des particuliers sur lesquels on les levait, Auguste eut recours à l'épargne, dans laquelle en son nom et au nom de Tibère il fit mettre de l'argent de réserve : mais y en ayant trop peu pour fournir à la paye de tant de légions, il fit condescendre le sénat à lever la vingtième partie du revenu des héritages et des legs testamentaires, et donna la charge de les recueillir à trois personnes de dignité consulaire. Le peuple ruiné des embrasements qui étaient arrivés, foulé des subsides qu'on lui imposait, et oppressé de la famine qui s'était élevée, commença à murmurer contre son gouvernement, et même à jeter la nuit des libelles diffamatoires contre sa réputation. On soupçonna un certain Rufus d'être auteur de ce monopole : mais en effet il y en avait bien d'autres qui en conduisaient la trame, de sorte qu'il fut résolu qu'on informerait, et qu'on ferait le procès à ceux qui en seraient trouvez coupables.

Ces tumultes durèrent jusqu'à ce que la famine étant passée, Germanicus et Tibère donnèrent un combat de gladiateurs qui adoucit grandement le peuple, chacun étant bien aise de voir reflourir la mémoire de Drusus, dont aussi Tibère prit le nom avec celui de Claudius en l'inscription qu'il mit dans le temple de Castor et de Pollux, qu'il dédia en cette occasion. Car il ne passait guère d'années que Tibère craignant que quelqu'un ne prit place en la faveur d'Auguste, ne laissât l'armée d'Allemagne, et ne fit un voyage à Rome sous ombre d'y avoir des affaires : de sorte qu'alors il s'y trouva, et pour donner le combat des gladiateurs avec Germanicus, et pour dédier le temple des deux jumeaux en son nom. En cette même année encore Archélaüs, roi des Juifs, accusé par son pays et par les Samaritains, devant l'empereur, et devant le sénat, fut condamné et envoyé en exil à Vienne, ville des Gaules.

Il y eut aussi de grands mouvements en diverses parties de l'univers. Les Isauriens ayant commencé par des courses de brigands, firent enfin une juste armée, avec laquelle ils se jetèrent sur les provinces de l'empire ; mais ils furent bientôt vaincus. Les Gétuliens indignés de ce qu'on ne leur avait pas donné pour gouverneur un sénateur romain, et de ce qu'on les avait soumis à Juba, roi de Mauritanie, se soulevèrent contre lui, taillèrent en pièces les premiers romains qui les osèrent attaquer, et enfin se rendirent si redoutables, que Cornélius Cossus les ayant domptez, en remporta l'honneur du triomphe, et fut nommé Getulie.

Tibère faisait la guerre en Allemagne, et avait dompté les Attuares, les Bructères, et les Chérusques, puis avait passé le Vesper, et de là avait porté ses armes jusqu'à la rivière d'Elbe, dont il mérita le nom d'empereur, et son lieutenant Sentius Saturninus qui l'avait grandement assisté en ce voyage, les ornements triomphaux.

Comme Tibère était à ses conquêtes d'Allemagne, prêt de combattre le puissant roi des Marcomans, Marobodue, qui s'était rendu redoutable non seulement à la Germanie, mais aussi aux romains ; et comme il l'allait trouver ayant déjà envoyé devant Sentius, il fut r'appelé de cette guerre pour marcher contre les

pannoniens, et depuis contre les dalmates, qui en l'absence de leurs gouverneurs employez auprès de Tibère, s'étaient rebelles contre l'empire. Les dalmates se soulevèrent à cause de la rigueur que leur tenaient les exacteurs des subsides. Leur chef se nommait Batton, qui ayant amassé une assez grosse armée, et l'ayant conduite jusqu'à Salone, tâcha de la forcer : mais y ayant été blessé d'un coup de pierre, il se retira, et envoya les siens courir toutes les provinces maritimes ; de sorte qu'ils donnèrent jusqu'à Apollonie. Tibère craignant qu'enfin ils ne passent du côté de l'Italie, fit marcher l'armée contre Batton, et envoya Messalin pour l'attirer au combat. Batton, quoi qu'incommodé de sa plaie, vint rencontrer Messalin, lui donna la bataille, et la gagna ; mais peu de temps après Messalin eut sa revanche, et l'ayant surpris remporta une pleine victoire sur lui, et laissa plus de vingt mille hommes des ennemis sur la place. À raison de quoi Auguste, qui était en grand souci de cette guerre, lui fit décerner les ornements du triomphe. Batton voyant son armée rompue, et ses dalmates vaincus, s'alla sauver en la Pannonie, et joignit le reste de ses forces avec celles d'un autre Batton, qui y commandait parmi les séditeux.

Ayant uni leurs troupes, ils firent une formidable armée, d'autant que tous les peuples voisins étaient entrez en cette ligue, et a-t-on remarqué que de tous les côtés où ils s'étaient répandus, ils étaient plus de huit cens mille hommes en armes. Une partie d'entre eux occupa le Mont d'Alme en la haute Moesie, où le roi de Thrace Remetalce envoyé devant par Cecinna, gouverneur de la Moesie, pour les charger, en défit quelques-uns en une rencontre, mais depuis ils reprirent courage et repoussèrent Cecinna qui s'efforçait de les déloger.

Cependant les affaires de la Moesie ayant contraint Cecinna de se retirer, pour y pourvoir, et Tibère étant alors à Siscie, avec Messalin, ils prirent l'essor, et allèrent fondre dans les provinces de l'empire, où ils firent mille ravages. Tibère se présenta par diverses fois pour les combattre, mais ils n'en vinrent jamais aux mains ; et toutefois peu de temps après les deux rois de Thrace, Remetalce et Rascupore les ayant rencontrés en Macédoine, en taillèrent une grande partie en pièces, et donnèrent la chasse au reste qui se retira dans les montagnes pour se préparer à de nouvelles courses. Auguste ayant eu avis de tout ce qui s'était passé, entra en ombrage de Tibère, et se figura qu'il tirait cette guerre en longueur, afin d'avoir toujours les armées sous sa puissance ; à raison de quoi il dépêcha Germanicus avec de nouvelles forces, pour aller dompter ces barbares qui avaient empli de terreur toute l'Italie. Il choisit Germanicus pour chef de ce puissant secours, d'autant qu'Agrippa qu'il avait adopté avec Tibère était un vrai brutal qui ne savait rien que tendre des filets pour prendre du poisson, et qui au demeurant parmi sa stupidité était malin, médisant et outrageux, jusqu'à accuser Auguste de lui avoir volé la succession de son père Agrippa, n'en pouvant plus endurer le reléqua à Planesie, île voisine de celle de Corse.

Germanicus étant entré dans la Pannonie, et toutes les armées l'y allant trouver à la file, les battons épièrent l'occasion de surprendre et de charger Cecinna qui était parti de Moesie pour se rendre auprès de lui, et qui lors avait assis son camp auprès des marais de Volces. D'abord ils lui défirent une partie de ses gens qui furent contraints de se sauver dans les tranchées, mais leurs compagnons ayant fait une sortie pour les secourir, taillèrent en pièces les vainqueurs.

Après cela les romains allèrent par diverses bandes saccager les terres de ces barbares, et quant à Germanicus, il marcha contre les dalmates et remporta une signalée victoire sur les [Maziens](#). Enfin les Pannoniens et les Dalmates persécutés de la famine et de la peste aussi bien que de la guerre, recherchèrent les

romains d'accord, à quoi ils furent principalement induits par la valeur d'un gaulois nommé Pulion, qui étant dans le camp de Germanicus au siège d'une de leurs villes, fit un tel effort qu'il mit en fuite tous ceux qui étaient sur la muraille, et les remplit d'une telle crainte, que s'étant retiré dans la forteresse, enfin ils capitulèrent de la vie et de la place. Batton qui avait fait soulever les Dalmates, et qui avait tant causé de maux aux romains, se lassant en fin de la guerre, se porta à demander la paix à Tibère. Étant arrivé dans son camp où il s'était acheminé sur sa parole, le lendemain Tibère assis dans son tribunal le fit venir devant lui, et entre autres choses lui demanda pourquoi il avait si longtemps et si opiniâtrement fait la guerre aux romains, dont il devait craindre la puissance ? Pour autant, lui répartit-il, que vous autres romains vous envoyés non des pasteurs, ou des chiens pour garder vos troupeaux, mais des loups et des bêtes ravissantes pour les saccager. Enfin toutefois la Dalmatie se soumit à l'obéissance des romains. L'autre Batton fit encore quelque résistance en Pannonie : mais Silanus l'ayant défait, le contraignit de faire joug, et de demeurer pour quelque temps en paix : toutefois ni lui ni les autres pannoniens ne purent oublier les voleries et les brigandages auxquels ils s'étaient depuis un si longtemps accoutumés. Sur la fin de cette guerre, Auguste qui n'allait plus guère au sénat, et y faisait toutes ses affaires par lettres, voulant considérer de plus près l'évènement de cette guerre, et s'approcher de la Dalmatie et de la Pannonie, passa à Rimini. À sa sortie on fit des vœux et des prières pour son retour, et à son retour on fit des sacrifices, comme s'il eut fait quelque grand voyage contre les ennemis. La paix étant faite, Tibère qui avait toujours l'oeil et le coeur à sa succession, reprit le chemin de Rome sous prétexte d'aller revoir Auguste.

Comme il fut arrivé dans les faubourgs, Auguste l'alla voir, puis l'amena dans la ville, où il lui fit recevoir toutes sortes d'honneurs, et voulut que les consuls célébrassent des jeux solennels pour l'amour de ses victoires. Après cela Auguste qui s'était toujours montré ennemi du célibat, voyant les plaintes qu'on faisait de la rigueur des lois qu'il avait établies contre ceux qui n'étaient pas mariés, fit assembler le peuple, et voulut que les personnes mariées se missent d'un côté, et les non mariés de l'autre ; et voyant qu'il y avait un plus grand nombre de ces derniers que des premiers, il se mit en une extrême colère, et là dessus après avoir loué le mariage, et invité tout le monde à l'embrasser pour peupler la république et les armées, il fit une assez longue invective contre ceux qui ne s'y étaient pas voulu engager, et leur reprocha qu'il ne tenait pas à eux que le nom romain ne s'éteignit, et que la république ne tombât en ruine ; et après cela les condamna à de grosses amendes s'ils ne se mariaient, puis accrut les honneurs et les récompenses qui avaient déjà été décernées à ceux qui avaient des enfants.

Tibère étant entré en Dalmatie, et voyant un si puissant corps d'armée qu'était celui des romains, en partagea les forces en trois ; en donna une partie à Silanus, l'autre à Lepidus, et prit avec Germanicus la conduite du reste. Lepidus et Silanus vinrent bientôt à bout de leurs ennemis ; mais Tibère et Germanicus eurent davantage d'affaires à vaincre Batton qui avait remis ses forces aux champs. Enfin toutefois après l'avoir bien poursuivi, ils l'assiégèrent dans le château d'Anderium, qui est une place assise sur la croupe d'un haut rocher, au pied duquel tombent de grands torrents qui la rendent inaccessible et imprenable. Batton étant dans cette forte place, fournie de toutes sortes de munitions, ne se tint pas pour assiégé ; mais sachant les détours du rocher et de la montagne, dressa diverses embuscades aux romains, leur coupa les vivres qui

venaient à leur camp, et leur donna tant de traverse, que Tibère se trouva presque lui-même assiégé, et son armée en grand disette. Cependant ni il n'osait lever son siège de peur de s'immoler à la risée de ses ennemis, ni il ne pouvait y demeurer plus longtemps, d'autant que les soldats ne voulaient plus pâtir ni supporter la nécessité dont ils étaient pressés. Étant en cette perplexité, les troupes se mutinèrent et commencèrent à jeter de si hauts cris, que les ennemis qui étaient au guet, pensant qu'ils se préparassent pour les attaquer, quittèrent le dehors qu'ils gardaient, et se retirèrent dans la place. Tibère bien aise de l'épouvante des pannoniens, fit assembler les soldats, et les blâma à demi, et puis les loua un peu, et fit tant qu'ils demeurèrent paisibles en attendant quelque autre succès. Batton n'ayant plus d'espoir en ses armes, et voyant que tout se rendait au vainqueur, envoya demander la paix à Tibère, et ne pouvant ranger ceux de son parti à prendre la même résolution, les abandonna, et ne voulut plus être de cette faction. Tibère se sentant assez puissant pour forcer la place destituée d'un si bon capitaine, fit avancer l'armée dans le rocher, et l'ayant divisée par bandes, lui fit prendre le tour pour gagner la cyme, et cependant se mit en un lieu éminent pour voir la contenance des ennemis, et le courage des siens. Ceux de la forteresse les voyant approcher, se rallièrent sur la pointe du rocher, et commencèrent à faire pleuvoir sur eux une si furieuse grêle de cailloux et de grosses pierres qu'ils roulaient à charretées, et qu'ils versaient sur leurs têtes, que les romains combattus de la nature du lieu et de la violence de leurs ennemis, étaient prêts de quitter tout, lors que Tibère les envoya rafraîchir. Le secours leur ayant fait reprendre courage, ils allèrent tous ensemble charger les ennemis, et les ayant investis de tous les côtés, contraignirent ceux qui étaient hors de la place de se sauver dans les montagnes voisines et dans les bois, où les romains les poursuivirent avec une ardeur incroyable, désirant de les exterminer pour achever une si importune guerre.

Enfin le château se rendit à Tibère, qui traita fort favorablement ceux qui étaient dedans, sans manquer à un seul point de ce qu'il leur avait promis. Germanicus qu'il avait envoyé pour poursuivre les autres qui s'opiniâtraient encore à vouloir combattre, fit de grands progrès sur les ennemis, et emporta par intelligence l'ardue forte place, où étaient plusieurs déserteurs de la milice romaine, qui s'étaient jetés avec les barbares, contre lesquels les habitants prirent les armes, et malgré eux ouvrirent leurs portes aux romains. Germanicus ayant pris cette forte place, toutes les villes voisines se soumirent à son obéissance ; de sorte qu'il s'en retourna triomphant vers Tibère. Batton voyant toutes choses aller à la ruine de son pays, envoya son fils nommé Su assurer Tibère, que s'il voulait pardonner ce qui s'était passé, il remettrait les pannoniens en l'obéissance des romains. Tibère lui ayant donné sa parole, voulut l'ouïr par sa bouche, et l'ayant fait venir devant son tribunal, le trouva plein d'une grandeur de courage qui le fit parler hardiment pour ceux de son parti : Tibère le pressa encore de lui dire pourquoi il avait entrepris cette guerre ; mais ne plus ne moins que le Dalmate, il lui répondit que la faute venait des romains, **qui au lieu d'envoyer des bergers et des chiens pour garder leurs troupeaux, envoyèrent des loups et des bêtes ravissantes.** telle fut la fin de cette guerre, qui coûta aux romains beaucoup d'hommes et d'argent, et ne leur apporta guère de profit ni de gloire. Germanicus alla porter à Rome les nouvelles de ce succès, à raison duquel Auguste et Tibère, comme après les grandes victoires, furent proclamés empereurs ; et puis on leur décerna le triomphe, et à Germanicus les ornements de triomphateur.

Mais l'état des affaires de l'empire recula le triomphe de Tibère, qui par l'avis d'Auguste se contenta d'en recevoir les ornements. On leur fit aussi ériger deux arcs triomphaux dans la Pannonie, afin d'être un perpétuel monument d'une si difficile conquête. On fit encore d'autres honneurs à Germanicus ; et même on n'oublia pas le jeune Drusus fils de Tibère, auquel encore qu'il ne fut pas du corps, il lui fut permis d'entrer dans le sénat, et d'y dire son avis devant ceux qui avaient été prêteurs ; mais on remit cela après qu'il aurait achevé sa charge de questeur, où il ne faisait guère que d'entrer.

Mais durant cette pompe et ces honneurs, on apporta à Rome une nouvelle qui flétrit la gloire de ses triomphes, et qui comme un furieux éclat de tonnerre, renversa tous ses trophées. Quintilius Varus, homme d'un assez doux esprit, mais extrêmement avare, et si sujet aux rapines, qu'ayant été gouverneur de Syrie, on disait de lui, *qu'à son entrée étant pauvre il avait trouvé la province riche, mais qu'à sa sortie il avait laissé la province pauvre, et s'en était allé riche*, ayant été envoyé en Allemagne pour y commander, fut cause de cet insigne malheur qui arriva à l'empire. Les romains possédaient beaucoup de terres en cette grande province, mais leurs conquêtes étaient divisées et détachées les unes des autres ; de sorte que leurs garnisons étaient éparses en divers endroits du pays. Les Allemands qui par la fréquentation s'étaient paisiblement rangés à leurs formes de vivre, n'avaient pas toutefois entièrement dépouillé leurs inclinations, ni oublié toute leur générosité, ni renoncé entièrement à l'amour des armes, dont ces peuples-là font naturellement profession. Cependant ils ne remuaient rien, et quoi qu'ils fussent passionnés pour leur liberté, néanmoins ils s'étaient peu à peu accoutumés à porter le joug des romains, qui vivaient alors doucement avec eux.

Mais Varus leur ayant été donné pour gouverneur par Auguste, voulut gourmander ce peuple libre, et se mit à le traiter d'une façon servile, lui imposant de grands subsides, et le chargeant tout ainsi que s'il eut été purement esclave des romains. Et comme c'était un homme qui savait plus des affaires du palais que de la guerre, il s'imagina qu'il pourrait dompter par la rigueur des lois, ceux qui n'avaient jamais su plier sous la puissance des armes : et là dessus les traita en homme de justice, les fit appeler devant son tribunal, et les fit aller plaider leurs causes devant lui. Il les tenait pour gens stupides et grossiers, et qui n'eussent de l'homme que le corps sans esprit ; mais il les trouva habiles, rusez, dissimulez, et assez artificieux pour surprendre et lui et les autres romains : car feignants d'avoir des disputes et des procès les uns contre les autres, ils allaient comme pour lui demander justice, et même le remerciaient de ce qu'il composait si équitablement leurs querelles, protestant pour le tromper, que la discipline qu'il avait mise parmi eux, avait adouci leurs courages, et qu'ils étaient bien aises de voir terminer par les lois les différents qu'ils avaient accoutumés de juger avec leurs épées.

Par ces vaines flatteries ils endormirent Quintilius Varus, qui crut avoir affaire à une nation simple et stupide ; mais cependant les Allemands offensés jusque au vif de la sévérité qu'il leur tenait, allaient faisant secrètement leurs pratiques contre lui, pour secouer le joug de son empire, et pour recouvrer leur liberté au prix de sa vie. Du commencement ils n'osaient se déclarer, à cause que les romains n'étaient pas seulement dans leurs terres, mais tenaient encore tous les passages du Rhin, où étaient leurs garnisons pour assurer la province. Mais s'étant peu à peu insinués dans son esprit, ils lui persuadèrent de s'éloigner du Rhin, de passer au delà du Vesper, et de s'aller habiter parmi les Cherusques. Après cela ils lui firent accroire qu'il n'avait que faire d'armée pour les contenir

en devoir, mais que d'eux-mêmes pour l'amour qu'ils lui portaient, ils se rangeraient à toutes ses volontés : Pippé de ces apparences, il ne se soucia plus de tenir ses légions ensemble, comme on doit faire en terre d'ennemis, mais les dispersa çà et là, selon que les Allemands les lui demandèrent, ou pour les garder, ou pour empêcher les courses des brigands. Le chef de la conspiration était un jeune seigneur du pays nommé Arminius, doué de toutes sortes de bonnes qualités, vaillant, accort, secret, et prudent pardessus son âge, voire plus qu'on ne pouvait attendre d'un barbare. Aussi avait-il fait son apprentissage parmi les romains, et même avait acquis tant d'honneur, qu'Auguste l'avait mis au rang des citoyens et des chevaliers. Cet ambitieux courage ne pouvant souffrir qu'on traitât si indignement ceux de sa nation, et d'ailleurs aspirant à la tyrannie, épia l'occasion de surprendre Varus, auprès duquel il avait toutes sortes d'accès et de familiarité. Il vint aisément à bout de son dessein, d'autant que Varus ne se défiant de personne, passait les jours entiers à ouïr plaider, et ne se figurant pas qu'il était au milieu de l'Allemagne parmi des ennemis, allait tout seul à son siège, et n'avait à l'entour de lui que des officiers de justice ; de sorte qu'on l'eut plutôt pris pour un prêteur de Rome, que pour un gouverneur d'Allemagne. Parmi cette grande négligence, Arminius se résout de le perdre, et d'exterminer tout ce qui se rencontrera avec lui de légions romaines. Varus eut avis de cette conjuration par Segestes, qui était le propre oncle d'Arminius ; mais il ne lui voulut point ajouter foi, au contraire rejeta le conseil qu'il lui donna de se garder de lui ; et de plus, lui dit [qu'il était bien assuré de son amitié](#), et de cette sorte perdant l'esprit, il se perdit lui-même, et fit que son malheur lui fut imputé à un grand crime, et qu'on crut qu'il ne lui était rien arrivé qu'il n'eut bien mérité, vu son excessive négligence à rechercher le fond d'un affaire de tel poids, où il y allait non seulement de sa vie, mais même du salut de son armée, et presque de tout l'empire. Arminius et ses complices, pour faire réussir leur dessein, font soulever ceux des contrées plus éloignées, afin que Varus s'acheminant pour les aller combattre, et passant comme ami sur leurs terres, fut plus aisé à défaire. La chose leur succéda comme ils l'avaient projetée. Varus se préparant à cette guerre, ils lui offrent toute sorte de secours, et lui promettent de le suivre contre ses ennemis, et cependant le laissent partir, et demeurent à la maison comme pour s'armer et équiper, afin de marcher bientôt après lui ; mais il n'est pas si tôt éloigné, qu'ils r'allient tous les conjurez, taillent en pièces les soldats romains que Varus leur avait laissés, et de ce pas s'en vont l'attendre dans les forêts où il ne tenait plus de chemin, ne sachant où il était. À l'abord ils lui font connaître qu'ils ne sont plus ses hôtes, mais que ce sont ses ennemis, le chargent, et lui taillent en pièces tout ce qu'ils peuvent rencontrer de sa suite.

Sur le chemin de Varus il y avait de hautes montagnes par lesquelles il lui fallait passer. Aux pieds des montagnes il y avait de profondes vallées pleines d'eaux, qu'on ne pouvait passer que sur des planches. Les romains n'y en trouvant point, furent contraints d'abattre et de scier les plus grands arbres de la forêt pour en faire ; de sorte que quand les Allemands les chargèrent, ils étaient encore tous recrues de ce travail. Davantage, ils traînaient un prodigieux nombre de chariots, entre lesquels ils marchaient la plupart sans armes, avec force valets et gens de service, qui rendaient encore leur voyage plus pesant, sans qu'ils prissent garde à eux, tant ils se fiaient à la parole des Allemands. Les ennemis donc qui savaient les chemins et les détours des montagnes et des forêts, les attaquèrent premièrement de loin, et puis en ayant blessé plusieurs, les allèrent joindre de près, et en firent une horrible boucherie. De malheur pour les romains, il était tombé une grosse pluie, qui ayant détrempe la terre, les empêchait de pouvoir

combattre de pied ferme. L'orage avait abattu les cymes des arbres qui aidaient encore à leur empêcher les chemins, et cependant ils avaient affaire à des gens qui savaient le pays, et qui étaient accoutumés aux incommodités du temps et des lieux. En cette perplexité, les romains persécutés du ciel et de la terre, trouvèrent moyen de respirer un peu, ayant gagné une plaine qui était au delà du bois : mais comme il en fallait partir, ils se virent derechef engagés dans les bois et dans les marais, où les ennemis les poursuivirent avec tant d'ardeur, qu'ils les mirent aux derniers abois.

La pluie qui avait continué tous ces jours-là, avait tellement mouillé leurs armes, qu'ils ne s'en pouvaient servir ; de sorte qu'ils étaient tués sans se pouvoir défendre. Varus se sentant blessé, et n'ayant plus de courage pour combattre, en eut assez pour se faire mourir : car craignant de tomber vif en la puissance de ses ennemis, il se passa lui-même son épée à travers le corps : quelques autres capitaines imitèrent ce furieux exemple. La mort des chefs fit perdre courage aux soldats, dont Arminius et ses compagnons firent alors un carnage encore plus piteux que le premier. Tout était perdu, si les Allemands ne se fussent amusez au pillage ; mais pendant qu'ils étaient ainsi attachés à la proie et au butin, les plus vaillants hommes qui s'étaient sauvés, s'étant r'alliés, commandèrent aux trompettes qui se trouvèrent avec eux, de sonner la charge, et de cette sorte firent croire aux ennemis que c'était du secours qui leur venait de la part d'Asprenas, neveu de Varus, qui en fin sauva deux légions entières auxquelles il commandait. Les barbares ayant trouvé le corps de Varus, lui firent mille opprobres, et puis après lui coupèrent la tête, et l'envoyèrent au roi Marobodue, qui depuis la renvoya à Auguste. La nouvelle d'une si grande défaite ayant été portée à Auguste, il en sentit une telle affliction, qu'il fut plusieurs mois à ne faire autre chose que plaindre cette perte, et même il se battait la tête contre les parois et contre les portes, et ne cessait de crier comme transporté de sa douleur, [Quintilius Varus, rends-moi mes légions](#). Il fit aussi asseoir de nouveaux guets par toute la ville, de peur qu'en cette calamité publique il ne se fit quelque émotion. Outre cela il fit voeu de donner à Jupiter des jeux solennels, semblables à ceux qui avaient été célébrés après la guerre des Cimbes, moyennant qu'il voulût favoriser la république, et détourner le malheur dont elle semblait être menacée ; car il se figurait que cet accident était plutôt arrivé par le courroux des dieux, que par la puissance des hommes. Et ce qui l'induisait à le faire, c'était que, et avant et après, il était arrivé plusieurs épouvantables prodiges qui semblaient le témoigner. La foudre était tombée sur le temple de Mars. Il avait semblé que les cymes des Alpes se heurtaient les unes les autres, et qu'il en sortait trois colonnes de feu qui allaient faire un grand embrasement. On avait vu plusieurs comètes en l'air, et l'on avait remarqué mille autres sinistres présages qui avaient étonné Auguste. Cependant craignant que les Allemands enflés de ce succès ne passassent en Italie, il se prépara et amassa de nouvelles forces pour s'opposer à leurs entreprises.

Mais il eut bien de la peine à lever des soldats à Rome ; personne ne voulant aller à cette guerre. Ce refus fut cause qu'il flétrit d'infamie, et même qu'il fit mourir quelques-uns de ceux qui étant en âge de porter les armes, ne voulaient pas assister à leur république en cette grande adversité. Toutefois comme il sut que les Allemands ne remuaient rien davantage, et qu'ils se contentaient du massacre de trois légions, et de leurs capitaines, sa frayeur se passa, et son deuil cessa peu à peu : encore qu'on die que depuis ce temps-là, le jour de cette cruelle défaite lui fut toujours douloureux, et qu'il ne le passa jamais qu'avec beaucoup d'ennui et de tristesse.

Là dessus il envoya Tibère avec une nouvelle armée pour recueillir les pièces de ce naufrage, et tout ensemble pour empêcher qu'à la longue les Allemands enorgueillis de leurs prospérités, ne fissent quelque nouvelle entreprise contre l'empire. Germanicus et lui firent quelques progrès en Allemagne, et s'approchèrent assez près du Rhin. Mais craignant de tomber au malheur de Varus, ils se retirèrent ; et après avoir demeuré dans le pays jusqu'à l'automne, et fait célébrer des jeux et des courses de chevaux au jour de la naissance d'Auguste, reprirent le chemin de Rome pour donner ordre à leurs affaires.

Auguste avait défendu aux devins de prédire, soit en particulier, soit en présence d'autre, la mort de personne, et toutefois il se souciait si peu de ce qui le regardait, qu'il exposa en public, et fit voir à tout le monde la constellation sous laquelle il était né. Alors il était devenu pesant, et n'allait pas du tout au sénat. Toutefois pour montrer qu'il pensait à l'avenir, il recommanda par lettres Germanicus au sénat, et le sénat à Tibère, qu'il avait destiné son plus proche successeur. Et quoi qu'il se fut excusé des compagnies, si ne laissa-il pas de faire encore maintes belles lois pour la police de Rome : et parmi tout cela on célébra à Rome divers jeux, particulièrement ceux de Mars, avec des courses de chevaux, et avec une magnifique chasse : on fit aussi d'autres jeux depuis, durant lesquels Germanicus fit mourir deux cens lions. Enfin néanmoins Auguste se sentant de plus en plus appesantir par la vieillesse, voulut sérieusement se dépouiller de l'empire ; mais le sénat le contraignit par ses prières d'achever sa course, et à sa requête lui bailla vingt assesseurs ou conseillers, au lieu qu'auparavant il n'en avait que quinze, et ordonna que tout ce qu'il ferait par l'avis de ces grands personnages, serait de pareille autorité que s'il avait été arrêté dans le corps du sénat. Il fit aussi prolonger le tribunal à Tibère pour cinq autres années. Voyant que la vingtième partie des héritages qu'il prenait, faisait crier beaucoup de personnes, il pria le sénat de trouver un autre fonds pour la guerre, afin d'ôter cet odieux subside. Et cependant ce n'était pas son intention de l'ôter ; mais il voulait faire connaître aux sénateurs, qu'il ne se pouvait trouver d'autre fonds, afin qu'ils ne trouvassent plus mauvais qu'on prit celui-là : mais enfin connaissant que cela lui acquerrait la haine de tout le monde, il le changea en une autre nature de tribut, qui sembla si onéreuse au peuple, qu'il demanda de son plein gré qu'on remit le premier impôt. Le temps de sa mort s'approchant, il en eut un violent présage durant les jours augustaux qu'on célébrait à Rome pour sa naissance : car un furieux s'étant jeté sur le théâtre, alla se seoir dans la chaire où était l'image de Jules César, et puis arrachant la couronne dont elle était parée, l'a mit sur sa tête. L'on jugea dès lors que c'était un sinistre présage pour l'empereur, et depuis l'évènement confirma cette conjecture : car bientôt après il mourut à Nole, ville de Campanie. Étant prêt d'envoyer Tibère en l'Illyrie, il se résolut de le conduire jusque à Bénévent, et de passer de là en Campanie pour se divertir, et pour se recréer un peu avec ses amis.

Et de fait, comme s'il eut fui Rome, à cause des affaires qui l'importunaient, il précipita tellement son voyage, qu'étant arrivé à Astures, il ne voulut point attendre le jour, mais parmi les ténèbres de la nuit, contre sa coutume se mit sur l'eau et commanda qu'on levât les voiles, sans perdre l'occasion du vent qu'il avait favorable, et là dessus s'en alla faire le tour de toute la côte de la Campanie, et des îles voisines, et s'arrêta quatre jours dans celle de Caprée, faisant paraître qu'il goûtait avec plaisir la douceur du repos, parmi cela se montrant extrêmement affable et courtois à ceux de sa compagnie. Comme il passait par le golfe de Pouzzoles, les marchands et les mariniers de la flotte

d'Alexandrie, qui amenaient toutes sortes de marchandises à Rome, étant heureusement abordez dans le port, se réjouissaient dans leurs navires, et brûlaient de l'encens aux dieux pour les remercier du succès de leur voyage. Voyant donc passer Auguste, ils commencèrent à jeter un cri de joie et de louanges, et faire mille vœux pour sa prospérité, lui disants à haute voix, **que par lui ils naviguaient, par lui ils jouissaient de la liberté et de leurs biens**, dont il reçut un tel contentement, qu'il donna à tous ceux de sa compagnie chacun quatre cent écus, à la charge qu'ils n'emploieraient cet argent là qu'à acheter des marchandises ou des raretés qu'apportait la flotte d'Alexandrie. Après cela il continua ses passe-temps, et prit plaisir aux exercices des enfants de Caprée, et les fit assister à un festin qu'il fit, et leur permit de ravir et emporter les fruits qui furent servis sur la table.

De Caprée il tira vers Naples, où nonobstant qu'il se trouvât mal disposé, il voulut voir le combat de la lutte qu'on faisait faire de cinq ans en son honneur ; et puis ayant conduit Tibère jusque où il le voulait laisser, reprit le chemin de Rome par la Campanie, sentant toujours son mal empirer. Enfin étant arrivé à Nole, il fut contraint de prendre le lit, et vit bien qu'il lui fallait payer le tribut que tous les hommes doivent à la nature. Cependant il ne s'effraya point en cette extrémité de son mal, mais montra un grand mépris de la vie et du monde : car un peu devant que de rendre l'âme, s'adressant à ses amis, il leur dit sans s'étonner : **et bien, que vous en semble, mes amis, n'ai-je pas heureusement joué mon personnage sur le théâtre de cette vie ?** Comparant la vie des plus grands princes, à une représentation d'échafaud. Ayant dit cela, il leur donna congé, et s'étant informé de quelques-uns qui venaient de Rome, de la santé de la fille de Drusus, il baisa sa femme Livia, et lui disant ces dernières paroles, **adieu, ma chère Livia, souviens-toi de notre mariage**, rendit l'esprit assez doucement, et sans aucune agonie.

Un peu devant cela, il avait été comme en rêverie, et s'était écrié que quarante jeunes hommes l'enlevaient, mais cela fut mis entre les présages de sa mort, d'autant qu'il y avait quarante soldats prétoriens à le porter, lors qu'après son trépas il fut mis en parade. Mais il y eut bien d'autres présages de son décès, qui furent curieusement remarquez en la superstition du siècle. Car premièrement il y eut une éclipse générale du soleil. Une grande étendue de l'air fut vue comme tout en feu. On vit tomber comme des brandons ardents du ciel : il apparut des étoiles ou des comètes tous rouges de flamme. Le sénat ayant été convoqué pour faire des vœux et des prières pour sa santé, on trouva la porte du palais fermée, et au dessus on aperçut un hibou qui jeta un effroyable cri : la foudre étant tombée sur sa statue qui était au Capitole, emporta la première lettre de son nom, sur quoi les devins ayant été consultés, répondirent que dans cent jours il serait élevé à une condition divine, d'autant que la lettre C parmi les latins dénotait le centième nombre, et que le reste de son nom, qui est esar en langue toscane, signifiait Dieu. Quelques-uns semèrent le bruit que Livia l'avait empoisonné, sur l'appréhension qu'eut cette ambitieuse femme qu'il voulait reculer Tibère.

Car le bruit volait partout, que peu de mois auparavant, Auguste s'ouvrant à quelques-uns de ses plus confidents amis, et ne prenant pour toute compagnie que Fabius Maximus, s'était fait secrètement conduire dans l'île de Planasie, où Agrippa avait été confiné ; qu'à leur entrevue il y avait eu force larmes jetées, et que de part et d'autre ils avaient fait paraître de grands sentiments d'une vraie amour, dont on pouvait espérer que le jeune Agrippa entrerait en la maison, et succédait à la gloire de son aïeul. Que ce voyage avait été découvert par Fabius à

sa femme Martia, qui en avait dit quelque chose à Livia, dont Auguste ayant été pleinement informé, avait témoigné son dépit à celui qui avait décelé son secret, et qu'en somme Fabius étant mort peu de jours après, sans qu'on sut au vrai s'il ne s'était point avancé ses jours, de peur qu'Auguste ne châtiât l'incontinence de sa langue, au milieu de ses obsèques on avait ouï Martia se plaignant et s'accusant elle-même avec de chaudes larmes, d'avoir été la cause du désastre de son mari, pour avoir trop parlé. À quoi l'on ajoute que Livia prenant son temps pour rompre cette pratique, s'avisa que Auguste aimait uniquement les figues, et qu'elle répandit du poison sur celles qu'elle lui fit présenter, dont il mourut devant que de pouvoir rappeler Agrippa, et que de cette sorte elle conserva l'empire à Tibère.

Mais les autres ont cru que c'était une pure imposture, et que cette grande princesse ne pensa jamais à une si insigne méchanceté. Étant au lit de la mort, il parla magnifiquement du cours de son règne, et dit **qu'il avait trouvé Rome bâtie de brique, mais qu'il l'avait rebâtie de marbre** : par lesquelles paroles il ne voulait pas seulement se glorifier d'avoir rendu ses bâtiments plus superbes, mais se voulait aussi vanter d'avoir affermi la grandeur de son empire. Il y a des historiens qui assurent, que sentant sa dernière heure, il commanda à Livia de r'appeler Tibère qui venait de le quitter, et que Tibère ayant reçu les lettres de sa mère, le vint promptement trouver, et qu'Auguste parla longtemps à lui en secret. D'autres disent qu'il arriva comme il achevait de rendre l'âme : mais il y en a d'autres qui écrivent que Tibère était alors en Dalmatie, et que sa mère craignant qu'en son absence il n'arrivât quelque nouveau remuement pour cette grande succession, cela la mort d'Auguste, jusqu'à ce que Tibère se fut rendu à Nole pour l'a recueillir. Ainsi mourut Auguste, prince incomparable, sage en ses conseils, heureux à la guerre, divers en sa vie, adoré des siens, craint des étrangers, et admiré de tout l'univers. Il avait en telle horreur les guerres, que depuis qu'il fut paisible possesseur de l'empire, il ne prit jamais les armes que la nécessité des affaires ne l'y obligeât : même il avait de coutume de dire, **que c'était un trait d'un esprit léger et plein de vanité, de vouloir hasarder le salut de ses citoyens, pour obtenir un triomphe, et pour emporter une couronne de laurier, c'est à dire, de feuilles inutiles qui ne couvrent aucun fruit, et y ajoutait, qu'il n'y avait rien si indigne d'un grand empereur que la précipitation, et qu'il ne fallait jamais prendre les armes que pour un plus grand bien, de peur que l'on n'achetât la victoire avec plus de dommage qu'on n'en pouvait recueillir de profit** ; comparant les ambitieux, qui pour faire une maigre conquête, mettent toute leur fortune en danger, à ceux qui pêchent avec un hameçon d'or, qui venant à s'arracher et à se perdre, ne peut être récompensé par toutes les prises qu'ils font. Il aimait uniquement la république, et disait ne désirer rien plus passionnément, **que l'a pouvoir mettre droite sur la base, et lui donner une parfaite assiette, afin d'emporter dans le tombeau l'espérance d'avoir jeté de fermes fondements de sa durée.** Et certes, il avait pourvu à tout ce qui se pouvait humainement désirer pour sa conservation, et l'avait si puissamment établie, et rendue si fleurissante, que personne ne pouvait justement se plaindre du changement qu'il y avait introduit. Il se montra curieux d'enrichir Rome de magnifiques bâtiments. Il y fit dresser une grande place, où il fit bâtir le temple de Mars, appelé le vengeur. Il y fit aussi bâtir un temple à Apollon dans le palais, et un dans le capitole à Jupiter surnommé le tonnant. Au bas de celui d'Apollon, il fit faire une galerie pour servir de bibliothèque, et y mit toutes sortes de livres grecs et latins : aussi avait-il les hommes de lettres en singulière révérence, et faisait grand cas de leur amitié. Virgile et Horace eurent plus de part que nuls

autres en la sienne, mais il en recueillit un glorieux fruit, ses vertus et son nom ayant été si dignement célébrés par ces excellentes et immortelles plumes, qu'il est mieux connu par leurs écrits que par ses victoires.

Non content de montrer sa magnificence aux bâtiments qu'il faisait faire sous son nom, et sous celui de ses enfants, il conviait encore ses amis à ouvrir leurs bourses pour orner leur ville : de sorte qu'à sa persuasion, Marc Philippe bâtit le temple des muses dédié à Hercule, Cornificius celui de Diane, Pollion le parvis de la liberté, où les hommes savants s'assemblaient comme en une académie ; Munatius Plancus le temple de Saturne ; Balbus le théâtre ; Taurus l'amphithéâtre ; Agrippa une infinité d'autres beaux lieux, tant sacrés que profanes. Il honorait ambitieusement la mémoire des anciens capitaines qui avaient étendu la gloire de la république, et pour conserver les monuments de leur vertu, il fit refaire les anciens ouvrages qu'ils avaient laissés, et que le temps avait ruinez, et y fit remettre leurs noms et leurs inscriptions. Outre cela, il leur fit ériger des statues triomphales dans les galeries qu'il avait bâties sur la place, et protesta qu'il avait trouvé cette invention, **afin que, et lui de son vivant, et les princes qui viendraient après lui, formassent leur empire sur de si excellents patrons, pour se rendre agréables à leurs citoyens.**

Sur la fin de son règne il reforma beaucoup d'abus qui s'étaient glissés dans la république par la licence des guerres. Il réprima les violences des brigands qui volaient tout le monde, et à la ville et aux champs, et mit des gardes par tout pour les arrêter. Il défendit les confréries et les assemblées qui avaient été établies de nouveau pour entretenir les factions. Au reste, il remit le sénat et l'ordre des chevaliers en leur première splendeur, et chassa de leurs corps ceux qui étaient indignes de participer à leur gloire. Les guerres y en avaient jeté un furieux nombre, et particulièrement depuis les massacres de César, on y avait fait entrer par faveur des personnes qui ne devaient jamais s'y présenter que comme des criminels pour y voir faire leurs procès ; de sorte que même le nom en était infâme parmi le peuple. Auguste voulant donc remettre cet illustre corps en sa première gloire, et le réduire à la forme qu'il avait eue devant les guerres civiles d'entre César et Pompée, en fit deux principales revues pour choisir les plus dignes.

À la première fois il en laissa l'élection aux sénateurs même, et leur donna la liberté de s'entre choisir selon la connaissance qu'ils avaient des mérites les uns des autres ; mais à la seconde fois il suivit son jugement, et le conseil d'Agrippa, et y apporta quelque sévérité, comme nous avons déjà remarqué.

Il pourvut à la piété, et à la commodité de cette grande compagnie : à la piété, ordonnant que devant que d'entrer pour connaître des affaires, ils offriraient de l'encens et du vin aux dieux, afin qu'ils daignassent bénir leurs peines et leurs soins : à leur commodité, en dispensant de l'aller trouver tous les matins à son logis pour lui donner le bonjour, comme c'était la coutume. Il remit aussi la discipline dans les armées : départit les légions par les provinces, et établit deux puissantes flottes, l'une à Misène, et l'autre à Ravenne, afin de se rendre maître de la haute et de la basse mer. À celle de Ravenne il y avait jusqu'à deux cens cinquante vaisseaux pour tenir en subjection la Grèce, l'Épire, la Dalmatie, la Liburnie, l'Istrie, la côte de Venise, et même l'Asie. Celle de Misène n'était pas moins puissante, et servait à couvrir la Sicile, et à tenir en devoir l'Afrique. Quelques-uns ont cru que la grande dépense de ces flottes, et des autres qui depuis furent mises sur les autres mers, a été une des causes de la ruine de l'empire romain ; mais si les princes qui l'ont gouverné, eussent voulu employer

l'argent de leurs excessives profusions à entretenir ces belles flottes, il n'y a point de doute que c'était un puissant moyen pour tenir tout l'univers en devoir, et pour conserver la gloire de ce puissant empire. Quant aux compagnies ordinaires de sa milice de terre, ayant cassé sa garde espagnole et l'allemande, dont il retint la première jusqu'à la victoire d'Actium, et la seconde jusqu'au désastre de Varus ; il en réserva un certain nombre, tant pour être autour de sa personne, que pour être employé à la conservation de la ville : et toutefois il ne voulut jamais souffrir qu'il y eut plus de trois cohortes à Rome, et même ne voulut point qu'elles eussent ni fort ni tranchées pour se loger : et quant aux autres, il les mit dans les garnisons, de peur que les gens de guerre, forcés par la nécessité, ou par quelqu'autre occasion, après avoir été licenciés, ne fussent induits à troubler le repos de l'empire ; il leur assigna une certaine solde, et de certaines récompenses qui ne leur manqueraient jamais, et donna ordre que chacun fut reconnu selon son grade et son âge, et aussi selon le temps qu'il avait servi dans les troupes et dans les armées. Et afin d'avoir un fonds pour fournir à cette dépense, il fit un *extraordinaire des guerres*, qui fut trouvé bien fâcheux aux romains, à cause des excessives sommes d'argent qui y entraient.

Mais comme il avait un soin extrême de bien faire payer les soldats : aussi les faisait-il châtier sévèrement lors qu'ils venaient à faillir. Il cassa des légions entières, qui avaient fait démonstration de se vouloir mutiner. Si quelque cohorte sortait hors de son rang, il la faisait décimer, et ne lui faisait donner que du pain d'orge. Quant aux centeniers, s'il leur arrivait de quitter leurs garnisons, il leur faisait trancher les testes, comme aux moindres membres des compagnies : et pour d'autres fautes, il leur faisait d'autres opprobres et d'autres ignominies. Voila comme il pourvut à sa milice, et aux armées de terre et de mer. Je pourrais dire quelque chose de sa religion, mais quel rayon de piété peut-on apercevoir dans les ténèbres de l'idolâtrie ?

Néanmoins il était loué d'avoir eu beaucoup de zèle à celle qui par malheur du siècle, et par la tyrannie du diable, fleurissait sous son règne. Il fit rebâtir les temples de ses dieux, que l'injure du temps et les autres accidents avaient ruiné. Il fit aussi aux autres temples, de si magnifiques présents d'or et d'argent, de pierres précieuses, qu'il se trouve fort peu de princes qui l'aient égalé en cette sorte de splendeur. Après avoir succédé à la charge du souverain pontife par la mort de Lepidus, auquel il ne l'avait point voulu ôter durant sa vie, il fit brûler tous les livres de religion, dont on ignorait les auteurs, ou dont les auteurs étaient suspects, et ne retint seulement que les livres les mieux approuvés des sibylles, dont il avait les oracles en singulière révérence. Il les fit mettre dans deux caisses d'or, qu'il cacha sous la base de la statue d'Apollon qui était au mont Palatin.

Il accrut le nombre, la gloire et les revenus des prêtres, et favorisa particulièrement les vierges vestales. Il remit en vigueur plusieurs anciennes cérémonies qui avaient été abolies, entre autres la fête des lupercales. Il remit sus [l'augure de salut](#), la dignité du [prêtre de Jupiter](#), les jeux séculiers, et divers autres jeux qui étaient commandez par les anciennes lois de la religion des romains. Il ordonna aussi, que deux fois l'année on porterait des couronnes de fleurs aux dieux domestiques qui avaient leurs statues aux carrefours de la ville. Parmi tout cela, on peut observer en sa vie qu'il a haï les religions étrangères, et qu'il n'a pas été trop superstitieux en celle de sa ville, sinon aux choses qui regardaient sa personne : car quant à celles de ce genre-là il n'y tenait point de bornes. On remarque pareillement qu'il appréhendait extraordinairement le tonnerre ; de sorte qu'il portait toujours sur lui la peau d'un veau marin, et

soudain qu'il commençait à faire des éclairs, il se retirait sous quelque voûte, et dit-on que la raison de sa crainte était, qu'autrefois durant la guerre d'Espagne, allant de nuit, celui qui portait le flambeau devant lui, fut tué à ses pieds d'un coup de tonnerre, qui avait frayé sa litière avec beaucoup de violence. Cette crainte fut cause qu'il dédia à l'entrée du Capitole un temple à Jupiter Tonnant, auquel il montrait avoir une extraordinaire dévotion. Allant donc tous les jours y faire ses prières, et tout le peuple le suivant, et à son imitation honorant superstitieusement ce Jupiter, il lui fut avis en dormant, que l'autre Jupiter qu'on nommait Capitolin, paraissant devant ses yeux, lui reprochait qu'il lui avait soustrait ses adorateurs, et qu'il lui répondait, *que c'était un portier ou une garde* qu'il lui avait donné, d'autant que le temple de ce Jupiter Tonnant était à la porte du Capitole, par laquelle on entrait au temple de l'autre. À raison de quoi le matin se ressouvenant de son songe, il fit pendre des clochettes à l'entour du simulacre de ce dernier Jupiter, d'autant que les portiers et les gardes des grandes maisons avaient accoutumé d'en user pour avertir tout le monde, lors qu'il survenait quelque accident dans les familles. Au commencement, et bien avant dans son règne, il se montra un peu ennemi de la religion des juifs, et même son petit-fils Caius ayant passé par la Palestine, il le loua de ce qu'il n'avait point été faire de prières, ni offrir de sacrifices dans le temple des juifs ; mais soit que ce fut parce qu'il n'en avait pas alors une pleine connaissance, ou parce qu'il ne voulait pas donner cet ombrage aux romains, qui avaient ce peuple en horreur ; il changea depuis d'opinion, et fonda de son propre revenu un sacrifice ordinaire dans le temple de Jérusalem, de sorte que tous les jours les prêtres immolaient deux agneaux et un taureau à son intention, et pour prier Dieu qu'il fit prospérer les affaires de son empire.

Le triumvirat souilla un peu sa réputation et le fit estimer cruel ; mais depuis il fit admirer sa clémence, vu qu'il pardonna à plusieurs qui l'avaient diffamé, et à d'autres qui avaient conspiré contre lui, et attenté à sa vie. Même il se fâchait contre ses amis, qui lui rapportaient les injures qu'on lui faisait. **Ne te soucie point**, dit-il, écrivant à Tibère sur ce sujet, **de ce qu'il y en a qui médisent de moi : il nous doit suffire qu'il est en notre puissance d'empêcher ceux qui nous voudraient faire du mal**. Sa modestie parut en ce qu'il ne voulut jamais souffrir qu'on lui bâtît à Rome aucun temple, et même il fit fondre les statues d'argent qu'on lui avait dédiées, et en fit faire des couronnes d'or pour l'ornement du temple d'Apollon. Et toutefois il ne pût éviter qu'après sa mort on ne fit courir un bruit, qu'il avait ravi aux dieux tous leurs honneurs, leurs temples, leurs autels, leurs images, leurs prêtres, et leurs sacrifices. Il refusa le titre de **dictateur perpétuel**, et le peuple le pressant de le prendre, il se mit comme à genoux pour s'en excuser. Quant à la qualité de *seigneur*, il la tenait à un insigne opprobre et à un grand outrage, et ne voulut jamais endurer qu'on la lui donnât. Il ne voulut point que sa présence ôtât la liberté au sénat en ses jugements, ou qu'elle empêchât le peuple de donner ses suffrages à ceux qu'il ne voulait pas nommer aux charges. Jamais il ne recommanda ses enfants au peuple, qu'il n'ajoutât, **s'ils s'en rendent dignes**. Au reste, il ne se plaisait pas à faire de nouvelles amitiés ; mais il était constant et religieux à conserver celles qu'il avait contractées, comme il fit paraître à l'endroit de Mécenas et d'Agrippa, qu'il combla de toutes sortes d'honneurs durant leur vie, et même après leur mort. Il était courtois et affable, voire à l'endroit de la commune, et toutefois il ne pouvait supporter qu'un empereur appelât des soldats *ses compagnons*, et blâmait son père Jules César, de ce qu'il avait introduit dans les armées ce flatteur langage qui semblait énerver et ravaler la majesté du prince. Il était fort agréable de visage, ses yeux

étaient étincelants comme des éclairs, et était bien aise quand quelqu'un se détournait de leurs rayons, comme n'en pouvant soutenir l'éclat.

Parmi tant de grandes qualités et tant de belles parties, on ne saurait exprimer l'amour et le respect que lui portait le peuple romain. Je laisse les divers arrêts qui furent donnés dans le sénat, pour lui décerner tous les honneurs dont la compagnie se pût aviser, d'autant qu'on pourrait attribuer cela ou à la nécessité du temps, ou à la crainte de ceux de ce corps. Mais les chevaliers romains de leur plein gré s'obligèrent à célébrer annuellement son jour natal avec toute sorte de magnificence : et même plusieurs compagnies de celles qui étaient à Rome, firent une bourse commune pour fournir à la dépense de cette fête. D'ailleurs les ordres s'amassaient tous les ans à certain jour, et par forme de vœu pour sa santé, allaient jeter des pièces d'argent dans le canal du lac de Curce, où était alors la maîtresse place de Rome. Tous les ans aussi au premier jour de janvier, encore qu'il fut absent, ils lui portaient au Capitole de riches étrennes, dont il achetait de précieux simulacres des dieux, et les allait dédier par les villes.

Son palais ayant été brûlé, tout le monde se cotisa volontairement, et chacun contribua selon sa puissance pour le rebâtir ; mais il pris plus les bonnes volontés que l'or et l'argent, et ne prit point plus haut qu'un denier d'or des plus riches, et encore voulut-il depuis que sa maison fut publique, soit parce qu'elle avait été rebâtie de l'argent du peuple, soit parce qu'il était alors souverain pontife. Le titre de [père de la patrie](#), lui fut déferé avec toute l'ardeur et avec toute la passion qu'on saurait s'imaginer. Le peuple le lui fit premièrement offrir par ses députés, qu'il envoya à Antium pour le prier de le prendre ; et parce qu'il l'avait obstinément refusé, depuis se trouvant à un spectacle, la commune parée de couronnes de laurier, lui en fit une nouvelle instance par un commun bruit qui s'éleva dans le théâtre : mais faisant toujours difficulté de le recevoir, le sénat le lui décerna, non par arrêt, ni par acclamation, mais par la bouche de Messala, auquel toute la compagnie donna la commission de lui déclarer son dessein et sa résolution. Messala lui ayant dit [que le sénat d'un commun consentement lui décernait le nom de père de la patrie, et souhaitait qu'avec cet honneur les dieux comblassent sa personne et sa maison de toutes sortes de félicités, d'autant que son bonheur était le bonheur de la république](#) ; à ces paroles Auguste se prit à pleurer de joie, et répondit modestement à Messala, [qu'étant au comble de ses désirs il n'avait plus rien à demander aux dieux immortels, sinon qu'ils lui conservassent jusqu'au tombeau les bonnes volontés d'une compagnie qui allait ainsi l'obligeant](#). Après cette dangereuse maladie qu'il eut au retour d'Espagne, le peuple fit fondre une statue de bronze au médecin qui l'avait guéri, et la fit mettre auprès du simulacre d'Esculape. Il y eut des pères de sa famille, qui étant prêts de mourir, ordonnèrent par leurs testaments que leurs héritiers après leur mort les feraient porter dans le Capitole, acquitteraient leur vœu, sacrifieraient en leur nom, et mettraient sur la victime une inscription qui dirait que c'était, [d'autant que sortants de ce monde, ils y laissaient Auguste plein de santé](#). Quelques villes d'Italie commencèrent l'année par le jour auquel il était entré dans leur enceinte. Par les provinces ce n'étaient que temples, qu'autels, que jeux, et que spectacles dressés à son honneur. Les rois amis et alliés du peuple romain, entre autres Hérode, roi de Judée, et Juba, roi de Mauritanie, bâtirent des villes dans leurs états, qu'ils nommèrent Césarée, de son nom de César, et tous ensemble ils avaient délibéré d'achever le temple de Jupiter Olympien, dont les fondements avaient été jetés longtemps auparavant à Athènes, et de le dédier à son génie. Même non seulement lors qu'il était à Rome, mais encore

quand il faisait voyage par les provinces, on en voyait toujours quelques-uns à sa suite qui lui faisaient la cour, et qui oubliant la pompe et la majesté royale, le suivaient par tout, comme si leurs sceptres et leurs couronnes eussent été tributaires à sa gloire, tant ses éminentes qualités l'avaient rendu aimable et recommandable à tout le monde. Et toutefois il faut confesser que parmi toutes ses belles vertus, il a de grands défauts mêlés en sa vie. Sa jeunesse fut déshonorée de beaucoup de honteuses reproches. Le jeune Pompée l'appelait efféminé. Antoine l'accusait d'avoir acheté son adoption par l'infamie de son corps. Lucius, frère d'Antoine, lui reprochait d'autres horreurs sur le même sujet : mais il ne faut pas croire tout ce qu'ont dit de lui de si sanglants ennemis de son honneur. Mais ses amis même ont confessé qu'il s'était souillé de beaucoup d'adultères, quoi qu'ils ajoutent que c'était plus par raison d'état, pour apprendre le secret de ses ennemis par leurs femmes, que par une passion déréglée dont il fut transporté.

Il répudia bien légèrement sa femme Scribonia pour épouser Livia, dont il était si furieusement amoureux, qu'il la prit grosse de six mois, et la tira de la maison de son mari pour la mener avec son fruit dans la sienne. On l'accusa d'une insigne vanité, qui outre cela lui fut imputée à sacrilège : car il courut un bruit, que traitant ses amis en privé, il leur avait fait prendre les noms et les habits des autres dieux, et que lui il s'était paré des ornements qu'on donnait à Apollon : et comme la famine vint à croître à même temps, le peuple cria en une assemblée, que les dieux avaient mangé toutes les provisions, et qu'Auguste était vraiment Apollon, mais que c'était [Apollon le bourreau](#), dont l'image était dorée en un coin de la ville. On le chargea encore d'être curieux en ses meubles, d'aimer le jeu de dés, et d'y passer beaucoup de temps ; mais au lieu de s'en excuser, il en faisait vanité. Quant à l'ambition il la dissimulait, et faisait démonstration de se vouloir défaire de l'empire : et toutefois, soit qu'il ne se crut pas assuré s'il se rendait personne privée, soit qu'il ne jugeât pas que l'empire peut-être bien administré par un peuple, ou qu'il eut regret de se dépouiller d'une si douce gloire, il en conserva la dignité jusqu'au tombeau. En somme, on a dit de lui [qu'il était un peu impatient, qu'il était prompt à se courroucer, qu'il avait de secrètes jalousies contre les grands, et qu'il était ouvertement factieux](#). On ajoute, qu'encore qu'il fut extrêmement adonné aux néanmois il se montrait extraordinairement sévère à l'endroit de ceux qui étaient tachez du même crime ; à quoi l'on rapporte la rigueur qu'il tint à cet excellent esprit le poète Ovide, qu'il confina parmi les gestes pour des soupçons dont les causes ne sont pas encore bien éclaircies. Après sa mort il n'y eut sorte d'honneur que les romains ne lui rendissent, jusqu'à lui bâtir des temples, aussi bien à Rome que dans les autres villes. Même chacun allait disant de lui, [qu'il eut été à souhaiter, ou qu'il ne fut jamais venu au monde, ou qu'il n'en fut jamais sorti](#), d'autant qu'il commença son règne avec beaucoup de violence et de cruauté, et l'acheva avec beaucoup de modération et de douceur. Et certes, encore que pour s'acquérir l'empire il eut opprimé la liberté de ses citoyens, néanmoins depuis qu'il en fut possesseur, il aima si passionnément le peuple, qu'une fois ayant eu avis qu'il n'y avait plus de grain à Rome que pour trois jours, il en conçut un tel déplaisir, qu'il se résolut de se faire mourir de poison, si dans ce bref terme les flottes des provinces n'en amenaient ; et comme elles en eurent amené tout à point, le peuple attribua son salut à sa bonne fortune. Il rendit l'âme dans la même chambre dans laquelle était décédé son père Octavius, et fut remarqué qu'il était mort à même jour qu'il était entré en son premier consulat. Les dizeniens des villes par où il fallait qu'il passât, le portèrent depuis Nole jusqu'à Bouilles, où les chevaliers l'allèrent

prendre afin de l'emporter à Rome. Tout ce convoi se fit de nuit à cause du temps, et de jour on mettait le corps reposer dans les basiliques, ou même dans les grands temples des villes, où nonobstant les lois le sénat voulût qu'on le fit entrer pour lui rendre plus d'honneur. Même il y en eut de cette compagnie qui pour l'honorer davantage, furent d'avis qu'on le fit passer par la porte triomphale, et qu'on fit marcher devant une image de victoire qui était dans le palais ; et qu'outre cela les petits enfants l'accompagnaient chantant le chant de deuil des princes, et célébrant son nom comme du père de la patrie. Les autres proposèrent, que le jour de ses obsèques il fallait que les sénateurs et les chevaliers ôtassent leurs anneaux d'or, et qu'ils en portassent de fer. D'autres requièrent, que les prêtres des premières compagnies recueillissent et ramassassent ses os et ses cendres, pour les mettre dans son mausolée après que le corps serait brûlé, sans prendre garde qu'il n'était pas permis aux prêtres de manier les reliques des morts. D'autres encore faisaient instance qu'on appelât le mois de septembre auguste, d'autant que c'était en ce mois-là qu'il était décédé : et enfin d'autres poursuivaient que tout le cours de son règne, depuis le commencement jusqu'à la fin, fut appelé **un siècle auguste**, comme pour lever toute opinion qu'il eut jamais exercé aucune tyrannie sur la république. Toutefois le sénat modéra toute cette pompe et tous ces honneurs, et même pour satisfaire aux lois, décerna un pardon à Tibère, de ce qu'étant souverain pontife, il avait accompagné le corps, et conduit le convoi. Après cela, son testament fut lu en plein sénat par un de ses affranchis nommé Polybius, et trouva-t-on qu'il avait laissé Livia et Tibère ses principaux héritiers ; mais outre cela il fit du bien à beaucoup d'autres personnes qui ne lui étaient alliés ni de sang ni d'amitié, et non seulement à des sénateurs, mais même à des rois étrangers.

Parmi cela il n'oublia point le peuple, ni les soldats prétoriens, ni les autres soldats qui étaient commis pour garder la ville. Il ordonna aussi qu'on rendit aux enfants de ceux dont il avait été héritier, le bien de leurs parents, quand ils seraient venus en âge de le posséder. Et toutefois usant de cette bonté à l'endroit des enfants des autres, il persista en sa rigueur contre les siens, et ne voulut point r'appeler sa fille de son bannissement, au contraire, défendit de l'a mettre lors qu'elle serait morte dans son tombeau. Après que son testament eut été lu, Drusus, fils de Tibère, qui portait le deuil avec son père, eut la commission de lire quatre registres qu'il avait faits pour servir d'instruction après son décès. Dans le premier, il avait couché l'ordre de ses funérailles. Le second contenait ses plus belles actions, qu'il voulait être gravées sur des colonnes carrées faites de bronze. Au troisième, il avait mis la liste des soldats qui étaient dans les armées de la ville et des provinces, les nouvelles des princes alliés, les revenus et les trésors de l'empire, la dépense publique, et les tributs qui se levaient. Le quatrième était plein de sages conseils qu'il donnait à Tibère et au sénat pour bien gouverner l'empire. (...).

Quelques-uns attribuèrent ce dernier conseil à une pure vanité de ce prince, comme s'il l'eut donné afin que ses successeurs ne surpassassent jamais la gloire de son règne : mais il faut avouer que c'était un sage avis et digne de sa prudence, vu que l'énorme puissance d'un état est sujette à se défaire elle-même, et vu aussi qu'il est extrêmement difficile de tenir en devoir tant de différentes provinces. Et d'ailleurs on sait que s'étant rendu redoutable à tout le monde, et même aux peuples les plus éloignés de Rome, il pouvait pousser plus avant ses victoires, et étendre encore davantage les limites de son empire, si cette considération d'état ne l'eut retenu.

Certes tant s'en faut qu'il eut ces ambitieuses pensées, que jamais il ne fit la guerre à peuple ni à nation étrangère, qu'il n'en eut de si grands et de justes sujets, qu'il ne s'en pouvait honnêtement dédire. Voire même il contraignit des princes barbares du jurer dans le temple de Mars le vengeur, qu'ils se maintiendraient en la fidélité et en la paix qu'ils avaient solennellement arrêtée avec le peuple romain. Et pour en obliger d'autres à garder plus étroitement les articles de leurs traités, voyant qu'ils ne se souciaient pas de laisser leurs enfants en la puissance des romains, il prit leurs femmes pour otages de leur foi, montrant par là qu'il ne voulait que les contenir en leur devoir, sans chercher des sujets de leur faire la guerre. Cela fait voir que ce fut une pure amour de la république, et non aucune envie qu'il portât à la gloire de ceux qui devaient venir après lui, qui lui fit conseiller à Tibère et au sénat de se contenter de l'étendue de leur empire. Toutes ces choses ayant été faites dans le sénat, l'on acheva le convoi de ce grand prince, et pour lui rendre les derniers devoirs, on dressa un lit étoffé d'or et d'ivoire, et paré de couvertures de pourpre chamarrées d'or, au pied duquel était le corps enfermé dans son cercueil.

Parmi la pompe on voyait son image faite en cire, revêtue d'un habit de triomphe, suivie de ceux qui étaient désignés consuls. Il y avait encore deux autres de ses images, dont l'une qui était d'or, avait été prise dans le sénat, où elle lui avait été dédiée, et l'autre avait été faite expressément pour servir à la pompe funèbre, au milieu de laquelle elle fut portée sur un char triomphal. Après ces images on fit suivre celle de ses ancêtres, excepté seulement celle de Jules César, qui depuis peu avait été mis au rang des demi-dieux : puis on fit marcher celles de tous les grands capitaines, rois, consuls, et autres vaillants princes romains, à commencer depuis le premier fondateur de Rome jusqu'à lui. On y porta outre cela les peintures des provinces et des villes qu'il avait subjuguées, et même parmi les autres statues, comme fatalement, il s'en trouva une du grand Pompée qui venait par manière de dire rendre cet hommage à sa gloire. Drusus et Tibère firent deux harangues funèbres à sa louange. Tibère fit la sienne devant le temple de Jules César, et Drusus la sienne sur la tribune. De là le corps fut porté dans le champ de mars pour y être brûlé. Jamais on ne vit tant de monde ensemble, qu'il s'en trouva alors pour honorer ses obsèques. Après que le corps eut été étendu sur le bûcher, les prêtres firent une forme de procession à l'entour, et furent suivis des chevaliers, des légionnaires, des soldats et des capitaines, dont il y en eut plusieurs qui jetèrent sur le bûcher les présents qu'ils avaient autrefois reçus de lui pour salaire de leur vertu. Après cela, par le commandement du sénat, les centeniers mirent le feu dans le bûcher, à même temps on en vit partir un aigle qui prit son vol vers le ciel, comme pour y conduire l'âme d'Auguste. La cérémonie étant achevée, tout le monde se retira, excepté Livia qui y demeura encore cinq jours après les premiers chevaliers, afin de recueillir ses cendres, et de les porter dans son mausolée, comme il l'avait ordonné.

Pour comble de vanité, et pour le rendre du tout semblable à Romulus, il se trouva un sénateur nommé Atticus, du rang de ceux qui avaient été prêteurs, qui assura publiquement qu'il l'avait vu monter dans le ciel, dont Livia lui sut si bon gré qu'elle lui fit de riches présents, en reconnaissance de cette impudente flatterie. En suite de cela on lui bâtit des temples et des autels, et on ordonna des prêtres pour lui faire des sacrifices comme à un Dieu, encore qu'on sut bien où étaient ses cendres. Au reste si l'on veut mûrement considérer l'image de sa vie, et en faire comme un tableau raccourci, on y verra en peu de volumes de grands exemples de la misère de ceux qu'on croit être élevez au souverain degré

de félicité, et au comble de la gloire du monde, vu que parmi les excessives prospérités de ce grand prince, que les hommes ont mis entre les dieux, il n'y a presque sorte d'accident, d'infortune ni de fâcherie, dont il ne se soit vu accueilli et persécuté sous le cours de son règne.

Du vivant de son oncle Jules César, il fut refusé de la charge de général de la cavalerie, que Lepidus emporta sur lui. Depuis son massacre, le sénat lui donna mille traverses, ses amis l'abandonnèrent, Antoine le trahit, et son malheur le contraignit de se rendre complice de la rage des plus méchants hommes de la terre, afin de trouver de l'appuy à sa fortune, qu'il voyait dangereusement ébranlée par la jalousie de la noblesse. Quelle peine ne supporta-t-il pas devant que de pouvoir se venger de Cassius et de Brutus, qui avaient massacré son oncle et son père ? Quel rigoureux ennui lui fut-ce de se voir malade et d'être contraint de quitter son camp, lors que les armées étaient sur le point de combattre ? Quelle affliction ne ressentit-il pas de l'audace de Fulvia, des traverses de Lucius Antonius, du siège et du sac de Pérouse, où parmi les autres disgrâces il pensa être tué par des gladiateurs ? à la guerre de Sicile, que de naufrages, que de pertes de batailles, que d'autres misères ne souffrit-il point ? Ne se vit-il pas contraint de se cacher dans une caverne, pour se dérober aux yeux et aux épées de ses ennemis qui le poursuivaient ? Là même, pressé du danger, ne pria-t-il pas Proculéius de le tuer ? Combien lui causa de soucis la dernière querelle qu'il eut contre Antoine, qui fut décidée par les armes de tout l'univers ? Quelle fortune courut-il en Epire au golfe d'Actium, où il devait perdre la bataille, si Cléopâtre n'eut point dissipé les forces de son ennemi ? Aux guerres de Pannonie ne se vit-il pas au hasard de tomber sous les ruines d'un pont où il fut dangereusement blessé ? Après cela, combien de fois vit-il les légions mutinées prêtes de l'abandonner, ou plutôt de le tuer, tantôt au milieu de la paix, et tantôt au milieu de la guerre ? Mais ce n'est pas encore le comble de ses malheurs : il faut mettre en ce rang ses maladies ordinaires, les soins et les soupçons que lui donna l'esprit du jeune Marcellus, l'infâme bannissement du posthume Agrippa, mille attentats contre sa vie, la mort de ses enfants, dont il ne pouvait rechercher la cause sans publier le malheur de son mariage ; les adultères de sa fille, le dessein d'un parricide tramé ouvertement, la honteuse retraite de Tibère, les nouveaux adultères de sa petite-fille, et tant d'autres misères, comme enchaînées les unes dans les autres. La disette d'argent pour payer les armées, la révolte d'Illyrie, la nécessité de lever des esclaves, le peu de jeunesse qui se trouvait dans l'empire, la peste et la famine qui de son temps désolèrent la ville et les provinces ; la résolution de se faire mourir de regret de voir Rome sans provisions, un corps languissant et à demi perclus : la perte des légions avec Varus, les outrages vomis contre sa dignité, le dépit conçu contre le jeune Agrippa après l'avoir adopté, et le regret de le voir éloigné après l'avoir confiné, le soupçon de la perfidie de Fabius, et en suite de cela, les secrets conseils de Livia et de Tibère qui lui causèrent ses derniers soucis. En somme, ce grand prince qui a été mis au ciel au rang des dieux, a eu ce malheur de laisser en terre héritier de sa fortune le fils d'un de ses ennemis.

Comme l'on remarque d'étranges accidents au cours de sa vie, aussi les jugements qu'on fit de lui après sa mort furent bien divers. Car parmi les superstitieuses observations de ceux qui remarquèrent, **qu'il avait laissé le monde à même jour qu'il avait pris l'empire ; qu'il avait rendu l'âme en la même chambre où son père Octavius était décédé** : et même parmi l'admiration des honneurs dont il avait joui, ayant été treize fois consul, ayant exercé le tribunat trente et sept ans consécutifs avec une souveraine puissance, et ayant acquis

vingt et une fois la qualité d'empereur, il s'en trouva qui interprétant favorablement ses actions, lui donnèrent de grandes louanges, assurant, [que comme les armes civiles ne peuvent être ni prises ni retenues sans crime ; etc.](#) C'était le discours de ceux qui étaient aussi affligés de l'avancement de Tibère, qu'ils étaient aises de la mort d'Auguste. Ce qui apprend aux grands princes de se contenir dans les bornes de l'innocence, puisque la pompe et la gloire qui les environne, ne peut les exempter de la censure de leurs peuples, qui bien souvent se trouvent plus enclins à publier leurs défauts, qu'à célébrer leurs vertus. Pour clore de l'histoire d'Auguste, j'ajouterai que s'il eut connu la grâce que le ciel lui présentait parmi les autres prospérités de son règne, sans doute il se pouvait nommer le plus heureux prince qui eut jamais commandé sur la terre, vu que ce fut sous le paisible cours de son empire que Jésus-Christ, Roi des anges et des hommes, déployant les trésors de sa bonté, après avoir pris chair humaine dans les pudiques entrailles de la vierge sa mère, voulut paraître au monde, pour accomplir ces fameux oracles donnés aux juifs, qui tenaient tout l'univers en attente.

Mais encore que ce bonheur ne lui soit pas arrivé, d'avoir connu celui qui venant racheter le monde, s'offrait à lui en une province sujette à son empire ; néanmoins il n'a pas laissé de contribuer beaucoup à l'avancement de ce que la sagesse de Dieu allait exécutant par des moyens inconnus aux hommes. J'avoue qu'il n'y pensait pas ; mais la providence divine qui conduisait cette grande merveille, arracha de lui ce service pour faire reluire sa gloire en l'univers. Auguste voulant donc savoir les forces et les richesses de l'empire romain, qui avait soumis à son joug presque le reste de l'univers, pour cet effet envoya ses officiers par toutes les provinces de son obéissance, donna commission à Quirinus d'aller en la Palestine faire le dénombrement dont il est parlé en l'évangile sur le sujet de la naissance du fils de Dieu. Sentius Saturninus administrait lors la Syrie ; mais Quirinus personnage consulaire, comme procureur du prince et gouverneur extraordinaire, eut la charge de faire cette revue, en cette description des peuples de son gouvernement. Chacun étant donc obligé de s'aller faire inscrire dans la ville de sa lignée, Joseph qui était de la tribu de David, s'en alla avec la vierge Marie en Bethléem, capitale de cette lignée, pour satisfaire à l'ordonnance de l'empereur : et comme ils étaient là, le terme du bienheureux enfantement de la vierge étant échu, elle mit au monde celui qui a fait le monde, et par une insigne merveille fit voir à la terre [celui qui est un pur esprit, revêtu de chair ; celui qui est immortel, sujet à la mort ; celui qui est couronné de gloire, exposé aux opprobres, et celui qui possède toutes les richesses du ciel, accueilli des misères et des pauvretés de la terre.](#) Que tu étais heureux, Auguste, si tu eusses eu un rayon de notre foi, qui t'eut conduit jusque en la Judée pour aller adorer celui dont tu tenais ton empire ! Mais Dieu n'avait que faire de ta puissance pour accomplir son oeuvre : il ne voulut pas employer les armes des empereurs pour faire adorer sa croix ; mais il voulait par les opprobres de son supplice, et par la prédication de ses apôtres (personnes contemptibles selon le monde) faire fléchir les rois et les monarques de la terre sous la puissance de son évangile. Cependant, parmi ces témoignages de la bonté de Dieu, il arriva un fait horrible en Judée. Car Hérode, à qui Auguste avait donné cette couronne, étonné du langage des sages d'orient, qui sous la conduite d'une étoile étaient venus adorer le sauveur du monde, à leur arrivée à Jérusalem demandèrent [celui qui était né Roi des juifs](#), se figura qu'il y avait quelque dessein sur son état, et croyant que celui qui donne le royaume du ciel à ses élus, voulait lui ravir celui qu'il possédait en la terre, s'efforça de l'étouffer

dans son berceau. Et ne pouvant le surprendre à cause de l'oeil de la providence qui le gardait, il fit inhumainement massacrer tous les enfants de son âge, qui étaient aux environs de Bethléem. À quoi pour comble de cruauté, on ajoute qu'il n'épargna pas son propre sang ; mais qu'il fit mourir avec les autres un de ses enfants, qui devait être celui qu'on nommait Antipater, dont le massacre fut accompagné de celui des docteurs de la loi des juifs.

On dit qu'Auguste ayant eu la nouvelle d'une si exécrationnelle boucherie, qui avait enveloppé le fils de ce cruel prince, s'écria **qu'il eut mieux aimé être le pourceau que le fils d'Hérode**. Ce qu'il eut sujet de dire ; d'autant que les juifs pardonnaient à ces animaux, dont il leur était défendu de manger. Durant ce cruel carnage qui emplit de pleurs et de deuil toute la contrée de Bethléem, où les larmes de Rachel pleurant ses enfants furent renouvelées, Joseph et la bienheureuse vierge que l'ange avait avertis du mauvais dessein d'Hérode, conduisaient le sauveur du monde par les provinces idolâtres d'Égypte, où il trouva plus de sûreté que parmi les juifs, quoi qu'il fut le vrai rejeton de Juda, et le lion victorieux de cette royale race.

Hérode étant mort, et Auguste ayant donné une partie de son état à son fils Archélaüs, cette persécution qui avait moissonné les premières fleurs du christianisme, et consacré les premières victimes à Jésus-Christ, commença à cesser, et aussitôt par l'avis de l'ange, le fils de Dieu fut ramené en la Judée par ceux à qui sa sagesse avait consigné la garde d'un gage si précieux. Il ne reste plus rien à dire pour la clôture de cette histoire, sinon qu'on doit imputer à trois causes principales la grandeur des dernières années du règne d'Auguste ; c'est à savoir à une particulière providence de Dieu qui se voulait servir de son règne, pour établir celui de son fils : à la singulière prudence dont il était doué, qui parut principalement en l'ordre et en la conduite de ses affaires, auxquelles il se servait ordinairement des sages conseils de ses amis qui ne le trompèrent jamais, mais secondèrent toujours ses bonnes intentions : et en troisième lieu au longtemps que dura son empire, vu qu'il entra en son premier consulat à vingt ans, et en avait soixante et seize lors qu'il mourut. À trente-deux il avait déjà défait Antoine, et par sa défaite s'était assuré l'empire : si bien qu'il lui resta encore assez de temps, ou pour adoucir les esprits, et pour les induire peu à peu à porter le joug de la servitude, ou pour les voir mourir de mort naturelle : de sorte qu'il se trouva comme en un nouveau siècle tout fait de sa main et de celle de ses amis, à raison de quoi tout le monde adorait sa puissance avec tant de chaleur, que ceux qui avaient été les plus passionnés défenseurs de la liberté, furent ceux qui se jetèrent les premiers aux flatteries, et à des devoirs serviles qu'ils voyaient être l'unique degré aux honneurs. Mais c'est assez parlé du règne d'Auguste, et des choses advenues sous son empire.

Préface sur l'histoire des empereurs qui ont régné après Auguste.

L'empire Romain a reçu de grandes plaies par l'ambition des deux premiers Césars, qui poussés du désir de s'élever au dessus de leurs citoyens, et de soumettre au joug de leur tyrannie un peuple passionné pour sa liberté, remuèrent tous les fondements de leur république, renversèrent toutes sortes de lois, et violèrent tous droits divins et humains, pour venir à chef d'un si sanglant et si furieux dessein. Ceux qui ne pouvaient qu'avec une extrême douleur voir opprimer la liberté, pour laquelle leurs pères avaient toujours si courageusement combattu, s'opposant à leur fureur, et s'efforçant de nager contre le torrent, firent une telle résistance, qu'il fallut que ces deux princes donnassent jusqu'à huit batailles, devant que de pouvoir établir une si odieuse domination. La première fut à Pharsale dans les plaines de la Thessalie, où l'on vit toute la fleur de l'empire Romain divisée en deux partis, résolus de combattre ; l'un pour l'ambition de César, et l'autre pour le salut de Pompée, qui avait embrassé la défense de la liberté. La seconde se donna en Afrique, où la splendeur du nom des Scipion s'éteignit avec la gloire de la république, dont leur famille avait été un des premiers et des plus illustres ornements. La troisième se termina en Espagne, où les deux enfants de Pompée, comme poursuivis et persécutés du malheur de leur père, furent contraints de céder au plus puissant la victoire, qui acheva de ruiner toutes les espérances du peuple Romain. Après tant de carnages et de meurtres, celui qui avait rempli l'univers du sang de ses citoyens, assassiné par les ennemis de la tyrannie, vomit son sang et sa vie au milieu du sénat qu'il avait opprimé. Mais Auguste recueillant et renouant les pièces de son naufrage, s'efforça de reprendre les rennes de l'empire qui lui avaient été si violemment arrachées. Antoine qui n'avait pas moins d'ambition que lui, et qui d'ailleurs méprisait sa jeunesse, se pensa assez puissant pour lui disputer la souveraine autorité parmi ses citoyens.

Les voila aux armes, ils en viennent à une quatrième bataille, qui se donne au milieu d'Italie, aux environs de Modène, où le génie d'Auguste commence peu à peu à se montrer plus puissant que celui d'Antoine, qui ayant perdu son armée, ne trouva de salut qu'en une honteuse fuite. Lepidus soutint sa fortune branlante, et s'étant laissé entraîner dans son parti, fut cause de l'ouverture qui se fit depuis de ce sanglant triumvirat, sous lequel on vit renaître à Rome l'horreur des proscriptions, des massacres et des brigandages qui l'avaient désolée sous la tyrannie de Sylla. Quelle fut alors la race de Rome ! Quelles prodigieuses inhumanités ! Quelles monstrueuses fureurs n'y furent pas exercées durant ce misérable règne, où l'on vit un des chefs vendre son oncle ; l'autre livrer son frère ; l'autre prostituer son ami, et le plus grand homme de sa république, afin de pouvoir les uns et les autres assouvir leur rage contre ceux qu'ils s'étaient proposé d'exterminer !

Toutefois cette furieuse indulgence, dont ils usèrent les uns envers les autres pour partager l'empire avec la vie de leurs citoyens, ne pût tellement affermir une amitié si malheureusement cimentée, qu'elle ne se vit bientôt ébranlée par la fureur d'une femme. Car cependant qu'Antoine va désolant l'orient, Fulvia qui était demeurée à Rome avec Lucius Antonius son frère, ne se souciant point de l'étroite alliance qu'elle avait avec Auguste, anime son frère contre lui, et le jette en une sanglante guerre qui se termine par la prise de Pérouse, où Auguste lâchant les rennes à la colère, se venge par le fer et par le feu : et ne se

contentant pas de la boucherie qu'il avait faite des soldats et du peuple, dont le sang lui semblait trop vil pour assouvir sa passion, fait prendre jusqu'à quatre cens, ou chevaliers, ou sénateurs Romains, qu'il mène au pied d'un autel dédié à la mémoire de Jules César ; et là par une horrible barbarie les fait massacrer comme des pauvres victimes. Nonobstant cela, cette cruelle alliance se renoue, et ces tigres acharnez contre leurs meilleurs citoyens, oublient pour un temps leurs querelles particulières, afin de pouvoir vomir toute leur rage contre le public.

Parmi cela il fallut venir à une sixième bataille, et ôter du monde ceux qui avaient abattu la tyrannie en faisant mourir Jules César. Pour ce sujet, Auguste accompagné d'Antoine, passa dans la Thessalie, qui avait été fatale à Pompée, se présenta aux champs Philippiques, et y combattit les forces de Brutus et de Cassius, qui avaient ramassé les reliques éparses des bons citoyens, résolus de faire un dernier effort pour la liberté. Après un sanglant combat, Auguste demeura victorieux, et le désespoir de ses ennemis les ensevelit dans les dernières ruines de leur république.

Un des enfants de Pompée qui s'était sauvé de la journée d'Espagne, et qui avait été comme réservé à un plus grand opprobre, ne laissa pas de vouloir tenter encore une fois la fortune, et ayant fait une puissante flotte de vaisseaux pour se rendre maître de la mer, entreprit d'arracher la victoire à Auguste : mais ce fut enfin avec un si malheureux succès, qu'il en perdit le nom de capitaine, et mit la gloire des Pompées au tombeau ; de manière qu'Auguste obtenait un plein triomphe sur tous ses ennemis, si Antoine ne se fut derechef jeté à la traverse pour lui ravir le fruit de tant de victoires. Ce mauvais esprit charmé par Cléopâtre, princesse artificieuse, et douée d'une singulière et exquise beauté, dont Jules César avait le premier éprouvé la puissance, lui suscita de nouveaux troubles, et alluma une nouvelle guerre contre lui. Ils en vinrent à une huitième bataille qui se donna à Actium, où Antoine laissa la victoire à Auguste pour s'enfuir avec Cléopâtre, dont les amours ruinèrent enfin sa fortune. Voilà bien des guerres civiles et bien des combats donnez devant qu'Auguste, suivant les pas de son oncle, ait pu monter dans son trône, et donner un maître à l'empire.

Combien de meurtres et de carnages, combien de ruines et de misères accompagnèrent et suivirent ces furieuses rencontres ? Combien y eut-il du plus pur sang de Rome répandu parmi toutes ces violences ? Cette misérable ville était un vrai théâtre d'horreur, où les sénateurs, les chevaliers, et les premiers hommes de la république, étaient massacrés au moindre dépit du plus puissant. Les campagnes étaient toutes rouges du sang des fugitifs, et les combats moissonnèrent toute la fleur et l'élite de ses meilleurs soldats, et de ses plus excellents capitaines. Toutefois si nous voulons considérer l'état suivant auquel Rome se vit réduite sous les Tibère, sous les Caligula, sous les Néron, sous les Domitien, sous les Vitellius, sous les Othon et sous la plupart de leurs successeurs, nous trouverons que ces premières misères ne furent que des roses, en comparaison des oppressions et des calamités publiques et particulières qu'elle fut contrainte de souffrir sous ces monstrueux et abominables princes qui sont venus après les premiers Césars. Car encore au siège d'Auguste, après qu'il eut défait Cassius et Brutus aux champs philippiques, après qu'il eut opprimé le jeune Pompée en Sicile, après qu'il eut désarmé Lepidus en Italie, et qu'Antoine faisant une fin digne de sa vie, se fut tué lui-même, les horreurs commencèrent à cesser ; et ce sage prince pour effacer l'infamie de ses premiers déportements, et pour s'insinuer dans les coeurs d'un peuple lasse de ses misères, fit du bien à tout le monde, récompensa les soldats,

pourvut aux nécessités du peuple, honora le sénat, donna le repos à sa république, et rendit sa puissance si formidable aux nations étrangères, qu'on les vit venir des plus éloignées contrées du monde reconnaître la majesté de l'empire Romain. De sorte que si ses commencements furent pernicieux à la république, la fin ne fut pas semblable. À raison de quoi on disait de lui, qu'il eut été à désirer, ou qu'il ne fut jamais venu au monde, ou qu'il n'en fut jamais sorti. Mais sous les princes suivants, on ne verra ni trêves, ni relâche aux malheurs du peuple Romain : plutôt ce sera comme un enchaînement perpétuel de misères ; le dernier orage servant toujours de commencement à une nouvelle tempête. Quel prodigieux changement ! Quel illustre exemple de l'inconstance et de la vanité des grandeurs du monde ! Ce peuple qui donnait la loi à l'univers, perdant la gloire que ses ancêtres lui avaient acquise, devient enfin le plus infortuné et le plus misérable qu'ait jamais vu le soleil. Et Rome qui était le chef du monde, le siège de l'empire, l'orgueil de la terre, et la terreur de toutes les nations étrangères, a été tellement désolée par le mauvais gouvernement de ses empereurs, qu'aujourd'hui on la cherche au milieu d'elle-même, sans y pouvoir plus trouver autre image de sa première grandeur, que les superbes reliques de ses ruines. C'est ce que nous avons à montrer en cette suite de l'histoire romaine, qui n'est autre chose qu'une horrible peinture des fureurs de ces princes. Car nous y verrons plus de massacres en pleine paix, qu'il ne s'en est jamais fait aux plus sanglantes guerres. Nous y verrons des dénaturés princes tremper leurs mains dans le sang de leurs frères, de leurs cousins, et de leurs autres parents. Nous y verrons la famille d'Auguste exposée aux outrages des calomniateurs, et enfin toute exterminée, ou par le fer, ou par le poison. Nous y verrons les consuls, les sénateurs, les chevaliers et autres personnes de qualité, servir de jouet à la brutalité des ministres et des bourreaux de ces infâmes monstres. Nous y verrons un fils, qui n'ayant pu empoisonner sa mère, n'a point de honte de la faire tuer aux yeux du soleil. Nous y verrons plus de quarante empereurs brutalement massacrés ou étouffés par le poison. voire même nous y verrons ces exécrables parricides s'autoriser par la coutume, au lieu de se déraciner par le châtement.

Nous y verrons des siècles entiers souillés d'autres massacres, troublés de furieuses guerres, agités de séditions domestiques, et pollués de toutes sortes de sacrilèges et d'impiétés. Bref nous y verrons tant d'insolence et de rage, tant de meurtres et de parricides, qu'au lieu que les autres histoires donnent du plaisir à ceux qui les lisent, celle-ci bien souvent arrachera des larmes à ceux qui considéreront à loisir tant de tragiques événements. Mais au moins n'y remarquera-t-on aucune trace de haine ou de courroux, contre ceux desquels nous accuserons les crimes : les sujets qui ont accoutumé d'allumer ces passions dans les âmes des historiens, sont trop éloignés de nous pour en être transportés. La vérité sera donc ici en plein triomphe, et l'on n'y verra ni aigreur ni flatterie qui puisse rendre notre foi suspecte.

Livre III

*Contenant ce qui s'est passé de plus mémorable sous
l'empire de Tibère.*

Tibère, esprit malin et farouche, et le plus dissimulé prince que la terre ait jamais porté, fraya le chemin à tous les malheurs qui travaillèrent Rome et l'empire Romain depuis le décès d'Auguste. L'horreur de ses déportements fit juger à plusieurs, qu'Auguste ayant cette vanité de se vouloir faire regretter après sa mort, fit cette mauvaise élection, afin que le peuple Romain venant à les comparer l'un avec l'autre, jugeât son empire doux, au prix de celui d'un si barbare successeur : toutefois il y avait beaucoup d'autres considérations qui avaient pu induire ce grand prince à faire ce choix, vu que Tibère était fils de l'impératrice Livia, qui avait toute sorte de pouvoir sur son esprit, et outre cela était même son gendre, ayant épousé sa fille Julia ; de qui encore que la vie déplut à son père, néanmoins la force du sang pouvait lui faire désirer qu'un fils venu de ce mariage recueillit sa succession par le moyen de son père. Il avait premièrement jeté les yeux sur Caius et sur Lucius, enfants d'Agrippa et de Julia, mais la mort les lui ayant ravis tous deux en la fleur de leur âge, il ne restait plus que le posthume Agrippa, qui pût succéder à leur espérance. Mais ce prince était cruel et brutal de son naturel, et d'ailleurs l'opprobre de son exil l'avait effarouché, et l'avait rempli de rage et de dépit, et puis n'avait ni l'âge ni l'expérience pour pouvoir dignement gouverner un si grand empire : au lieu que Tibère parmi l'orgueil enraciné de tout temps en sa famille, avait un esprit rassis, et ne cédait qu'à peu de personnes en la suffisance de commander aux armées, comme il avait fait paraître aux guerres d'Allemagne et de la Pannonie, qu'il avait achevées avec beaucoup de gloire, même parmi les malheurs qui étaient arrivés aux légions romaines par la stupidité de leurs autres capitaines.

À cause de quoi, outre les ornements triomphaux, et les honneurs d'un superbe triomphe qui lui avaient été décernés, le sénat l'avait voulu surnommer **l'invincible, le pannonique, le germanique**. Et Auguste même l'avait en telle estime, qu'outre les louanges qu'il lui avait données de vaillant homme et de grand capitaine, il l'appelait **l'unique appuy de l'empire**, et se reposant sur lui de tous ses soins, et de toutes les affaires d'état, il avait toujours prié les dieux, **qu'ils le voulussent conserver au moins s'ils n'avaient point le peuple Romain en horreur**. Ces considérations ont été si puissantes, que plusieurs ont cru qu'encore que ceux qui interprétaient sinistrement les plus innocentes actions d'Auguste, eussent semé ce bruit, que son ambition et sa vanité lui avaient fait faire cette élection, afin de se rendre plus recommandable par la comparaison d'un si mauvais successeur ; néanmoins ce sage et cet avisé empereur n'avait rien fait en cela qui fut indigne de la netteté de son jugement, mais qu'après avoir mûrement pesé les vices et les vertus de Tibère, il avait estimé ses vertus plus considérables que ses vices ; vu principalement que sur le point de son adoption, il protesta publiquement **que ce qu'il en faisait c'était pour l'amour qu'il portait à la république**, dont il prévoyait que Tibère serait un puissant défenseur. Il n'y a que ce seul Germanicus qui puisse faire remettre en doute la candeur d'Auguste, et donner un juste sujet de blâmer le choix qu'il fit de Tibère. Car il est certain que ce jeune prince le surpassait en toutes sortes de vertus, et que comme il possédait avec une certaine éminence toutes les belles qualités qui avaient recommandé Auguste, aussi n'avait-il nul de ces grands défauts qui faisaient

appréhender au peuple Romain que Tibère ne parvint à l'empire. Mais sans fonder l'abyme des jugements de Dieu, et sans aller plus curieusement rechercher les secrets de sa providence, qui pour châtier les crimes des Romains, voulut les assujettir à ce farouche esprit ; Livia se trouva si puissante auprès d'Auguste, que ses artifices et le soin qu'elle eut d'avancer Tibère, furent victorieux du mérite et des belles qualités de Germanicus, qui par les chaudes poursuites de cette fine femme fut reculé de cette glorieuse succession. Il est vrai que devant que d'être élevé à ce fait d'honneur, Tibère avait montré quelque modération en ses actions, mais c'était un pur artifice dont il se servait pour couvrir ses mauvaises inclinations, qui l'eussent pu reculer de cette fleurissante succession, si son mauvais courage eut éclaté devant que d'y être parvenu. Et même parmi ces déguisements, on ne laissa pas de remarquer de grands signes de son insolence et de sa cruauté. Aussi commença-t-il son règne par un crime exécrationnel, vu que se figurant qu'Agrippa, petit-fils d'Auguste, qui avait été relégué dans Planasie, île voisine de Corse, pourrait lui quereller l'empire, envoya un centenier (les autres disent un tribun) avec commandement d'en dépêcher le monde ; alléguant pour justifier cette barbarie, qu'Auguste désirant de couper toutes les racines des troubles que ce jeune prince son proche parent, pouvait susciter dans l'état, avait ordonné qu'on le fit mourir pour assurer le repos de la république. Mais qui croira qu'Auguste, prince extrêmement indulgent à l'endroit des siens, contre un seul desquels il n'eut jamais de haine obstinée, eut voulu souiller sa vieillesse mourante d'un si détestable parricide ? Au contraire, qui ne se persuadera aisément toutes choses impies et cruelles de l'esprit de Tibère ? Toutefois il le dissimula, de peur de rendre ses commandements odieux au sénat : mais le peu de soin qu'il eut de faire rechercher celui qui avait fait cette inhumaine exécution, laissa cette impression de lui, qu'il était auteur de sa mort, et que le centenier n'avait été que l'instrument de sa fureur. Cependant ce rusé esprit se trouva fort empêché à établir sa fortune. Il n'osait déclarer sa passion, ni l'ambition dont il brûlait. Et quoi qu'écrivant aux légions il prit la qualité de prince absolu, et mêmes qu'il fut environné de gardes comme empereur, et quoi que les soldats l'accompagnassent sur la place et à la cour ; si est-ce qu'il n'osait s'ouvrir devant le sénat, auquel pour cette cause il usait toujours de paroles à deux visages : de sorte que ni il ne disait clairement qu'il acceptât l'empire, ni il ne protestait aussi absolument de le refuser. On dit que plusieurs choses l'empêchaient de se déclarer : il appréhendait que Germanicus, jeune prince de grande espérance, qui avait beaucoup de légions en sa disposition, qui pouvait se promettre toute sorte de secours de la plupart des alliés du peuple Romain, et qui au demeurant était adoré de ce peuple, tant à cause de la splendeur de sa naissance, qu'à raison de la gentillesse de son courage, n'aimât mieux lui ravir l'empire de son vivant, que d'attendre qu'il le lui cédât par la mort. Il croyait aussi qu'il y allait de sa réputation, d'autant que le bruit volait partout, qu'Auguste ne lui avait pas déferé l'empire d'une franche volonté, mais qu'il avait été circonvenu par Livia son épouse, qui par ses blandices l'avait porté à faire une si pernicieuse élection de son fils.

Désirant donc d'arracher cette créance de l'âme de tout le monde, il se faisait rechercher et solliciter par les sénateurs, afin qu'on se persuadât que la république l'avait choisi, et l'avait appelé à cette souveraine dignité, comme seul capable de la tenir. Et puis par ce retardement, et par ses remises, il sondait les volontés des plus grands de Rome, qui étaient contraints de composer leurs visages, afin de ne paraître ni trop aises du décès d'Auguste, ni trop tristes de l'établissement de Tibère : tellement qu'ils mêlaient leurs larmes avec leur joie,

et leurs regrets avec leurs flatteries, pour ne lui laisser aucune prise sur leurs déportements. Cependant il usait modérément de toutes choses, et ne parlait que de rendre les derniers devoirs à Auguste, et mêmes comme ses obsèques furent achevées, le sénat continuant à l'importuner d'accepter l'empire, il lui tint un langage où l'on remarqua bien plus de splendeur et de pompe, qu'on n'ajouta de foi à ses paroles. Il fit un long et ennuyeux discours de la grandeur de la charge d'un empereur, etc.

En cette extrémité, le sénat qui n'avait point de plus grande crainte que de faire paraître qu'il eut pénétré dans ses intentions, et reconnu le fonds de ses desseins, a recours aux larmes, aux plaintes et aux prières : réclame la foi des dieux et d'Auguste, et d'une façon toute servile embrasse même les genoux de Tibère, comme implorant sa miséricorde, et le conjurant d'avoir pitié de la république, qui n'avait plus de ressource qu'en sa suffisance. Parmi ces insupportables flatteries, la patience échappe aux plus courageux qui détestent une si visible hypocrisie. Pour amuser le sénat, il lui arriva de protester devant la compagnie, que comme il ne se jugeait pas capable de l'empire entier, aussi prendrait-il volontiers le gouvernement d'une partie qui lui serait assignée. Mais Asinius Gallus, personnage libre, prenant la parole, l'empêcha fort, lui disant hardiment : *je te demande donc, César, quelle partie de l'empire tu veux que nous te baillions ? Choisi celle que tu désires.* Étonné de cette pressante demande, il demeura muet, mais peu à peu reprenant son esprit, *il ne serait pas, répliqua-t-il, honorable à moi qui fais ce que je peux pour m'excuser du tout, d'en choisir une partie.*

Cette réponse, et le visage de Tibère, firent connaître à Gallus qu'il l'avait offensé, et en voulait faire des excuses : mais ce farouche esprit ne pardonnait pas si aisément une injure. Et outre cela, il lui voulait mal de long temps, d'autant qu'il avait épousé Vipsania fille de Marcus Agrippa, qui avait été premièrement femme de Tibère. Cela ne ferma pas la bouche au reste du monde : au contraire, il y eut un citoyen, qui durant ce tumulte cria tout haut, *ou qu'il le prenne, ou qu'il le laisse.* Un autre encore eut bien la hardiesse de dire en sa présence, *que les autres ne tenaient que le plus tard qu'ils pouvaient ce qu'ils promettaient, mais que lui il promettait le plus tard qu'il pouvait ce qu'il tenait déjà.* Ces libertés coûtèrent depuis la vie à ceux qui en usèrent. Enfin il accepta l'empire ; mais avec une protestation pleine d'impudence, que c'était contre son désir, *et qu'il le faisait seulement pour ne paraître pas insensible aux prières et aux larmes de la république, à laquelle il jurait de remettre un jour cette charge : c'est à savoir lors que le sénat jugerait raisonnable de donner quelque repos à sa vieillesse.* Mais cependant qu'il se moquait ainsi du sénat et du peuple, les armées d'Illyrie et d'Allemagne mirent l'empire à un doigt de sa ruine. En Illyrie les plus séditieux remontrèrent à leurs compagnons, *qu'on se joue de leurs vies ; (...).*

Ces séditieuses harangues étaient d'autant plus favorablement reçues des soldats, que plusieurs montraient leurs cheveux blancs, les marques des coups qu'ils avaient reçus, leurs habillements déchirés, et leurs corps nus, pour faire pitié à tout le monde. Et quoi que Junius Blesus, lieutenant de l'armée d'Illyrie, leur représentât sagement, *que ces tumultes et ces séditions n'étaient pas les voies que des soldats devaient tenir, pour obtenir de leur prince ce qu'ils désiraient de lui ;* néanmoins ils insistèrent de sorte, qu'il fut contraint de leur bailler son propre fils qui était tribun dans l'armée, pour l'envoyer ambassadeur vers Tibère, afin de lui porter leurs demandes : et mêmes durant son voyage, ils firent mille ravages en leurs logements, outragèrent leurs capitaines, et mirent

les mains violentes sur les centeniers : de sorte que Blesus mêmes voulant châtier les plus coupables, fut arrêté par la multitude qui alla tirer des prisons ceux qu'il y avait jetés. Bref ces mutins n'oublièrent rien de tout ce qui pouvait émouvoir l'envie et la pitié, et donner de la terreur. Le bruit de cette sédition vola à Rome, de sorte que Tibère, qui ne publiait que le plus tard qu'il pouvait les mauvaises nouvelles qui arrivaient, fut contraint d'envoyer son fils Drusus avec les premiers de Rome, accompagné de puissantes troupes pour aller apaiser ces tumultes. Son arrivée ne fut guère agréable aux soldats, qui se mirent en armes pour le recevoir, et comme il voulut parler, on les vit frémir et jeter un horrible cri qui l'interrompit : enfin ils lui laissèrent dire quelque chose de sa commission : mais comme ils virent qu'on ne leur donnait que des paroles, et qu'on renvoyait le tout au sénat, ils rompirent son discours, (...). Là dessus ils se séparèrent, résolus d'attaquer ceux qui favorisaient Drusus : et de fait ils eurent bien de la peine à sauver Lentulus, l'un de ses plus puissants amis, que ces troupes mutinées poursuivirent à coups de pierres, et le laissèrent dangereusement blessé entre les mains de ceux qui accoururent pour le sauver de leur fureur.

Une éclipse de lune qui survint la même nuit, leur fit tomber le courage ; de sorte qu'oubliant peu à peu toute la violence, ils eurent recours aux prières, et sur les promesses que leur fit Drusus de les assister, ils dépêchèrent de nouveaux ambassadeurs vers Tibère. Mais le conseil de Drusus lui persuada qu'il fallait avoir recours à de plus puissants remèdes, et que s'il laissait cette rébellion impunie, cela hausserait le courage aux mutins : au lieu que s'il la châtiât, il arrêterait leur insolence. Sur cet avis il fit appeler dans sa tente les plus violents et les plus séditieux des troupes, et les fit mettre à mort par ses gardes, et puis fit jeter leurs corps hors des tranchées. Telle fut la fin de la sédition d'Illyrie. Drusus l'ayant apaisée, s'en retourna à Rome rendre compte à Tibère du succès de son voyage.

Comme les armées d'Allemagne étaient composées de plus de légions que celles d'Illyrie, la sédition y fut aussi plus violente et plus dangereuse : les jeunes soldats, qui depuis peu d'années avaient été levez à Rome, se souvenant des délices de la ville, et s'ennuyants des travaux de la guerre, allaient semant plusieurs paroles séditieuses parmi leurs compagnons, criants [que le temps et l'occasion conviaient les vieilles bandes à chercher du repos, \(...\)](#).

Germanicus général des deux armées d'Allemagne, logées l'une à la haute, et l'autre à la basse rive du Rhin, était lors absent et occupé à recueillir les tributs des gaules ; on lui donne avis que les légions se sont révoltées contre leur prince et contre leurs chefs, que les plus mutins ont tué leurs capitaines et leurs centeniers ; et que par une exécrationnable furie, ils les ont jetés dans la rivière ; ou les ont laissés étendus sur la terre hors des tranchées ; qu'il n'y a plus de discipline dans l'armée ; que l'on ne se soucie ni de tribuns, ni de maîtres de camp ; qu'on n'y fait ni garde, ni sentinelle, ni autre faction, si ce n'est à la discrétion des particuliers qui ordonnent de tout, et qui ne reçoivent la loi de personne que de leur fureur. Ce bruit ne l'étonne point tant, qu'il ne pourvoie premièrement aux gaules, et qu'il ne leur face prêter le serment à Tibère, devant que de se rendre dans les armées. Comme il arrive dans celle que commandait Cinna en la basse Germanie, il n'ait d'abord que plaintes, que murmures, que cris séditieux : il ne voit que mille spectacles de misères : les vieux soldats l'environnent, lui montrent leurs plaies, leurs cheveux blancs, leurs membres courbez de vieillesse, et tous estropiez le conjurent [d'avoir pitié d'eux, \(...\)](#). Et même il s'en trouva un plus effronté que ses compagnons qui lui présenta son épée, et qui lui dit [qu'elle tranchait mieux que la sienne, et qu'il](#)

s'en servit pour se tuer, s'il en avait si grande envie. Ses amis eurent bien de la peine à l'empêcher de se défaire, et furent contraints de le remporter ainsi échauffé dans sa tente. Là ils consultèrent quel remède ils pourraient apporter à ce mal extrême, qui semblait plutôt venir du courroux du ciel, que du mauvais courage des légions. Ils trouvèrent bon qu'ils supposât des lettres de Tibère, qui assurassent les légions de sa bonne volonté, et qu'ils témoignassent qu'il les voulait récompenser de leurs services. Mais les soldats s'apercevant que c'était une feinte, dont on se servait pour les abuser, s'opiniâtrèrent à demander qu'on leur payât comptant l'argent qu'on leur avait promis, et qu'on leur avait fait espérer, autrement qu'ils chercheraient par la voie des armes, ce qu'on refusait à leurs prières : de sorte que Germanicus fut contraint de prendre dans sa bourse, et dans celle de ses amis, de quoi apaiser ces mutins. Cela fait, ils demeurèrent d'accord de se retirer dans leurs garnisons, où ils se rendirent en assez mauvais ordre.

C'étaient les légions de la basse Germanie commandées par Cecinna qui avaient fait ce tumulte. Germanicus s'acheminant à l'armée de la haute Germanie, où Silius commandait en son absence, y trouva quelques légions assez obéissantes. Celles qui voulurent faire les mauvaises, furent promptement réprimées par leurs chefs, et envoyées à leurs garnisons. Sur ces entrefaites, voila arriver les députés du sénat, qui vont trouver Germanicus en un lieu appelé l'autel des Ubiens, où il y avait deux des légions séditieuses en garnison. Ces légions, que leur conscience étonnait, prennent ombrage de l'arrivée des députés ; se figurent qu'ils sont venus avec puissance de casser par arrêt du sénat, tout ce qu'ils avaient extorqué par force de Germanicus, et pour châtier leur insolence, et punir leur témérité.

En ce désespoir ils vont au logis de leur général, rompent sa porte, l'arrachent de son lit, le menacent de le tuer, s'il ne leur baille leur enseigne ; et comme ils s'en sont saisis, ils s'en courent tous furieux par les rues, et rencontrant les députés du sénat, leur disent mille injures, et leur font mille outrages, particulièrement à Munatius Plancus, qui à toute peine se sauva de leur fureur, en embrassant les aigles et les enseignes romaines, dont la révérence comme des choses saintes, eut encore le pouvoir de les retenir. Germanicus pour arrêter ces violences se présente dans le camp, fait asseoir Plancus auprès de lui, et prenant la parole, remontre aux soldats leur insolence et leur rage, accuse leur erreur, et leur déclare qu'ils ont tort de prendre ombrage de l'arrivée des députés du sénat : que leur commission ne porte autre chose, qu'une déclaration de la bonne volonté de Tibère à l'endroit des soldats, auxquels il veut qu'on paye exactement tout ce qui leur est dû, ou qui leur a été promis. Et comme il voit que toutes les assurances qu'il leur donne n'amollissent point leur courage, il se résout d'envoyer sa femme et son fils hors de l'armée, afin de courir seul la fortune dont il était menacé. Ce fut un bien triste spectacle, devoir cette chaste et courageuse princesse, petite-fille d'Auguste, fille d'Agrippa, femme du général de l'armée, belle-fille de Drusus, sortir ainsi enceinte qu'elle était, comme une fugitive ; sans escorte, sans avoir ni capitaine ni soldat pour sa garde, ne traînant que des femmes, et un petit prince son fils, et s'en aller chercher un asile parmi des étrangers. Cela fléchit le courroux de ces tigres, qui comme repentant de leur faute, conjurèrent Germanicus de la laisser dans l'armée, et de ne faire point cette dernière honte aux soldats, qu'on pût dire qu'ils eussent chassé la femme et les enfants de leur général. Mais il fit paraître et sa douceur et sa colère au langage qu'il leur tint, leur déclarant, **que ni sa femme, ni ses enfants ne lui étaient point si chers que l'honneur de Tibère, (...).**

Ces reproches eurent une telle puissance sur les esprits des soldats, qu'à même temps confessant leurs crimes, ils conjurèrent Germanicus de châtier les coupables, de pardonner à ceux qui avaient été surpris, de les mener au combat contre les ennemis, de rappeler sa femme, de faire revenir son fils nourri parmi les légions, et de ne bailler point de si chers otages à des étrangers. Il leur promet de faire revenir son fils, mais quant au retour d'Agrippine, il s'en excuse, sur ce qu'elle était grosse et près de son terme ; et là dessus il les somme d'exécuter le reste de ce qu'ils avaient promis. Soudain ils s'en vont par les logements, prennent les auteurs de la sédition, enchaînent les plus violents, et les présentent au lieutenant de la première légion nommé Cetronius, qui en fait une sévère punition, commandant qu'on tuât sur le champ tous ceux qui se trouveraient coupables par le jugement de leurs compagnons. Germanicus était bien aise, de voir ces mutins faire eux-mêmes la vengeance de leur crime, d'autant que le châtiment venant de leur mouvement, cette rigueur ne lui pouvait être imputée à cruauté, mais toute la haine en tombait sur les légions.

Le même se fit dans les vieilles bandes, qu'on jugea à propos d'éloigner du reste de l'armée, à raison qu'on voyait leurs courages aigris et irrités, non moins par la rigueur de ce remède, que par la souvenance de l'horreur de leur faute. Après cela Germanicus fit procéder au jugement des centeniers, et ceux qui furent reconnus par les tribuns et par les légions, avoir innocemment et dignement fait leurs charges, y furent maintenus ; mais ceux qui furent trouvés souillés d'avarice, ou de cruauté, furent dégradés et jetés hors des troupes. Cependant toutes les séditions ne furent pas éteintes par la rigueur de ces châtiments.

Deux légions de celles qui étaient sous la charge de Cecinna, exerçaient encore toutes sortes de cruautés, et faisaient une infinité d'outrages dans leurs garnisons. Ni les supplices de leurs compagnons ne les étonnaient, ni l'horreur de leur offense ne les adoucissait ; mais sans se repentir de leurs crimes, elles persistaient en leur première fureur. Germanicus se résolut de les combattre, si elles refusaient d'obéir, toutefois il crût qu'il leur fallait donner du temps pour se reconnaître et pour rentrer en leur devoir. Cependant il manda à Cecinna qu'il eut à leur faire entendre de sa part, qu'il était aux champs avec une puissante armée, et qu'il ne pardonnerait à personne, si l'on ne prévenait sa justice, et si l'on ne châtiait les coupables devant qu'il arrivât.

Cecinna montra ses lettres, et déclara sa commission à quelques-uns des premiers et des plus gens de bien de ses troupes ; leur représenta l'infamie qu'allait encourir l'armée, et le danger où les particuliers allaient tomber, et les conjure de vouloir détourner ce malheur, et de se souvenir, [qu'au lieu qu'en la paix on a égard aux mérites d'un chacun, parmi la fureur des armes on enveloppe dans les mêmes châtiments, les innocents avec les coupables.](#) Enfin il mania si dextrement cette affaire, que ces premiers, après en avoir parlé à ceux de leurs compagnons auxquels ils se fiaient davantage, et qu'ils croyaient les plus propres pour faire cette exécution, ayant pris un signal, dont ils convinrent entre eux, se jetèrent dans les tentes, et firent passer par le fil de l'épée ceux qui ne se défiaient d'aucune violence. On oyait les cris, on voyait les plaies et le sang ; mais on en ignorait la cause, et n'y avait que les complices qui sussent jusque où s'étendrait ce carnage. Ce fut un horrible spectacle, et peut-être qu'en tout le cours des guerres civiles de l'empire Romain, il ne s'est jamais rien vu de si tragique, vu que ceux qui le jour de devant avaient bu et mangé paisiblement ensemble ; ceux qui la même nuit avaient couché sous les mêmes tentes, sans aucune image de discorde, comme transportés de fureur dans un même camp allaient attaquer leurs compagnons, et les massacrer dans les propres logements

où ils venaient de reposer, et de se lever d'auprès d'eux : et ce qui accrut la douleur et la pitié ce fut que les coupables prenant les armes pour se défendre, épanchèrent le sang des innocents, sans que les capitaines se missent en devoir d'arrêter la furie ; qui passa si avant, que Germanicus qui avait lâché les rennes au courroux et à la vengeance, entrant dans le camp, et voyant tant de corps étendus sur la place, en versa des larmes, et s'écria, **que ce n'était pas une saignée, mais un effroyable massacre qu'on avait fait.** Après cela il fit brûler les corps, et rendre les derniers devoirs à ces misérables. Ceux qui restèrent de cette boucherie, pleins d'horreur et d'effroi, demandèrent à leur général qu'il les menât promptement contre les ennemis, l'assurant **qu'ils voulaient expier la fureur de leur rébellion, par des plaies honorables, et par le sang qu'ils verseraient pour apaiser les ombres de leurs compagnons massacrés.** Germanicus se servant de l'ardeur de ses soldats, les fit marcher contre les Allemands, se jeta dans le pays voisin, et ayant surpris les ennemis parmi les débauches, sans guet, sans ordre, sans discipline, tua tout ce qui se rencontra, et s'ouvrant le chemin par le fer et par le feu, désola cinquante milles de pays ; ne pardonna ni à âge, ni à sexe ; n'épargna ni les choses sacrées, ni les profanes ; brûla les temples aussi bien que les maisons des particuliers, et emplit tout de meurtre et de sang. Ce fut dans les terres des Marses qu'il fit tous ces ravages, sans que pas un de ses soldats reçut une seule blessure des ennemis, qui pour avoir été surpris ne rendirent point de combat. Leurs voisins éveillés au bruit de ces ruines, prirent les armes, se rangèrent en un corps d'armée, marchèrent contre les Romains, et se présentèrent pour les combattre. Mais Germanicus se mettant à la tête des légions, cria à ses soldats : **que l'occasion d'effacer l'infamie, de leurs séditions s'offrait à leurs yeux ; qu'ils marchassent courageusement, et qu'ils se hâtassent d'aller changer la honte de leur offense à l'honneur de la victoire.**

Ces paroles embrasèrent leur courage, de sorte que de ce pas ils allèrent attaquer l'ennemi, le forcèrent dans les forêts où il s'était retranché, et le contraignirent de prendre la campagne pour se sauver à la fuite. Cela assura la victoire à Germanicus, qui voyant toutes choses paisibles, renvoya les légions dans leurs garnisons. La gloire de cet exploit fit oublier aux soldats leurs infamies passées. Comme la nouvelle en fut portée à Tibère, elle lui donna de la joie, et si lui apporta du souci. Il était bien aise de voir la sédition éteinte ; mais il portait envie à la gloire de Germanicus, qui s'était acquis l'amour des soldats, et la faveur des légions, par la magnificence dont il avait usé en leur endroit, et par la facilité qu'il avait montrée à les contenter en ce qu'ils avaient désiré de son indulgence. Cependant il ne laissa pas de louer publiquement dans le sénat, la prudence, le courage, la diligence, et les autres vertus de Germanicus ; mais ce furent de belles paroles, dites plutôt par ostentation, que par vraie amour qu'il portât à ce jeune prince. Car Tibère estimant que les autres n'avaient pas plus de sincérité en leurs actions, qu'il en avait aux siennes ; se figurait, que comme il faisait démonstration de vouloir une chose, et aspirait à l'autre ; qu'aussi Germanicus parmi l'apparence de fuir l'empire, s'assurait secrètement les courages, et s'insinuaient dans les cœurs pour le lui ravir : et puis il appréhendait l'esprit d'Agrippine, qu'il savait être femme qui n'avait point de petites ambitions : toutefois dissimulant la haine qu'il portait à l'un et à l'autre, après avoir dit plusieurs choses à l'avantage de Germanicus, il fit sacrifier aux dieux pour ses victoires, et pour ce qu'avait aussi fait en Illyrie Drusus ; sur les louanges duquel il ne s'étendit pas tant qu'il avait fait sur celles de Germanicus : mais on remarqua bien plus de candeur, et plus de sincérité, en ce qu'il dit à la

recommandation de ce dernier, qu'en tout ce qu'il avait dit, comme à regret, en faveur du premier. Au reste, il délivra aux soldats ce qui leur avait été promis par Germanicus, et rendit cette grâce égale à ceux d'Illyrie, et à ceux d'Allemagne. Julia fille d'Auguste, que Tibère avait épousée, et depuis répudiée et chassée de Rome avec des marques d'une éternelle infamie, mourut en cette saison, plutôt opprimée de douleur et de nécessité ; que chargée d'âge ou de maladie. Tibère l'avait réduite à ce point de misère, non tant à cause de son impudicité, qu'à raison qu'elle l'avait méprisé devant qu'il fut empereur. Néanmoins afin de faire paraître que c'était plutôt pour effacer la honte qu'elle lui avait fait recevoir en son mariage, que pour aucun autre sujet, il fit mourir à même temps Sempronius l'un de ses adultères, qui à son occasion avait été relégué dans une des îles de l'Afrique. Cependant Tibère jaloux de la gloire de Germanicus, chercha les moyens de le retirer de l'Allemagne, qui était à ce généreux courage, comme une moisson de triomphes ; mais pour ôter tout soupçon de l'envie qu'il lui portait, il prit un prétexte honorable pour le rappeler. Encore que la guerre ne fut pas terminée, il lui fit décerner l'honneur du triomphe, dont toutefois l'image n'eut pas la puissance de lui faire si tôt quitter les armes. Au contraire, combien que la guerre fut remise jusqu'à l'été suivant, afin d'y entrer avec une plus grande puissance, il n'attendit pas la saison, mais dès le printemps se jeta à la campagne, se promettant qu'il trouverait les Allemands divisez, à cause des contraires factions de Segestes et d'Arminius, dont le premier favorisait le parti des Romains, auquel il s'était toujours montré extrêmement passionné et fidèle ; et l'autre combattait pour la liberté d'Allemagne, qu'il protestait lui être plus chère que toute la gloire de la terre, et même que sa propre vie.

Segestes avait donné des preuves de sa fidélité, lors qu'Arminius surprit Q Varus, et qu'il fit cet horrible massacre des légions romaines, qui pensa faire mourir Auguste de douleur et de regret ; et si Varus eut voulu suivre ses avis, l'empire n'eut pas reçu cette honteuse perte. Il persistait en cette volonté parmi les violences de ses compagnons, et y était encore fortifié par la haine particulière qu'il portait à Arminius, d'autant qu'il lui avait ravi sa fille, et qu'il l'avait épousée, encore qu'elle fut fiancée à un autre, de sorte que le beau-père et le gendre se voulaient beaucoup de mal ; et ce qui devait leur être un lien de concorde et d'amour, leur était un sujet de querelle et d'inimitié. Germanicus voulant donc se prévaloir de leurs divisions, mit son armée aux champs, bailla la conduite d'une partie à ses lieutenants, qu'il envoya par divers endroits donner l'alarme aux Allemands, afin de les affaiblir par cette diversion. Puis prenant ce qui lui restait, alla surprendre les Cattes, qui laissèrent à sa merci leurs femmes, leurs enfants, les vieillards, et les plus faibles d'entre eux. Il les fit tous passer par le fil de l'épée, ou arrêter prisonniers. Durant cette exécution leur jeunesse se sauvait à travers de la Drane, dont elle fit mine de vouloir défendre la levée contre les Romains qui y dressaient un pont pour en avoir le passage libre : mais on les chassa à coups de traits et de flèches ; tellement qu'une partie se rendit au vainqueur, et le reste se sauva à la faveur des bois. La ville capitale de cette province tomba en la puissance de Germanicus.

Il la brûla, et désola toute la contrée, et de là tira vers le Rhin, sans que l'ennemi osât le suivre. Les Chérusques s'étaient proposés de secourir les Cattes, mais Cecinna rompit ce dessein par les courses qu'il fit sur leurs terres, et par la victoire qu'il remporta sur les Marses, qui avaient été si hardis que de lui présenter la bataille. En ces entrefaites, Segestes dépêcha vers Germanicus, lui fit représenter le misérable état auquel il était réduit par les pratiques d'Arminius, puissant en crédit parmi les Allemands, à cause de son audace, et

parce qu'il les induisait à la guerre, que ce peuple aimait uniquement. Il lui fit dire par son propre fils, qu'il était assiégé, et qu'il n'attendait que l'heure qu'on le prit, et qu'on l'enchaînât pour le faire servir de spectacle aux Allemands. Germanicus se crût obligé de secourir un si fidèle ami du peuple Romain, et pour cet effet commanda à l'armée de marcher vers le lieu où ses compagnons le tenaient assiégé : et comme il fut arrivé, entra sur eux, les chassa, délivra Segestes, et le tira de là avec toute sa famille, et avec tous ses parents, entre lesquels il y avait force dames de qualité, et particulièrement la femme d'Arminius, fille de Segestes, qui tenait plus du courage de son mari, que de celui de son père. Comme Segestes se vit devant Germanicus, il fit une belle harangue de sa fidélité, dont sa conscience lui rendait un glorieux témoignage, et protesta qu'il avait embrassé le parti des Romains, non pour trahir son pays, qui lui serait une infamie éternelle, et odieuse même à ceux qui en auraient recueilli le fruit s'il avait eu une méchante pensée ; mais parce qu'il jugeait qu'il était utile aux deux nations de vivre en bonne intelligence ; et de ne troubler point le repos l'une de l'autre par une pernicieuse guerre. Ajouta, qu'il avait donné des témoignages irréprochables de sa fidélité à l'endroit des Romains, depuis qu'Auguste l'avait honoré de la qualité de citoyen Romain. Que si Varus l'eut voulu croire, les légions romaines qu'Arminius avait massacrées eussent encore été entières. Que ce service rendu aux Romains l'avait pensé ruiner avec toute sa famille. Qu'il s'était vu chargé de chaînes et de liens, pour s'être opposé aux violences des factieux. Que si tant de services étaient dignes de quelque faveur, il se croirait glorieusement récompensé, si l'on excusait la jeunesse de son fils, qui s'était porté un peu violemment au massacre des légions de Varus ; et si l'on faisait la même grâce à sa fille, femme d'Arminius, qu'il avouait néanmoins n'être pas venue de son bon gré, mais par contrainte en sa compagnie : toutefois qu'il laisserait Germanicus choisir lequel il aimerait le mieux, ou la traiter comme méritait la femme d'Arminius, ou bien lui pardonner comme à la fille de Segestes.

Germanicus le recueillant, et lui répondant amiablement, l'assura de la liberté de ses enfants, et quant à lui, lui promit de le remettre en ses biens, et en ses états dans sa province. Le bruit de sa clémence témoignée à Segestes courut par tout, aigrit les uns, et adoucit les autres, selon les inclinations des esprits, et les passions des hommes qui en ouïrent parler. Le dépit d'Arminius s'accrut ; la douleur de voir sa femme captive, avec le fruit de son ventre, l'irrita, et lui fit vomir de furieuses reproches contre Tibère, contre Germanicus et contre les légions romaines, (...). Ces paroles firent remuer non seulement les Chérusques, mais aussi toutes les provinces voisines, et d'entre elles-mêmes les anciens alliés du peuple Romain. Ce qui fit appréhender à Germanicus, de se voir à même temps toute cette grande puissance sur les bras. Afin donc de divertir les forces des ennemis, il envoya ses lieutenants faire des courses en divers endroits, où ils s'amuserent, et défirent enfin ces barbares, qui perdirent tout courage lors qu'ils virent les forces romaines ralliées toutes ensemble. Le plus glorieux monument que Germanicus laissa en ces lieux-là, de sa piété, ne servit qu'à accroître et à enflammer toujours davantage la jalousie que Tibère lui portait.

Il se rencontra de fortune dans le même bois où les Allemands avaient laissé les misérables reliques des légions de Varus, sans leur donner sépulture. Touché du désir de rendre les derniers devoirs à ces vaillants hommes morts avec leur chef au service de la république, et mêmes pour gratifier leurs parents qui étaient dans l'armée, il commanda qu'on en recueillit les os espars par les bois et les marais voisins ; les fit mettre dans la terre, et pour leur dresser un tombeau,

jeta le premier gazon, tant afin de montrer sa piété à l'endroit des morts, que pour témoigner aux vivants le sentiment qu'il avait de leur douleur. Ces obsèques déplurent à Tibère, qui n'en pût approuver la pompe, soit parce qu'il interprétait sinistrement toutes les actions de Germanicus, soit parce qu'il craignait que le courage des soldats ne s'attendrit en voyant les misères de la guerre, dont il les laissait considérer un si triste monument ; ou soit même qu'il crut qu'un général d'armée reçu dans le collège des augures, ne devait point se souiller de l'attouchement des morts.

Cependant Germanicus pousse ses victoires plus avant, va chercher Arminius dans les lieux les plus écartés, où il tenait ses Allemands à couvert, et comme il le trouve à la campagne, il envoie la cavalerie à la charge, et lui fait quitter le champ qu'il avait choisi pour la bataille. Arminius ne perdit ni le jugement ni le courage en cette occasion, mais exhorta les siens de se rallier, de le suivre, et de tirer vers le bois où était son embuscade : et à même temps fit signe à ceux qu'il avait cachés dans le bois, de sortir, et de marcher la tête baissée contre la cavalerie romaine. La cavalerie étonnée de ce nouveau renfort, tourna le dos, et s'enfuit vers le gros de l'armée, et rompit les gens de pied que Germanicus envoyait pour la soutenir ; mêmes ces fuyards s'allèrent jeter dans un profond marais, si Germanicus n'eut fait avancer les légions pour arrêter ce désordre. Les légionnaires rassurèrent leurs compagnons, donnèrent l'épouvante aux ennemis, et firent que les deux armées se séparèrent sans aucun avantage. Comme Germanicus ramenait la sienne, les troupes que conduisait Cecinna coururent fortune d'être taillées en pièces par Arminius, qui les ayant jetées dans les marais, d'où elles ne pouvaient sortir qu'avec une peine extrême, qui les empêchait de combattre de pied ferme, poussa contre la cavalerie, la chargea si courageusement et si heureusement, que Cecinna même fut porté par terre, et ne se fut jamais sauvé si les ennemis ne se fussent amusés au pillage, et si par leur avarice ils n'eussent donné le moyen à la première légion de tirer de la presse un si vaillant capitaine.

Ce ne fut pas encore le dernier malheur des Romains : mais ils demeurèrent si étonnés de cette rencontre, que Cecinna eut toutes les peines du monde de les retenir dans les tranchées : toutefois comme il leur eut remontré, **qu'ils n'avaient plus de salut qu'en leurs armes ; que toute l'espérance de pouvoir fuir leur était retranchée par l'obstacle des marais ; et qu'au demeurant la fuite était pleine d'opprobre, au lieu que les combats rendus avec générosité apportaient une immortelle gloire,** il les fit résoudre à attendre que l'ennemi se présentât, afin de n'être point opprimés dans les bois, ou dans les marais, et de ne combattre plus avec l'incommodité qu'ils avaient soufferte auparavant. L'ennemi suivant le plus mauvais conseil, ne faillit point d'aller attaquer les tranchées, à la défense desquelles il pensait qu'il n'y avait plus que de chétifs soldats, et de misérables reliques d'une armée ruinée, qu'il serait bien aisé d'achever de perdre. Mais comme les Allemands virent paraître la fleur et l'élite de ces troupes ; comme ils aperçurent l'éclat de leurs armes ; comme ils ouïrent le bruit des trompettes ; comme ils sentirent la puissance de leurs bras, et qu'ils s'aperçurent que toutes choses leur arrivaient contre leur attente, ils perdirent courage, et se laissèrent honteusement chasser et tailler en pièces. Les chefs se sauvèrent, Arminius sans blessure, et son oncle Inguiomerus avec une profonde plaie ; mais tout ce qu'on pût atteindre de soldats, passa par la fureur des armes. Quoi que les Romains au sortir du combat se trouvassent dénués de toutes sortes de choses, la victoire adoucissait leur misère, et leur faisait croire qu'ils étaient riches, et pourvus de toutes les autres commodités. Nonobstant ce bonheur, le bruit courait par tout

que l'armée romaine avait été défaite, et que les Allemands marchaient contre les gaules avec de puissantes troupes ; de sorte que si Agrippine princesse de grand courage, ne se fut opposée à la lâcheté des soldats qui étaient autour d'elle, il y en avait qui allaient rompre le pont du Rhin, et qui n'eussent pas attendu le retour des légions pour en défendre le passage. Mais elle fit tout ce qu'eut pu faire un grand chef de guerre pour rassurer les soldats, et pour leur faire attendre leurs compagnons ; et mêmes au retour des légions elle fit penser les blessés, et pourvut aux nécessités de tous ceux qui se sentaient des misères de la guerre. Cette généreuse action laissa un poignant aiguillon dans l'âme de Tibère, qui comme si cette princesse eut caressé et flatté les légions pour les avoir favorables en un plus grand dessein, dont il soupçonnait Germanicus, s'en plaignit, et lui reprocha entre autres choses, **qu'il ne restait plus rien à faire aux généraux d'armée, (...)**. Séjan qui servira de fatal ornement à cette histoire, poussa à la roue, et enflamma encore davantage le mauvais courage de Tibère, comme jetant dès lors les semences de la haine qu'il fit depuis éclore à la ruine d'Agrippine. Cependant Germanicus pour voguer plus à l'aise sur l'océan, envoya par terre une partie des légions qu'il avait avec lui ; mais ayant pris le chemin de la levée, elles furent accueillies d'un furieux orage, qui faisant déborder l'océan, donna une même face à la mer, au rivage, et aux champs, et empêcha les soldats de pouvoir discerner d'entre la terre ferme, la mouvante, d'autant que tout était couvert d'eau, et les plongea comme dans un abyme de misères, les uns étant emportés par la violence des vagues, les autres se perdant dans les gouffres, et les autres flottants au milieu des ondes avec leurs chevaux et leur bagage, n'attendant qu'une soudaine mort, dont l'effroyable image se présentait par tout à leurs yeux. La prudence et les conseils, les cris et les avertissements étaient inutiles parmi cette tempête. Enfin toutefois Vitellius qui avait la conduite de ces troupes affligées, les tira de ces gouffres, et les mena ainsi harassées qu'elles étaient, vers le fleuve de Vesper, où Germanicus qui avait pris la mer les attendait. Le bruit courut par tout qu'elles avaient été submergées, et l'on ne voulut point croire qu'elles se fussent sauvées, jusqu'à ce qu'on vit Germanicus de retour avec l'armée. Au reste, les gaules, l'Espagne et l'Italie firent tout devoir de le secourir d'armes, de chevaux et d'argent, pour lui donner moyen de remettre l'armée, et de récompenser les pertes qu'elle avait faites. Germanicus les en remercia, et se contentant des armes et des chevaux, sans vouloir prendre leur argent, paya les soldats du sien ; et pour adoucir leur malheur, prit la peine d'aller visiter les blessés, et de manier leurs plaies ; loua la grandeur de leur courage, et les emplut tous, ou d'espérance, ou de gloire, leur tenant le plus courtois langage dont il pût s'aviser.

Durant que ces choses se passaient en un coin du septentrion, il se leva un autre orage en orient. Les Parthes quelque temps auparavant avaient envoyé leurs ambassadeurs à Rome, demander à Tibère un de leurs princes nommé Vonones, que son père Phraatès avait laissé pour otage de son amitié à l'empereur Auguste ; afin de lui mettre entre les mains les rennes de leur royaume. Tibère extrêmement aise de voir cette superbe nation, qui avait tant de fois fait recevoir de grandes hontes aux Romains, lui demander un Roi, tint cela à un extraordinaire honneur. En suite de quoi il fit dresser son équipage, et lui donna des moyens pour soutenir la dépense d'un si grand et si important voyage. Au commencement il fut fort agréable à ces barbares, mais peu à peu son ardeur vint à s'alentir, et eux à se refroidir. Pensant donc de sang froid à ce qu'ils avaient fait, ils eurent honte de se voir soumis au joug d'un prince pris à Rome parmi leurs ennemis. **Les Romains**, disaient-ils, **voudront dorénavant disposer du**

trône des Arsacides, et nous donner des rois imbus et infectés de leurs ruses, et nourris à leurs artifices. Où est la gloire de ceux qui ont taillé en pièces Crassus, et qui ont fait tourner le dos à Marc Antoine, si un esclave d'Auguste, qui a si longtemps souffert les opprobres de la servitude, commande aux Parthes ? et ce qui enflammait davantage leur haine, c'était que ce prince ne se plaisait à nul des exercices auxquels les anciens rois ses prédécesseurs avaient de coutume de prendre plaisir. Il n'aimait point la chasse ni les chevaux, comme ils les avaient toujours aimez ; mais se faisait porter en litière accompagné de serviteurs grecs, dont les façons déplaisaient à ces barbares. Son honnêteté même, sa douceur, et les caresses qu'il faisait à ceux qui l'allaient voir, n'étant point choses usitées parmi les Parthes, lui étaient imputées à un insigne défaut : de sorte que ce qu'il y avait de plus civil en ses moeurs, lui était aussi bien une matière de haine que ce qu'il y avait de moins polly. Parmi ces mécontentements ils offrent leur couronne à un du sang des arsacides nommé Artabanus, qui l'accepte, et qui ayant été vaincu en la première bataille donnée sur cette querelle, se remet aux champs avec de plus puissantes troupes, et se fait enfin maître du royaume, d'où il chasse Vonones, après l'avoir défait en bataille. Vonones ainsi chasse, a son refuge en Arménie, et y est reçu comme Roi par une nation peu affectionnée aux Romains, quoi que soumise à leur joug.

Mais comme le Parthe menace de faire la guerre si on prend sa protection contre lui, Silanus gouverneur de Syrie, le tire de là, lui baille des gardes, et lui laisse le nom de Roi, avec la pompe et le luxe pour adoucir sa servitude. Au reste, Tibère fut bien aise de ces troubles de l'orient, d'autant qu'ils lui présentaient une belle occasion de tirer Germanicus, et de le distraire des légions parmi lesquelles il s'était acquis une plaine puissance, sous ce prétexte de l'envoyer en ces provinces éloignées, pour y maintenir la gloire de l'empire. Il croyait qu'en ces lieux-là il serait exposé à plus d'accidents et de pratiques, et qu'il y périrait plutôt, soit par la violence ou par l'artifice, soit par les armes des ennemis, ou par la perfidie des amis. Mais d'autant plus que Germanicus connaissait la mauvaise volonté de Tibère, et l'inclination contraire qu'avaient les soldats, d'autant plus aussi banda-t-il son esprit à consulter comme il pourrait promptement achever la guerre d'Allemagne, de peur qu'un autre ne lui en ravit la gloire. Et comme il se représenta l'avantage qu'avaient les Allemands par terre, à cause des bois et des marais dont ils connaissaient tous les détours, il prit une nouvelle résolution de se jeter sur la mer avec une puissante flotte, qu'il se promettait de pouvoir décharger dans le milieu de l'Allemagne sans courir risque, et à cette fin fit bâtir mille navires, prépara un superbe équipage d'armes, chevaux, et de machines de guerre, donna à ses vaisseaux le rendez-vous en l'île de Holande, d'où il tira cette flotte, et la mena par l'océan jusqu'à la rivière d'Amisie, et là fit débarquer les troupes pour faire à bon escient la guerre en Allemagne. Les commencements de ce voyage furent prospères, mais la suite en fut malheureuse.

D'abord il saccagea les Angrivariens, qui par une insigne perfidie s'étaient rebellés contre les Romains. Cela fait, il se mit à chercher Arminius, même parmi les bons augures et les heureux présages qui l'assuraient de la victoire, et lui présenta la bataille. Arminius plein de courage, ne la refusa point ; mais après avoir conjuré les siens de marcher hardiment contre l'ennemi, en vint aux mains, donna des marques d'une prodigieuse vaillance, soutint l'effort des légions, et fit tout devoir de capitaine et de soldat, jusqu'à ce que la douleur de ses plaies le chassa du combat, d'où il sortit tout couvert de son sang. Cette victoire fut d'autant plus glorieuse à Germanicus, qu'elle arriva sans grande perte du sang

des Romains, et qu'elle détourna de dessus leurs cols, les chaînes que les Allemands avaient préparées pour les en charger s'ils les eussent vaincus : car on en trouva un grand nombre parmi les dépouilles, d'où l'on jugea que ces barbares se promettaient une victoire toute assurée : mais le trophée que le vainqueur dressa les affligea plus que leur propre malheur. Ils renouèrent leurs forces pour effacer cet opprobre, et à la faveur des bois pensèrent surprendre l'armée romaine, qui les alla attaquer dans les forêts où ils firent merveilles de leur côté ; mais ils ne purent enfin résister à la valeur des Romains. Le combat fut d'autant plus cruel, que les Allemands ayant à leur dos un si grand marais, et les Romains ayant derrière eux la rivière et les montagnes, les uns et les autres se trouvèrent réduits à cette nécessité de disputer leur vie, sans apparence de pouvoir se sauver à la fuite, si bien qu'ils n'avaient plus d'espérance qu'en leur vertu, ni de salut qu'en la victoire, à laquelle pour cette cause ils aspiraient avec une incomparable ardeur. La fortune plutôt que la valeur abandonna les Allemands, dont Germanicus fit faire un grand carnage, criant qu'il fallait exterminer toute cette opiniâtre nation pour voir la fin de la guerre. Cette victoire fut encore plus glorieuse que la première, et toutefois le trophée qu'il en dressa fut comme un monument de sa modestie, vu qu'il le fit consacrer sous le nom de Tibère, sans y ajouter le sien, soit qu'il ne voulût point donner d'ombrage à ce fâcheux prince, soit qu'il se contentât du témoignage de sa conscience, qui lui représentait incessamment l'image de cette belle action.

L'inscription de ce trophée fut conçue en ces termes : l'armée de Tibère César a consacré ces monuments à Mars, à Jupiter et à Auguste, pour les victoires qu'elle a remportées des nations qui sont entre les rivières du Rhin et de l'Elbe. Ces grandes prospérités advenues sur la terre furent traversées d'un insigne malheur qui arriva sur la mer. Germanicus voyant l'été bien avancé, renvoya une partie de ses troupes par terre dans leurs garnisons, et se résolut de ramener le corps de l'armée par l'océan. À son entrée la mer se trouva si calme, que cette puissante flotte de mille vaisseaux allait doucement au gré du vent et des rames, sans faire autre bruit que celui que faisaient les voiles et les avirons ; mais tout à un instant on vit le ciel se couvrir et un orage se former dans les nues, d'où il tomba une furieuse grêle qui fut suivie d'un vent impétueux et horrible, qui agitant le flot et poussant les vagues comme à l'aventure, fit perdre la route aux navires, et le jugement aux nochers qui les conduisaient. Les soldats effrayés et nouveaux à ces sortes d'accidents, troublants les mariniers, ou les secourant mal à propos, au lieu de leur aider rompaient tout l'ordre de leur conduite : et là dessus le ciel et la mer plièrent dessous l'effort de l'orage, qui dissipant cette grande flotte, jeta une partie des vaisseaux en plein océan, et poussa l'autre contre les îles que les rochers et les gués inconnus, dont elles étaient environnées, rendaient de dangereux accès. Les ayant à toute peine esquivé, le flot les repoussa où allait le vent ; mais les mariniers ne pouvaient faire mordre leurs ancres dans la terre, ni ne pouvaient vider l'eau qui les allait gagnant, à raison de quoi ils furent contraints de jeter leurs chevaux, leur équipage, et mêmes leurs armes dans la mer, afin de décharger les navires, qui commençaient à faire eau de tous côtés, et à succomber au fait. Autant que l'océan est plus sujet à la violence des orages que le reste des mers, et autant que le froid est plus âpre en Allemagne qu'aux autres provinces plus éloignées du septentrion, autant aussi ce naufrage fut-il plus pitoyable que nul autre sorte de malheur qui fut encore arrivé aux Romains. Une partie des vaisseaux coula à fonds, et fut engloutie des ondes, et l'autre fut portée par la tempête dans les îles les plus éloignées du commerce et de la fréquentation des hommes, où les

pauvres soldats ne trouvant personne qui pût prendre pitié de leur misère, se virent réduits à mourir de faim, ou à soutenir leur vie des charognes de leurs chevaux que l'orage avait poussé dans les mêmes détroits.

Le vaisseau de Germanicus fut l'unique de tous qui aborda en la terre des Cauciens. Ce brave prince affligé outre mesure de ce désastre, se voyant si mal accompagné, monta mille fois, et de jour et de nuit, sur les rochers et sur les rivages les plus élevés, pour voir s'il n'y avait point de ressource en son infortune, et ne voyant nulle apparence du retour de ses compagnons, fut prêt par diverses fois de se précipiter du haut des rochers dans l'océan. Ses amis l'en empêchèrent, et le conjurèrent de se souvenir **que c'était aux grandes adversités qu'il fallait montrer la force de son esprit, et faire reluire sa constance**. Mais comme plein de désespoir il ne cessait de crier **qu'il ne voulait plus vivre, après avoir été cause d'une si notable perte advenue à l'empire** : enfin les flots venants à s'abaisser, et le vent à s'adoucir, quelques-uns de ses vaisseaux demi brisez et destitués de rames et de voiles, se vinrent rendre au port où il était. Après les avoir fait remonter à la hâte, il les renvoya vers les îles pour recueillir toutes les pièces de son naufrage.

Ce soin lui sauva beaucoup de ses soldats. Les Angrivariens mêmes qui depuis peu de jours s'étaient soumis à son empire, montrèrent une grande charité à l'endroit des pauvres Romains, qu'ils rachetèrent de ceux qui les avaient pris, et les renvoyèrent à Germanicus. Il demeura encore quelques jours dans ces côtes, pour recueillir ceux qui se pouvaient sauver. Cet accident haussa le cœur aux Allemands ; qui pour cette raison reprirent les armes, et firent un dernier effort qui ne leur réussit pas plus heureusement que le premier : de sorte qu'ayant été tant de fois battus, ils furent contraints d'avouer, **que la vertu des Romains était au dessus des accidents de la fortune**. Ces choses faisaient croire que Germanicus dans un été pouvait achever cette guerre : mais Tibère qui ne voyait qu'à regret la splendeur de ses belles actions, le conjura de laisser ce reste de guerre pour servir d'apprentissage à son frère Drusus, le pressa de s'en retourner à Rome prendre l'honneur du triomphe qui lui était décerné, lui représenta, **qu'il avait assez éprouvé l'inconstance de la fortune ; qu'il avait été heureux parmi les combats, mais qu'il avait aussi senti la fureur des orages**. Partant qu'il se mit à l'abri de tout cela, et qu'il laissât les Allemands s'entre ruiner eux-mêmes par leurs divisions. Ce généreux courage qui ne respirait que les combats, demanda à son père encore un an pour achever ce qu'il avait heureusement commencé sous ses auspices : mais pour lui ôter tout sujet de remise, Tibère lui présenta un consulat qui demandait sa présence, et lui fit mille belles offres pour l'attirer à Rome. Il s'aperçut aisément de la jalousie de ce défiant vieillard, et vit bien qu'il lui voulait ravir la gloire qu'il avait déjà acquise, en l'empêchant d'achever cette guerre, où il ne se présentait plus rien qui le pût empêcher d'obtenir une pleine victoire sur ces farouches peuples. Mais il jugea

qu'il fallait plier sous la volonté de cet artificieux prince : c'est pourquoi il se prépara au voyage de Rome qui commençait à être un théâtre d'horreur : car ce fut lors que l'on commença à ouvrir les portes aux fausses accusations, qui ruinèrent les plus gens de bien de la république au milieu de la paix. Le respect de Germanicus était comme un puissant frein, non seulement au reste des calomniateurs, mais à Tibère même, qui n'osait se licencier, pour la crainte qu'il avait que l'on ne jetât les yeux sur ce jeune prince, s'il faisait quelque outrage aux personnes d'honneur.

Et puis il y avait encore d'autres obstacles de sa fureur. Un esclave du posthume Agrippa nommé Clément, qui ne ressemblait pas mal à son maître, que Tibère avait fait inhumainement mourir, ayant plusieurs complices de sa fourbe, fit courir le bruit qu'il était cet Agrippa que les dieux par une grâce spéciale avaient sauvé de la rage de Tibère, pour remettre l'empire en la maison d'Auguste : et trouva de la créance non seulement dans le reste de l'Italie, mais dans Rome même, où ceux qui désiraient du changement ne demandaient que des nouvelles de cette nature. Cela mit en peine Tibère, qui se figurant tantôt qu'il ne fallait rien mépriser, tantôt qu'il ne fallait pas tout craindre, flottait entre la honte et la crainte, appréhendant d'un côté qu'on ne se moquât s'il employait la puissance de ses armes contre un esclave, et craignant de l'autre que plusieurs n'aidassent à se tromper eux-mêmes, afin d'avoir un si spécieux prétexte de remuer en la faveur d'un petit-fils d'Auguste. Toutefois il en usa si à propos qu'il étouffa le trouble en sa naissance, ayant surpris ce misérable par l'artifice de ceux qui étant envoyés de sa part, et feignant le contraire, l'amènèrent prisonnier dans le palais, où Tibère lui demandant comme il était devenu Agrippa ? Il lui répartit plus généreusement que ne portait sa condition, *comme tu es devenu César* : là dessus il fut mis à mort pour couper les racines de la guerre : cependant Germanicus reçut l'honneur du triomphe avec beaucoup de splendeur et de magnificence : on y porta les dépouilles des ennemis, et l'on fit marcher devant lui les prisonniers de la plus vaillante nation du monde, et les images des montagnes, des fleuves et des combats, pour servir d'ornement à sa valeur : mais parmi toute cette pompe il n'y eut rien de si agréable aux yeux du peuple Romain, que la personne de ce brave prince accompagné de cinq enfants qui étaient avec leur père, tout l'espoir et toute la ressource de la République. Tibère pour couvrir toujours son envie, se montra magnifique aux largesses qu'il fit au peuple en faveur de ce triomphe, et pour obliger davantage Germanicus, il voulut lui faire l'honneur d'être son collègue au consulat. Mais personne ne crut que ces faveurs procédassent d'une sincère affection : au contraire, l'on jugea par ses déportements suivants, qu'il ne tâchait qu'à s'en défaire sous couleur de le jeter dans les honneurs. Déjà ce qui était passé dans l'Arménie, lui représentait l'occasion de l'envoyer en orient, et de l'exposer à toutes sortes de dangers ; mais l'accident d'Archélaüs, roi de Cappadoce, qui mourut de regret de se voir indignement traité de Tibère, qui l'avait attiré à Rome par les artifices de Livia, et les troubles de la Cilicie, de la Judée, et de la Syrie, en rendirent le prétexte plus favorable. Afin donc de faire trouver bon son dessein, il remontra au sénat qu'il n'y avait que Germanicus seul capable d'apaiser les troubles de l'orient, et d'y conserver la majesté de l'empire Romain, vu que quant à lui il était sur le déclin de son âge, et Drusus était encore trop jeune pour être employé à des affaires de tel poids ; au lieu que Germanicus était en la fleur de ses ans, orné de toutes les qualités requises, et propre en toutes façons à les entreprendre. Et partant qu'il était à propos de lui bailler cette charge avec un pouvoir si ample, qu'il ne lui manquât que le seul nom d'empereur. Le sénat ayant approuvé cette élection, en passa le décret. Germanicus se prépara donc au voyage d'orient : mais pour lui ôter l'appuy qu'il y pouvait trouver, Tibère révoqua de la Syrie Silanus son ami, et mit pour gouverneur en sa place Pison, homme fâcheux, haut à la main, et violent, qui se persuada aisément qu'on l'envoyait en cette grande province, afin de se servir de lui pour traverser les desseins, et pour perdre entièrement Germanicus. Et de fait, quelques-uns soupçonnèrent Tibère, de lui avoir dit à l'oreille ce qu'il désirait qu'il fît pour l'ôter du monde. Tant y a que ce Pison et sa femme, furent les instruments de la ruine de ce jeune prince. À même temps qu'il prit le chemin de l'orient, son frère Drusus fut envoyé en Illyrie, pour se

former aux exercices de la guerre. Les divisions des Allemands firent qu'il n'y trouva pas grand sujet de gloire pour ce premier voyage : car au lieu de le venir combattre, ils employèrent toutes leurs forces à s'entre-détruire et à s'entre faire la guerre, les uns embrassants le parti d'Arminius, qui combattait pour la liberté, et les autres, suivants celui de Marobdvus, roi de Suève, qui ayant reçu beaucoup d'honneur à Rome du temps d'Auguste, avait toujours depuis favorisé les affaires des Romains ; tellement qu'ils en vinrent à une cruelle bataille, où toutefois Arminius demeura victorieux au prix du sang des siens. Ainsi Drusus n'eut guère de choses à faire en ce premier voyage d'Illyrie. Durant ce temps-là l'Asie reçut une grande perte, par un tremblement de terre qui abîma douze de ses villes. En Afrique un nommé Tacfarinas fit la guerre, ou plutôt exerça un brigandage sur les pays de l'empire, qui obligea le proconsul Furius Camillus, rejeton du grand Camillus qui sauva Rome de la fureur des gaulois, de lui courir sus, et de réprimer son audace. Germanicus cependant commença son voyage, passa en Dalmarie, où était lors son frère Drusus ; de là fit voile en Achaïe, tira vers le détroit d'Actium, pour y voir les monuments de la victoire d'Auguste, puis se rendit à Athènes, où les grecs lui firent tous les honneurs dont ils se purent aviser.

Continuant son chemin, il visita l'Asie, où il se plut à reconnaître les lieux que l'antiquité ou quelque singularité rendait vénérables ; et pour laisser un plus durable monument de sa vertu, soulagea les provinces opprimées par la tyrannie des magistrats, ou ruinées par les contentions civiles. Enfin il se rendit à Rhodes, où Pison qui s'efforçait de ternir le lustre de toutes ses plus belles actions, le vint trouver, et reçut de lui tant de faveur, et fut recueilli avec tant de courtoisie, qu'un tigre s'en fut adouci. Mais ce courage envenimé convertit toutes ses fleurs en poison, et sans demeurer plus longtemps à Rhodes, prit la route de Syrie pour prévenir Germanicus, et soudain qu'il y fut arrivé, corrompit les légions qui commencèrent à l'appeler *leur père*, et pratiqua tellement les soldats, qu'il les avait tous à sa dévotion, parce qu'il se faisait paraître autorisé du prince. Germanicus n'ignorait point les mauvais offices que lui rendait cet insolent gouverneur ; mais les affaires l'appelaient en Arménie, où il fit voile pour apaiser les tumultes excités sur l'élection des rois. Vonones y prétendait ; mais toute la nation inclinait à demander Zénon fils du roi de Pont, Germanicus lui bailla le diadème, et le déclara roi. Après cela il passa en Cappadoce, nouvellement réduite en province, et la soulagea des tributs que les rois avaient de coutume d'y prendre, afin de faire espérer au peuple, qu'il allait vivre sous un plus doux gouvernement que celui de ses anciens princes. Bien qu'il eut mis ce bel ordre aux provinces alliées de l'empire son esprit n'était pas pourtant content.

L'arrogance de Pison qui avait refusé de lui mener, ou mêmes de lui envoyer en Arménie les légions qu'il lui avait demandées, lui avait ulcéré le cœur, et quoi qu'ils se vissent et qu'ils parlassent ensemble dans la ville de Cyr, où était la garnison de la dixième légion ; si est-ce qu'on ne pût refermer cette plaie. Elle s'ouvrit davantage par les paroles de mépris que lâcha Pison parmi les barbares, diffamant tant qu'il pouvait les actions de Germanicus. Cependant Germanicus fut contraint de l'endurer, quoi qu'avec un sensible déplaisir. Étant à Cyr, les ambassadeurs des Parthes le vinrent trouver, et lui déclarèrent, **qu'ils étaient envoyés de leur roi, pour renouveler l'amitié et l'alliance que les Parthes avaient avec les Romains : que leur roi pour lui faire plus d'honneur, le viendrait trouver jusqu'à l'Euphrate, mais qu'il le conjurait de ne permettre point, que Vonones naguères roi d'Arménie, demeurât en la Syrie, de peur qu'il n'épandit dans les provinces, et parmi les princes voisins, les semences d'une sanglante guerre. À**

tout cela Germanicus répondit avec tant de courtoisie, que les ambassadeurs s'en retournèrent pleinement satisfaits, et à même temps, plutôt pour faire dépit à Pison qui était ami de ce roi fugitif, que pour gratifier aux Parthes, il confina Vonones en Sicile. Après cela il s'achemina en Égypte, pour voir les antiquités de ce royaume ; mais n'oublia pas le soin des affaires, soulagea le peuple, et se rendit si agréable à tout le monde, que Tibère sur l'avis qu'il en eut, en entra en de nouveaux ombrages. Et d'autant que Germanicus marchant par l'Égypte, avait montré une grande simplicité en ses habits, en sa suite, et en la dépense de sa table, il blâma assez doucement ses façons de faire, trop populaires à son gré. Mais quant à ce qu'il était entré dans Alexandrie, il ne pût le lui pardonner, alléguant qu'Auguste par une raison d'état, qui était un des secrets de l'empire, avait défendu aux gouverneurs de la province et aux autres personnes de marque, d'entrer dans cette puissante ville, qui était la clôture de la terre et de la mer, de peur que consumant les vivres qui y étaient, ils n'affamassent l'Italie qui en retirait ses principales commodités.

Cependant Germanicus qui ne savait rien de l'aigreur de Tibère, poursuivit son voyage, s'embarqua sur le Nil pour se rendre en la ville de Canope : de là passa aux lieux où l'on voyait encore les superbes ruines de l'ancienne Thèbes, s'amusa à en contempler toutes les merveilles, visita la statue de Memnon qui rendait ses oracles à mesure que les rayons du soleil entraient dans sa bouche, reconnut l'orgueil des pyramides que les anciens rois d'Égypte avaient dressées pour monument de leur vanité : puis s'achemina à Eléphantine et à Siene, qui étaient autrefois les limites de l'empire Romain, du depuis étendu jusqu'à la mer rouge, et ayant fait ce long voyage, à son retour trouva de nouveaux sujets de douleur, à cause des mauvais offices que Pison lui avait rendus. Cet insolent prenant l'occasion de son absence, avait cassé toutes les ordonnances qu'il avait faites pour tenir les villes en obéissance, et les légions en discipline. Germanicus étonné de cette audace, lui en fit reproche avec de grandes marques de courroux. Pison lui répondit avec une pareille aigreur ; mais appréhendant l'autorité de Germanicus, se résolut de quitter la Syrie, et en sortait à même temps, n'eut été que Germanicus venant à tomber malade, il voulut attendre l'évènement du mal. Comme il le vit guéri, il fit voile à Athènes, où trouvant le peuple empêché à faire des sacrifices pour remercier les dieux de la guérison de Germanicus, il mit tout en désordre, et renversa mêmes effrontément l'appareil des hosties qu'on voulait immoler. Sorti d'Athènes, il alla en la Séleucie, où il apprit comme Germanicus était retombé en une seconde maladie plus dangereuse que la première. Et de fait les amis de Germanicus appréhendèrent le poison, d'autant que l'on avait trouvé dans le logis de Pison beaucoup de marques de charmes et de maléfica, qui ne promettaient rien de bon à ce jeune prince : mêmes ses gardes surprirent des serviteurs de Pison, envoyés pour épier, et pour reconnaître le cours et le danger de la maladie. Germanicus se voyant ainsi persécuté par ce méchant se plaignit amèrement de son audace, commença à appréhender pour sa femme et pour ses enfants, voyant comme on les traitait lui encore vivant, et là dessus écrivit des lettres pleines d'aigreur à Pison ; lui déclara qu'il renonçait à son amitié, et lui commanda qu'il eut à vider promptement la province. Pison craignant son courroux, se mit à la voile, mais vogua lentement, attendant toujours les dernières nouvelles de la mort de Germanicus, afin de se rendre aussitôt le plus puissant en la Syrie. Aux derniers accès, Germanicus se trouva tantôt un peu mieux, tantôt beaucoup plus mal : enfin comme il se vit l'âme sur les lèvres, pressé de la douleur, avec des yeux mourants, il regarda ses amis, et leur dit ces paroles à demi étouffées : (...).

Ces paroles prononcées par un si grand prince aux derniers accès de la douleur, attendrirent les coeurs, et arrachèrent des larmes à ses amis, qui lui touchant dans la main, lui jurèrent saintement, qu'ils abandonneraient plutôt la vie que la poursuite d'une si juste vengeance. Il eut encore le loisir de dire quelques paroles à sa femme, et de la conjurer par sa mémoire, et par les gages qu'il lui laissait de leur amitié **qu'elle dépouillât cette grandeur de courage qu'elle avait toujours montrée en toutes ses actions : qu'elle pliât sous l'inclémence de la fortune qui la persécutait ; et que quand elle serait rentrée dans Rome, elle prit soigneusement garde à ne point irriter les plus puissants par une vaine émulation de leur grandeur** : d'où l'on conjectura qu'il avait quelque crainte de Tibère. À même temps il rendit l'esprit avec un regret incroyable de toute la province et des peuples voisins. Les nations étrangères et leurs rois en portèrent le deuil, tant il avait charmé tout le monde par la douceur et par l'innocence de ses déportements. Ses obsèques furent célébrées sans images et sans pompe : mais les louanges qu'on donnait à sa vertu, surpassaient toute sorte de magnificence dont on eut pu les honorer. Mêmes plusieurs pesant la circonstance du lieu et de sa mort, le comparaient, voire le préféraient à Alexandre (...).

Devant que lui rendre les derniers devoirs, on laissa son corps nu exposé aux yeux de tout le monde, pour voir si on reconnaîtrait quelques signes de poison dont l'on parla fort diversement. On prit pour un violent indice de cette méchanceté, que son corps parut tout plombé, et tout couvert de meurtrissures, et qu'il jeta de l'écume par la bouche. Et ce qui accrut encore davantage le soupçon, ce fut qu'après qu'il fut brûlé, son coeur se trouva entier parmi ses cendres et parmi ses os, sans que le feu l'eût aucunement entamé. Car on dit que la nature du coeur est telle, que depuis qu'il a été une fois infecté du poison, le feu ne peut le consumer, ni mêmes l'entamer, encore qu'on le mette au milieu des braises et de la flamme. Après que la cérémonie des obsèques fut faite, ses amis eurent quelque dispute pour le gouvernement de Syrie, qui demeura enfin à Sentius, jusqu'à ce que Tibère en eut autrement ordonné. Ce Sentius envoya à Rome une sorcière amie de Plancine, afin que sa déposition servit à faire le procès à Pison ; mais elle mourut en chemin, et l'on trouva dans un noeud de ses cheveux le poison dont elle s'était étouffée ; ce qui augmenta le soupçon des amis de Germanicus. Cependant Pison tâcha de se fortifier dans la Syrie : et quoi que son fils lui conseillât de s'en aller à Rome pour effacer le blâme que ses ennemis lui donnaient, en prévenant leurs accusations ; et lui représentât que s'il se maintenait par la voie des armes dans la Syrie, on croirait qu'il était auteur d'une guerre civile, dont même il ne devait pas se promettre une heureuse issue, puis qu'il lui faudrait combattre contre des gens qui adoraient la mémoire de Germanicus : néanmoins il ferma les oreilles à ce bon conseil, et suivit l'avis de ceux qui le conjurèrent de se servir de l'occasion, de maintenir la dignité dont l'empereur l'avait honoré contre des usurpateurs, et de laisser cependant vieillir les bruits qu'on faisait courir de lui, afin de ne s'exposer pas à la merci d'un peuple irrité par les cris d'Agrippine, et par la présence des cendres de Germanicus. Il se résolut donc de faire voile en Syrie : et comme il était près de la Pamphylie, il découvrit de loin les vaisseaux d'Agrippine, qui conduisait à Rome les cendres de son cher mari, pour émouvoir tout le monde à pitié. Il cria aussitôt aux armes : ceux d'Agrippine, comme les haines étaient réciproques, firent le semblable ; mais ils ne passèrent point plus avant, et se contentèrent de s'entre dire des injures. Pison passa en la Cilicie, où Sentius se plaignit à lui des entreprises d'un des siens nommé Domitius, qui s'efforçait de corrompre et d'attirer à son parti les légions, et lui représenta que c'était déclarer la guerre à

la république, et irriter ouvertement la puissance de l'empereur, et que quant à lui il ne souffrirait point cette audace. Pison qui vit bien que l'orage allait fondre sur lui, se fortifia dans une place du pays, avec ce qu'il pût ramasser de mauvais soldats ; mais Sentius le pressa de sorte, qu'il fut contraint de se soumettre à l'évènement du voyage de Rome, où il trouva tout le monde en deuil à cause de la mort de Germanicus. Car il faut savoir que le peuple Romain ne montra jamais tant de tristesse, ni ne fit jamais paraître tant de deuil pour la mort d'aucun de ses princes, qu'il en témoigna pour celle de Germanicus : mêmes lors qu'on lui apporta les premières nouvelles de la maladie qui le mit en fin au tombeau, il fit éclater les marques de sa douleur, de son courroux et de son étonnement, jusqu'à diffamer Tibère et sa mère Livia, et les accuser publiquement d'être auteurs de son infortune. C'a été, disait le peuple, pour le perdre qu'on l'a envoyé, ou plutôt qu'on l'a relégué aux extrémités du monde. C'a été pour le ruiner qu'on a établi Pison dans la Syrie : c'est là le fruit des conférences secrètes de Livia avec Plancine. nous voyons bien qu'on en veut à tous les princes qui témoignent de l'affection à la république : nous voyons bien qu'on tâche de le ruiner, de peur qu'il ne rende au peuple Romain la liberté qu'on lui a malheureusement ravie ; c'a été la cause de la mort de Drusus, ce sera encore celle de Germanicus.

Parmi la liberté de ces discours, le peuple comme forcené, s'en courut jeter des pierres contre les temples des dieux, et se mit à abattre leurs autels, comme les accusant d'injustice d'avoir permis qu'un si excellent prince tombât en ce malheur : mêmes il s'en trouva qui prenant leurs dieux domestiques de dépit les jetèrent dans les rues, et d'autres qui de rage ravirent les fruits de leurs femmes accouchées, et les allèrent exposer à la fortune. Il était auparavant venu un bruit que Germanicus se portait mieux : à cette nouvelle tout le peuple s'en était allé en foule au capitole avec des flambeaux et des victimes, pour en rendre grâces aux dieux ; et peu s'en était fallu qu'en cette chaleur ils n'eussent arraché les portes du temple, qu'ils croyaient s'ouvrir trop lentement pour satisfaire à leur passion. La presse avait été si grande, que Tibère qui dormait s'éveilla au bruit de la commune, qui criait à haute voix, Rome est sauvée, la république est sauvée, puisque Germanicus est sauvé. Mais après qu'on sut à Rome qu'il était infailliblement décédé, il n'y eut plus moyen d'arrêter le peuple, ni d'adoucir son ennui. Ce ne furent plus que clameurs, que larmes, et que plaintes ; mêmes nonobstant les défenses du prince, qui voulut modérer cette ardeur par ses édits, le deuil s'échauffa de sorte, que toutes les fêtes du mois de décembre qui se devaient passer en réjouissances, furent employées aux regrets et aux pleurs. Et cependant toutes ses démonstrations externes de douleur n'étaient rien au prix de l'ennui qui oppressait leurs esprits. Tout l'honneur qu'on pouvait rendre à sa mémoire, lui fut rendu avec une telle passion, qu'on pouvait juger par ces derniers devoirs, l'extrême amour que les Romains lui avaient porté durant sa vie. Il n'est pas possible de nombrer les statues et les images qui lui furent dressées par tout : on y ajouta les arcs triomphaux qu'on érigea, non seulement à Rome, mais mêmes sur les rives du Rhin, et sur les montagnes de la Syrie. Tout cela fut encore peu en comparaison de ce que firent les Romains à l'arrivée d'Agrippine, qui apportait l'urne où étaient encloses les cendres de Germanicus. Cette désolée princesse s'en venant à Rome, et passant à Brindes avec ses vaisseaux, non seulement les rivages et le port, mais mêmes les remparts et les toits des maisons de la ville, rompaient du monde qui y abordait pour contempler ce funeste spectacle, et pour rendre à Germanicus quelque témoignage de son affection et de sa douleur. De là s'acheminant à Rome, il se présenta sur les

chemins une si prodigieuse affluence de peuple pour la recevoir, que l'on s'entre étouffait dans cette foule. Ce n'étaient que sanglots, que soupirs, que larmes et que plaintes excessives, que l'on ne pouvait soupçonner procéder d'aucune flatterie, vu que tout le monde savait bien la joie qu'avait Tibère de la mort de Germanicus, nonobstant qu'il la dissimulât artificieusement, et qu'il la couvrit d'un deuil apparent. Comme elle fut entrée dans Rome, et que le jour fut venu auquel on devait mettre reposer les cendres dans le tombeau d'Auguste, les plaintes et les pleurs redoublèrent, tout ce peuple se mit à crier, **que la république était ruinée, que toutes ses espérances étaient éteintes avec Germanicus** : et personne ne se souciait du dépit de celui qui commandait, à qui néanmoins on savait que ces honneurs et ces paroles perçaient le cœur. En tout cela Tibère n'emporta rien que les louanges que les Romains donnaient à Agrippine ; car ils l'appelaient **l'ornement de l'empire, le vrai sang d'Auguste, l'unique miroir de l'antiquité**, et levant les mains et les yeux au ciel suppliaient les dieux **de sauver ses enfants, et de les faire vivre et régner plutôt que la race des méchants**. Au reste ils reprochèrent à Tibère et à sa mère, qu'ils n'avaient point eu de soin d'honorer Germanicus, comme on avait de coutume d'honorer ceux de sa qualité ; que mêmes ils ne lui avaient pas rendu ce qu'on rendait à la noblesse, et qu'outre que Rome n'avait vu nulle pompe funèbre, nulles images, nuls épitaphes, nulles larmes, et bref nulles marques de douleur et de regret ; encore par un orgueil ou plutôt par une dureté insupportable, ils avaient dédaigné d'aller hors la ville pour recevoir les précieuses cendres de ce jeune prince ; mais que tout cela était un effet de la haine qu'ils portaient à la république, de la liberté de laquelle Germanicus allait être le propugateur. Cette licence que le peuple se donna parmi son deuil, déplut merveilleusement à Tibère, qui pour ce sujet la voulut réprimer par un commandement qu'il fit de modérer les honneurs deus à la mémoire du défunt, alléguant, **qu'on ne devait pas pleurer les grands princes (...)**.

Et pour les divertir, il les conjura de se trouver au spectacle des jeux mégaliens, qui se devaient bientôt célébrer. Le peuple fut donc diverti de cette sorte ; mais les amis de Germanicus pressaient le sénat de faire justice de Pison, qui avait envoyé son fils devant à Rome pour adoucir Tibère, et pour se rendre favorable le jeune Drusus, qu'il croyait n'être pas si marri d'avoir perdu un frère, qu'aise de n'avoir plus un tel rival à combattre. On lui donna de bonnes paroles, et mêmes comme son père fut arrivé, on ne lui changea rien de sa première fortune, ni lui aussi ne quitta rien de sa première splendeur, tant il se fiait en l'appuy de Tibère. D'autre côté Tibère se trouva fort entrepris de sa contenance, à cause du bruit qu'on sema dans le temple qu'il favorisait ce parricide. Pour étouffer la rumeur, il se départit du jugement, et renvoya la cause au sénat, où étant entré avec les autres, comme il vit l'ardeur du peuple qui affluait là pour ouïr ce qu'il dirait, il fit une harangue toute plaine d'artifice, par laquelle il protesta, **de ne désirer rien tant que de voir punir Pison, s'il se trouvait coupable, mais qu'il ne voulait pas que pour gratifier le prince on opprimât son innocence, et partant qu'on ouït sans passion et la cause et les accusations**. Là dessus on donna du délai à Pison, pour se préparer à sa défense, et le jour du jugement étant venu, il comparut et se purgea le mieux qu'il pût du soupçon du poison ; mais il ne pût se laver des autres crimes dont il fut accusé. Il trouva ses juges insensibles à la pitié. Tibère, parce qu'il avait pris les armes en Syrie contre son autorité : le sénat, parce qu'il croyait qu'il avait commis une insigne méchanceté contre la personne de Germanicus : même le peuple pour empêcher que Tibère n'usât de quelque illusion, et n'employât ses artifices accoutumés pour détourner la justice, se mit

à crier à l'entour de la cour, que si ce misérable était absous de l'arrêt du sénat, personne ne le sauverait de leurs mains. Sa femme même l'abandonna en sa misère ; mais ce qui l'effraya le plus, ce fut qu'étant rentré pour la seconde fois dans le sénat, afin de se justifier de cette horrible méchanceté, parmi la rigueur que lui tenaient ses autres juges, il ne pût découvrir si Tibère inclinait à le favoriser ou à le condamner, tant ce dissimulé prince savait bien couvrir et son amour et sa haine quand il voulait. On crut que de dépit Pison voulût publier un écrit, par lequel il découvrirait le commandement secret qu'il avait eu de Tibère de faire mourir Germanicus ; mais que Séjan l'en détourna par de vaines espérances dont il l'abusa.

Enfin Pison voyant toutes choses désespérées, se tua lui-même, ayant premièrement laissé un écrit, par lequel il protestait de son innocence que l'envie avait opprimée, et demandait grâce pour ses enfants, qui n'avaient pu être complices de son crime, quand même il aurait été convaincu d'avoir fait ce dont il était accusé. On eut pitié de ses enfants, et mêmes Plancine nonobstant ses maléfices trouva grâce auprès de Tibère, qui fut bien aise de la donner aux prières de sa mère qui la lui demanda. Tout cela fit que l'on dit de l'un et de l'autre, [que tout le monde avait plaint la mort de Germanicus, excepté Tibère et Livia qui en avaient été bien aises](#). Mais il faut un peu reprendre les affaires d'Allemagne, et puis nous retournerons à celles de la cour. Durant que Germanicus faisait ses voyages, Drusus acquit beaucoup de gloire et de réputation en cette grande province, à cause qu'il précipita les Allemands en leur dernière ruine, par les discordes civiles qu'il sema entre leurs princes. Le premier malheur tomba sur Marobodvus, roi de Suève, qu'un jeune prince nommé Catualdus ruina entièrement, pour se venger de la violence dont il avait usé en son endroit, le chassant de ses terres. Ce pauvre Roi dépouillé de son état, eut recours à Tibère, et implora son assistance comme allié du peuple Romain.

Pour toute faveur, Tibère lui offrit Ravenne pour sa retraite, avec permission de se servir de l'occasion quand elle s'offrirait pour rentrer dans son royaume, mais au bout de dix-huit ans il y mourut diffamé de lâcheté, d'autant qu'il avait préféré une honteuse vie à une glorieuse mort. Catualdus ne demeura guère longtemps paisible de sa conquête ; mais chassé par les Suèves, fut contraint à son tour d'avoir recours à Tibère, qui lui offrit aussi une ville d'Italie pour sa retraite. Et cependant afin d'empêcher que ceux qui avaient suivi l'un ou l'autre parti, ne suscitassent de nouveaux troubles, on les envoya delà le Danube, et on leur donna un Roi pour les contenir en obéissance. Le dernier désastre des Allemands fut la mort d'Arminius, le plus redoutable ennemi qu'aient jamais eu les Romains, contre lesquels il osa bien prendre les armes pour la défense de la liberté de son pays, non au commencement ni en la naissance de la gloire de ce peuple, mais au temps que son empire était le plus fleurissant de la terre. Ce jeune prince donc après avoir fait tant de belles choses pour empêcher que les Romains ne subjuguassent l'Allemagne, enflé de ses prospérités et de la gloire qu'il avait acquise après la défaite de Marobodvus, voyant qu'il n'avait plus d'ennemi sur les bras, d'autant que l'armée romaine s'était retirée, se résolut d'opprimer la liberté de son pays, pour laquelle il avait si vaillamment combattu contre les étrangers. Les Allemands découvrirent cette trame, et s'aperçurent qu'il se voulait faire Roi, et là dessus leurs affections se changeant prirent les armes contre Arminius, qui parmi les divers accidents de la fortune qu'il avait surmonté, fut enfin tué par ses domestiques. Sa mort laissa l'Allemagne paisible aux Romains, et donna le moyen à Drusus de s'en retourner à Rome, pour y jouir des honneurs et des plaisirs de la ville. À peine y fut-il entré, que les choses y

changèrent entièrement de face, d'autant que la mort de Germanicus étant arrivée, comme nous avons dit, Tibère n'ayant plus personne que le peuple lui put opposer pour arrêter le cours de ses violences, se déborda en toutes sortes de voluptés, de cruautés et de vices, au lieu qu'auparavant sa mort, la crainte qu'il avait que ce jeune prince favorisé du peuple n'entreprit de le dépouiller de sa dignité, faisait qu'il se contenait en un tel quel devoir. De façon que les commencements de son règne laissent un prodigieux étonnement dans l'âme de ceux qui en considèrent la fin : car en ses commencements il se montrait éloigné de toute ambition, et n'affectait en nulle sorte les honneurs excessifs, dont le peuple avait accoutumé d'honorer ses princes ; même il défendit les pompes trop exquisés au jour de sa naissance : il ne voulut avoir ni temples, ni autels, ni prêtres qui fussent institués en son nom, et ne voulait point qu'on lui érigeât des statues, ni qu'on lui dressât d'images sans une particulière permission de lui ; qu'il n'accorda jamais qu'à cette condition qu'elles seraient mises non entre les simulacres des dieux, mais parmi les ornements des maisons. Il défendit de jurer par son nom ou par sa fortune, et si quelqu'un l'avait fait et s'était parjuré, il n'en faisait nulle punition. Les Romains lui faisant instance et le conjurant d'ordonner que le mois de novembre qui était celui de sa naissance, fut appelé de son nom Tibère, il s'en moqua plaisamment, **et que feriez-vous, dit-il, si vous aviez treize césars ?** Il ne voulait pas non plus que les personnes de condition libre l'appelassent **seigneur**, mais tenait ce nom-là à outrage. Il ne pouvait souffrir qu'autres que les soldats l'appelassent empereur, et avait accoutumé de dire, qu'il était **seigneur des esclaves, empereur des armées, et prince du reste de la république**. Il rejeta le surnom de **père de la patrie**, qu'on lui avait déféré, et refusa la couronne civique dont on voulait orner l'entrée de sa maison. Au reste il était tellement ennemi de la flatterie, qu'il ne feignait point de reprendre sur le champ ceux qui en usaient en son endroit. Un sénateur appelant ses affaires **les sacrées occupations**, il lui fit changer ce langage, et dire, **les laborieuses occupations**. Un autre disant qu'il était venu dans le sénat par son commandement, *dites à ma prière*, lui repartit-il. Il supportait avec une patience incroyable, la liberté des mauvais discours qu'on faisait de lui parmi le peuple, et disait sur ce sujet, *qu'en une ville libre comme Rome il fallait que les langues et les esprits fussent libres*. Il laissa au sénat et aux magistrats comme une image de leur ancienne puissance et de leur première majesté, vu qu'il n'entreprit point en tout ce temps-là de disposer des affaires de l'empire, soit de celles de la paix ou de celles de la guerre, mais les renvoya toutes au sénat. Il entra tout seul dans l'assemblée, et soumettait son suffrage au jugement des autres ; mêmes ne se fâchait nullement de voir qu'on ne suivit pas ses avis, tellement que bien souvent ceux qu'il voulait absoudre, étaient condamnés sans aucune marque de courroux de sa part. Il repartit aux gouverneurs qui lui conseillaient de charger les provinces de l'empire, de gros tributs, **qu'un bon pasteur devait tirer la laine, mais non pas écorcher ses troupeaux**. Il faisait quelquefois l'honneur aux bonnes familles d'assister aux funérailles de ceux qui étaient décédés. Quand il commença à faire à bon escient le prince, ce ne fut en ces commencements que pour servir au public, mêmes s'il cassa des arrêts du sénat, ce fut parce qu'il trouvait qu'ils étaient contraires au repos de l'empire. Il assistait de ses conseils les juges des causes criminelles, et tenait la main à l'exécution de la justice. Il modéra la dépense des jeux qui se célébraient avec de curieuses superfluités pour obliger le peuple : il réprima l'insolence des comédiens, et réduisit les gladiateurs à petit nombre : il s'efforça de mettre ordre au luxe et à la dépense de la table, à la pompe de la vaisselle, aux débauches de la jeunesse, et à l'insolence des femmes impudiques. Pour maintenir le repos de la république, il

mit garnison en divers lieux de l'Italie, afin d'arrêter les courses des brigands et des voleurs. Il châtia rigoureusement les tumultes populaires, et pourvut sagement à ce qu'ils ne pussent plus s'élever : il fit détruire les asiles qui se trouvèrent par tout l'empire, d'autant qu'ils ne servaient qu'à faire croître les crimes. Quelque remuement qu'il y eut dans les provinces, il n'y voulait point mener les armées, et n'y envoyait ses lieutenants que le plus tard qu'il pouvait, et lors qu'il voyait que les peuples ne donnaient aucun signe de repentance. Il ramenait les rois mutinez à leur devoir, plutôt par plaintes et par menaces que par la voie des armes. Il ne faisait pas grand dépense pour sa maison, mais pour la république il n'épargnait rien, ni aux bâtiments, ni aux nécessités du peuple. Il départait libéralement de ses trésors aux pauvres sénateurs, quand il connaissait leurs nécessités. Il était de facile accès, et voulait que les sénateurs le saluassent tous à la fois pour ôter la contention. Au reste, il honorait grandement le sénat, saluait les pères, comme eut fait un des moindres du peuple, et en somme il se montrait si plein d'affection envers le peuple, qu'il avait accoutumé en ces commencements-là de prier les dieux, **qu'ils ne le laissassent vivre ni régner, qu'autant qu'il serait utile à la république.** Voila quel était Tibère devant la mort de Germanicus. Mais depuis que cet obstacle lui fut ôté, il se licencia à toutes sortes de vices, et se rendit enfin le plus décrié prince qui ait jamais tenu les rennes de l'empire. Tibère donc voyant qu'il n'y avait plus personne qui épiât sa fortune, ni de qui il dut prendre aucune sorte d'ombrage, se déborda en une si prodigieuse licence, et s'abandonna si honteusement aux voluptés, à la cruauté et aux autres vices, que l'on connut bien aisément que sa vie passée n'avait été qu'une dissimulation de son mauvais courage ; de sorte que dorénavant nous ne verrons plus que de cruelles images de sa tyrannie et de sa fureur. Rome qui avait conçu quelque espérance de sa douceur et de sa modération, éprouvera désormais **combien il est dangereux d'avoir pour maître un homme venu de l'exil et du bannissement à l'empire.** Il est vrai que la considération de son fils Drusus arrêta encore quelque peu de temps le cours de ses violences ; mais enfin il déclara ouvertement son mauvais naturel, et fit sentir à tout le monde les effets de sa rage. Le sénat de son côté contribua grandement à ce malheur, par les excessives et honteuses flatteries dont il acheva de perdre ce mauvais esprit. Les surprises, les calomnies, les fausses accusations, les perfidies et les infidélités, furent les roses et les oeillets du reste de son règne. Sa violence parut principalement en la recherche des crimes de lèse majesté, dont il se servit pour perdre ceux que leur innocence mettait à couvert des autres accusations. Ce fut le prétexte qu'il prit pour détruire la postérité d'Auguste, pour désoler le sénat, et pour ruiner les plus nobles et les plus illustres familles de la ville. Non seulement les esclaves, mais aussi les personnes de condition libre étaient appliquées à la question, et déchirées de gênes sur cette dangereuse calomnie : mêmes pour avoir plus de ministres de sa fureur, il donnait aux délateurs les biens des misérables accusez, et les dignités et les honneurs de la ville n'étaient plus que pour ces pestes de la république.

Séjan esprit violent, et du tout conforme aux humeurs de Tibère, fut un puissant instrument de sa tyrannie. Rome le vit monter au plus haut degré d'honneur et de puissance après Tibère, dont encore il maniait l'esprit comme il voulait ; mais ce ne fut que pour servir d'un fameux spectacle, et d'un fatal exemple de la vanité de la cour. Sa faveur fut odieuse, parce qu'elle prit son origine, non de sa vertu, ni des services faits au prince, ou à la république, mais de la violence de son esprit, que Tibère jugea propre pour exécuter hardiment ce qu'il avait résolu de faire contre ceux qu'il ne voulait plus conserver par amour, mais retenir par

crainte. Cependant il avait toutes les parties d'un homme qui aspire à la tyrannie : il avait un corps endurci au travail, et puissant à la peine ; son esprit était hardi, et savait couvrir ses desseins, artificieux à dresser des calomnies, vain de son naturel, flatteur pour le bien de ses affaires ; modeste en apparence, et honteux à prendre les grandes charges : mais en effet, désespérément ambitieux, et ne songeant pas à moins qu'à l'empire de tout le monde ; magnifique et honorable en sa dépense pour charmer les coeurs ; au reste, industriel, vigilant, et doué des autres qualités requises pour voler un sceptre, et pour ravir un état. Il crut que la charge de colonel des gardes pouvait servir à ce superbe dessein : c'est pourquoi il fit tout ce qu'il pût pour en augmenter la puissance. Pour cet effet, il rallia comme en un corps d'armée toutes les compagnes éparses çà et là par la ville, et les logea dans l'enceinte d'un même camp, tant afin qu'aux premières occasions elles pussent toutes à la fois recevoir ses commandements, qu'aussi afin qu'étant ensemble, elles s'entre enflammassent le courage et se montrassent plus formidables par le nombre. Pour s'insinuer dans les esprits des gens de guerre, il les allait visiter, et les appelait souvent chez lui. Il leur donnait des centeniers et des tribuns de sa main, avançait ses amis aux premières charges de l'empire, et leur faisait donner les gouvernements des provinces : en quoi il eut Tibère si favorable, que non seulement en son particulier ; mais mêmes devant le sénat, il l'appelait **compagnon de ses travaux** : jusqu'à souffrir qu'on lui dressât des images, et qu'on les adorât sur les théâtres, à la place, et aux lieux les plus honorables des armées. Or parce que la maison du prince étant fleurissante et pleine d'héritiers, il lui était bien difficile de rompre tout à la fois ces obstacles de sa grandeur, il se résout de prendre son temps pour défaire tous ces jeunes princes les uns après les autres, et voulût commencer par Drusus, non seulement parce que c'était le plus proche héritier, mais aussi pour se venger d'un insigne outrage qu'il avait reçu de lui.

Ce qu'il y eut de plus déplorable en l'accident de ce jeune prince, qui d'ailleurs avait de mauvaises conditions, ce fut que sa femme servit d'instrument à sa ruine, après s'être laissé corrompre par Séjan, qui feignit d'en être amoureux, afin que l'adultère lui fut un degré au poison. Ce méchant dessein fut exécuté par l'entremise d'un eunuque de Drusus, qui huit ans après étant appliqué à la question, confessa toutes les circonstances, et déclara tous les complices de l'empoisonnement. Tibère n'ayant pas fait grande démonstration de s'affliger de sa mort, laissa cette opinion à plusieurs qu'il avait part à ce crime. Tous les historiens ont mis cela entre les choses controuvées, pour achever de peindre ce détestable prince : toute la honte en est demeurée à Séjan, qui ne tarda guère après à machiner la ruine d'Agrippine et de ses enfants. Quant à ce qui regarde Drusus, l'on prit à mauvais augure que Tibère le fit son collègue au consulat ; d'autant que tous ceux qu'il avait eus pour compagnons de cette dignité, par je ne sais quel malheur étaient tous péris de mort violente ; comme l'on pouvait remarquer par l'exemple de Quintilius Varus, de Pison et de Germanicus : ce qui arriva encore après Drusus, à Séjan, qui quelque temps depuis tomba au même malheur, après avoir aussi été consul avec Tibère. Cependant Tibère, comme pour se divertir se mit à connaître de diverses affaires, donna audience aux ambassadeurs de diverses nations, chassa les comédiens de l'Italie, pourvut mêmes à quelques cérémonies de la religion, mais se fâcha amèrement, **de ce que les prêtres parmi les prières publiques faites pour sa santé, avaient inséré les noms de Néron et de Drusus, enfants de Germanicus et d'Agrippine.** Il s'en plaignit au sénat, et remontra, qu'il ne fallait point hausser le courage à ces

jeunes princes, dont les volages esprits étaient déjà assez enflés de la gloire de leur naissance. Et Séjan jetant de l'huile sur le feu de sa colère, accusait leur mère d'avoir divisé les esprits des Romains, dont il y en avait déjà plusieurs qui au grand mépris du prince se disaient du parti d'Agrippine. Là dessus il proposa qu'il fallait affaiblir cette faction, et pour cette raison suscita des accusateurs aux plus éminents d'entre les amis de Germanicus, leur fit faire leur procès par le sénat : de sorte qu'il y en eut qui pour prévenir la rigueur de l'arrêt, se tuèrent eux-mêmes dans leurs maisons.

Cependant Tacfarinas continuait ses brigandages au milieu de l'Afrique, où il fut heureusement attaqué et défait par Dolabella, proconsul de cette province. Blesus appuyé de la faveur de Séjan, y avait été envoyé devant lui, et y avait fait quelques exploits contre ce barbare : mais et lui et ses devanciers s'étaient contentés de quelques légers combats, qu'ils croyaient suffire pour leur faire obtenir à Rome les ornements d'un triomphe, et n'avaient point voulu pousser plus avant leurs victoires ; de sorte qu'on voyait à Rome, trois statues triomphales érigées à l'honneur de ceux qui avaient eu la charge de cette guerre, et cependant ce brigand ne laissait pas de ravager encore l'Afrique, et de faire des courses continuelles sur toutes les terres de l'empire. Dolabella ayant avis de ses entreprises, marcha contre lui, le surprit, tailla son armée en pièces, commanda aux siens de laisser tout autre soin pour poursuivre Tacfarinas, et pour couper par sa mort toutes les racines de la guerre, que cet insolent africain avait entretenue et renouvelée depuis un si longtemps au grand opprobre de l'empire. Tacfarinas fit preuve de sa valeur en ce combat, et y voyant son armée défaite et son fils vaincu, se jeta dans les ennemis, et pour éviter une honteuse captivité par une glorieuse mort, leur vendit chèrement sa vie. Il semblait que Dolabella méritait tout l'honneur de l'achèvement de cette guerre ; mais Tibère favorisant Blesus à cause de Séjan, lui refusa les marques triomphales, de peur que cette faveur n'effaçât la gloire de Blesus. Toutefois cette injustice n'accrut point la gloire de Blesus, et rendit celle de Dolabella plus éclatante, d'autant qu'avec une plus faible armée que celle qu'avait commandé Blesus, il avait taillé en pièces toutes les troupes de Tacfarinas ; avait pris un grand nombre de prisonniers de marque, et avait encore laissé sur la place le chef et l'auteur de tout ce mouvement. Cette guerre étrangère étant achevée, les esclaves en pensèrent allumer une autre au milieu de l'Italie, mais elle fut aussitôt éteinte par une insigne aventure. Les levées se faisaient auprès du port de Brindes, et tout était déjà en armes. De fortune il arriva trois navires de ceux qu'on tenait sur cette mer, pour assurer la navigation des marchands contre les courses des pirates.

Celui qui commandait en ces quartiers-là, prenant ces vaisseaux dissipa toute cette canaille, dont les principaux furent envoyés prisonniers à Rome pour être punis de leur insolence. En ce même temps Rome vit un spectacle plein d'horreur et d'effroi, qui fit frémir tous les gens de bien : car il se trouva un fils vrai opprobre de la nature, qui se rendit accusateur de son propre père, lui imposant qu'il avait conspiré contre la vie du prince. Le père réclamant la justice des dieux et des hommes, imprima si bien les marques de son innocence dans les coeurs du peuple, que cet infâme parricide fut contraint d'abandonner la ville et de s'enfuir à Ravenne, d'où néanmoins il fut rappelé pour poursuivre son accusation, qui mit en un extrême danger les plus grands personnages de Rome, mêmes les meilleurs amis de Tibère. Mais l'innocence fut si forte, que tout le malheur tomba sur le pauvre Vibius Serenus qui était l'accusé, que Tibère se contenta de confiner en l'île d'Amorge, comme avouant par la douceur de la peine que le

crime n'était pas avéré. Cependant les supplices croissaient toujours sous prétexte d'assurer la personne et la dignité du prince : un historien même pour fuir la persécution, fut contraint de se faire mourir, à cause qu'il avait loué et appelé Brutus et Cassius, **les derniers des Romains**. En ces entrefaites les espagnols voulurent bâtir un superbe temple à Tibère, qui sur la prière qui lui en fut faite de le permettre, en eut tant de honte qu'il rejeta ce sacrilège, et méprisa une si monstrueuse flatterie. Cependant Séjan voyant que la fortune lui était si favorable, et que Tibère ne lui refusait rien, entreprit d'étendre sa puissance ; et son effronterie monta à un tel comble, qu'après avoir souillé le lit de Drusus d'un horrible adultère, il demanda sa veuve en mariage. Tibère qui voyait bien la conséquence d'une si puissante alliance, colorée d'une feinte piété à l'endroit du prince, en la maison duquel il disait se vouloir insinuer, **non pour accroître sa puissance, mais pour trouver un appui à sa famille**, lui donna de bonnes paroles en apparence : mais en effet rejeta sa prière, lui remontrant **que les autres honneurs qu'il recevait des premiers de l'empire, lui acquerraient assez d'envie, sans donner cette nouvelle jalousie au sang de Germanicus**. Ce refus mit en peine Séjan, qui appréhenda que Tibère n'eut changé de volonté en son endroit, et toutefois il ne savait comme se mettre à couvert de l'orage, vu que s'il chassait de chez lui les compagnies dont il semblait que Tibère avait de l'ombrage, il diminuait son autorité, et s'il en souffrait l'abord, il s'exposait aux calomnies. En cette appréhension pour se rendre maître absolu de Rome, et pour s'arracher ces épines de l'âme, il se résolut de lui persuader de s'aller pour mener aux champs, s'assurant que les voluptés effémineraient tellement sa vieillesse, qu'il serait bien aise de passer doucement son temps, et de lui remettre le soin des plus sérieuses affaires de l'empire. Il mania si dextrement son esprit, qu'enfin il vint à chef de ce dessein. Durant toutes ces pratiques, la Thrace prit les armes pour maintenir sa liberté ; mais Popeus Sabinus y apporta un tel ordre qu'il en mérita les ornements du triomphe, pour avoir vaincu et dompté ces barbares en diverses rencontres.

Mais pour revenir à Rome, on y achemina la ruine d'Agrippine par les supplices de ses plus proches parents. Sa cousine Claudia Pulchra y fut opprimée, sans que les prières ou les reproches qu'elle fit à Tibère la pussent sauver. Au contraire s'étant donnée la liberté de lui reprocher, **qu'il offrait des victimes à Auguste durant qu'il exterminait sa postérité**, il s'en sentit tellement outragé, qu'il lui repartit sur le champ, **qu'elle était furieuse parce qu'elle ne régnait pas**. Étant tombée malade, et Tibère l'étant allé voir, elle le conjura avec de chaudes larmes, de prendre pitié de son veuvage, de lui donner un appui pour ses enfants, et une consolation de sa misère, lui demandant un mari. Lui qui connaissait le courage de cette princesse, et qui savait où tendait cette demande, ne lui répondit rien là dessus, mais couvrit son soupçon et sa crainte par son silence. Séjan acheva de la perdre par un étrange artifice. Il lui fit donner avis par des gens qui feignaient de l'aimer, d'être en souci de sa vie, que Tibère la voulait faire empoisonner, et qu'elle prit garde à ce qui viendrait de sa main, et cependant avertit Tibère de la défiance qu'elle avait de lui. Comme elle se trouva à la table, elle n'osa ni toucher ni manger de ce qui fut servi devant elle. Tibère s'en apercevant, lui présenta du fruit qu'elle prit, mais n'en goûta pas seulement, dont il entra en tel dépit, que se tournant vers Livia, il lui dit, **qu'il ne fallait point s'émerveiller s'il se montrait sévère à l'endroit de celle qui le tenait pour un empoisonneur**. Et depuis tout le monde crut qu'il était résolu de la faire mourir. Cependant, soit qu'il craignit les yeux du sénat, tant à raison des défauts de son esprit, qu'à cause de la difformité de son corps ; soit qu'il ne put plus endurer les

continuelles reproches que lui faisait incessamment sa mère, d'avoir procuré l'empire à un ingrat et à un méchant ; soit que Séjan l'eut préparé à ce changement, il prit résolution de quitter la ville, et après mille et mille remises, enfin s'achemina vers la Campanie, où il ne voulut être suivi que de peu de personnes, entre autres de Séjan qui conduisait toute cette trame.

Ceux qui se mêlaient de prédire les choses futures, publièrent par tout que l'aspect des astres sous lequel il était sorti, le menaçait d'une prompte mort, et lui ôtait toute espérance de retourner jamais dans Rome. Ce dernier se trouva vrai, et peu s'en fallut que le premier n'arrivât aussi : car Tibère depuis cette sortie ne r'entra jamais à Rome, et aussitôt qu'il en fut sorti, il fut presque accablé sous les ruines d'une galerie où il soupait avec ses amis, et n'eut été que Séjan soutint le fais de la voûte qui tomba sur lui, il était indubitablement accablé sous les ruines. Ce danger où se mit Séjan pour lui sauver la vie, fit qu'il prit une dernière créance en lui, et qu'il lui confia toute sa fortune. Séjan donc se voyant assez puissant pour ruiner ceux qui mettaient quelque sorte d'obstacle à la grandeur qu'il s'était projeté, attaqua les enfants de Germanicus, accusa l'aîné d'avoir attenté à l'état, et d'avoir conjuré contre le prince, suborna même son frère Drusus, et l'anima contre lui par les vaines espérances qu'il lui donna, que la succession le regardait après que cet aîné serait ôté du monde. Mais certes il n'était pas plus affectionné à l'un qu'à l'autre de ses deux frères.

Tibère montra de grands signes de son courroux à Néron, mais sa mort fut encore différée et remise à un autre temps. Durant toutes ces fureurs il arriva de grands accidents, l'un à Fidènes, et l'autre à Rome. Celui de Fidènes arriva de cette façon : il s'était trouvé un nombre incroyable de peuple, pour assister à des jeux qui s'y célébraient ; mais de malheur, le théâtre où tout ce grand monde était assis pour contempler les spectacles, n'avait d'assez fermes fondements de sa maçonnerie, ni sa charpenterie n'était assez puissamment liée ; de sorte qu'étant chargé de cette grande multitude, il n'en pût supporter le fait ; mais fondant en ruine, accabla ou estropia jusqu'à cinquante mille personnes de toutes conditions.

Celui de Rome fut, que le quartier du Mont Celien fut entièrement désolé par un violent embrasement. Tout cela fut pris à mauvais augure, et le monde ne cessait de crier **que l'empereur s'était absenté de la ville par un pernicieux conseil, et sous de mauvais auspices**. Pour adoucir les plaintes, et pour réprimer les bruits, il distribua de l'argent à l'égard de la perte que les particuliers avaient reçue. Et lui cependant après avoir dédié dedans Nole un temple à Auguste, s'alla retirer, ou pour mieux dire, s'alla cacher dans le fonds de la petite île de Caprée, dont il fit le sérail de ses impudicités, sans toutefois y rien oublier de ses premières violences ; on crut qu'il avait choisi cette retraite tant à raison de la beauté de la contrée, qu'à cause de la commodité de l'île, qui sembla propre à cet esprit défiant, pour se mettre à couvert des entreprises qu'on pouvait faire contre sa personne : car c'était une île où il n'y avait ni port ni havre, où les grands navires pussent aborder ; seulement y avait-il un lieu pour y recevoir les frégates et les moindres vaisseaux, qui même ne pouvaient se présenter sur cette mer sans être découverts par la sentinelle qu'il tenait dans les rochers. Au reste, l'air y était doux en hiver, à cause qu'elle était couverte d'une montagne qui rompait la violence de la bise, et empêchait le passage aux mauvais vents : en été les chaleurs n'y étaient non plus excessives, d'autant que les zéphyrus en tempéraient l'ardeur. La vue en était extrêmement agréable, d'autant que la mer y faisait plusieurs bras, et y montrait un beau golfe, où l'on ne voyait s'élever que bien peu d'orages. Depuis que Tibère se fut à bon escient confiné dans cette

solitude, l'oisiveté se rendit tellement maîtresse de ses sens, qu'il en oublia tout le soin des affaires ; de manière qu'il ne remplissait les charges vacantes dans les armées, ni ne se souciait de changer les gouverneurs des provinces, même contre la coutume il laissa quelques années l'Espagne et la Syrie sans gouverneurs consulaires. Il n'eut point aussi de honte de souffrir que les Parthes occupassent l'Arménie, que les daces et les Sarmates se rendissent maîtres de la Moesie, que les Allemands ravageassent les gaules, et que les frisons, peuples auparavant inconnus et sans nom, s'acquissent la gloire d'avoir secoué le joug de l'empire, après avoir massacré les officiers, et taillé en pièces les légions romaines ; de sorte qu'outre l'infamie il laissa l'état en une extrême danger d'être ruiné.

Au reste n'étant plus éclairé de la lumière de Rome, il commença à faire paraître ouvertement toutes les mauvaises inclinations qu'il avait si longtemps dissimulées et cachées aux yeux de ceux qu'il croyait épier ses actions. Si j'écrivais par le menu les monstrueuses voluptés, dont ce bouc abominable se souilla en ce désert de Caprée, le papier en rougirait de honte. Si la patience de Dieu n'eut été extrême, il l'eut brûlé du feu du ciel parmi ces rochers. Il y avait dressé un infâme sérail de filles et de garçons, prostitués à toutes sortes d'ordures. Il y entretenait un nombre d'exécrables personnes qui lui suggéraient encore de nouvelles saletés. Les cabinets étaient parés des plus lascives peintures qu'on se pouvait imaginer. Et ce monstre faisant toutes sortes d'outrages à la nature, paissait ses yeux de ces dissolus spectacles, afin qu'ils servissent à enflammer et à fortifier l'impuissance de sa vieillesse. Il fit aussi bâtir des grottes dans les bois, pour y servir à toute sorte d'impudicité. Le reste est si horrible, qu'il surpasse toute créance, et croit qu'il est bien meilleur de le taire que de le publier.

Cependant les cruautés et les massacres des bons citoyens continuaient à Rome, où quelques sénateurs sachant qu'ils ne pouvaient arriver aux grands honneurs de la ville que par la faveur de Séjan, et que la faveur de Séjan ne pouvait s'acquérir que par la voie des crimes, s'avisèrent à son instance de dresser une honteuse partie à Titius Sabinus, le plus fidèle des amis de Germanicus, afin de le surprendre et de le perdre. Un des amis de Sabinus nommé Latinus, qui conduisait cette trame, ayant caché trois sénateurs au faite de sa maison, d'où ils pouvaient ouïr ce qui se disait en la haute chambre, y attira ce pauvre Sabinus qui s'ouvrit franchement à lui, et lui dit tout ce qu'il pensait du gouvernement de la cour. Il fut aussitôt déferé à Tibère, auquel ces sénateurs allèrent eux-mêmes faire le rapport de ce dont ils devaient rougir de honte. À même temps il commanda au sénat d'assurer sa vie, en faisant une sévère justice de ceux qui entreprenaient contre son repos. Jamais Rome ne se vit si triste ni si étonnée qu'elle se vit alors. Personne n'osait plus ouvrir la bouche pour parler, chacun y fuyait l'abord et la compagnie aussi bien des amis que des ennemis ; on prenait garde aux choses muettes et inanimées, au toit et aux murailles des maisons, de peur qu'elles ne couvrissent quelque traître. Ainsi Sabinus fut étranglé en la prison, et immolé comme une victime à la fureur de Séjan. Ce fut au commencement d'une année, qui vit bien en sa suite d'autres spectacles de l'inhumanité de Tibère. Le peu de conte qu'il fit d'honorer la mémoire de sa mère, qui lui avait procuré l'empire, pourrait être mis en ce rang, si les moindres crimes ne tenaient lieu de vertu parmi les horreurs de sa vie. La mort de cette grande princesse, veuve d'Auguste, et mère de Tibère, sur qui elle avait toujours retenu un grand pouvoir, apporta un dernier malheur aux affaires, d'autant que durant sa vie elle servait comme d'asile contre la fureur du temps, parce que

Séjan n'osait combattre son crédit, à cause du rang qu'elle tenait : mais aussitôt qu'elle eut les yeux fermés, la rage de ce méchant n'eut plus de frein : c'est pourquoi on vit aussitôt des lettres écrites au sénat, contre Agrippine et contre son fils Néron. Cette hardiesse effraya les plus ardents flatteurs de Tibère, qui furent d'avis qu'on ne devait point précipiter la ruine de deux personnes de cette qualité ; mais qu'il fallait donner du temps à ce vieillard pour se rétracter d'un si farouche commandement. Séjan trouva cette remise d'autant plus mauvaise, que comme on délibérait de la vie d'Agrippine et de Néron, le peuple prit leurs images, et s'en alla environner le sénat, et se mit à crier, que c'étaient des lettres obtenues par surprise ; qu'il n'y avait nulle apparence que Tibère voulût détruire son sang, et partant qu'on ne traitât pas si cruellement la maison du prince. Il se plaignit donc de cette audace du peuple, disant, qu'il avait foulé aux pieds le respect qui était dû à l'empereur : qu'il avait méprisé sa juste douleur, et qu'il ne lui restait plus qu'à prendre les armes sous la conduite de ceux qui voulaient ruiner son autorité. Tibère fortifia ses plaintes, les appuyant des siennes, mais pour lors on ne passa point à davantage de sévérité. Au reste l'autorité de Séjan allait toujours croissant dans la ville, où il était révéré comme l'âme et comme l'oracle de l'empire. Entre les autres flatteries dont on honora cet idole de cour, il fut arrêté par le sénat qu'on célébrerait le jour de sa naissance, et qu'on en ferait la fête à Rome. Les statues et les images qui lui furent dressées par toutes sortes de personnes, ne se peuvent compter, et le nombre en surmonte toute créance ; et même on lui immola des hosties comme à un dieu. Quand on envoyait des ambassadeurs vers Tibère, Séjan avait part à cet honneur, et on lui en envoyait de particuliers : on les mettait ensemble aux prières publiques, et on jurait conjointement par leurs fortunes. Mais depuis qu'il eut quitté le séjour de Caprée, et que l'empereur l'eut renvoyé à Rome pour prendre le soin de toutes ses affaires tant de la ville que du reste de l'empire, cette grande puissance peu à peu devint formidable, mêmes à Tibère. Les gardes du prince étaient à sa dévotion. Des sénateurs, les uns lui devaient leur avancement, il entretenait les autres d'espérances, il retenait les autres par crainte : tous ceux que Tibère employait étaient de ses amis, et lui servaient d'espions auprès de lui, jusqu'à lui communiquer toutes ses lettres. Ces considérations firent que Tibère, prince artificieux et rusé sur tous les hommes du monde, voyant qu'il ne le pouvait pas aisément ruiner par la force, prit un autre chemin pour renverser sa fortune. Il lui témoigna plus d'amour et de faveur que jamais, et le nomma son collègue au consulat, l'appela [son Séjan, et le compagnon de ses soucis](#), souffrit que les Romains lui dressassent de nouveaux autels, et de nouvelles images faites d'or, comme les siennes, endura qu'on le peignît dans un même tableau avec lui ; qu'on lui dédiât un chariot d'or qu'on roulait avec le sien sur le théâtre ; et pour comble de gloire, permit qu'on leur prolongeât conjointement le consulat pour cinq ans.

Parmi cela, il y avait toujours quelque grand personnage exécuté, sous couleur qu'il avait machiné contre le prince, qui était alors l'écueil contre lequel tous les innocents faisaient naufrage. D'ailleurs Séjan aveuglé de la fortune, et enflé de l'excessive puissance que Tibère lui donnait pour le ruiner, commença à mépriser son maître, se porta pour l'empereur, et appela Tibère [gouverneur de l'île de Caprée](#). Sa maison ne désemplissait point de gens qui lui allaient faire la cour : on se tenait à sa porte pour y entrer, et chacun désirait de le saluer le premier afin d'en être vu de meilleur oeil. Cependant il eut de grands présages de sa ruine ; mais lui ni ses flatteurs ne prenaient garde à l'avenir, se contentant de jouir de la fortune présente, dont la splendeur leur éblouissait les yeux. Et certes

si quelque ange du ciel, ou quelqu'un des oracles de Rome, eut prédit à ce peuple que cette prodigieuse fortune devait être bientôt renversée, peu de personnes eussent ajouté foi à ses paroles. La flatterie n'avait donc plus de limites, on l'associa, non plus au consulat, mais à l'administration souveraine de l'empire avec Tibère, qui en prit un tel ombrage, qu'il se résolut d'employer toute son industrie pour le ruiner, sans plus user de remise. Laissant donc les voies ouvertes, il se servit de divers artifices pour sonder les volontés du sénat et du peuple. Tantôt il écrivait des lettres, où il se plaignait qu'il n'avait de santé que pour ne mourir pas tout à fait, mais que du reste il se portait fort mal. Tantôt il en écrivait d'autres, où il assurait qu'il était remis en une meilleure santé ; qu'il sentait sa vigueur renaître, et que jamais il ne s'était mieux porté, afin que sur les divers bruits qui couraient de sa vie, ou de sa mort, il pût juger des affections des Romains ; avec le même artifice il exaltait quelquefois Séjan, et quelquefois il le déprimait, et avançait quelques-uns de ses amis, mais rebutait les autres. Ces nouvelles façons de procéder étonnèrent Séjan, et le firent balancer entre la crainte de déchoir, et la vanité de maintenir sa grandeur. Aussi son crédit mourait déjà, non seulement en l'espérance de Tibère, mais même dans les esprits des plus gens de bien de Rome, qui étaient bien aises de voir abattre l'orgueil de ce favori. Toutefois la vanité et l'inconstance de Tibère faisait que personne n'osait se déclarer ouvertement. Le plus grand ombrage que prit Séjan, vint de l'honneur que fit Tibère à Caius Caligula, fils de Germanicus, qu'il sembla destiner pour son successeur à l'empire, en lui commandant de demeurer à Rome, et de l'y attendre, et que dans peu de jours il s'y rendrait. Car le peuple fit une telle démonstration de joie, de voir ce rayon de faveur luire sur la maison de Germanicus, que Séjan connut bien qu'à peine recevrait-il un autre maître qu'un prince de cette illustre race. Et puis il voyait tous les jours ses ennemis avancés, ses honneurs retranchés, son crédit affaibli, son autorité ravalée, et tout ce qu'il faisait pris en assez mauvaise part de son maître. Tibère ayant ainsi abaissé sa puissance, fit semblant de la vouloir relever, répandit un bruit qu'il le voulait faire tribun du peuple, et prenant Macron qu'il avait secrètement créé colonel de ses gardes, et pleinement instruit de ses volontés, le dépêcha vers le sénat, avec des lettres qu'il lui commanda de dire être écrites en faveur de Séjan, quoi que ce fut l'arrêt de sa mort. Macron ayant parlé confidentiellement à un des consuls ennemi de Séjan, s'assura des forces qui lui étaient nécessaires pour exécuter le commandement qu'il avait du prince. Et de ce pas s'en alla au sénat pour bailler ses lettres qui étaient écrites avec un tel artifice, et mêlées de tant de choses, qu'elles laissèrent diverses impressions dans les âmes de ceux auxquels la lecture en fut faite.

Jusqu'à la fin elles ne contenaient rien de trop aigre contre Séjan, mais seulement quelques légères plaintes, et puis parlaient d'autre chose. La clôture était un exprès commandement de faire mourir deux des amis de ce favori, et de l'arrêter prisonnier. Comme ces dernières paroles furent prononcées, les sénateurs étonnés commencèrent à se regarder les uns les autres par admiration, et ceux qui se trouvèrent auprès de lui se levèrent, **comme s'ils eussent appréhendé la contagion de sa mauvaise fortune** : d'ailleurs les tribuns et les centeniers l'environnèrent, de peur que se jetant parmi les gardes, il n'excitât quelque tumulte dans la ville. Le consul qui ne lui était point favorable, l'appela, mais il se trouva si étonné, qu'il ne se leva pas seulement pour lui répondre. Le consul le pressa encore une et deux fois, et lui tendant la main, lui dit, **Séjan n'êtes-vous pas ici ? Est-ce donc moi**, lui reparti-il, **que vous appelez ?** comme il se fut levé, et qu'on eut vu quelle était enfin la volonté du prince, tout

ce monde d'une commune voix commença à le maudire ; les uns se souvenant des outrages qu'il leur avait faits, les autres se représentant les terreurs qu'il leur avait données ; les autres voulant témoigner qu'ils renonçaient à son amitié, et les autres se réjouissant du renversement de sa fortune. Le consul n'ayant pris que la voix d'un seul sénateur, qui le condamna, l'envoya aussitôt dans la prison, où il fut conduit par les magistrats assistés d'un bon nombre de soldats et de leurs capitaines. Jamais l'empire Romain ne vit un plus prodigieux changement, ni une plus éclatante image de la vanité du monde, et de l'inconstance de la cour. Ceux qui deux heures auparavant tenaient à grand honneur de l'accompagner dans le sénat, et de l'appeler leur maître, le traînèrent dans les prisons, et le traitèrent comme un misérable esclave, abandonné aux bourreaux ; ils chargèrent de liens celui qu'ils avaient honoré de couronnes, ils traînèrent au supplice celui à qui ils avaient décerné des honneurs divins ; ils arrachèrent le voile dont se couvrait le visage, pour adoucir sa honte, celui qu'ils avaient jugé digne des plus superbes ornements des triomphes. Le peuple courant en foule pour voir ce spectacle, lui reprocha sa tyrannie, se moqua de sa vanité, détesta sa vie, maudit ses conseils, et se mit à crier qu'il n'y avait sorte de supplice qui pût expier l'horreur de ses crimes. La mère lui demandait ses enfants, la femme son mari, le fils son père, les soeurs leurs frères et leurs autres parents, qui comme misérables victimes avaient été immolées à sa fureur. La commune courut à ses statues et à ses images, les renversa, les brisa et les traîna par les boues, comme si c'eût été à lui-même qu'elle eut fait cet outrage : de sorte qu'il vit devant ses yeux de tristes présages de ce qu'on lui allait faire souffrir. Sans autre remise, le sénat s'assembla dans le temple de Concorde, et voyant d'un côté que les soldats des gardes dont on se défiait, ne faisaient nulle démonstration de le vouloir sauver, et de l'autre que tout le peuple était animé à sa ruine, le condamna à perdre la tête, ce qu'étant exécuté, la commune prit son corps qu'on avait fait porter à la voirie, le traîna durant trois jours par les rues de la ville, et après lui avoir fait souffrir toutes sortes d'outrages, le jeta dans le Tibre, sans que ces indignités pussent encore assouvir sa haine, ni apaiser sa rage. La tempête alla donc fondre sur les parents et sur les amis de Séjan, dans les maisons desquels on fit mille horribles massacres. On voyait les corps étendus sur la place, et le sang ondoyer par les rues. Les innocents, comme il arrive toujours parmi les fureurs populaires, furent égorgés avec les coupables ; tellement que tout était plein d'horreur et de carnage. Cette violence fut tragique, mais il n'y eut rien de si détestable que l'outrage fait à la fille de Séjan, que le bourreau viola devant que de l'étrangler. Ses autres enfants ne furent pas plus humainement traités. Leur misérable mère Apicata trouva seule son salut dans son divorce, d'autant que Séjan l'ayant répudiée longtemps auparavant son désastre, elle n'était point comprise entre ses complices ; mais voyant le malheur de ses enfants, elle se résolut de sortir du monde, et après avoir envoyé un mémoire à Tibère, où était contenu le secret de la mort de Drusus, elle se fit volontairement mourir. Tibère apprit par ce mémoire, que son fils Drusus avait été empoisonné par les pratiques de son favori. Mais pour revenir à l'infortune de Séjan, jusqu'à ce que Tibère eut la nouvelle assurée de cette mort, son esprit se trouva en d'étranges inquiétudes.

Même en l'incertitude du succès, il avait fait provision de forces frégates, et de forces légers vaisseaux pour s'enfuir au bout de l'empire, si Séjan se trouvait le plus fort et le plus puissant dans la ville. Comme il sut au vrai tout l'ordre qui avait été tenu en cette exécution, il ne pût dissimuler son contentement, mais fit paraître sa joie parmi les applaudissements des sénateurs, et des autres

personnes de qualité qui le venaient trouver à Caprée pour lui donner une si agréable nouvelle ; il leur témoigna le sentiment qu'il avait de ce service, qu'il avouait franchement avoir assuré sa vie et son corps. Incontinent les parents et les alliés de Séjan furent laissés en proie à la fureur de leurs ennemis. Ceux qui lui avaient fait décerner des honneurs extraordinaires, et qui l'avaient honteusement flatté durant le cours de sa bonne fortune, furent recherchés, et enfin condamnés de la même sorte qu'ils en avaient fait condamner d'autres pour complaire à ce Mignon. Quelque innocente que fut une personne, c'était assez de crime pour la faire mourir, de dire que c'était un des parents, ou un des amis du malheureux. Il n'y en avait point de plus ardents à forger de ces accusations, que ceux qui avaient le plus ambitieusement recherché son amitié, d'autant que pour laver cette tache, ils déféraient les autres : mais plusieurs de ceux-là jugés coupables par la voix publique, se perdirent en voulant ruiner leurs compagnons. La forme de cette recherche était furieuse, vu qu'on emplissait les prisons de sénateurs, de chevaliers, et de toutes sortes de personnes illustres, et sans sortir de là on les exécutait, ou bien on les allait précipiter du haut de la roche Tarpéienne, puis on exposait les corps sur la place, et enfin on les jetait dans le Tibre. D'entre ceux qui furent accusés, il y en eut qui montrèrent un grand courage au milieu du danger, et qui se défendirent avec une constance qui étonna leurs ennemis. Un Terentius entre autres se présenta pour soutenir son innocence, et parla en ces termes au milieu du sénat : [peut-être serait-il plus expédient pour sauver ma fortune, de nier le fait dont on m'accuse, \(...\)](#). Les autres amis de Séjan furent traités avec bien plus de rigueur, et s'en trouva peu qui échappassent la fureur du prince et du peuple.

La crainte des bourreaux fit que plusieurs eurent recours à une mort volontaire et précipitée. Les maris et les femmes, les pères et les enfants, les frères et les soeurs, étaient enveloppés en un même malheur, et voir mourir une personne illustre de mort naturelle, était un prodige à Rome. Il s'en trouva qui pressés de ce désespoir, se tuèrent eux-mêmes avec les chaînes dont ils étaient chargés. Un des accusés durant qu'on discernait de sa vie, prit le poison qu'il avait caché sous sa robe, et l'avalait au milieu du sénat, dont il fut retiré demi mort afin d'être achevé par le bourreau. Tibère acharné et comme irrité par les supplices, croyant que ces exécutions étaient trop lentes ; commanda que tout à la fois on fit mourir tous ceux qui se trouveraient dans les prisons accusés d'avoir eu amitié ou alliance avec Séjan. On vit sur le pavé un prodigieux carnage de personnes de tout sexe, de tout âge, et de toutes conditions, de nobles et d'autres, dont les corps étaient misérablement espars çà et là, ou entassés les uns sur les autres. Il n'était pas permis à leurs parents ou à leurs amis de les assister, de les pleurer, ou mêmes de les aller voir. Il y avait des gardes qui remarquaient leur contenance et leur deuil, et qui gardaient ces charognes jusqu'à ce qu'on les vint prendre pour les traîner dans le Tibre. On les voyait nager sur l'eau, et quoi que le flot les rejetât sur la rive, il n'était permis à personne de les recueillir pour les brûler. Ainsi il semblait que le commerce de la vie humaine fut aboli par la terreur des supplices : de sorte que parmi les horreurs de la cruauté qui allaient croissant, la pitié diminuait, et les regrets étaient interdits en cet excès de douleur. Voilà comme étaient traités ceux qui avaient eu quelque part à la faveur de Séjan.

Ce qu'il y eut de plus déplorable, ce fut la persécution de ceux à qui Séjan durant sa vie avait toujours fait une cruelle guerre c'est à savoir, Agrippine femme de Germanicus, et de ses enfants. Cette misérable princesse voyant la tyrannie de Séjan abattue, avait commencé à respirer, et à prendre de meilleures

espérances, se figurant qu'il était seul auteur des indignités qu'elle avait souffertes. Mais s'apercevant que le coeur de Tibère ne s'amollissait point, et qu'au contraire sa misère allait croissant, elle se résolut de finir son affliction par une mort volontaire, qu'elle se procura en s'abstenant du tout de manger. Le bruit vola par tout qu'elle ne s'y était pas résolue : mais que Tibère l'ayant fait enfermer, défendit de lui porter à manger, afin que mourant de cette sorte, il pût faire croire qu'elle s'était elle-même détruite. La mort de ses deux enfants, Néron et Drusus, l'avait mise au désespoir : Néron confiné en l'île de Pontie, avait été fait mourir de faim, si ce n'est qu'on ajoute foi à ceux qui disent, que le bourreau lui ayant montré les instruments de la mort, comme étant envoyé du sénat pour l'exécuter, il se défit lui-même. Quant à Drusus, il mourut véritablement de faim dans le palais de l'empereur, où pressé de la rage et du désespoir, à cause qu'on ne lui fournissait nulle sorte de vivres, il fut contraint (quelle misère à un tel prince !) de manger la bourre de ses matelas. Leur malheur vint de la jalousie de Tibère, qui se fâcha de ce qu'au commencement d'une année ils avaient été nommés avec lui aux prières publiques. Sa cruauté fut si grande en leur endroit, qu'après leur mort il ne voulut pas permettre que leurs cendres fussent mises dans le sépulcre d'Auguste. Il ne fut pas plus pitoyable à l'endroit de leur mère Agrippine, à laquelle pareillement il refusa cet honneur, ajoutant **que c'était encore beaucoup de faveur, qu'il ne l'eut pas fait étrangler et puis jeter son corps à la voirie** ; dont même il voulut que le sénat le remerciât par une ordonnance publique. Il tâcha de souiller sa mémoire de honteuses reproches ; mais cette pensée demeura gravée même dans le coeur de ses ennemis, qu'Agrippine **dans un corps de princesse, avait porté un courage de prince ; que l'empire Romain n'avait jamais vu femme si exempte des passions de son sexe que ce rejeton d'Auguste**. Caius Caligula par le courroux de Dieu, qui voulut punir l'orgueil des Romains, se sauva de ce naufrage, et fut réservé pour achever de déshonorer l'empire. Ce dénaturé prince ayant quelque temps auparavant épousé la fille de Silanus, s'était retiré dans Caprée auprès de Tibère pour être complice de ses abominations. Il avait vu d'un oeil sec la disgrâce de sa mère, et l'exil de ses frères : mais il ne fut pas plus sensible à la misère de leur mort. Il n'avait autre désir que de plaire à Tibère, dont il épiait la succession. Ses paroles, ses habits et ses actions s'accommodaient aux humeurs de ce tigre, et pour le tromper il couvrait une ardente ambition d'une feinte complaisance, qu'il faisait passer pour une véritable modestie. C'est pourquoi depuis qu'il fut venu à l'empire, où il se déborda en toutes sortes de vices, on dit de lui **que jamais il n'y avait eu ni meilleur serviteur, ni plus méchant maître**. Nous dirons en son lieu le jugement que fit de lui Tibère. Mais pour reprendre les malheurs de la ville, la cruauté passa si avant, que les meilleurs amis de Tibère voyant que ni les larmes publiques, ni les gémissements des particuliers, ni l'horreur des carnages, ni la longueur du temps, ne pouvaient adoucir cette bête sauvage, flétrirent son règne de ce dernier opprobre, **que l'horreur de ses déportements leur rendit la vie odieuse, et leur fit chercher leur repos dans la mort**. Il fit ce qu'il pût pour arracher ce désespoir de l'âme de Coccejus Nerva, le plus fidèle ami qu'il eut, et l'un des plus savants hommes de son siècle ; mais ses persuasions ne furent pas assez puissantes pour l'empêcher de se laisser mourir, lors qu'il jugea qu'un homme de bien ne devait plus désirer de vivre. Aussi certes la faveur de Tibère n'avait plus de bornes, vu que parmi les massacres des sénateurs, des chevaliers, et de tous les plus illustres personnages de Rome, le nom de Roi ne pût exempter Tigranes du supplice dont on exterminait les citoyens.

Si les merveilles d'Égypte ont leur place en l'histoire romaine, on dit que cette année-là sous le consulat de Paulus Fabius, et L Vitellius, on vit en cette province un phénix qui servit de sujet à de belles disputes, que firent sur la nature de cet oiseau les plus savants hommes de ce siècle-là : parmi les Parthes il y eut de grands mouvements, à cause de l'orgueil et des cruautés de leur Roi Artabanus, qui depuis la mort de Germanicus avait commis de grandes lâchetés contre l'empire Romain, et fait beaucoup de mal à ses propres sujets. Ces barbares envoyèrent demander un autre Roi à Tibère, qui leur donna le jeune Phraatès, nourri dans Rome aussi bien que son père. Mais ce jeune prince ayant changé de façon de vivre, et ayant repris au boire et au manger la licence des Parthes, qu'il avait laissée à Rome, n'eut loisir que de passer l'Euphrate, et de voir la Syrie où il mourut de ses débauches. Tibère qui ne désirait rien si ardemment que de jeter des divisions civiles dans les royaumes étrangers, afin de n'être point obligé d'y envoyer des armées, ne rompit pas pour cela son dessein, mais leur nomma en sa place Tiridate, et envoya à même temps en Arménie Mithridate, et donna charge à Vitellius gouverneur de la Syrie, de les secourir tous deux contre le Roi des Parthes, qui de son côté méprisait la vieillesse de Tibère, comme impuissant aux fonctions de la guerre.

On dit même qu'il lui écrivit des lettres pleines d'outrages, par lesquelles il lui reprochait ses parricides, ses cruautés, sa lâcheté, et ses paillardises, et lui conseillait de se faire mourir d'une volontaire mort, pour satisfaire au désir et à la haine de ses sujets. La fin fut, qu'Artabanus, qui se vantait de vouloir reprendre sur les Romains tout ce qu'avaient possédé Cyrus et Alexandre, se vit dépouiller de tout son état, et réduit à se jeter entre les bras des scythes, et demeurer longtemps comme une personne privée au milieu de l'Hyrcanie : mais le mauvais ordre que mit Tiridate à ses affaires, et le peu de satisfaction qu'il donna aux Parthes, avec la perfidie de ceux mêmes qui l'avaient appelé, donnèrent occasion à Artabanus de rentrer en sa première fortune, sans que Tiridate eut le courage de défendre une si glorieuse conquête. En ce même temps Rome fit de grandes pertes par le feu : mais Tibère tira de la gloire de cet embrasement, d'autant qu'avec une grande magnificence il distribua beaucoup d'or et d'argent pour récompenser ceux qui avaient reçu quelque dommage en ce malheur. Toutefois c'eut été chose bien plus glorieuse pour lui, s'il eut éteint le feu de la persécution qu'il avait allumé contre ses citoyens, qui ne pouvaient plus respirer sous l'excès de sa tyrannie.

On avait cru que Séjan était auteur de tous les maux qu'il faisait ; mais l'obstination qu'il montra après sa mort à ruiner le sénat et la ville, fit bien voir que la cruauté procédait de son farouche esprit. Elle passa si avant qu'on ne trouva plus d'hommes consulaires pour les envoyer dans les provinces, comme c'était la coutume. Il est bien vrai qu'après la mort de Séjan, Macron qui avait succédé en sa charge, voulut aussi succéder à ses pernicioeux conseils, et seconder le mauvais courage de son maître. Ce Macron donc non moins violent que Séjan, ruina une infinité de personnes par ses calomnies. Il couchait sur le roole des condamnés ceux qu'il lui plaisait, d'autant que c'était lui qui tenait le registre du prince. Et même on l'accusa d'avoir supposé beaucoup de faux commandements, afin de perdre les innocents, dont les richesses pouvaient l'accommoder. Pour fortifier son crédit, il jeta de bonne heure les yeux sur Caligula, auquel même avec un insigne opprobre de son mariage, il prostitua sa propre femme pour acquérir ses bonnes grâces. Tibère voyant qu'il l'abandonnait : *c'est bien fait à toi, lui dit-il, de tourner le dos à l'occident pour regarder l'orient.* À la vérité sa vie approchait bien de son occident ; mais parmi la

faiblesse de son âge, parmi le déclin de sa santé, et parmi la diminution de ses forces et de sa vigueur, ses dissimulations et ses cruautés ne diminuaient point, et continuait toujours en ses premières humeurs, y étant même entretenu par les furieux conseils de ce Macron, qui achevait de perdre les reliques de ceux qui s'étaient sauvés de ce grand naufrage, si le devin Thrasyllus n'eut rompu son dessein en trompant Tibère. Tibère avait une grande créance en ce Thrasyllus, et ajoutait foi à toutes ses prédictions, à cause de la preuve qu'il avait faite de sa suffisance, devant que d'arriver à l'empire. Car étant à Rhodes, et l'ayant conduit sur la cyme du rocher, où il éprouvait la suffisance de tous ceux de cette profession, il l'interrogea de tout ce qui lui devait avenir : et après qu'il lui eut prédit qu'il serait un jour empereur, et qu'il lui eut encore déclaré plusieurs autres choses, dont il lui avait demandé des particularités ; **et pour ce qui te regarde, Thrasyllus, lui dit-il, sais-tu bien le cours de ta destinée, et ce qui te doit arriver ?** Tibère tenait là un de ses affranchis, homme puissant et robuste, qui n'avait nulle connaissance des lettres, et qui était du tout brutal, afin de précipiter celui qui ne le satisfèrait pas en ses recherches. Thrasyllus donc demandant le temps d'observer les constitutions du ciel, et l'aspect des astres, après s'être un peu reconnu commença à se montrer étonné, et plus il entraît avant en cette considération, plus il montrait avoir d'effroi : de sorte qu'enfin il s'écria, **qu'il était au plus grand danger où il se fut jamais trouvé.** Là dessus, Tibère qui savait le péril qu'il lui avait préparé s'il eut manqué à son art, l'embrassa et l'assura de sa vie et de son amitié, Thrasyllus acquit par ce moyen les bonnes grâces de Tibère, qu'il conserva jusqu'à la fin.

Au temps donc où nous avons laissé Tibère, ce devin ayant prédit sa mort particulière, assura Tibère que quant à lui il vivrait encore dix ans en l'empire, afin que sur l'espérance de vivre encore cet âge, il ne précipitât point les supplices de plusieurs grands personnages qui avaient encore été jetés dans les prisons par les calomnies et par les trahisons de Macron. Tibère se figurant une plus longue vie, sur l'assurance que lui en avait donné son oracle, remit l'exécution des pauvres affligés à un autre temps, et ne se hâta point de faire les autres choses qu'il s'était proposées. Ce délai sauva la vie à beaucoup d'innocents. Il y en eut toutefois qui sachant bien que Tibère ne pouvait plus guère vivre, et qu'étant mort ils étaient hors du péril, ne voulurent point allonger leurs jours, se défiant de la cruauté de son successeur Caligula, qu'ils prévoyaient ne devoir point être meilleur prince, ni plus doux au gouvernement de la république que son cruel prédécesseur. La résolution d'Arruntius fut admirable en ces ténèbres du paganisme. Ses amis le conjurant d'attendre la mort de ce monstre qui ne pouvait plus guère durer, vu que le mal le pressait, il leur répondit, **que toutes choses n'étaient pas également séantes à toutes sortes de personnes, (...).** Ayant dit cela, il s'ouvrit les veines et se fit mourir, laissant aux Romains comme un véritable oracle des misères du règne de Caligula.

Cependant la maladie de Tibère allait toujours empirant : mais il ne se pouvait résoudre à la mort, se figurant toujours que Thrasyllus ne l'avait point trompé, et qu'il vivrait encore les dix ans qu'il avait promis. C'est pourquoi il négligea les remèdes, et se moqua des médecins. Mais la mort plus puissante que ses artifices, mit tout à la fois fin à ses dissimulations, à ses cruautés et à sa vie. Durant son mal, il avait mis en grande peine Caligula et Macron, qui épiaient l'heure de son décès : car après un rude accès, durant lequel il fut tenu pour mort, il revint comme à une meilleure santé, dont l'un et l'autre étonnés, pour lui ôter toute ressource de vie, empêchèrent qu'on ne lui donnât plus à manger, et comme s'il eut eu froid firent jeter sur lui force couvertures qui le suffoquèrent.

Ainsi mourut Tibère, dont la vie est pleine d'une prodigieuse diversité d'accidents. Dès son enfance il fut compagnon de la fuite de son père et de sa mère proscrits de Rome, mêmes il les pensa perdre par ses cris, lors que se voulant embarquer près du rivage de Naples, de peur de tomber entre les mains de leurs ennemis, il se mit deux fois à pleurer ; l'une comme on l'arrachait de la mamelle de sa nourrice, et l'autre comme on le tirait du sein de sa mère pour le bailler aux serviteurs, afin de le porter. Depuis étant traîné par la Grèce, il pensa être brûlé par le plus grand malheur du monde, mais le feu qui sortait des forêts embrasées s'arrêta aux cheveux et aux habillements de sa mère Livia. À neuf ans il perdit son père, dont il fit la harangue funèbre. Au retour de la bataille d'Actium, Auguste qui avait ravi sa mère à son mari, lors qu'elle était grosse de lui, voulut qu'il accompagnât le char de son triomphe à son entrée dans la ville. En la fleur de sa jeunesse il fit de magnifiques dépenses, dont sa mère et son beau-père lui fournissaient l'argent pour donner des jeux et spectacles au peuple. Il épousa premièrement Agrippine, fille d'Agrippa, mais Auguste le contraignit de la répudier pour épouser sa fille, qui emplit sa maison de honte, et son âme d'épines et de douleur.

Il montra son éloquence en diverses causes qu'il plaida devant Auguste, pour les Trallians, pour les Thessaliens, et pour le roi Archélaüs. Il harangua aussi devant le sénat pour ceux de Thyacire, de Laodicée, et de l'île de Chio, qui avaient été affligés d'un épouvantable tremblement de terre. Il eut quelques charges publiques pour pourvoir aux nécessités de la ville, où il se porta assez dignement. à la guerre il fit preuve de son courage au voyage d'Arménie, où il remit la couronne sur la tête du Roi Tigrane, et à celui de la Syrie, d'où il fut envoyé pour recevoir de la main des Parthes, les enseignes qu'ils avaient prises à la défaite de Crassus. Il eut le gouvernement de la Gaule appelée Chevelue, et y réprima tous les mouvements domestiques et étrangers qui s'y étaient élevés. Il fit heureusement la guerre dans l'Illyrie et dans l'Allemagne, où il acquit les ornements du triomphe, qu'il reçut à son retour à Rome.

Il eut de grandes et honorables charges dans la ville. Il fut questeur, prêteur, consul, et même fut créé tribun pour cinq ans ; mais craignant que tant de prospérités ne donnassent de l'ombrage et de la jalousie aux petits-fils d'Auguste, il se résolut de quitter la ville, et se retira avec peu de suite en l'île de Rhodes, dont l'assiette et le séjour lui avait plu à son retour d'Arménie. Auguste comme pour se venger de ce qu'il était sorti de Rome contre son gré, le laissa longtemps tremper dans cette île, où pour voiler sa honte, à toute peine peut-il obtenir de lui qu'il lui donnât la qualité de son lieutenant. Il eut parmi cela beaucoup de craintes et de soupçons, tant du côté d'Auguste, que du côté de ses enfants : car il fut déféré d'avoir semé de mauvais discours, et des paroles à deux faces parmi les gens de guerre : mêmes il devint si méprisé, qu'un soldat demanda au jeune Caius, qui ne l'aimait point, s'il voulait **qu'il lui allât quérir la tête de ce banni** : enfin par les prières de sa mère il fut rappelé à Rome : mais avec peu de faveur en ces commencements. On dit qu'à ce retour il eut beaucoup de bons présages de sa future grandeur, dont le plus remarquable fut, qu'à sa sortie de Rhodes, il parut un aigle sur le faite de sa maison, encore qu'on n'eut jamais vu aigle en cette île. Étant arrivé à Rome, de peur de faire renaître l'envie, il s'y contint comme personne privée : mais les deux fils d'Auguste, Lucius et Caius étant morts, Auguste l'adopta pour son fils, et lui fit adopter Germanicus. Auguste lui donna le posthume Agrippa fils de Drusus, pour compagnon de son adoption : mais il sut bien en défaire le monde après qu'Auguste eut les yeux fermés. Il fut renvoyé en Illyrie, où il acquit bien de la

gloire, durant une dangereuse guerre de trois ans qu'il y mena : il arrêta la fureur des Allemands après la ruine de Quintilius Varus et de ses légions. En reconnaissance de ses grands services faits à l'empire, on lui accorda les honneurs du triomphe qu'il différa de recevoir à cause du deuil de la ville, affligée du massacre des légions. Cependant il retourna en Allemagne, et en remporta la seconde fois beaucoup d'honneur : et mêmes à son retour il jouit de la gloire de son triomphe qu'il avait différé, et parmi le reste de la pompe il y porta le titre de ses victoires. Il ne précipitait jamais les combats : mais il se montrait vaillant quand il s'était mêlé avec les ennemis. Il était sévère en l'observation de la discipline militaire. Selon quelques historiens il apprit en Illyrie la mort d'Auguste, qu'on disait avoir regretté devant que de mourir, le sort du peuple Romain qui devait tomber sous la domination d'un si farouche maître. Depuis comme il se vit appelé à l'empire, il mena une vie bien éloignée de la gloire qu'il avait acquise étant personne privée. Il n'y eut plus de candeur ni de sincérité en ses paroles ni en ses actions ; ce ne furent plus qu'artifices, que perfidies et cruautés. Il couvrit son mauvais naturel durant toute la vie de Germanicus, et encore un peu depuis, jusqu'à la mort de Drusus. Sa mère Livia le contint assez longtemps en quelque devoir, l'empêchant de se déborder comme il désirait, et toutefois il ne laissa pas de commettre de grandes méchancetés devant ses yeux, dont aussi elle lui fit de honteuses reproches. Durant la faveur de Séjan il emplit Rome d'horreur et de sang, mais il cachait encore alors l'infamie de ses voluptés. Après la mort de Séjan ayant perdu toute honte, et n'ayant plus d'autre guide de sa propre inclination, il s'abandonna à toutes sortes d'ordures et de saletés, qui souillèrent sa vie d'un éternel opprobre. Parmi cela, il exerça tant de cruautés, et répandit tant de sang Romain, que l'empire pleura des siècles entiers, la perte de ses illustres citoyens que sa fureur ôta du monde.

Sous ce prince, les Juifs, nation obstinée aux crimes, commirent le plus exécrable parricide qui puisse tomber sous la pensée des hommes, car ne pouvant supporter l'éclat des miracles de Jésus-Christ, fils de Dieu et sauveur du monde, et ne pouvant endurer la liberté de ses prédications qui découvraient et qui condamnaient les rapines, les avarices, l'orgueil, l'hypocrisie, et les autres vices des premiers d'entre eux, c'est à savoir, des scribes, des pharisiens et des docteurs de leur loi, par un détestable complot conjurèrent contre la vie de celui qui avait guéri leurs malades, illuminé leurs aveugles, chassé les diables des corps de leurs possédés, ressuscité leurs morts, et offert à tout le monde les trésors du royaume des cieux. Et sur cette horrible conspiration, contraignirent Ponce Pilate procureur de Tibère en la Judée, de lui faire toutes sortes d'outrages contre sa conscience, et de le livrer aux soldats qui assouvirent leur rage sur lui. Car après l'avoir tout déchiré de coups de fouets comme le plus criminel de la terre, ils le couronnèrent d'épines, lui mirent un roseau à la main, comme pour lui reprocher par moquerie qu'il s'était fait roi des Juifs, le chargèrent de sa croix, le menèrent au mont de calvaire hors la ville de Jérusalem, et là pour comble d'impiété, d'horreur et d'exécration, le crucifièrent entre deux larrons, l'abreuèrent de fiel et de vinaigre, et ne cessèrent de l'outrager jusqu'à ce qu'il eut rendu son âme innocente entre les mains de Dieu son père. Toute la nature s'effraya de cette impie audace, et les créatures insensibles témoignèrent la douleur qu'elles avaient de la mort de leur créateur. Le soleil comme se détournant de peur de voir un si abominable spectacle, retira ses rayons, et ne voulut point éclairer la terre coupable d'un si exécrable sacrilège, et son éclipse fut si extraordinaire, qu'elle a été tenue pour un insigne miracle, mêmes par les idolâtres : les tombeaux s'ouvrirent, les rochers se fendirent, la terre trembla, et

le voile du temple, comme pour montrer que tous ces mystères étaient accomplis et découverts, se rompit. Et parmi cela il se fit tant d'autres prodiges, que les plus obstinez d'entre ceux qui l'avaient crucifié, furent contraints de dire **qu'il était vraiment fils de Dieu**. Ces misérables pensaient que cette honteuse mort ruinerait toute la gloire qu'il s'était acquise par la splendeur de ses belles et divines actions, et l'ayant vu mettre dans le tombeau, ils pensaient que son évangile enterrée avec lui ne paraîtrait jamais à la lumière du monde : mais ressuscitant triomphant le troisième jour, il rétablit sa puissance, fit plus que jamais éclater ses merveilles, redonna la vigueur à son évangile, et fortifia tellement le courage de ses apôtres, que sous Tibère et sous les princes suivants, ils portèrent son nom devant les rois et devant les princes, et arborèrent par tout l'univers l'enseigne de sa croix. Car devant que de monter aux cieus, il jeta le plan de son église, en assura les fondements, en fit saint Pierre chef, donna et à lui et à ses autres apôtres un plein pouvoir de faire toutes sortes de miracles, afin d'amener les nations à la foi, et de leur confirmer les promesses du royaume des cieus. Mêmes cette gloire du fils de Dieu ne fut pas inconnue à Tibère : car Ponce Pilate son procureur en la Judée, ayant été témoin et spectateur des miracles et des prodiges qu'il faisait, ayant été complice et instrument de sa mort, et ayant appris le triomphe de sa résurrection par les gardes qu'il avait mis à son tombeau ; en écrivit pleinement à Rome, et en informa Tibère, qui étonné et ravi de tant de merveilles, proposa au sénat de le faire recevoir au rang des dieux, selon les formes de leurs consécérations ordinaires. Mais le sénat qui n'aimait point tout ce qui venait de la Palestine, refusa Tibère de sa prière.

Dieu ne voulant pas que son fils reçut des hommes une gloire qu'ils ne pouvaient donner, et qu'il possédait de toute éternité. Tibère ne pouvant faire autre chose à cause des lois, prit en sa protection le nom chrétien, qui ne faisait alors que de naître dans le monde, et empêcha qu'on ne courut sus à ceux qui en faisaient profession. Au reste le fils de Dieu sut bien venger sur les misérables juifs l'enragée audace qui leur avait fait entreprendre sur sa personne. Car depuis ce détestable sacrilège, cette malheureuse nation sentit toujours le courroux de Dieu étendu sur elle ; et parce qu'elle avait pris pour prétexte de sa fureur, l'obéissance de César, Dieu voulut que les Césars, c'est à dire les princes Romains, fissent la punition de son crime. Aussi n'était-ce pas l'amour que ce peuple portait à l'empereur Romain, qui lui avait fait employer son autorité pour faire crucifier Jésus-Christ, mais ce fut un pur artifice dont il se servit pour étonner Pilate par la révérence du nom de son prince : et certes les juifs avaient toujours eu une telle aversion des Romains et de leurs empereurs, qu'à toute heure ils étaient aux mains contre leurs lieutenants et contre leurs garnisons. Mêmes quelque temps auparavant la mort de notre seigneur, ils s'étaient par diverses fois mutinez contre Pilate : une fois parce qu'il avait voulu introduire dans Jérusalem les enseignes impériales avec les images des empereurs ; et l'autre fois, parce qu'il s'était saisi du trésor du temple qu'ils appelaient Corban, pour de cet argent faire un canal qui apportât l'eau de deux cens stades dans la ville. Et depuis il ne s'est jamais trouvé occasion de montrer leur animosité contre les Romains dont ils ne se soient servis. Un de leurs rois Hérode, surnommé Antipater, sous le règne de ce même Tibère, et devant la mort du fils de Dieu, avait inhumainement fait mourir son précurseur saint Jean Baptiste, personnage plus innocent que l'innocence même, qui plein de zèle avec une sainte liberté digne de celui qui avait été sanctifié au ventre de sa mère, avait blâmé et repris cet insolent prince, de l'incestueux mariage qu'il avait contracté avec Hérodiadis femme de son frère Philippe, à qui il l'avait volée. Depuis le roi des

arabes lui ayant déclaré la guerre pour venger l'injure faite à sa fille qu'il avait répudiée pour épouser Hérodiade, cet Hérode fut malheureusement défait avec son armée ; ce que le peuple crut avoir été une vengeance divine envoyée pour punir la mort de saint Jean Baptiste. Ce fut en ce temps-là que Vitellius après avoir été consul l'année de devant, fut envoyé en Judée pour châtier l'audace du roi des Arabes, et tout ensemble pour assurer l'Arménie qu'Artabanus, roi des Parthes, voulait envahir : mais c'est assez de toute cette histoire.

Livre III

*Contenant ce qui s'est passé de plus mémorable sous
l'empire de Caius Caligula.*

S'il s'est jamais trouvé prince qui ait pris les rennes de l'empire, ou qui soit entré en la possession de cette éminente gloire avec une commune joie, je ne dirai pas du peuple romain, mais de tout l'univers, il faut avouer que ç'a été Caius Caligula, fils de Germanicus et successeur de Tibère. Les armées le désiraient ardemment, d'autant que dès le berceau il avait été nourri parmi les légions. Le peuple le souhaitait avec encore plus de passion à cause de la mémoire de son père, dont ils avaient vu la famille cruellement persécutée sous la tyrannie de Séjan. Tibère prince adonné à la vanité de l'astrologie, avait eu quelque connaissance du bonheur qui lui était promis, mais il ne se trompa pas comme le reste du monde, au jugement qu'il fit de son courage et de son règne : car parlant de lui il avait de coutume de dire, que c'était **un serpent, qu'il nourrissait au peuple romain, et un phaéton qu'il élevait pour la ruine de l'univers.**

Mais les romains abusés par l'ardeur de leurs espérances, se figuraient que leur salut était attaché à l'avancement de ce prince sorti d'une si illustre famille. C'est pourquoi encore que Caligula fût parti de Misène avec le corps de Tibère pour en accompagner le deuil, néanmoins ils allèrent au devant de lui comme au devant d'un triomphateur : de sorte que parmi l'appareil des obsèques, on le vit marcher d'une façon magnifique et pompeuse entre les autels, les victimes, et les torches ardentes, au milieu desquelles cette grande multitude jeta mille cris de joie et d'applaudissement pour lui témoigner son affection.

Étant entré dans Rome, aussitôt par le commun consentement du sénat, et de tout le peuple, qui brûlait du désir de le voir au faite des honneurs, il fut déclaré prince absolu de l'empire, sans faire aucune mention du fils de Drusus que Tibère lui avait donné pour compagnon de cette gloire. Mêmes pour faire davantage de honte à la mémoire de Tibère, il fit casser son testament comme fait par un homme troublé de son esprit, vu qu'il avait laissé l'empire à un enfant à qui l'âge ne permettait pas seulement d'entrer dans le sénat. Macron avait disposé les sénateurs à lui faire cet outrage, qui fit paraître **qu'il n'y a point d'industrie assez puissante pour assurer les choses contre l'ingratitude des hommes, et contre la violence de la postérité** ; vu que Tibère avait employé tout ce qu'il en avait pour assurer l'empire à son petit-fils ; mais on lui rendit ce qu'il avait prêté au jeune Agrippa, auquel on crut qu'il avait volé la succession qu'Auguste lui avait laissée. La joie de l'établissement de ce nouveau prince fut si excessive, qu'on trouva qu'en moins de trois mois on avait immolé plus de cent soixante mille victimes pour en remercier les dieux. Ce qui lui accrut l'amour de ses citoyens, et les affections des soldats aussi bien dedans que dehors la ville, ce fut que non content de payer fidèlement aux uns et aux autres l'argent que Tibère et Livia leur avaient laissé par leurs testaments, il leur fit encore d'autres libéralités qui semblaient témoigner la grandeur de son courage. Et à la vérité on en eut loué la splendeur et la magnificence, si en la suite de son gouvernement on eut vu qu'il eut bien usé de ses richesses : mais ayant épuisé tous les trésors de l'empire, et consumé une prodigieuse somme de deniers en de vaines et folles dépenses, on crut que ce n'avait pas été par jugement, mais par profusion qu'il avait fait ces grandes largesses. Cependant l'affection du peuple en son endroit allait toujours croissant, de sorte que comme il voulut secrètement faire un petit voyage aux

îles de la Campanie, guères éloignées de Rome, on fit des vœux et des prières publiques pour son retour. Et depuis étant tombé malade, et se trouvant en quelque danger de mort, tout le monde alla veiller à l'entour du palais où il reposait, et y en eut de si insensés en leur passion, qu'ils firent des vœux, les uns de combattre à outrance à la façon des gladiateurs, les autres de s'exposer eux-mêmes à la mort, au cas que les dieux le redonnassent à l'empire. Les princes étrangers lui témoignèrent aussi le contentement qu'ils avaient de l'honneur qui lui était arrivé.

Artabanus, roi des Parthes, qui avait toujours haï et méprisé Tibère, rechercha son amitié, et ne dédaigna point de venir au deçà de l'Euphrate adorer les aigles et les enseignes romaines, et de traiter avec Vitellus de la façon dont il devait à l'avenir se gouverner en son endroit. Caligula se rendait de son côté extrêmement aimable, se montrant grandement populaire en toutes ses actions.

Après avoir loué avec beaucoup de larmes, et rendu les autres derniers devoirs à Tibère, il s'achemina vers les îles de Pandaterie et de Pontie, où étaient les cendres de sa mère et de son frère Néron, et nonobstant la tempête qui semblait s'être élevée pour rendre sa piété plus recommandable, il se mit à la voile, alla quérir de si chères reliques qu'il transporta à Rome, après les avoir adorées. Il n'oublia aucune sorte de pompe pour les honorer lors qu'il mit les urnes dans le tombeau où reposaient les cendres des autres princes du sang d'Auguste. Outre cela, il dédia le temple d'Auguste avec beaucoup de cérémonie et de pompe : et pour ne témoigner pas de la charité seulement aux morts, il fit décerner à son aïeule Antonia tous les honneurs qu'on avait jamais donnés à Livia femme d'Auguste. D'ailleurs il fit son oncle Claudius, qui depuis fut empereur, son collègue au consulat. Et quant au jeune Tibère, il l'adopta le même jour qu'il prit la robe virile, et le fit déclarer prince de la jeunesse romaine. Il voulut que les magistrats, prêtant le serment, jurassent de n'avoir pas ni leurs personnes, ni leurs enfants plus chers que ses sœurs. C'étaient toutes façons populaires qui lui gagnaient les cœurs du monde. Mais ce qui le fit encore plus aimer, ce fut qu'il ouvrit les prisons à ceux qui y avaient été mis durant la tyrannie, ajoutant à leur liberté la grâce des crimes dont l'injure du temps plutôt que leur méchanceté, les avait rendus coupables. D'ailleurs il feignit de brûler tous les mémoires qu'il avait trouvé de ceux qui par leurs calomnies avaient opprimé l'innocence de sa mère et de ses frères, et prit les dieux à témoins qu'il ne les avait point lus, afin qu'on ne crut pas qu'il en voulût mal à personne.

Il voulut faire noyer ceux qui étaient convaincus de ces monstrueuses voluptés, qui avaient eu cours sous le règne de Tibère, mais leur ayant pardonné le passé à la prière de leurs amis, il se contenta de les noter d'infamie, et les chassa de la ville. Il laissa aux magistrats une pleine et absolue puissance, sans permettre à personne d'appeler à lui de leur jugement. Il fit la recherche de l'ordre des chevaliers, et ôta de ce rang ceux qui en avaient déshonoré la qualité.

Il diminua grandement les tributs de l'Italie, et soulagea les peuples des oppressions qu'ils avaient souffertes sous Tibère. Et pour montrer qu'il favorisait toutes sortes de vertus et de bons exemples, il fit donner une grosse somme d'argent à une femme affranchie, qui ayant été mise à la question pour accuser son maître, ne voulut jamais le charger au milieu des gênes et des tourments. Le peuple romain voyant tant de modération, tant de douceur et tant de bonté aux déportements de Caligula, parmi ses autres honneurs, lui dédia un bouclier d'or, et ordonna que tous les ans à certain jour les prêtres accompagnés du sénat, et suivis des enfants des bonnes familles, chantant ses louanges, et célébrant ses

vertus, le porteraient solennellement dans le capitole. On appela aussi le jour auquel il avait pris les rennes du gouvernement, *la renaissance de Rome*. Il traita splendidement le sénat et les chevaliers, et fit encore de nouvelles largesses au peuple. Et quant aux princes étrangers, il se comporta si libéralement en leur endroit, qu'ils eurent sujet de le louer de sa magnificence, vu qu'il redonna au jeune Antiochus et au jeune Agrippa les royaumes de leurs aïeuls, dont ils avaient été dépouillés. Ce dernier avait été grandement persécuté par Tibère, d'autant que faisant la cour à Caligula il lui était échappé de lui dire au mépris de Tibère, *quand viendra le jour que ce vieillard mourra, afin que je te voie empereur ?* car cette parole fut rapportée à ce défiant et soupçonneux prince ; et Agrippa fut convaincu par un de ses affranchis de l'avoir proférée. De quoi Tibère irrité à merveilles, l'envoya quérir, et non seulement lui bailla des gardes, mais outre cela le fit charger de chaînes, et l'envoya prisonnier, où il demeura jusqu'au décès de ce prince. Mais soudain que Caligula vint à l'empire, il eut souvenance de ses liens, le tira de la prison, le rappela à la cour, lui remit le diadème sur la tête, lui redonna ses états, ajouta de nouvelles provinces à son royaume, pour comble de magnificence lui donna une chaîne d'or du poids de celle de fer dont il avait été cruellement attaché. Agrippa l'appendit depuis au temple de Jérusalem pour remercier Dieu du changement de sa fortune. Jusque ici nous avons parlé de Caligula comme d'un prince, mais dorénavant nous serons contraints d'en parler comme d'un monstre. Ce qui le ruina de réputation parmi le monde, fut l'inconstance de son esprit, et la bizarrerie de ses déportements, qui fut si excessive, qu'on ne pouvait asseoir nulle sorte de jugement sur ses paroles, ni sur ses actions.

Au commencement il s'était montré fort populaire et ennemi de tout orgueil, mais cette humeur ne lui dura guère, vu qu'en un même jour il prit tous les plus superbes titres dont il pouvait enfler sa gloire, se faisant nommer *le très-bon, le très-grand, le fils des armées, le père des exercites*, même il ne tarda guère à prendre aussi celui de *père de la patrie*, que Tibère avait toujours si constamment refusé. Comme divers rois qui affluaient à Rome, disputaient un jour au soupé de la splendeur et de la gloire de leurs couronnes, il s'écria, *il faut qu'il y ait un roi : il faut qu'il y ait un roi*. Et peu s'en fallut, qu'à même temps il ne se parât d'un diadème, et qu'il ne prit le nom de roi. Mais ses amis s'avisèrent d'une exécration flatterie pour l'en divertir. Ils lui remontrèrent qu'il était beaucoup élevé au dessus de la grandeur des rois et des princes ordinaires, et lui imprimèrent si avant cette insolente opinion, qu'il commença à se mettre au rang des dieux, jusqu'à se faire adorer au milieu des statues des deux jumeaux Castor et Pollux : et pour comble d'impiété et d'horreur, il se fit bâtir un temple, où il mit son simulacre formé en or, et ordonna que tous les jours on le parerait d'un habit semblable à celui qu'il porterait. Les hosties étaient des paons, des faisans et des plus exquis oiseaux du monde qu'on lui immolait à chaque jour. Le reste sent son frénétique, vu qu'il invitait la lune à coucher avec lui quand il la voyait en sa pleine lumière. Il s'en allait quelquefois comme pour parler à l'oreille du simulacre de Jupiter adoré dans le capitole, et feignait qu'il lui répondait, et qu'il le contentait enfin en ce qu'il désirait de lui. Voila d'excessives marques de vanité ou plutôt de manie qu'il fit paraître au lieu de cette première modération qu'il avait montrée en ses déportements. Il avait témoigné une louable piété à l'endroit de son aïeule Antonia : mais comme cette bonne princesse se fut donnée la liberté de le reprendre de quelque mauvaise action qui lui était échappée, il la traita si indignement qu'elle en mourut de regret, à quoi

quelques-uns ont ajouté qu'il la fit empoisonner, sans avoir donné après sa mort aucune marque de douleur.

Il avait fait démonstration de vouloir honorer la mémoire des morts, mais oubliant le sentiment qu'il en devait avoir, il se mit à déshonorer tous les princes et toutes les princesses, dont la souvenance lui avait été si chère. Méprisant Agrippa, il disait qu'il n'était point son petit-fils, mais que sa mère Agrippine était venue de l'incestueux accouplement d'Auguste avec sa fille Julia. En détestation des victoires du même Auguste, il défendit de célébrer les fêtes ordonnées pour monument de celle d'Actium et de celle de la Sicile, qu'il disait avoir été funestes à la république. Il osa écrire au sénat, que l'impératrice Livia femme d'Auguste, n'était pas venue d'une famille noble ni illustre. Après la mort de Tibère il avait conjuré le sénat de lui décerner tous les honneurs qui avaient été rendus à Auguste : mais le sénat en ayant remis l'arrêt à son arrivée dans la ville, à peine y fut-il entré qu'il l'empêcha, et se contenta de donner une légère sépulture à son corps : car quant à la harangue qu'il fit, et qu'il accompagna de ses larmes, il ne s'étendit pas tant sur les louanges de Tibère que sur celles d'Auguste, et sur celles de son père Germanicus, dont il voulut rafraîchir la mémoire aux romains. Voilà ses changements à l'endroit des morts. Enfin il se montra en toutes choses si contraire à soi-même, qu'à son avènement à l'empire ayant blâmé tous les déportements de Tibère, condamné ses voluptés, et détesté ses parricides, non seulement il s'abandonna depuis aux mêmes méchancetés, mais en commit encore de plus horribles.

Ce fut le premier qui vomit mille outrages contre Tibère, à raison de quoi plusieurs pensant lui faire chose agréable, se donnèrent inconsidérément la liberté de diffamer sa mémoire : mais depuis il lui donna mille louanges, et persécuta comme ennemis de l'état, ceux qui s'étaient licenciés de médire de lui ; avec cela il ne laissa pas de haïr mortellement ceux qui se déclarèrent ses amis. Il abolit la loi de la recherche du crime de lèse majesté, et toutefois il fit mourir beaucoup de personnes de qualité sur le soupçon de cette offense. Comme pareillement il fit exécuter plusieurs de ceux qui étaient accusés d'avoir conspiré contre son père, contre sa mère et contre ses frères, encore qu'il eut protesté publiquement d'avoir oublié toutes ses injures, et qu'il eut mêmes fait démonstration d'en avoir brûlé les mémoires et les informations. Et à la vérité il avait brûlé les copies, mais il avait gardé les originaux pour convaincre les accusés. À son avènement il avait sévèrement défendu que personne ne lui érigeât des statues, ne lui bâtît des temples, et ne le reconnut pour Dieu : mais depuis il fut si perdu et si effréné, qu'il souffrit qu'on gravât sur une superbe colonne le décret qui fut fait de l'adorer, et de sacrifier à sa fortune. Tantôt il se plaisait à la foule des suivants, et tantôt il en fuyait la presse, et affectait la solitude. Il s'offensait quand on ne lui demandait rien, et appelait importuns ceux qui lui demandaient quelque chose. Il se montrait ardent à entreprendre, mais lâche à exécuter. Il usait de profusion, et brûlait d'amour de l'argent, jusqu'à se rouler sur des monceaux d'or pour assouvir ses cupidités.

Il faisait démonstration de haïr les flatteurs, et toutefois il ne pouvait souffrir ceux qui parlaient librement, de sorte qu'il n'y avait personne qui sut comme il fallait se gouverner auprès de lui : et s'il réussissait à quelqu'un, c'était plutôt par bonne fortune que par industrie. Tellement que les romains se virent soumis au joug d'un prince si divers et si monstrueux en toutes ses actions, qu'encore qu'ils eussent horreur de la mémoire de Tibère, si est-ce qu'ils crurent que Caligula le surpassait autant en vices, que Tibère était éloigné des vertus d'Auguste. Au moins Tibère gouvernait l'état, et ne se servait des autres que

comme ministres de sa volonté ; mais Caligula abandonnait le gouvernement de l'empire à des comédiens et à des bateleurs, qui avaient une pleine puissance sur son esprit. Voire même il voulait que les consuls et les gouverneurs de la ville exécutassent promptement les ordonnances de ces farceurs, qui abusaient insolemment du crédit qu'ils avaient auprès de lui. Mais suivons l'ordre de cette histoire.

Après la mort de Tibère, se voyant en possession de ce qu'il avait si ambitieusement désiré, il fit mine devant le sénat, et en présence de plusieurs de l'ordre des chevaliers et du peuple, de vouloir partager l'autorité avec eux, et de ne vouloir rien faire sans leur avis, s'appelant par une insigne flatterie : **leur fils, leur nourrisson et leur courage**. Pour arrêter de cette faveur, il ouvrit, comme nous avons dit, les prisons, et donna la liberté aux pauvres captifs, et entre autres à Pomponius, personnage de qualité relevée, qui après avoir exercé le consulat, avait été jeté dans cette misère, où il avait croupi durant le cours de sept ans : et comme il reconnut les malheurs, la terreur et l'effroi, dont la recherche du crime de lèse majesté avait rempli la ville, il la supprima, et feignit de brûler tous les monuments que Tibère avait laissés, **afin, disait-il, que quand même l'envie lui viendrait par après de venger les outrages faits à sa mère et à ses frères, il ne fut plus en sa puissance**. Il n'avait lors que vingt-cinq ans, et encore n'étaient-ils pas complets : c'est pourquoi il fut loué de tout le monde, personne ne se figurant qu'en cet âge il fut capable d'une si horrible dissimulation, mais au contraire chacun s'imaginant toute franchise, et toute candeur en ses promesses. Pour réjouir le peuple il fit célébrer les saturnales, où les serviteurs commandaient à leurs maîtres, et les maîtres obéissaient à leurs serviteurs, même les prolongea, et y ajouta un jour, afin que la réjouissance en durât davantage.

Il quitta le consulat pour faire place aux autres, mais six mois après il le reprit et voulut avoir pour collègue en cette charge son oncle Claudius, qui jusqu'à ce jour était demeuré dans l'ordre des chevaliers, sans avoir été élevé à aucune dignité publique, sinon qu'après la mort de Tibère, il avait été envoyé ambassadeur vers son neveu Caligula. Cependant ne se contentant pas de ce qu'il avait déjà fait contre la mémoire de Tibère, il entra dans le sénat, fit une harangue toute pleine de reproches contre lui, et d'ailleurs mêlée de belles promesses, et de belles espérances qu'il donnait, de remettre la république en sa première splendeur. Cette harangue fut si agréable à la compagnie, que le sénat craignant qu'il ne changeât de résolution, vu l'instance de son esprit, ordonna que tous les ans elle serait lue en pleine assemblée. Après cela, Caligula paré des ornements triomphaux, dédia le temple d'Auguste, où les jeunes enfants des plus illustres familles firent la musique, et après il fit festin non seulement aux sénateurs et à leurs femmes, mais mêmes au peuple, auquel outre cela il fit encore voir divers spectacles, et mêmes des combats de bêtes farouches amenées de l'Afrique pour servir à cette réjouissance, qui passa si avant que ce n'étaient plus à Rome que ballets, que musiques, que festins et que récréations, d'autant que l'empereur avait donné les vacances à la justice, avait défendu toute sorte de deuil, et avait commandé aux veuves de se remarier, et à tout le monde de faire fête, et de se réjouir. Les excès que fit Caligula parmi ces réjouissances, lui causèrent cette fatale maladie, qui fut cause de la mort de beaucoup de personnes. Les affections étaient encore si bien portées en son endroit, qu'il semblait que l'univers fut malade avec son chef : ce n'était que deuil dans les provinces, et que désespoir dans la ville. Ce n'étaient que vœux, que prières, que sacrifices pour le salut de l'empereur, auquel chacun croyait que le sien était attaché. Tout

le monde appréhendait le changement et les malheurs qui suivent ordinairement la mort des grands princes : mais comme les nouvelles de sa santé furent portées par tout, chacun s'imagina que tout était sauvé, et que Caligula vivant il ne fallait rien appréhender, toutefois on s'aperçut bientôt que celui dont on attendait des sources de félicité, allait emplir l'univers de misères. Il commença ses cruautés dans sa propre maison, où il fit mourir le jeune Tibère qu'il avait adopté pour fils, et que l'empereur Tibère avait nommé pour son successeur. Le prétexte qu'il prit pour le perdre, fut qu'il s'était réjoui de sa maladie, et qu'il avait espéré sa mort. On y ajoute que ce jeune prince, craignant d'être empoisonné, prenait ordinairement des contre-poisons, dont Caligula s'aigrit de sorte, qu'il s'écria, **quoi ? Des contre-poisons contre César ?** Et incontinent après le fit massacrer.

Pour rendre cette mort tragique, on fit courir le bruit que Caligula lui avait commandé de se tuer soi-même, et que même il avait défendu aux tribuns et aux centeniers de lui aider en cette tragique action, alléguant **qu'il n'était permis à personne de mettre la main sur les héritiers de l'empire** : tout ainsi que si en violant tout droit divin et humain, il eut voulu comme par moquerie retenir quelque image de respect, et quelque forme de justice. Cette violence sembla bien étrange, chacun s'étonnant de ce qu'un empereur qui donnait des royaumes entiers aux enfants des rois étrangers, comme au jeune Antiochus celui de Commagène, et à Agrippa petit-fils d'Hérode, celui de la Judée, usât de cette cruauté à son frère, ou plutôt à son fils et à son coadjuteur, et lui ôtât non seulement les biens de la fortune, mais encore la vie, et cela sans en communiquer, non pas mêmes par lettres au sénat. Il arriva d'ailleurs une autre chose assez étrange sur le sujet de sa maladie. Il trouva deux romains, qui le voyant en ce danger firent vœu aux dieux, que s'il revenait en santé ils voulaient l'un sortir du monde et ne plus vivre, et l'autre combattre à outrance parmi les gladiateurs. Comme il se porta mieux, et qu'on vit sa vie assurée, ils allèrent trouver comme pour lui demander récompense de leur affection. Mais ce courage brutal les contraignit de s'acquitter de leurs vœux, **de peur**, disait-il, **qu'ils ne se trouvassent parjures**. Il usa d'une pareille fureur à l'endroit de Silanus, dont il avait épousé la fille du vivant de Tibère : il le traita si indignement qu'il le mit au désespoir, et le contraignit de se couper lui-même la gorge avec un rasoir. Il l'accusa d'avoir refusé de s'embarquer avec lui à un voyage qu'il fit sur mer, et disait qu'il était demeuré en la ville pour se servir de l'occasion s'il venait à périr par quelque tempête. Et néanmoins Silanus ne s'était dispensé de ce voyage, sinon parce qu'il ne pouvait supporter l'air de la mer.

Il ne se contenta pas d'avoir commis des incestes abominables avec ses propres sœurs, mais outre cela à la vue du soleil et du monde, il en tint une nommée Drusilla en qualité de femme, après l'avoir ôtée à son mari. Il ne fit guère cas des autres, vu qu'après en avoir fait sa volonté, il les prostitua aux plus perdus de sa cour. Quant à cette Drusilla, sa passion dura même après sa mort : car il en reçut un tel déplaisir qu'il fit cesser la justice, voulut que tout le monde se ressentit de son affliction, de sorte que durant ce deuil il n'était permis à personne, ni de rire, ni de se mettre dans le bain, ni de manger avec son père, sa mère, ses frères, sa femme ou ses enfants, sur peine de perdre la vie ; mêmes il sortit tout furieux de la ville, et passa en la Sicile pour tempérer son ennui, mais il s'en revint aussitôt à Rome, et garda toujours depuis cette coutume de jurer par le nom de Drusilla, voire mêmes aux plus sérieuses affaires, et aux plus importantes actions. Il lui fit aussi décerner tous les honneurs qu'en divers temps on avait décerné à l'impératrice Livia femme

d'Auguste. Et puis il ordonna qu'elle serait adorée comme une déesse, et que tout le monde lui dresserait des statues, et l'honorerait comme Venus même. Et se trouva outre cela un sénateur si perdu de conscience, qu'il jura solennellement l'avoir vue monter dans le ciel comme une déesse ; ajoutant que s'il ne disait la vérité, il voulait que toutes sortes de malheurs tombassent sur lui et sur ses enfants. Caligula le récompensa largement de cette abominable flatterie. Cependant cette mort fut encore un écueil, contre lequel beaucoup de personnes firent naufrage : vu que ceux qui la pleuraient étaient accusés de ne la tenir pas pour déesse, et ceux qui ne la pleuraient pas étaient calomniés d'avoir perdu tout sentiment d'humanité ; de façon que les larmes et les ris rendaient les personnes également criminelles. Cependant il n'est pas aisé de dire en quoi il montra plus d'effronterie, ou à se marier, ou à retenir, ou à répudier ses femmes. Il ravit au jeune Pison celle qu'il venait d'épouser, et cependant ne la garda que peu de jours sans faire divorce ; mêmes deux ans après il la confina, l'accusant d'avoir été avec son premier mari en cet intervalle. Oyant louer la beauté de l'aïeule de Lolliia Paulina, il envoya quérir cette sienne petite-fille dans le gouvernement de son mari, qui fut contraint de la lui céder, mais il la répudia presque aussitôt qu'il l'eut épousée. Il en épousa une autre nommée Cesonja, femme dissolue et déshonorée, qui n'avait rien qui la recommandât que la seule passion de son mari, qui toutefois s'en trouva si perdu, qu'il faisait trophée des amours de cette impudique, jusqu'à la faire marcher avec le bouclier et le casque à ses côtés au milieu des armées, et à la montrer plus privément à ses amis. Mais ses cruautés nous r'appellent. Il prit un si grand plaisir au combat des gladiateurs, que ne se contentant pas d'en voir un petit nombre amuser la compagnie, il les faisait combattre en gros, afin qu'il y eut plus de carnage et de sang répandu.

Et ce qui surpassa toute barbarie, c'est qu'un jour n'y ayant point de criminels sur le roolle pour les exposer aux bêtes farouches, comme c'était la coutume, il fit prendre les premiers venus du peuple qui s'étaient assemblés pour voir le spectacle, et devant que de les faire jeter aux bêtes il leur fit couper les langues, afin qu'ils ne pussent, ni se justifier, ni se plaindre. Un chevalier romain se trouvant chargé d'avoir autrefois tramé quelque chose contre sa mère Agrippine, il l'obligea de combattre à outrance pour s'en purger, et comme il fut sorti victorieux du combat, il le livra à ses accusateurs pour le faire mourir. Toutefois il n'y eut rien qui étonnât tant les romains que la mort de Macron et de sa femme Ennia, vu que tout le monde savait qu'il devait et sa fortune et sa vie à l'un et à l'autre : car Tibère ayant fait un mauvais jugement de Caligula, et se figurant que s'il vivait long-temps, il ruinerait, comme il fit depuis, son petit-fils Tibère qu'il voulait laisser son successeur, s'était résolu de prévenir ses violences, et de le faire tuer : mais Macron sut tellement défendre Caligula, qu'il fit perdre la volonté à Tibère de le ruiner. On disait même que dès lors il lui avait prostitué sa propre femme pour acquérir son amitié, et pour s'en prévaloir, quand il serait parvenu à l'empire. Les autres disent que Caligula la lui avait débauchée. Quoi qu'il en fut, l'amitié de Macron et de sa femme lui avait sauvé la vie, et donné l'empire. Cependant il ne laissa pas de les contraindre tous deux à se défaire eux-mêmes, montrant au sujet d'Ennia qu'il n'y a pas grande ressource ni grand appui en l'impudicité, qui est le propre élément du dégoût et de l'inconstance. Le désastre de ces deux fut suivi de beaucoup de supplices, dont le prétexte fut la vengeance de Germanicus, d'Agrippine, et de leurs enfants, frères du prince : mais en effet on voyait que ce prodigue et insensé empereur, ayant consumé en de vaines et excessives dépenses les trésors de l'empire, faisait mourir les plus

riches de Rome afin d'avoir leurs confiscations. Il en fit mourir d'autres sous couleur qu'ils s'étaient réjouis durant sa maladie, et durant le deuil de sa sœur Drusilla : et plus il allait en avant, plus son courage s'effarouchait. Comme s'il se fut repenti de la grâce qu'il avait faite à ceux qu'il avait tiré des prisons où ils avaient été jetés sous la tyrannie de Tibère, il fit revoir leurs procès et les fit mourir pour les mêmes crimes, dont alors ils avaient été accusés.

Plusieurs de ceux-là furent condamnés à combattre à outrance, et moururent en ce cruel exercice : de sorte qu'on ne voyait dans Rome que meurtres et carnages, auxquels il prenait un singulier plaisir. Car depuis ce temps-là il s'endurcit, et s'obstina à outrager le peuple, sans se soucier de le gratifier, ou de lui complaire en aucune de ses actions : comme aussi le peuple de son côté se montra si éloigné et si aliéné de l'affection qu'il lui avait portée, qu'il se mit à combattre toutes ses volontés, et à lui résister en toutes choses. Toutefois les choses n'étaient pas égales, d'autant que le peuple n'avait que la parole, et Caligula se vengeait par les massacres. Ce qui le mettait en furie, c'était que la commune lassée des longueurs du théâtre, dédaignait de se trouver aux spectacles, où il les faisait quelquefois attendre tout le jour, et ne venait que sur la nuit pour faire commencer les jeux, parmi lesquels mêmes il se faisait beaucoup de choses dont le peuple avait du dégoût et de l'horreur, d'autant que bien souvent il faisait tuer ceux qui ne lui plaisaient pas dans la foule. Il s'aigrit aussi grandement contre les romains, d'autant qu'en leurs acclamations ils l'appelaient **le jeune Auguste**, s'imaginant que par ces cris ils ne louaient pas sa bonne fortune qui l'avait élevé en sa jeunesse à l'empire, mais qu'ils l'accusaient d'être monté trop jeune à cette souveraine dignité ; qui demandait un âge plus mûr et plus sage. Cet esprit de fureur lui fit lâcher cette cruelle parole, **qu'il eut désiré que tout le peuple romain n'eut eu qu'une seule tête, afin qu'il peut la couper et l'abattre tout à la fois** : cependant le peuple pour l'irriter et l'aigrir davantage, refusait absolument de se trouver à ses spectacles, et outre cela, faisait de chaudes poursuites contre ses flatteurs, qu'il déchirait de toutes sortes d'injures et de reproches : de colère il sortit de Rome et laissa à d'autres la charge de présider aux spectacles ; toutefois il ne fit pas long voyage, car il revint aussi tôt célébrer le jour natal de sa sœur Drusilla, de laquelle après avoir dédié l'image, il la fit porter sur le chariot sacré tiré par des éléphants, avec toute sorte de pompe et de magnificence : et mêmes pour adoucir les courages des romains, il défraya les jeux, et leur fit voir divers combats de bêtes farouches, et leur fit un festin général, où avec les sénateurs et le peuple, il appela les dames, et leur fit de grandes libéralités. Ces vaines dépenses ayant épuisé tous les trésors, il fut contraint pour entretenir son luxe d'avoir recours à de nouvelles inventions pour trouver de l'argent. Pour cet effet il voulut que les consuls, les gouverneurs, et les autres personnes de qualité achetassent un grand nombre de gladiateurs qu'il leur vendit extrêmement cher.

Plusieurs pour lui complaire se mirent à ce trafic, d'autant qu'ils voyaient qu'il se trouvait lui-même à la vente qui s'en faisait. Il y en eut qui aimèrent mieux s'y ruiner, que conserver leurs biens, d'autant que ce prodigue prince cherchait tous les moyens du monde de perdre ceux qui avaient des richesses, afin de s'accommoder de leurs dépouilles. Il condamna aussi tous ceux qui étaient encore en vie, et qui avaient laissé quelque chose à Tibère, de lui payer exactement tout ce qui se trouva couché dans leurs testaments. Il confisqua aussi, et s'appliqua tout l'argent que les centeniers furent trouvés avoir donné à d'autres qu'à l'empereur depuis le triomphe de son père. Il fit pareillement rechercher avec une rigueur intolérable tous ceux qui avaient eu des charges

publiques, particulièrement tous ceux qui avaient eu les commissions de tenir les chemins en état, et par le moyen d'un sénateur nommé D Corbulon, il exigea et des vivants et des morts une somme excessive de deniers qui acquit le consulat à son exacteur, qui toutefois en fut depuis recherché sous le règne de Claudius. Il n'y avait sorte de violence qu'il ne fit pour amasser ainsi de l'argent, et ne se trouva personne dans Rome, ni homme ni femme, de quelque condition que ce fut, qui ne sentit les mains de cette harpie. S'il donnait la vie à quelque personnage d'âge, il se constituait héritier de son bien, et par moquerie l'appelait son père, sa mère, et même recevait les revenus devant la mort de celui qui l'avait fait de cette sorte son héritier. Jusqu'à ce temps-là il n'avait cessé de médire de Tibère, et déchirer sa réputation par toutes sortes de reproches, prenant un singulier plaisir au blâme que les autres lui donnaient aussi bien que lui. Mais changeant lors d'humeur, il s'en alla dans le sénat, où il fit une longue et ennuyeuse harangue à sa louange, et s'efforça de montrer, **que les sénateurs avaient été cause de tout le mal qui était arrivé sous son règne**, les uns pour avoir accusé, les autres pour avoir oppressé par des faux témoignages ; et tous en général pour avoir condamné les innocents, qui n'avaient été exécutés que sur leurs accusations, et sur leurs arrêts. Il leur reprocha encore que c'étaient eux qui avaient perdu Tibère, et qui avaient enflé le courage à Séjan, dont toutefois ils n'avaient pu souffrir les prospérités. Et ajouta qu'ils n'avaient pas dépouillé ce mauvais courage, et que partant il ne pouvait rien attendre de bon d'une compagnie envenimée contre ceux qui commandaient. Et là dessus pour achever la farce, il introduisit Tibère parlant à lui de cette sorte : **tu fais bien, Caius, de traiter ainsi sévèrement ton sénat ? Garde-toi bien d'aimer ni de pardonner à pas un de cette malheureuse compagnie ; ils te portent tous une haine irréconciliable, ils désirent passionnément ta mort, et te massacreront si une fois tu tombes en leur puissance. Ne pense pas vaincre leurs haines par les bienfaits, qui plutôt serviront à effaroucher ces mauvais courages. Ne te soucie nullement de leurs discours, mais affranchis-toi de la tyrannie de la renommée, pour n'avoir autre pensée que de tes plaisirs, et de ce qui peut contribuer à ton repos et à ta sûreté, qui est la plus juste chose que tu puisses procurer : car vivant de cette sorte tu ne courras nulle fortune, tu passeras doucement ta vie, et ils t'honoreront bon gré mal gré qu'ils en aient. Que si tu prends un autre chemin, tu perdras tes peines, tu ne remporteras de tes soucis qu'une fumée de vains honneurs, et parmi les infidèles amitiés de ceux qui t'entourent maintenant, tu te verras surpris en une conjuration où tu perdras honteusement ta fortune et ta vie. Ne te laisse pas abuser au perfide respect qu'ils feignent de te porter. Personne ne se soumet d'un franc courage au joug des princes. C'est la crainte qui retient les hommes au devoir, et qui fait qu'ils les honorent : mais s'ils se rendent les plus puissants, leur audace leur met les armes à la main pour perdre celui dont l'empire leur est odieux. Après un langage si brutal, il commanda qu'on recommençât à procéder contre ceux qui étaient accusés d'avoir attenté contre le prince et contre la république : et pour faire apparaître de sa volonté, il voulut que l'ordonnance en fut derechef gravée dans une colonne de bronze qu'il fit dresser pour cet effet.**

Et soudain sans faire autre compliment à la compagnie, il sortit brusquement du sénat, et le laissa plein d'effroi et de terreur, à cause d'un si grand changement, et aussi parce que chacun se ressouvenait avec quelle liberté il avait parlé de Tibère. Le plus prompt remède fut d'avoir recours aux flatteries, qui furent si honteuses, que le lendemain le sénat ne fut occupé à autre chose qu'à lui donner des louanges excessives, jusqu'à l'appeler **le très-débonnaire prince**, et à le

remercier de ce qu'il les laissait encore vivre. Voire même il y fut ordonné que l'on sacrifierait à sa clémence aux jours des fêtes de la cour. Et là dessus on en vint jusqu'à porter dans le capitole son image suivie de tous les enfants de la ville, qui chantaient des hymnes de triomphe, comme s'il eut remporté quelque victoire sur les ennemis. Encore n'en demeurèrent-ils pas là ; mais ils ajoutèrent tous les jours quelque chose à leur flatterie, et parmi cela tout ce qu'ils faisaient ne donnait pas un plein contentement à Caligula. Car ce fut en ce temps-là, qu'ayant un dégoût des triomphes de la terre, il s'avisa d'en aller chercher sur la mer, et s'en procura la gloire d'une façon bien étrange. En la Campanie il y a un bras de mer qui sépare Pouzzol d'avec Baïes. L'espace de la séparation est de mille pas et davantage.

Il se résolut donc de faire un superbe pont sur ce détroit de mer, afin d'y pouvoir courir à cheval avec ses amis. Pour cet effet il amassa un nombre prodigieux de navires, tant de ceux qu'il fit bâtir que de ceux qui se trouvèrent en tous les ports de cette mer, qu'il dépourvut de sorte qu'il en pensa jeter la famine à Rome et dans l'Italie. Les ayant amassées en ce détroit, il les fit attacher les uns avec les autres, fit jeter du gazon dessus, afin que la commodité en fut plus grande, non seulement pour le passage, mais mêmes pour y dresser des tentes et des logements, dans lesquels il fit venir l'eau douce pour la plus grande commodité de ceux qui l'accompagnaient. Après avoir fait achever cet ouvrage, il se vêtit superbement, prit une cuirasse qu'il disait avoir été à Alexandre, et porta dessus une casaque de soie de couleur de pourpre toute éclatante d'or et pierres précieuses venues des Indes ; puis ayant mis une riche épée à son côté, pris son bouclier, et paré sa tête d'une couronne de chêne, il alla sacrifier à Neptune et aux autres dieux, et principalement à l'envie ; de peur, disait-il, d'en être persécuté et traversé en la gloire des belles choses qu'il faisait. La cérémonie achevée, il monta sur le pont avec une belle troupe de cavalerie, et de ce pas marcha contre la ville de Baïes, comme contre une ville ennemie qu'il allait forcer. S'y étant logé, il y passa la nuit et le jour suivant, comme pour se reposer du combat ; et puis remonta sur son chariot avec un magnifique équipage, et une pompe incomparable, parmi laquelle on voyait de grandes richesses qui servaient comme de dépouilles et d'ornement à cet imaginaire triomphe, auquel afin qu'il ne manquât rien, son chariot fut suivi par un jeune prince du sang des Arsacides, qui de fortune se trouva avec Caligula comme otage des Parthes. À ses deux côtés marchaient ses amis et ses favoris dans leurs chariots particuliers, et étaient parés de superbes habits semés de fleurs, et suivis du reste de l'armée, où chacun portait ses livrées et ses couleurs particulières. Et afin que ce fut une vraie comédie, il voulut faire une harangue à ce victorieux exercite, comme pour le remercier de tant de fatigues et de tant de peines qu'il avait prises pour lui assurer la victoire. Pour cet effet il fit dresser un tribunal au milieu du pont, d'où il commença à louer ses généreux exploits, les travaux de son armée, et la gloire qu'il avait acquise, et sur tout il fit vanité d'avoir couru à pied sur les ondes de la mer. Après cela, il passa le reste du jour et la nuit entière à faire bonne chère aux rays des flambeaux qui luisaient, non seulement de dessus le pont, mais aussi de dessus la montagne voisine, où l'on en avait attaché un grand nombre en forme de croissant, qui dissipait toutes les ténèbres, et emplissait tous les environs de lumière : de sorte qu'il semblait que cet insensé empereur voulût changer la nuit au jour, et la mer à la terre. Parmi la débauche il jeta plusieurs de ses amis dans la mer, dont il y en eut quelques-uns qui périrent, et les autres furent doucement portés par le flot sur la rive voisine,

ce détroit étant fort calme, et presque du tout exempt d'orages. Ce succès enfla le courage de ce vain esprit, qui se vanta d'avoir effrayé Neptune.

On ajoute diverses raisons de ce ridicule dessein : quelques-uns crurent qu'il l'avait fait par émulation de Xerxès, qui avait couvert l'Euphrate et le détroit de l'Hellespont de ses vaisseaux. Mais un bon témoin nous assure que ce qu'il en fit, ce fut pour faire réussir une prédiction qu'avait fait de lui le devin Thrasyllus du temps de Tibère. Car Tibère ayant de l'ombrage, et une assez mauvaise opinion de Caligula, avait voulu s'informer de Thrasyllus s'il régnerait après lui, et le devin lui avait répondu que Caligula régnerait aussi peu après lui, qu'il passerait à cheval sur le détroit d'entre Baïes et Pouzzol.

Voulant donc convertir cette prédiction en oracle, il fit dresser ce pont, où avec ses amis il courut sur des chariots traînés par des chevaux, et passa d'une ville à l'autre. Ce fut là tout le fruit qu'il recueillit de cet inutile et superbe ouvrage. Le peuple sentit de furieux effets de sa frénésie : d'autant que cette folle dépense ayant derechef épuisé les finances de l'état, qui n'étaient pas amassées pour un si ridicule usage, il eut recours à de nouvelles calomnies pour avoir le bien des plus riches citoyens. Ses poursuites étaient d'autant plus dangereuses, que le sénat n'eut osé déclarer innocents ceux qu'il avait fait déferer comme coupables ; de façon qu'on vit bien encore des meurtres à Rome, où l'on précipitait les uns du haut du Capitole, les autres étaient exécutés dans les prisons, et les autres se tuaient eux-mêmes dans leurs maisons pour prévenir leurs supplices. Ceux qui sortaient de la ville pour se sauver, ne trouvaient pas grande sûreté dans les champs, et la plupart étaient massacrés sur les chemins, ou périsaient sous la rigueur de leur exil. On les chargeait de divers crimes, mais leurs richesses seules étaient cause de leur ruine. Et de fait, comme Junius Priscus prévôt de la ville, eut été fait mourir sous ce prétexte, et qu'on eut rapporté à Caligula qu'il n'avait pas de si grands biens qu'on avait pensé, il se plaignit de lui, quoi que bien étrangement, et dit qu'il l'avait trompé, et qu'il pouvait encore vivre s'il eut voulu, puis qu'il n'avait pas de quoi faire désirer sa mort. Il y eut un grand personnage nommé Domitius, homme extrêmement disert entre ceux de son temps, qui ne se pût sauver de sa fureur, qu'en lui cédant la palme de l'éloquence en plein sénat, où Caligula avait harangué contre lui. Ayant admiré la harangue du prince, au lieu d'y repartir, il lui en sut un tel gré, qu'il le fit depuis consul. Toutefois cette dignité ne pouvait pas être guère honorable, venant d'un prince qui en avait voulu donner le titre à un de ses chevaux.

Et puis il y avait du danger à être consul sous le règne de Caligula, qui disait ne pouvoir jamais manquer de sujet pour déposer ceux qui l'étaient. Sa raison était, parce qu'étant aussi bien issu du sang de Marc Antoine que de celui d'Auguste, il fallait que les consuls tombassent en l'un ou en l'autre de ces deux extrémités, lors que la fête de la victoire d'Actium se célébrait à Rome, c'est à savoir, ou qu'ils sacrifiassent pour la défaite d'Antoine, ou qu'ils manquassent de sacrifier pour la victoire d'Auguste, dont il pouvait prendre tel ombrage qu'il voulait. Et pour ce sujet il en chassa deux, parce qu'à ce jour-là, selon la coutume de la ville, ils avaient célébré cette fête en l'honneur d'Auguste ; ce qu'il interpréta à outrage fait à Antoine, dont il aimait mieux être appelé le petit-fils que d'Auguste. Au reste sa conscience lui reprochait sa tyrannie, et lui donnait des sentiments de ses crimes. C'est pourquoi il envoya un orateur en exil, parce qu'il avait déclamé contre les tyrans, quoi que ce ne fut que pour exercer son éloquence, et non pour décrier la monarchie. En ces frayeurs il partagea le gouvernement d'Afrique, afin d'affaiblir le fils de Pison, jeune homme courageux, qui commandait en cette grande province avec beaucoup de dignité. Il n'y avait

plus d'argent ni à Rome, ni en Italie, et tous les donneurs d'avis étaient aussi bien au bout de leurs finesses, que lui au bout de ses trésors. Pour ce sujet il fit dessein de passer dans les gaules, sous prétexte, disait-il, de la guerre de Germanie, mais en effet en intention d'aller piller les gaules et l'Espagne, comme il avait pillé l'Italie ; vu qu'ayant passé le Rhin sans se soucier autrement de voir les ennemis, il retourna aussitôt sur ses pas. Mais certes il vendit son voyage bien cher aux sujets, aux alliés, et aux amis de l'empire, vu que ne se contentant pas des riches présents qu'ils lui apportèrent de toutes les villes, il fit accuser les plus riches d'avoir intelligence avec les ennemis de la république, ou d'avoir attenté quelque chose contre sa personne, et ainsi les ruina de moyens et de vie ; de sorte que c'était un crime capital d'avoir de grands moyens, et de posséder de grandes richesses. Quand on vendait les biens des misérables à l'encan, il s'y trouvait, et en haussait lui-même le prix, et même exposant en vente à Rome quelques ornements des princes ses aïeux, il les enchérissait, parce qu'ils avaient été dont il voulait que la gloire servit à son avarice, ou plutôt à ses profusions.

Cependant parmi toutes ces violentes exactions, il ne devenait point plus riche, d'autant que le jeu et les débauches épuisaient plus d'or et d'argent qu'il n'en pouvait mettre ensemble. Un jour en la fureur du jeu, comme il se vit sans argent, il ne fit que sortir pour commander qu'on fit mourir les plus riches des gaules, dont il recueillit une somme prodigieuse de deniers, et s'en alla se moquer de ses compagnons qui s'amusaient à jouer de si petites sommes durant qu'il amassait de l'or à monceaux. Ce serait chose ennuyeuse de réciter les noms de tous ceux qu'il fit mourir pour des causes si légères. Getulicus, qui par la générosité de son courage s'était sauvé de la fureur de Tibère, ne pût éviter la sienne, mais il le fit mourir parce qu'il croyait qu'il s'était acquis trop de crédit parmi les légions. Il n'eut non plus de pitié de Lepidus, quoi qu'il lui eut autrefois fait épouser sa sœur Drusilla, et qu'il fut compagnon de toutes ses impudicités, et particulièrement de son inceste avec toutes ses sœurs : voire même après sa mort, il envoya à Rome trois poignards pour être consacrés à [Mars vengeur](#), qu'il disait l'avoir délivré des conspirations faites contre sa personne. Et outre cela, il écrivit au sénat qu'il était échappé de plusieurs grands dangers qu'on lui avait préparé pour le perdre si les dieux ne l'eussent sauvé.

Le sénat dépêcha aussitôt vers lui son oncle Claudius pour lui témoigner la joie qu'il avait de ses conquêtes, pour lui offrir l'honneur du triomphe, et pour l'assurer de la bonne volonté de la compagnie, qui prenait part à toute sa gloire. Quelle honte de déférer les ornements et la splendeur d'un triomphe, à un prince qui n'avait pas seulement vu l'armée des ennemis ! Mais ils reçurent le juste paiement de leur flatterie : car Caligula leur en sut si mauvais gré, qu'il rejeta indignement les honneurs qu'ils lui avaient décernés. La raison de cela était, non qu'il méprisât cette vanité, mais parce qu'il ne voulait pas qu'on crût qu'il fut au pouvoir du sénat d'ajouter quelque chose à la splendeur de ses actions. Mêmes il avait de coutume de dire, [que tout ce qu'il faisait en sa faveur, était plutôt une diminution de sa puissance qu'un accroissement de sa gloire](#) : et toutefois il se fâchait quand il manquait à l'honorer, de sorte qu'il y avait bien de la peine à contenter un si mauvais esprit. Au reste, pour faire plus de honte à ces ambassadeurs du sénat, il se plaignit tout haut, [qu'ils étaient envoyés pour épier ses actions](#). à cause de quoi aussi il commanda à une partie de s'en retourner, et ne permit qu'à peu de ceux qu'il nomma de le venir trouver, et encore leur fit-il un maigre accueil. Et mêmes on crut qu'il eut fait mourir son oncle Claudius, n'eut été qu'il l'avait en estime d'un homme insensé. Le sénat s'imaginant que

son courroux venait de ne se voir pas assez honoré à sa fantaisie, pour le contenter, lui envoya une seconde ambassade plus magnifique que la première, avec le décret des nouveaux honneurs qu'on ajoutait aux premiers pour rendre sa gloire plus enflée. Les ambassadeurs le trouvèrent à cette fois d'assez bonne humeur, et même il alla au devant d'eux pour les recevoir.

Cependant les massacres ne cessaient pas à Rome durant son absence ; ce qui mit tout le monde en grand'peine du succès des affaires, et de la durée d'un si misérable règne ; chacun craignant qu'il ne devint tous les jours plus farouche et plus inhumain, à cause principalement que ceux qui avaient le plus de puissance et le plus de part en ses conseils, étaient les rois d'Agrippa et Antiochus, qu'on savait être tous pleins de passion pour la tyrannie. C'est pourquoi à son troisième consulat personne des magistrats n'osa convoquer le sénat de peur de l'offenser, et de lui donner sujet de dire qu'ils avaient entrepris sur sa charge, comme il était résolu de les en accuser s'ils en eussent autrement usé. Là dessus les sénateurs s'assemblèrent dans le Capitole, sans être appelés de personne, et selon l'ordinaire y sacrifièrent, mirent sa chaire d'argent au lieu le plus honorable, l'adorèrent, et selon la coutume reçue dès le temps d'Auguste, lui offrirent des pièces d'argent, mais ne firent autre chose que le louer, et passèrent tous ces jours-là sans lui donner un collègue ; de sorte qu'ils en eussent interdit l'élection, si douze jours après Caligula ne leur eut mandé qu'il renonçait à cette dignité, pour y en laisser entrer deux autres. Sa dépêche ayant été ouverte, et le sénat ayant connu ses intentions, ceux qui avaient été nommés entrèrent en possession de leur charge.

Après cela, le sénat fit comme un dernier effort de flatterie : car il ordonna qu'on célébrerait le jour natal de Tibère et celui de Drusilla, avec la même pompe et les mêmes honneurs qu'on avait accoutumé de célébrer celui d'Auguste : et puis, comme pour couronner le vice et dresser des trophées aux incestes, il consacra deux statues à Caligula et à Drusilla qu'il avait déflorée. La passion de ce monstre, qui brûlait encore de cet abominable amour, après la mort de sa sœur, le fit passer à ce débordement, d'autant qu'il leur avait écrit avec un commandement absolu d'obéir. À même temps s'étant approché de l'océan, il fit voler le bruit par tout qu'il allait passer en Angleterre pour y réprimer tous les mouvements de rébellion qui s'y étaient élevés. L'évènement en fut ridicule. Étant monté sur mer, et n'ayant encore guère éloigné son vaisseau du rivage, où l'armée était en bataille, il rebroussa aussitôt chemin, redescendit à terre, se présenta au milieu de ses troupes, se fit dresser un trône, et de ce lieu éminent commanda qu'on sonnât de la trompette, donna le signal de la bataille, et à même temps commanda aux soldats d'amasser des coquilles de mer, et après avoir recueilli ces belles dépouilles il parut aussi enflé de gloire comme s'il eut subjugué l'océan. Voire mêmes il eut bien l'effronterie de porter ces coquilles à Rome, comme pour y montrer le butin qu'il avait fait sur les ennemis. Le sénat fut bien empêché à se résoudre comme il se devait gouverner à son retour : car de le louer d'une action si ridicule, c'était proprement le diffamer : mais aussi ne le louer pas, c'était irriter un esprit perdu de vanité et de folie. Et certes à son entrée dans la ville, peu s'en fallut qu'il ne fit égorger tout le sénat, parce qu'il ne lui avait pas décerné les honneurs divins qu'il avait attendus de sa flatterie. Mais cette fureur s'alentit un peu ; non toutefois sans faire sentir toujours quelque trait de violence : car il fit mourir Betillinus, et voulut que son père Capiton assistât à son supplice. Il avait un de ses flatteurs nommé Protogénès, qui portait ordinairement deux libelles contenant les noms de ceux qui devaient être exécutés, et appelait l'un l'épée, et l'autre le poignard. Cet insolent étant entré

dans le sénat, comme tout le monde vint pour le saluer, un des sénateurs nommé Proculus voulut faire comme les autres, et lui rendre le même compliment qu'ils lui rendaient, mais le regardant d'un visage farouche il s'écria, quoi, m'oses-tu bien aussi saluer, toi qui es ennemi de César ? Ce qu'entendant ceux qui étaient autour de lui, mirent en pièces ce pauvre sénateur. Cette cruauté fut si agréable à Caligula, qu'il écrivit au sénat que cette action faisait qu'il oubliait tout ce qui s'était passé. Et le sénat secondant sa fureur, ordonna qu'il aurait un tribunal plus haut élevé que le siège des sénateurs, et qu'il entrerait dans la compagnie avec une garde de soldats à ses côtés. Ces démesurées flatteries le perdirent à la fin, vu qu'il se laissa persuader qu'il était quelque chose de plus grand que tous les hommes mortels ; mêmes pour en rendre la vanité plus plausible, il disait qu'il avait la compagnie de la lune, et que la déesse Victoire lui avait envoyé une couronne. Il feignit aussi d'être Jupiter, et ce fut le prétexte qu'il prit pour avoir la compagnie de toutes ses sœurs. On le voyait tantôt en habit de Venus, tantôt en celui de Diane, tantôt en celui de Junon, et prenait les noms de ces déesses, aussi bien que la forme de leurs habillements. On le voyait une autre fois couvert d'une peau de lion comme Hercule, et une autre fois tenant un trident à la main comme Neptune, et une autre fois en une autre forme, n'ayant point de plus ardente passion, que de donner cette vaine impression qu'il n'était pas homme. Cependant il monta à ce faite d'orgueil, que se croyant élevé au dessus de la fragilité humaine, il ne voulait plus être baisé par ceux qui lui venaient faire la cour, mais les accoutumait à lui baiser le pied : ce qu'il voulut même qu'ils tinsent à une singulier faveur, encore qu'on vit tous les jours qu'il ne faisait point de difficulté de baiser des bateleurs, qui étaient les plus puissants conseillers de son état. Au reste il n'emplit pas seulement de terreur le sénat et le peuple ; mais mêmes les gouverneurs des provinces, dont les plus puissants ne trouvèrent de salut que dans la flatterie.

Vitellius personnage autrefois diffamé dans la ville, s'était acquis une glorieuse réputation dans son gouvernement de Syrie, d'autant qu'étant allé pour combattre Artabanus, roi des Parthes, qui avait pris l'Arménie sur les romains, il l'arrêta au passage de l'Euphrate, et remplit tellement son armée de la frayeur de ses armes, qu'il le contraignit de venir lui demander la paix, lui fit adorer les images d'Auguste et de Caligula, et enfin emmena ses enfants pour otages de sa foi, afin qu'il n'osât plus la violer. Cette grande réputation lui suscita l'envie de plusieurs qui donnèrent au prince de l'ombrage de sa puissance : de sorte que de crainte qu'il ne remuât, Caligula se résolut de le faire mourir, et pour cet effet lui manda qu'il eut à quitter son gouvernement pour s'en revenir à la cour. Vitellius averti de ce dessein, s'en revint, se présenta devant lui, mais avec l'habit d'une personne affligée, et puis se jeta à ses pieds, versa de chaudes larmes, l'appela Dieu, l'adora, et lui fit vœu que s'il lui donnait la vie, il lui immolerait des victimes, et lui ferait des sacrifices. Ce qui amollit tellement le cœur de Caligula, que non seulement il lui pardonna, mais mêmes le tint depuis au rang de ses plus confidents amis. Un jour Caligula lui demandant s'il ne l'avait pas vu embrassant la lune, il trouva une défaite ingénieuse, mais pleine de flatterie : **il n'est permis, lui dit-il, sinon à vous autres dieux, de vous entretenir les uns les autres en ses secrets.** L'insensée passion qu'il avait de se faire adorer comme Dieu, et de faire par tout élever ses simulacres, causa particulièrement de grands ennuis aux juifs, desquels n'ayant pu arracher le consentement qu'il désirait, pour mettre sa statue dans le temple de Jérusalem, il se proposa de les ruiner : et sans la faveur que trouva auprès de lui Agrippa, indubitablement cette

misérable nation s'en allait dès lors perdue, vu l'excessive haine qu'il lui portait, et qu'il avait déjà assez témoignée aux ambassadeurs qu'ils avaient envoyés à Rome pour se plaindre de l'horrible barbarie, dont ceux d'Alexandrie avaient usé en leur endroit aux yeux de Flaccus gouverneur de l'Égypte. Car au lieu de leur faire faire la réparation qu'ils devaient attendre de sa justice, il leur fit reconnaître que s'ils ne recevaient ses statues, et particulièrement le colosse qu'il voulait faire dresser dans le temple de Jérusalem, il était résolu de se venger cruellement de leur obstination.

Déjà le courroux de Dieu était allumé contre ces misérables juifs, pour l'exécrable parricide qu'ils avaient commis en la personne de son fils, mais il ne voulait pas qu'ils périssent pour une si injuste cause, comme celle qui les rendait odieux à Caligula : d'autant qu'il ne les persécutait pour autre raison, sinon parce que ne le pouvant estimer autre qu'un homme mortel, ils ne voulaient pas l'adorer comme Dieu.

Cependant Caligula continuant en ses vanités, se logea dans le Capitole pour se faire estimer compagnon de Jupiter, et puis se fâchant de n'y tenir que le second lieu, il dit des outrages à Jupiter, de ce qu'il l'avait occupé le premier, et se fit faire un temple dans son palais pour y être adoré sans compagnon : il voulut néanmoins être le prêtre de Jupiter, et prit pour collègues sa femme Cesonias, son oncle Claudius, et les plus riches de Rome, auxquels il fit chèrement acheter leurs dignités. Il se fit aussi prêtre du temple qu'il s'était dédié, et en cette charge prit pour collègue son cheval, qu'il était aussi résolu de faire consul, si la mort n'eut arrêté le cours de ses frénésies. Il voulait faire apporter de la Grèce le simulacre de Jupiter Olympien, pour en faire son image ; mais on dit que le vaisseau sur lequel le simulacre fut chargé, fut brûlé de la foudre du ciel.

Il ouvrit le temple de Castor et de Pollux pour faire un chemin en son palais, ajoutant qu'il voulait que les enfants de Jupiter fussent ses portiers. Il avait fait faire une machine pour imiter le bruit du tonnerre, et avait de coutume de s'écrier, comme défiant Jupiter : **ou défais moi, ou que je te défasse**. Mais autant qu'il s'efforçait de donner au monde cette impression qu'il était Dieu ; autant ses oeuvres en détruisaient la créance. Ce n'étaient tous les jours qu'inhumaines exactions, que monstrueuses paillardises, et un si excessif reflux de toutes sortes de débordements et d'ordures, qu'il fit perdre patience aux plus sages et aux plus modérés. Il dressa des bordeaux dans son palais **quelle infamie à un si grand empereur !** où il n'eut point de honte de prostituer et de souiller l'honneur des plus honorables dames de Rome. Il viola encore la nature, y tenant des garçons des meilleures familles, dont il abusait honteusement, voire même il fit un infâme trafic de ses ordures.

Étant donc monté à ce comble d'impudence et d'effronterie, Cassius Cherea, et Cornelius Sabinus, capitaines des gardes, assistés de plusieurs complices, conjurèrent contre sa vie, et après beaucoup de remises et de difficultés que la grandeur de l'entreprise apporta à leur dessein, le massacrèrent, et l'étendirent sur le carreau, percé de plus de trente coups, que les conjurés lui donnèrent, s'encourageants les uns les autres pour détruire ce monstre. Cherca l'un des capitaines de ses gardes, était en estime d'homme vertueux, mais ennemi particulier de Caligula, qui lui avait fait de grands opprobres en sa charge. Car outre qu'il l'appelait ordinairement efféminé, lors qu'il allait prendre le mot, il lui baillait ou Venus, ou Cupidon, ou un autre semblable pour se moquer de lui.

Un peu auparavant Caligula avait été averti de se donner garde d'un Cassius Longinus proconsul d'Asie, comme si c'eût été celui qu'il devait redouter, à raison même qu'il était issu du sang de Cassius, qui aida à tuer Jules César ; mais il ne s'avisa pas que Cherea avait aussi nom Cassius. Au reste il fut tué de cette sorte ; il se préparait de donner des spectacles au peuple, et avait déjà assisté au festin, où l'on vit un consul à ses pieds, les baisant d'une façon servile et honteuse. Comme il voulait sortir du théâtre pour aller ouïr un concert que faisaient de jeunes enfants amenés de l'Asie, qui chantaient ses louanges ; Cherea et les autres conjurés se figurant qu'il ne fallait plus différer une entreprise si périlleuse, l'allèrent attendre à un coin de rue, se jetèrent sur lui, le massacrèrent avec tant d'animosité, qu'il n'y eut pas un des conjurés qui ne voulût tremper son épée dans son sang ; même il y en eut de si furieux, qu'ils mangèrent sa chair, et à même temps sa femme Cesonie et sa fille furent aussi massacrées.

Ainsi Caius Caligula après avoir régné près de quatre ans, et commis toutes les horreurs que nous avons dépeintes avec moins d'horreur qu'il n'y en avait en ses déportements, connut par effet qu'il n'était pas Dieu, comme il s'était figuré. Alors les citoyens se souvinrent de cette cruelle parole qu'il avait dite, qu'il eut voulu [que le peuple romain n'eut eu qu'une tête](#), et lui firent voir que le peuple avait beaucoup de mains, [et Caligula qu'une tête](#). Les soldats des gardes au bruit de ce massacre, se jetèrent sur les premiers qu'ils rencontrèrent, et tuèrent beaucoup d'innocents, demandant avec des cris effroyables, qui avait tué le prince ? Comme ils criaient ainsi après la vengeance, Valerius Asiaticus personnage consulaire, se présenta sur un lieu élevé, d'où tout le monde le pouvait voir, et regardant de là les gardes, s'écria à haute voix et leur dit, [plut aux dieux, messieurs, que ce fut moi qui l'eusse tué !](#) et par une parole si hardie arrêta leur insolence et leur fureur. Cette tragique mort laissa un grand étonnement dans toute la ville : les uns admiraient l'audace de ceux qui avaient osé attenter contre la vie d'un si grand prince, environné de tant de gardes, et assisté de tant de gens de guerre : les autres se représentaient l'horreur des déportements de ce monstre, qui ne pouvait attendre qu'une sanglante fin, vu les excessives cruautés qu'il avait exercées contre tant d'innocents. Car il faut avouer que Rome n'a jamais vu un prince plus sanguinaire ni violent que Caligula, au cours du règne duquel il semble [que la nature ait voulu montrer ce que peut la licence et le débordement des grands vices en une éminente fortune](#). Comme les officiers vinrent un jour lui rapporter que la chair des animaux qu'on achetait pour engraisser les bêtes farouches, dont on se servait aux spectacles, était à un prix excessif, il ordonna qu'on leur ferait curée des pauvres criminels qui étaient dans les prisons. Et comme on le suppliait de prendre les plus coupables, il voulut que sans reconnaître, on exposât les premiers venus. Il prenait plaisir à faire flétrir de toutes sortes d'opprobres des personnes honorables, et après cette honte, en envoyait les uns en exil pour aller tirer les métaux, et exposait les autres aux bêtes cruelles. Il enfermait les autres dans des cages de fer comme de pauvres bêtes, ou bien il les fendait lui-même par la moitié avec son épée : et cela bien souvent pour les plus légers sujets du monde, comme pour n'avoir pas juré par son génie, ou pour avoir ri durant le deuil d'une putain. Il contraignait les pères et les mères d'assister aux supplices de leurs enfants, et étant arrivé qu'un père pressé de se trouver à la mort de son fils, s'était excusé sur son indisposition, alléguant qu'il se trouvait mal, il lui envoya une litière pour l'y porter.

Une autre fois en fit appeler un qui assistait au spectacle de la mort de son fils, et l'ayant retiré de là, le fit mettre à la table, et s'efforça de le faire rire parmi une si horrible douleur. Il fit brûler un poète sur le théâtre, à cause d'un vers qu'il avait fait un peu ambigu. Parlant à un qu'il avait r'appelé de l'exil où Tibère l'avait envoyé, il lui demanda ce qu'il avait accoutumé de faire en la solitude ; et celui-là lui ayant répondu par une insigne flatterie, qu'il n'y faisait autre chose que prier les dieux, que ce qui n'était arrivé, arrivât bientôt, c'est à savoir que Tibère mourut, afin qu'il régnât ; il s'imagina de là que tous ceux qu'il avait confiné faisaient des imprécations contre lui, semblables à celles que celui-là faisait contre Tibère. Et là dessus dépêcha par toutes les îles pour massacrer ceux qui y étaient relégués. Faisant exposer un chevalier romain aux bêtes pour être dévoré, ce pauvre misérable s'écria, qu'il était innocent ; ce qui le mit en telle fureur, qu'il le fit retirer, et lui fit couper la langue, et puis après le fit jeter pour être déchiré par les lions et par les tigres.

Ayant entrepris de faire mourir un sénateur, il suborna force assassins qui l'allant saisir à l'entrée de la cour, s'écrièrent que c'était un ennemi de la république, et sur ce séditieux cri lui donnèrent plusieurs coups de poignard, et le baillèrent aux autres à achever, et quant à lui sa rage ne pût être assouvie, jusqu'à ce qu'après avoir fait traîner le corps par les rues, on jeta à ses pieds les membres et les entrailles de cette misérable charogne. À la cruauté des actions, il joignit l'aigreur des paroles. Ayant résolu de faire mourir son frère Tibère, on lui vint dire qu'il prenait à toute heure du contrepoison : **quoi, dit-il, du contrepoison contre César ?** Confinant ses sœurs pour les effrayer davantage par ces menaces, il leur dit **qu'il n'avait pas seulement des îles pour les y confiner, mais qu'il avait aussi des épées pour leur ôter la vie.** Un des premiers citoyens de Rome lui avait demandé congé d'aller aux Anticyres pour se purger le cerveau, incontinent il commanda qu'on l'égorgeât, et ajouta **qu'il fallait une saignée à celui à qui l'ellébore n'avait point servi.** Faisant mourir quelqu'un, afin que le supplice fut plus long, il disait aux bourreaux **qu'ils allassent lentement en besogne.** Il avait toujours en la bouche ces tragiques paroles, qui avaient été aussi familières à Tibère, **qu'ils ne m'aiment point, moyennant qu'ils me craignent.** Il se plaignait publiquement de la condition de son règne qui n'était signalé par aucune calamité publique, au lieu que celui d'Auguste avait été mémorable par la défaite des légions de Varus ; et celui de Tibère par l'accident de Fidènes : et pour ce sujet, il souhaitait quelque grande défaite d'armée, quelque longue famine, quelque furieuse peste, quelque cruel embrasement, ou quelque effroyable tremblement et ouverture de terre qui abîmât un million de personnes, comme si les prospérités de son règne eussent diminué sa gloire. Durant son dîné, ou durant son soupé, il fallait bailler la question aux accusés, sans montrer aucun signe de pitié parmi les tourments et les gênes de ces misérables. Étant allé faire un sacrifice, et étant revêtu en prêtre il leva le marteau, et au lieu de tuer l'hostie, assomma le ministre du sacrifice. En baisant sa femme ou quelqu'une de celles qu'il aimait, il ajoutait, **quand je voudrai je ferai abattre cette belle tête.** Quelles caresses ! Il fit mourir Ptolémée, parce que ce jeune prince l'accompagnant sur le théâtre, attira sur lui, et ravi les yeux des spectateurs de l'éclat de sa robe. Ayant contraint par ses rigoureuses lois plusieurs personnes riches de le nommer leur héritier, il disait **que c'étaient des moqueurs, vu qu'ils vivaient encore après avoir fait un successeur,** et là dessus envoyait à plusieurs des viandes exquisées qu'il avait empoisonnées pour les faire mourir. Il y aurait trop d'horreur à réciter par le menu ses autres cruautés, ses débordements, ses adultères, ses rapines, ses impiétés et ses sacrilèges, qui

firent juger à tout le monde ce qui arriva aussi : c'est à savoir **qu'un prince si monstrueux ne mourrait jamais d'une mort commune.**

La religion chrétienne avait déjà jeté de longues racines dans la Judée, dans la Galilée, dans la Samarie, sous l'empire de Caligula : mais Rome n'avait encore alors aucune connaissance de Jésus-Christ, non plus que les autres nations idolâtres, auxquelles les apôtres faisaient scrupule d'aller prêcher l'évangile, de peur de donner les choses saintes aux chiens ; mais depuis que Dieu par le miracle d'une vision, eut informé Saint Pierre au milieu de son ravissement, qu'il avait agréable qu'on amenât toutes sortes de peuples à la connaissance de son nom, tous ces sacrés ouvriers entèrent en cette riche moisson des gentils, et durant que Saint Pierre visitait les églises de la Palestine, et les lieux circonvoisins, Saint Paul et Saint Barnabé sortis d'Antioche de Syrie, où ils avaient fait quelque séjour, passèrent en Séleucie, delà en Chypre, puis en Pamphylie et en Pifidie, annonçant indifféremment aux juifs et aux gentils la parole de Dieu et le salut en Jésus-Christ. Nous verrons bientôt à Rome des fruits de leurs prédications, mais alors on n'y parlait des chrétiens que sous le nom des juifs.

Livre IV

*Contenant ce qui s'est passé de plus mémorable sous
l'empire de Claudius.*

Caius Caligula ayant été ôté du monde de cette sorte, il apparut comme un rayon de la liberté aux romains qui avaient gémi sous le fait de ses violences. En suite de quoi les consuls après avoir mis des gardes à tous les quartiers de la ville, rassemblèrent le sénat dans le Capitole, et mirent en délibération si l'on devait rendre au peuple le gouvernement de la république, ou bien si l'on devait élire un empereur qui succédât à la puissance de ceux qui avaient désolé l'état. L'image des horreurs passées faisait appréhender l'empire d'un monarque sujet à dégénérer en tyrannie : mais les soldats qui s'étaient accoutumés à porter ce joug, et qui le trouvaient beaucoup plus doux que l'empire de plusieurs maîtres, ne purent souffrir qu'on changeât la forme du gouvernement. Et parmi ceux qu'on désira élever à cette dignité, ils n'en voulurent préférer aucun à Claudius frère de Germanicus, et oncle de Caligula, prince âgé de cinquante ans, qui avait toujours mené une vie tranquille, et bien éloignée des ambitions de la cour, où il n'avait jamais eu autre remarquable honneur que d'être consul. Ce pauvre prince ayant ouï le bruit de la mort de son neveu, se figura qu'on ne pardonnerait à personne de ceux de son sang, et de frayeur s'alla cacher derrière la tapisserie d'une porte, où il fut aperçu par un des soldats qui allaient vaguant çà et là après le massacre de leur prince. Claudius se voyant découvert, se jeta aux pieds de ce soldat, et implorant sa miséricorde, le conjura de lui vouloir sauver la vie. Mais le soldat l'ayant reconnu, et le relevant avec toute sorte d'honneur et de respect, le salua empereur, et de ce pas le mena dans le camp où étaient ses compagnons encore tous effrayez de la mort de Caligula, auxquels il le présenta comme leur prince. L'armée le reçut avec mille cris de joie, comme digne de cette grande charge, tant à cause de la noblesse de son sang, qu'à raison de l'innocence de sa vie. Il passa la nuit dans les ténèbres avec beaucoup d'angoisse, et avec peu d'espérance de pouvoir conserver le titre qu'on lui avait donné. Car les consuls s'étant fait suivre par les bandes de la ville, et s'étant saisis du Capitole, de la place, et des autres lieux de défense, pour disputer, et pour affermir la liberté de leurs citoyens, l'envoyèrent sommer de se trouver au Capitole avec la compagnie pour dire son avis de ce qu'on devait faire ; sur tout lui défendirent de se dire prince, et le conjurèrent de vouloir demeurer sous la puissance du peuple, du sénat, et des lois. Et d'abondant lui représentèrent, **que ce lui serait chose honteuse, qu'après avoir tant de fois couru fortune de la vie sous le règne des tyrans, il s'efforçât alors par une vaine ambition d'affermir les fondements de leurs violences qu'il avait toujours détestées.** Pour toute réponse, il s'excusa d'aller au sénat, et alléguait qu'il était détenu par force dans l'armée, d'où il n'était pas en son pouvoir de sortir. L'ardeur du sénat venant à s'alentir, tant à cause qu'il voyait les soldats résolus à sa défense, qu'aussi parce que le roi Agrippa, qui favorisait le parti de Claudius, en feignant de s'entendre avec le sénat, avait remontré à l'assemblée le peu d'apparence qu'il y avait de s'opposer à son établissement, chacun pensa à gagner les bonnes grâces de ce nouveau prince. Dès le jour suivant on les vit aller en troupes trouver Claudius dans le camp, et lui faire la cour comme à leur légitime empereur. Plusieurs d'entre eux fendant la presse pour aller rendre cet hommage furent outragés par les soldats, et même le consul y pensa être mis en pièces, parce qu'il était un de ceux qui avaient montré désirer passionnément la liberté. Claudius s'opposa à cette rage des

soldats, et sauva le consul, et puis par honneur le fit asseoir auprès de lui. Comme il se vit affermi dans son trône, la première loi qu'il fit fut ; **qu'on eut à oublier à jamais la mémoire de l'interrègne, durant lequel on avait fait plusieurs propositions contraires à la monarchie, et qu'en suite de cela personne ne se souvint de tout ce qui s'était passé** ; protestant de sa part qu'il pardonnait volontiers tous les outrages qu'il avait reçus durant ce temps-là. Il ne voulut pas pourtant comprendre en la grâce qu'il faisait aux autres, les centeniers et les tribuns qui se trouveraient ou auteurs ou complices de la mort de Caligula, **non pour venger la mort de son prédécesseur, mais pour assurer sa propre vie**, contre laquelle il craignait que ces esprits imbus des parricides des princes ne vinssent à conjurer. Et quant à Cherea, il ne lui sut point de gré de ce que son courage avait servi de degré à sa gloire, mais le fit mourir comme un exécration meurtrier de son empereur. Il l'envoya donc au supplice avec Lupus l'un des principaux conjurez, et avec quelques autres encore, qui avaient eu part à ce massacre. On dit que Cherea montra une grande constance à la mort, sans paraître abattu en aucune sorte de son infortune, et que même voyant Lupus qui pleurait, il se moqua de ses larmes ; à quoi on ajoute que le même Lupus se plaignant de ce que parmi la rigueur du temps on lui avait ôté sa robe, il se joua plaisamment sur son nom, et lui dit ; **que les loups ne sentaient point le froid**. Cherea allant donc de cette façon au supplice, demanda au soldat qui le devait exécuter, s'il savait bien tuer un homme, et s'il avait une bonne épée, et le pria de se servir de celle dont il avait tué Caligula. Les romains regrettèrent sa mort, et depuis parmi les sacrifices qu'ils faisaient aux ombres de leurs morts, ils lui offraient sa part, et la jetaient dans le feu, le priant qu'il ne se courrouçât point contre eux, et qu'il ne punit point leur ingratitude. Son compagnon Sabinus pouvait se sauver, vu que non seulement Claudius lui avait donné la vie, mais même l'avait laissé en sa charge. Néanmoins se souvenant de ce qu'il lui avait promis, il ne voulut point survivre à son malheur ; tellement que se passant l'épée à travers du corps, il se défit d'une mort volontaire.

Quoi que Caligula fut un prince exécration, ses meurtriers ne méritaient pas une meilleure fin, et ce fut un acte d'une insigne justice de châtier leur perfidie, afin que l'exemple servit à assurer la vie des autres empereurs contre la fureur des séditions. On craignait que Claudius ne se montrât cruel, tant à l'endroit de ceux qui ouvertement avaient demandé qu'on rendît le gouvernement au peuple, qu'à l'endroit de ceux qui avaient brigué l'empire contre lui, ou qui avaient pu y parvenir, s'ils eussent eu autant d'ambition que de mérite. Néanmoins, non seulement il leur pardonna toute sorte d'offense, mais même il les éleva aux charges, et aux premières dignités de la république ; et outre cela, pour leur arracher de l'âme toute la crainte qu'ils avaient, il leur témoigna de bouche et par effet, que suivant l'exemple des Athéniens il voulait que l'amnistie et l'oubliance des injures fut introduite parmi eux. Il avait beaucoup de belles parties, et était savant et nourri aux bonnes lettres, mais il avait un corps sujet à beaucoup d'incommodités, même il était agité d'un continuel tremblement de tête et de main, et ne pouvait pas lui-même prononcer ce qu'il voulait dire dans le sénat, mais était contraint de s'expliquer par l'organe d'un autre. Il fut le premier qu'on vit à Rome se faire porter dans une litière, dont toutefois l'usage passa depuis en coutume parmi les personnes de moindre qualité. Cela ne lui tourna pas à blâme comme la compagnie des femmes et des affranchis, parmi lesquels il s'effémina, de sorte qu'il en perdit toute sa réputation. Et à la vérité il ne se trouva jamais prince de sa qualité sur qui ces sortes de gens aient eu tant de puissance comme ils en eurent sur son esprit. Car la mauvaise nourriture

qu'on lui donna dès le berceau, la rigueur que lui tinrent ses plus proches parents, entre autres son aïeule Lucia, sa mère Antonia, et la mauvaise habitude qu'il avait apportée au monde, lui abattirent entièrement le courage, et firent que pour assurer sa vie il s'étudia à montrer une grande stupidité en toutes ses actions, dont il fit mêmes quelques excuses en plein sénat. Ce n'était pas donc grande merveille que s'étant résolu à cette forme de vie retirée et pleine d'une apparente simplicité, il se laissât gouverner par des femmes et par des affranchis, qui étaient toujours à ses côtés.

Et de cette façon celui qui commandait à tout l'univers, était vraiment esclave, et soumis à une dangereuse tyrannie : vu que ces genres de personnes ayant tout pouvoir sur lui, en abusèrent insolemment, et lui firent faire beaucoup de choses indignes d'un si grand prince ; particulièrement au milieu des bonnes chères et des débauches, dans lesquelles il allait se plongeant. Outre cela il avait un naturel timide et aisé à épouvanter, et parmi ces frayeurs il n'était point capable de conseil. Cette imperfection servit grandement à ceux qui étaient autour de lui, pour lui faire faire tout ce qu'ils désiraient, mais il vaut mieux suivre l'ordre de sa vie. Comme il fut appelé à l'empire, le sénat lui décerna de grands honneurs, dont il ne refusa que le seul nom de [père de la patrie](#), qu'il ne laissa pas d'accepter peu de jours après. Il fut toutefois assez long-temps sans se présenter dans le sénat, d'autant que l'exemple du massacre de Caligula l'avait étonné ; et puis il savait que cette compagnie avait jeté les yeux sur beaucoup d'autres plus dignes que lui, auxquels il avait voulu déférer cette souveraine puissance. Il avait donc l'esprit plein de défiance, et pour pourvoir à sa sûreté, il voulut avoir des gardes qui ne permettaient point à ceux qui avaient affaire à lui de l'aborder, qu'ils ne les eussent premièrement fouillés pour savoir s'ils n'avaient point de poignards, ou d'autres armes cachées pour faire quelque méchant coup ; et quand il allait à quelque festin on le voyait environné de ses gardes qui avaient l'œil à tout ce qui se faisait, afin qu'on ne le peut surprendre. Cependant parmi l'oubliance des crimes de lèse majesté, dont il étouffa la recherche, s'il arrivait que quelqu'un de ceux qui l'avaient offensé fut accusé d'un autre crime, il faisait faire son procès, et s'il se trouvait coupable, il le faisait doublement châtier ; mais s'il se trouvait innocent, l'offense du prince ne ruinait point le mérite de sa cause. Il ôta toutes les impositions que Caligula, sans être pressé d'aucune juste nécessité, avait mises de nouveau sur les provinces de l'empire, et retrancha par même moyen toute les injustices qui avaient eu cours sous sa tyrannie, et toutefois ne précipita rien, mais attendit les occasions de faire toutes ces choses, sans témoigner aucune aigreur contre son prédécesseur. Il fit revenir de l'exil ceux qui avaient été confinez, et entre autres il attira ses deux nièces, les sœurs de Caligula, que cet inhumain frère avait reléguées, après leur avoir ravi l'honneur, mais il ne voulut pas accorder la grâce de pas un des bannis qu'après avoir eu là dessus l'avis du sénat.

Mais après qu'il eut ouvert les prisons, et rendu la liberté avec les biens à ceux qui avaient été calomnieusement persécutés, il fit faire justice de ceux qu'il ne pouvait sauver, afin de laisser toujours quelque exemple de sévérité qui retint chacun en devoir : mais il fit prendre soigneusement garde à ce qu'on ne punit pas les innocents au lieu des coupables. Et pour faire rendre la justice avec plus d'intégrité, il prit pour assesseurs les plus gens de bien du sénat, sans l'assistance et l'avis desquels, et des autres magistrats, il ne voulait juger aucune cause d'importance. Parmi les meubles de Caligula, on trouva divers poisons qu'il avait amassés pour perdre les premiers hommes de la ville. On y trouva encore les deux roolles où étaient écrits les noms de ceux qu'il voulait faire mourir ; et

outre cela on y trouva les lettres que Caligula avait feint de brûler, et que toutefois il avait réservées pour s'en servir en temps et en lieu contre ceux qui les avaient écrites. Il fit jeter les poisons dans le Tibre, qui en fut tellement infecté, que la plupart du poisson en mourut. Quant aux roolles des prétendus criminels, il fit mourir ce misérable Protogénès, l'un des ministres de la fureur de Caligula, à qui il les avait consignés : et pour ce qui regardait les lettres, il les montra, et à ceux qui les avaient écrites, et à ceux contre qui elles avaient été écrites, et puis les brûla sans y apporter aucune dissimulation. Là dessus le sénat voulant noter Caligula d'infamie, il s'y opposa, comme pour sauver l'honneur de sa dignité, cependant il fit enlever de nuit toutes ses statues, tant pour montrer qu'il détestait sa mémoire, que pour empêcher que sous couleur de les renverser, le peuple ne fit quelque sédition.

Après avoir retranché les abus introduits sous le règne de Caligula, il se mit à honorer la mémoire de ses ancêtres, et ordonna qu'on célébrerait des jeux solennels aux jours de la naissance de son père Drusus, et de celle de sa mère Antonia. Et outre cela, dédia et érigea une statue à Livia dans le temple d'Auguste, et voulut que les vestales en fissent le service, et que toutes les femmes jurassent par son nom. Il fit pareillement rendre de grands honneurs à Germanicus, et d'autres à la mémoire de Marc Antoine, dont le jour natal était celui même auquel se célébrait la naissance de son père Drusus. Il fit aussi achever l'arc de marbre, que le sénat avait fait commencer en l'honneur de Tibère. Mais quant aux honneurs qui lui furent décernés, excepté qu'il prit le titre de **père de la patrie**, il en usa assez modérément ; même il défendit par ordonnance publique d'adorer ses statues, et de leur faire des sacrifices, et outre cela se moquait de la vaine dépense qu'on faisait à dresser tant d'images et statues, dont tout était plein. Il défendit aussi les combats des gladiateurs, comme des spectacles d'inhumanité. Il maria ses deux filles sans beaucoup de pompe, l'une à Junius Silanus, et l'autre à un des héritiers de Pompée, auquel Caligula, qui prenait ombrage de tout, avait ôté le surnom de Grand, que Claudius lui redonna comme venant de ses aïeuls. Il honora grandement les magistrats, et à même temps que les consuls sortaient de leurs sièges pour parler à lui, il se levait aussi du sien pour aller au devant d'eux. Et comme un jour les tribuns l'allèrent trouver à son tribunal, il leur fit des excuses, de ce que le lieu était si étroit qu'il ne leur pouvait faire donner des sièges. Il mit ordre à la dépense des jeux et des spectacles : il cassa tous les testaments que Caligula avait extorqués des particuliers, et rendit aux vivants les biens qui avaient été ravis à leurs parents sous cette injuste prétexte. Il rendit les statues aux villes qui en avaient été dépouillées par Caligula, et rendit aussi à Castor et Pollux, leur temple qu'il leur avait ôté. Il rendit infâmes les danses qui avaient eu cours sous son prédécesseur. Il ordonna que ceux qui étaient issus du sénat, auraient des sièges particuliers pour voir les jeux du théâtre. Après avoir donné un combat de bêtes sauvages dans le cirque, il traita le sénat et les dames. Mais il donna bien d'autres témoignages de sa magnificence : car il restitua à Antiochus le royaume de Commagène, que Caius lui avait ôté après le lui avoir donné. Il tira des liens Mithridate roi des Ibériens, que Caligula y avait mis, et le renvoya libre dans son état. Il donna le Bosphore à un autre Mithridate descendu du grand Mithridate, et récompensa le roi Polemon d'une partie de la Cilicie : et pour ce qu'Agrippa, roi des Juifs, l'avait assisté à son avènement à l'empire, et avait grandement contribué à sa gloire, non seulement il lui confirma le royaume que Caligula lui avait donné, mais il lui bailla encore la Samarie et la Judée ; qui avaient appartenu à son aïeul Hérode, et y ajouta derechef Abella, et les terres voisines

du Mont Liban, et outre cela lui accorda les honneurs consulaires, et voulut que lui et son frère entrassent dans le sénat, et qu'on leur rendit des actions de grâces des services qu'ils avaient faits à la république en favorisant son empire. Tous ces témoignages de sa bonté et de sa modération lui acquirent durant un peu de temps un tel amour du peuple, qu'étant un jour allé à Ostie, et le bruit étant venu à Rome qu'il avait été assassiné sur le chemin, le peuple en conçut une si extrême douleur, qu'il commença au milieu de son étonnement à maudire les soldats comme des traîtres, et à détester les sénateurs comme des parricides, et cette rage dura jusqu'à ce qu'il fut rapporté que la nouvelle n'était pas vraie. Cependant il ne laissa pas d'y avoir des entreprises sur sa vie. On prit auprès de sa chambre un homme de la lie du peuple, qui portait un poignard pour le tuer : on prit aussi deux chevaliers qui avaient des épées de chasse pour l'assassiner, et furent convaincus de l'avoir attendu, l'un à la sortie du temple de Mars, et l'autre à la sortie du théâtre, pour faire ce massacre. Mêmes il y eut de grands hommes accusés d'avoir conspiré contre lui, entre autres Gallus Asinius, et Statilius Corvinus, furent trouvés avoir assemblé un grand nombre de serfs et d'affranchis pour remuer quelque chose : mais les desseins des conjurés ne prospérèrent pas, et semble que l'innocence des déportements de Claudius en ces commencements de son règne, méritait ce bonheur au cours de ses affaires.

Mais durant qu'il se montre ainsi doux et modéré en sa façon de régner, sa femme Messaline secondée par un Narcissus, et par quelques autres affranchis, déshonore tout son empire, et le flétrit d'un éternel opprobre. Cette impudique princesse irritée de ce que Julia fille de Germanicus, ne l'honorait pas tant qu'elle désirait, et d'ailleurs jalouse de ce qu'étant plus belle qu'elle, il pouvait arriver que Claudius, quoi que son oncle, en devint amoureux, vu même la privauté qu'elle avait en son cabinet ; lui dressa une partie, et entre autres crimes l'accusa d'adultère, et la fit bannir de Rome, et enfin la fit massacrer comme une méchante. Cette grande lumière de la philosophie morale, Sénèque, qui avait déjà commencé à paraître sous l'empire de Caligula, eut part à la disgrâce de Julia, et fut relégué aussi bien qu'elle comme complice de son infamie : mais certes il prit mal à Claudius d'avoir traité si indignement ce grand esprit, qui flétrit depuis la mémoire de ce prince d'une infamie que le temps n'a pu encore effacer. Cependant le sénat porté à toutes sortes de flatteries, persuada à Claudius de recevoir les honneurs du triomphe, à raison du succès de la guerre de Mauritanie, à laquelle non seulement il n'avait pas assisté, mais même elle ne s'était pas faite sous son règne. Cette même année Sulpicius Galba, qui depuis fut empereur, emporta une belle victoire sur les Cattes, peuples de Germanie, où Galinius défit aussi les Marses, et acquit encore cette particulière gloire, qu'il recouvra l'aigle ou l'enseigne qui restait seule entre les mains des barbares de la défaite de Varus. L'année suivante les maures recommencèrent la guerre, mais ils furent bientôt réprimés par la vaillance de Suetonius Paulinus, qui courut toutes leurs terres jusqu'au Mont Atlas. Son successeur Fidius Geta, suivant ses pas marcha contre leur armée, conduite par Salabus, et la défit par deux fois, mais en suite il lui arriva un grand malheur, qui toutefois ne fut pas de longue durée par l'assistance qu'il trouva dans le pays. Salabus, qui comme nous venons de dire, menait l'armée de ces africains, ayant été défait, laissa sur les advenues quelques troupes, afin d'arrêter ceux qui voudraient le poursuivre, et se jeta dans les déserts parmi les sablons pour se sauver de la furie de ses ennemis. Fidius eut bien le courage de l'aller chercher dans ces déserts ; et d'autant que parmi l'ardeur et la sécheresse de cette province, il y avait danger que ses troupes ne pâtissent beaucoup, il fit charger autant d'eau que ses gens en purent

porter. Mais comme elle fut toute bue, il se trouva en une perplexité incomparable, d'autant que les romains n'étaient pas accoutumés à endurer la soif, comme les barbares, qui outre cela savaient le pays et les lieux où il y avait quelques sources. Étant en cette extrême détresse avec son armée, il se présenta à lui un homme du pays allié des romains, qui pour le tirer de cette peine, lui conseilla de se servir d'enchantements, l'assurant que c'était le moyen d'avoir de l'eau, comme il disait l'avoir éprouvé. Fidius ajoutant foi à cet homme, employa les secrets abominables de la magie, et à même temps il tomba une si grosse pluie du ciel, qu'elle éteignait la soif des romains, et effraya l'armée des mauritaniens, qui s'imaginèrent que le ciel était propice, et combattait pour les adversaires. De cette sorte la Mauritanie fut pleinement subjuguée et assujettie à l'empire romain. Claudius fut conseillé de partager cette grande province, d'en faire deux gouvernements, et de les donner à deux chevaliers. Il exerçait en ce temps-là le consulat, et avait pour collègue C Larius, auquel il prolongea cette charge pour toute l'année, et quant à lui il ne la fit que durant deux mois, à la fin desquels il la laissa à son collègue, mais en la quittant, il prêta le serment au nom d'Auguste, et voulut que tous les autres fissent le semblable, sans souffrir qu'il se prêtât en son nom. Il eut l'œil sur ceux qui avaient le maniement du trésor et des réparations publiques, et reforma tout ce qu'il trouva digne de son sein, sans toutefois poursuivre en justice les officiers de la république, quoi qu'ils eussent mal-versé en leur charge. Au reste il ne s'arrêtait pas à un nombre déterminé de ces officiers et gouverneurs de la chose publique, mais en créait selon l'exigence des affaires, tantôt douze, tantôt dix-huit, tantôt plus, et tantôt moins.

Il se leva en ce temps-là une étrange famine à Rome, qui en fut grandement travaillée. Claudius s'efforça d'y mettre un tel ordre, que non seulement le peuple fut soulagé de la misère présente, mais aussi qu'à l'avenir ce malheur n'arrivât plus. Tout le grain qui se mangeait à Rome y venait d'ailleurs par la commodité de la mer et des rivières. À l'embouchure du Tibre, il y avait du danger à aborder, et les vaisseaux n'y pouvaient entrer qu'avec un extrême péril, n'y ayant point de port commode pour les recevoir ; de manière que l'empire de la mer était presque inutile à la ville de Rome, principalement en hiver, durant lequel personne ne voulait s'exposer au hasard de perdre sa marchandise. Claudius considérant cette incommodité, se résolut d'y faire bâtir un port, mais s'informant des architectes à quoi en pourrait monter la dépense, ils lui répondirent qu'ils croyaient qu'il faudrait employer une somme qu'il ne voudrait pas tirer de ses coffres, se figurant que l'excessive dépense qu'il fallait faire, lui ôterait l'envie d'entreprendre ce grand ouvrage : toutefois cela ne l'étonna pas ; mais il se proposa de faire une chose digne de la grandeur et de la puissance romaine. Car il fit faire une fosse de prodigieuse grandeur, et la fit revêtir toute de pierre dure, afin qu'elle servit comme de canal pour recevoir la mer, et outre cela à force de gazons et de terre, il fonda une île des deux côtés du port, et au milieu de l'île, il fit élever une tour pour servir de fanal aux vaisseaux qui y abordaient. Ce dessein lui réussit mieux que celui du lac de Fuscine, où il fit beaucoup de dépense pour le faire décharger dans le Tibre, tant afin de rendre ce grand fleuve plus navigable, que pour faire aux environs de là un lieu de pâturages, en vidant les marais.

Durant toutes ces choses il fit beaucoup d'ordonnances, qu'il serait trop ennuyeux de rapporter : entre autres il commanda à ceux auxquels il avait donné des gouvernements, de partir de la ville, et d'aller faire leurs charges dans les provinces. Et par un même moyen il défendit à ceux qu'il avait avancé aux

charges, de lui en faire des remerciements dans le sénat, alléguant que ces actions de grâces semblaient témoigner qu'ils les avaient ambitieusement désirées de lui, au lieu que c'était lui qui leur avait de l'obligation de ce qu'ils l'assistaient en la pénible administration de l'empire : ajoutant outre cela, qu'au cas qu'ils se gouvernassent en gens de bien, il leur en donnerait de bien plus glorieuses louanges. Il se montra populaire, en ce qu'il allait visiter ceux du sénat qui étaient incommodés, qu'il se trouvait volontiers parmi eux aux jours de fêtes, pour passer le temps en leur compagnie. Et puis il tenait une telle modération en ses autres déportements, qu'il ne voulut rien faire d'extraordinaire à la naissance de son fils Britannicus, et ne souffrit pas que l'on donnât ni à Messaline, ni à lui, le nom d'Auguste.

Ce désir de plaire au peuple, fit qu'il acquit une mauvaise réputation en le voulant contenter. Car il fut blâmé d'avoir trop de passion, et de prendre une trop furieuse volupté à voir les combats des bêtes sauvages et des gladiateurs. Ce qui en rendait les spectacles horribles, c'était qu'il n'y mourrait guère des bêtes brutes, au lieu qu'il y avait un nombre infini d'hommes qui s'entre-tuaient, ou qui étaient dévorés par les bêtes sauvages. Au reste il détestait la perfidie des serfs et des affranchis, qui sous les persécutions de Tibère et de Caligula avaient trahi leurs maîtres, et accusé leurs seigneurs. Il en fit mourir plusieurs, et livra les autres à leurs maîtres pour en faire justice. La vengeance passa si avant, que y ayant sur la place où se faisaient les exécutions, une statue d'Auguste, il commanda qu'on la transportât ailleurs, **de peur**, disait-il, **qu'elle ne vit toujours du meurtre et du sang, si on ne la tenait perpétuellement voilée** : en quoi certes il s'immola à la risée du monde, vu qu'il fit démonstration de craindre que ces inhumains spectacles n'offensassent une statue insensible ; et toutefois il en paissait tous les jours ses yeux, et les contemplait avec une brutale volupté. Néanmoins la familiarité qu'il montrait au peuple en ces spectacles, le fit aimer aux romains, qui du commencement rejetèrent la haine des massacres sur Messaline et sur les affranchis, qui avaient tout pouvoir sur son esprit, qu'ils mettaient en fureur par les frayeurs et les soupçons qu'ils lui donnaient de tous ceux auxquels ils portaient quelque inimitié. Car comme ils avaient résolu la mort de quelqu'un, ils rendaient le courage ou la puissance de celui-là formidable à Claudius, et là dessus ils extorquaient de lui un arrêt de mort contre l'accusé. Ce qui était tellement contraire au naturel de Claudius, que bien souvent il arrivait qu'après avoir condamné quelqu'un en sa colère, il ne s'en souvenait plus depuis, et bien souvent après l'exécution il demandait ceux qui avaient été fait mourir : et comme on lui déclarait leur désastre, il témoignait en avoir un extrême regret, et une douleur bien sensible. On lui fit commencer ces détestables cruautés par Caius Appius Silanus, que Claudius fit venir de son gouvernement d'Espagne, pour lui faire épouser la mère de Messaline, qui depuis fut cause de sa ruine. Cette abandonnée et lascive princesse devenue amoureuse de lui, se figurant que l'alliance qu'il avait prise avec sa mère devait servir à son impudicité, se mit effrontément à le solliciter : mais Silanus rejetant constamment une si infâme et si abominable poursuite, lui fit paraître l'horreur qu'il avait de son effronterie, dont se sentant offensée, elle se résolut de le perdre par ses calomnies, et d'animer le prince contre lui pour opprimer son innocence, qu'elle n'avait peu souiller. Croyant que Narcisse était un puissant instrument pour conduire cette trame, elle le pratiqua, et tous deux ensemble considérant qu'il n'y avait point de vrai crime dont on pût charger Silanus, eurent recours à un détestable artifice. Narcisse feignant d'avoir eu un songe effroyable, s'en alla au lever de Claudius, et lui en fit le récit, et le trouvant encore dans le lit, lui dit tout tremblant, qu'il

avait songé qu'il le voyait inhumainement massacrer par les mains de Silanus. Messaline qui était couchée auprès de son mari, fit là dessus de l'étonnée, et se mit à exagérer l'horreur de ce songe ; de sorte qu'elle le mit en fureur contre Silanus, et l'effraya tellement qu'il commanda aussitôt qu'on le fit mourir. Cette inhumanité si pleine d'injustice, fit perdre à Claudius toute la créance qu'il avait acquise dans le peuple : de manière que plusieurs voyant qu'il ne fallait plus rien attendre, ni de juste, ni de modéré, d'un prince qui se laissait gouverner par une si cruelle femme, conjurèrent contre lui, et s'efforcèrent de l'ôter du monde. Entre autres Annius Vinicianus, l'un de ceux que le sénat jugea digne de l'empire après la mort de Caligula, craignant qu'en fin Claudius ne lui dressât quelque partie pour le perdre, voulut le prévenir, et conspira contre sa vie. Mais parce qu'il se voyait trop faible pour exécuter une si périlleuse entreprise, il s'adressa à Furius Camillus Scribonianus gouverneur de Dalmatie, qu'il trouva disposé à recevoir ces impressions ; parce qu'il était aussi l'un de ceux dont Claudius avait de l'ombrage. Scribonianus avait une puissante armée composée tant de légions romaines que de soldats étrangers ; et outre cela il y eut beaucoup de sénateurs et de chevaliers qui s'allèrent joindre à lui pour entrer en ce parti. Toutefois cette conjuration fut bientôt dissipée, d'autant que les légions qui avaient prêté le serment à Scribonianus, se préparant afin de marcher contre Claudius, qu'on disait être en chemin pour les venir combattre, comme leurs capitaines voulurent prendre les aigles, et lever les enseignes, ils ne purent les arracher, ni mêmes les remuer du lieu où elles étaient plantées. Ce qui leur fit croire qu'ils n'entreprenaient point cette guerre sous de bons auspices, et pour cette raison protestèrent à leurs capitaines, qu'ils ne voulaient point avoir de part à une conjuration qui apporterait de malheureux changement à l'état, et d'horribles ruines à la république. Scribonianus étonné de ce langage, quitta l'armée, et s'enfuit en l'île d'Issa, où il se défit lui-même pour éviter la punition de son crime. Claudius de son côté sut extrêmement bon gré, et fit de grandes largesses aux soldats qui l'avaient délivré d'un si puissant et si formidable ennemi, et auquel même il avait été prêt de céder l'empire, si les légions ne lui eussent fait ce signalé service.

Aussi outre l'argent qu'il leur distribua, il voulut que le sénat leur donnât le nom de *fidèles et pieuses légions*, comme à celles qui avaient sauvé l'état et le prince. Cependant Claudius fit rechercher tous les complices de cette conjuration, dont plusieurs suivants l'exemple du chef, se tuèrent eux-mêmes, et entre autres ce Vinicianus, dont nous avons parlé. Messaline et Narcisse se servant de cette occasion, lâchèrent les rennes à l'insolence, à la cruauté et à la fureur pour assouvir leurs vengeances. Alors on vit renaître le siècle de Tibère, et ne furent plus qu'accusations, que calomnies, que gênes, que tortures, que massacres, et qu'horreurs. Les serfs et les affranchis, contre les anciennes lois, étaient reçus à témoigner contre leurs maîtres : on mettait à la gêne les plus illustres personnages de la ville, sans distinction de qualités, encore que Claudius à son avènement à l'empire eut juré de ne permettre jamais qu'on mit un homme libre à la question. Les femmes furent enveloppées en ce malheur. Les corps des misérables, soit de ceux qui étaient exécutés dans les prisons, soit de ceux qui mouraient hors de la ville, étaient portés aux gémonies, comme charognes de criminels. Et néanmoins parmi tant de rage il y en eut des plus coupables, qui rachetèrent leurs supplices par l'argent qu'ils donnèrent à Messaline, à Narcisse, et à ses compagnons. Plusieurs des enfants de ceux qui avaient été exécutés, obtinrent grâce des biens de leurs pères par la faveur de ces affranchis.

Ce qu'il y avait de plus inhumain en ces exécutions, c'était que Claudius lui-même assistait au jugement, ayant autour de lui les magistrats de la ville avec une grande suite d'affranchis, qui pour plaire à leur maître faisaient toutes sortes d'outrages à ceux qui étaient accusés. Et néanmoins il s'en trouva qui parlèrent hardiment au milieu des supplices ; entre autres un Galesus affranchi de Scribonianus, étant présenté pour être condamné, Narcisse s'approcha de lui, et d'une parole arrogante, lui demanda ce qu'il eut donc fait si son maître fut parvenu à l'empire ? à quoi il répondit : que j'eusse fait ? Je me fusse tenu doucement derrière lui sans dire une seule mauvaise parole à personne : taxant par cette répartie l'impudence de Narcisse, qui parlait devant son maître. Arria femme du consul Cecinna Paetus, donna bien une autre preuve de la grandeur de son courage : car voyant que son mari se trouvait étonné des frayeurs de la mort, elle prit le poignard, s'en ouvrit l'estomac, et le retirant tout sanglant le lui montra et lui dit, vois-tu, Paetus, cela ne fait point de mal ; de sorte qu'elle l'anima par son exemple à se défaire lui-même, pour éviter la cruauté des bourreaux. Elle en fut louée, parce que cela arriva en un temps, auquel le malheur de Rome était tel, que lors il n'y avait autre vertu qui eut cours, que celle qui enseignait à mourir constamment pour se tirer de misère.

Après cela, Claudius étant consul pour la troisième fois, abolit beaucoup de sacrifices et de fêtes que l'effrénée superstition des romains avait tellement multipliées, que la république en recevait un notable intérêt. Il fit réduire le tout à un plus petit nombre pour la commodité du peuple. Il ôta à plusieurs les biens que Caligula leur avait inconsidérément donnés. Il chassa les gouverneurs dans leurs provinces, parce que la douceur de la ville les y retenait trop long-temps au préjudice de leurs charges. Il soumit au joug de la servitude ceux de Lycie, parce qu'en un tumulte populaire ils avaient massacré quelques romains. Après cela il ajouta leurs pays au gouvernement de Pamphylie. Et là dessus ces misérables peuples ayant envoyé un ambassadeur, qui tirant son origine de leur contrée, était néanmoins né à Rome, comme il se présenta devant Claudius pour excuser cette insolence, Claudius l'interrogea en langage latin ; et comme il vit que cet ambassadeur ne l'entendait pas, il lui ôta le droit de citoyen romain, alléguant pour sa raison, qu'il n'était pas raisonnable, que celui qui n'entendait pas le langage jouît des privilèges de la ville. Il ôta le même droit à plusieurs autres qu'il crut ne le mériter pas, mais il le donna assez inconsidérément à d'autres qui n'en étaient pas dignes.

Car d'autant que les citoyens romains étaient en plus grande estime, et en plus grande considération que les étrangers, il y avait presse à en chercher l'honneur, et plusieurs en achetaient la qualité de Messaline et des affranchis, qui avaient toute sorte de puissance sur l'esprit du prince. Cela en rendit la poursuite si vile, qu'on disait dans Rome qu'on la pouvait obtenir pour un morceau de verre. Non seulement cette qualité, mais toutes les charges des armées et de la ville étaient comme à l'encan par l'avarice de Messaline et de ses complices ; dont la fureur passa jusqu'à vouloir persuader à Claudius de punir ceux qui ne le faisaient pas leur héritier par leur testament. Il rejeta leurs persuasions, et défendit de punir personne pour un sujet si injuste. Cependant il passait son temps aux spectacles, et à regarder les combats des gladiateurs, entre lesquels il vit celui que les prêteurs donnèrent au peuple pour célébrer la naissance de son fils.

Parmi tout cela, Messaline ne se contentant pas de vivre dissolument, contraignait encore les autres dames à imiter son impudicité, et monta à ce comble d'impudence, qu'elle en prostitua plusieurs dans son palais aux yeux de leurs maris : et comme elle trouvait des maris faciles à souffrir ce déshonneur,

elle les avançait aux charges, au lieu qu'elle s'efforçait de ruiner ceux qui ne pouvaient endurer une si honteuse infamie. Elle déroba long-temps la connaissance de ses crimes à Claudius, d'autant qu'elle s'accommodait aussi à sa passion, et lui fournissait des filles qu'elle mettait dans son lit durant qu'elle passait son temps avec ses adultères. Et outre cela, si elle découvrait quelqu'un qui le voulût avertir, elle le prévenait, ou en le corrompant, ou en le faisant mourir. Durant que ces choses se passaient à Rome, il se leva quelque tumulte en Angleterre, où Claudius se résolut d'envoyer une armée sous la conduite d'un illustre capitaine nommé Plautius, sénateur romain, qui s'étant acheminé dans les gaules y trouva les soldats mal affectionnez à ce voyage, et n'y entendit que cris de personnes qui se plaignaient qu'on les voulait mener faire la guerre hors de l'univers. Mais comme un jour ils virent Narcisse monter dans le tribunal de leur chef, et prendre la hardiesse de vouloir haranguer l'armée, cette audace les emplit tant de dépit et d'indignation, qu'ils firent un cri **que les saturnales se célébraient parmi eux** : parce qu'aux saturnales les serviteurs prenaient l'habit et puissance de leurs maîtres. Et à même temps s'offrirent à Plautius, et passèrent de leur bon gré en Angleterre. Le général fit trois flottes de son armée, qui toutes coururent fortune sur la mer ; mais une torche ardente, qui au milieu de la tempête parut aux yeux des soldats allant de l'orient à l'occident sur la route de leurs vaisseaux, leur fit reprendre courage ; de sorte que sans aucune résistance, ils abordèrent dans l'île, d'autant que les Anglais se fiant à l'orage, et croyant qu'il dissiperait tous leurs navires, ne s'étaient point préparés à leur défendre l'entrée de leurs ports. C'est pourquoi, comme ils virent les romains entrez dans leur pays, ils eurent recours à la fuite, et s'allèrent cacher dans leurs bois et dans leurs marais, se figurant que l'armée se déferait d'elle-même, et qu'il lui arriverait comme il était autrefois arrivé à celle de César, qui fut contraint d'en sortir sans rien faire. Cependant Plautius surmonta par son industrie et par sa vaillance toutes les difficultés qui se présentèrent en cette fâcheuse guerre. Comme les peuples de cette île reconnaissaient divers rois, aussi avaient-ils sur les bras diverses armées : mais les Allemands accoutumés à passer à nage les grandes rivières, le servirent si courageusement qu'ils lui donnèrent moyen de préparer à Claudius la matière d'un plein triomphe.

Vespasien qui depuis fut empereur, son frère Sabinus et Fidius Geta acquirent bien de l'honneur à cette guerre, à raison des grandes preuves qu'ils y firent de leurs courages. Le dernier, encore qu'il n'eut jamais été consul, y acquit les honneurs du triomphe qui lui furent décernés pour récompenser sa valeur. Plautius voyant qu'il avait affaire à une nation vaillante et opiniâtre, ne voulut point pousser plus avant ses victoires, mais s'en retourna à Rome vers Claudius, pour savoir quelle était sa résolution touchant cette guerre. Il le trouva empêché à faire de grands préparatifs pour s'y acheminer en personne. Il avait même fait provision d'éléphants pour rendre son appareil plus terrible. Comme Plautius l'eut pleinement éclairci des affaires d'Angleterre, il se résolut de partir, et après avoir laissé la charge de la ville à Vitellius qui était son collègue au consulat, il passa par mer à Ostie, de là à Marseille, et puis se rendit partie par terre, partie par eau vers l'Angleterre. À son arrivée il trouva les Anglais en armes, et tous prêts à recevoir la bataille, mais ils ne purent soutenir l'effort des romains qui taillèrent en pièces une partie de leur armée, mirent les autres en fuite, et se rendirent maîtres de la principale ville où résidait d'ordinaire Cynobellinus l'un des rois de cette île. Les diverses victoires qu'il obtint lui acquirent le nom d'empereur ou de général d'armée, qu'il prit par plusieurs fois, encore que selon les lois, à une même guerre, où mêmes il y avait eu plusieurs combats, on ne le prit d'ordinaire

qu'une fois seulement. Il ôta les armes aux Anglais, afin que si le désir de remuer leur venait, ils n'en eussent pas la puissance. Il confirma le gouvernement de l'île à Plautius, et lui laissant la charge d'achever cette conquête, reprit le chemin de Rome, où il envoya ses deux gendres Pompeius et Silanus dire des nouvelles du succès de son voyage.

Le sénat ayant reçu cette heureuse nouvelle, pour honorer le prince ordonna qu'il serait surnommé **Britannicus**, du nom de l'île conquise, lui décerna le triomphe, des jeux anniversaires, et des arcs chargés de trophées. Et pour étendre ses honneurs ordonna encore que son fils porterait le nom de **Britannicus** : que Messaline succéderait à toute la gloire de Livia, qu'elle aurait le premier rang en la compagnie, et qu'elle irait en carrosse. Et pour abolir entièrement la mémoire de Caligula, il arrêta outre cela, que l'on fondrait toute la monnaie où son image se trouverait gravée. Messaline en fit faire une statue à un comédien de Caligula, dont elle était devenue éperdument amoureuse, et duquel elle avait joui par un artifice digne d'une femme de son métier. Car l'ayant trouvé rétif à lui accorder ce qu'elle désirait si lascivement, elle lui fit commander sous autre prétexte, qu'il eut à obéir absolument à tout ce qu'elle demanderait de lui ; qui fut encore une ruse dont elle se servit en beaucoup d'autres occasions, comme pour rendre son mari complice de ses horreurs et de ses crimes. Au reste Claudius entra dans Rome avec la pompe du triomphe, où il ne manquait rien de la gloire accoutumée. Il fit une si grande part de ses honneurs à toutes sortes de personnes, que la dignité en fut moins prisee, vu qu'il y eut même un lacédémonien de médiocre condition, qui outre ses honneurs du triomphe, obtint encore de lui les ornements consulaires. Pour convier le reste de l'île à se rendre franchement, il fit déclarer que tous les traitez que lui ou ses lieutenants avaient faits, seraient tenus inviolables, comme faits par le sénat et par le peuple romain. Il remit l'élection des gouverneurs de l'Achaïe et de la Macédoine à son ancienne forme, interrompue sous Tibère, qui y envoyait non ceux à qui il eschait par sort, mais ceux qui avaient de la faveur auprès de lui. Il changea aussi l'état des finances, en ôta le maniement aux prêteurs, et le redonna aux trésoriers qui l'avaient toujours eu. Il ôta la liberté aux Rhodiens, d'autant qu'ils avaient eu l'effronterie d'attacher en croix quelques romains. Il chassa du sénat Umbonius Silio gouverneur de la Bétique, accusé de n'avoir pas envoyé des provisions à l'armée d'Afrique, comme sa charge l'y obligeait. Cette accusation lui fut suscitée par les affranchis qui aspiraient à ses biens, se figurant d'en obtenir la confiscation. Toutefois Claudius tenait encore quelque mesure en cela. Et mêmes ayant condamné un gouverneur de province à l'exil, il sauva au fils tout le bien qu'il avait acquis durant son gouvernement, sans laisser cette proie à ceux qui la poursuivaient. Il apporta encore quelques autres règlements aux affaires ; mais il n'est point nécessaire d'en enfler cette histoire. Il fit faire des jeux qu'il avait promis lors qu'il entreprit le voyage d'Angleterre, et fit distribuer au peuple une notable somme d'argent. Prévoyant que l'éclipse du soleil devait arriver à son jour natal ; et appréhendant que le peuple n'en convertit l'accident en un présage de malheur, et là dessus n'excitât quelque tumulte, il voulut préparer les esprits à ne s'en étonner point par un discours qu'il en fit, auquel il expliqua les causes, les particularités, et les circonstances de cette éclipse, afin que quand elle serait arrivée, on vit qu'il n'y avait rien d'extraordinaire.

Il n'y eut point de plus certains présages de sa ruine, que la licence qu'il donna à Messaline et à ses affranchis, de persécuter les plus illustres personnages de l'empire. Valerius Asiaticus fut un de ceux qui sentirent les effets de leur violence. Se voyant nommé pour la seconde fois consul, il eut peur que cet

accroissement de gloire ne lui suscitât de l'envie ; en suite de quoi il délibéra de se démettre de sa charge, afin de se mettre à couvert de la tempête ; néanmoins il en fut bientôt surpris, et ses richesses furent cause de son naufrage. Il avait acquis les superbes jardins de Lucullus. Messaline les voulait avoir, et ne le pouvant qu'en le faisant mourir, elle lui suscita des accusateurs. Les principaux furent Silius, et Sosibus précepteur du jeune prince, qui s'adressant à Claudius, lui remontra, que ces personnes puissantes n'obéissaient qu'à regret ; qu'Asiaticus ayant été le principal instrument du massacre du dernier empereur, faisait trophée de cette audace ; qu'il s'insinuait dans les esprits par la réputation de son parricide ; qu'il ne tarderait guère à se rendre dans les armées de Germanie, où il avait ses intelligences pour faire remuer les provinces contre lui. Claudius sans faire une plus exacte recherche, l'envoya prendre à Baies où il passait son temps. Comme il lui fut présenté dans sa chambre, sans se montrer étonné, il se défendit si courageusement, qu'il fit rougir Silius, et outre cela arracha des pleurs à Claudius et à Messaline mêmes. Mais cette louve étant sortie de la chambre de l'empereur pour essuyer ses larmes, conjura Vitellius qu'elle rencontra, de ne laisser point échapper Asiaticus, et de trouver moyen de le perdre. Ce méchant rencontrant l'esprit de Claudius disposé à délivrer Asiaticus qui avait produit de grandes preuves de son innocence, jusqu'à avoir fait apparaître que ceux qu'on disait avoir eu part à ses conseils et à sa conjuration, ne le connaissaient pas seulement, mais en prenaient un autre pour lui, choisit un autre chemin pour le ruiner, en obligeant Messaline. Il feignit d'être de longue-main ami d'Asiaticus, et venir de sa part, afin de supplier l'empereur que par une singulière faveur il lui permit de faire choix du genre de sa mort, et conjura avec des chaudes larmes de ne refuser pas cette grâce à son ancien compagnon, qui au reste avait fait de grands services à la république. Claudius ajoutant foi aux feintes larmes de Vitellius, se figura que c'était la conscience et le remords du crime qui portait Asiaticus à ce désespoir, et là dessus commanda qu'on lui allât dire qu'il laissait en sa liberté l'élection du genre de sa mort. Asiaticus sans s'effrayer continua les mêmes exercices qu'il avait accoutumé de faire, se mit à table, fit bonne chère, devisa avec la compagnie, et après s'être seulement plaint qu'il fut bien mort plus honorablement par les artifices de Tibère, ou par la violence de Caligula, que par les fraudes de Messaline, et par l'impudique bouche de Vitellius, il s'ouvrit les veines, et mourut avec une prodigieuse constance. Asinius Gallus frère utérin de Drusus, fut aussi accusé d'avoir conjuré contre le prince, mais Claudius se contenta de l'envoyer en exil. Cette modération lui acquit quelque louange d'humanité : toutefois il n'y eut rien qui le fit tant bénir par les romains, que la sévérité dont il usa à l'endroit d'un affranchi qui avait osé accuser son maître devant le tribun du peuple, car il le fit mourir avec ses complices, et défendit que personne n'assistât les serviteurs qui poursuivraient leurs maîtres en justice. En récompense aussi pour aller au devant de la cruauté des maîtres qui avaient de coutume de chasser leurs serfs quand ils étaient malades, et de les renchaîner quand ils étaient guéris ; il ordonna que ceux qui en auraient chassé quelqu'un, n'auraient point de droit de le reprendre, si par son industrie il revenait en santé. Parmi les rayons de sa justice, tout le monde avait honte de sa stupidité, qui était telle, que Messaline et ses affranchis le changeaient comme ils voulaient, et lui faisaient faire tout ce qui leur montait en l'esprit, sur tout le peuple avait pitié de ce qu'il ne savait rien de l'infamie de sa maison, ni de l'effronterie de cette louve qui se faisait entretenir par un comédien durant que son mari s'amusait aux spectacles des théâtres. Car il se montra si simple en ce malheur, qu'un jour ce comédien étant absent du théâtre, et le peuple le demandant à cause des tours de souplesse

auxquels il excellait, le pauvre prince pensant qu'on le lui demandât, s'excusa qu'il n'était pas en sa compagnie. Ce qui fit connaître qu'il ne savait pas ce qui se passait en son palais, encore que personne même de ses ennemis ne l'ignorât.

Autant qu'il était sévère aux affranchis des autres, autant aussi était-il indulgent à l'endroit des siens : entre lesquels il se trouva un Polybius, qui en plein théâtre se voyant regardé du peuple, parce que le comédien avait récité un vers qui disait **qu'un esclave devenu heureux était insupportable**, pour se venger de cet opprobre, comme s'il eut peu prétendre à l'empire, repartit en présence de l'empereur : **on a vu de grands rois pris d'entre les bergers**. Et toutefois Claudius ne fit nulle démonstration de le trouver mauvais. C'est ce Polybius auquel Sénèque écrivit une consolation sur la mort de son frère qui est demeurée parmi ses autres écrits, avec quelque infamie de ce grand homme, qui à la vérité flatte trop servilement cet affranchi, mais il faut donner cela à la douleur de son exil. Cependant les accusations et les calomnies continuaient à Rome, et Messaline ne perdait point temps, mais assistée des affranchis animait de plus en plus ce stupide prince à la ruine des plus illustres citoyens. La jalousie qu'elle portait à Poppée fit qu'elle la persécuta de sorte, qu'elle se fit elle-même mourir sur l'avis que Messaline pour la mettre au désespoir, lui fit donner, qu'on allait la rechercher de ses adultères avec le comédien Mnester, ou bien comme veulent les autres, avec Valerius Asiaticus, qui aussi avait été accusé de l'avoir entretenue. Scipion mari de Poppée usa d'une grande modération au sujet de sa condamnation : car comme on lui demanda son avis si elle devait mourir, voyant que toutes les voix allaient à la condamner, il ne dit autre chose, sinon : **vous devez croire, messieurs, que puis que j'avais la même opinion de ses déportements que tous les autres, je suis aussi du même avis qu'eux au jugement qu'on en doit faire**. Voulant témoigner par là que la passion de mari ne le faisait pas fléchir au pardon de ses crimes, et que la rigueur de sa dignité de sénateur ne l'emportait point à une excessive sévérité.

Après cela Claudius fit convoquer le sénat, où Suilius poursuivant ses accusations, chargea entre autres deux sénateurs romains, d'avoir prêté leurs maisons aux plaisirs de Poppée et de Mnester, ou de Valerius Asiaticus selon les autres. Outre cela on reprocha à l'un d'eux qu'il s'était vanté d'avoir songé **qu'il voyait Claudius environné d'une couronne d'épines renversés sur le derrière de la couronne** : et d'avoir dit, **que c'était un présage de la future famine**. Ce songe fut encore rapporté autrement, comme s'il eut dit qu'il l'avait vu **environné d'une couronne de pampres de vigne pâles et blanchissants** : et d'avoir ajouté, **que c'était un signe qu'il mourrait à l'automne**. Tant y a que l'on ne fit point de doute que son songe, quel qu'il eut été, n'eut été cause de sa ruine et de celle de son frère. Les délateurs ordinaires furent récompensés de leurs calomnies : Crispinus eut de l'argent, et les ornements de la préture. Vitellius fit reconnaître les services de Sosibius, alléguant **qu'il conduisait heureusement les affaires de l'empereur par ses bons conseils et qu'il formait la jeunesse de son fils Britannicus par ses sages enseignements**. Cela haussa le courage à Suilius, qui poursuivit plus chaudement que jamais ses accusations contre toutes sortes de personnes : et outre cela trouva beaucoup de gens qui imitèrent sa fureur. À quoi ils étaient encore plus puissamment induits par la stupidité du prince, qui ayant retiré à lui la disposition de toutes les charges des magistrats, et toute la puissance des lois, avait ouvert la porte aux brigandages. On se plaint des avocats de ce siècle-là, qui rendaient leurs âmes et leurs langues vénales pour opprimer les innocents. On voulait faire une loi pour réprimer cette licence, mais la flatterie fut victorieuse. Ceux qui se servaient de leur impudence, prirent le

voile de la justice pour la couvrir, alléguant : que si l'on ôtait les récompenses à l'éloquence, on ne trouverait plus personne capable de plaider les causes, et défendre les plus faibles contre les plus puissants, qui était l'office des avocats, qu'on désespérerait si on venait à leur retrancher leurs salaires. Claudius persuadé par ces remontrances, ne voulut point qu'on les recherchât, mais se contenta de régler leurs taxes pour l'avenir.

Durant ces tyrannies de Rome, la discorde s'alluma entre les Parthes, par les entreprises de Mithridate qui avait régné en Arménie, et qui avait été prisonnier sous l'empire de Caligula. Claudius l'avait renvoyé en Arménie pour sonder les esprits des Parthes, et pour les solliciter à secouer le joug de Gotarzes, qui était parvenu à la royauté par le meurtre de son frère Artabanus. Mithridate avait un frère roi des Ibériens nommé Pharasmanes, qui lui offrait son assistance, et qui l'animait à cette glorieuse conquête, lui représentant que les grandes affaires de cet état-là étaient en balance et fort douteuses, et que pour les moindres, personne n'en avait guère de soin, à cause de la division des peuples, qui envenimés contre le tyran Gotarzes à cause des parricides, avaient appelé à leur secours son frère Bardanes, qui l'avait réduit à une grande perplexité.

Mithridate se servant de l'occasion, occupa l'Arménie avec les armes des Romains et des Ibériens, par l'assistance desquels il força les places, et défit en bataille Demonactes, qui s'osa présenter pour le combattre. Cotys roi de la basse Arménie, qui voulait s'opposer à cette conquête, fut retenu par l'autorité de l'empereur, qui lui écrivit, et lui défendit de traverser Mithridate qu'il avait pris en sa protection. Cependant les deux frères qui disputaient l'empire des Parthes, s'accordèrent et s'entre embrassèrent auprès des autels de leurs dieux, où ils jurèrent une ferme alliance, voyant bien que les factions des peuples allaient à la ruine de tous deux, et de leur maison. Gotarzes quitta le royaume des Parthes à Bardanes, et se retira en Hyrcanie. Bardanes qui auparavant avait tenu longtemps Selucie assiégée sans la pouvoir prendre, se présenta pour y entrer, y fut reçu comme victorieux, et essuya la honte que les Parthes y avaient reçue, ne l'ayant pu forcer durant sept ans entiers qu'elle s'était maintenue contre leurs armes. Depuis Gotarzes se repentant de sa lâcheté, et s'ennuyant de son exil d'Hyrcanie, renoua ses forces, se voyant rappelé par la noblesse des Parthes, ennemie de la paix et du repos, qui ne lui apportait que la servitude, mit une armée aux champs, et s'en alla présenter la bataille à son frère, qui le défit si heureusement, que cette victoire lui assujettit toutes les places voisines, et lui fit étendre ses conquêtes jusqu'à la rive de Gyndes. Ce fleuve arrêta ses prospérités, d'autant que les Parthes refusèrent de marcher plus avant : de sorte qu'il fut contraint de s'en retourner, après avoir planté des trophées et laissé de glorieux monuments d'une si grande victoire, qui lui avait rendu tributaires des peuples qui n'avaient jamais reconnu l'empire des Parthes. Mais étant devenu insolent et cruel à cause de tant de prospérités, il se rendit insupportable aux Parthes, qui épièrent le temps auquel il était à la chasse, le surprirent et le tuèrent en la fleur de sa jeunesse, se défaisant par ce moyen d'un prince qui eut surmonté la gloire des plus grands rois, s'il eut su se faire autant aimer à ses sujets, qu'il s'était rendu redoutable à ses ennemis.

Cette mort replongea les Parthes en de nouveaux troubles. Les uns inclinaient à redemander son frère Gotarzes : les autres voulaient Meherdates rejeton de Phraatès, qui avait été donné en otage aux romains. La brigade de Gotarzes fut la plus forte : mais incontinent après qu'il eut été remis dans le trône des rois, son insolence et ses cruautés contraignirent les Parthes d'envoyer à Rome demander Meherdates pour lui mettre sur la tête la couronne de ses aïeux. Durant ces

troubles des Parthes, ce n'étaient que jeux et spectacles à Rome, où Néron vit comme les premiers présages de l'empire, qu'il emporta depuis sur Britannicus, d'autant qu'étant tous deux assis pour voir les jeux, le peuple montra avoir plus d'inclination pour lui ; et par ses applaudissements lui témoigna davantage de faveur qu'à Britannicus, encore qu'il ne fut qu'arrière-neveu, et que Britannicus fut fils de l'empereur. Cette faveur du peuple était un fruit que Germanicus son aïeul du côté de sa mère Agrippine, avait acquise parmi ses citoyens par la grandeur de son courage, et par la modération de sa vie : car il ne restait plus de mâles de cette illustre race que le jeune Néron, sur qui le peuple romain jetait les yeux, tant à cause de son extraction, que par la pitié qu'il avait de sa mère Agrippine, qui était comme exposée en butte aux persécutions de la cruelle Messaline, qui devenait tous les jours plus insolente et plus furieuse. Car ne se contentant pas de ses adultères ordinaires, ni des licences communes de son palais, où elle se prostituait avec plusieurs des plus grandes dames de Rome, elle voulut avoir tout à la fois plusieurs maris, dont le titre pût accroître la licence de ses crimes.

Elle fit élection d'un jeune homme d'exquise beauté nommé Silius, dont elle devint si éperdument amoureuse, qu'elle se mit à lui faire ouvertement la cour. À toute heure elle le visitait, lui envoyait serviteurs, présents, or, argent, pierreries. Et mêmes elle lui donna un équipage de prince, dont il se sentit tellement obligé qu'il en chassa sa femme de sa maison, et fit divorce d'avec elle pour complaire à cette louve. Il n'ignorait pas qu'en lui adhérant c'était offenser jusqu'au vif un prince qui le pouvait perdre : mais il savait bien aussi que s'il résistait à cette impudique, elle emploierait son crédit pour le ruiner. De sorte que la créance qu'il eut de pouvoir dérober la connaissance de son crime à un prince si stupide, fit qu'il résolut de contenter Messaline, dont il ne pouvait éviter la fureur et les artifices, s'il venait une fois à l'offenser et à l'avoir pour ennemie. Durant que ces infâmes noces se tramaient, les Allemands n'ayant plus parmi eux des princes du sang de leurs rois, envoyèrent supplier Claudius de leur accorder pour leur roi un de leurs princes qui se trouvait encore à Rome, où son père allié de l'empire l'avait fait élever. Claudius bien aise de cette recherche, lui fit dresser son équipage, et le mit en ordre pour faire son voyage.

Il était descendu de Flavius, frère d'Arminius, et semblait digne de cet honneur, non seulement à cause de sa naissance, mais aussi à raison des belles qualités dont il était doué. Car c'était un beau prince, fort adroit aux armes, et bien à cheval, et avait été nourri à Rome non comme otage, mais comme citoyen, à cause de quoi à son abord il fut vu de bon oeil des Allemands, parmi lesquels il ne se montra point ami des factions, mais aima également tous ses nouveaux sujets. Sa douceur, sa modestie, sa tempérance qui n'était point si austère qu'il ne se licenciât quelquefois à boire avec eux parmi la joie de leurs festins, et les autres belles parties qu'il avait, le firent donc aimer pour un temps de tout le monde. Mais il n'y a rien de si inconstant que l'amour des peuples. Ils s'ennuyèrent de son empire, se plaignirent que la gloire de la Germanie était perdue ; que ce n'était pas un prince de leur nation, mais un étranger qui leur commandait ; qu'Italus (ainsi se nommait ce jeune prince) avait été nourri à Rome, où les enfants mêmes d'Arminius eussent peu se rendre suspects à l'Allemagne par une mauvaise nourriture, qu'à plus forte raison étant fils de Flavius, espion des romains, et traître à la Germanie, ils ne pouvaient souffrir qu'il commandât à leur nation, sans consentir à leur ruine. Italus de son côté avait ses partisans qui alléguaient pour sa défense **qu'il n'était point entré par force d'armes, ni par violence dans leurs états (...).**

Là dessus Italus donna la bataille qu'il gagna, mais ne sachant pas bien user de la victoire, il fut surpris par ses ennemis qui le chassèrent de son état, où toutefois il n'entra par l'assistance de ses alliés, mais ne se pût rendre si paisible qu'il n'eut toujours quelque ennemi à combattre. À même temps Corbulon fut fait gouverneur de la basse Germanie, où il s'acquit beaucoup de gloire, non seulement par la voie des armes, mais aussi parce qu'il remit parmi les légions la sévérité de la discipline militaire, qui le rendirent formidable non seulement à ses soldats, mais aux ennemis, [qui craignent toujours de combattre contre une armée bien disciplinée](#). Il contraignit les frisons de réparer l'injure qu'ils avaient faite à l'empire en tuant les officiers qui leur avaient été envoyés, et leur donna des lois, des magistrats, un sénat et des garnisons pour les tenir en devoir : mêmes il fit attraper un Gannascus principal auteur de cette guerre, et le fit tuer. Claudius ne pût supporter la gloire de ses actions, mais le rappela à Rome par ces lettres qui lui furent rendues sur le point qu'il allait donner la bataille à ces barbares. Ce commandement l'emplit de dépit, et lui fit regretter d'être venu au monde sous un si malheureux empereur, cependant il ne laissa pas de préférer l'obéissance à tout l'honneur qu'il pouvait acquérir. Comme il fut de retour à Rome, Claudius qui l'avait empêché de combattre, lui accorda les marques et les ornements du triomphe. Mais Rufus, fils d'un gladiateur, ayant reçu le même honneur sans avoir vu donner un coup d'épée, en rendit l'acquisition moins glorieuse. En ce même temps les gaulois dont les pères avaient brûlé la ville, et assiégé le Capitole, furent reçus dans le sénat par l'autorité de Claudius, qui protesta de suivre en cela l'exemple de ses devanciers qui avaient empli cette compagnie des plus illustres personnes qu'ils avaient pu trouver parmi les autres nations, alléguant que par ce moyen les richesses étrangères afflueraient à Rome, et la rendraient plus opulente. Après cela il créa patrices les plus nobles et les plus anciens du sénat. Et quant à ceux qui étaient notés de quelque infamie, il les fit avertir qu'ils renonçassent eux-mêmes à leur dignité, de peur de recevoir la honte d'en être déposés. Tout cela lui acquit une merveilleuse réputation. Et mêmes le consul Vipsanius proposa qu'on le nommât [père du sénat](#), au lieu de [père de la patrie](#), qui lui semblait trop commun, toutefois il rejeta cette flatterie, et tança le consul. Et ce fut lors qu'en faisant faire la recherche, et le rouble des citoyens romains, dont il se trouva un prodigieux nombre, il connut enfin les affaires de sa maison avec celles de l'empire. L'impudence de Messaline était montée au comble que nous avons dit, mais Silius l'obligea à passer plus outre, et comme s'ils eussent dû trouver les remèdes des périls dans les périls mêmes, il la conjura de rompre toute dissimulation, et de se déclarer ouvertement, lui alléguant [qu'ils ne devaient pas attendre que la vieillesse fît mourir Claudius ; \(...\)](#).

Cette harangue de Silius ne pleut pas à Messaline, non qu'elle aimât en nulle sorte son mari, mais parce qu'elle se figurait que si Silius venait une fois à se rendre maître de l'empire, il la mépriserait, et la traiterait comme son impudicité le méritait ; cependant elle consentit de l'épouser, afin de s'élever au faite de l'infamie, [qui est la dernière volupté, et le dernier plaisir que trouvent au vice ceux qui ont renoncé à tout sentiment d'honneur](#). Elle ne voulut donc plus différer, mais prenant occasion de l'absence de Claudius qui s'en était allé à Ostie pour faire un sacrifice, duquel elle se dispensa feignant d'être malade, elle célébra ses prodigieuses noces avec toute la solennité, la pompe et la magnificence qu'on se peut imaginer à celle de la plus grande princesse du monde. Certes il semble que ce soit une fable, de dire qu'aux yeux de Rome, au milieu d'une ville, où tout se savait, et où rien ne pouvait être caché, la femme

d'un si grand empereur plein de vie et de puissance, ait eu l'effronterie de faire désigner consul un jeune homme dont elle était publiquement amoureuse, d'assigner le jour des noces, d'en procurer l'assemblée, de faire passer le contrat, de le faire signer, de faire célébrer les sacrifices ordinaires, de prendre les auspices, de faire le festin, de s'asseoir avec lui, de l'embrasser, et de passer la nuit avec toute la licence que donne le mariage : et toutefois nous sommes assurés qu'il n'y a rien de plus véritable que ce qui se dit de l'effronterie de cette louve. Les serviteurs du prince, principalement ceux qui ayant la puissance, craignaient de voir leur faveur renversée, frémirent en voyant des choses si étranges. Ils se plaignirent non en leurs discours particuliers, mais aux assemblées publiques, (...). Et certes ils étaient en une grande appréhension, se figurant que Claudius était un prince hébété et stupide, qui s'était entièrement attaché à Messaline, à la persuasion de laquelle il s'était laissé aller à faire mourir beaucoup de grands personnages, dont le désastre leur devait servir d'exemple : mais d'autre côté ils jugèrent que sa facilité les devait encourager, s'assurant que s'ils pouvaient la prévenir, et lui exagérer l'horreur de son crime, ils pourraient aussi l'opprimer et la faire condamner devant mêmes qu'il eut examiné si elle était coupable. Toute la difficulté était à empêcher qu'elle ne fut ouïe en ses défenses, et à faire en sorte que les oreilles du prince lui fussent fermées, voire mêmes quand elle voudrait confesser son offense.

Ils avaient raison de faire ce jugement, vu la stupidité de Claudius ; duquel on dit une chose bien étrange, qui toutefois trouva de la créance parmi le peuple, quoi que les historiens fassent difficulté de l'assurer, que l'impudence de Messaline monta à ce comble, qu'elle osa bien lui présenter le contrat de mariage qu'ils avaient passé, et qu'il fut si stupide que de le signer, parce qu'elle lui fit accroire que tout ce qu'elle faisait avec Silius n'était qu'une feinte. On ajoute qu'elle lui persuada encore qu'ils se servaient de ce voile, et de cette image de mariage, pour détourner le danger dont il était menacé par les prodiges qui étaient apparus. Ne fallait-il pas bien être privé de sens pour se laisser surprendre à un artifice si grossier ? Mais ne fallait-il pas être bien perdu de l'amour d'une femme, pour la croire en une affaire si chatouilleuse ? Ceux qui entreprirent de la ruiner furent un Calistus qui avait eu part au massacre de Caligula, et un Narcissus qui procura la mort d'Appius, et un Pallas qui était alors le plus puissant en crédit auprès de Claudius qui l'aimait ardemment. Ils consultèrent entre eux, si ce ne serait point le meilleur de tâcher par de secrètes menaces de divertir Messaline de l'amour et du mariage de Silius, et de dissimuler le reste, mais craignant qu'enfin elle ne les ruinât, ils s'en départirent ; Pallas par lâcheté, et Calistus, d'autant qu'il se souvenait du dernier règne. Narcissus persista seul en sa résolution, et en conduisit si bien la trame qu'il ôta à Messaline toute connaissance de l'accusation et de l'accusateur. Car il employa deux femmes, dont Claudius se servait en ses plaisirs pour lui découvrir cet important secret. Elles s'en acquittèrent dextrement ; de sorte que sur les assurances qu'elles lui en donnèrent, il commanda qu'on appelât Narcissus, qui faisant de l'étonné, et lui demandant artificieusement pardon de ce qu'il ne l'avait pas plutôt averti des opprobres de sa maison, lui déclara que Silius ne se contentant pas d'avoir attiré à lui ses richesses et ses serviteurs, outre cela lui avait encore ravi sa femme, qu'il avait été si effronté que de l'épouser aux yeux du sénat, du peuple et des soldats qui étaient dans la ville. Et ajouta qu'il ne restait plus rien à Silius que d'occuper Rome, dont il se rendrait aisément le maître si on n'y mettait bientôt ordre, et si on ne se hâtait de le punir.

Claudius extraordinairement effrayé d'une nouvelle si inopinée, appela ses principaux serviteurs qui lui confirmèrent ce que Narcissus lui avait dit, et lui conseillèrent d'aller se jeter parmi les soldats de ses gardes, et d'aviser à sa sûreté devant que de penser à la vengeance. Cependant il n'y avait dissolution à laquelle Messaline ne se prostituât dans Rome. La saison de l'automne était déjà bien avancée. Elle se mit à célébrer la fête des vendanges en la compagnie de plusieurs femmes aussi licencieuses qu'elle, qui habillées en bacchantes faisaient mille actions dissolues. On la vit au milieu de cette lascive troupe toute échevelée, tenant un javelot entortillé de pampre à la main, ayant auprès d'elle Silius couronné de lierre, qui faisait tous les gestes d'un homme transporté et pris de vin, comme le demandait la circonstance de la fête. Mais Victus Valens l'un des premiers adultères de Messaline, étant monté au haut d'un arbre, eut raison de dire [qu'il voyait une tempête qui venait du côté d'Ostie](#). Car Claudius fortifié par Narcissus, se hâta de gagner Rome pour assurer son empire ; Messaline fut avertie qu'il venait bien informé de tout ce qui s'était passé, et plein de courroux contre elle : tout le monde la quitta, Silius même sous prétexte d'affaires l'abandonna, toutefois en ce désespoir elle ne perdit pas tout jugement, mais se résolut de se présenter devant Claudius qu'elle avait tant de fois trompé, se promit de changer son affection aussitôt qu'il l'aurait vue, et prit ses enfants Britannicus et Octavia pour s'en servir à amollir le courage de leur père. Cependant elle se trouva si abandonnée de tout le monde, et de toutes sortes de commodités, qu'elle fut contrainte de sortir à pied de la ville, et de se jeter dans un tombereau où l'on portait les ordures des jardins, pour s'en aller vers Ostie au devant de Claudius, qui de son côté n'était pas trop assuré, d'autant qu'il ne se fiait pas entièrement au colonel de ses gardes qu'il connaissait volage et facile à tourner de tous côtés. Mais Narcissus faisant plutôt l'office de prince que d'affranchi, l'encouragea, prit de lui l'autorité de commander aux gardes, et donna un tel ordre à la ruine de Messaline, qu'il empêcha que ses enfants ne fussent présentés à leur père, de peur qu'ils ne lui attendrissent davantage le cœur. Car il l'avait déjà vu fort ému de pitié, et l'avait trouvé balançant en la douleur de l'outrage qu'il avait reçu, et l'amour de sa femme et de ses petits enfants, qui semblait l'emporter. La vestale Vibidia, que Messaline avait envoyée pour intercéder pour elle, lui donna bien plus de peine, d'autant qu'il ne pût l'empêcher de parler à Claudius, ni Claudius lui refuser ce qu'elle demandait, qui était que Messaline fut ouïe devant que d'être condamnée. Toutefois Narcissus rompant accortement son discours, et lui disant qu'elle s'assurât, [que le prince ferait ce qui était de justice](#), mais qu'elle s'en allât prier Dieu avec ses compagnes, tira Claudius dans la maison de Silius, où il lui fit voir les plus exquises richesses de l'empire prostituées à ce mignon pour salaire de son infamie. Et après avoir exagéré le plus odieusement qu'il pût toutes ses actions, fit passer le prince dans le fort où étaient les soldats de sa garde ; leur fit dire peu de chose par Claudius, et les anima tellement qu'ils s'écrièrent et demandèrent le nom et le châtiment des coupables. Silius fut produit le premier : il ne fit nulle sorte d'excuse ; mais demanda seulement qu'on hâtât son supplice. À son exemple plusieurs personnes de qualité furent condamnées comme complices de son audace, et demandèrent courageusement qu'on les fit promptement mourir, sans se montrer rétifs aux tourments. Il n'y eut que le malheureux Mnester qui se mit à crier misérablement, et à demander avec larmes et gémissements qu'on lui sauvât la vie, conjurant au reste l'empereur de se souvenir du commandement exprès qu'il lui avait fait d'obéir en tout et par tout à Messaline ; et lui remontrant, [que les autres s'étaient embarqués en ce parti, \(...\)](#). Ces remontrances furent plus puissantes que les larmes de Mnester,

qui fut de ce pas envoyé au supplice. Peu d'autres se garantirent du châtement, néanmoins il pardonna à quelques-uns pour l'amour de leurs parents, et d'autres trouvèrent leur salut dans leur infamie, ayant été jugés incapables de toute autre chose que de ces sales plaisirs où ils s'étaient plongés avec Messaline. Elle cependant se tenant dans les jardins de Lucullus, regardait comment elle pourrait dissiper cet orage, et mettre sa vie à couvert de la fureur de son mari. Et pour cet effet elle allait pensant à la forme des prières qu'elle devait lui faire, balançant entre l'espérance et la colère qui l'accompagna jusqu'à l'extrémité, tant elle se montra pleine d'orgueil jusqu'à la mort. Si Narcissus n'eut pressé son exécution, elle aurait ruiné celui qui l'avait accusée.

Car Claudius étant rentré au palais, et s'étant échauffé parmi le vin et les délices du festin, commanda qu'on allât dire à cette misérable (ainsi la nomma-t-il) que le lendemain il l'aurait en sa défense. Ce qu'entendant ses ennemis, et s'apercevant que la haine commençait à s'éteindre, et l'amour à se rallumer, et que s'ils différeraient davantage il pourrait la faire venir la nuit coucher avec lui, et qu'il y avait du danger que parmi les caresses et les embrassements elle n'amollit son courage. Narcissus prit le soin de l'affaire, et pour la prévenir, commanda aux centeniers et au tribun de la part de l'empereur qu'ils eussent à l'ôter du monde. Un Evodus, affranchi de Claudius, eut la commission d'assister à sa mort, et de conduire tout l'ouvrage. Il la trouva aux pieds de sa mère Lepida, qui n'ayant eu nulle part aux contentements de ses prospérités, l'assista franchement et courageusement en ce dernier combat, et s'efforça de lui persuader de n'espérer plus de pouvoir sauver sa vie, mais de chercher les moyens de la finir par une généreuse mort. Son esprit détrempe et amolli dans les voluptés, n'était point capable d'une si généreuse résolution, de sorte qu'au lieu d'embrasser son conseil, elle s'amusa à verser des larmes et à épandre des plaintes et des cris inutiles, qui témoignèrent son désespoir. À même temps elle aperçut ceux qui la cherchaient, et qui avaient forcé les portes de sa maison. Le tribun ne lui dit pas une mauvaise parole, mais l'affranchi Evodus la traita indignement, et lui fit de grands outrages, qui sentaient bien le courage d'un esclave. Elle reconnut alors son désastre, et se souvint de sa fortune, et voyant qu'elle n'avait plus de salut qu'en la mort, elle se voulut tuer elle-même ; mais les coups qu'elle se donna dans l'estomac et dans la gorge ne purent pas la faire mourir. Le tribun l'acheva et laissa son corps à sa mère. On vint dire à Claudius au milieu du festin, que Messaline était morte, sans déclarer si c'était de sa propre main qu'elle se fut tuée, ou bien si c'était les gardes du prince qui eussent fait cette exécution.

Il en fut si peu ému qu'il demanda à boire et continua sa débauche ; mêmes les jours suivants il ne montra aucun signe ni de haine, ni de joie, ni de courroux, ni de tristesse, ni d'aucune autre passion humaine, tant il était insensible à toutes sortes d'accidents. Le sénat aida à lui faire oublier, en ordonnant qu'on effacerait son nom, et qu'on ôterait les statues qu'on lui avait érigées. Narcissus fut récompensé de ce service, mais Pallas et Calistus demeurèrent toujours au plus haut degré de la faveur. Ainsi périt l'infâme Messaline, femme de Claudius, le plus infortuné prince en ses mariages que le soleil ait jamais vu. Étant encore jeune il en avait épousé deux, Emilia Lepida petite-fille d'Auguste, et Livia Medulina Camilla issue de l'illustre sang du dictateur Camillus, mais il répudia la première devant que de l'avoir connue, d'autant que son père avait offensé Auguste, et perdit la seconde le propre jour de ses noces, la maladie l'a lui ayant ravie. Il épousa depuis Plautia Urgulanilla, et bientôt après Ælia Petina, et fit divorce avec toutes les deux. Après celle-là il se maria avec cette infâme

Messaline, qu'il fut contraint de faire massacrer. Représentant son malheur, il protesta devant le sénat que puis qu'il était si infortuné en femmes, il voulait dorénavant renoncer aux pensées du mariage, ajoutant que s'il ne persistait en cette résolution il leur permettait de le tuer. Mais il se fit bientôt relever de ce serment, à qui la flatterie ne trouva que trop d'excuses. Ses affranchis disputèrent donc à qui lui donnerait une femme. Narcissus portait Ælia Petina que Claudius avait répudiée quelques années auparavant : Calistus désirait d'avancer Lollia Paulina. Et Pallas, de qui la brigade fut la plus puissante, favorisait Agrippine fille de Germanicus. Claudius flottait en une grande incertitude, inclinant tantôt à l'une, tantôt à l'autre ; mais pour faire une dernière résolution, il voulut savoir ce que chacun alléguait pour celle qui lui semblait la plus digne de cette gloire. Narcissus recommandait Ælia Petina à cause de son premier mariage, à cause d'une fille qu'elle avait du prince, et à cause du lien de parenté qui était entre sa fille, Britannicus et Octavia, auxquels elle ne pourrait porter une haine de marâtre, puis qu'ils étaient si proches parents de sa fille, qu'il n'apporterait nulle nouveauté en sa maison. Au contraire Calistus opposait à cela son divorce, et alléguait qu'il lui en pouvait rester quelque aigreur, et partant que Lollia Paulina serait bien plus propre, vu qu'elle n'était point chargée d'enfants qui lui pussent donner sujet de porter de l'envie à ceux de son mari. Mais Pallas fit sonner haut à la louange d'Agrippine, **qu'elle amènerait en la maison du prince un petit-fils de Germanicus, rejeton de la famille impériale et digne de sa fortune** : et puis représenta **qu'il ne fallait pas permettre qu'une jeune femme si belle et si heureuse en enfants transportât la gloire des Césars dans une autre maison**. Ces raisons étaient plausibles, mais les attraits d'Agrippine firent une plus puissante impression dans l'âme de Claudius. Sous prétexte de lui rendre les devoirs d'une bonne nièce, elle se met à lui faire la cour, à le flatter, à le baiser et à le charmer ; de sorte que sans avoir le nom elle prit la puissance absolue de femme du prince. Se voyant ainsi assurée de son affection, elle fit une violente poursuite pour rompre le mariage d'Octavia fille de Claudius avec Silanus, auquel elle avait été promise, afin de la faire épouser à son fils Néron.

Vitellius pour gagner ses bonnes grâces se montra ardent à ruiner Silanus, et pour le rendre infâme le fit comparaître devant le tribunal des censeurs, où après l'avoir blâmé il le chassa honteusement du sénat, et à même temps Claudius renonça à son alliance. Au reste, encore qu'Agrippine eut pleinement charmé Claudius, et qu'il se fut résolu de l'épouser, et que mêmes il la tint déjà pour sa femme, néanmoins ils n'osaient faire les solennités de ces incestueuses noces, n'y ayant point d'exemple en la république **d'un oncle qui eut épousé la fille de son frère**. Et puis ils appréhendaient que ce mépris de lois ne fut cause de quelque soulèvement, et n'attirât quelque calamité sur la république. L'affaire allait donc se celant jusqu'à ce que Vitellius rompit l'obstacle de la publication, en persuadant au sénat de conjurer le prince, **de vouloir prendre une femme, sur qui se déchargeant de ses soucis particuliers, il put vaquer plus librement aux affaires communes de l'empire**. Le sénat ayant favorablement reçu cet avis, Vitellius parla à l'avantage d'Agrippine, dont il loua hautement les vertus, la naissance, la gentillesse, et ses autres qualités, et s'avança de dire qu'il croyait **que la compagnie ne ferait point de scrupule de la dispenser de la coutume qui se devait toujours accommoder à ce qui était de la bienséance de l'utilité**. Cette seconde proposition ne fut pas moins favorablement reçue que la première ; tout le monde y applaudit, la cour se leva, il y eut même des sénateurs qui passèrent jusqu'à dire, **qu'il faudrait contraindre l'empereur de l'épouser, s'il n'en avait pas la volonté**, à quoi tout le monde s'accorda aussitôt. Claudius en ayant avis, alla

au devant des sénateurs qui le venaient trouver, et les ayant rencontrés sur la place, après avoir reçu les témoignages de leur affection, il les ramena au palais, et extorqua d'eux une loi, par laquelle ils ordonnèrent, [que le mariage d'entre l'oncle et la nièce serait dorénavant tenu pour légitime, et permis par les lois.](#) Mais en ce débordement de flatterie, il ne se trouva que deux personnes qui se voulussent servir d'un si infâme privilège que leur baillait cette loi faite pour déshonorer la nature.

Cependant Agrippine prit une puissance absolue sur son mari et aux affaires. On ne voyait rien en elle de licencieux comme on avait vu en Messaline ; mais elle commandait avec une grandeur de courage digne de son extraction. En public elle paraissait sévère, et même quelquefois superbe. En sa maison rien d'impudique, que ce qu'elle faisait pour régner. Et si on s'apercevait qu'elle amassait de grands trésors, elle avait pour excuse les nécessités de l'empire. Le même jour que Claudius l'épousa, Silanus qui voyait son honneur et ses affaires ruinées, se tua lui-même, peut-être pour rendre cette alliance plus odieuse par son désastre. Sa sœur avec laquelle il avait été calomnié de ne converser pas assez chastement, fut bannie d'Italie, avec une visible moquerie du prince, duquel on disait [qu'il châtiât les crimes dont il était le plus souillé.](#) Mais Agrippine ne voulant pas se signaler seulement par des actions licencieuses, obtint pour Sénèque son rappel de l'exil où il avait été envoyé, lui impétra outre cela la préture, pensant en cette occasion faire chose agréable au peuple, à cause de la réputation de ce grand personnage. Elle voulait s'en servir pour élever la jeunesse de Néron, se figurant qu'il lui serait toujours aussi fidèle en mémoire de ce bienfait, qu'il demeurerait ulcéré contre Claudius, à cause de l'injure de son bannissement, dont il avait été l'auteur. Aussi ne tardèrent-ils guère à poursuivre le mariage de Néron avec Octavia, au grand préjudice de Britannicus, à qui cette alliance fit perdre l'empire. Durant tous ces mariages, les Parthes aussi las des dernières tyrannies de Gotarzes que des premières, envoyèrent demander à Rome un nouveau roi, proposèrent Meherdates, neveu de Phraatès, qui était nourri dans la ville, et obtinrent de Claudius qu'il le leur donnât pour chasser un tyran. Claudius fit un grand trophée de cette prière, se compara à Auguste, exhorta le nouveau prince de se porter modérément en sa dignité, et puis se retournant vers les ambassadeurs des Parthes, les assura de sa bonne nourriture, mais leur ajouta [qu'il fallait endurer de l'humeur des rois, et se souvenir que les changements en sont pernicieux.](#) Cassius gouverneur de Syrie, eut commandement de le conduire par de là l'Euphrate. Si les Parthes eussent voulu suivre son conseil et marcher droit en Mésopotamie, indubitablement Meherdates eut vu prospérer ses affaires. Mais on trompa ce jeune prince, qui après s'être amusé à passer son temps à Édesse de Syrie en débauches, prit le chemin d'Arménie, où il eut à combattre premièrement contre le froid, et contre les neiges de l'hiver, qui est extrêmement âpre et rigoureux, et puis passant outre contre les artifices de Gotarzes, qui se trouvant le plus faible d'hommes corrompit à force d'argent les capitaines de l'armée de Meherdates, dont plusieurs l'abandonnèrent au milieu de sa conquête. Ils en vinrent néanmoins à une bataille, où la victoire fut disputée avec une excessive ardeur par les deux armées ; mais le malheur tomba sur Meherdates, qui se fiant à un des amis de son père, se trouva trahi et livré au vainqueur. Gotarzes lui disant mille outrages, et le traitant non comme son parent, mais comme un infâme étranger, lui fit couper les oreilles, mais lui donna la vie pour le faire servir de spectacle de sa clémence, et de l'opprobre des romains. Toutefois Gotarzes ne fut pas longtemps spectateur de sa misère. La mort l'ôta aux Parthes, et Vonones succéda

en sa place, mais non à son courage ; de sorte que son règne se passa sans aucune gloire, et laissa l'empire à son fils Vologèse. D'un autre côté Mithridate dépouillé de son royaume du Bosphore, faisait ses pratiques pour y rentrer ; mais il y trouva tant d'oppositions des rois voisins, et des légions romaines qui s'employèrent pour maintenir le jeune Cotys, qu'il ne pût rien faire de bon : au contraire il perdit les principales villes de son obéissance, et abandonné de ses alliés, se vit réduit à ce point d'aller chercher sa sûreté parmi ses ennemis. Les paroles qu'il tint à Eunones, roi des Adorses, en se jetant à ses genoux pour implorer sa protection, sont dignes de l'histoire : **tu vois, lui dit-il, devant toi ce Mithridate que les romains ont cherché durant tant d'années par mer et par terre, que la franchise de son courage a amené ici ; fais ce que tu voudras du fils du grand Achemenes, qui est tout ce que mes ennemis m'ont laissé.** Eunones se ressouvenant de son extraction, et se représentant les divers changements de la fortune, en usa généreusement, le releva, et ayant égard à sa prière pleine de hardiesse, en écrivit à l'empereur Claudius, lui demanda la vie pour Mithridate, et le supplia de se contenter de lui ôter son royaume, sans le faire servir de spectacle à un triomphe. Claudius le lui accorda, quoi qu'à regret, mais comme il lui fut amené à Rome, il le traita si indignement, que sans considérer sa fortune au milieu de sa douleur et de son dépit, il lui dit : **je n'ai pas été renvoyé vers toi ; mais j'y suis revenu. Que si tu en doutes, laisse-moi aller, et puis mets-toi en devoir de me chercher.** Cependant Agrippine fit paraître son mauvais courage contre Lollia Paulina, qui avait été sa concurrente au mariage de l'empereur. Elle la fit accuser d'avoir consulté les magiciens, les Chaldéens, et un simulacre d'Apollon, touchant l'alliance que le prince devait prendre, Claudius sans l'ouïr la bannit d'Italie, lui confisqua ses biens qui montaient à une somme excessive, et peu de jours après la fit mourir. Calpurnia sentit aussi les effets de sa jalousie, parce que Claudius avait fortuitement loué sa beauté ; ce qui fit croire à Agrippine qu'il en était amoureux, encore qu'il en eut parlé sans y penser. En ce temps-là l'empereur accrut l'étendue de la ville, comme pour laisser cette marque qu'il avait étendu les bornes de l'empire, d'autant que les empereurs qui les accroissaient, avaient le privilège de pouvoir étendre les limites de l'enceinte de Rome. Agrippine de son côté tâchait d'accroître la fortune de son fils, et fit persuader à Claudius que le bien de ses affaires requérait qu'il adoptât Néron, afin qu'il servit d'appui au jeune Britannicus, et qu'il le déchargeât d'une partie des soins et des épines du gouvernement. Pallas porta cette parole à Claudius, mais Sénèque par son industrie conduisit ce grand dessein ; duquel enfin ils vinrent à bout, au grand préjudice du jeune Britannicus, dont tout le monde avait une extrême pitié, le voyant ainsi reculé par les artifices et les menées d'une arrogante et insupportable marâtre, qui lui ôta peu à peu ses bons serviteurs, et enfin la vie. Pour montrer sa puissance aux alliés du peuple romain, elle envoya une colonie en Allemagne en la ville des Ubiens, où elle était née, et la fit nommer de son nom, colonie d'Agrippine, qui est aujourd'hui Cologne : il y eut quelques remuements en Allemagne parmi les Cattes, qui commencèrent plutôt des brigandages qu'une juste guerre contre les romains : mais ils furent bientôt réprimés par Pomponius, qui commandait dans la province. Un roi de Suève, nommé Pannius, qui avait été établi par Drusus, fut chassé de son état, et après avoir perdu une bataille où il fit preuve de son courage, s'en alla avec ses biens, et avec ce qu'il pût recueillir du débris de sa fortune, chercher une demeure plus tranquille en la Pannonie. En la grande Bretagne il y eut aussi de grands soulèvements, qui furent pareillement réprimés par la diligence et par la valeur du prêteur Ostorius qui y commandait pour les romains. Les habitants du pays qui n'avaient pas cru qu'il se put mettre en armes assez à temps pour les

combattre, le voyant aux champs résolu de les attaquer, furent un peu étonnés, et comme il les eut investis en leurs retranchements, de sorte qu'ils ne pouvaient s'enfuir, ils disputèrent courageusement leur vie, et la vendirent chèrement à leurs ennemis. Ostorius poursuivit chaudement cette guerre, et passant d'un royaume à l'autre, par tout où il y avait de la rébellion donna la chasse aux ennemis, et tailla en pièces tout ce qui osa résister. Caractacus l'un des rois de cette île, eut la hardiesse de l'attendre, et de lui donner la bataille : même pour emplir les siens de courage, il leur représenta en paroles hardies, **que cette journée-là leur serait un commencement de leur liberté, ou d'une éternelle servitude : réclama le nom de ses ancêtres qui avaient contraint César de repasser la mer sans rien faire, et conjura les siens de combattre généreusement pour s'affranchir des tributs et des supplices que les romains leur faisaient supporter.** Sa harangue fut reçue avec de grandes acclamations de ses soldats, qui semblaient ne respirer que le sang et la vengeance des outrages qu'on leur avait fait souffrir. Le capitaine romain s'étonna de cette généreuse résolution, et s'effraya encore plus de voir une rivière et des montagnes qui couvraient les ennemis qui se présentaient par tout pour défendre leurs tranchées. Mais en fin ses soldats le priant ardemment de les mener au combat, et l'assurant qu'il n'y avait obstacles ni ennemis qu'ils ne surmontassent par leur valeur, il leur fit passer la rivière et avec une grande perte de ses gens força les tranchées, et les contraignit de se retirer au haut des montagnes, où ils rendirent encore un furieux combat, mais enfin ils furent défaits et contraints de se soumettre au vainqueur. La femme, la fille et les frères de Caractacus demeurèrent prisonniers des romains. Quant à lui il se sauva vers le roi de Brigantes, qui le trahit, et le livra entre les mains de ses ennemis qui l'emmenèrent à Rome, où il servit de spectacle au peuple, auquel Claudius le voulut faire voir comme un monument de sa gloire. Sa femme, ses enfants et ses frères furent compagnons de ses opprobres, mais il montra bien plus de courage qu'eux en cette grande adversité. (...). Cette généreuse façon de parler lui sauva la vie, et fit que Claudius lui donna la liberté, et étendit sa grâce à sa femme, à ses enfants, et à ses frères. Comme on leur eut ôté les chaînes, dont ils étaient chargez, après avoir remercié l'empereur, ils s'en allèrent remercier aussi Agrippine, qui prenait une entière part aux honneurs de l'empire, qu'elle disait avoir été fondez par la vertu de ses aïeux : de manière que Rome vit alors une femme commander à ses légions contre les anciennes formes de son gouvernement. La guerre de la grande Bretagne ne fut pas éteinte par la défaite de Caractacus : mais il y eut encore divers peuples qui firent de nouveaux desseins contre les romains, comme pour venger un si grand roi. Ils allèrent attaquer la garnison de Silius, et après avoir taillé en pièces plusieurs centeniers et capitaines, défirent le reste des troupes qui venaient au secours. Et si Ostorius ne leur eut opposé les légions entières, ils demeureraient entièrement victorieux. Mais les légions se présentant, les ennemis ne purent résister à leur effort. Les épines et les soucis de cette guerre, avec l'âge, mirent Ostorius au tombeau. Claudius lui donna pour successeur Didius homme cassé, et qui n'y pût faire la guerre en personne : mais qui obtint d'assez heureuses victoires par ses lieutenants. À Rome on avançait la brigue de Néron, et pour le rendre capable de faire les charges de la république, on lui fit prendre devant le temps la robe virile. Et même Claudius se laissa aller aux flatteries du sénat, qui ordonna qu'à vingt ans il pourrait être consul, et que cependant il serait créé prince de la jeunesse, et tiendrait rang de proconsul hors de la ville. Ces honneurs donnez si hors de saison au fils d'Agrippine, firent appréhender qu'on ne voulût voler l'empire à Britannicus, qu'on voyait vêtu d'une robe d'enfant, assis auprès de son cousin Néron, âgé seulement de deux ans plus que

lui, paré des ornements impériaux, dont l'éclat commençait à éblouir les yeux de Rome, quoi qu'il n'y eut pas faute de personnes qui avaient pitié du malheur de Britannicus, auquel outre qu'on ôtait ses meilleurs serviteurs, on cassait encore de leurs charges, les centeniers et les capitaines qu'on croyait avoir de la passion pour son parti.

Toutefois Agrippine ne se crut pas assez puissante pour l'opprimer durant que Geta et Crispinus créatures de Messaline mère de ce jeune prince, demeureraient en autorité. C'est pourquoi elle les fit casser, et réunir leurs deux charges en une, pour faire Burrus seul colonel des gardes, avec cette confiance qu'il se souviendrait de quelle main il était fait. De son côté elle n'oubliait rien pour accroître sa gloire et sa majesté, et toujours pour la rendre plus auguste et plus vénérable, elle ne voulait plus aller au Capitole qu'en carrosse, au lieu que devant elle il n'y avait que les personnes sacrées qui y montassent en cet équipage : mais on l'endurait d'elle, à cause qu'elle se pouvait vanter d'être l'unique princesse, qui jusqu'à son siècle eut peu se dire, *fille d'empereur, sœur d'empereur, femme d'empereur et mère d'empereur*, tout ensemble. Cela n'empêcha pas qu'un de ses plus ardents flatteurs, Vitellius, ne courût fortune de la vie, ayant été accusé d'avoir attenté contre la personne du prince, et d'avoir eu quelque dessein sur l'empire. En fin toutefois elle le sauva plutôt par menaces que par prières. En ce temps-là le ciel donna des témoignages de son courroux par les prodiges qu'on vit en la terre. On ouït au Capitole des cris d'oiseaux funestes et malheureux, les maisons furent renversées par les tremblements de terre. La famine même qui travailla l'empire fut prise pour un sinistre présage, et pour un signe malheureux. La guerre qui s'éleva par les factions des princes entre les Ibériens, et ceux d'Arménie, fut cause de grands troubles et de grands mouvements entre les romains et les Parthes. Pharasmanes roi des Ibériens ayant su que son fils las de le voir régner sans lui laisser la succession, qu'il dévorait d'espérance il y avait longtemps, faisait éclater le désir qu'il avait de lui ôter son sceptre, crut qu'il fallait divertir ce jeune courage vers qui les peuples commençaient à incliner, et à se montrer favorables, et l'occuper à une autre conquête, qui le détournât d'une si malheureuse ambition. Il lui proposa l'Arménie, qu'il se vantait d'avoir acquise à Mithridate par l'assistance de ses armes, et lui fit venir l'envie de conquérir un royaume plus riche et plus grand que celui des Ibériens, dont la possession ne lui pouvait manquer, s'il voulait attendre que son père eut payé le tribut ordinaire à la nature ; mais ajouta que pour faire réussir ce dessein, il fallait plutôt user de surprise que de violence, et la conduire plutôt par prudence et avec dextérité, que par la force des armes.

Rhadamistus suivant le conseil de ce rusé vieillard feint d'être mal avec son père, se plaint qu'il ne peut souffrir les rigueurs d'une marâtre qui le gouverne, et faisant éclater ses mécontentements, se retire auprès de son oncle Mithridate, roi d'Arménie ; duquel il est bien vu, bien reçu et grandement caressé. Mais sous ombre de compliments et sous prétexte d'aller visiter les premiers du royaume, il les corrompt au dessus de son oncle, qui sans y penser poussait à son malheur, leur recommandant son neveu, duquel il ignorait le dessein et les artifices. Rhadamistus ayant conduit ses pratiques de telle sorte, et épié la puissance de Mithridate, sous couleur de se réconcilier à son père, s'en retourna l'informer du cours des affaires, l'assura de ses intelligences, et lui déclara qu'il ne restait plus qu'à faire une puissante armée pour exécuter cette entreprise. Pour colorer l'injustice de cette guerre, Pharasmanes se plaignait par tout de son gendre Mithridate, qui l'avait, disait-il, traversé aux disputes qu'il avait eues contre le roi d'Albanie ; le chargeait outre cela d'avoir empêché que les romains ne le

secourussent, et protestait de se vouloir venger de son ingratitude par sa ruine. À même temps il bailla une belle armée à son fils, qui surprenant Mithridate, et le chassant de la campagne, le renferma dans une place de son état, où ne le pouvant forcer par les machines, il l'emporta par la perfidie de Pollion, l'un des chefs des troupes romaines enfermé avec lui dans cette place, qui n'eut point de honte de vendre à son ennemi un roi allié du peuple romain, et un grand royaume tenu en don de l'empire. Ce traître persuada à Mithridate, **de se mettre bien avec ses parents, (...)**.

L'auteur de ce conseil était suspect à Mithridate, qui avait senti des effets de son avarice et de sa lubricité : mais comme il le voulait rejeter, ce perfide mutina les soldats qui demandèrent qu'on en vint à quelque composition, autrement qu'ils quitteraient cette ennuyeuse garnison. Mithridate forcé par leur lâcheté, composa avec Rhadamistus, prirent ensemble jour et heure pour jurer leur traité, mais comme ils furent à en faire les cérémonies, et que selon la coutume des ces barbares, on vint à lier les poulx aux deux princes pour en tirer du sang qui servit à confirmer l'alliance, celui qui en avait la charge feignant de tomber par mégarde embrassa les genoux de Mithridate, et le renversa par terre, et à même temps plusieurs autres accoururent sur lui, et avec un insigne outrage le chargèrent de chaînes, et le firent prisonnier. Le peuple qui était là se souvenant de la rigueur de son empire, vomit contre lui mille injures, et voulut même l'offenser en sa personne. Au contraire il y en eut à qui la pitié de son malheur arracha des larmes, voyant sa femme et ses petits enfants qui emplissaient l'air de leurs cris. On les jeta sur des chariots pour les faire marcher, et Rhadamistus envoya savoir de son père, ce qu'il désirait qu'on en fit. L'ambition de régner eut plus de pouvoir sur ce barbare, que l'amour de sa fille et de ses petits enfants : néanmoins il eut horreur de les voir exécuter en sa présence, à cause de quoi il commanda à son fils d'en dépêcher le monde, sans les lui amener. Rhadamistus entre les autres articles de son traité, avait juré à Mithridate de n'employer jamais ni le fer ni le poison pour l'offenser. Feignant d'être religieux en ses promesses, il ne se servit ni de fer ni de poison pour exterminer son oncle et sa sœur : mais les ayant fait étendre contre terre, les étouffa à force de couvertures qu'il fit jeter sur ces misérables, et mêmes il fit assommer les enfants parce qu'ils avaient pleuré de pitié, voyant l'inhumaine mort de ceux qui leur avaient donné la vie.

Les romains firent quelque semblant de venger cet outrage : mais tout était si corrompu parmi les chefs, qu'il y en eut un nommé Polygnotus fort privé de l'empereur Claudius, qui après un vain effort, s'alla jeter dans le parti de Rhadamistus, lui conseilla de prendre la couronne d'Arménie, et comme un des ministres de ce tyran assista à son couronnement, Heluidius Priscus se mit en devoir de réprimer sa fureur, mais les Parthes qui vinrent à la traverse, et qui menacèrent de faire la guerre aux romains s'ils entreprenaient sur l'Arménie, lui firent commander qu'il eût à retirer son armée, qui était déjà passée jusqu'au mont Taurus. Le roi des Parthes prétendait que la couronne d'Arménie lui appartenait, comme ayant été possédée par ses aïeux, et croyait que l'occasion de la reprendre sur un si injuste usurpateur, comme était Rhadamistus, lui était fort favorable. Il se résolut donc de la conquérir, et de donner cet état à son frère Tiridate, afin qu'il n'y eut personne de sa maison qui ne fut roi. Au premier bruit des armes des Parthes, les Ibériens s'enfuirent, et leur laissèrent les villes qui reçurent le joug du plus puissant ; mais l'hiver chassa les Parthes, et Rhadamistus revenu avec une plus puissante armée les reprit, les traita rudement, et se montra plus cruel qu'auparavant, comme voulant châtier les

traîtres, qui à la première occasion étaient prêts de commettre une nouvelle perfidie. La patience échappa aux Arméniens, quoi qu'accoutumés au joug des tyrans. Ils l'assiégèrent dans son palais, et le rangèrent à cette nécessité, qu'il fut contraint de se sauver avec sa femme sur ses chevaux. Il arriva un pitoyable accident en cette fuite : car la femme de Rhadamistus qui aimait passionnément son mari, supporta bien pour un peu de temps l'incommodité du cheval, mais pressée de la douleur, et voyant qu'elle ne pourrait le suivre, elle le pria la l'arme à l'œil, de lui donner une mort honorable qui la préservât et qui l'affranchit des opprobres d'une honteuse captivité. À ces mots ils l'embrassa premièrement, la consola, la soulagea, la conjura de prendre courage, et admirant sa vertu, appréhenda qu'un autre en jouît : de sorte qu'emporté du désespoir de l'amour, il commit une cruauté bien digne de son barbare courage. Car il tira le poignard, et lui enfonça dans le sein, et afin que personne n'en eut mêmes le corps mort l'alla jeter dans la rivière d'Araxe, et après cela continuant sa fuite, se sauva à la course dans son royaume des Ibériens.

Cependant il arriva que la pauvre Zenobia (c'est le nom de cette princesse) ayant été jetée dans la rivière d'Araxe par son mari, fut portée longtemps dessus les ondes qui alors étaient calmes. Quelques bergers qui étaient en cette rive-là, l'ayant découverte, l'allèrent prendre, et la trouvèrent encore en vie. Et la jugeant déjà à sa beauté et à sa façon, quelque grande princesse, en eurent un grand soin, et comme ils surent son nom et sa naissance, ils la menèrent dans la ville d'Artaxata, où Tiridate la reçut royalement et la traita comme son rang le méritait. Mais retournons à Rome. Furius Scribonianus déjà suspect à cause de la mémoire de son père, qui avait voulu remuer en Dalmatie, y fut accusé de s'être enquis des devins de la mort du prince, et sa mère Junia fut soupçonnée d'avoir eu part à son crime, et de s'être portée à cette vaine curiosité, pour se venger de ce qu'elle avait été envoyée en exil. Claudius se figurant qu'il y avait de la gloire à sauver les enfants de ses ennemis, ne voulut point faire mourir Scribonianus, et se contenta de le bannir de la ville, mais étant mort bientôt après son exil, quelques-uns soupçonnèrent qu'on lui avait donné le poison. Le sénat donna un arrêt contre les devins, par lequel il les bannit d'Italie : mais parmi la sévérité des lois cette vaine profession trouva toujours des protecteurs dans Rome. Claudius loua ceux qui se voyant réduits en nécessité s'étaient retirés d'eux-mêmes du sénat, et en chassa ceux qui ajoutaient l'impudence à leur pauvreté. Il y fut délibéré du châtement des femmes qui se mariaient à leurs esclaves, et la résolution fut, [que les enfants qui en naîtraient seraient tenus au nombre des serfs](#). L'empereur ayant déclaré au sénat, que c'était Pallas qui en avait fait la première proposition, la compagnie lui en décerna de grandes récompenses ; mais son maître assura qu'il se contentait de l'honneur qu'il en recevait, et qu'il était résolu de vivre pauvre parmi sa faveur. Cela fut mis dans l'arrêt du sénat, qui fut gravé dans une table de bronze, et puis publiquement attaché, avec un grand frémissement des gens de bien, qui ne pouvaient souffrir qu'une telle compagnie louât de pauvreté un affranchi qui avait amassé de si grandes richesses.

Il avait un frère, gouverneur de Judée nommé Félix, qui fit d'étranges maux à cette misérable nation, sans qu'elle en pût jamais tirer aucune justice, à cause de la faveur de Pallas. L'empereur voulant amuser la curiosité du peuple par de nouveaux spectacles, fit faire un combat naval entre le lac de Fuscine et le fleuve Liris, et fit couper une montagne, afin qu'on en put voir de plus loin la magnificence. Il y eut une merveilleuse affluence de peuple qui s'y trouva, pour paître ses yeux de l'horreur d'un si grand carnage. Car on prit les prisonniers,

dont on fit comme deux armées, afin qu'ils combattissent les uns contre les autres comme gens de divers partis, et l'on nomma les vaisseaux des uns, la flotte de Sicile, et les vaisseaux des autres s'appelèrent la flotte de Rhodes. Et quoi que ces misérables se fussent présentés à l'empereur pour implorer sa miséricorde, ils ne purent fléchir son cruel courage : mais on les contraignit d'en venir aux mains, et s'entre-déchirer les uns les autres comme des bêtes sauvages. Mais parce qu'il sembla à Claudius qu'il avait manqué quelque chose à l'appareil de ce spectacle, il se délibéra d'en dresser un second, qui fut accompagné d'un superbe festin qu'il fit apprêter auprès de la rivière, qui venant à se déborder le mit en grande appréhension de sa vie.

Agrippine ne perdit point temps, mais sachant que Narcissus avait été l'entrepreneur, elle l'accusa d'avoir volé l'argent qu'il avait dû employer pour pourvoir à la sûreté de l'ouvrage, et de là prit sujet de parler de ses rapines. Lui de son côté déclama contre Agrippine, et lui reprocha son ambition et ses superbes espérances. Ces reproches regardaient Néron, que cette ambitieuse mère allait poussant tous les jours à de nouveaux honneurs et pour l'élever au faite de l'empire. À 16 ans il épousa Octavia fille de Claudius et de Messaline. En ce même temps il fit paraître son éloquence en la harangue qu'il fit pour les habitants de Troyes la grande, auxquels il obtint une exemption de toutes les charges publiques : et en celle qu'il fit pour la colonie Boulenoise, à laquelle il impétra une grande somme d'argent pour rebâtir ce que le feu y avait brûlé. Claudius déchargea ceux d'Apamée de tout tribut jusqu'à 5 ans, en considération du grand tremblement de terre qui avait ruiné une partie de leur ville. Il rendit la liberté aux Rhodiens qu'ils avaient perdue par leurs tumultes. Mais Agrippine par ses artifices lui faisait faire beaucoup de choses qui étaient bien cruelles, jusqu'à opprimer Statilius Taurus pour avoir ses beaux jardins que cette ambitieuse femme désirait voir en sa puissance. Ce pauvre homme se voyant déferé de magie, et ne pouvant souffrir cette indignité, dont un de ses lieutenants, lors qu'il était consul d'Afrique, s'était rendu l'instrument et le solliciteur, se fit mourir devant que de se voir condamné par l'arrêt du sénat. Parmi cela outre les prodiges du ciel qui effrayaient tout le monde, Agrippine eut une particulière appréhension à cause d'une parole qui était échappée à Claudius au milieu des bonnes chères, et en la chaleur du vin : car il lâcha ces mots, **que ce lui était chose fatale de supporter premièrement l'insolence de ses femmes, et puis de les châtier.** Cela la regardant, elle chercha les moyens de le prévenir ; mais comme pour se préparer à un si grand crime elle voulût premièrement exercer sa rage sur Lepida, à qui elle portait une désespérée jalousie, Narcissus vit bien où tendait cette poursuite, et comme il sut qu'on allait condamner Lepida, il s'y opposa de toute sa puissance, et dit en particulier à ses amis, **que Messaline n'avait point été si dangereuse que cette marâtre, qui s'efforçait de ruiner la famille du prince en reculant Britannicus pour avancer Néron ; qu'au reste, il eut été meilleur d'endurer de l'impudicité de la première, que se soumettre à l'impudence de cette seconde, qui même ne se pouvait purger de l'adultère qu'elle commettait avec Palais, montrant par là qu'elle faisait bien plus de cas d'un empire que de son honneur, de sa chasteté, de son corps, et tout le reste.** Puis embrassant Britannicus il pria les dieux, **qu'ils le fissent croître, qu'ils le rendissent assez puissant pour chasser les ennemis de son père, et pour se venger des meurtriers de sa mère.** Parmi tant de divers soins des uns et des autres, Claudius se trouvant mal voulut changer d'air, et alla prendre les eaux de Sinuessa. Agrippine résolue de le faire mourir, d'autant qu'elle le voyait plus enclin à Britannicus qu'auparavant, prit l'occasion aux cheveux, se fit préparer le

poison par une fameuse sorcière qui n'était point apprentie en ces maléfices. Cette sorcière nommée Locusta, le bailla à un eunuque qui faisait l'essai de ses viandes, afin qu'il prit son temps pour lui donner. On crut que le poison avait été mis dans un plat de champignons, que Claudius aimait sur toutes les viandes du monde, et qu'après en avoir mangé, la nature s'efforça de chasser le venin ; mais qu'Agrippine sans se soucier de ce qu'on pourrait dire d'une si excessive méchanceté, gagna le médecin du prince nommé Xénophon, qui faisant semblant de lui aider à vomir, au lieu de médicament lui donna un second poison afin de précipiter sa mort, de qui dépendait le salut de cette femme. Quelque temps après son décès on fit des prières pour sa santé, comme s'il eut été vivant ; d'autant qu'Agrippine qui prenait son temps pour établir l'empire de son fils, faisait entendre à tout le monde qu'il y avait encore quelque rayon d'espérance, et qu'il en pouvait échapper. À même dessein elle retint Britannicus dans la chambre faisant de l'affligée, le baisant et l'appelant *la vraie image de son père*, de peur qu'il ne sortit, et qu'il ne se fit voir aux soldats qu'elle avait envoyé gagner par les ministres de son ambition. Comme elle se vit assez puissante, et les choses acheminées selon son désir, elle commanda qu'on ouvrit les portes du palais, et fit sortir son fils Néron en la compagnie de Burrus, qui par l'autorité de sa charge, lui assura la succession de Claudius qui regardait son fils. Ainsi mourut Claudius, prince peu digne de tenir un si grand empire. Dès sa jeunesse il avait donné de grands témoignages de sa stupidité. Sa mère Antonia l'appelait *un monstre, ou un prodige d'homme que la nature avait commencé, mais ne l'avait pas achevé* ; et quand elle voulait taxer quelqu'un de bêtise, elle disait *qu'il était plus hébété que son fils Claudius*. Sa sœur Luculle ayant ouï dire à quelqu'un qu'il serait un jour empereur, s'écria *qu'elle avait pitié des romains, qui devaient vivre sous un si misérable prince*. Son grand oncle Auguste ne lui voulut jamais donner autre dignité, que de prêtre des augures. Son oncle Tibère pour le contenter en quelque sorte sur l'instance qu'il lui faisait d'être élevé aux honneurs par son autorité, lui accorda comme à regret les ornements consulaires. Ce rebut fit qu'il embrassa une vie retirée et voluptueuse, qui acheva de le perdre de corps et d'esprit. Et néanmoins parmi le mépris des autres, le sénat et le peuple l'honora toujours grandement, comme révérent en lui le sang et la dignité de ses ancêtres. Sous son neveu Caius qui avançait les plus perdus hommes de la république, il fut créé consul, et encore avec tout cela il se vit exposé à de grands outrages, et à souffrir beaucoup d'indignités devant que de venir à l'empire : mêmes sous Caius il courut fortune de la vie, et durant son consulat pour avoir été négligent en sa charge ; et après encore lors que la conjuration de Getulicus étant découverte, il fut envoyé vers lui ambassadeur avec les autres. Car Caius trouva mauvais qu'on lui eut donné cette charge, et parce qu'il était son oncle, se plaignit *que c'était un tuteur qu'on lui voulait donner comme à un enfant*. Même on crut qu'il avait commandé qu'on le jetât dans la rivière. Et depuis il le méprisa de telle sorte, qu'il voulut qu'il parlât toujours le dernier dans le sénat. Comme il fut parvenu à l'empire, il se gouverna non en prince, mais en esclave, ayant toujours dépendu de la tyrannie des femmes, et de ses affranchis, qui abusaient insolemment de sa stupidité.

C'était eux qui départaient les charges de l'empire, qui créaient les consuls, qui faisaient les chefs des armées, qui donnaient les grâces, qui étaient les souverains arbitres de la vie et de la mort de tout le monde. En quoi ils se gouvernaient si insolemment, que bien souvent le prince n'avait nulle connaissance des affaires qui se faisaient sous son autorité. Leur impudence même monta à ce comble, qu'ils ôtèrent à plusieurs les charges qu'il leur avait

données, retranchèrent les grâces qu'il leur avait faites, révoquèrent ses libéralités, et changèrent ou cassèrent les lettres qu'il leur avait octroyées. Ce qu'il y avait de plus à plaindre, c'était qu'ils faisaient mourir ceux qu'il leur plaisait, sous ombre de venger l'injure du prince, qu'ils faisaient auteur des arrêts qu'ils minugiaient. Un jour ayant fait exécuter par les soldats 35 sénateurs, et plus de trois cents chevaliers romains, comme le centurier rapporta à Claudius qu'on avait fait ce qu'il avait commandé, il répartit, qu'il ne l'avait point commandé, mais qu'il l'approuvait.

Au reste, il fit connaître qu'il était cruel et sanguinaire de son naturel, vu qu'il faisait donner la question aux criminels en sa présence, et prenait plaisir à leurs tourments. Il ne voyait rien si agréablement que les furieux combats des gladiateurs, où il s'épanchait beaucoup de sang ; mais il n'y avait rien de si timide et de si couard que lui ; vu qu'au premier mouvement il faisait paraître qu'il désirait de quitter l'empire. Et même ce qu'il fit mourir Messaline, ce ne fut pas tant pour l'indignité de sa vie, que pour la crainte qu'il avait qu'elle ne lui volât l'empire pour le donner à Silius. Il faisait paraître une grande inégalité en tous ses déportements, se montrant divers en ses jugements, stupide en ses arrêts, inconstant en ses censures, et changeant en ses affections : mêmes on crut qu'il était insensé, et que ce qu'il avait feint du temps de Caius, était une vraie démonstration de son naturel. Cependant encore qu'il eut toutes ces mauvaises qualités, il ne laissait pas de connaître que l'on abusait de sa puissance. Et pour cette raison il était résolu de pourvoir aux entreprises d'Agrippine : mais en le prévenant, elle lui ôta le moyen de la ruiner. Cette mort eut ses présages, dont les plus remarquables furent, qu'on vit luire dans le ciel une comète, qui est une sorte d'étoile dont on croit que la naissance est fatale aux grands princes : les enseignes des soldats des gardes furent brûlées du feu du ciel, le tombeau de son père Drusus fut frappé de la foudre ; on vit sur le faite du Capitole un essaim d'abeilles, et les portes des temples s'ouvrirent d'elles-mêmes. Mais il n'y avait nul de ces signes qu'il dut tant redouter, que le mauvais esprit d'Agrippine qui lui ôta en fin la vie avec l'empire. Néanmoins comme il fut mort, elle et son fils firent démonstration d'en être extrêmement affligé, de sorte qu'ils pleuraient ouvertement la mort de celui qu'ils avaient secrètement empoisonné, et témoignaient une extrême douleur au milieu d'une excessive joie. Néron se joua depuis plaisamment sur sa mort, disant *que les potirons étaient une viande des dieux*, d'autant que Claudius pour en avoir usé était devenu Dieu : ce qu'il disait, pour ce que c'était la coutume des romains de mettre les empereurs après leur mort au rang des dieux.

Ce fut sous cet empereur, que Dieu jaloux du salut des romains, après leur avoir donné l'empire de la terre, leur voulut ouvrir les trésors des cieux, leur envoyant le grand apôtre St Pierre, chef de son église, pour arracher l'infidélité qui avait jeté de trop longues racines parmi ces idolâtres ; tellement que ce grand pasteur après avoir fondé l'église d'Antioche, se rendit à Rome, y déploya les richesses qu'il avait apportées d'orient, combattit la honteuse multitude des dieux qui étaient adores dans cette superbe ville, esclave des erreurs de toutes les nations sur lesquelles elle dominait ; dissipa les charmes et les enchantements, dont Simon ce fameux magicien allait éblouissant les yeux de tout le monde, et remporta depuis une glorieuse victoire sur cet imposteur. Mais le progrès que faisait l'évangile par le travail d'un si excellent apôtre, mit en rumeur le prince, le sénat, et toute la ville de Rome, de manière que prenant les chrétiens pour des Juifs, qui sous le nom et l'autorité de Jésus-Christ, voulaient susciter des troubles dans l'empire, ils les chassèrent de Rome comme ennemis du repos public :

encore que selon l'instruction de leur maître, ils ne recommandassent autre chose sinon **qu'on rendît à César ce qui était à César, et à Dieu ce qui était à Dieu**. Cet édit publié contre les chrétiens, fut cause que S Pierre eut loisir de recevoir et de visiter la Judée, et les autres provinces où il avait déjà jeté les semences de la piété. Durant cela, St Paul accompagné de St Barnabé, allait de son côté courant toute l'Asie et toute la Grèce, annonçant la foi de J.-C. et déracinant l'idolâtrie. Athènes où était le trône de la philosophie et de la sagesse du monde, fut éclairée de la présence et de la doctrine de ce grand flambeau de la foi, qui fit voir à ces aréopagites, que le dieu, auquel jusqu'à ce jour là ils avaient dressé un autel comme au dieu inconnu, était le vrai Dieu créateur du ciel et de la terre, qui en ces derniers jours par les opprobres de la mort de son fils, et par les triomphes de sa résurrection avait manifesté ses miséricordes, et déployé les excessives richesses de sa bonté pour sauver le genre humain. Dieu bénit tellement ses instructions, qu'il convertit des premiers de l'aréopage et de la cour d'Athènes, entre autres le glorieux S Denis. Les autres apôtres de leur côté allaient dans les provinces que le S Esprit leur avait enseignées, et jusqu'au bout du monde faisaient retentir la voix et la parole de l'évangile. Voilà ce qui se passait en tous les coins de l'univers sous l'empire de Claudius.

Il fut affligé de deux famines, dont nous avons parlé au cours de son histoire. La première arriva, Claudius étant consul pour la seconde fois avec Cecinna ; et la seconde qui trois ans après survint, se rencontra au temps que le même Claudius était désigné consul pour la quatrième fois. Cette dernière avait été prédite par l'un des disciples de Jésus-Christ, nommé Agabus. Elle fut extrême en Syrie, mais Hélène reine des Adiabéniens, qui en ce même temps là renonçant à ses idoles avait embrassé la loi de Moïse, soulagea grandement la misère des Juifs, auxquels par une excessive charité elle envoya en forme d'aumône tout le grain qu'elle pût acheter en Égypte, où la cherté n'était pas encore si grande. Quelques-uns ont cru que cette princesse s'était convertie à la religion chrétienne, mais la vérité est qu'elle n'avait fait profession que de la loi de Moïse.

Livre V

*Contenant ce qui s'est passé de plus mémorable sous
l'empire de Néron.*

Après la mort de Claudius, la naissance et la justice donnaient l'empire à son fils Britannicus, jeune prince, dont les romains avaient conçu de grandes espérances, que la cruauté de Néron moissonna en leur fleur. D'un autre côté l'adoption que Claudius avait faite de Néron, semblait aussi lui donner une juste espérance. Et quoi que ce ne pût être au préjudice de Britannicus, toutefois l'évènement fit voir, **que le droit n'était pas si puissant que les armes, et que celui qui a la force à la main, trouve toujours le moyen de se faire obéir.** Néron foulant donc aux pieds le droit du sang, ravit l'empire à Britannicus, que les serviteurs de son père abandonnèrent lâchement en cette occasion. Et mêmes la barbarie de Néron passa si avant, que non content de lui avoir volé un si fleurissant état, il le fit encore inhumainement mourir avec ses soeurs, qui semblaient lui reprocher son brigandage et sa perfidie : mais ce sont les moindres crimes dont ce monstre souilla sa dignité. Le ciel le donna en son courroux pour punir les crimes du monde. Et pour montrer que c'était un fruit de sa providence irritée par les offenses des hommes, il voulut dès sa naissance donner de grands présages de la fureur de son règne. Il vint au monde vers l'aube du jour, et fut soudainement environné d'une grande lueur qui ne pouvait procéder des rayons du soleil qui n'était pas encore levé ; ce qu'observant un astrologue qui se trouva à sa naissance, et considérant l'aspect des astres, et la constellation de l'enfant, prédit deux choses remarquables de lui ; c'est à savoir, **qu'il serait empereur, et qu'il ferait mourir sa mère.** Ce qu'entendant Agrippine sans s'effrayer autrement d'un si sinistre présage, poussée d'une prodigieuse ambition, s'écria, **qu'il me tue moyennant qu'il règne.** Mais certes elle eut sujet depuis de se repentir de cette furieuse parole. Domitius père de Néron, n'observant point le mouvement des cieux pour juger des futures horreurs de sa vie, mais prenant seulement garde à sa naissance, et se figurant qu'il était issu de lui et d'Agrippine, dit franchement, **qu'il n'avait rien pu naître de leur mariage que de détestable et de fatal à la république.** Il avait dix-sept ans quand il prit les rennes de l'empire. Soudain qu'il parut en public, les soldats des gardes corrompus par leur Colonel Burrhus créature de sa mère, le proclamèrent empereur. Il arriva à quelques-uns de demander où était Britannicus : mais voyant que personne ne s'opposait à Néron, ils se laissèrent emporter au torrent, et suivirent l'exemple de leur capitaine.

Comme il fut arrivé à l'armée, il fit aux soldats une harangue accommodée à la condition du temps, et conforme à ce qu'il entreprenait, et pour les gagner de tout point leur fit de grandes promesses, et protesta de ne céder en rien à la bonne volonté que son prédécesseur leur avait portée, et par ce moyen se fit reconnaître empereur par l'armée, qui était toute la force de la république. Les acclamations des soldats furent suivies de l'arrêt du sénat, et l'arrêt du sénat de l'obéissance de toutes les provinces. Il ne tarda guère à faire décerner des honneurs divins à Claudius, ayant premièrement ordonné qu'on lui célébrerait des obsèques aussi pompeuses que celles qu'on avait autrefois faites à Auguste. À quoi il fut induit par Agrippine, qui voulait imiter la splendeur et la magnificence de son aïeule Livia. Toutefois supprimèrent son testament, de peur que le choix qu'il avait fait de Néron au préjudice de son fils légitime, ne fit naître

du dépit dans les coeurs d'un peuple déjà ulcéré contre Agrippine. Après avoir donné diverses apparences de douleur et de tristesse, Néron s'en alla au sénat, où il protesta solennellement, etc. Ces protestations suivies de quelques effets furent aussi agréables au sénat, qu'elles déplurent à Agrippine, qui vit bien qu'on voulait limiter et restreindre sa puissance. À la vérité son insolence était montée à un tel comble, qu'il n'y avait plus de moyen de l'endurer. Car gouvernant tout, au commencement de ce nouveau règne, elle voulut comme le dédier par le sang de Silanus proconsul de l'Asie, qu'elle fit mourir sur un bruit qui courut, que le peuple considérant sa noblesse, son âge, son innocence et sa valeur, le préférerait volontiers à un enfant qui était arrivé par le poison à l'empire. Narcissus ne tarda guère non plus à sentir l'aigreur de sa haine, car elle le fit arrêter prisonnier, lui donna une étroite et rigoureuse garde : et après l'avoir réduit à une extrême nécessité, lui fit finir sa vie par une si misérable mort. Néron n'eut point de part à cette violence ; au contraire, il aimait cet affranchi, parce qu'il lui baillait de l'argent pour fournir à ses débauches.

Les meurtres et les massacres allaient emplir Rome d'une nouvelle horreur, si Burrhus et Sénèque qui gouvernaient avec un crédit égal la jeunesse du prince, n'en eussent arrêté le cours par leurs sages conseils. Agrippine avait pour fauteur de sa tyrannie, ce Pallas qui avait fait le mariage de Claudius et d'elle afin de ruiner Britannicus. Ce misérable affranchi étant devenu le plus riche et le plus puissant homme de l'empire, se rendit insupportable par son arrogance, et par les cruels conseils qu'on croyait qu'il donnait à la mère du prince. Néron de son côté rendait toutes sortes d'honneurs à sa mère, et mêmes voulait qu'elle eut une puissance absolue aux affaires. C'était elle qui donnait audience aux ambassadeurs, et qui faisait faire les dépêches aux rois, aux princes, et aux républiques alliées de l'empire, il l'appelait sa [bonne mère](#), et n'eut voulu ni la dédire ni lui déplaire en aucune chose : mais Sénèque et Burrhus voyant qu'elle allait tout ruiner, si on ne s'opposait à son ambition, divertirent Néron de ce grand respect, et lui remontrant qu'il fallait qu'il prit possession de son autorité sans la laisser entre les mains d'une femme, lui conseillèrent de lui laisser tous les honneurs dont elle était capable, mais le conjurèrent de se souvenir [qu'elle entreprenait par dessus son sexe, et qu'elle le voulait faire un Roi de théâtre qui n'eut que le nom, et elle toute l'autorité](#). L'occasion s'offrit bientôt de lui faire paraître par les effets qu'il la voulait reculer des affaires. Car les ambassadeurs d'Arménie venants au nom des états de leur royaume, pour traiter de leurs affaires devant le trône de Néron, comme il leur donnait audience, Agrippine se présenta pour monter auprès de son siège : mais Burrhus et Sénèque la voyant approcher, persuadèrent à Néron de descendre comme pour l'aller recevoir, et lui conseillèrent de rompre après cela la compagnie, et de se retirer, de peur de faire voir à des étrangers la honte de l'empire. Néron suivant leur conseil, sous ombre d'honorer Agrippine, lui ôta le moyen de faire paraître sa puissance, et détourna l'infamie publique par ce témoignage, ou plutôt par cette apparence de piété particulière. Ainsi ils la reculèrent des affaires, et attirèrent à eux toute l'autorité du gouvernement. Car Néron fuyant les occupations de l'état, était bien aise d'avoir sur qui se reposer de ce soin. Et ces deux grands personnages qui semblaient à tout le monde dignes de cette charge, surent bien s'insinuer en son esprit : de sorte qu'ils se maintinrent assez longtemps en autorité et en crédit auprès de lui. Mais en fin le mauvais naturel de Néron fut plus puissant que leur nourriture, et toute leur prudence ne pût empêcher ses débordements. Le voyant enclin aux voluptés, ils crurent qu'il fallait donner quelque chose à son âge de peur d'aigrir son courage au dommage de la république : mais ils ne se

souvinrent pas que les esprits malendurants des jeunes gens nourris en une pleine licence, contractent une obstinée habitude du vice, et que comme on la leur veut puis après arracher, leur opiniâtreté combat, et rend inutiles toutes sortes de remontrances : de sorte qu'au lieu de se corriger par la liberté qu'on leur donne, ils se corrompent et se perdent entièrement. En ces commencements donc Néron se contentait de se trouver parmi les débauches des festins, de boire, et de s'enivrer avec ceux de son âge, de danser, et de faire l'amour, mais comme il vit que personne ne réprimait son insolence, et que parmi ses excès le gouvernement de l'état ne laissait pas d'aller toujours son train, il se figura qu'en cette grande fortune toutes choses lui étaient permises. Et certes l'on peut dire qu'il n'y eut jamais prince de cette qualité au cours de la vie, et du règne duquel on ait vu un si monstrueux changement. À son avènement à l'empire, il protesta de vouloir suivre exactement les glorieux exemples qu'Auguste lui avait laissés ; et pour montrer que ce n'était pas seulement de belles paroles qu'il ne voulût pas faire réussir en de bons effets, il ne se présentait aucune occasion de faire paraître sa libéralité, sa clémence et sa courtoisie, qu'il ne l'embrassât passionnément, et avec beaucoup de grâce. Pour faire croire qu'il avait un esprit populaire, il ôta les tributs excessifs qui opprimaient la commune, réprima l'insolence des délateurs, donna d'honnêtes pensions aux pauvres sénateurs pour soutenir leur dignité, et fit de magnifiques largesses aux soldats de ses gardes. Mais un jour comme Burrhus le pressait de signer la mort d'un criminel condamné au supplice, plutôt à dieu, dit-il, que je ne susse ni lire ni écrire ; comme ayant regret de consentir à la mort d'un homme encore qu'il fut coupable. Quand il se trouvait aux assemblées, il saluait les assistants selon leurs dignités, et nommait chacun par son nom sans hésiter.

Le sénat lui rendant des actions de grâces, elles seront de saison, dit-il, lors que je les aurai méritées. Quand il allait se promener aux champs et faire quelque exercice, il recevait le peuple en sa compagnie. Il prenait un singulier plaisir à déclamer et à réciter des vers ; non seulement en privé, mais même en public, et sur les théâtres. Il arriva qu'une fois ayant récité des vers en présence du peuple, le peuple eut cela si agréable, que pour témoigner sa joie, il fit décerner des prières publiques, et fit graver une partie de ses vers en lettres d'or pour la consacrer à Jupiter adoré au Capitole. Les bruits des mouvements étrangers lui apportèrent quelque sujet de gloire, vu que la nouvelle étant venue à Rome, que les Parthes avaient repris l'Arménie sur Rhadamiste, il apporta un tel ordre aux affaires, que tout le monde conçut une grande opinion de sa prudence : car il fit promptement faire les recrues des légions d'orient, commanda qu'elles se logeassent aux frontières d'Arménie, et fit marcher les rois Agrippa et Antiochus pour assaillir les Parthes, et pour divertir par ce moyen la guerre de cette province, où il envoya encore d'autres forces. Les Parthes voyant l'état des affaires, se retirèrent, comme remettant la guerre à un autre temps. Cet heureux succès des affaires d'orient porta le sénat à lui décerner des honneurs excessifs et pleins de vanité : car il ordonna qu'on ferait des prières publiques pour lui : qu'aux jours de ces prières il porterait la robe triomphale : qu'il entrerait dans la ville comme en triomphe, et qu'on lui dresserait une statue de la grandeur de celle de Mars Le Vengeur, pour la mettre dans le même temple où ce dieu était adoré. Parmi cela les gens de bien se réjouissaient de ce que voulant assurer l'Arménie à l'empire, il avait choisi Corbulon, personnage doué de toutes les qualités d'un grand capitaine, et estimé homme de bien dans le monde, se figurant que cette élection leur était comme un présage d'un bon règne, sous lequel on verrait la vertu honorée. Aussi fut-ce une action bien regardée, chacun

ayant les yeux attentifs à considérer, si en ces prémices de son empire il prendrait pour chef de cette guerre un homme sans contredit digne d'une si grande charge ; ou bien s'il aurait aussi peu de soin que ses prédécesseurs, de mettre des personnes capables dans ses armées. Nous verrons en son lieu quel fut le fruit qu'il recueillit de ce choix, et quels furent les événements de la conduite de ce grand capitaine : ici il suffit de dire que les déportements de Néron furent extrêmement justes et extrêmement populaires au commencement de son règne.

Il fit représenter divers spectacles pour récréer le peuple, qui voyait les premiers de la ville monter sur les théâtres, et faire des tours de charlatans pour gratifier ce jeune prince. Il n'oublia pas les combats des gladiateurs, mais il aimait mieux alors les exercices où l'on ne voyait point épandre de sang ; et pour cette raison il fut le premier qui amena à Rome la façon des jeux nemeans, où l'on disputait le prix de la musique, de la lutte, et de la course des chevaux, qui sont tous plaisirs et tous exercices innocents. Il reçut favorablement les couronnes qui lui furent adjudgées pour prix de son éloquence, et en prose et en vers, et même il voulut qu'elles fussent portées au pied de la statue d'Auguste, comme choses sacrées. Néron passa ainsi sa jeunesse, durant que Sénèque et Burrhus eurent une pleine puissance sur ses volontés. Mais comme nous avons dit, leur crédit ne fut pas de longue durée. Les flatteurs, pestes ordinaires des princes, renversèrent leurs conseils. **Quoi ?** disaient-ils à Néron, **que vous receviez la loi de vos sujets ; que vous enduriez qu'ils traversent vos volontés ; que vous souffriez qu'ils vous prescrivent ce que vous devez faire ; ignorez-vous votre puissance ? Ne savez-vous pas que vous estes empereur, et que tout le monde doit ployer sous vos volontés ?** Ces paroles firent une grande impression sur ce jeune esprit : mais outre cela, comme il avait de l'ombrage de l'autorité que prenait sa mère : aussi était-il jaloux de la gloire que ces deux grands personnages se donnaient de gouverner sa jeunesse, comme s'il n'eut pas été capable lui-même d'administrer un si grand empire.

C'est pourquoi il se mit à mépriser leur avis, et à fouler aux pieds leurs conseils, et à faire toutes choses contre leurs instructions, jusqu'à se proposer pour exemple de son règne, l'empire de Caligula, duquel il se résolut d'embrasser la façon de vivre, sans repenser au malheur de sa mort. Depuis qu'il eut pris cette infâme résolution, on lui vit dépouiller toute honte, et non seulement il imita les débordements de Caligula, mais il le surpassa de beaucoup en toutes sortes d'insolences et de cruautés. Pour entretenir ses plaisirs, il dissipa les trésors de l'empire, et épuisa toutes ces prodigieuses richesses que son prédécesseur lui avait laissées. En suite de quoi, non seulement il accrut les impôts et les tributs des provinces, mais mêmes il persécuta les plus riches familles de la ville, et fit mourir beaucoup de grands personnages, afin de se saisir de leurs biens pour fournir à son luxe et à ses prodigalités. Il montra une passion insensée à l'endroit des chevaux, qu'il nourrissait d'une façon exquise pour s'en servir à la course et aux combats, et en vint jusqu'à ce point de folie, qu'après qu'ils l'avaient servi, il leur donnait les mêmes ornements, et leur établissait les mêmes pensions dont on récompensait les grands personnages qui avaient travaillé pour la république.

Cependant le crédit d'Agrippine allait diminuant tous les jours, quoi qu'elle fit tout ce qu'elle pouvait pour maintenir sa puissance. Une jeune affranchie nommée Acté, venue de l'Asie, lui en ôta tout ce qui lui en restait auprès de son fils. Car il devint si furieusement amoureux de cette étrangère, qu'il ne pensa plus qu'à la contenter. Ses plus sévères amis n'improvaient pas entièrement ces amours, mais disaient, qu'à la vérité c'était un malheur qu'il ne se plut pas

davantage en la compagnie de sa femme Octavia, etc. Mais ces privautés et ces amours mirent au désespoir Agrippine, qui frémissait de voir que son fils lui donnât pour rivale une affranchie, et pour belle-fille une esclave. Au lieu d'attendre que le repentir ou la jouissance l'en divertissent, elle s'efforça de l'en retirer à force de menaces ; mais la honte qu'elle lui pensait faire, ne servit qu'à irriter sa passion, et à l'embraser davantage : tellement que de dépit il quitta tout le respect qu'il lui devait, et lui fit connaître qu'il n'avait pas agréable qu'elle se mêlât si avant de ses affaires. Comme elle vit que cette voie ne lui succédait pas, elle eut recours aux artifices, et sachant qu'un serenus servait de couverture et de voile à son fils, et qu'il lui prestait sa maison pour cacher ses amours et son nom, pour dérober la connaissance des largesses qu'il lui faisait ; elle conjura son fils avec mille caresses de se servir d'elle, et lui offrit son cabinet et son sein pour cacher ce que son âge et sa dignité voulaient être celé. Mêmes elle confessait qu'elle en avait mal usé, que c'était une sévérité hors de saison qu'elle avait témoignée, et pour le gagner du tout, lui fournissait tout l'argent qu'il désirait pour assouvir ses plaisirs. Les amis de Néron voyant que celle qui l'avait si superbement traité, le flattait si indignement, s'imaginèrent que cette habile femme n'avait pas changé de façon de faire sans occasion. Néron de son côté la voyait venir, et néanmoins dissimulait accortement le sentiment qu'il avait de son courage. De fortune, un jour comme il eut trouvé parmi les ornements des femmes et des mères des empereurs une magnifique robe toute semée de pierreries, qui méritait être présentée à la plus grande princesse du monde, il la lui envoya en sa maison : mais au lieu de la recevoir avec les justes remerciements que le présent méritait, elle commanda qu'on la reportât à son fils, et qu'on lui dit, que ce n'étaient pas là les ornements dont elle se parait : qu'on la voulait amuser de ces vains honneurs pour lui ravir ceux qui lui appartenaient ; qu'au reste, il avait mauvaise grâce, de vouloir faire la part à celle de qui il tenait tout ce qu'il possédait. Néron pour se venger de ceux qui supportaient l'orgueil de sa mère, cassa Pallas son principal confident, et lui fit tout le dépit dont il se peut aviser. Cet affront fait à Pallas la mit en fureur, et lui fit découvrir sa propre infamie : de sorte que parmi ses autres plaintes, s'adressant à son fils, elle lui reprocha, etc.

Ces furieuses reproches laissèrent un poignant aiguillon dans l'âme de Néron, qui repensa sérieusement à ce qu'elle lui avait dit de Britannicus ; et comme outre cela il eut reconnu l'inclination du peuple en son endroit, il se résolut de le faire mourir. Mais d'autant que son innocence le mettait à couvert des poursuites de la justice, il eut recours aux fraudes, et pratiqua un tribun pour l'empoisonner, par le moyen de cette fameuse sorcière Locusta, dont nous avons déjà parlé, qui était prisonnière entre ses mains. La première fois le poison n'opéra pas, à cause que la nature aida à Britannicus à le rejeter. Néron fâché de ce qu'ils se servaient d'un poison si faible et si lent, menaça le tribun, et lui commanda de faire mourir la sorcière, si elle n'en préparait un plus violent : et là dessus ils lui promirent de le contenter, et de bailler à Britannicus un poison qui le ferait mourir plus promptement, que s'il était percé d'un coup d'épée. Là dessus ils conduisent si bien cette malheureuse trame, qu'ils le lui baillent dans l'eau froide, comme il était assis à la table devant Néron. Soudain qu'il l'eut pris, la parole et la vie l'abandonnèrent sur le champ. D'entre les assistants, ceux qui ne savaient rien de l'affaire, sortirent tous effrayés de ce désastre. Les autres qui avaient quelque soupçon du crime de Néron, demeurèrent fermes pour considérer sa contenance. Mais sans s'étonner d'un accident qu'il avait prévu, il dit à la compagnie, **que ce n'était qu'une syncope du mal caduc, auquel Britannicus était sujet dès le**

berceau, et que bientôt la vue, la parole, et le sentiment lui reviendraient. Agrippine qui vit ce détestable spectacle, ne peut celer sa douleur, d'autant qu'elle connut bien que Néron lui avait ôté son appui, et avait jeté les semences et l'exemple des parricides, dans lesquels elle craignait à bon droit de se trouver enveloppée. Octavia soeur de Britannicus, et femme de Néron, fut aussi présente à ce malheur : mais quoi qu'elle fut encore jeune, peu instruite aux ruses du monde ; si est-ce qu'elle sut bien couvrir son ennui, et supprimer sa douleur, de peur d'offenser son cruel mari, qui commanda aussitôt qu'on se remit à faire bonne chère, et à se réjouir. La nuit suivante on fit avec peu d'appareil les obsèques de Britannicus. Il fut porté au champ de mars, mais il fit un tel orage durant la cérémonie, que le peuple crut que c'était un témoignage du courroux du ciel contre l'auteur de ce parricide. Toutefois il n'y eut pas faute de personnes qui l'approuvaient, se ressouvenant des anciennes discordes advenues entre les frères, et se figurant, **que comme le monde n'est éclairé que d'un soleil ; aussi les grandes monarchies ne peuvent souffrir deux maîtres.** Néron craignant que les cérémonies du deuil n'aigrissent les esprits, en défendit la pompe, etc.

Après cela il fit de grands biens à ses principaux amis, d'entre lesquels quelques-uns blâmèrent particulièrement Burrhus et Sénèque, leur reprochant que parmi cette façon de vivre si sérieuse dont ils faisaient profession, ils avaient partagé entre eux les maisons et les terres entières, comme une proie que le malheur du temps leur avait apportée. Les autres les excusaient, alléguant qu'ils y avaient été contraints par le prince, qui ayant la conscience troublée de l'image de son crime, espérait en pouvoir effacer la mémoire, et en trouver le pardon, par le moyen des largesses qu'il faisait aux plus puissants. Mais il n'y eut rien qui put adoucir l'aigreur et le courroux de sa mère, qui se mit à faire la cour à Octavia, à conduire de secrètes pratiques avec ses plus confidens amis, à surmonter son avarice naturelle pour faire du bien à tout le monde, et à caresser les tribuns et les centeniers, afin de les attirer dans le parti qu'elle allait formant. Néron s'en apercevant lui cassa ses gardes, et lui ôta les soldats Allemands qu'il lui avait donnez pour l'honorer comme la mère du prince, encore qu'autrefois cet honneur ne se fit qu'à celle qui avait part à son lit. Et pour lui ôter l'abord de ceux qui la venaient voir, il la fit sortir d'auprès de lui, et l'envoya loger en la maison qui avait été à Antonia, où l'allant quelquefois visiter, il se faisait suivre par un grand nombre de capitaines ; et après un froid compliment l'ayant baisée, plus par cérémonie que par amour, il se retirait aussitôt, et la laissait là. Cette disgrâce fit paraître, **qu'il n'y a rien au monde de si faible et de si peu durable qu'une puissance empruntée, et qui n'est pas bâtie sur ses propres fondemens.** Car la maison d'Agrippine devint aussitôt un désert, et personne ne l'allait plus voir, sinon quelques femmes, desquelles mêmes on n'eut su dire si elles lui rendaient ces devoirs par amour ou par haine, vu qu'il s'en trouva qui firent ce qu'elles purent pour accroître son infortune. Quelque temps auparavant elle avait offensé au vif l'esprit de Junia Silana, (c'est celle que Siluis avait répudiée pour épouser Messaline) d'autant qu'étant amoureuse de Sextus Africanus, et désirant passionnément de l'épouser, Agrippine nonobstant l'étroite profession d'amitié qu'elle faisait avec elle, non seulement rompit ce dessein par son crédit : mais mêmes lui fit de grandes reproches de son âge et de son impudicité. Junia ayant l'âme ulcérée de ce sanglant affront, se servit de l'occasion que ce malheur d'Agrippine lui présenta, et se figurant que c'était le temps de se venger d'elle, attira deux de ses partisans Iturius et Calvisius, qui l'accusèrent non plus de ce que tout le monde savait qu'elle pleurait la mort de Britannicus : mais de ce qu'elle avait dressé une nouvelle partie au prince, ayant traité avec Rubellius

Plautus issu du côté de sa mère du sang d'Auguste aussi bien que Néron, pour l'épouser, et pour le faire maître de l'empire. Néron étonné de cette nouvelle, qui lui fut apportée la nuit à la table par un affranchi de Domitia ennemie d'Agrippine, se résolut non seulement de tuer sa mère et ce Rubellius Plautus, mais mêmes de casser Burrhus, et de lui ôter la charge de ses gardes, d'autant qu'il le croyait partisan affectionné d'Agrippine, dont il était la créature. Toutefois l'intercession de Sénèque fut si puissante qu'il ne chassa point Burrhus, qui même se présentant à lui, lui offrit de faire mourir Agrippine si elle se trouvait coupable : mais, lui dit-il, s'il faut ouïr les autres devant que de les condamner : combien à plus forte raison une mère ? Jusque ici, ajouta-t-il, nous ne voyons point d'accusateurs. C'est un bruit qui vient d'une maison mal affectionnée, et qui est apporté par un bouffon. Et là dessus le conjura de se souvenir qu'ils étaient parmi les ténèbres, et qu'ils avaient passé la nuit en débauches, et en somme qu'il y avait danger de sortir à une heure si indue. Néron adouci par cette remontrance, acheva de passer la nuit à boire. Mais si tôt que le jour fut venu, il dépêcha Burrhus pour aller dire à Agrippine en la présence de Sénèque, qu'elle examinât l'accusation, et qu'elle fit paraître son innocence en se justifiant, autrement qu'il lui fallait mourir.

Burrhus s'en acquitta avec plus de rigueur qu'on n'eut attendu d'une personne qui lui était si fort obligée ; mais une plus grande douceur lui eut pu coûter la vie. Agrippine ne rabattant rien de son orgueil ordinaire, prit la parole, et lui répondit, qu'elle ne s'étonnait point que Junia Silana, qui n'avait jamais eu d'enfants, ignorât les passions des mères, etc.. Elle dit tout cela avec tant de véhémence, que ceux qui étaient autour d'elle en furent émus : et là dessus demanda à voir son fils. Et comme elle fut devant lui, ses discours ne furent point ni de son innocence, de peur de se rendre suspecte, ni de ses bienfaits, de peur qu'elle ne semblât les lui reprocher ; mais de la punition de ceux qui l'avaient accusée, et des récompenses qu'elle demandait pour ses serviteurs.

Enfin elle mania si dextrement l'esprit de Néron, qu'elle impétra ce qu'elle voulut de lui. Non contente donc d'avoir fait donner des gouvernements et d'autres charges à ceux qu'elle recommandait, elle fit bannir ou exécuter tous les accusateurs, excepté le comédien Pâris, à qui Néron était trop affectionné pour le perdre, en faveur de sa mère qu'il n'aimait pas si tendrement. En ce temps-là Pallas et Burrhus furent accusez d'avoir conspiré contre le prince, et d'avoir entrepris de faire Cornélius Sylla empereur : mais l'accusation se trouva si mal fondée, que celui qui en avait été l'auteur, fut envoyé en exil. Ce fut en cette même saison que la folie, l'innocence et la rage de Néron commença à paraître publiquement. Car oubliant son rang et sa dignité, et ne se contentant pas de la licence qu'il se donnait dans son palais, il se mit à courre la nuit par les rues, à battre et à outrager ceux qu'il rencontrait, à fréquenter les bordeaux, à forcer les boutiques, et à les piller, pensant qu'on ne le connaîtrait pas, d'autant qu'il allait déguisé. Mais sa suite fit incontinent savoir que c'était lui, dont beaucoup de monde se trouva en peine. Car ne pardonnant à personne, mais ôtant les habits, frappant et tuant ceux qui allaient par la ville, et outre cela violant filles, femmes et garçons, il y eut des personnes de qualité qui se mirent en devoir de repousser ces insupportables injures, comme en connaissant par le lieu d'où elles sortaient, et l'ayant appris, ne savaient comment lui en faire des excuses. Mêmes il en prit mal à un sénateur nommé Julius Montanus, qui en étant venu aux mains avec lui, pour défendre l'honneur de sa femme, voulut depuis lui demander pardon de ce qu'il l'avait blessé, ne sachant pas que ce fut lui : car

Néron interprétant cette excuse à un manifeste opprobre, commanda qu'on le fit mourir. Et depuis il prit une longue suite de gardes qui l'accompagnaient la nuit quand il allait courir les rues.

L'insolence de ses déportements ne flétrit seulement sa gloire, mais souilla encore la réputation de son précepteur Sénèque, de qui ses ennemis dirent alors, et ont dit encore depuis, **qu'il pratiquait beaucoup de choses contraires à la philosophie etc..** On a passé jusqu'à lui reprocher les plus abominables crimes dont la nature puisse être offensée, et mêmes d'avoir appris ces monstrueuses brutalités à son disciple Néron. Mais on doit imputer cela au malheur de la nourriture qu'il fit en élevant ce monstre, qui s'étant acquis la haine du ciel et de la terre par l'infamie de ses actions, a rendu odieux à plusieurs celui qui l'a instruit, comme s'il avait eu part en ses crimes, encore qu'il eut fait toute sorte d'efforts pour l'en corriger. Et puis l'envie des écrivains peut bien s'être efforcée de mettre cette tache en la réputation de Sénèque. Ses beaux écrits qui sont comme une vive image de sa vie, nous font mieux juger de l'innocence de ses portements. Quoi qu'il en soit, ce lui fut un insigne malheur d'avoir à élever la jeunesse d'un prince, qui semble n'avoir été mis au monde que pour déshonorer la nature humaine. Le procès de ce Suillius, qui avait eu puissance absolue sous l'empire de Claudius, aida bien à le rendre odieux : car on crut que Sénèque fit renaître la loi Cincia établie contre ceux qui plaidaient pour de l'argent, afin de l'opprimer. Aussi Suillius accusé de cette corruption, reprocha tout haut à Sénèque, **qu'il en voulait à tous les serviteurs de Claudius, sous le règne duquel il avait été à bon droit banni de Rome. Que c'était un pédant, qui s'étant accoutumé parmi des enfants à une façon de parler énervée, ne pouvait souffrir une éloquence mâle et vigoureuse, dont les excellents avocats se servaient pour défendre la vie des citoyens, que ce n'était pas contre ceux qui prenaient les justes et modérées récompenses d'un honnête travail qu'il fallait fulminer, mais bien contre ceux qui allaient corrompre la pudicité, et souiller le lit des princesses : qu'au reste il voudrait bien savoir en quelle philosophie il avait appris à amasser en quatre ans de faveur tant de millions et tant de richesses qu'il avait amassées : que c'était du plus pur sang de l'Italie, et des autres provinces, dont il allait triomphant : que s'il avait moins de fortune que lui, il ne manquait pas pourtant de courage pour maintenir sa dignité, mêmes au péril de sa vie.** Ces reproches achevèrent de gâter l'affaire de Suillius, et firent qu'on eut recours à d'autres accusations pour le faire envoyer en exil, où il passa le reste de ses jours assez constamment. Tout cela n'apporta guère d'honneur à Sénèque, qu'on crut avoir été l'instrument de sa ruine. Mais la suite des déportements de Néron lui acquit bien encore plus d'infamie. Il devint éperdument amoureux de Popea Sabina jeune femme, à qui il ne manquait rien que d'être chaste. Elle était douée d'une exquise beauté, et n'avait pas faute de moyens. Elle avait une parole agréable et un esprit assez poly : elle se montrait modeste en apparence, mais elle était lascive en effet. Elle ne sortait guère en public : quand elle y allait, elle avait toujours une partie du visage voilée, sait qu'elle ne voulût pas donner un plein contentement aux yeux, sait qu'elle crut que cela était de la bienséance d'une femme de sa qualité : mais parmi cela, elle n'était guère soigneuse de sa réputation, **ne mettant point de différence entre un mari et un adultère,** et n'ayant autre passion que celle de l'utilité qui se présentait. Elle était mariée à un chevalier romain, nommé Rufus Crispinus ; mais Othon jeune seigneur qui avait toute sorte de privauté avec Néron, la lui débaucha, et appuyé du crédit qu'il

avait auprès du prince, fit tant par ses pratiques, que quittant son mari elle l'épousa.

Comme il se vit parvenu à ce mariage, il en fit vanité devant Néron, se vanta qu'il avait la plus belle femme, et qu'il était le plus heureux homme de l'empire. Il n'en fallait pas davantage pour enflammer un jeune prince, de soi-même porté à toute sorte de licence et de volupté. Peut-être était-ce l'intention d'Othon de l'en rendre passionné, afin que cette communauté d'amour servit à accroître sa puissance : mais quand elle se vit recherchée d'un si grand prince, elle dédaigna son nouveau mari, se donna toute à Néron, et fit tant par ses artifices, qu'il ôta à Othon tout le crédit qu'il avait auprès de sa personne, et l'envoya gouverneur en Lusitanie, afin de n'avoir point de rival à Rome. Ce fut la dernière action mauvaise à laquelle Néron chercha quelque couverture. Car depuis renonçant à toute honte, il se prostitua ouvertement à toutes sortes de débauches, faisant gloire du vice, et vanité d'être méchant. Il relégua à Marseille Cornélius Sylla, seulement parce que le voyant d'un esprit pesant et tardif, il se figura que c'était un homme dissimulé, qui avait de grands desseins, et qui pourrait entreprendre sur sa vie. Ce qu'il crut d'autant plus obstinément, qu'un des ministres de ses voluptés lui persuada qu'il l'avait pensé surprendre une nuit qu'il allait faire ses courses ordinaires par les rues. Durant tous ces beaux ménages de Rome, les Allemands prirent les armes. Les Frisons désirant de s'habituer en leur voisinage auprès du Rhin, s'emparèrent des lieux les plus commodes qu'ils rencontrèrent en leur voisinage.

Mais parce qu'ils n'avaient nulle permission de l'empereur de se saisir de ces terres, Vibius Avitus qui commandait en ces quartiers-là au nom de Paulinus Pompeius lieutenant de l'empire, les menaça de leur courre sus s'ils ne se retiraient, ou s'ils n'impétraient de Néron le congé de posséder ces nouveaux héritages qu'ils avaient déjà cultivés. Ils dépêchèrent à Rome leurs ambassadeurs, qui ne faisant pas beaucoup d'affaires auprès d'un prince noyé dans les délices, furent contraints de s'en retourner avec un plein refus qui les fit mutiner ; mais ils furent aussitôt réprimés et chassés dans leurs premières possessions.

Les Ansibariens voyant les terres qu'ils avaient quittées, dénuées d'habitants, s'en emparèrent : mais les romains ne les purent non plus endurer que les autres, dont ils se plainquirent à Avitus par un de leurs capitaines, qui avait fait de grands services à la république, lui remontrant, [que c'était accroître les limites de l'empire, de donner de nouvelles terres aux alliés du peuple romain etc.](#) Comme ils firent mine de s'opiniâtrer, les légions marchèrent contre eux. Leurs alliés les abandonnant, et se trouvant contraints de chercher d'autres retraites, ils se virent chassés de tout le monde, et allèrent errant et vaguant parmi les terres étrangères, où étant tenus comme ennemis, ils perdirent enfin ce qu'ils avaient de jeunesse, que la pauvreté et la misère opprima. Il s'éleva aussi une cruelle guerre entre les Cattes et les Hermondures leurs voisins, qui leur disputaient la possession de la rivière qui les fournissait de sel. Les Hermondures ne se contentant pas de la victoire qu'ils obtinrent sur les Cattes, firent encore passer par le fil de l'épée tout ce qui se sauva de la bataille, sans pardonner ni à hommes ni à chevaux.

Mais Rome nous va faire voir un spectacle encore plus horrible que tout cela, vu que Néron ne voulant plus différer l'exécution du parricide qu'il avait résolu en son âme, mit en oeuvre toutes sortes d'artifices, et enfin eut recours à la violence ouverte pour faire mourir sa mère Agrippine. Popea Sabina jetait de

l'huile sur ce feu, parce qu'elle savait bien qu'elle ne pouvait espérer de voir rompre le mariage de Néron avec Octavia durant qu'elle demeurerait en vie : même pour l'irriter davantage parmi leurs plaisirs elle l'appelait **pupille**, comme s'il eut été sous la tutelle d'Agrippine. Aux autres occasions elle ne cessait de l'importuner de ses larmes et de ses cris pour le faire entendre à son mariage, jusqu'à lui dire ; **que s'il ne la voulait pas épouser de peur de déplaire à sa mère, elle était résolue d'aller chercher Othon au bout du monde, où elle aimait mieux ouïr parler de l'infamie de l'empereur, que de la voir de ses yeux, et de courre fortune avec lui.** Agrippine de son côté opposait artifice à artifice, et ces deux femmes disputaient à qui serait maîtresse d'un malheureux prince. On dit une chose d'Agrippine qui est si détestable, qu'il y aurait peine d'y ajouter foi, si sa vie passée ne faisait tout croire de son impudicité.

Voulant prendre une puissance absolue sur son fils, elle épia l'occasion et le temps qu'il était échauffé de vin, s'étant parée à l'avantage, comme elle était encore jeune et belle princesse, elle lui prostitua son corps, et peu s'en fallut qu'il ne se souillât de cet abominable inceste, ayant déjà cueilli d'elle les mêmes baisers qui avaient perdu Claudius, et qui lui avaient fait épouser cette louve. Sénèque détourna accortement cette vilaine, ayant suscité Acté, qui pleine d'horreur et d'effroi alla crier à Néron qu'il était déshonoré : que sa mère se vantait qu'il avait couché avec elle, et que jamais les prétoriens n'endureraient un prince si exécration. Néron s'étonne de l'effronterie de sa mère, fuit sa compagnie, lui témoigne son courroux, et ne cherche plus que l'occasion de la perdre, mais il ne sait s'il doit employer le fer ou le poison. Il trouvait beaucoup de difficulté au poison, non seulement à cause de la fidélité de ses serviteurs qui prenaient soigneusement garde à ce qu'elle mangeait, mais aussi à raison de sa défiance particulière, parce que se doutant de son fils elle usait continuellement de contrepoisons. De la faire tuer il n'y trouvait pas moins de peine, et ne savait à qui confier un dessein si exécration, mêmes il avait peur que celui qu'il choisirait pour s'en servir ne refusât absolument de le faire. Comme il était agité de ces abominables pensées, Anicetus l'un de ses affranchis qui avait été son gouverneur en sa jeunesse, et qui commandait à une flotte de vaisseaux qui était à Misène, s'offrit de venir à bout de ce dessein, et de faire périr Agrippine, à qui il portait d'ailleurs une cruelle inimitié. Il lui en déclara la façon, et lui dit, qu'il y avait moyen de dresser un navire, qui venant à se défaire et à se détacher au milieu de la mer, la laisserait tomber sans qu'elle s'en put apercevoir. Et ajouta qu'il ne pouvait entreprendre de la perdre plus commodément que sur la mer, vu qu'on attribuerait aisément aux flots et aux vents son malheur, si elle venait à y périr. Et que pour achever le jeu et couvrir entièrement son crime, il ne faudrait plus que bâtir un temple et des autels, et faire de magnifiques obsèques à la défunte. Cette invention plût à Néron, qui pour ôter à sa mère toute sorte de soupçon, se remit à la caresser, et voulant se servir de l'occasion des jeux de Minerve, qu'il allait faire célébrer à Bayes avec toute sorte de pompe et de magnificence, il l'envoya prier de s'y venir promener pour avoir le plaisir des spectacles, et pour se réjouir en sa compagnie. Agrippine qui ne désirait rien avec tant de passion, que de se voir bien auprès de son fils, ajouta aisément foi à ses prières, s'achemina à Bayes, et le trouva sur la grève où il l'attendait. À l'abord il lui fit toutes sortes de caresses, et de là la mena à Baules, maison de plaisance, assise entre le cap de Misène et le lac de Bayes, d'où il était parti pour l'aller recevoir. Il y avait force navires dans le port ; mais il n'y en avait point de si superbement équipé que celui qui était préparé pour la perdre : et il l'avait ainsi voulu, afin qu'elle crut que c'était pour lui faire davantage d'honneur,

d'autant qu'elle se plaisait à voguer et à faire des voyages sur la mer. Ce ne furent plus que festins où son fils la mettait toujours au dessus de lui ; ce ne furent plus que baisers et que flatteries pour abuser une misérable mère. Comme elle s'en voulut retourner, il l'accompagna jusque à son vaisseau, et prenant congé d'elle, il lui protesta qu'il ne voulait plus vivre que pour l'amour d'elle, et la conjura que de son côté elle eut soin de sa santé pour l'amour de lui, et là dessus lui bailla Anicetus comme pour la conduire, mais en effet pour la perdre. La mer ne voulut pas servir de théâtre à un si tragique spectacle, ni se souiller du reproche d'un crime si horrible. Car encore que ceux qui avaient la conduite de ce naufrage, s'efforçassent de rompre l'entablement du vaisseau, si dextrement qu'ils pensaient la voir abîmée devant qu'elle eut pu le reconnaître ; si est-ce que la dextérité leur manqua, de sorte que le plancher de sa chambre qu'on avait expressément chargé de plomb pour le rendre plus pesant, venant à tomber, la ruine accabla un de ses domestiques qu'elle avait auprès d'elle, mais ne fit aucun mal, ni à elle, ni à Aceronia qui lui tenait fidèle compagnie en ce danger. Le vaisseau demeurant arrêté, et ne s'ouvrant pas comme les mariniers complices de l'entreprise avaient promis, ils se résolurent de le renverser sans dessus dessous, et de submerger ainsi Agrippine, mais parmi le bruit ils ne purent se faire bien entendre à ceux qui n'étaient pas participants de la trahison. Ils ne purent donc en venir à bout, mais furent contraints de le faire couler plus doucement. Aceronia qui était auprès d'Agrippine quand ce malheur arriva, et qui lui discourait de la joie qu'elle avait de la voir si bien remise avec son fils, étant tombée avec elle dans la mer, commença à appeler comme si elle eut été Agrippine, et cria qu'on sauvât la mère de l'empereur. Les mariniers croyant que ce fut elle, pour achever leur coup, la vont assommer à coups de rames. Agrippine ne disait mot, mais elle ne laissa pas d'être blessée à l'épaule. Les ondes la portèrent longtemps nageant sur l'eau, et par après les frégates qui accoururent du rivage voisin, la recueillirent et la rendirent dans sa maison.

Comme elle se vit échappée de ce naufrage, elle se mit à considérer l'ordre qu'on avait tenu pour la faire périr, et ne fit plus de doute que ce ne fut l'oeuvre de son fils : mais crut qu'il le fallait dissimuler. Elle dépêcha vers lui pour l'avertir du danger qu'elle avait couru sur la mer, et pour l'assurer que **par la bonté des dieux, et par la bonne fortune de son fils**, elle en était échappée, et là dessus le fit conjurer de ne se mettre point en peine de la venir sitôt visiter, d'autant que présentement elle n'avait besoin que d'un peu de repos. Néron qui attendait avec impatience la nouvelle du succès de son dessein, entendant dire qu'elle s'était sauvée, et qu'elle n'était que légèrement blessée à l'épaule, perdit toute contenance, appréhenda qu'elle ne lui suscitât du trouble à Rome pour se venger ; et ne sachant à quoi se résoudre, appela Burrhus et Sénèque pour avoir leur avis là dessus : leur opinion fut que si Néron ne prévenait Agrippine, il périrait indubitablement. Il s'informa de Burrhus s'il devait employer ses gardes pour faire ce massacre. Burrhus lui déclara, qu'il ne croyait pas que les gardes du prince voulussent mettre la main sur une petite fille de Germanicus : mais ajouta que c'était à Anicetus qui avait commencé cette tragédie, de l'achever. Anicetus se présenta à lui, et induit par les grandes promesses qu'il lui fit, prit la charge de la faire mourir. Et ayant su qu'Agerinus était venu de la part d'Agrippine, il s'approcha de lui comme il parlait à Néron, et laissa tomber un poignard à ses pieds, et comme s'il eut attenté à la vie du prince, le fit enchaîner et puis mourir, afin qu'on crut qu'Agrippine l'avait envoyé pour tuer son fils, et que n'ayant pu exécuter son dessein, il s'était défait lui-même par l'appréhension des supplices. À même temps Anicetus partit, et s'en alla accompagné d'un centenier, et d'un

bon nombre de soldats pour investir la maison d'Agrippine, où il abordait une infinité de monde qui venait se réjouir avec elle, de ce qu'elle était échappée d'un si grand danger. Les soldats chassèrent tout ce monde, et entrèrent dans le logis où ils ne trouvèrent plus qu'Agrippine, chacun s'en étant enfui, et l'ayant abandonnée. Comme elle voit Anicetus avec des gens de guerre, elle lui dit courageusement, **que s'il est venu pour la visiter de la part de son fils, elle se porte mieux ; mais que s'il est venu pour la tuer, qu'elle ne croit point que son fils fut si malheureux que d'avoir commandé un parricide.** Mais comme elle se sentit frapper, montrant son ventre au centenaire, **frappe-là,** lui dit-elle, **frappe le ventre qui a porté Néron.** Ainsi mourut Agrippine petite fille de Germanicus, massacrée par le commandement de son propre fils, auquel elle avait procuré l'empire, et fait mourir beaucoup d'innocents pour l'élever à ce comble de gloire. Lors qu'on lui apporta l'avis de sa mort, il eut de la peine à le croire, d'autant que l'horreur du crime faisait qu'il se défiait de l'exécution. Mêmes on crut que s'en voulant assurer il s'était transporté au lieu du massacre, qu'il avait manié tout le corps, comme pour savoir si on n'était point trompé : et qu'encore il eut bien le courage de dire ces exécrables paroles, **je ne pensais pas avoir une mère si belle.** Ce fut lors qu'elle recueillit le fruit de l'ardente ambition qu'elle avait eue de le voir régner. La même nuit qu'elle fut tuée, son corps fut brûlé sans aucun appareil et sans aucune image de pompe, et durant la vie de Néron, on ne dressa aucun tombeau à ses cendres, tant l'inhumanité du fils se déborda contre cette misérable mère.

Néron ayant eu loisir de penser à l'exécration offense qu'il venait de commettre, commença à se troubler, et parmi ses inquiétudes ne fit toute la nuit que se pourmener par la chambre, et regarder s'il était jour. Comme le soleil fut levé, les soldats des gardes pratiqués par leur Colonel Burrhus se présentèrent à lui, s'efforcèrent de le consoler, lui dirent qu'il avait assuré sa vie et son état ; qu'il se devait réjouir de la mort de celle qui allait tout perdre s'il ne l'eut prévenue. Mais tout cela ne pût assurer sa conscience, qui demeura si effrayée et si éperdue de l'horreur de son crime, qu'il confessa maintes fois depuis, qu'il était poursuivi des Furies, et qu'il sentait jour et nuit la rigueur de leurs fouets, et de leurs torches ardentes, et même la nuit, il lui était avis qu'il voyait sa mère qui lui reprochait son parricide. Il lui fut aussi rapporté qu'à l'entour de sa fosse, on oyait des cris et des hurlements effroyables, et comme un son de trompettes qui semblaient sonner la charge d'un combat. Pour se divertir, il voulut s'éloigner des lieux où il avait fait faire le massacre, dont l'image se présentait incessamment à ses yeux. Il se retira donc à Naples, d'où il écrivit au sénat des lettres pleines d'invectives contre Agrippine, afin de justifier la cruauté dont il avait usé en son endroit, et la diffama, comme si auparavant sa mort elle eut essayé de le faire tuer par un de ses affranchis.

Personne ne crut qu'un si hardi dessein eut pu entrer en l'âme d'une femme à peine essuyée du naufrage. Mais l'on ne s'étonna pas tant de Néron homme perdu et abandonné à toutes sortes de violences, que de Sénèque personnage rassis, et faisant profession d'une sévère philosophie, qui chercha des couleurs de rhétorique pour excuser une si prodigieuse méchanceté. Nonobstant cela, le sénat s'épandit en honteuses flatteries, et les grands de Rome combattirent comme à l'ennui les uns des autres, à qui témoignerait le plus de joie de la mort d'Agrippine. On ne parla que de prières solennelles ; que d'institution de nouvelles fêtes pour célébrer le jour auquel Néron avait été préservé de la conjuration de sa mère, dont pour ceste raison le jour natal fut mis parmi les jours malheureux de l'année : dans le sénat on dédia une image d'or à Minerve,

et tout auprès entre les sénateurs montra ne pouvoir approuver une action si malheureuse ; mais en faisant le sévère il mit sa personne en danger, pensa ruiner le sénat, et n'ouvrit point le chemin à la liberté. Un si exécrationnel forfait fut suivi de toutes sortes de prodiges : une femme accoucha d'un serpent, une autre fut frappée de la foudre parmi les embrassements de son mari, le tonnerre tomba en tous les quartiers de la ville, le soleil s'obscurcit en un instant, et laissa voir en plein jour les étoiles ; et quoi que Néron ne fut pas sitôt puni de son crime, si est-ce que ces présages ne furent pas vains, mais furent les avant-coureurs du malheur qui l'enveloppa depuis. Et cependant il était tellement bourrelé et agité des terreurs de sa conscience, qu'il se déplaissait de vivre, et ne savait ce qu'il devait faire, tantôt rassurant sa contenance, tantôt pleurant la mort de sa mère, et tantôt témoignant l'exécration en laquelle il avait sa mémoire. Mais pour jeter sur elle l'envie et la haine des violences passées, rappela de l'exil ceux qu'elle avait chassés, et donna grâce à ceux qu'il avait lui-même condamnés à sa sollicitation et à sa prière. Au reste il ne savait comment se résoudre à retourner à Rome, appréhendant d'y trouver les volontés du sénat et du peuple aliénées de lui. Mais les flatteurs dont il y avait un si prodigieux nombre à l'entour de sa personne, qu'on peut dire qu'il n'y eut jamais cour de prince qui ait été plus gâtée de cette vermine, lui ôtèrent cette appréhension, lui remontrant que le nom d'Agrippine était odieux, et que sa mort avait réjoui tout le monde, et lui avait acquis davantage de crédit parmi le peuple : partant qu'il ne craignit rien, et qu'il allât hardiment essayer les volontés, et qu'il y trouverait un respect incroyable. À même temps ils le pressèrent de marcher, et rencontrèrent en chemin plus de monde qu'ils n'avaient espéré. Car ils y trouvèrent les lignées venant à la file, et puis les sénateurs parez de leur pourpre, suivis de grandes troupes de femmes et d'enfants disposées en bel ordre, et au milieu de tout cela ils virent la même pompe et les mêmes spectacles dont on avait accoutumé d'accompagner les triomphes. Cela lui enfla le courage, et comme s'il eut acquis quelque insigne victoire, il marcha superbement vers le Capitole où il alla rendre grâces aux dieux, et au partir de là se plongea plus avant que jamais dans les débauches, dont une telle quelle révérence de sa mère l'avait un peu retiré durant qu'elle vivait. De tout temps il avait pris un singulier plaisir à conduire des chariots, à dresser des chevaux de leur attirail, à toucher la lyre ou la harpe, et à chanter : mais alors il montra avoir l'âme forcenée de ces vils exercices, de sorte qu'oubliant son rang et sa dignité, il commença à en faire profession publique, et à contester du prix avec ceux de la lie du peuple. Burrhus et Sénèque croyaient qu'il lui fallait laisser faire ces petites folies, de peur qu'il ne s'échappât, et qu'il ne se jetât à de plus grandes, si on le détournait de celles auxquelles il attachait son esprit, mais ils trouvèrent que cette licence au lieu de diminuer son ardeur, augmentait sa passion : et que peu à peu il allait corrompant la jeunesse de Rome, qu'il occupait toute aux plaisirs des théâtres, en faisant des comédiens et des farceurs, au lieu d'en faire de braves soldats et de bons capitaines par ses exemples. Pour les attirer il n'y avait sorte de profusion dont il n'usât, donnant aux uns des chevaux, aux autres des habits, aux autres des pierreries, et à tous de l'or et de l'argent pour fournir à cette vaine dépense. Ainsi le luxe et les débauches corrompaient peu à peu toute la ville, et n'y eut plus de pudeur ou de modestie, mêmes parmi les dames, qu'on vit faire des choses honteuses sur les théâtres et aux yeux du soleil : en fin on le vit lui-même environné des capitaines et des soldats de ses gardes, jouant de la harpe, et chantant avec une si furieuse passion de se faire admirer par le peuple, qu'il souffrit que sa voix fut appelée la divine voix du prince. Il fit des chevaliers de son ordre, expressément

établis pour lui applaudir en ces vains exercices, puis il s'appliqua aussi à faire des vers, et à ouïr les discours des hommes savants, desquels en effet il se moquait. Il se mit derechef à faire jouer des jeux, et amena de la Grèce à Rome les combats de l'éloquence, où il tint à une insigne gloire d'être victorieux, et d'en emporter le prix.

Parmi ces dissolutions on vit luire dans le ciel une comète, que le vulgaire croit être un présage de la mort des grands princes. C'est pourquoi tout le monde pensant que la fin de Néron fut venue, il n'y eut celui qui ne jetât les yeux sur Rubellius Plautus rejeton de la maison de Jules César, que chacun jugeait digne de l'empire. Et mêmes parce que Néron soupant au lieu de la naissance de ce Plautus, le tonnerre tomba sur les viandes qui étaient servies devant lui, et renversa la table ; on prit cela à un bon augure pour son hôte : de quoi Néron ayant eu depuis quelques avis, lui en écrivit aussitôt, et le conjura d'étouffer ces bruits, et de s'en aller en Asie où il avait du bien, sans se tenir à Rome, dont les discours le pouvaient rendre suspect, et donner de l'ombrage de lui à ceux qui régnaient. Plautus pour se mettre à couvert, se retira dans l'Asie, où il mena sa femme Antistia et toute sa famille, de peur d'irriter la jalousie de Néron : mais en fin il ne pût échapper la fureur de ce monstre. Cependant Rome n'était pas si retenue de sa crainte, que l'on n'y ouït mille reproches, et mille malédictions que tout le monde lui donnait. On trouvait écrit en divers endroits de la ville, [Oreste, Alcmaeon et Néron ont tué leurs mères](#).

Il y en eut qui furent si hardis, que de pendre un sac à une de ses statues, comme voulant dire qu'il méritait d'être jeté dans un sac, et d'être puni du supplice des parricides. Mêmes sur les théâtres on lui fit de grands outrages qu'il dissimula, de peur que faisant paraître son dépit et sa douleur, il n'aigrît les esprits. Son perpétuel divertissement était aux spectacles et aux jeux, où il allait prostituant si honteusement sa dignité, qu'il faisait écrire son nom parmi les noms des autres bateleurs et comédiens, et quand on appelait chacun par son nom pour venir jouer son personnage, Néron était appelé, et montait sur l'échafaud en son rang comme les autres. De sorte que l'on voyait l'empereur de Rome, c'est à dire, le dominateur de l'univers, jouer son personnage entre les comédiens, et chercher les applaudissements d'un théâtre. Burrhus et Sénèque sont diffamés pour lui en avoir laissé tant faire, et pour s'être rendus eux-mêmes applaudisseurs de ses folies. Mais il s'était tellement échappé, qu'il n'était pas en leur puissance de le remettre. Et puis tout le monde le flattait en ses débauches, excepté seulement Thraseas, qui ne voulait point souiller sa réputation en cette infâme lâcheté. Durant qu'il faisait tous ces désordres à Rome, l'empire reçut un notable affront en la Grande Bretagne, par le grand courage d'une femme, qui anima et qui fit soulever toute cette île contre les romains qui l'avaient opprimée. Le sujet de cette révolte vint en partie de l'avarice des gouverneurs qui s'attribuaient tous les biens des insulaires, et en partie de l'outrage fait à la maison de Prasutagus, roi des Iceniers ou Ticieniers. Ce prince possédant de grandes et excessives richesses, et n'ayant que deux filles, tâcha devant que de mourir de mettre son royaume et sa maison à couvert des injures des romains. Pour cet effet il nomma l'empereur son héritier avec ses deux filles, se figurant que personne ne leur oserait faire aucun tort étant en la protection d'un si grand prince. Mais cela lui succéda si mal, qu'à peine eut-il les yeux clos, que les romains se jetèrent dans son palais, pillèrent ses trésors, et pour comble d'indignité outragèrent sa femme nommée Boudicea de coups de fouets, et violèrent ses deux jeunes filles. Boudicea indignée de cet insigne outrage, en rechercha la vengeance, et après avoir rallié jusqu'à six vingt mille hommes des

naturels du pays, en prit la conduite, et pleine d'aigreur contre les romains anima ses troupes contre eux, etc.

Ces paroles d'une reine toute pleine de feu et de colère, firent une telle impression sur les esprits de cette multitude, que de ce pas l'armée se résolut de marcher contre les romains. Paulinus Suetonius vaillant et sage capitaine qui commandait en cette province, était lors absent, et était allé se saisir de l'île de Mona, qui servait de retraite à tous ceux de la Grande Bretagne qui ne voulaient point se soumettre au joug des romains. Son entreprise lui avait assez heureusement réussi : mais à peine avait-il mis garnison dans les forteresses, qu'on lui vint apporter la nouvelle que toute l'île était révoltée, et que cela était arrivé à cause des outrages qu'on avait faits aux parents et aux sujets du roi des Iceniens, qui avaient pris les armes contre leurs garnisons. Déjà Boudicea prenant l'occasion de son absence, avait forcé deux villes de l'obéissance romaine, et les avait pillées et fait un grand carnage des soldats : mêmes ce qui est prodigieux en une femme, il n'y eut sorte de cruauté qu'elle ne fit exercer contre celles de son sexe. Car sans aucun respect de leur naissance, elle fit prendre les femmes et les filles de maison qui se trouvèrent dans le parti des romains, en fit pendre les unes toutes nues, fit arracher les mamelles aux autres, et leur en battre les joues, et puis les fit empaler toutes vives. Paulinus donc oyant cette nouvelle, sortit de l'île de Mona, fit tourner ses voiles vers la Grande Bretagne, où étant arrivé il jugea qu'il ne fallait pas mettre les choses au hasard d'une bataille contre une armée de gens désespérés : mais la nécessité des vivres les pressa si fort, qu'il fut contraint de courir la fortune du combat. Boudicea tenait la campagne avec une armée de deux cens trente mille hommes, bien résolu de faire leur devoir contre les romains. Ils avaient amené avec eux leurs femmes montées sur des chariots, et habillées en vraies furies, pour avoir (comme ils pensaient) le plaisir de la bataille, et pour servir de témoins de leur victoire. Boudicea élevée sur un des chariots avec un magnifique équipage, tenait ses filles auprès d'elle, et à mesure qu'elle approchait des troupes, elle leur représentait par les nations, etc.

Les vieilles bandes animées par ce discours, montrèrent avoir un tel désir de combattre, que le capitaine prenant cela à bon augure, ne feignit point de donner le signal de la bataille. La légion romaine qui était la fleur de ses troupes, se tint ferme en son rang, jusqu'à ce que les ennemis s'étant approchés, donnèrent moyen aux soldats d'employer tous leurs traits avec beaucoup d'avantage. Après les avoir épuisez, ils entèrent sur l'ennemi qui venait au combat avec des cris effroyables, et avec de terribles menaces, pensant épouvanter les romains, qui néanmoins soutinrent leur choc, et d'abord rompirent leurs premiers bataillons. La cavalerie de son côté faisait tout son effort contre les insulaires, renversant à coups de lances tout ce qui se présentait devant elle, qui était l'élite de l'armée des ennemis. Après avoir opiniâtement combattu, les insulaires tournèrent le dos, et prirent la fuite, qui fut assez favorable à plusieurs, d'autant que leurs chariots dont ils avaient fermé les avenues, ôtèrent le moyen aux vainqueurs de les poursuivre commodément. Nonobstant cela il s'en fit un grand carnage, qui fut d'autant plus pitoyable, que les soldats ne pardonnèrent pas mêmes aux femmes ; et comme pour grossir le spectacle de la défaite, on voyait les charognes des chevaux abattus à coups de javelots entassés sur les corps des hommes. Cette victoire fut glorieuse et comparable avec les plus célèbres des anciens romains, vu qu'il ne mourut guère moins de quatre-vingts mille hommes des insulaires, au lieu que du côté des romains il n'y eut que quatre cens hommes tuez, et environ autant de blessés. Boudicea pleine de désespoir à

cause de cette insupportable perte, prend du poison et se fait mourir, de peur de se voir exposée à de nouveaux outrages. Ceux du pays lui firent de magnifiques obsèques, comme à celle qui avait fait un dernier effort pour leur liberté. Un des capitaines romains qui avait refusé de mener à ce combat la légion qu'il conduisait, quoi qu'il en eut commandement de son général, se passa l'épée au travers du corps, tant de regret d'avoir fait cette faute contre l'ancienne discipline, que le déplaisir d'avoir fait perdre à ses soldats l'occasion d'acquérir une gloire égale à celle que leurs compagnons avaient remportée. Paulinus avec les nouvelles troupes que Néron lui envoya d'Allemagne, pouvait subjuguier toute l'île, et mettre à la raison tous les insulaires : mais la division qui se mit entre lui et Classicianus l'un de ceux qui commandaient dedans l'île, arrêta le cours de ses victoires. Néron averti de leur dispute, envoya un de ses affranchis nommé Polycletus pour les accorder : mais parmi la pompe et la suite de ses favoris, qu'il traînait comme une armée après lui, on ne laissa pas de le mépriser, et de se moquer de lui et de celui qui l'avait envoyé. Mêmes les insulaires s'étonnèrent de ce que de si grands capitaines obéissaient à une personne de cette condition-là.

Cependant il fit quitter le gouvernement à Paulinus, et lui donna pour successeur un Turpilianus, qui par une insigne lâcheté préféra une honteuse paix à une glorieuse guerre. Durant ces mouvements de la Grande Bretagne, Rome vit commettre deux grands crimes qui furent assez sévèrement punis. Le premier fut d'autant plus horrible que des premiers de la ville s'en trouvèrent auteurs ou complices. Un Fabianus parent de Domitius Balbus homme riche et sans enfants, se voulant acquérir une si belle succession, en communiqua avec Lucius Rufinus, et Terentius Lentinus chevaliers romains, qui ayant attiré à leur cordelle Antonius Primus homme insolent et audacieux, et Asinius Marcellus petit-fils d'Asinius Pollio personnage doué d'assez bonnes qualités, mais qui croyait [que la pauvreté était le plus grand mal qui pouvait arriver à un homme](#) : tous ensemble supposèrent un faux testament de ce Domitius Balbus pour lui voler son héritage. Cette pratique ne pût être si secrète que leur fraude ne vint à la connaissance du sénat, qui pour cette raison priva de leurs dignités Fabianus, Antonius, Rufinus, et Terentius.

Néron intercéda pour Marcellus, et fit tant, que pour la souvenance de ses aïeux on lui remit la peine ; mais il ne pût lui lever l'infamie de l'offense. Il y en eut encore d'autres punis comme complices. Le second crime fit bien plus de bruit, à cause qu'un esclave de Pedanius Secundus gouverneur de la ville, sait que son maître lui eut refusé son affranchissement qu'il lui avait promis pour de l'argent, sait qu'il fut jaloux d'un jeune garçon que son maître aimait aussi bien que lui, le massacra pour s'en venger. Les lois voulaient que tous les domestiques mourussent quand un d'entre eux avait commis un si énorme crime. Le peuple ému à compassion de la mort de tant d'innocents qui se trouvèrent en la famille du gouverneur, résista à cette inhumaine boucherie : dans le sénat il y en avait qui inclinaient à la clémence, mais les autres représentaient l'audacieuse insolence de cet attentat. [Et quoi, disaient-ils, qui est celui que sa dignité puisse mettre à couvert des outrages, puis que celle de gouverneur de la ville n'a rien servi à celui que le prince en avait honoré ? Qui est-ce qui sera assuré au milieu de sa famille, puis que Pedanius ne l'a pas été au milieu de quatre cens serviteurs ?](#) et quant à ce qu'on alléguait, qu'il y pouvait avoir beaucoup d'innocents en une si grande famille, ils opposaient l'exemple des armées, où pour châtier la faute de quelques particuliers on décimait les légions, quoi que les plus innocents et les plus vaillants se trouvassent souvent enveloppés en ce

malheur, qui maintenait la discipline entre les gens de guerre : ajoutant pour faire résoudre le sénat à une générale punition, **que tous les grands exemples avaient je ne sais quoi d'inique contre les particuliers, qui était récompensé par le profit qui en revenait au public.** Cela fit résoudre la compagnie à suivre le plus cruel avis. Il n'y avait point de moyen de faire exécuter cet arrêt, d'autant que le peuple s'était amassé en grandes troupes afin de l'empêcher à coups de pierres et de flambeaux. Mais Néron emplit les rues de soldats qui continrent en devoir cette commune. Toutefois il ne consentit pas à ce que quelques-uns demandaient que les affranchis de cette même famille fussent bannis de l'Italie selon les anciennes lois de Rome. À même temps Antistius prêteur de la ville, fut accusé d'avoir fait un écrit licencieux contre le prince, et de l'avoir montré au milieu d'un festin au grand vitupère de l'empire. Quelques-uns étaient d'avis qu'on lui ôtât sa charge, et qu'on le fit mourir. Mais Thraseas qui fut une parfaite image de constance et de justice, en un siècle si perdu, reprenant aigrement le criminel, et parlant honorablement du prince, s'opposa à cette extrême rigueur, etc.

La liberté de Thraseas rompit le silence des autres, et les rendit plus hardis à parler ; de sorte que le consul permettant qu'on reprit les voix, presque toute la compagnie revint à son avis. Mais il fallait contenter Néron, qui pressait la punition de son offense. Le sénat lui écrivit ; mais ses lettres furent assez mal reçues. Toutefois balançant entre la honte et la colère, il se contenta de répondre, **qu'Antistius sans avoir eu aucun sujet, avait vomi de grands outrages contre le prince, etc.** Ces lettres firent assez connaître qu'il se trouvait offensé de l'arrêt du sénat : mais cela ne fit point changer d'avis à la compagnie, dont une partie croyait qu'usant d'une plus grande sévérité, la cour exposerait le prince à une grande envie, d'autant qu'on l'en croyait auteur : l'autre partie pensait avoir bien jugé, et se fiait au grand nombre de ceux qui avaient opiné de cette sorte. Et quant à Thraseas il persistait en son avis par une grandeur de courage, et pour ne perdre point la gloire de sa constance accoutumée.

Il se trouva encore un Fabricius Veiento, qui fut accusé d'avoir fait un écrit scandaleux contre le sénat et contre les prêtres ; et outre cela, on le déféra d'avoir vendu les charges que le prince lui avait données, à raison de quoi Néron en voulut connaître ; et après une pleine connaissance de la cause, fit brûler ses livres, et le bannit de l'Italie. Pendant que la défense de lire ses écrits dura, le danger enflamma la curiosité ; de sorte que tout le monde les recherchaient pour les voir : mais comme il fut permis de les avoir, la mémoire s'en évanouit. Parmi toutes ces violences du prince, les maux de l'état allaient tous les jours croissants et se multipliant, au lieu que les remèdes s'affaiblissaient, et se diminuaient à vue d'oeil. Car ce fut en ce temps-là que Burrhus colonel des gardes, l'un des plus puissants appuis des gens de bien, vint à mourir, soit de maladie naturelle, soit par poison. Ceux qui en rejetaient l'accident sur la maladie, se fondaient sur ce qu'on lui avait vu la gorge enflée, et qu'on s'était aperçu qu'il s'y était fait un apostème qui l'avait étouffé. Les autres qui accusaient Néron, disaient que ce misérable prince, ayant su son mal, lui avait envoyé un remède dans lequel il avait mêlé du poison, et que Burrhus en ayant usé à la bonne foi, et s'en étant frotté la partie affligée, sentit augmenter son mal, qui fut suivi d'une tumeur si grosse, qu'elle lui ôta la respiration et la vie, et à la république une des colonnes de son repos. À quoi on ajoute que Burrhus même s'aperçut de la fraude, et que pour cette raison Néron l'étant allé visiter pour couvrir sa méchanceté, il ne voulut pas seulement le regarder, mais détourna les yeux de peur de le voir, et que Néron continuant son jeu, et lui demandant comment il se portait, ce généreux courage plein de dépit, lui

répondit brusquement, [je me porte bien](#) : montrant par là le peu d'état qu'il faisait d'une si cruelle visite, et par même moyen faisant comme entendre à Néron qu'il avait découvert son détestable artifice. La mort de Burrhus acheva de ruiner ce peu d'autorité et de crédit qui restait à Sénèque, d'autant que ceux qui succédèrent à sa dignité, n'imitèrent pas sa vertu, mais se rendirent complices, ou plutôt bourreaux des passions de Néron, qui d'ailleurs allait déjà entièrement penchant du côté des vices, qu'on voyait ondoyer et rouler à pleine vague dans son état. La charge de colonel des gardes fut donc partagée et donnée à deux hommes qui traversèrent les bonnes intentions de Sénèque. Fenius Rufus en fut un, et Tigellinus l'autre. Fenius était homme populaire, qui avait assez innocemment versé en ses premières charges. Tigellinus était un homme tel qu'il fallait à Néron, qui aussi l'avait pris au milieu des débauches, et en avait fait l'acquisition parmi les impudicités. Ceux-ci succédant à la charge de Burrhus, et n'ayant rien de sa probité, entreprirent de renverser le crédit de Sénèque, semant par tout le bruit, etc.

Ce fut assez dit à Néron, qui à même temps envoya à Marseille massacrer Sylla. On lui apporta la tête à Rome, où il eut bien le courage de la contempler et de s'en moquer, à cause qu'il avait été chauve devant l'âge. Plautus eut du temps davantage, et de meilleurs avis s'il eut voulu s'en servir : mais sait qu'il ne pût abandonner sa femme et ses enfants, sait qu'il fut las de sa vie et de sa misère, il attendit les soldats que Néron avait envoyés pour l'ôter du monde. Comme ils en eurent rapporté la tête à Néron, Néron la voyant dit, [que l'obstacle qui avait retardé le divorce d'Octavia, et les noces de Popea lui était ôté](#). Et voyant que le sénat approuvait toutes ses autres cruautés, il chassa Octavia, qui avec l'honnêteté de son corps lui avait apporté l'empire dans sa maison, et épousa Popea qu'il avait vue entre les bras de deux autres amans. Cette infâme putain possédant l'esprit de Néron, suscita un des officiers d'Octavia pour l'accuser d'adultère avec un joueur de flûte nommé Eucerus, alexandrin de nation. Là dessus on mit serviteurs et servantes à la question, dont quelques-uns vaincus par la rigueur des tourments, la chargèrent ; mais le plus grand nombre se montra constant à défendre son innocence. Il y eut mêmes une servante, qui au milieu des gênes reprocha à Tigellinus, [que le ventre d'Octavia était plus chaste que sa bouche](#).

Néanmoins elle fut premièrement chassée, sous ombre d'un divorce civil coloré de sa stérilité, et renvoyée en la maison de Burrhus que Néron lui avait donnée. Peu de temps après elle fut reléguée en la Campanie, où on lui bailla des gardes. À Rome tout le monde frémit, et l'on n'ouït que plaintes et que murmures, particulièrement de la commune qui parle toujours librement. Ce bruit alla aux oreilles de Néron, qui pour cette raison la fit ramener à Rome, où elle fut reçue avec des applaudissements incroyables, qui en fin la perdirent. Car Popea voyant qu'à l'arrivée d'Octavia le peuple avait abattu ses images, et redressé celles d'Octavia, ne cessa de crier jusqu'à ce que Néron eut envoyé les gardes qui chassèrent la foule à coups de baston, et remirent ses statues en leurs places. Mais ne se contentant pas encore de cela, et craignant un plus grand orage qu'elle voulait dissiper, s'alla jeter aux pieds de Néron, etc.

Ces paroles l'animèrent si extraordinairement, qu'il se résolut de perdre Octavia. Comme il n'en voit point d'autre moyen, il fit appeler Anicetus, dont il s'était servi au massacre de sa mère, et lui représenta qu'il s'offre une occasion de l'obliger aussi traitement qu'à la première fois, et qu'il ne lui demande autre chose, sinon qu'il confesse qu'il a couché avec Octavia. Ce ministre de toute méchanceté se trouva aussitôt prêt de le servir, et de ce pas s'en alla se déclarer

adultère, en punition de quoi il fut relégué en Sardaigne, où il mourut avec plus de commodités que ne méritait l'horreur de sa vie. Néron qui avait reproché à sa femme qu'elle était stérile, ne se souvenant plus de cette accusation, la chargea par une autre, qu'elle avait détourné son fruit, et que par un remords de conscience elle avait donné ses enfants à d'autres mères, et là dessus la reléqua en l'île de Pandaterie, où il la fit conduire sous une bonne garde, avec une telle affliction de tout le peuple, que jamais on ne vit tant de larmes. En fin Popea ne pouvant dormir à son aise avec Néron, durant qu'Octavia était encore en vie, le pressa de sorte, que pour comble de cruauté il fit mourir cette jeune et sage princesse, qui pour son mariage lui avait apporté l'empire. Cette même année l'orage tomba sur les affranchis, que Néron fit mourir par poison.

Doryphorus fut celui qui se trouva le premier enveloppé dans le malheur, d'autant qu'il avait résisté au mariage de Popea. Sa mort fut suivie de celle de Pallas, qui avait vécu trop longtemps au gré de Néron, qui brûlait du désir de posséder les grandes et excessives richesses que ce vieillard lui détenait. Sénèque courut aussi la même fortune ; d'autant qu'il se trouva un Romanus, qui par ses secrètes calomnies, l'accusa d'avoir trempé en une conjuration faite contre le prince avec poison : mais cet éloquent personnage sut si bien se défendre, et rétorqua si dextrement l'accusation sur celui qui le calomniait, qui le convainquit du crime dont il le voulait charger. Pison ayant ouï quelque chose de cette accusation, s'effraya, rallia ses compagnons, et tous ensemble conjurèrent plus puissamment qu'auparavant contre Néron. Mais cette trame fut si malheureusement conduite, que l'entreprise ne peut réussir, et fut cause de la ruine de tous ceux qui s'y trouvèrent engagés.

Cependant ce n'étaient à Rome que jeux, que festins, que spectacles, et que passe-temps de théâtre. Néron qui avait fait le voyage de Naples, et qui de là était passé en Achaïe pour y apprendre tout ce qu'il y avait de plus licencieux en la Grèce, et pour trouver quelque moyen d'essuyer ce qui lui restait plus d'honnête honte, étant de retour parut entièrement perdu, se mit à conduire des chariots aux yeux de tout le monde, se prostitua à toutes sortes d'infâmes exercices, et se plongea dans toutes les plus sales voluptés qu'on se puisse jamais imaginer. Le luxe et la dépense sont au dessus de toute estimation, d'autant qu'il inventait et faisait inventer tous les jours beaucoup de spectacles nouveaux, où il employait tout l'argent de l'empire. Un jour après un combat de bêtes sauvages, il fit venir l'eau de tous côtés dans le théâtre, et fit à même temps représenter une guerre navale, après laquelle ayant fait retirer l'eau, il fit derechef succéder un combat de gladiateurs, et puis faisant encore revenir l'eau, il amusa longtemps le peuple par cette diversité, et en fin donna un festin public, dont Tigellinus eut la charge, où il fit voir tant de magnificence, tant de pompe et tant de prodigalité, qu'il n'y a rien de comparable en tout le luxe des anciens avec la dépense de ce banquet. Il en fit dresser l'appareil sur un navire, afin que le tout se remuât à mesure que l'on manierait les rames. Il y avait d'autres vaisseaux marquetés d'or et d'ivoire, où il fit dresser des appartements pour recevoir tout le monde selon sa qualité. Tigellinus et les autres favoris étaient au milieu assis sur de riches tapis, servis par des femmes nues ; et les autres étaient traités aux lieux qu'on leur avait préparés. Les bordes y étaient aussi ouverts ; de manière que le soleil ne vit jamais tant d'horreur et tant d'abominations, qu'il en vit ce jour-là sur le théâtre de Rome. Car parmi une monstrueuse multitude de filles et de femmes de toutes qualités qui se trouvèrent à cet infâme spectacle, il était permis à qui voulait de choisir celle qui lui était la plus agréable, et d'en faire sa volonté aux yeux de tout ce grand

monde, sans qu'il fut loisible à pas une de résister à cette brutale insolence. Et même l'histoire s'est laissée souiller de cette remarque, qu'il y eut un esclave, qui en la présence de son maître, eut affaire à sa maîtresse, et un gladiateur qui déflora une fille aux yeux de son père. Tant de prodiges et de luxures pouvaient-ils avenir sans disputes et sans querelles ? Aussi y eut-il bien de la batterie et bien des coups donnés, et en fin l'on en vint aux meurtres et aux massacres, et y eut beaucoup de femmes étouffées, et d'autres ravies. Mais pour comble d'exécration, trois jours après Néron voulut ajouter à tout cela un spectacle ou plutôt un outrage fait à la nature, qui ne se peut rapporter sans horreur. Car il se maria en qualité de femme avec un des ministres de ses voluptés nommé Pythagore, porta le voile de l'épousée, se fit conduire au lit comme les nouvelles mariées, et n'oublia rien de ce qu'il y pût avoir de plus sale en une si honteuse action. Tout cela ne pouvant assouvir l'enragée brutalité de ce monstre, il désira de voir Rome renversée de fond en comble, et son empire ruiné. On dit même qu'il avait de coutume de dire, **qu'il estimait Priam heureux entre tous les princes du monde, parce qu'il avait vu la flamme qui désola sa ville et son pays, lors qu'il perdit son état.** Et mêmes quelqu'un récitant un vers grec dont le sens était : **moi mourant que la terre soit mêlée avec le feu :** plutôt répliqua-il **puisse cela arriver moi vivant.** Afin d'assouvir cette cruelle rage qui l'agitait, il voulut voir brûler Rome, et pour cet effet, comme on crût, il envoya secrètement en divers quartiers de la ville un grand nombre de ses suivants, qui feignant d'être ivres, ou de faire autre chose, mirent le feu par tout. Cela fut si public, que des personnes de qualité, ayant trouvé dans leurs maisons de ses valets de chambre tenants les flambeaux et la paille pour mettre le feu, n'osèrent leur résister. Ce fut la plus grande ruine qui arriva jamais à Rome par la violence du feu. L'embrasement commença aux boutiques où étaient les huiles, et les autres merceries aisées à brûler, et la flamme portée par un vent impétueux, désola en peu de temps tout ce qu'elle rencontra. Elle s'attacha premièrement aux plus bas étages des maisons, de là elle s'éleva en haut, et puis se rejeta en bas comme un tourbillon impétueux, de sorte que le mal prévint tous les remèdes. Ce malheur dura six jours, et le neuvième encore le feu n'était pas bien éteint. C'était pitié de voir le pauvre peuple de Rome au milieu de l'embrasement, vu que ceux qui tâchaient de sauver leurs femmes, leurs petits enfants et leurs malades, tombaient dans le feu, ou empêchaient ceux qui s'efforçaient de l'éteindre. Prenant garde d'un côté, ils étaient surpris de l'autre, et mêmes ceux qui pouvaient se sauver n'avaient pour retraite que les tombeaux et les sépulcres. Au reste, ils ne savaient ce qu'ils devaient demander, ni ce qu'ils devaient faire, mais se laissaient tomber par les rues et dans les champs : les uns ayant perdu tous leurs biens, et n'ayant pas mêmes de quoi soutenir leur vie ; et les autres mourants de regret, de ce qu'ils avaient vu arriver à leurs pères, à leurs frères, à leurs soeurs, et à leurs enfants qui étaient périés dans l'embrasement. Encore voyaient-ils des gens qui jetaient des flambeaux pour l'accroître, et comme on les voulait arrêter, ils usaient de menaces, et criaient, **qu'ils savaient bien que le leur avait commandé.** On dit que Néron contemplant le feu de la tour de Mécenas, ravi d'aise de voir **une si belle et une si grande flamme,** comme il disait, prit son habit de théâtre, et chanta la destruction de Troye, ou plutôt, comme les autres l'interprétèrent, **chanta la ruine de Rome,** qui lui était merveilleusement agréable.

Pour donner quelque image de soulagement au peuple, il lui ouvrit le champ de mars et ses propres jardins pour le recueillir, et en peu de jours il mit ordre qu'il y eut des logements, où il fit retirer la commune, à laquelle aussi il fit apporter

des bourgades voisines les choses nécessaires pour le ménage, et fit ravalier le prix du bled afin de la secourir en cette misère. Mais c'était en vain que par ces actions populaires il s'efforçait de regagner la bonne grâce du peuple, d'autant que tout le monde le croyait auteur d'un si grand désastre, mêmes on disait, que poussé de cette vaine ambition de rebâtir Rome de nouveau, et de lui donner son nom pour accroître sa gloire, il avait procuré son embrasement. Tant y a que tout ce qu'il y avait de riche, d'exquis, de magnifique et de pompeux dans cette superbe ville, fut la proie du feu. Outre les maisons et les héritages des particuliers, les palais des anciens capitaines, encore parez des dépouilles de leurs ennemis, les temples des dieux, et les autres plus magnifiques bâtiments furent brûlés, avec toutes les antiquités qui y avaient été soigneusement gardées depuis un si longtemps. Là dessus tout le monde maudissait Néron, sous le nom de ceux qui avaient brûlé la ville. On disait qu'il était ce dernier prince de la race d'Enée, dont les oracles des sibylles avaient prédit, *qu'il désolerait l'empire romain*. À quoi ils ajoutaient, qu'aussi *c'était celui qui avait tué sa mère*. En effet, sait par hasard, sait autrement, les oracles se trouvèrent avoir prédit la vérité, vu que Néron a été le dernier de cette grande race. Voyant donc qu'il ne pouvait arracher de l'âme du peuple l'opinion qu'il avait, que c'était lui qui était auteur de sa ruine ; il tâcha d'essuyer un péché par un crime, et d'effacer une cruauté par un sacrilège. Car les chrétiens ayant dès lors fait un assez illustre corps dans Rome, il chargea cette innocente compagnie du mal qu'il avait fait. Il en fit mettre plusieurs à la question ; mais leurs ennemis mêmes confessèrent, que les gênes et les tourments ne les purent faire trouver coupables de l'embrasement de Rome. Et cependant on leur fit souffrir tous les opprobres dont la rage et la fureur des bourreaux peut s'aviser. Pour les faire périr de divers supplices, *on les revêtait de peaux de bêtes sauvages, afin de les faire manger aux chiens, ou bien on les attachait à des croix, ou bien on les faisait brûler, afin que durant la nuit leurs corps servissent à éclairer la ville au lieu de flambeaux, dont on avait accoutumé de se servir pour chasser les ténèbres*. Néron avait prêté ses jardins pour faire ces inhumaines exécutions, et durant qu'on les faisait, on le voyait avec son habit de cocher courre parmi le peuple, ou jouer sur le théâtre ; ce qui fit que les plus sanglants ennemis du nom chrétien eurent pitié de leurs tourments, voyant bien que ce n'était pas pour satisfaire au public, mais pour assouvir sa rage particulière, qu'il les faisait mourir. Ce qui accrut le désespoir et le dépit des romains contre Néron, ce fut que sous prétexte de vouloir remettre Rome en sa première splendeur, il exigea et fit de grandes levées de deniers sur l'Italie, et sur toutes les provinces, et mêmes sur les villes libres, et qu'on ne voyait guère d'autres fruits de ces grandes charges imposées au peuple, que de nouvelles profusions faites à des bateleurs et à des comédiens, dont sa court était toute pleine. Les temples des dieux furent dépouillés, et tout l'or et l'argent que le peuple romain y avait donné, parmi les voeux et les triomphes de tant de siècles, fut enlevé. Et même dans l'Asie et dans l'Achaïe, où Néron avait ses ministres, on ne pardonnait pas aux simulacres des dieux, qu'on fondait pour en faire de l'argent. On crut que Sénèque prévoyant ces sacrilèges, et en voulant éviter le blâme, avait prié Néron de lui permettre de se retirer bien loin aux champs, et que n'ayant pu obtenir son congé, il s'était enfermé, et n'avait point voulu sortir de sa chambre, feignant qu'il était travaillé de ses gouttes. Il courut fortune d'être empoisonné, mais sa façon de vivre, simple et austère, l'en sauva, et mêmes on crut que celui qui avait eu cette charge de Néron l'en avertit.

En ce temps-là il vint une heureuse nouvelle à Néron du côté de l'Arménie, où Corbulon avait fait des exploits dignes de la grandeur romaine. Il vaut mieux

pour détourner nos yeux de dessus les massacres et de dessus les débauches de Néron, passer un peu en orient, et voir ce qu'y fit ce grand capitaine durant le cours de quelques années qu'il y commanda. Quelque temps auparavant, les Parthes avaient entrepris sur l'Arménie, qui était en la protection et sous l'obéissance de l'empire. Au premier bruit qu'ils y avaient porté leurs armes, Corbulon fut choisi par Néron pour y aller prendre la conduite de cette guerre, avec commandement aux rois voisins de faire ce qu'il leur ordonnerait.

D'abord Quadratus Numidius gouverneur de la Syrie, le troubla, et voulut avoir toute la gloire de l'obéissance des Parthes qui étaient venus à quelque accord, et qui mêmes avaient envoyé des otages de leur foi aux romains. Mais son nom était en telle révérence et en telle estime parmi les barbares, que comme l'on eut remis à la liberté des otages, et de ceux qui les conduisaient, de choisir celui des deux capitaines romains auquel ils voudraient aller, ils préférèrent Corbulon à Quadratus, comme en effet aussi il n'y avait que sa seule réputation qui avait fait tomber les armes des mains des Parthes, et qui les avait fait entendre à rechercher les voies d'accord. Ce traité ne passa toutefois guère avant ; d'autant que Vologèse, qui avait investi son frère Tiridate de l'Arménie, ne voulut point souffrir qu'on l'en dépouillât, et ne voulait non plus qu'il tint cette couronne d'une puissance étrangère. Mais Corbulon estimant chose glorieuse au peuple romain, de prendre et de ramener à l'empire les conquêtes de Pompée et de Luculle, crut la devoir disputer : et quoi qu'il n'eut pas grande confiance aux habitants du pays, qui embrassaient tantôt l'un, tantôt l'autre parti, il s'assura de pouvoir les vaincre avec son armée qu'il avait remise à l'ancienne discipline des romains. Il marcha donc contre Tiridate, qui aidé des forces de son frère, courait ouvertement l'Arménie, et lui présenta la bataille. Mais Tiridate la refusa, à cause de quoi Corbulon partagea son armée, jeta la guerre en divers endroits, et ayant fait armer les rois alliés contre Tiridate, qui ne pouvait plus tirer grand secours de son frère à cause de la guerre d'Hyrkanie, le contraignit de lui demander la continuation du traité. Mais Corbulon lui répondit, qu'il fallait impétrer l'Arménie de la magnificence de Néron, s'il la voulait posséder ; **que c'était le seul moyen de s'en assurer le diadème, et que toutes ses autres espérances se trouveraient vaines**. Mais n'en pouvant demeurer sitôt d'accord, ils se donnèrent jour pour s'entrevoir, afin de vider eux-mêmes ce grand différend. Tiridate le pensait surprendre en cette conférence, mais il y mit tel ordre que le dessein ne réussit pas. De là Corbulon passa à force ouverte dans l'Arménie, où il prit les places, contraignit les villes et les châteaux de se rendre, et tout de ce pas alla assiéger Artaxata ville capitale de ce royaume. Tiridate qui savait la conséquence de cette entreprise, fit mine de le vouloir attendre sur le chemin, lui dressa de grandes embuscades ; mais il le trouva par tout invincible, et le laissa aller se saisir d'Artaxata, dont les portes lui furent ouvertes par les habitants. Étant entré dans cette grande ville, il traita humainement les habitants, qui avaient prévenu sa rigueur par leur prompt obéissance. Mais voyant qu'il ne pouvait garder cette vaste enceinte de murailles sans affaiblir son armée, et qu'il y avait danger que l'ennemi ne la reprit, et ne s'en prévalut, il mit le feu dedans, et n'y laissa que les ruines. Durant que la frayeur était parmi les ennemis, Corbulon jugea qu'il fallait se servir de l'occasion, et pour cette raison se résolut de marcher vers Tigranocerta, autre bonne ville de l'Arménie, se figurant que s'il la détruisait, il accroîtrait la peur des ennemis, et s'il pardonnait aux habitants, que cela ferait estimer sa clémence. À ce dessein donc il fit marcher l'armée sans user d'aucune violence par les champs, de crainte de retrancher à ceux de Tigranocerta toute espérance de pardon. Toutefois il prit soigneusement garde à son armée, se

souvenant que c'était une nation volage et inconstante, aussi infidèle aux occasions, qu'elle était lâche parmi les dangers.

Les barbares prirent chacun selon son inclination ; les uns se présentèrent au vainqueur, et implorèrent sa clémence ; les autres quittèrent les villages, et se retirèrent dans les chemins détournés, et les autres s'allèrent cacher avec leurs familles dans les cavernes. Là dessus le capitaine romain mit en oeuvre toute son industrie, usa de miséricorde à l'endroit de ceux qui la réclamèrent, employa la diligence contre ceux qui s'en étaient fuis, et se montra inexorable à ceux qui s'étaient jetés dans les cavernes, à l'entrée desquelles il fit porter force bois, commanda qu'on mit le feu dedans, et les brûla ainsi misérablement. Après cela il passa plus outre, et sur son chemin les Marsees, gens adonnés aux brigandages, se fiant à leurs montagnes où ils avaient leurs retraites, se jetèrent sur son armée, et lui donnèrent quelque empêchement et quelques traverses en ce voyage. Mais il dépêcha aussitôt les Hircaniens contre eux, et réprima leur audace au prix du sang de ces étrangers. Les combats n'affaiblirent pas son armée, mais la faim, la disette et les autres incommodités la travaillèrent grandement, d'autant que c'était un pays montagneux, désert et stérile : le chemin était long, les chaleurs étaient extrêmes, et n'y avait point d'eau ni d'autres provisions ; de sorte qu'il n'y eut que la constance invincible du chef qui maintint les soldats en devoir, d'autant qu'ils le voyaient supporter plus patiemment toutes ces incommodités que le moindre d'entre eux. Après avoir surmonté toutes ces difficultés, ils entrèrent en de meilleures terres, et trouvèrent des champs cultivés et pleins de belles moissons qu'ils cueillirent, et d'abord forcèrent un des châteaux où les Arméniens s'étaient retirés, et par ce moyen s'ouvrirent le chemin de toute la contrée. De là passant dans le pays de Tauranie, Corbulon échappa un grand péril ; car on trouva derrière sa tente un barbare de bonne mine, ayant un javelot à la main résolu de le tuer, comme il le confessa étant pris et appliqué à la question, où il déclara ses complices et l'ordre qu'ils devaient tenir pour l'assassiner. Après qu'il eut pleinement convaincu ceux qui sous couleur d'amitié lui dressèrent des embûches, il les fit sévèrement châtier. À même temps il arriva des ambassadeurs de Tigranocerta qui l'assurèrent de l'obéissance de leurs citoyens, en témoignage de quoi ils lui offrirent une couronne d'or, et quelques autres présents. Il les reçut favorablement, et ne fit nulle sorte de mal en la ville, afin de la maintenir en devoir par cette sorte de douceur. Cependant il fallut combattre contre la garnison composée de jeunes gens fort vaillants, qui s'étant saisis des murailles firent quelque résistance : mais enfin ils furent chassés et contraints de céder aux vainqueurs.

Ces choses étaient d'autant plus aisées à exécuter au capitaine romain, que les Parthes étaient empêchés à la guerre d'Hyrcanie. Les Hyrcaniens mêmes avaient envoyé des ambassadeurs à Néron, pour demander d'être reçus entre les alliés des romains, et afin de lui représenter que pour gage de leur amitié ils détenaient Vologèse en cette guerre, de peur qu'il ne secourut son frère qui menaçait l'Arménie. Ces ambassadeurs à leur retour passèrent par l'armée de Corbulon, qui craignant qu'ils ne tombassent entre les mains des ennemis quand ils seraient au delà de l'Euphrate, leur donna de l'escorte, et les fit conduire jusqu'au rivage de la mer Rouge, d'où évitant les terres des Parthes, ils se rendirent en Hyrcanie. Là dessus ayant nouvelles que Tiridate passant par la Médie, se jetait sur les confins de l'Arménie, il dépêcha son lieutenant Verulanus contre lui avec les troupes des alliés, et de ce pas fit marcher toute l'armée pour l'aller combattre : mais Tiridate n'ayant pas le courage de l'attendre, renonça

tout à fait aux espérances de la guerre. Corbulon n'ayant plus autre chose à faire, courut, piller et brûla les terres de ceux qu'il connaissait avoir embrassé le parti de Tiridate contre les romains, et allait se rendre possesseur absolu de l'Arménie, lors qu'il eut avis que Tigrane neveu d'Archélaüs, roi de Cappadoce, était arrivé pour en prendre la couronne que Néron lui avait donnée. Ce jeune prince, quoi qu'issu d'une longue race de rois, avait néanmoins je ne sais quoi de stupide, et qui ressentait une patience un peu servile, d'autant qu'il avait été longtemps nourri en otage à Rome, où l'on abaissait les princes étrangers. Son arrivée ne fut pas agréable à tout le monde. Une partie des arméniens réclamait le sang des arsacides ; les autres qui avaient en horreur l'orgueil des Parthes, aimèrent mieux le roi que les romains leur avaient donné. Enfin Corbulon l'établit de la part de l'empereur, et lui donna encore quelques troupes pour l'assister à la défense de ce nouveau sceptre. En ces entrefaites Vologèse, roi des Parthes, ayant eu avis de ce qu'avait fait Corbulon, et ayant appris qu'il avait installé un nouveau roi en Arménie au grand mépris de son frère, se proposa de venger l'outrage fait à l'empire des arsacides : mais repensant à la puissance des romains, et se ressouvenant de la longue alliance qu'il avait continuée avec eux, il ne savait à quoi se résoudre, étant déjà de son naturel un grand temporisateur, et d'autre côté se voyant engagé à la guerre d'Hyrcanie, où il avait à combattre contre une nation puissante et assez difficile à dompter. Flottant en cette incertitude, il eut avis que le nouveau roi d'Arménie avait couru ses provinces et pillé les Adiabéniens. Cet outrage l'anima, et le fit entièrement résoudre à la guerre. Joint que son frère Tiridate ne cessait de le presser de prendre les armes, lui remontrant que les grands empires ne se maintenaient pas par la lâcheté ; qu'il fallait en venir aux mains, pour voir à qui le royaume demeurerait ; qu'aux éminentes fortunes le plus puissant était estimé avoir le plus de droit ; que de garder le sien était une chose louable à une famille particulière ; mais que disputer de l'état d'autrui, était une louange de roi. Vologèse se laissa vaincre à toutes ces considérations, et après avoir appelé ceux de son conseil, leur remontra, que ce qu'il n'avait pas voulu entrer plutôt en cette guerre, ç'avait été parce qu'il eut mieux aimé conserver ce que ses ancêtres lui avaient laissé, par la voie de la justice, que par la puissance des armes. Mais qu'après avoir donné des témoignages de sa modestie, puis que les romains voulaient rompre la paix, il espérait de leur faire voir qu'ils ne seraient pas plus heureux en cette guerre, qu'aux autres entreprises qu'ils avaient faites contre les Parthes. Et là dessus mit un diadème à l'entour de la tête de Tiridate qu'il recommanda à ses serviteurs, et puis lui dressa une puissante armée pour aller conquérir l'Arménie. Quant à lui, il l'assura qu'après avoir composé les différents d'Hyrcanie, il marcherait avec une autre armée pour l'assister en ses conquêtes. Corbulon averti de cette résolution, envoya aussitôt deux légions à Tigrane, et commande à ses lieutenants d'avoir l'oeil à tout, et de ne précipiter rien, d'autant qu'il aimait mieux avoir la guerre que la faire.

Et mêmes il avait écrit à l'empereur, qu'il était nécessaire d'envoyer un gouverneur particulier en l'Arménie, vu que la Syrie où il commandait, avait besoin de sa présence, à cause des Parthes qui y pouvaient faire un dangereux effet. Après cela il mit les autres légions sur le bord de l'Euphrate, et s'assura de tous les passages par où les ennemis pouvaient entrer dans son gouvernement. De l'autre côté Mèneses à qui le roi des Parthes avait donné la charge de l'armée qu'il envoyait pour son frère en Arménie, pensant surprendre Tigrane, et lui enlever Tigranocerta, se jette de bonne heure en la campagne, et s'alla présenter devant la ville, qu'il trouva si bien pourvue de toutes choses, qu'il n'y acquit que

de la honte. Mêmes ses Adiabeniens furent bravement repoussés d'une escalade qu'ils voulurent donner à la ville. Corbulon nonobstant ce bon succès dépêcha vers le Roi des Parthes, se plaignit de cette violence faite en une province sujette à l'empire, et contre un roi allié des romains, demanda réparation de cette injure, et protesta de prendre les armes si on la refusait à son maître. Vologèse voyant bien que la voie des armes ne lui était pas autrement heureuse contre un si grand capitaine, lui écrivit qu'il enverrait vers Néron, afin de lui demander l'Arménie pour son frère, et pour confirmer la paix entre les deux empires. Ce qu'il fit aussi : mais ses ambassadeurs ne pouvant rien obtenir à Rome de tout ce qu'il demandait, s'en retournèrent sans rien faire. Néron à la prière de Corbulon avait envoyé Cesennius Petus pour chef de la guerre d'Arménie, et avait commandé à Corbulon de lui bailler une partie de ses légions. Ce Petus à son abord se mit à parler superbement des affaires, à ravalier tout ce qu'avait fait Corbulon, et menaça de faire bien autrement sentir aux Parthes la puissance des armes romaines : mais certes les mauvais présages qu'il eut sur l'Euphrate lors qu'il voulut entrer en l'Arménie, le devaient mieux faire penser à l'ordre de cette guerre. Il y pourvut si mal, qu'il eut Vologèse sur les bras devant que de savoir qu'il y eut des ennemis aux champs. En fin il ramassa ses légions au mieux qu'il pût, et fit contenance de vouloir combattre les Parthes : toutefois à peine les eut-il vus, et perdu un centenier avec quelques soldats qui étaient allés reconnaître, qu'il se retira, et se contenta de loger des troupes sur le mont Taurus, pour empêcher le passage aux ennemis. Mais Vologèse se souciant peu de lui, passa sur le ventre à tout ce qu'il trouva en son chemin, renversa cavalerie et infanterie, et s'ouvrit le passage par les armes. Corbulon était au bord de l'Euphrate où il avait sagement pourvu à la sûreté de sa province. Petus ne savait comme le rechercher après l'avoir méprisé ; mais la crainte de tomber entre les mains des Parthes, lui fit essayer cette honte.

Corbulon voyant son ennemi réduit à le prier et à implorer son secours, jusqu'à confesser qu'il lui devra l'honneur et la vie s'il l'assiste en ce besoin, marcha à grandes journées vers l'Arménie, et sur son chemin rencontrant force fuyards de l'armée romaine, les menaça de les faire mourir, s'ils n'allaient trouver leur capitaine. Vologèse tenait l'armée assiégée dans ses propres retranchements, et au lieu de se défendre, les romains ne parlaient que de se rendre à l'ennemi ; mêmes Petus traita avec lui avec tant d'infamie, qu'il lui laissa comme au vainqueur les places, les vivres, et la plupart de l'équipage. Vologèse pour marque de sa victoire, fit mettre tout en un tas les corps des romains qui étaient morts à ces rencontres et en ces occasions.

Quant à Petus, il se retira avec une insigne infamie : mais ayant rencontré Corbulon non loin de l'Euphrate, il reprit un peu de courage à cause du bon accueil qu'il fit à son armée, et de qui il témoigna avoir de la compassion. Après cela Petus se retira en la Cappadoce, et Corbulon dans ses garnisons. Vologèse ne pouvant souffrir ce dernier delà l'Euphrate, lui manda qu'il eut à rompre ses forts, et à laisser la rivière pour borne des deux empires. Corbulon le pressa de faire donc aussi sortir toutes ses garnisons de l'Arménie : ce que le Roi lui accordant, les choses demeurèrent en quelque paix de part et d'autre. À Rome on dressa des trophées des Parthes, et des arcs triomphaux, comme s'ils eussent été battus, au lieu qu'ils avaient défait l'armée de Petus. Vologèse de son côté renvoya de nouveaux ambassadeurs à Rome, et écrivit à Néron, etc. Un des centeniers de Petus ayant averti Néron et les premiers de la ville du malheur de l'Arménie, et leur ayant affirmé qu'il n'y avait pas un seul romain en tout le royaume, cela leur fit connaître que ces barbares se moquaient d'eux, et qu'ils

leur demandaient ce dont ils s'étaient déjà rendus les maîtres. Néron offensé contre Petus, nomme Corbulon pour chef de la guerre qu'il avait conclue contre les Parthes, et renvoyant leurs ambassadeurs sans rien faire, donna à son nouveau lieutenant un si ample pouvoir par ses lettres, que depuis Pompée et la guerre des pirates, aucun romain n'en avait eu un si grand. Aussi sut-il bien s'acquitter de cette grande charge à son honneur particulier, et à la gloire publique de l'empire. Ayant rallié les meilleures troupes et les plus entières légions, tant celles qui étaient en Syrie sous sa charge, que celles du royaume de Pont, de l'Illyrie et de l'Égypte, il s'achemina vers l'Arménie, et prit le chemin que Luculle avait autrefois pris faisant le même voyage avec une puissante armée. Vologèse et Tiridate redoutant les armes d'un si grand capitaine, lui envoyèrent aussitôt des ambassadeurs pour lui demander la paix. Il ne les rejeta point, mais écouta leurs propositions, et les renvoya avec commission de dire à leur prince ; [que les affaires n'étaient point encore réduites à cette extrémité etc.](#)

À même temps pour emplir tout le royaume de la terreur de son nom, il courut les terres des Megisanes qui s'étaient révoltés les premiers contre les romains, força leurs places, rasa leurs châteaux, s'ouvrit le chemin par la plaine et par les montagnes, fit passer par le fil de l'épée ceux qu'il trouva en défense, et ceux qui ne résistèrent point, et donna l'alarme par toutes les provinces de l'Arménie. Son autorité était en singulière révérence, mêmes parmi les barbares, qui pour cette raison prêtèrent l'oreille à ses conseils : Vologèse le pria donc de vouloir entendre à une trêve, et Tiridate de son côté le conjura de vouloir prendre le temps et le lieu pour s'entrevoir, et pour conférer de toutes les affaires, afin d'en composer amiablement les différends. La réponse fut qu'ils se pourraient voir au premier jour, et quant au lieu, Tiridate par une vaine ostentation choisit l'endroit même où peu de temps auparavant il avait tenu Petus assiégé avec les légions romaines. Corbulon ne fit point de difficulté de s'y trouver, afin que la diverse face des affaires servit à sa gloire, y comparaisant non assiégé comme son prédécesseur ; mais en forme de victorieux et de triomphant, qui allait bailler la loi à ceux qui faisaient trophée de cette vanité. Au jour assigné, Corbulon envoya son neveu pour otage à Tiridate, afin qu'il ne se défiât d'aucune surprise, et les deux chefs demeurèrent d'accord qu'ils ne mèneraient que chacun vingt chevaux en leur compagnie. À l'abord, comme Tiridate aperçut Corbulon, il descendit le premier de cheval, et Corbulon mit aussitôt pied à terre pour le recevoir. Ce compliment se fit avec beaucoup de courtoisie et d'honnêteté, tant d'une part que de l'autre. Là dessus Corbulon commença à louer ce jeune prince, [de ce que par un sage avis il avait rejeté les conseils de la guerre pour rechercher les voies de la paix entre lui et les romains, dont il ne pouvait éprouver les armes qu'à son dommage et à sa ruine.](#) D'autre part Tiridate ayant dit beaucoup de choses à la recommandation de son sang et de sa naissance, parla assez modestement de sa personne particulière, montrant n'avoir autre passion que de vivre en bonne intelligence avec les romains, ajoutant [qu'il se transporterait volontiers à Rome, et qu'il irait faire recevoir à l'empereur une nouvelle gloire, lui présentant un prince de la race des arsacides en qualité de suppliant, en un temps auquel les affaires des Parthes n'étaient traversées d'aucune calamité publique, ni d'aucun désastre particulier.](#) La conclusion fut que Tiridate mettrait le diadème d'Arménie aux pieds de l'effigie de l'empereur, et qu'il ne le reprendrait que de la main propre de Néron. Après cela ils finirent leur conférence par un baiser mutuel qu'ils s'entredonnèrent. Peu de jours après ils se rassemblèrent avec beaucoup de pompe et de magnificence de tous les deux côtés.

De l'un on voyait la cavalerie des Parthes avec les remarques de la grandeur de ces princes ; et de l'autre paraissaient les légions avec les aigles et les enseignes romaines, et avec les simulacres des dieux, le tout étant ordonné en forme d'un superbe temple plein de majesté et de gloire. Au milieu était l'image de Néron portée sur un char triomphant, et dressé sur un siège préparé pour la cérémonie. Tiridate s'en étant approché, après l'avoir révéérée, et immolé les victimes selon la coutume, ôta le diadème de sa tête, et le mit aux pieds de l'image, avec un grand étonnement des assistants, qui se ressouvenant de l'infortune des romains assiégés et massacrés par les Parthes, se figuraient que les barbares renonçaient à leur victoire par cette honteuse soumission, puis qu'au partir de là Tiridate s'obligeait de s'aller jeter comme un captif aux pieds de Néron. Corbulon pour accroître la gloire de cette action, se montra le plus courtois et le plus affable du monde à ces étrangers, particulièrement aux traitements qu'il leur fit avec toute sorte de magnificence et de courtoisie, rendant raison à Tiridate de tout ce qui se faisait dans son armée selon les lois de la discipline romaine ; de quoi ce jeune prince demeura grandement satisfait. Après toutes ces bonnes chères, Tiridate prit congé de lui, et ayant écrit des lettres pleines de prières et de soumission à Néron, demanda qu'il lui fut permis devant que de faire le voyage de Rome, d'aller consoler sa mère et ses frères, et laissa pour otage de sa foi une de ses filles qui demeura en la puissance de Corbulon. Comme il fut parti, il alla trouver son frère Picore en la Médie, et de là passa à Ecbatane pour voir Vologèse, et raconta à tous les deux tout ce qui s'était passé entre lui et le capitaine romain. Vologèse avait été en un grand souci de sa réputation, et mêmes avait écrit des lettres à Corbulon, par lesquelles il le conjurait de ne permettre point qu'on fit souffrir aucune indignité à son frère, et sur tout qu'on ne lui fit point quitter son épée ; et que quand il aurait à parler aux gouverneurs des provinces, on ne l'obligeât point à leur faire la cour d'une façon servile, en demeurant à leurs portes pour attendre leur commodité. En fin le pria, que quand il serait à Rome il jouit des mêmes honneurs dont jouissaient les consuls. Ce prince accoutumé à l'éclat et à la pompe extérieure des choses, ne connaissait pas bien les romains, qui furent extrêmement aises de donner cela à sa vanité, et de retenir la puissance et l'autorité de l'empire, en disposant des couronnes des rois. Mais laissons Tiridate se préparer à son voyage, et reprenons les affaires de Rome, pour voir quelle était alors la face de la ville.

Néron s'étant rendu insupportable au ciel et à la terre par ses monstrueux déportements, il se fit une grande et puissante conjuration contre sa vie, dont les plus gens de bien ne pouvaient plus souffrir les horreurs. On ne sait pas bien au vrai qui en furent les premiers auteurs, encore que quelques-uns croient que Sénèque et Rufus furent ceux qui la commencèrent. Tant y a qu'il y entra un nombre prodigieux de personnes de toutes qualités, des sénateurs, des chevaliers, des soldats, des hommes, et mêmes des femmes, dont les uns étaient mus par la haine qu'ils avaient conçue contre Néron, et les autres par l'affection qu'ils portaient à Pison, jeune homme fort agréable au peuple, tant à raison de son illustre extraction, qu'à cause de ses vertus, pour l'amour desquelles on lui destinait l'empire après la mort de Néron. Les prodiges qui étaient apparus cette année-là, entre autres la comète qui semblait menacer le prince, avaient encouragé les plus timides, et leur avaient fait croire que le temps était venu, auquel Néron devait être châtié de ses crimes, et son empire aboli. C'est pourquoi il se trouva un si grand nombre de conjurez, entre lesquels on comptait même comme les plus ardents un des colonels des gardes de Néron, et plusieurs autres de ses particuliers amis. Après avoir failli plusieurs fois à

exécuter leur dessein, de peur d'être en fin découverts et prévenus, ils se résolurent de le tuer à Bayes dans la maison de Pison, où il avait accoutumé d'aller souvent avec peu de compagnie se recréer. Mais Pison refusa de prêter sa maison pour faire ce massacre, alléguant que l'action en serait bien plus odieuse, et qu'il serait blâmé de tout le monde d'avoir violé le droit d'hospitalité en laissant souiller sa table du sang d'un prince, quel qu'il pût être, non seulement d'un si grand empereur : et proposa au reste aux conjurez, que ce serait bien chose plus glorieuse de l'attaquer au milieu de Rome dans ce superbe palais, qu'il y avait bâti du sang et des dépouilles des citoyens, qui n'en voyaient l'orgueil qu'avec douleur, et en soupirant de dépit. En fin donc leur opinion fut qu'il fallait le tuer à Rome, et comme le jour s'approchait, auquel on y devait célébrer des jeux en l'honneur de Cérès, où Néron n'avait garde de faillir qu'il ne s'y trouvât à cause de la passion effrénée qu'il avait à ces spectacles de théâtre, ils jugèrent qu'il se fallait servir de cette occasion pour exécuter leur entreprise. Jusqu'à ce temps-là la chose fut tenue fort secrète, et quoi que Néron en eut quelque avis, il n'avait rien pu découvrir des particularités d'une si grande conjuration. Mêmes une femme nommée Epicharis qui en savait tout le secret, et qui en avait déclaré en termes généraux le dessein à Proculus capitaine de mille hommes de la flotte de Misène, qu'elle voulait attirer dans ce parti, ayant été trahie et décelée par ce Proculus, et ayant été amenée prisonnière à Rome, ne peut être convaincue par son accusateur qui parlait sans témoins, et qui ne pouvait nommer personne des conjurez, d'autant que cette accorte femme lui en avait tu les noms. Elle fut toutefois arrêtée prisonnière, sans que Néron en pût tirer autre chose qu'un violent soupçon qu'il y avait des desseins sur sa vie. Mais il arriva un autre accident qui perdit les conjurez. Le jour de devant, celui qu'ils avaient pris pour exécuter cette entreprise, il advint qu'un sénateur nommé Scevinus, qui était des plus avant engagez en cette partie, ayant été longtemps en conférence avec un des autres complices nommé Natalis, s'en retourna tout triste en sa maison : comme il y fut arrivé, il signa son testament, prit un poignard qu'il gardait de longtemps, et qui était tout mangé de rouille, se mit à le fourbir, et puis à l'affiler contre une pierre, et donna la charge à un de ses affranchis nommé Milichus d'en aiguiser la pointe, qui lui semblait rebouchée et trop mousse à son gré. À même temps il fit dresser un festin beaucoup plus magnifique que son ordinaire. Et quoi que parmi la liesse de la bonne chère il s'efforçât de montrer une face riante à la compagnie, néanmoins ses domestiques remarquèrent en son visage des traits d'un homme pensif, et qui avait l'âme pleine d'inquiétudes, qui le rendaient plus morne qu'il n'avait accoutumé d'être. Après cela il fouilla dans ses trésors, et leur en départit libéralement selon l'affection qu'il portait à chacun d'entre eux.

D'ailleurs il se fit apporter un bandage fait comme ceux qu'on a de coutume d'employer aux plaies pour arrêter le sang. Toutes ces nouveautés firent entrer en l'âme de Milichus, que son maître avait quelque grand dessein en l'esprit, et peut-être même que Scevinus se confiant en sa fidélité, lui avait communiqué quelque chose de la conjuration. Là dessus cet esprit servile se représentant la grande fortune qu'il pouvait faire en le déferant, oublia l'amour de son maître, et la mémoire de la liberté qu'il lui avait donnée, pour s'avancer aux dépens de sa vie. Et après en avoir consulté avec sa femme, qui le fortifia entièrement en cette résolution, comme le matin fut venu, il s'en alla au palais, et voyant qu'on ne le voulait point laisser entrer, commença à crier qu'il apportait une nouvelle d'importance, et d'une voix éclatante demanda qu'on le fît parler à quelqu'un des officiers du prince, pour lui dire choses qui importaient à sa vie. À raison de quoi

les huissiers le menèrent à Épaphrodite affranchi de Néron, auquel il représenta tragiquement la grande conjuration qui se tramait, lui exagéra le danger de l'empereur, lui raconta ce qu'il avait oui, et ce qu'il avait vu, ajouta ses conjectures, et pour lui rendre la chose plus vraisemblable, lui montra le poignard qu'il avait dérobé à son maître, et le conjura de le faire venir pour lui être confronté. À même temps Épaphrodite dépêcha des soldats pour amener Scevinus. Et comme il fut venu, lui déclara les termes de l'accusation. Scevinus se voyant en cette détresse, tâcha à se justifier d'un si énorme crime, etc.

Parmi cela il montra un visage si assuré, usa de paroles si puissantes, et accusa cet infâme esclave avec tant de véhémence et de hardiesse, qu'il laissait ses juges persuadés de son innocence, si la femme de Milichus ne l'eut averti que Scevinus avait conféré le jour de devant avec Natalis ancien ami de Pison, et que partant il les fallait mettre l'un devant l'autre pour donner plus de lumière à son accusation. Là dessus on envoya quérir Natalis, on les interrogea tous deux séparément sur les discours de leur conférence, et comme on les eut surpris en diverses paroles, on jugea par là que la chose était véritable. Sur cette véhémence conjecture, on les fit immédiatement enchaîner comme criminels de lèse majesté. Incontinent après on leur présenta la question, dont ne pouvant supporter la rigueur, ils découvrirent toute la conjuration, et comme elle avait été projetée. Natalis fut le premier, qui vaincu des tourments accusa ses compagnons. Il dit premièrement, qu'il était vrai que Pison était choisi pour succéder au prince, et qu'il avait la meilleure part à ce dessein. Puis après il ajouta que Sénèque était de la partie, peut-être pour gratifier Néron, qui ne demandait que l'occasion de le perdre, ou peut-être aussi parce que comme leur confident ami, il avait porté les messages de l'un à l'autre. Scevinus ne montra pas davantage de constance, mais étonné de la torture, acheva de découvrir les autres complices, particulièrement le poète Lucain, Quinctianus et Senecianus, qui nièrent longtemps ce crime ; mais en fin abusés par la promesse qu'on leur fit de leur donner grâce, se mirent à accuser leurs plus proches parents et leurs meilleurs amis qui avaient participé à l'entreprise. Cependant Néron se ressouvenant de l'avis donné par Proculus, sur lequel il avait fait arrêter Epicharis prisonnier, envoya quérir cette pauvre misérable, et se figurant qu'elle était trop délicate pour supporter la violence des gênes, commanda qu'on l'appliquât à la question, et qu'on déchirât son corps par les tourments. Mais ni le feu, ni les fouets, ni les autres horribles rigueurs de ses juges forcenés de se voir ainsi méprisés par une femme, ne purent arracher d'elle une seule parole qui servit à leur dessein.

Tellement que le premier essai de la question leur fut inutile. Le lendemain comme on la rapportait aux mêmes tourments, elle trouva moyen de se tuer elle-même, et de se délivrer par ce moyen de leur cruauté. Ce fut un rare exemple de constance en une femme affranchie, de s'efforcer au milieu des gênes de sauver par son silence des personnes qui lui étaient pour la plupart inconnues, et avec lesquelles elle n'avait nulle alliance de sang, durant que des sénateurs, des chevaliers, et d'autres grands personnages qui n'avaient point senti les tourments, trahissaient leurs propres enfants et leurs meilleurs amis. Car Lucain, Senecianus et Quinctianus continuaient à déclarer les complices, voire en nommèrent un si grand nombre, que leur déposition emplit l'âme de Néron de frayeur, voyant que tant de gens avaient conjuré contre sa vie. Aussi fit-il mettre des gardes par toute la ville, sur le Tibre et aux ports voisins de la mer, de sorte qu'on ne voyait que soldats dans les rues, et aux champs, où tout était plein d'Allemands, auxquels Néron avait une particulière confiance, comme

à des étrangers. Ils ne cessaient d'amener dans les jardins de Néron, où se faisait l'enquête, de grandes troupes de personnes accusées, qu'on condamnait sur les moindres conjectures. Tigellinus entre les autres ministres de la fureur de Néron, faisait paraître sa rage contre les accusez, auxquels il faisait de cruelles demandes. Il y en eut plusieurs qui voyant que leur entreprise se découvrait, s'en coururent vers Pison, et le voulaient encourager de faire une chose bien hardie, c'est à savoir de s'en aller dans le champ et sur la tribune, pour sonder les volontés des soldats et du peuple, lui représentant, [que ce dessein pouvait réussir s'il l'exécutait courageusement, etc.](#)

Tout cela ne fit aucune impression sur l'âme de Pison, qui s'était résolu de céder à l'orage qui l'allait envelopper, tellement qu'il ne faisait qu'attendre les soldats et les bourreaux qui avaient commandement de l'ôter du monde. Il ajouta ce dernier opprobre à sa vie, qu'en faveur de sa femme Arria Galla, à qui il voulait sauver une partie de son bien, il coucha en son testament de honteuses flatteries pour fléchir Néron, et pour l'induire à user de quelque grâce en son endroit. Sa mort fut suivie de celle de Lateranus, désigné consul, qui se trouva mêlé en la conjuration, et qui montra une grande constance au milieu de son supplice. Mais la mort de Sénèque nous appelle. Natalis l'avait chargé d'avoir eu de l'intelligence avec Pison, autrefois ce qu'il en avait déposé n'était pas assez puissant pour faire le procès à un si grand personnage, même ce Natalis avait témoigné que Pison l'ayant recherché de pouvoir parler avec lui, Sénèque avait répondu que ces entrevues n'étaient bonnes ni pour l'un ni pour l'autre, seulement avait-il ajouté que Sénèque avait coulé ces paroles, [que son salut dépendait de celui de Pison](#). Cependant sur cette déposition, Néron envoya un tribun des gardes nommé Granius Silvanus, porter cette nouvelle à Sénèque, avec commandement de s'informer et de savoir de lui s'il avait fait cette réponse à Scevinus. Sénèque était à quatre mille de la ville, et s'y était arrêté à son retour de la Campanie, d'où par cas d'aventure il était revenu depuis peu de jours. Le tribun s'y transporta, et y arriva sur le soir comme Sénèque était à table avec sa femme Pompeia Paulina, et avec deux de ses autres amis qu'il avait en sa compagnie. Aussitôt la maison fut environnée de soldats, et le tribun l'allant trouver, lui déclara la volonté du prince et le commandement qu'il avait de lui. Sénèque lui répondit, qu'à la vérité Natalis l'était venu trouver de la part de Pison, qui se plaignait de lui, de ce qu'il ne voulait pas qu'ils s'entrevissent, mais qu'il s'en était excusé à cause de son indisposition, et parce qu'il aimait le repos ; et s'adressant à Silvanus lui demanda, [quelle apparence il y avait, qu'il eut voulu préférer le salut d'un particulier à sa propre sûreté ? Qu'au reste il n'avait point l'âme encline aux flatteries, dont il appelait à témoin Néron, qui avait assez souvent éprouvé sa liberté, sans avoir jamais reconnu en lui un esprit servile](#). Comme le tribun eut fait son rapport à Néron en présence de Tigellinus et de Popea, qui était alors tout son conseil, Néron lui demanda si Sénèque ne se préparait pas à une mort volontaire. À quoi il repartit, [qu'il n'avait vu en lui aucun signe de crainte, ni reconnu aucune image de tristesse en son visage ou en ses paroles](#). Là dessus il lui commanda de retourner, et de lui dire de sa part qu'il fallait mourir. On dit que le tribun eut envie de le sauver, et qu'étant allé prendre avis de quelques-uns de ceux mêmes qui étaient de la conjuration, ils furent si lâches que de l'en détourner, et de lui conseiller de faire ce que le prince lui avait commandé. Toutefois il n'eut pas le coeur de porter lui-même cette cruelle nouvelle, mais envoya un des centeniers dire à Sénèque [la nécessité où il était réduit](#). À cette parole Sénèque ne s'effraya nullement, seulement demanda-il qu'il lui fut permis de faire son testament, ce que le centenier lui refusant, il se

tourna vers ses amis, et dit, qu'étant empêché de rendre à leur mérite la reconnaissance qu'il leur devait, il leur laissait néanmoins par testament ce qu'il avait de plus beau en sa puissance ; c'est à savoir l'image de sa vie, de laquelle s'ils voulaient se souvenir comme il l'avait passée, ils remporteraient la louange d'une si constante amitié qui avait été entre eux.

Comme il les vit tout éplorés, il blâma leurs larmes, et ajoutant les réprimandes aux exhortations, les conjura de se montrer constants. Et où sont, dit-il, les enseignements de la sagesse ? Où est cette raison fortifiée durant tant d'années contre les malheurs qui nous menaçaient ? Et qui donc de nous ne connaissait la cruauté de Néron ? Après avoir fait tuer sa mère et son frère, il ne lui restait plus qu'à faire mourir son précepteur. Après cela il se mit à consoler sa femme, et à la conjurer de supporter patiemment son malheur, sans se vouloir perdre avec lui, néanmoins elle protesta de le vouloir accompagner à la mort. À quoi il ne repartit autre chose sinon, qu'il avait tâché de lui imprimer la douceur de la vie, mais que voyant qu'elle lui préférait la gloire de la mort, il ne voulait point porter d'envie à un tel exemple ; avouant qu'encore qu'à cette extrémité ils montrassent une égale constance, elle acquerrait le plus de réputation. À même temps ils s'ouvrirent tous deux les veines des bras pour rendre l'âme en versant leur sang. Sénèque voyant que le sien coulait trop lentement à cause de son âge, s'ouvrit encore les veines des jambes et des genoux, et ne pouvant par ce moyen assez hâter sa mort à son gré, après avoir prié sa femme de se retirer en une autre chambre, il appela un médecin son confident ami, et le conjura de lui aller quérir le poison qu'il lui avait préparé pour cette dernière nécessité, et comme il le lui eut apporté, il le prit sans aucun effet, d'autant que le sang qu'il avait perdu avait rendu ses membres comme stupides et insensibles par la froideur. En fin il se jeta dans un bain d'eau chaude, et ayant arrosé ceux de ses serviteurs qui étaient les plus proches de l'étuve, il dit en mourant, qu'il offrait cette liqueur-là à Jupiter le libérateur. En ces entrefaites Néron avait envoyé dire aux soldats qu'ils empêchassent que sa femme Paulina ne se fit mourir avec lui : de sorte qu'on lui referma ses plaies, mais elle porta toujours depuis les marques de la grande perte qu'elle avait faite de son sang, étant demeurée extrêmement pâle de cet accident.

Cependant les questions et les supplices allaient croissants, et mêmes les complices qui n'étaient point encore découverts, contribuaient à la misère des accusez, dont il prit mal à Fenius Rufus, qui pressant trop indignement Scevinus, se vit pris au piège. Car Scevinus indigné de ce cruel traitement qu'il lui faisait, comme Fenius vint à lui user de sévères menaces, et à lui demander les particularités de la conjuration : personne, lui dit-il, ne les sait mieux que toi. Sur quoi demeurant étonné et sans repartie, le voila mis entre les coupables, et son procès lui est aussitôt fait par le commandement de Néron. Plusieurs montrèrent une admirable constance, et parlèrent courageusement au milieu des supplices. Entre autres le tribun Flavius Sabinus étant interrogé par Néron même, qui l'avait pu induire à violer le serment de sa milice, et à conjurer contre son prince, lui répondit sans s'étonner, durant que tu en as été digne, tu n'as point eu un plus fidèle soldat que moi, qui t'aimais alors uniquement, d'autant que tu méritais d'être aimé ; mais j'ai commencé à te haïr depuis que tu es devenu parricide de ta mère et de ta femme, cocher, bateleur et incendiaire, et cette haine m'a poussé à faire ce que j'ai fait. Ces paroles laissèrent un poignant aiguillon dans l'âme de Néron, et ne se trouve point que de toute cette grande conjuration, rien lui eut tant déplu, ou l'eut tant affligé que la liberté de ce tribun, parce qu'ayant accoutumé de faire toutes sortes de méchancetés avec

une licence débordée, il ne savait que c'était d'en être repris. Il commanda donc à Vejanus Niger, qui était un autre tribun, d'aller dépêcher ce Flavius Sabinus. Pour cet effet Vejanus fit creuser une fosse dans le prochain champ, dont Flavius se moqua, disant qu'elle était trop estraitte. En fin il perdit la tête, que le tribun eut beaucoup de peine d'abattre. Sulpitius Asper ne montra pas moins de constance que lui, car Néron lui demandant aussi qui l'avait mu à conspirer contre sa vie : c'a été, lui repartit-il, le désespoir de ne pouvoir trouver autre remède aux crimes dont tu vas déshonorant ton empire. Et à même temps il souffrit patiemment le supplice auquel il avait été condamné. Les autres centeniers imitèrent courageusement leurs exemples en leurs tourments. Il se trouva néanmoins plusieurs des conjurez, auxquels le courage manqua en cette extrémité. Ce serait chose ennuyeuse de raconter toutes les cruautés qui se commirent en la recherche de cette conjuration. Le consul Vestinus même, qui n'y avait point eu de part, fut accusé d'en être complice, de sorte qu'il fut contraint de prévenir son tourment par une mort volontaire, voyant bien qu'il ne se pouvait sauver, vu la haine particulière que Néron lui portait. Alors la porte fut ouverte à la calomnie, d'autant que les affranchis et les esclaves furent reçus à accuser leurs maîtres, qu'on condamnait sur les plus légers soupçons. Le poète Lucain, Severianus, Quinctianus et Scevinus, qui avaient été des premiers accusez, et auxquels on avait promis leur grâce, furent en fin exécutez : de manière que la ville de Rome était aussi pleine de corps morts, que son Capitole de victimes, qu'on offrait aux dieux pour les remercier du soin qu'ils avaient eu du salut du prince. D'ailleurs Néron fit de grands biens aux délateurs, nommément à Milichus, qui fut appelé d'un nom grec qui signifie *sauveur*, parce que l'avis qu'il avait donné avait sauvé Néron de la main des conjurez. De ceux que Néron ne pût faire mourir, parce qu'ils ne se trouvaient pas suffisamment convaincus, les uns furent dépouillés de leurs charges, et les autres envoyés en exil. Après toutes ces exécutions, Néron assembla les soldats, et leur fit distribuer une notable somme de deniers pour récompenser leur fidélité. Outre cela il éleva aux honneurs ceux dont il s'était plus particulièrement servi en cette occurrence pour dissiper la conjuration, et fit ériger à Tigellinus et à Nerua des images dans le palais, outre les statues triomphales qui leur avaient été dressées sur la place. Le sénat parmi ces malheurs s'épandait en toutes sortes de flatteries. Entre autres choses, il ordonna qu'on ferait des offrandes aux dieux, et qu'on leur rendrait des particulières actions de grâces, de ce qu'ils avaient eu tant de soin de la vie de Néron. Et parce que le meurtre se devait faire dans le temple du soleil, il lui décerna des honneurs particuliers, comme s'il eut découvert la conjuration de peur que ses autels ne fussent souillés de ce massacre. Il commanda encore que le mois d'avril prit le nom de Néron, et qu'au lieu d'où Scevinus avait tiré le poignard, on bâtit un temple *au salut*, et quant au poignard, Néron le dédia dans le Capitole, avec cette inscription, *à Jupiter le vengeur*. Ce qui fut pris depuis pour présage de ce que Julius Vindex fit contre lui. On prit dès lors à mauvais augure ce que Cerialis Anicius proposa qu'on bâtit un temple à *Néron dieu*, d'autant que l'honneur des dieux n'avait point accoutumé d'être déféré aux empereurs qu'après leur mort. Parmi ce misérable état de Rome, la vanité de Néron fut cause qu'il s'immola à la risée de tout le monde, par la folie qu'il fit en la recherche des trésors imaginaires, qu'un Cesellius Bassus originaire d'Afrique, lui rapporta être cachez en un sien champ, dans une profonde caverne qu'il y avait trouvé. Car Néron abusé par les songes de cet homme, qui l'assurait qu'il y avait là dedans une grande quantité d'or non monnayé, qui avait été caché durant plusieurs siècles, et qu'il y avait apparence que c'étaient les trésors que Didon reine de Carthage y avait retirez, de peur que

les épandant parmi son peuple, ils n'enflammaient ses cupidités, ou de peur mêmes que les numides, nation avare, lui fissent la guerre pour s'en rendre les maîtres ; sans peser plus mûrement la vérité de cet avis, et sans considérer l'humeur du personnage qui le lui donnait, sans même reconnaître le lieu, pour savoir s'il y avait quelque apparence que la chose fut véritable, en accrut lui même le bruit, et envoya en Afrique des officiers pour apporter à Rome cette proie que son avarice lui figurait être toute certaine. Pour cet effet il leur bailla une grande quantité de vaisseaux afin de hâter le voyage. Durant tous ces jours on ne parlait d'autre chose que de ces vains trésors.

Les orateurs mêmes épandaient de nouvelles fleurs d'éloquence sur ce sujet, disant avec une insigne flatterie à la louange de Néron, **que les dieux ne se contentant pas de donner sous son règne les fruits et les moissons ordinaires, lui présentaient de nouvelles richesses, et faisaient faire à la terre de nouveaux efforts d'une fertilité non accoutumée.** Et cependant Néron sous l'espérance de ses fausses richesses, allait dissipant tous les trésors de l'empire, comme assuré de trouver de quoi remplacer cette vaine dépense : de façon que **l'attente des richesses était cause de la pauvreté publique.** Au reste Bassus ayant promené les gens de Néron par tout son champ, sans leur pouvoir montrer l'endroit de la caverne qu'il s'était imaginée, après mille fatigues des soldats qui avaient cette charge, et après mille peines du peuple qui accourait de toutes parts pour travailler à cette recherche, reconnut sa stupidité et la faute qu'il avait faite, de n'avoir pas considéré auparavant que ce n'était qu'un songe qui l'avait abusé : et plein de honte et de crainte que le prince ne châtiât sa folie, prévint son supplice par une mort volontaire, ne laissant à Néron que la moquerie d'une si folle entreprise. Les biens de ce misérable furent confisqués pour satisfaire à la dépense de cet infâme labeur. Le sénat pour en détourner la honte, décerna à Néron de ridicules honneurs, et lui offrit une couronne de victoire pour avoir bien chanté sur le théâtre, comme voulant voiler son infamie de ces superbes ornements, qui toutefois la faisaient davantage éclater. Néron la refusa de leur main, et dit : **qu'il n'était point besoin de l'autorité du sénat, pour lui adjuger le prix d'une victoire qu'il savait bien gagner par son industrie,** et que pour cette raison il voulait venir au combat des jeux, où il connaissait l'avantage qu'il avait sur tous ses compétiteurs : et là dessus entra sur le théâtre pour disputer aux yeux de Rome une misérable couronne, que des bateleurs prétendaient d'emporter. Parmi les flatteries du peuple qui faisait trophée de la honte publique, on voyait ceux qui étaient venus des villes éloignées pour voir les spectacles des jeux solennels qui se célébraient à Rome en ce temps-là, frémir de regret et de douleur, voyant l'ancienne gravité des princes romains ainsi indignement profanée, et un empereur jouer son personnage sur un théâtre avec les plus infâmes hommes de son empire. Leur douleur était accompagnée du déplaisir des plus gens de bien de Rome, qui ne pouvaient supporter cette infamie. Quelques-uns qui firent démonstration de l'horreur qu'ils en avaient, furent maltraités par Néron, qui avait mis par tout des espions pour reconnaître la contenance et les gestes des assistants. Ces débauches de Néron furent suivies d'un accident domestique, d'autant que s'en retournant du théâtre en sa maison, sa femme Popea qui était enceinte, se prit à lui reprocher ses infamies, dont il entra en une telle colère, qu'il lui donna un coup de pied dans le ventre dont elle mourut. Quelques-uns crurent qu'il l'avait empoisonnée, ce qui a semblé aux autres controuvé pour diffamer Néron, n'étant pas vraisemblable que lui qui l'aimait si ardemment, et qui avait une particulière passion d'en tirer lignée, eut voulu la faire mourir de sang froid lors qu'elle était ainsi grosse, mais

plutôt que ce fut un mouvement d'une fortuite colère qui le porta à cette violence. Son corps fut embaumé à la façon des rois étrangers et mis avec force parfums dans le tombeau des Juliens, et non brûlé selon la coutume romaine. Néron la loua sur la tribune, et magnifia entre autres choses sa beauté, et ce qu'elle avait été mère [d'une divine infante](#).

Car quelques années auparavant elle avait mis au monde une fille, à la naissance de laquelle il fit faire à Rome les plus grandes réjouissances dont il peut s'aviser, jusqu'à surpasser les limites d'une joie humaine. Mais toute cette pompe fut vraiment une pompe d'obsèques, d'autant qu'elle ne vécut que peu de mois, dont Néron conçut un tel déplaisir que le sénat se trouva bien empêché à le consoler : de sorte que pour lui faire passer son deuil, il donna des honneurs divins à cette infante, et ordonna qu'elle aurait un temple et un prêtre comme une déesse. Cependant les violences continuaient à Rome. Un Cassius accusé d'avoir retenu entre les images de ses ancêtres, celle de Cassius qui aida à tuer César, avec cette inscription, [au chef de part](#), et d'avoir entrepris contre la maison des Césars, fut envoyé en exil, et avec lui Syllanus comme complice de son dessein. Néron portait à ce dernier une haine particulière, qui passa si avant qu'étant relégué à Bary en la Pouille, il envoya un centenier qui le fit inhumainement mourir pour assouvir la rage de son maître. En suite de celui-là, Néron courut sus à plusieurs autres grands personnages, entre autres L Vetus, sa belle-mère Scytia, et sa fille Pollutia, furent contraints de s'ouvrir les veines, et de se faire mourir en une même chambre pour éviter sa fureur. Le ciel fit paraître combien ces cruautés lui déplaisaient, vu qu'il s'éleva en la Campanie une si furieuse tempête, que les tourbillons renversèrent les maisons, arrachèrent les arbres, gâtèrent toutes les moissons, et la violence passa jusqu'aux terres voisines de la ville, qui d'ailleurs était cruellement travaillée d'une peste qui étouffait toutes sortes de personnes, encore qu'on n'aperçut en l'air aucune corruption qui put être cause de ce malheur. Mais Néron ne prenait point garde aux courroux du ciel, ne se souciant que de détruire les hommes. Antius et Ostorius sentirent les effets de sa cruauté après les autres. Leur mort fut suivie de celle de Mella, de Cerialis Anicius, de Crispinus et de Petronius, tous personnages illustres. Après la mort de tant de grands hommes, Néron voulut comme ruiner la vertu même, attaquant Bareas Soranus, et Thraseas, les deux plus grands ornements de l'empire romain. Il fit objecter à Thraseas, [qu'au commencement de l'année il n'avait point voulu prêter le serment au prince, etc.](#) Néron qui avait suscité l'accusateur, reçut ces charges contre Thraseas, avec une volupté incroyable, et ayant oui aussi ce qu'on imposait à Bareas Soranus, se résolut de les perdre tous deux, et pour rendre la mort plus signalée, se réserva à les condamner au temps auquel Tiridate devait venir à Rome prendre la couronne d'Arménie.

En ces entrefaites Thraseas ne voulut pas s'abandonner soi-même : mais voyant que tout le monde se préparait pour recevoir ce prince étranger, présenta requête à Néron, tendant afin qu'il fut oui en ses justifications. Et comme Néron le fit appeler pour comparaître dans le sénat, il délibéra avec ses amis s'il s'y présenterait, ou bien s'il mépriseraient la calomnie. Quelques-uns assurés de sa constance, lui conseillaient de comparaître et de se défendre, et leurs raisons étaient, [qu'ils savaient bien qu'il ne lui échapperait aucune parole indigne de vertu, etc.](#) À ce conseil assistait Rusticus Arulenus, qui plein de bouillon de son âge, et désireux d'acquérir de la louange par quelque belle action, s'offrit d'aller au sénat défendre Thraseas, et s'opposer à l'arrêt de sa condamnation. Thraseas arrêta cette ardeur, et le conjura [de ne s'exposer point à un si visible danger,](#)

pour une chose qui lui serait entièrement inutile. Et que quant à lui il aviserait s'il était à propos qu'il se présentât dans le sénat, ou s'il était plus expédient qu'il n'y allât pas. Le lendemain on vit le temple de Venus où Néron voulait assembler le sénat environné des compagnies des gardes, comme s'il y eut eu quelque grande exécution à faire.

Néron y étant entré avec la cour, se plaignit par un de ses officiers, de ce que les premiers de cette compagnie oubliaient leurs charges, et laissaient le soin du public pour s'amuser à cultiver de beaux jardins. Et là dessus sans toutefois nommer personne, ouvrit le champ à la calomnie contre Thraseas, qui là dessus est accusé par Marcellus, avec une furieuse véhémence, d'avoir quitté le sénat, d'avoir trahi le prince, de s'être montré ennemi de ses prospérités, d'être marri du repos de l'empire, de haïr la ville de Rome, de fuir les temples, et de rechercher des solitudes où il puisse librement condamner les déportements de l'empereur. Partant qu'il doit être exterminé comme une peste publique. Son gendre Helvidius Priscus fut accusé avec lui comme complice de ses fureurs, et on leur donna pour compagnons Paconius Agripinus comme héritier de la haine de ses pères contre les empereurs, et Curtius Montanus comme auteur d'un libelle diffamatoire écrit contre le prince. Le sénat voyant la violence de cet homme, s'étonna extraordinairement, considérant d'un côté les soldats qui l'environnaient ; et de l'autre se représentant l'image vénérable de Thraseas, qu'on pouvait dire être celle de la vertu. En ces entrefaites Ostorius Sabinus entra, et se présenta pour accuser aussi Soranus, et le chargea d'avoir mal versé en son office de proconsul de l'Asie, et d'y avoir fomenté la sédition dans les villes ; et pour rendre le spectacle plus pitoyable chargea aussi sa fille Servilia d'avoir fait de grands présents à des magiciens. Là dessus on fit venir cette fille, à qui ses juges demandèrent s'il était vrai qu'elle eut donné de ses bagues et de ses pierreries à des magiciens pour s'enquérir d'eux de quelques choses secrètes ; elle leur répondit, qu'elle n'avait jamais invoqué des dieux impies, etc.

Des tigres eussent été adoucis par tant d'objets de pitié ; mais Néron fit passer outre au jugement des accusez, que nulle innocence ne pût sauver d'être cruellement condamnés. L'arrêt fut que Thraseas, Soranus et Servilia feraient eux-mêmes l'élection du genre de leur mort, qu'Helvidius et Paconius seraient bannis d'Italie. Quant à Montanus, on le donna aux larmes de son père. Les accusateurs Eprius, Cassianus et Ostorius furent largement récompensés de leur effronterie. Thraseas fut averti par son ami Domitius Cecilianus de ce que le sénat avait prononcé contre lui. Ceux qui étaient en sa compagnie fondirent en larmes à une si triste nouvelle, mais il les consola et les conjura de se retirer promptement, de peur de se trouver enveloppez dans sa ruine. À même temps il entra dans une galerie, où celui que Néron avait envoyé pour lui porter son arrêt, le trouva avec un visage riant, et montrant la joie qu'il avait de ce que son gendre Helvidius Priscus n'était que banni d'Italie. Comme on lui eut signifié son arrêt, il se retira en sa chambre avec Helvidius, et avec le philosophe Démétrius, qui avait longtemps discoursu avec lui de l'immortalité de l'âme, et de l'état de sa séparation d'avec le corps : s'étant fait ouvrir les veines des deux bras, comme il vit le sang en sortir, il commença à en arroser la terre, et ayant fait venir le questeur que Néron avait envoyé, il lui dit d'une parole assurée : faisons cette effusion à Jupiter libérateur. Au reste prends garde à ceci, jeune homme, et veuillent les dieux te détourner de ces sinistres présages : mais tu es venu au monde en un temps auquel il a été expédient de fortifier ton esprit par de généreux exemples de constance. Après cela il sentit les douleurs de la mort, qui

ne l'empêchèrent pas de dire mille belles choses que le temps nous a ravies avec un notable intérêt du public.

Durant ces horribles poursuites, Néron passait son temps à l'ordinaire sur les théâtres et parmi les bateleurs, même il se préparait pour faire voir son industrie en des choses si basses, voire si honteuses à Tiridate qui était parti d'orient avec un superbe équipage pour s'en venir à Rome prendre la couronne d'Arménie de sa main. Ce jeune prince était alors en la fleur de son âge, doué d'une exquise beauté, plein de courage, et orné de beaucoup de grandes vertus, entre lesquelles reluisait une singulière prudence, qui lui servit bien pour se démêler des artifices et des méchancetés de la cour de Néron. Son voyage à Rome fut plein de pompe et de magnificence et fut comme une forme de triomphe. Il avait en sa compagnie sa femme et ses enfants, et mêmes ceux de ses frères. Il était suivi de trois mille chevaux choisis d'entre la noblesse des Parthes. Outre cela il y avait un grand nombre de romains qui lui faisaient escorte pour assurer son voyage par les terres de l'empire. Depuis qu'il eut passé l'Euphrate, il fut défrayé par le peuple romain, qui voulut faire sa dépense pour obliger Néron qui désira cela de lui, afin de gratifier le Roi des Parthes en la personne de son frère. Tiridate se servit toujours de chevaux jusqu'à ce qu'il fut entré dans l'Italie, mais comme il y eut mis le pied, il trouva les carrosses que Néron lui avait envoyés pour le porter.

Aussitôt il prit le chemin de Naples où Néron l'attendait. À l'abord comme il le voulut saluer, on lui dit qu'il fallait ôter son épée, mais il refusa généreusement de le faire, et dit qu'il devait suffire qu'il l'attachât au fourreau comme il fit, pour lever tout soupçon de mauvais dessein. Cette liberté ne déplut point à Néron, qui au contraire en estima davantage son courage. Tiridate se mit à genoux devant lui, et joignant les mains l'appela [son seigneur](#), lui rendant toutes sortes de témoignages de soumission. Néron de son côté l'accueillit avec beaucoup de faveur, et lui fit une grande démonstration de sa bonne volonté, et même pour l'obliger davantage l'ayant mené à Pouzzol, il fit faire un combat de gladiateurs pour les désennuyer sur le chemin. Tiridate donna là des preuves de son adresse et de sa force, vu qu'il tua à coups de javelot plusieurs bêtes sauvages que Néron avait fait amener pour lui donner du plaisir. Après cela ils s'en allèrent de compagnie à Rome, où Néron lui ceignit le bandeau royal avec toute la pompe et magnificence qu'on se saurait imaginer. Le soir de devant la cérémonie, la ville se vit toute pleine de flambeaux, et les rues toutes semées de fleurs que le peuple y avait répandues. Jamais on ne vit une plus grande affluence de peuple qui accourait à ce spectacle. L'on voyait sur la place une multitude incroyable de personnes vêtues de blanc, portant des branches et des couronnes de laurier. Les soldats paraissaient magnifiquement vêtus, et leurs armes reluisaient comme des éclairs, on ne voyait point les maisons à cause du grand nombre de ceux qui étaient montés sur les faits pour contempler cette pompeuse cérémonie. Tout cela ayant été préparé dès la nuit, au point du jour on aperçut Néron paré d'une robe triomphale suivi du sénat et des compagnies de ses gardes, qui entra dans la place, et puis s'alla mettre sur le riche trône qui lui avait été préparé. Tiridate accompagné des siens, passa au milieu des gardes qui tenaient les deux côtés des rues, et comme il fut arrivé assez près de son tribunal, il lui fit la révérence ne plus ne moins qu'il avait fait à Naples, les genoux en terre, et les mains jointes et levées vers le ciel. En suite de quoi il se fit un tel applaudissement, et se leva un tel cri de joie de tous les romains, qui étaient transportés d'aise de voir un Roi étranger faire cette soumission à leur empereur, que Tiridate se

trouva un peu étonné de ce bruit, craignant qu'on ne voulût lui faire faire quelque chose indigne de sa naissance.

Mais comme il était prince sage il se rassura, et jugeant bien que puis qu'il en était venu si avant, il fallait s'accommoder au temps et aux personnes, il ne se soucia point de s'abaisser pour impétrer ce que depuis il obtint bien libéralement de Néron. Se tenant donc à ses pieds, il lui dit ces humbles paroles : *César, tu vois à tes pieds le petit-fils d'Arsaces, etc.* Après cela il lui commanda de monter au siège qui lui avait été préparé devant son trône, et comme il le vit assis à ses pieds, il lui ceignit le diadème, et le créa Roi d'Arménie, à cause de quoi les applaudissements du théâtre, et les battements des mains recommencèrent, et on n'ouït que cris de joie des assistants. Néron donna les jeux du théâtre, qui était si pompeusement paré, que ce jour-là fut nommé *un jour d'or*, à cause que le dedans et le dehors de l'échafaud en étaient tous revêtus. Les courtines mêmes de pourpre, au milieu desquelles on voyait l'image de Néron faite à l'aiguille, étaient toutes relevées d'étoiles étoffées d'or, qui jetaient un grand éclat par tout le théâtre. Ce qui déshonora cette action, ce fut que Néron après le festin qu'il fit magnifiquement, n'eut point de honte aux yeux d'un prince étranger de jouer de la harpe, de se faire ouïr sur l'échafaud, et puis après de comparaître vêtu d'une robe de laine verte avec un petit morion en tête, comme avaient de coutume de le porter les conducteurs des chariots. Tiridate voyant ce changement, le méprisa en son âme, et se souvint alors de la gravité de Corbulon, qu'il estimait malheureux de servir un si infâme maître. Cependant il sut si bien faire sa cour, et complaire à Néron, qu'outre la couronne d'Arménie, il lui fit des présents inestimables, et lui donna une somme excessive d'argent quand il fut prêt de s'en retourner dans ses états. À son départ, Néron lui ayant permis de rebâtir la grande ville d'Artaxata, qui avait été ruinée par les guerres, lui donna outre cela des ouvriers, et lui de son côté en prit encore d'autres pour en hâter l'ouvrage. Mais Corbulon ne voulut laisser entrer dans le pays, que ceux que Néron lui avait baillez, et renvoya ceux qu'il avait débauchez : ce qui fit qu'il l'en estima encore davantage, et qu'il eut en plus grand mépris Néron.

Au reste il ne s'en retourna pas par le même chemin qu'il était venu, mais alla prendre la mer à Brindes, de là passa à Duras, et puis s'avança dans l'Asie pour visiter ses belles et fortes villes qui le ravirent en admiration de la puissance romaine. En fin il se rendit dans son royaume, où ayant rebâti Artaxata, il la nomma Neronia en l'honneur de Néron, qui l'avait si extrêmement obligé. Néron s'efforça depuis de persuader à Vologèse de faire aussi un voyage à Rome, mais il n'y voulut jamais entendre, mêmes après plusieurs sermones il ne feignit point de lui mander, *qu'il lui était bien plus aisé de passer la mer que non pas à lui, et partant que s'il le voulait voir qu'il montât sur ses vaisseaux, puis qu'il se rendît en Asie, et que là ils conviendraient du lieu où ils se pourraient voir.* Cette réponse pleine de mépris ne mit point Néron en colère, et ne se prépara point pour l'aller voir avec un équipage d'empereur, ni ne se soucia point non plus de jeter la guerre en Ethiopie, encore qu'il se fut vanté de vouloir aller faire sentir à ces peuples la puissance des armes romaines. Il ne pensait qu'à passer dans la Grèce, non comme ses prédécesseurs les Flaminius, les Agripes et les Augustes, qui y étaient entrez pour subjuguier ces belles provinces, mais comme un bateleur pour y jouer quelque personnage de tragédie, et pour y pousser des chariots parmi ceux de la lie du peuple. À ce voyage il se fit suivre par un aussi grand nombre d'hommes, que s'il fut allé à la guerre contre les Parthes, mais c'étaient pour la plupart tous gens de théâtre, qui pour toutes armes ne portaient que des harpes, des lyres, des violons, des masques et des brodequins. Comme

il fut arrivé dans ces fameuses villes, au lieu de leur montrer la majesté de l'empire, il se mit à disputer le prix de leurs jeux contre leurs plus insignes comédiens, en quoi il fit paraître une si furieuse passion, qu'il se fit mépriser à tout le monde, combien qu'il ne manquât point de flatteurs qui le proclamaient **le vainqueur de tous les théâtres**. Encore les grecs eussent-ils été heureux s'il n'eut fait que des tours de bateleur en leurs villes : mais la cruauté qu'il y exerça pour assouvir son avarice, en dépouillant les plus riches familles de leurs moyens, et en faisant mourir un nombre infini d'illustres personnages pour avoir leurs biens, fut ce qu'il y eut de plus déplorable en ce voyage, et qui le fit à bon droit maudire à ces étrangers.

Durant ces folies, Rome n'était pas mieux gouvernée en son absence qu'en sa présence, d'autant qu'il y avait laissé un Helius, qui abusant de sa puissance, et sans en prendre autrement avis de lui, faisait mourir et envoyait en exil qui il lui plaisait, non seulement du menu peuple, mais aussi de ceux du sénat, et de l'ordre des chevaliers : de sorte que l'empire romain avait lors deux maîtres, Néron et Helius, desquels on n'eut su dire qui était le pire, ni quelle différence il y avait entre eux, sinon que celui qui était de la race des empereurs faisait le bateleur, et celui qui n'était qu'un affranchi de Claudius, imitait les Césars. Néron ne manquait pas d'autres ministres de sa fureur, entre lesquels les plus fameux étaient Tigellinus, Polycletus, Calvia Crispinilla, et cet infâme Sporus, que Néron fit rendre eunuque afin de l'épouser, et de le tenir pour sa femme, à cause qu'il ressemblait de visage à Popea Sabina qu'il avait passionnément aimée. Le soleil ne vit jamais rien de si monstrueux au cours de la vie des hommes, que ces abominables noces que Néron voulut faire en la Grèce par l'entremise de Tigellinus : car il fut si perdu et si effronté, que de passer un contrat de mariage à ce Sporus, de lui assigner un douaire, de l'épouser avec toutes les cérémonies ordinaires, et de coucher avec lui comme avec sa femme. La Grèce déploya son éloquence pour flatter une si exécrationnable action, et mêmes il y en eut qui montèrent jusqu'à ce comble d'impudence, **de prier les dieux qu'ils fissent naître une heureuse lignée de leur accointance**. Mais un particulier rencontra bien mieux, disant : **que l'univers eut été heureux, si le père de Néron eut épousé une telle femme** ; d'autant que par ce moyen un si détestable monstre ne fut jamais venu au monde. Parmi toutes ces abominations, Néron allait de ville en ville continuant ces infâmes exercices, et par tout où il y avait des combats, il se trouvait des premiers pour disputer les couronnes. Toutefois il ne voulut point entrer dans Lacédémone, à cause que les lois de Lycurgue étaient contraires à ses débauches, ni dans Athènes, parce qu'il disait que les Furies dont il était agité y avaient leur temple. Les cris de ses victoires étaient faits par un héraut, qui criait à haute voix, **Néron César, victorieux en ce combat, honore le peuple romain, etc.** Quels prodiges ! On le voyait quelquefois aux douleurs de l'enfantement, représentant l'accouchement d'une femme. Et quelquefois on le voyait aux accès de la rage et de la fureur, comme quand il jouait les personnages d'Oedipe, de Thyeste, d'Hercule, d'Alcmeon et d'Oreste, et tout le fruit de cela était qu'après avoir si honteusement souillé l'honneur de sa pourpre, il était appelé sur un théâtre, vainqueur **pythique, olympique et périodique**, qui était un nom qu'il affectait avec passion, et sur le sujet duquel il avait particulièrement entrepris cet infâme voyage.

Cependant ces spectacles ennuyèrent presque tout le monde, et il y en avait, qui ne pouvant demeurer si longtemps sur les théâtres, se faisaient emporter comme morts, de peur d'encourir sa disgrâce s'ils en fussent sortis sous un autre prétexte. Mais sa folie ne s'arrêta pas à toutes ces débauches, il en voulut faire

une autre dont il ne recueillit autre fruit que la honte de l'avoir inconsidérément entreprise. Car il voulut faire trancher le détroit du Péloponnèse, qui sépare la mer Egée d'avec la mer d'Ionie pour ôter cet obstacle, et réunir les deux mers l'une avec l'autre. Les plus avisez blâmaient son dessein, se ressouvenant qu'il avait toujours mal succédé à ceux qui l'avaient entrepris, comme au roi Démétrius, à Jules César, et à Caligula. Aussi la nature, pour le dire ainsi, irritée de la violence qu'il lui faisait en remuant ses bornes, montra comme des signes de son courroux, considéré que la terre ne fut pas aussitôt ouverte qu'il en sortit du sang, mêmes l'on entendit des cris et des mugissements, et l'on vit d'horribles spectacles qui effrayèrent ceux qui voulaient y travailler. Tous ces prodiges ne purent arrêter l'audace de Néron, qui prenant lui-même la bêche, alla entamer la besogne, et contraignit les autres de suivre son exemple. Toutefois il ne pût en venir à bout, et après une vaine et inutile dépense, la chose demeura en son état avec un visible témoignage aux hommes mortels, [que ce n'était point à eux à renverser l'ordre que Dieu a établi en la nature](#). Le dépit que Néron conçut de cette honte, le porta à de nouvelles cruautés. Car en ces entrefaites, craignant que les plus puissants de l'empire lassez de ses déportements n'entreprissent contre sa vie, il fit mourir ceux qu'il s'imagina être les plus capables de faire un si grand coup. De sorte que la noblesse, la vertu et les richesses tenaient lieu de crime, et étaient un assez puissant sujet pour faire mourir ceux qui les possédaient, d'autant qu'il se figurait que ces sortes de personnes étaient celles qui étaient les plus préparées à secouer le joug de sa tyrannie. Il fit donc mourir un nombre excessif de personnes de qualité, quoi qu'innocentes et exemptes de toute offense. Sulpitius Scribonius, Rufus et Proclus, personnages doués d'une singulière vertu, et qui étant frères ou égaux en fortune, avaient tous commandé aux armées de la Germanie, ayant été évoqués en la Grèce sur les charges qu'on leur avait imposées, éprouvèrent entre les autres son inhumanité, vu que se présentant pour être ouïs, et pour se justifier des crimes qu'on leur imposait, comme ils virent qu'il n'y avait point de moyen d'avoir accès à la justice de Néron, ils connurent bien qu'il fallait renoncer à la vie, et pour ce sujet se firent mourir abattus du désespoir.

Mais il n'y eut rien de si cruel ni de si déplorable que la mort de Corbulon, le plus vaillant, le plus sage et modéré capitaine de son siècle. Néron même, quoi qu'ennemi de toute vertu, le révérait, de sorte qu'il avait accoutumé de l'appeler [son père et son bienfaiteur](#). Lui ayant donc mandé en la Syrie qu'il se disposât de le venir trouver en la Grèce, Corbulon se prépara à son voyage : mais comme il fut arrivé à Chénécées, il y trouva ceux que Néron y avait envoyés au devant de lui pour le massacrer. Corbulon entendant cette triste nouvelle, prit son épée, se la passa au travers du corps, et prononça ces dernières paroles en mourant ; [Je l'ai bien mérité](#), comme reconnaissant en cette extrémité la faute qu'il avait faite, de servir si fidèlement un joueur de harpe et un bateleur, à qui il pouvait, s'il eut voulu, ôter l'empire. On allègue une honteuse raison de cette détestable cruauté. Car on dit que Néron devant jouer un ridicule personnage sur le théâtre, eut honte que Corbulon homme grave et sérieux, le vit en l'infâme équipage qu'il lui fallait porter, et que là dessus il le fit tuer.

Durant ce voyage de la Grèce, Hélius, que Néron avait laissé dans la ville, et qui désolait les plus illustres familles par ses rapines et par ses massacres, dépêcha vers Néron, et le conjura de se rendre à Rome pour dissiper les factions qui s'y élevaient contre son autorité. Et comme Néron embarqué en ses voluptés lui eut rescrit, qu'encore que ce fut son avis, et qu'il lui conseillât de s'en retourner à Rome, toutefois il devait plutôt désirer de l'y voir rentrer avec une réputation

digne de Néron, c'est à dire, avec la gloire d'avoir emporté le prix sur tous les théâtres de la Grèce.

Helius reconnaissant que son absence pouvait ruiner ses affaires, monta sur mer, se rendit en sept jours en la Grèce, et lui donna une telle épouvante des conjurations qui se faisaient contre sa vie, que Néron se résolut aussitôt de repasser en Italie pour aller éteindre ces flammes civiles. On espérait que faisant cette navigation en une saison si mauvaise qu'était celle de l'hiver, il périrait indubitablement, et cette créance en perdit plusieurs qui s'en réjouirent ; d'autant qu'ayant eu le vent assez favorable, et étant abordé heureusement, il rechercha ceux qui semblaient avoir espéré ou désiré qu'il fit naufrage. Étant assez près de la ville, il fit abattre une partie de la muraille, et rompre les portes afin d'y entrer comme un triomphateur chargé des lauriers de la Grèce. Il fit entrer les premiers ceux qui portaient les couronnes qu'il avait gagnées en ses combats : après eux marchaient ceux qui portaient les images et les tableaux où étaient écrits les noms et les genres des combats où il avait été vainqueur, avec une déclaration ; [que Néron le premier de tous les citoyens romains était retourné à Rome victorieux de la Grèce.](#)

En suite on le vit paraître sur le char triomphal, sur lequel Auguste avait été porté parmi ses triomphes, et était vêtu d'une robe de pourpre brochée d'or avec une couronne d'olivier, et tenant en sa main une branche de laurier pythique pour marque de ses victoires. Il avait auprès de lui le joueur de harpe Diodore, avec lequel il se fit promener sur la place suivi des compagnies de ses gardes, et d'un grand nombre de chevaliers et de sénateurs qui l'avaient accompagné en ce voyage. Ces choses achevées il monta au Capitole, et de là se rendit au palais, la ville étant toute pleine de fleurs, de couronnes, de flambeaux et de parfums, pour témoigner la liesse publique de son retour. Ce n'était qu'applaudissements, que cris de joie, qu'oblations, que battements de mains, qu'acclamations pleines de flatteries : [à Néron Apollon, à Néron Hercule, à l'incomparable vainqueur.](#) À la fin de cet imaginaire triomphe, il commanda qu'on célébrât des jeux, au milieu desquels il apporta dans le cirque toutes ses couronnes, et les posa sur un obélisque fait à la façon d'Égypte. Il s'en trouva jusqu'à dix-huit cens, qui étaient autant de monuments de l'ardeur insensée qu'il avait à ces sortes de folies. Il fut alors prié par un Lydien nommé Larcius, de vouloir jouer de la harpe pour le prix d'une grande somme d'argent qu'il lui offrit pour sa peine. Il refusa l'argent dont Tigellinus s'accommoda, mais il ne laissa pas de se présenter sur le théâtre, et de jouer aux yeux de tout le peuple. Ces façons de faire déplaisaient à tous les gens de bien, qui ne pouvaient souffrir que la gloire d'un si grand empire fut ainsi ternie par les honteux déportements de ce bateleur. C'est pourquoi plusieurs grands personnages se résolurent d'ôter ce monstre du monde, et de renverser sa tyrannie.

Celui qui fit le plus puissant effort, fut Cavius Julius Vindex, homme vaillant et sage, qui commandait dans les Gaules d'où il était originaire. Ce grand personnage indigné des insolences de Néron, assembla une multitude incroyable de gaulois qui gémissaient sous le fait des tributs que Néron leur avait imposés, et qu'il faisait exiger avec une excessive violence de ses ministres. Les voyant à l'entour de lui, il leur tint un langage plein d'aigreur contre Néron, afin de les animer et de les induire non seulement à ne le plus souffrir, mais même à entreprendre contre sa personne : etc. Ces paroles de Vindex émurent tous les gaulois qui se préparèrent à la vengeance des outrages que Néron leur avait fait souffrir, résolus de lui arracher l'empire pour le mettre entre les mains d'un meilleur que lui. Au reste Vindex n'ayant nulle ambition de se faire empereur, en

écrivit à Galba qui commandait en Espagne. Galba au commencement méprisa son avis, mais en fin il entra si avant dans le parti, qu'il fut le principal instrument de la ruine de Néron. Cependant Rufus qui commandait aux légions de la Germanie, ayant appris la nouvelle de la conjuration de Vindex, et du soulèvement des Gaules, se résolut de l'aller combattre. Comme il fut arrivé à Besançon, sur le refus que les habitants lui firent de le recevoir dans leur ville, il se délibéra de la forcer par un siège. Aussitôt Vindex accourut pour la secourir, et même écrivit à Rufus, qu'au lieu de suivre le parti de Néron, il devait embrasser celui de la république, pour la liberté de laquelle les gaulois prenaient les armes. Rufus le prie qu'ils se voient à part et parlent ensemble : à quoi s'étant accordé, il sembla après leur conférence qu'ils étaient demeurez bons amis, et que Rufus avait consenti d'être de la partie ; et de ce pas Vindex marcha avec ses troupes vers la ville assiégée. Les soldats de Rufus qui ne savaient rien de leur capitulation, le voyant venir à eux la tête baissée, crurent que c'était pour leur donner la bataille : et là dessus sans attendre le commandement de leur capitaine, s'en allèrent le combattre, et taillèrent en pièces toutes ses troupes qui n'étaient que légèrement armées. Vindex voyant ce malheur se tua lui-même de regret, dont Rufus reçut un insigne déplaisir. Les soldats de Rufus ayant appris l'état des affaires, et se figurant qu'on ne pouvait choisir un plus digne empereur que leur capitaine, qui était un grand homme de guerre, hardi à entreprendre, et prompt à exécuter, s'efforcèrent de lui persuader de prendre l'empire, et lui offrirent leur service et leurs armes pour lui en assurer la possession. Mêmes pour lui montrer que c'était à bon escient qu'ils lui déféraient cet honneur, ils brisèrent les statues et les images de Néron, et commencèrent à appeler Rufus, Auguste et César. Sa modestie fut si grande, qu'il ne voulut jamais prendre cette qualité, sait qu'il jugeât que c'était chose indigne à lui de souffrir que les soldats s'attribuassent le pouvoir de créer un empereur, qui n'appartenait qu'au sénat et au peuple romain, sait que par une grandeur de courage il méprisât ce titre, pour lequel les autres faisaient toutes sortes de méchancetés. Néron était à Naples quand il ouit la première nouvelle de la révolte des Gaules, et la conjuration de Vindex qui lui fut portée à même jour que celui auquel il fit mourir sa mère. Il en fut d'abord si peu étonné, qu'on s'imagina qu'il en était bien aise, comme si c'eut été une occasion qui se fut présentée de piller ces riches provinces par le droit de la guerre en punissant leur rébellion. Et continuant de faire l'assuré, il s'en alla au parc des exercices, et y vit les combats de la lutte avec plus d'attention et de plaisir que jamais. Sur le soupé comme on lui apporta d'autres lettres plus effrayantes que les premières, il se contenta de se mettre en colère, et d'user de sévères menaces contre les auteurs de ce mouvement. Il fut huit jours sans ne récrire à personne, et sans commander ce qu'il voulait qu'on fit pour éteindre le feu de cette guerre. En fin piqué des outrageux écrits que Vindex publiait contre lui, il écrivit une lettre au sénat, par laquelle il le conjurait de procéder au châtement, et à la vengeance de l'injure qui lui était faite, et à la république, et là dessus excusa son absence sur un mal de gorge, dont il était travaillé. En fin toutefois recevant tous les jours nouvelles sur nouvelles du désastre dont il était menacé, il s'en retourna à Rome plein de frayeur. En chemin il prit à bon augure l'image du combat d'un chevalier romain, et d'un gaulois, qu'il vit gravée sur un tombeau, d'autant que le chevalier romain ayant abattu le gaulois, le traînait par les cheveux sur la place. Après l'avoir curieusement contemplée, il leva les mains et les yeux au ciel, comme plein d'une meilleure espérance ; mais rien ne le devait tant épouvanter que le courroux du ciel, qui ne pouvait plus souffrir les crimes de son règne.

Comme il fut arrivé à Rome, au lieu de convoquer le peuple, et d'assembler le sénat pour pourvoir à son salut, il se contenta d'appeler en sa maison quelques-uns des premiers de la ville, auxquels il parla comme en poste de ce mouvement, et puis passa tout le reste du jour à les entretenir d'un jeu d'orgues de nouvelle invention, et de quelques autres discours de la musique, leur promettant de leur en montrer tous les secrets sur le théâtre ; **au moins**, dit-il, **si nous n'en sommes empêchés par Vindex**, ce qui fut comme une prophétie de son malheur. Autrefois il lui avait été prédit par les mathématiciens, qu'un jour il serait dépouillé de l'empire ; c'est pourquoi pour excuser cette grande passion qu'il avait de jouer de la harpe, il avait accoutumé de dire, que ce qu'il en faisait, c'était afin qu'il pût gagner sa vie quand il serait devenu personne privée, ajoutant, **qu'un bon maître trouvait à vivre par tout**.

D'autres lui promettaient qu'après avoir perdu l'empire, le gouvernement d'orient lui demeurerait, et lui spécifiaient particulièrement le royaume de Jérusalem, où il avait envoyé Vespasien faire la guerre aux juifs. Il inclinait à croire cela lors qu'il vit l'Arménie et la Grande Bretagne perdues pour lui : toutefois comme il se vit rentré en la possession de l'une et de l'autre, il se figura que ses destinées étaient accomplies de ce côté-là. Depuis ayant fait consulter l'oracle d'Apollon à Delphes, et l'oracle lui ayant répondu qu'il se gardât de la soixante et treizième année, il s'imaginait qu'il vivrait jusqu'à cet âge, ne s'apercevant pas que les paroles de ces sortes d'oracles avaient toujours deux faces, et que celles de celui de Delphes, l'avertissaient de se donner de garde de Galba, qui à l'âge de soixante et treize ans devait renverser son empire. Cependant il se confiait tant à sa bonne fortune, qu'un jour comme on lui vint dire qu'il avait perdu sur la mer les plus précieux de ses meubles : **les poissons**, dit-il, **me les rapporteront**. Cette vaine confiance fut donc cause qu'à son arrivée à Rome il ne se soucia point d'aviser à ses affaires. Mais comme l'avis lui fut venu, que Galba s'était aussi déclaré contre lui dans l'Espagne, il en demeura si effrayé et si éperdu, qu'il fut longtemps comme demi mort, sans pouvoir dire une seule parole. Et comme il fut revenu à lui, il déchira sa robe, se battit la tête, et s'écria, **que c'était fait de lui**. Sur quoi sa nourrice le voulant consoler, et lui proposant l'exemple de plusieurs autres princes, contre lesquels leurs sujets s'étaient élevez, il lui repartit qu'il n'y en avait jamais eu de si misérable que lui, **vu qu'on lui arrachait l'empire devant que de lui ôter la vie**. Et cependant il ne laissa pas de se prostituer encore à toutes sortes de débauches et à continuer ses insolences. Et même comme on lui eut rapporté quelques bonnes nouvelles des provinces éloignées, il passa le souper en sornettes et en moqueries qu'il vomit contre les auteurs de la révolte ; et cependant alla comme de coutume sur les théâtres.

On dit qu'en cette détresse il eut de cruelles pensées, et qu'il se proposa d'exterminer tous les gouverneurs des provinces comme s'ils eussent tous conspiré contre lui ; de faire massacrer tous les gaulois qui étaient à Rome en vengeance de la rébellion faite en leur province ; d'empoisonner le sénat aux festins où il les appelait ; de mettre le feu dans la ville, et de lâcher les bêtes sauvages sur le peuple pour l'empêcher de l'éteindre ; mais qu'il s'en abstint, non tant pour le regret qu'il eut de commettre tant de crimes, que parce qu'il perdit toute espérance d'en pouvoir venir à bout. Comme il se fut résolu de marcher avec l'armée contre les gaulois, il cassa les consuls, et se mit en leurs places, comme si c'eut été chose fatale que les Gaules ne pussent être maîtrisées que par un consul. Et comme il eut pris les marques du consulat, sortant de la table appuyé sur les épaules de ses familiers, il leur protesta qu'à son arrivée dans les Gaules, il voulait se présenter tout désarmé devant les légions

mutinées, et ne faire autre chose que pleurer : et que comme il les aurait fléchies par ses larmes, le jour d'après il se réjouirait avec les soldats, et chanterait au milieu d'eux des chants de victoire qu'il lui fallait aller composer. Et de fait allant à ce voyage, il fit particulièrement faire provision de chariots pour porter les orgues, et ses concubines qu'il voulait faire dresser à combattre comme les amazones. Pour fournir à la dépense de son prétendu voyage, après avoir voulu prendre le serment des lignées, dont il ne reçut pas la satisfaction qu'il attendait, il exigea les tributs avec une sévérité si grande, qu'il se rendit encore plus odieux au peuple. Mais ce qui acheva de le faire avoir en horreur, ce fut que la cherté étant à Rome, comme le peuple attendait quelque soulagement du côté d'Alexandrie, qui en partie fournissait la ville, il arriva un navire qui ne se trouva chargé que de poussière pour les athlètes, et pour les lutteurs qui donnaient du plaisir à Néron. Cela aigrit tellement le peuple contre lui, qu'il n'y eut genre d'opprobre dont il ne le flétrit. Car il mit sur le sommet de la tête d'une de ses statues un petit chariot avec une inscription qui lui disait, **c'est maintenant le temps du combat, avance tes chariots** : comme voulant lui dire qu'il se préparât à combattre ceux qui l'attaqueraient. À une autre de ses statues, on mit sur le col un sac de cuir, pour lui dire qu'il avait mérité le supplice des parricides. Outre cela il était effrayé par les prodiges des songes, et des auspices qui ne le laissaient point reposer, mais lui représentaient incessamment l'horreur de ses crimes, tant des passez que des présents. Encore qu'auparavant il ne fut point sujet aux illusions des songes ; néanmoins depuis qu'il eut fait massacrer sa mère, il en fut cruellement tourmenté en ses dernières angoisses. Au milieu de son repos, il lui semblait que menant un navire on lui ôtait le gouvernail des mains, et sa femme Octavia le traînait à travers des ténèbres épaisses ; qu'il se sentait tout emplî de fourmis qui avaient des ailes, et qu'il était environné des images des nations qui étaient dédiées à l'entour du théâtre de Pompée qui l'empêchaient de passer plus avant. Il lui semblait aussi qu'un cheval d'Espagne qu'il aimait uniquement, avait tout le derrière transfiguré en la forme d'un singe, et que ne lui restant que la tête entière, il jetait un doux et résonnant hennissement. On lui rapporta encore que les portes du mausolée et du tombeau des empereurs s'étant ouvertes d'elles-mêmes, on avait entendu une voix qui l'appelait par son nom. Le premier jour de janvier, les dieux domestiques au milieu de l'appareil des sacrifices tombèrent à la renverse. Comme il observait les auspices, Sporus lui présenta un anneau, sur la pierre duquel était gravé le ravissement de Proserpine. Comme on voulait aller faire les vœux et les prières ordinaires pour son salut, on ne pût qu'après beaucoup de peine trouver les clefs du Capitole. Ayant déclamé contre Vindex, et ayant inséré en sa harangue, que les scélérats et les méchants seraient châtiés et bientôt détruits, tout le peuple tournant les yeux sur lui, commença à crier, **ouï, César, cela arrivera**.

On avait aussi remarqué qu'en la dernière action qu'il fit sur le théâtre, il avait représenté le personnage d'Oedipe banni de son royaume, et qu'il était tombé sur l'échafaud prononçant un vers, qui disait, **mon père, ma mère et ma femme me forcent de mourir**. Tous ces sinistres présages étaient des avant-coureurs de son malheur qui bourrelaient son âme, et qui lui donnaient de cruelles gênes. Là dessus comme il dînait on lui apporta des lettres, par lesquelles on l'avertissait que toutes les armées des provinces avaient suivi l'exemple de Vindex et de Galba, et qu'elles s'étaient toutes révoltées contre lui, dont il entra en une telle colère, qu'il renversa la table, et de dépit jeta contre terre deux précieux vases, sur lesquels il avait fait graver des vers d'Homère. À même temps il prit du poison de la main de cette fameuse sorcière Locusta, et l'enferma dans une

boîte d'or pour s'en servir à l'occasion, et de ce pas se retira dans les jardins de Servilius. De là il envoya devant lui ses plus confidents amis et ses plus fidèles affranchis, à Ostia, pour lui réparer des vaisseaux afin de s'enfuir vers l'Égypte. Et sur ce dessein il s'efforça de débaucher les tribuns et les centeniers de sa garde pour les emmener avec lui, mais pas un n'y voulut entendre, au contraire tous s'en excusèrent, ou lui déclarèrent ouvertement qu'ils ne le voulaient point faire. Et mêmes il y en eut un, qui comme blâmant sa lâcheté, s'écria : **et quoi, est-ce donc chose si misérable de mourir ?** En cette angoisse il se sentit agité de diverses pensées. Il consultait en lui-même s'il devait aller se jeter entre les bras du Roi des Parthes, ou bien s'il devait aller prier Galba de prendre pitié de sa fortune, ou même s'il devait prendre un habit de deuil, et sortir en public, et monter sur la tribune pour demander au peuple pardon de sa vie passée : et s'il ne le pouvait fléchir à lui remettre l'empire, le conjurer de lui laisser au moins le gouvernement d'Égypte pour y achever ses jours. On trouva dans un petit écrit une harangue qu'il avait composée sur ce sujet, mais il eut peur que le peuple ne le déchirât, et ne le mit en pièces en passant par les rues s'il y allait. Ayant donc remis au lendemain à se résoudre, il passa la nuit en de grandes angoisses. S'étant éveillé sur le milieu de la nuit, comme on lui eut dit que ses gardes l'avaient abandonné, il se jeta en bas du lit, et envoya ses amis reconnaître aux environs ce qui s'y faisait. Et comme il vit que personne ne revenait lui en dire des nouvelles, il sortit lui-même pour s'en informer, et s'en alla heurter aux portes des maisons : mais personne ne paraissant pour lui répondre, il s'en retourna dans sa chambre, où il trouva que ses gardes l'avaient tout à fait abandonné, et que mêmes ils avaient emporté les tapisseries et sa boîte de poison : à cause de quoi, plein de désespoir, il demanda Spicillus ou quelque'autre gladiateur pour se faire tuer. Et comme il ne s'en trouva point, **et quoi, dit-il, je n'ai ni ami ni ennemi ?** Et de ce pas pensa s'aller précipiter dans le Tibre, mais cette chaleur passa aussitôt, et changeant d'opinion, dit à ceux qui étaient encore autour de lui, qu'il eut bien désiré aller en quelque lieu retiré et secret pour penser à ce qu'il pourrait faire en ce désespoir : sur quoi un de ses affranchis nommé Phaon, lui offrit sa maison des champs pour s'y retirer, à quatre milles de la ville. Alors se trouvant les pieds nus et en chemise, il prit un méchant manteau tout déteint et tout usé dont il se couvrit, et s'étant voilé le visage avec un mouchoir de peur d'être connu, monta à cheval pour s'enfuir, n'ayant pour toute suite et pour toute compagnie que quatre personnes, entre lesquelles était particulièrement cet infâme Sporus qui lui tenait lieu de femme. Comme il sortit de Rome, la terre trembla sous lui, et se vit tout couvert d'éclairs qui achevèrent de l'effrayer.

D'ailleurs passant auprès du camp où était l'armée en son logement, il ouït les cris des soldats qui le maudissaient, et qui souhaitaient toutes choses prospères et heureuses à son ennemi Galba. Il ouït aussi un passant qui le voyant à cheval avec sa suite, dit à un autre, **ces gens-là poursuivent Néron.** Il entendit encore un autre qui demandait à ceux qui venaient de Rome. **Et bien, que dit-on à la ville de Néron ?** Son cheval s'étant effrayé de l'odeur d'une charogne qu'il trouva sur le chemin, lui donna une secousse qui lui fit tomber le mouchoir qu'il avait sur le visage, à cause de quoi il fut reconnu par un soldat de ses gardes qui se trouva là, et qui le salua comme empereur. Étant arrivé au lieu de sa retraite, il descendit de cheval, et se jeta à pied dans le bois, et passant à travers les halliers, les roseaux, les ronces et les épines, il fut contraint d'étendre son manteau dessous ses pieds pour passer, et enfin avec une peine incroyable, il se rendit de l'autre côté de la muraille. Phaon s'efforça de lui persuader de s'aller

coucher dans une caverne pleine de paille qui était là : mais il lui repartit, **qu'il n'entrerait jamais vivant dessous la terre.**

Comme il se fut un peu reposé durant qu'on lui ouvrait une porte secrète pour entrer à la dérobee dans la maison, il se baissa, et prit avec la main de l'eau d'une mare qui était devant lui, et après en avoir bu, s'écria, **est-ce là le breuvage de Néron ?** Puis après ayant ôté son manteau que les épines avaient tout déchiré, il rogna les branches des ronces qui s'avançaient trop et qui lui nuisaient, et se mit à marcher comme une bête à quatre pieds. Et enfin passant à travers les sentiers de la caverne, se rendit dans une chambre, et se jeta sur un méchant lit, sur lequel on étendit son manteau. Comme il se sentit pressé de la faim et de la soif, on lui apporta de mauvais pain, dont il ne voulut point manger, se contentant de boire un peu d'eau tiède qu'on lui avait aussi présentée. Ceux qui étaient avec lui lassés de tant de misères, le conjurèrent de mettre fin à ses peines par une courageuse mort, de peur que s'il venait à tomber entre les mains de ses ennemis, ils ne lui fissent encore mille indignités et mille outrages. Là dessus il commanda qu'on lui fit une fosse, dont il prit lui-même la mesure avec son corps, et pria que s'il y avait quelques pièces de marbre pour lui dresser un monument, qu'on les apportât avec de l'eau et du feu pour accomplir la cérémonie de ses obsèques.

Cependant les larmes lui tombaient des yeux, et ne faisait que redire ; **ô dieux ! Quel excellent joueur de harpe meurt aujourd'hui !** en ces entrefaites un courrier de Phaon lui apporta l'arrêt du sénat donné contre lui, et comme il l'eut leu : **qu'il avait été déclaré ennemi de la république, avec commandement de le poursuivre et de l'emmener à Rome, afin qu'il fut puni selon la coutume des majeurs** : il demanda quelle était cette coutume des majeurs : à quoi comme on lui eut répondu ; **que le criminel était dépouillé tout nu, et que l'on lui passait la tête à travers les deux branches d'une fourche, et qu'en ce misérable état les bourreaux le fouettaient à grands coups de verges, jusqu'à ce qu'il eut rendu l'âme dans les tourments.** Cela l'emplit d'horreur, de sorte que pour prévenir la rigueur de ce supplice, il se saisit de deux poignards, dont il avait fait provision pour s'en servir en cette extrémité, et ayant essayé le fil de tous les deux, il dit à ses amis, **que son heure fatale n'était pas encore venue,** et s'adressant à Sporus, il le pria de commencer à pleurer, puis se tournant vers tous les assistants, il les conjura que quelqu'un d'entre eux lui voulût montrer l'exemple de courageusement mourir. En fin détestant lui-même sa lâcheté, il commença à s'encourager à la mort, disant qu'il ne pouvait plus vivre qu'avec une insigne infamie : et même quelques-uns ajoutent qu'il s'écria : **j'ai vécu honteusement, mais je meurs encore avec plus d'opprobre.** Déjà les hommes de cheval que le sénat avait envoyés pour le prendre, approchaient du lieu où il était, dont ayant entendu le bruit, il prit le poignard et se le passa à travers la gorge, aidé par Épaphrodite l'un de ses affranchis. Le centenier qui avait charge de l'emmener à Rome pour en faire le châtement, arriva comme il était aux derniers abois, et le voyant en ce piteux état, feignit de vouloir étancher le sang de sa plaie, et lui protesta qu'il était venu là pour l'assister, et pour le servir comme il était obligé : à quoi Néron mourant, ne répondit autre chose sinon, **c'est bien tard, est-ce là votre fidélité ?** Son corps fut laissé en la puissance de ses amis, par la permission d'Icelus l'un des affranchis de Galba, qui eut depuis toute sorte de crédit auprès de son maître devenu empereur. Ils le brûlèrent à la façon des romains. Et après ses obsèques, ses nourrices Ecloge et Alexandra avec Acté sa concubine, prirent les cendres, les mirent reposer dans le tombeau de ses ancêtres les Domitiens. Il mourut à même jour qu'il avait fait mourir sa femme Octavia.

Ainsi l'univers fut délivré de ce monstre, dont il avait supporté quatorze ans les fureurs. Il est vrai que les cinq premières années de son empire, furent une image d'un parfait gouvernement : de sorte que depuis, quand on voulait dépeindre un empire doux et modéré, on prenait pour patron et pour exemple ces cinq premières années, durant lesquelles il fit toutes choses en juste prince. À raison de quoi on rapporte que Trajan disait depuis, que les autres empereurs qui étaient venus après lui, étaient bien éloignés de la gloire des cinq premières années de son règne. Depuis il s'abandonna à toutes sortes d'insolences, de voluptés, de paillardises, de rapines et de cruautés, qui firent connaître que c'étaient des défauts de sa nature plutôt que de son âge. Ce qui le diffama le plus, ce fut le massacre de sa mère, qui le fit estimer à tout le monde un prodige entre les hommes, né pour déshonorer la nature. Cette inhumaine cruauté lui emplit l'esprit de tant de terreurs, que depuis qu'il l'eut commise, il n'eut plus aucun repos en son âme, qui se sentit toujours persécutée de furie, qui lui remettaient devant ses yeux l'horreur de son crime. Pour cette raison il appela des magiciens, afin qu'ils évoquassent son âme, et l'apaisassent par leurs charmes. Et d'autant que nonobstant cela il sentait encore, comme lui-même le confessait, les fouets et les torches ardentes des Furies qui le bourrelaient, il fit un voyage en la Grèce, afin de se faire expier par les prêtres d'Eleusis : mais parce qu'ils n'admettaient point aux mystères de leurs déesses, ceux qui étaient souillés de grands crimes, il n'osa se faire recevoir, et ainsi demeura toujours persécuté de l'image de son parricide. Et puis sa conscience lui représentait encore la mort de sa tante, et celle de sa femme Octavia, auxquelles il avait fait sentir les effets de sa fureur. À quoi l'on peut joindre les massacres d'une infinité de grands personnages, dont la mémoire ne pouvait laisser en repos son esprit. Au reste il méprisait toutes sortes de religions, et était particulièrement ennemi de la chrétienne, dont il persécutait cruellement les adorateurs. Le peuple romain fut si aise de sa mort, qu'au bruit de cette nouvelle on les voyait courir par les rues avec les marques de la liberté, qu'ils croyaient être assurée par la mort de cet abominable tyran. Et toutefois il s'en trouva qui longtemps encore après sa mort épandirent diverses fleurs du printemps et de l'été sur son tombeau, et d'autres qui portèrent son image sur la tribune, et y publièrent ses édits, comme s'il eut été encore vivant, comme s'il eut dû reprendre bientôt l'empire, et se venger de ses ennemis. Vologèse aussi Roi des Parthes ayant envoyé des lettres au sénat pour renouveler son alliance avec le peuple romain, le pria très instamment que la mémoire de Néron fut honorée comme celle des grands empereurs : témoignant par là quelque sorte de reconnaissance à l'endroit de celui qui avait si extrêmement obligé son frère Tiridate, en lui donnant la couronne d'Arménie, et en lui départant d'autres insignes bienfaits. Cette affection dura si longtemps dans l'âme des Parthes, que vingt ans après sa mort s'étant élevé un homme inconnu, qui se vantait d'être Néron, son nom fut si favorablement reçu par ces barbares, qu'ils l'assistèrent en son dessein, et y eut toute sorte de peine à le retirer d'entre leurs mains pour étouffer la sédition qu'il allait allumer dans les provinces de l'empire romain. La religion chrétienne a juste sujet de se glorifier, de ce que ce fut cet abominable monstre, haï de Dieu et des hommes, qui alluma les premiers feux de la persécution contre elle ; car ayant été tel qu'il ne pouvait rien aimer de bon, ni rien haïr de mauvais, ceux qu'il a persécutés ne peuvent avoir été autres qu'extrêmement innocents. Mais la cruauté extraordinaire des supplices, monstre bien l'excessive méchanceté de celui qui en était l'auteur : vu que pour rendre les tourments des chrétiens plus sensibles, il les faisait couvrir d'une chemise de papier enduite de cire et de poix, les faisait attacher à un axe, et puis faisait mettre à l'entour force bois de torche,

et au pied force javelles de sarment, dans lesquelles le feu venant à s'épandre, ces pauvres corps brûlaient misérablement toute la nuit, et servaient de flambeaux et de lumière au guet de la ville, et à tous ceux qui voulaient être spectateurs de leurs supplices.

Saint Pierre que Jésus-Christ avait laissé lieutenant de sa puissance en terre, et Saint Paul qui ayant porté l'évangile depuis Jérusalem jusque en Illyrie, s'était enfin rendu à Rome pour y faire le même fruit qu'il avait fait parmi les autres gentils, se trouvèrent enveloppés en cette cruelle persécution, qui moissonna les premières fleurs de la chrétienté en l'occident, de sorte que par la cruauté de Néron, les deux plus excellents apôtres de Jésus-Christ ensanglantèrent l'échafaud de Rome, et dédièrent l'église romaine par leur sang et par leur doctrine qu'ils y versèrent largement. Leur sang fut une vraie semence de chrétiens, qu'on vit depuis renaître comme de leurs cendres, et de celles des autres martyrs.

Livre VI

Contenant ce qui s'est passé de plus mémorable sous les règnes de Galba, d'Othon et de Vitellius.

Comme en la chaleur de la révolte, la mort de Néron emplit de joie les coeurs des romains, qui avaient porté une haine irréconciliable à ce monstre ; aussi après que cette ardeur fut passée, elle fit de contraires impressions dans leurs âmes, à cause de la suite du gouvernement, qui ne répondit pas aux attentes du peuple. Le sénat et les plus gens de bien se figuraient que la tyrannie étant renversée, ils allaient jouir d'une pleine liberté, vu principalement que Sergius Galba, à qui tout le monde destinait l'empire, outre l'estime particulière d'une singulière probité, avait la réputation d'aimer la république. Mais ceux de la lie du peuple qui avaient goûté les douceurs du théâtre, portaient avec regret et avec douleur l'infortune de Néron, et brûlaient du désir de voir du changement aux affaires. Les soldats nourris auprès des empereurs, et qui avaient été induits à l'abandonner, et à se soulever contre lui, plutôt par les artifices de Nymphidius, que par aucune haine qu'ils lui portassent, ne sachant pas comme Galba qui était en grande opinion de sévérité parmi tout le monde, se gouvernerait en leur endroit, flottaient entre l'espérance et la crainte, et attendaient avec impatience l'arrivée de ce nouveau prince. Galba de son côté leur apprêta tant de sujets de mécontentement, qu'ils ne purent souffrir longtemps le joug de son empire. Mais il faut reprendre les choses de plus haut. Aussitôt que Vindex eut résolu en son âme d'armer contre Néron, il écrivit à Galba, le conjurant de vouloir embrasser la cause de la république, et de se vouloir faire chef d'un si juste parti. Mais Galba pesant mûrement la conséquence d'une si dangereuse entreprise, ne fit nulle démonstration de l'écouter, se contentant de ne découvrir point son secret, et de ne l'accuser point à Néron, comme firent plusieurs autres qui publièrent les lettres qu'il leur avait écrites sur le même sujet. Vindex s'étant en fin ouvertement déclaré, et lui ayant écrit des secondes lettres pour l'embarquer tout à fait en ce soulèvement, il remit la chose au conseil pour en délibérer avec ses amis, d'entre lesquels Titus Vinius colonel de la légion prétorienne, prenant la parole, lui dit : **qu'il s'étonnait comme il remettait cela en délibération, vu que délibérer si on doit prendre les armes contre le prince, c'était s'être déjà révolté.** Et ajouta qu'il fallait faire de deux choses l'une, ou bien accuser Vindex de son audace, et lui faire à bon escient la guerre, ou embrasser le parti qu'il proposait. Galba qui portait une secrète haine à Néron, pour ce qu'il avait découvert qu'il avait envoyé une commission à ses procureurs qui étaient en Espagne pour le faire tuer, sans différer davantage, se résolut d'entrer en ce parti, et de ne rejeter point la fortune qui se montrait si favorable à son avancement. Là dessus il fit publier par tout, qu'au premier jour il affranchirait tous ceux qui viendraient lui demander leur liberté. Ce bruit répandu par tout, fit qu'il s'assembla une grande multitude de personnes résolues de se rebeller en sa faveur. Comme il fut assis sur son tribunal, on vit à l'entour de lui les images de ceux que Néron par une insigne cruauté avait, ou proscrits, ou massacrés, ou condamnés à mourir, et à même temps il leur présenta un jeune enfant issu d'une illustre maison, qu'il avait fait venir des îles de Majorque et de Minorque, où Néron l'avait confiné, et se mit à déplorer la misère du siècle, et la condition du temps auquel ils vivaient sous la tyrannie d'un si farouche prince. Il ne fallait point employer davantage d'éloquence, pour animer ceux qui étaient tous préparés à la rébellion : c'est pourquoi il fut aussitôt proclamé empereur par toute la

compagnie. Toutefois il ne voulut pas recevoir si promptement un si auguste titre, mais se contenta de se faire appeler **lieutenant du sénat et du peuple romain**, soit qu'il ne crut pas que les légions qui étaient dans les provinces pussent créer un empereur, mais que ce droit appartenait seulement au sénat et au peuple romain, soit qu'il eut d'autres pensées qui l'arrêtassent.

Et de fait il se trouva en de grandes perplexités à ce commencement, d'autant qu'il n'était point assuré de ce que Claudius Macer qui commandait aux légions d'Afrique, et de ce que Verginius Rufus qui commandait à celles de la Germanie, qui étaient les plus puissantes, voudraient faire en ce mouvement. D'ailleurs il eut avis certain de la ruine de Julius Vindex, et de la défaite de ces gaulois que l'armée de Verginius Rufus, comme nous avons dit, avait taillées en pièces. Et puis Néron n'était pas encore mort, mais avait confisqué et mis tous ses biens à l'encan en vengeance de sa rébellion. Toutes ces choses l'affligèrent de sorte, que plein de désespoir il pensa renoncer à la vie, regrettant de s'être embarqué en ce trouble : à cause de quoi il se retira dans une ville d'Espagne nommée Clunia, comme pour reprendre sa vie passée, et se dépouiller de l'ambition de l'empire. Toutefois il ne perdit pas entièrement courage, mais afin de se fortifier contre la tempête, il écrivit à Verginius Rufus en la Germanie, et le conjura de vouloir entrer en bonne intelligence avec lui, pour conserver l'empire et la liberté au peuple romain.

Au commencement de son entreprise ; il avait eu de bons présages qui servirent grandement à le fortifier en son dessein. Car outre l'oracle de la prêtresse de Jupiter en la ville de Clunia, qui l'avait assuré, **qu'il devait sortir d'Espagne un prince de l'univers**, qu'il interprétait à son avantage, il était arrivé qu'étant en la ville qu'il avait choisie pour le siège de la guerre, en faisant les tranchées on avait trouvé un anneau, sur la pierre duquel était gravée une victoire avec un trophée. À même temps, encore il était abordé fortuitement à une autre ville de son gouvernement un navire d'Alexandrie chargé de toutes sortes d'armes, sans que ce vaisseau fut conduit par aucun pilote ou par aucun marinier. Ce qui fit croire que c'était un secours que les dieux fauteurs de la justice de sa cause, lui présentaient pour lui faire prendre les armes contre Néron. Mais rien n'eut tant de puissance sur son esprit, que la diligence qu'un de ses affranchis nommé Icelus fit, de le venir promptement avertir de la mort de Néron, dont il avait été spectateur et témoin oculaire. Cet Icelus étant arrivé en sept jours, se présenta à lui, et lui déclara toutes les particularités de son élection, l'assurant que dès le vivant de Néron, qui toutefois s'en était fui hors de Rome, le sénat et le peuple romain l'avaient proclamé empereur, et que sur le point de cette élection, on avait rapporté à Rome que Néron était mort ; mais que s'en étant voulu plus particulièrement informer, il avait été sur les lieux, avait manié son corps étendu sur la terre, et là dessus s'était mis au voyage pour l'en venir avertir. Cette nouvelle emplut de joie l'âme de Galba, à qui deux jours après on confirma la même nouvelle. Se voyant ainsi assuré, il quitta le nom de lieutenant du sénat et du peuple romain, et prit le titre de César ou d'empereur, et sans différer se mit en chemin avec ses troupes pour se rendre à Rome. Les choses n'y étaient pas si tranquilles qu'il s'imaginait. Car Nymphidius compagnon de Tigellinus en la charge de colonel des gardes, se confiant en ce que Galba était déjà vieil, et chargé de soixante et treize ans, allait usurpant toute l'autorité du gouvernement, et faisait des violentes poursuites pour parvenir à l'empire.

C'était lui qui avait pratiqué les compagnies des gardes qu'on nommait prétoriennes, et qui sous le nom de Galba avait promis aux soldats chacun sept cents cinquante écus par tête, s'ils se voulaient déclarer en sa faveur contre

Néron. Cette somme étant excessive, Galba demeurait obligé de la payer : et cependant les soldats croyaient en avoir l'obligation à Nymphidius : c'est pourquoi il avait une grande puissance sur leurs courages. Se voyant donc si bien appuyé, il se mit à briguer les autres, traita les plus illustres personnages de Rome qui avaient été consuls, et qui avaient commandé dans les armées, et flatta tellement le sénat, que le sénat lui alla faire la cour en sa maison, l'appela son bienfaiteur, et ordonna qu'il aurait la première puissance en la compagnie, qui ne voulait plus faire de décrets dont il ne fût l'auteur. Ces excessifs honneurs le firent monter à un tel comble d'audace, qu'il voulut déposer les consuls qui avaient écrit à l'empereur sans prendre de ses lettres. Cependant pour gratifier la commune, il permit au peuple de faire mourir dans les gênes et dans les tourments les serviteurs de Néron, et d'abattre ses images et de les traîner par les rues de la ville. Cette licence que prit le peuple, fit dire aux plus gens de bien, [qu'il était à craindre que les choses ne passassent si avant, qu'on eut sujet de regretter Néron](#). La tyrannie de Nymphidius allant donc ainsi croissant, et lui de son côté fortifiant son crédit par l'opinion qu'il laissait prendre à la commune qu'il était fils de Caligula, à qui sa mère s'était prostituée, et par la gloire qu'il se donnait d'avoir été l'auteur de la ruine de Néron, il se promettait de venir à bout de son dessein, et de se rendre maître de l'empire. Il avait envoyé un de ses plus confidents amis en Espagne, pour épier les actions de Galba, et pour voir en quelle estime il était auprès de lui. Mais comme ce sien ami nommé Gellianus lui eut rapporté que Galba avait donné à d'autres toutes les plus belles charges de l'empire, et que quand il s'était voulu présenter pour parler pour lui, il en avait toujours été empêché par ceux qui possédaient la faveur, il crut qu'il était temps de frapper son coup, et là dessus il assembla les centeniers, les tribuns, et les capitaines des gardes du prince, etc. Les soldats auxquels il parla, approuvèrent sa harangue, et de ce pas allèrent conjurer leurs compagnons de conserver leur fidélité entière à Galba, et de n'attirer point sur eux ce reproche, que par une insigne inconstance ils eussent tourné leurs armes contre celui qu'ils avaient si solennellement reconnu pour leur empereur, et auquel ils avaient si saintement juré toute sorte d'obéissance. Tous les prétoriens suivirent ce conseil, et furent d'avis de tailler en pièces ceux qui entreprendraient de remuer contre Galba.

Cependant Nymphidius eut bien l'effronterie de se présenter à eux pour se faire reconnaître empereur : mais il ne fut pas plutôt entré dans le camp, qu'on lui tira premièrement un coup de javelot, qu'un septimius qui marchait devant lui para de son bouclier, puis d'autres lui coururent sus, les épées à la main, et le poursuivirent fuyant jusqu'au logement d'un soldat, où ils le massacrèrent, et après cela traînèrent son corps en une place publique, et mirent des barrières tout à l'entour, afin que tous ceux qui voudraient repaître leurs yeux de ce spectacle, le pussent voir quand le jour serait venu. À même temps Galba qui continuait son chemin, fut averti de l'issue de cette tragédie, ce que prenant à bon augure, il commanda par ses lettres, que tous les complices de la conjuration, auxquels on n'avait point touché, fussent mis à mort. Ce trait de sévérité commandé [hors de saison](#), déplut à plusieurs qui attendaient autre chose de sa modération, et qui croyaient que sous son règne on verrait une autre face de gouvernement que sous Néron, au lieu qu'il commençait à faire mourir les personnes de qualité, sans autre forme de procès, en quoi il semblait assez faire connaître sa tyrannie. Toutefois Galba n'en demeura pas là, mais ayant eu avis que Macer avait remué en Afrique, et Fonteius Capito en Allemagne, il fit tuer le premier par Trebonianus, et le second par Valens, pensant par ce moyen assurer par tout ses affaires.

Toutes ces exécutions firent croire à Rome, que le bruit qui avait déjà couru de lui, **qu'il était violent et sanguinaire**, était véritable. C'est pourquoi plusieurs pensèrent à eux, et commencèrent à se repentir de l'élection qu'ils avaient faite. Mais ils furent bien davantage confirmés en cette opinion par les cruautés qu'il exerça à son arrivée dans la ville. Car à son abord n'étant qu'à une lieue et demie de Rome, les soldats que Néron avait tiré de la rame, étant allés au devant de lui pour le supplier de leur vouloir confirmer leur ordre dans la milice du prince, il montra ne se soucier guère de leurs prières, et les remit à une autre fois. Sur quoi ces misérables criants plus haut, et demandant à toute force qu'il accordât les enseignes à leurs légions, et qu'il leur donnât une garnison pour se retirer, Galba lâchant les resnes à la colère, commanda aux gens de cheval qui le suivaient, qu'ils leur courussent sus, et qu'ils les taillassent en pièces. Ce qu'ayant été fait, on jugea **que c'était un sinistre présage qu'il entrât ainsi dans Rome avec l'effusion de tant de sang humain, et par dessus les corps de tant de pauvres gens massacrés par son commandement**. D'autre côté, cela jeta une telle terreur en l'âme de tout le monde, que ceux qui le méprisaient auparavant, commencèrent à appréhender sa rigueur, et à le redouter. Encore ne se contenta-t-il pas de cette exécution, mais étant arrivé dans la ville, il fit décimer les misérables reliques de ces forçats. À même temps il cassa encore une compagnie d'Allemands, que les autres empereurs avaient prise pour la garde particulière de leurs corps, et qu'ils avaient toujours expérimentée très fidèle, et la renvoya en son pays sans lui donner aucune récompense de ses services, alléguant pour toute raison de cette sévérité, que c'étaient gens affectionnés à Cneus Dolabella, auprès de la maison duquel ils logeaient. Tout cela lui acquit la réputation de prince et cruel et sanguinaire : et ce qui acheva de le perdre dans les esprits, ce fut qu'outre sa cruauté il fut diffamé d'une insigne avarice. Car on rapporta à Rome qu'il avait pillé toutes les villes d'Espagne et des Gaules, qui avaient tardé à le reconnaître, et que même par dépit il avait fait abattre leurs murailles, et envoyé leurs syndics avec leurs femmes et leurs enfants au supplice. Outre cela on lui objectait pour marque d'une sordide avarice, que ceux d'Aragon lui ayant présenté une couronne d'or qui était dans un temple de Jupiter, il la fit peser, et voyant qu'il manquait trois onces au poids qu'on lui donnait, il les exigea, et se les fit bailler avec beaucoup de rigueur. Il y en eut mêmes qui sur cette opinion épièrent sa dépense, et observèrent qu'un jour se mettant à table, et la voyant trop splendidement servie à son gré, il pleura de regret de cette dépense. Son arrivée ne fut donc pas autrement agréable aux romains ; mais tout le monde commença à appréhender un prince si chiche, craignant que son avarice ne le portât aux cruautés passées, dont les images étaient encore devant leurs yeux. Aussi dès son entrée le peuple se moqua de lui, et lâcha une infinité de paroles de mépris contre son autorité : de sorte qu'il fut appelé à l'empire avec beaucoup plus de gloire qu'il ne l'exerça. Et néanmoins il faut avouer qu'il fit beaucoup de choses dignes de louange en ce peu de temps qu'il régna : mais elles n'étaient pas si agréables que celles qu'il souffrait être faites contre la justice, étaient odieuses.

Il se laissait gouverner à trois des siens, qui étaient en mauvaise odeur parmi les gens de bien, à un T Vinius qui avait été son lieutenant en Espagne, homme prodigieusement méchant et du tout insatiable ; à un Cornelius Laco, homme arrogant, lâche et insupportable entre tous ceux de la cour ; et à un de ses affranchis nommé Icelus, qui peu de temps auparavant avait été honoré des anneaux d'or, et nommé Martian, qui était celui même qui lui avait porté la première nouvelle de la mort de Néron. Ces harpies qu'on nommait par moquerie

les pédagogues de Galba, lui acquirent la haine de tout le monde par l'insolence de leurs déportements. Car encore que ce soit assez aux personnes privées de ne faire mal à personne en leur particulier, néanmoins les princes sont obligés, non seulement de n'en faire point de leur côté, mais même de prendre garde que leurs ministres ne se donnent pas la licence d'en faire, d'autant que l'injure retombe sur eux, et sont crus auteurs de ce que font ceux qui ont tout crédit auprès de leurs personnes. De cette sorte Galba, encore que quant à lui il se gouvernât innocemment, encourut la haine de tout le peuple, à cause que ceux qui avaient l'autorité dessous lui, abusaient insolemment de sa puissance.

Ces méchants se figuraient que leur faveur ne durerait guère, d'autant que Galba était non seulement vieux, mais encore caduc, et pour cette raison ils se hâtaient de faire leur fortune, dont ils prévoyaient bientôt la fin. Cependant il se laissait tellement aller à leurs conseils, qu'on vit une monstrueuse diversité en ses actions, que les différentes humeurs de ces gens-là, souillés de vices et d'inclinations diverses, allaient tous les jours changeants. Tantôt il semblait sévère et retenu, et tantôt il se montrait facile et nonchalant, ne gardant point une médiocrité digne d'un si grand prince, que l'âge devait avoir rendu plus égal en ses déportements. Sur leur rapport il fit mourir un grand nombre d'illustres personnages, qui contre tout ordre de justice ne furent pas mêmes reçus à se justifier de leurs accusations. Il se montrait difficile à accorder le droit des citoyens romains à ceux qui avaient cette honnête ambition de l'impêtrer de lui : et cependant ces furieux ministres l'accordaient à tous ceux qui leur donnaient de l'argent. Il traita aussi indignement les magistrats de Rome, et leur ôta les privilèges que Claudius leur avait libéralement accordés. Ce qu'il y eut de plus agréable en ses déportements, ce fut qu'il persécuta les joueurs de comédie, les chantres et les lutteurs, qui avaient eu la vogue sous le règne de Néron, et qu'il fit poursuivre en justice une partie des ministres de sa fureur. Car il fit mourir entre autres ce Helius, qui avait exercé tant de cruautés à Rome, et un Polycletus et un Petinus, et Patrolius, dont le peuple fut si aise, que comme on menait ces criminels au supplice à travers de la place, il se mit à crier, **que c'était une belle et une sainte procession que le prince faisait faire pour expier les crimes du règne passé.** Ce qui souilla cette justice, fut que Tigellinus le plus criminel et le plus coupable de tous ces suppôts de Néron, ayant à force d'argent corrompu Vinius, se sauva du supplice, encore que le peuple demandât aux dieux et aux hommes la punition d'un si méchant homme. Galba charmé par Vinius refusa de le faire mourir, et pour faire trouver bonne cette indulgence, alléguait qu'il n'était point besoin de lui avancer ses jours, et que l'âge et les maladies allaient le renverser dans le tombeau. Le peuple s'offensa grandement de voir un si cruel et si pernicieux homme échappé de la main des bourreaux, qui le demandaient comme leur particulière victime. Cela fut cause que tout ce que Galba fit depuis, même avec une exacte justice, fut calomnié et sinistrement interprété. La principale haine qu'il encourut, fut celle des soldats de ses gardes, qui se voyant frustrés de la récompense que Nymphidius leur avait promise pour les débaucher du service de Néron, et pour les faire incliner à l'élection de Galba, commencèrent à parler haut, et à user de grandes menaces si on ne les contentait. Galba entendant qu'ils se plaignaient si amèrement de lui, dit une parole vraiment digne d'un grand prince, mais peu convenable à son siècle, auquel les gens de guerre par la lâcheté de leurs maîtres, avaient foulé aux pieds toute l'ancienne discipline. **J'ai coutume, dit-il, de choisir, et non d'acheter les soldats.** Cette généreuse parole aigrit tous les courages des bandes, et comme elle fut portée dans les armées des provinces, elle les emplit de douleur et

d'amertume, et les envenima contre lui. Ceux qui étaient à Rome étaient retenus par la révérence du prince, aux yeux duquel ils faisaient scrupule de commettre une si insigne perfidie. Mais ceux qui étaient en haute Germanie indignés de ce qu'on ne s'était point souvenu du service qu'ils avaient rendu contre Vindex et contre les Gaulois, eurent bien l'audace de rompre le serment qu'ils lui avaient prêté, et de se déclarer ouvertement contre son empire. À quoi s'étant résolus, ils dépêchèrent quelques-uns de leurs compagnons vers les prétoriens, leurs firent savoir que quant à eux ils ne voulaient point d'un empereur créé dans l'Espagne, et partant que selon les lois de l'empire, ils en fissent un autre qui fut universellement agréable à toutes les armées. Galba ayant eu avis de tous côtés des partis qui se dressaient contre son autorité, et se figurant qu'on le méprisait, non seulement à cause de son âge, mais encore parce qu'il n'avait nul enfant qui servisse d'appui à sa fortune, se résolut de choisir quelque jeune homme des plus illustres familles pour l'adopter en la sienne, et pour le faire par même moyen déclarer son successeur. Les voix de ses favoris étaient parties là dessus.

Vinius qui avait déjà conclu le mariage de sa fille avec Othon, portait son parti, et tâchait de l'insinuer dans l'esprit du prince, qui n'ignorait pas le secret de cette pratique. Les deux autres, Lacon et Icelus, ne lui nommaient personne, mais ne voulaient point d'Othon, qui toutefois se promettait que l'empereur n'en préférerait jamais un autre à lui, vu les grands signes d'amitié qu'il lui avait montré, tant au voyage d'Espagne, que depuis son retour à Rome. Mais Galba préférant l'amour de la république à sa passion particulière, ne put se résoudre à l'adopter, se souvenant que c'était un homme voluptueux et débauché, d'aussi mauvaises moeurs qu'avait été Néron, qui devait plutôt avoir été toléré que de lui substituer un successeur aussi perdu que lui.

À la vérité Othon avait passé la fleur de ses ans avec cette mauvaise réputation, qu'il n'y avait point entre les romains un homme plus abandonné à toutes sortes de vices que lui. Cette vie désordonnée le rendit si agréable à Néron, qu'après être devenu amoureux de Popea, et n'osant la retirer en sa maison, à cause du respect qu'il portait encore à sa femme Octavia, il lui en confia la garde, la lui fit épouser, et voulut bien l'avoir pour compagnon de ses voluptés. Là dessus il devint jaloux de Popea, dont Néron s'apercevant le pensa ruiner ; et pour posséder tout seul cette courtisane, le confina en Lusitanie, sous ombre de l'envoyer pour gouverner en cette province. On dit que Sénèque qui était son ami lui sauva la vie, et fit changer l'arrêt de mort en la peine de son exil. Comme il fut en Lusitanie, il usa d'une grande modération à l'endroit des habitants de la province ; mais il ne pût acquérir la réputation d'homme vertueux, d'autant qu'il était visible que ce qu'il en faisait, c'était parce qu'il voyait bien que cette misérable commission ne lui avait été baillée que pour couvrir et pour adoucir l'infamie et la rigueur de son bannissement. Quand Galba prit les armes contre Néron, il fut le premier de tous les gouverneurs des provinces qui se joignit à lui, et qui l'assista de ses forces, de son argent, et de ses serviteurs. Cela fit que Galba voyant sa fidélité, le prit en une singulière affection, qu'il sut tellement ménager, que sans donner aucun ombrage à ses favoris, auxquels il cédait volontiers le premier lieu pour s'assurer du second, il devint un des plus puissants hommes de la cour. Il traitait souvent l'empereur avec sa suite, et avait cette coutume toutefois et quand il lui donnait à souper, de faire distribuer de l'argent à chaque soldat de ses gardes, en apparence pour honorer davantage le prince, mais en effet pour gagner les gens de guerre, et pour se bâtir un degré à l'empire par cette largesse. Othon étant tel que nous l'avons dépeint, Galba ne pût être persuadé par Vinius de l'adopter, quelque puissant effort qu'il fit pour le

mettre en son esprit. Au contraire, comme il eut pris les avis de ses confidents sur un affaire de tel poids, voyant leurs diverses inclinations, il commanda enfin qu'on lui allât quérir Pison, fils de Crassus, et de Scribonia jeune homme, qui outre la noblesse de son sang, avait de grandes qualités qui semblaient le rendre digne de cette élection. Comme il fut arrivé, Galba le prit par la main, et lui tint ce langage, qui montra de quel esprit il était poussé. (...).

À ce langage de Galba, les assistants connurent bien que la chose était résolue, et qu'il ne fallait plus douter de l'élection de Pison. Cependant durant tout ce discours, on ne remarqua en Pison aucun signe, ni d'étonnement ni de joie. Le remerciement qu'il fit à son père et à son prince, fut plein de respect et de révérence ; et quant à ce qu'il dit de lui-même, ce furent toutes choses pleines de modération et d'humilité, sans faire paraître aucune altération ni aucun changement en sa contenance, ni en son visage, montrant par là **qu'il était plus capable de commander qu'il n'en avait d'envie**. Là dessus Galba consulta sur la tribune, et prit avis s'il était plus à propos de faire cette adoption, ou dans le sénat, ou dans le camp. Enfin il fut arrêté que ce serait le meilleur et le plus expédient de la faire dans le camp : vu que les soldats dont on ne devait point négliger la puissance en cette affaire, tiendraient cela à un singulier honneur, et s'en rendraient plus prompts à obéir à celui qui aurait été créé dessous leurs enseignes. Tout le monde était en attente de ce qui se ferait : d'autant plus que Galba voulait tenir la chose secrète, d'autant plus le peuple qui était à l'entour du palais pour apprendre l'évènement de ce conseil, allait augmentant le bruit de cette élection. Le dixième de janvier fit voir un jour plein d'orages, de tonnerres et d'éclairs, durant lesquels les romains avaient cette superstition de rompre toutes leurs assemblées, croyant que les dieux par ces tempêtes, montraient que la chose dont ils voulaient délibérer, ne leur était pas agréable. Galba se moqua de tout cela, et nonobstant les menaces du ciel, se résolut de mener Pison en l'armée, et de le faire là recevoir pour son successeur à l'empire. Comme il fut arrivé au milieu des soldats, il leur déclara en peu de paroles : **que suivant l'exemple d'Auguste, et selon la forme des armées où les soldats choisissent leurs compagnons, il avait adopté Pison**. Et pour leur montrer qu'il ne voulait rien dissimuler des affaires, il leur donna avis que la quatrième et dix-huitième légion induites par un petit nombre de séditeux, avaient fait mine de se révolter, mais qu'elles n'avaient point passé plus avant que les paroles et les cris, et que dans peu de temps elles rentreraient en leur devoir. Les tribuns et les centeniers avec les soldats qui étaient auprès de l'empereur, répondirent avec des acclamations, quand le reste de l'armée demeura en un morne silence, chacun se plaignant qu'on les avait fraudé de l'argent qu'on leur avait promis avec tant de protestations. Et certes ce fut une chose visible qu'on les pouvait apaiser avec une petite libéralité.

Mais ce chiche prince voulait garder l'ancienne rigueur de la discipline, ne s'apercevant pas que cette sévérité n'était plus bonne, mais était hors de saison parmi la licence des gens de guerre. De là Galba s'en alla trouver le sénat, auquel il ne fit point de harangue plus ornée que celle qu'il avait faite aux soldats. Celle de Pison fut pleine de respect et d'honneur qu'il rendit à cette célèbre compagnie, comme à l'oeil de l'empire. Cependant la nouvelle de la révolte des légions d'Allemagne allait tous les jours croissant. Verginius Rufus ayant refusé de prendre l'empire de leurs mains, et s'étant retiré à la cour où sa fidélité ne fut pas assez dignement récompensée, elles avaient jeté les yeux sur Vitellius gouverneur de la basse Germanie ; non certes que les soldats le jugeassent digne d'un si grand empire, vu que lui-même n'avait pas cette bonne

opinion de sa suffisance. Au contraire, il disait qu'il n'avait point de plus puissant argument pour montrer la vanité des astrologues, que la prédiction qu'ils avaient faite qu'il serait empereur, l'infamie de ses déportements ne pouvant permettre cela. Car c'était un prodige entièrement vicieux, et du tout abandonné aux voluptés, à l'ivrognerie et aux femmes, et qui avait passé tout son âge sous Tibère et sous les autres empereurs en ces honteuses débauches. Mais ce qui devait le reculer de l'empire, fut ce qui lui servit comme de degré pour monter au faite de cette gloire. Car les soldats crurent que c'était un tel homme qu'ils demandaient, qui les flatterait en leurs passions, et qui leur donnerait toute sorte de licence. De façon qu'ils l'éluèrent même dès le vivant de Néron, qui s'en moqua plaisamment comme d'un homme du tout indigne d'un si grand honneur.

Cependant il se fortifia tellement dans son parti, que parmi toutes ses débauches il se rendit redoutable à ses ennemis. Cette faction s'accroissant donc tous les jours, Galba remit en délibération entre ses plus privés, si on devait envoyer des ambassadeurs de la part du sénat vers les légions mutinées, et s'il ne serait pas à propos de dépêcher Pison en Allemagne, afin que les ambassadeurs parlant de la part du sénat, représentassent l'autorité du prince. On voulait encore y envoyer Lacon, mais il rompit dextrement ce coup. Les autres aussi qui appréhendaient la fureur des soldats, s'excusèrent de cette commission. Là dessus Galba pour se préparer à la guerre, se mit à chercher de l'argent. Après avoir pensé à tous les moyens d'en trouver, il fut jugé que le plus juste était de reprendre celui que Néron par une démesurée profusion avait donné à ses favoris. On les fit appeler pour les contraindre de rendre, mais ces prodiges avaient déjà tout mangé. Le peuple fut bien aise de voir ceux que Néron avait enrichis sans jugement, réduits à une si excessive pauvreté. Cependant les trente chevaliers à qui Galba avait donné la charge de cette recherche, allaient exigeant d'eux cet argent avec une insupportable sévérité, faisant appréhender et jeter dans les prisons tous ceux qui ne pouvaient payer. Galba ne se montra pas plus doux à l'endroit de plusieurs tribuns et de plusieurs centeniers, dont la fidélité lui était suspecte, mais en cassa un grand nombre, pensant par ce moyen remédier aux séditieux desseins des autres. Mais ce fut ce qui les aigrit et qui les mutina davantage, d'autant que sur les soupçons que ce défiant prince s'allait formant tous les jours, chacun commença à appréhender d'être cassé. En ces entrefaites, Othon qui après l'élection de Pison ne voyait point de ressource en ses affaires, se trouva agité de beaucoup de soins, et ne savait comme s'arracher de l'âme ces fâcheuses épines. (...).

Au reste il n'avait pas l'esprit efféminé comme le corps ; mais il savait bien se retirer des voluptés pour embrasser ses affaires, comme il montra en Lusitanie, où en peu de jours il réforma tellement sa vie qu'il y laissa comme une image de l'ancien gouvernement des romains, tant il fit paraître de prudence, de modération et de bons sens en sa conduite. D'ailleurs ses affranchis et ses autres amis nourris dans la cour de Néron, et accoutumés à ses débauches, lui représentaient, **que le moyen d'assouvir ses voluptés, c'était de se faire maître de l'empire qui mettrait toutes choses en sa puissance.** D'un autre côté les mathématiciens le pressaient d'entreprendre, l'assurant que son dessein réussirait. Déjà il s'était insinué par mille artifices dans les esprits des soldats, qu'il avait accoutumé d'appeler **ses compagnons**, leur rappelant le temps de Néron, leur donnant de son argent, et mêlant toujours en ses discours quelque trait de médisance couverte contre Galba, afin de les aigrir contre lui. Ses amis secondaient son industrie, et n'oubliaient rien pour le rendre agréable. Là dessus il mit une grosse somme de deniers entre les mains de ceux qu'il connaissait les

plus fidèles, et les envoya débaucher les personnes qui pouvaient servir à cette conjuration, et en bailla la conduite à un de ses affranchis nommé Onomaste ; auquel il fut fort aisé de corrompre les légions, déjà portées à la sédition à cause du refus qu'on avait fait de leur payer ce qui leur avait été promis. Cependant quant à lui il s'entretenait aux bonnes grâces de Galba, et l'accompagnait par tout où il allait, sans jamais le perdre de vue. Le quinzième jour de février, ayant suivi Galba au temple d'Apollon où il faisait un sacrifice, il ouït le devin Umbricius qui avertissait Galba que les présages étaient mauvais, et que les entrailles de la victime le menaçaient d'une conjuration domestique, l'assurant que les conjurateurs devaient être à ses flancs. Othon au lieu de s'étonner de ces paroles qui semblaient le désigner, prit l'augure à son avantage, et à même temps il se présenta un de ses affranchis, qui pour lui donner moyen de sortir sans laisser aucune sorte de soupçon ou d'ombrage, vint lui dire tout haut que les architectes l'attendaient pour aller visiter la maison qu'il avait achetée. Sous cette couleur il sortit du sacrifice, et se rendit auprès du temple de Saturne, où ne trouvant que vingt-trois de ses partisans qui le saluèrent en qualité d'empereur, il s'effraya, et refusa de les suivre. Mais ces soldats tirants leurs épées contraignirent ceux qui portaient sa chaire de marcher vers le camp. Othon cria qu'on le laissât, et qu'il était mort, mais il se rassura peu à peu, d'autant que par le chemin quelques autres soldats se joignant à cette petite troupe, commencèrent à crier, César, César, et tous ensemble l'emmenèrent dans le camp, où le tribun les reçut, soit qu'il fut complice, soit qu'il fut étonné, et qu'il craignît que toute l'armée étant corrompue il ne courût fortune de sa vie, s'il se voulait opposer à leur violence. Les autres tribuns et les autres centeniers se laissèrent entraîner au torrent, et aimèrent mieux s'accommoder à la passion de leurs soldats, que de faire une honorable résistance, à laquelle leur charge les obligeait. De sorte que les esprits se trouvèrent en tel état, [que peu de personnes osèrent faire une si méchante action, plusieurs la désirèrent, et tout le monde l'endura](#). Galba étant encore occupé à son sacrifice ; on lui vint premièrement dire que les soldats avaient enlevé un sénateur, puis on lui nomma Othon, et chacun lui parla de cette hardiesse selon sa passion, s'en trouvant mêmes qui lui faisaient la chose moindre qu'elle n'était, [tant la flatterie se montre obstinée à emplir l'oreille des princes](#). Il demanda avis à ses amis de ce qu'il devait faire : ils lui conseillèrent d'envoyer Pison sonder les courages des compagnies qui gardaient le palais. Pison s'y étant acheminé, et les ayant assemblés sur le perron, leur tint ce langage. [Mes compagnons, il y a six jours que j'eus l'honneur d'être créé César sans savoir ce qui en devait avenir, etc.](#)

Ces paroles semblèrent avoir fait quelque impression sur leur esprit, mais ils n'en conservèrent pas longtemps la mémoire, d'autant que tout allait à la sédition. Galba s'efforça d'apaiser les autres soldats par l'entremise de ses amis, mais le mal n'était plus capable de remède, et au lieu de les écouter, ils les menacèrent de tuer, et en désarmèrent quelques-uns. Le peuple vint en foule au palais, demandant à grands cris qu'on fit mourir Othon ; et qu'on envoyât en exil tous les complices de la conjuration. Mais cette chaleur ne dura pas, au contraire peu d'heures après, on le vit approuver la mort de Galba, et même tremper leurs mains dans le sang. Galba ne savait s'il devait demeurer dans son palais, pour y attendre l'évènement des choses, et pour donner aux gens de bien le loisir de s'armer, et aux méchants du temps pour se repentir : ou bien si par une plus dangereuse résolution il devait marcher droit aux conjurés, et étouffer la rumeur par sa présence. Les uns voulaient qu'il s'enfermât dans le palais : les autres étaient d'avis qu'il allât se montrer à l'armée. Il estima ce dernier le plus

honorable. Il envoya Pison devant, pensant que la présence de ce jeune prince amollirait les barbares coeurs des soldats. À peine Pison était-il sorti qu'on lui vint dire qu'Othon avait été tué : même il se présenta un soldat, qui par une insigne impudence assura que c'était lui qui avait fait le coup : mais c'était un bruit si peu véritable, qu'au contraire les gens de guerre l'avaient élevé sur le même trône où était auparavant une statue d'or de Galba, et avaient planté tout autour de lui leurs enseignes, et mis leurs compagnies pour le garder ; étant au reste si affectionnés à son élection, qu'ils s'entreprenaient les mains, et s'entreconjuraient de se montrer fidèles à son service, et d'employer leurs vies pour le maintenir en cette dignité, nonobstant tous les efforts de ses ennemis. Othon de son côté n'oubliait aucune sorte de flatterie et de caresse, qu'il ne fit aux soldats et à leurs capitaines. Il embrassait et baisait ceux qui se présentaient à lui, faisant toutes choses servilement, afin de pouvoir se rendre maître de l'univers. Comme il vit de si belles troupes ensemble, il s'avança pour parler publiquement aux soldats, auxquels il tint ce discours : [mes compagnons, je ne saurais bien dire en quelle qualité je suis entré dans ce camp : etc.](#)

Ayant dit cela il commanda qu'on ouvrît l'arsenal, et en fit tirer tumultuellement les armes, qu'il mit entre les mains des soldats encouragés par sa harangue. Cependant Pison ayant vu la face des affaires, s'en était retourné trouver Galba qui était sorti du palais pour aller sacrifier au Capitole, et l'assura du malheur qui leur était préparé. Galba sur cette nouvelle qui lui fut confirmée par d'autres, se trouva en une grande perplexité, ne sachant en la diversité des conseils s'il devait retourner dans le palais ou monter au Capitole, ou occuper la tribune pour soutenir l'effort des conjurés. Le peuple plein d'horreur et d'effroi, se jetait dans les temples, attendant l'évènement de l'entreprise. Néanmoins on rapporta à Othon qu'il avait pris les armes, à cause de quoi il commanda qu'on se hâtât pour prévenir la sédition, et à son commandement on vit les soldats marcher aussi furieusement [pour aller défaire leur empereur, comme s'ils fussent allés pour chasser un Vologèse, ou un Pacore du trône des Arsacides, de sorte qu'ils passèrent, pour le dire ainsi, sur le ventre du sénat et du peuple, afin d'aller exécuter cet abominable parricide.](#) Le porte-enseigne de la compagnie des gardes de Galba, trahissant son maître ne vit pas plutôt cette troupe de mutins en armes, qu'il prit l'image de Galba, la jeta contre terre, et par cet outrage comme par un signal de révolte donné aux soldats, les rangea tous au parti d'Othon, qui là dessus se rendit maître de la place, chassa Galba, et le contraignit de s'enfuir devant lui. Enfin les conjurés l'ayant longtemps poursuivi, l'atteignirent auprès du lac de Curtius, porté dans sa litière à cause de la faiblesse de son âge. D'abord ils tirèrent plusieurs coups de javelot contre sa litière : mais voyant qu'ils ne le pouvaient offenser de si loin, ils s'approchèrent plus près, lui déchargèrent plusieurs coups d'épée, et enfin le renversèrent par terre, où ils achevèrent de le massacrer, sans que pas un des siens se mit en devoir de le défendre, excepté un seulement, que le soleil vit ce jour-là digne de l'empire romain. Ce fut un centenaire nommé Sempronius Densus, que Pison avait mis auprès de sa personne pour le garder. Celui-ci à qui Galba n'avait jamais fait de bien, parmi la fureur des soldats montrant sa fidélité, fit toutes sortes d'efforts pour repousser à coups d'épée les conjurés, leur reprochant l'infamie de cette action. Il se porta si vaillamment qu'il donna moyen à Pison qui avait été blessé en ce tumulte, de s'enfuir dans le temple de Vesta, où il s'alla cacher. Sempronius fut tué en combattant courageusement pour le salut de son prince, ayant mieux aimé mourir avec lui, que manquer à son serment et à sa fidélité. On dit que Galba en cette dernière extrémité, montra un grand courage, et que

voyant la rage des soldats acharnés sur lui, leur présenta la gorge, et leur dit hardiment : **frappez, s'il est expédient pour le bien du peuple romain**. D'autres ajoutent encore, que voyant tant de fureur, il s'écria : **et quel mal ai-je donc fait ?** Toutefois les meurtriers se souciaient bien peu de ses dernières paroles. Son corps ainsi percé de coups, demeura étendu sur la place, mais le soldat qui avait parachevé le massacre, lui coupa la tête, et ne la pouvant tenir par les cheveux, d'autant qu'elle était chauve, l'enveloppa dans sa robe : mais ses compagnons ne voulurent point qu'il la cachât, au contraire ils le contraignirent de la mettre en montre, afin que tout le monde vît ce chef-d'oeuvre de leur barbarie, et de leur inhumanité qui était d'autant plus détestable qu'ils faisaient ces outrages à la personne sacrée d'un souverain pontife, d'un consul, et d'un empereur tout ensemble. Ils l'attachèrent donc au bout d'une pique comme un trophée de leur insolence ; la portèrent par les rues, et l'allèrent présenter à Othon, qui transporté de passion et de rage, s'écria en la voyant : **ce n'est rien de celle-ci, compagnons, si vous ne m'apportez aussi celle de Pison**. En quoi il fut promptement satisfait. Car Pison s'étant sauvé dans le temple de la déesse Vesta, et ayant été quelque temps caché, Sulpitius Florus, et un Statius Murcus le cherchèrent tant qu'ils le trouvèrent, et l'ayant tiré dehors, le massacrèrent à la porte du temple, et apportèrent sa tête à Othon, qui plein de joie et de contentement de voir ses affaires plus assurées par la mort de son concurrent à l'empire, le regarda avec une incroyable volupté, et avec un extraordinaire plaisir. Vinius sentit aussi la fureur des soldats avec cet opprobre, qu'il confessa tout haut devant que de mourir, qu'il était participant de la conjuration contre Galba son bienfaiteur, d'autant qu'il cria à ceux qui le tuaient, **qu'Othon n'entendait pas qu'on le fit mourir**. Nonobstant cela, les soldats coupèrent les têtes à lui et à Lacon, et les portèrent toutes deux à Othon pour être récompensés de leur cruauté. Plusieurs qui n'avaient point eu de part au massacre, ne se souvenant pas **que les princes qui succèdent à ceux qui ont été tués, vengent ordinairement leur mort pour assurer leur vie** ; faisant les zélés au parti d'Othon, souillèrent leurs mains, et trempèrent leurs épées dans le sang des meurtriers, et les montrèrent toutes sanglantes pour en obtenir le salaire. Depuis, comme Vitellius fut venu à l'empire, il en fit une exacte recherche, et les fit sévèrement châtier de leur vanité. Cependant on voyait les têtes de Galba et de Pison, de Vinius et de Lacon, plantées sur des lances au milieu des compagnies des gardes, auprès des aigles des légions, servants de montre et de spectacle aux soldats et au peuple. On eut dit à Rome que c'était un autre sénat, et un autre peuple que celui qui avait été sous l'empire de Galba. Tout le monde abordait à la file dans le camp. Chacun disputait à qui baiserait le premier la main d'Othon ; qui dirait outrage à Galba ; qui maudirait son règne ; qui louerait le jugement des soldats, et leur courage, et qui paraîtrait le plus joyeux à cause de ce qui s'était passé. Othon de son côté se montrait affable et courtois à ceux qui se présentaient pour lui rendre cet hommage. Même voyant la fureur des soldats qui d'un visage troublé et furieux en menaçaient plusieurs, il s'efforça de paroles et des yeux d'adoucir leurs courages, et de tempérer leur ardeur : **toutefois il n'avait pas encore assez d'autorité pour empêcher les massacres, encore qu'il en eut assez pour les commander**. Il y avait un Marcus Celsus qui était désigné consul, lequel s'était montré fidèle à Galba jusqu'à sa mort. Les soldats demandaient qu'on le fit mourir, dont tous les gens de bien étaient en un extrême souci, voyant bien que c'était chercher l'occasion de commencer un massacre général, et d'emplir toute la ville du sang des plus illustres citoyens. Othon donc voyant qu'il n'était pas assez puissant pour le sauver ouvertement, s'avisa d'un artifice pour tromper les soldats, qui voulaient à toute force qu'on le

fit passer par la fureur des armes. Et feignant d'être grandement en colère contre Celsus, leur dit, qu'il méritait un plus sévère supplice qu'une mort commune ; qu'il désirait apprendre de lui beaucoup de particularités de la conjuration ; que pour cette raison il voulait qu'on l'enchaînât, et qu'on le mit en sûre garde, et qu'il en ferait une justice exemplaire, et de cette sorte le tira de leurs mains, et le sauva de leur fureur. Tout le reste se fit à la volonté des soldats, qui choisirent eux-mêmes leurs capitaines, sans attendre l'avis d'Othon : tant toutes choses étaient alors pleines de désordre et de confusion. Icelus comme un misérable affranchi, fut publiquement exécuté : cela fait, le sénat fut incontinent assemblé : et comme s'il y eut eu de nouveaux dieux, tout ce grand corps jura fidélité à Othon, qui l'ayant jurée à Galba, l'avait si lâchement violée. Non content de cela, le sénat lui donna les noms d'Auguste et de César, le déclara tribun, et lui décerna tous les honneurs qu'on avait accoutumé de déférer aux légitimes princes. À la sortie du sénat, il voulut aller remercier les dieux : et passant par la place toute pleine de sang, et encore couverte des corps des massacrés, se rendit au Capitole, et de là au palais, où il permit aux parents d'enlever les morts, de brûler leurs corps, et de leur rendre les derniers devoirs de la sépulture. Verania femme de Pison, ayant impétré la tête de son mari, fit ses obsèques, assistée de son frère Scribonianus.

Crispina fille de Vinius, racheta celle de son père, et puis lui rendit les mêmes devoirs. Quant à la tête de Galba, après que les soldats lui eurent fait toutes sortes d'opprobres, ils la laissèrent entre les mains de leurs goujats, qui l'allèrent mettre en pièces sur le tombeau d'un Patrobius qui avait été puni sous son règne, comme affranchi et complice des méchancetés de Néron, et après tous ces outrages, ils la jetèrent dans les gémonies où l'on jetait celles des criminels, d'où elle fut depuis retirée par un de ses affranchis nommé Argius, qui accompagné de Heluidius Priscus, lui donna sépulture avec le reste du corps. Telle fut la fin de Galba, prince vertueux et digne d'une plus heureuse mort, si la rage et la fureur des romains n'eut alors été à son comble. On dit que Tibère dès le règne duquel il s'était déjà fait connaître, tant à raison de sa grande noblesse, et de ses excessives richesses, qu'à cause de sa générosité, et de la grandeur de son courage, avait prévu son règne, et qu'une fois qu'il l'était venu saluer avec les autres jeunes gens de son âge, il lui dit : et toi, Galba, tu goûteras aussi quelque jour de l'empire, comme lui déclarant par ces paroles qu'il régnerait, mais que son règne ne serait pas long, et qu'il ne ferait que le goûter : et en effet il ne tint l'empire que durant neuf mois et treize jours seulement. On raconte aussi que le même Tibère entendant dire à quelques-uns qu'il régnerait, mais que ce ne serait qu'en son extrême vieillesse, avait reparti : laissons-le donc passer, puis que cela ne nous regarde pas. On ajoute encore beaucoup d'autres choses des présages de son empire. Nous les coucherons ici, non comme y ajoutant foi, mais pour ne rien dérober à l'histoire. Son aïeul faisant un sacrifice, il vint un aigle qui lui arracha des mains les entrailles de la victime, et les porta sur les branches d'un vieux chêne tout chargé de glands. Sur quoi ayant consulté les devins, il lui fut répondu que c'était un présage que l'empire entrerait en sa famille, quoi que bien tard, dont se moquant comme d'une chose impossible, il répliqua : oui certes, cela arrivera quand une mule enfantera.

Cette parole étant demeurée gravée dans l'âme de Galba, il n'y eut rien qui lui haussât tant le courage quand il prit les armes contre Néron, que la nouvelle qu'on lui apporta qu'une mule avait fait un petit. Car au lieu que les autres prenaient cela à mauvais présage, lui se souvenant du sacrifice et de la parole de son aïeul, se persuade aisément que le temps de cette prédiction était venu, et

que les dieux lui présentaient infailliblement l'empire. Ayant pris la robe virile, il songea que la fortune se montrait à lui, et lui disait, **qu'il y avait longtemps qu'elle se tenait debout devant sa porte, et qu'elle en était lasse, et que s'il ne la faisait promptement entrer, elle se donnerait en proie au premier qu'elle rencontrerait.** Et comme il fut éveillé, ayant ouvert sa court, il trouva un simulacre de cette déesse devant sa porte, qu'il embrassa, et le porta en sa maison des champs, où il lui dressa un autel, et l'honora de sacrifices annuels, ayant une grande confiance en ce présage. Mais certes il lui eut été bien meilleur de ne goûter jamais de l'empire, puis qu'étant sage, vertueux et modéré autant que nul autre de son temps, il venait à régner en un siècle, auquel les romains ayant renoncé à leur première innocence ne pouvaient plus supporter un si juste prince. Et puis il eut ce malheur, que la licence, l'avarice, les rapines et les cruautés de ses favoris Vinius, Lacon et Icelus, rendirent son règne si odieux, que se trouvant beaucoup de personnes qui avaient compassion de sa mort, il ne s'en trouva point qui regrettassent le gouvernement de son empire. Après sa mort, Othon étant monté au Capitole, et y faisant son sacrifice, se fit amener Marius Celsus qu'il avait fait charger de chaînes pour le sauver, et après l'avoir courtoisement salué, parla humainement à lui, et le conjura **d'oublier plutôt la cause de son emprisonnement, que de se souvenir de sa délivrance.** Celsus lui fit réponse digne d'un courage romain, lui représentant, **que le crime dont on l'avait voulu charger, faisait foi de sa probité : vu qu'il n'était accusé d'autre chose que d'avoir été fidèle à Galba, auquel il n'avait autre obligation, que celle qu'ont les sujets à leur prince.** Ces paroles aussi bien que celles d'Othon, plurent grandement à toute l'assistance, et même aux gens de guerre, quoi que le jour de devant ils eussent fait toutes sortes d'outrages à ce Celsus. Après cela, Othon alla au sénat, où après avoir flatté la compagnie, il partagea le temps qu'il avait encore à être consul, et en donna une partie à Verginius Rufus dont la vertu n'avait peu être récompensée sous le règne de Galba, à cause de l'envie que lui portaient ses favoris. Il conserva aussi le rang à tous ceux qui avaient été nommés au consulat par Néron, ou par Galba ses prédécesseurs. Il donna outre cela les prélatures et les prêtrises aux plus anciens du sénat, et à ceux qui étaient en meilleure réputation dans ce corps. Il rendit encore à ceux qui avaient été bannis, et puis rappelés, tout ce qui se pût trouver de leurs biens qui n'avaient pas été vendus. Ces témoignages de sa modération rassurèrent les plus gens de bien, qui à son avènement à l'empire tremblaient d'horreur, pensant que ce n'était pas un homme, mais une furie, ou plutôt un cruel démon qui avait usurpé l'empire. Mais il ne fit rien qui lui servît tant à gagner les coeurs de tout le monde que l'exécution de ce méchant et infâme Tigellinus, qui au grand regret de tous les gens de bien voyait encore le soleil, après en avoir fait perdre la lumière aux plus grands personnages de Rome. Car il l'envoya quérir en sa maison, où il passait son temps avec des femmes abandonnées à toutes sortes d'abominables luxures, pensant le faire servir de spectacle sur la place de Rome, pour contenter le peuple qui demandait sa mort, comme une dette due à la douleur publique. Tigellinus tenait toujours des vaisseaux prêts pour s'enfuir si on le voulait rechercher, mais se voyant surpris par ceux qu'Othon avait envoyés, il s'efforça premièrement de corrompre le capitaine, et ne l'ayant peu faire, il ne laissa pas de lui donner de grands présents, lui demandant pour toute grâce qu'il lui permit de faire son poil, ce qu'ayant obtenu, il prit un rasoir dont il se coupa lui-même la gorge.

Le peuple ne cessa de le maudire, et de bénir celui qui avait poursuivi cette justice. Othon pour se rendre encore plus populaire, endura que la commune

parmi les applaudissements du théâtre, l'appelât Néron, et même fit redresser ses images qui avaient été abattues, remit ses procureurs en leurs charges, fit travailler à sa superbe maison, appelée la maison d'or, et prit son nom en plusieurs dépêches qu'il fit dans les provinces. Cependant il n'était point en repos, d'autant que d'un côté les soldats lui emplissaient l'esprit de soupçons et de craintes, lui disant que ses gardes le voulaient trahir, et que de l'autre sa conscience lui donnait de cruelles gênes à cause du sang qu'il avait répandu. La nuit au milieu de son sommeil il eut un effroyable songe, qui lui fit jeter de grands sanglots et de grands soupirs qui l'éveillèrent, et à son réveil ses domestiques accourant au bruit le trouvèrent au pied de son lit, étendu sur la terre d'une misérable façon, ensuite de quoi il fit tout ce qu'il pût par toutes sortes de sacrifices, pour apaiser l'esprit de Galba, qui le persécutait, et qui, comme il lui était avis, s'efforçait de l'arracher du trône des empereurs. Le jour d'après s'étant mis à prendre des augures, il s'éleva une grande tempête qui le fit tomber à la renverse. Il crut que c'était un sinistre présage, et dit des paroles par lesquelles il semblait qu'il regrettât d'avoir pris l'empire. Ce qui accroissait ses frayeurs, c'était qu'il ne se voyait point encore assez bien établi, ni assez puissant pour réprimer l'audace des soldats qui faisaient tous les jours quelque nouvelle insolence. Car ayant commandé à Crispinus d'aller quérir une cohorte qui était à Hostia, comme la nuit il se préparait pour son voyage, et faisait charger les armes qu'il voulait mener, afin de partir de grand matin, ils s'imaginèrent que Crispinus avait quelque mauvais dessein, s'en vinrent pour saisir ses armes, et le tuèrent avec les centeniers et les capitaines qui les voulurent empêcher. De là entrants dans la ville ainsi échauffés qu'ils étaient, comme on leur dit qu'Othon avait toute la fleur du sénat à souper chez lui, ils s'écrièrent **que c'était le moyen de se défaire tout à la fois des ennemis de César**, et à même temps avec un grand étonnement de toute la ville, qui pensait bien se voir saccagée, ils marchèrent vers le palais demandant les ennemis du prince. Othon se trouva lors en grande détresse, craignant, non pour sa personne, mais pour celles de ceux qu'il avait conviés, qui tous transis de frayeur tenaient les yeux arrêtés sur lui pour voir ce qu'il ordonnerait de leur vie, et de celle de leurs femmes, qu'ils avaient amenées à ce festin. À cet effroi il envoya les capitaines et les chefs des bandes vers les soldats, et leur commanda de leur parler, et de faire tout ce qui leur serait possible pour les apaiser, et quand il fit lever de table les convives, et les fit sortir par des portes secrètes hors du palais, et ainsi leur donna moyen de se sauver avant que les soldats fussent entrés dans la salle du festin. À peine furent-ils sortis, que ces furieux entèrent criant et demandant **qu'étaient devenus les ennemis de César ?** Lors il se leva de dessus son lit, se mit en devoir de les apaiser, mêla ses larmes avec ses prières ; et fit tant qu'il les renvoya tous paisiblement, et le lendemain leur fit distribuer par tête six-vingts et cinq écus, puis entra dans le camp, où il loua les troupes de ces grands témoignages de leur affection. Mais avec cela il leur remontra, **qu'il y en avait parmi eux qui sous couleur de leur zèle, le désobligeaient envers le peuple, étant cause de faire calomnier son humanité, et redouter leur puissance** ; à raison de quoi il les conjurait de vouloir punir les séditeux. À quoi faisant démonstration de s'accorder, il en fit prendre seulement deux, du châtement desquels il crut que personne ne voudrait se formaliser, et ainsi s'en alla hors du camp. Ceux qui l'aimaient, et qui avaient pris toute confiance en lui, admirèrent cet exemple, mais les autres estimèrent que c'était la nécessité de ses affaires qui l'obligeait à user modérément de sa puissance, principalement à l'endroit des soldats, dont il devait gagner les coeurs, pour s'en servir à la guerre, dont il était rudement menacé. Car il y avait nouvelles de toutes parts, que Vitellius s'était laissé

donner la qualité d'empereur par les légions de Germanie, et qu'il se préparait pour passer en Italie avec une puissante armée, résolu de le chasser de Rome, et de ruiner sa puissance.

Il avait encore avis que ce parti se fortifiait tous les jours, et que la plupart des armées embrassait la cause de son ennemi. D'autre côté on l'assurait que les légions destinées à la garde des provinces de la Dalmatie et de la Moesie l'avaient élu aussi bien que l'armée de Rome. Pour comble de bonnes nouvelles, on lui apporta des lettres fort courtoises, et pleines de témoignages d'affection de la part de Mutian et de Vespasien, dont l'un commandait en Syrie, et l'autre en Judée avec de grosses et puissantes armées. Cette dernière nouvelle lui enfla le courage, de sorte qu'il écrivit à Vitellius, **qu'il ne se mit point en la tête d'entreprise plus haute que de simple soldat, et qu'il lui donnerait une ville où il pourrait vivre joyeusement, et jouir de la douceur d'un assuré repos.** Vitellius se moqua de cette offre, et enfin vinrent en une telle aigreur de paroles, qu'ils se reprochèrent par écrit, tous les vices dont ils étaient souillés sans s'épargner l'un l'autre, apprêtant par ce moyen de quoi rire à leurs ennemis. Comme le bruit vola partout que ces deux hommes les plus perdus et les plus abandonnés à toutes sortes de vices et de crimes qui fussent en tout l'univers, étant comme fatalement et pour la ruine de la république élevés à l'empire, allaient combattre pour la souveraine autorité ; non seulement le sénat, les chevaliers et les plus gens de bien qui ont ordinairement sentiment et compassion des misères publiques, mais même le commun peuple qui n'est pas si sensible à son malheur, commença à montrer de grands signes de tristesse et d'appréhension. Le monde ne se représentait pas seulement les derniers exemples des misères souffertes au milieu de la paix sous le règne des Néron, des Claude, des Caligula et des Tibère, mais outre cela se remettait en mémoire l'horrible image des premières guerres civiles, durant lesquelles la ville avait été tant de fois prise, pillée et embrasée, l'Italie détruite, et les provinces entièrement ruinées. Il se rappelaient la plaine de Pharsale, les champs Philippiques, Pérouse et Modène, où la république avait reçu de si dangereuses plaies : **quoi**, disaient les plus clairvoyants, **autrefois l'univers a pensé être renversé sans dessus dessous lors que même de bons princes contestaient de la grandeur ; mais au moins Jules César, et Auguste étant demeurés victorieux, l'empire aurait subsisté sous eux ; comme la république eut subsisté sous Pompée et sous Brutus ; mais maintenant irons-nous dans les temples prier les dieux pour un Othon, ou pour un Vitellius ? Les vœux et les prières seraient également impies pour tous les deux, dont la guerre ne peut apprendre autre chose sinon que celui à qui demeurera la victoire sera le plus méchant et le plus cruel.** Il y en avait qui jetaient les yeux sur Vespasien et qui se figuraient qu'il viendrait de l'orient à la traverse, et qu'il ôterait cette proie à ces deux furieux concurrents : mais toujours ils s'imaginaient que cela ne se pouvait faire sans allumer une autre guerre qui causerait de nouvelles misères. Et puis Vespasien n'avait pas la réputation trop entière, et a été seul de tous les princes, **qui changeant sa fortune s'est rendu meilleur dans les honneurs.** Parmi ces douleurs publiques il arriva au Capitole un sinistre présage pour Othon. Car il y avait une image de Victoire montée dessus un chariot triomphal, qui aux yeux de tout le monde laissa aller les brides des chevaux qu'elle tenait en ses mains comme ne les pouvant plus retenir.

D'ailleurs une statue de Jules César assise dans l'île qui est au milieu du Tibre sans être agitée d'aucun vent ou d'aucun orage, se tourna d'elle-même vers l'orient, comme regardant Vespasien. Le Tibre aussi déborda, et noya la plus grande partie de la ville ; qui furent tous signes de malheurs qui l'allaient

menaçant. Aussi à même temps il vint un avis que Cecinna et Valens, lieutenants de Vitellius, avaient occupé les Alpes : et dans Rome Cn Dolabella jeune homme de maison et de grande richesse, fut soupçonné par les soldats prétoriens d'ourdir quelque secrète menée au désavantage d'Othon. Pour remédier à ce soupçon, Othon qui n'osait le faire mourir, de peur d'irriter les esprits des romains, l'envoya en Sicile, l'assurant qu'il n'aurait autre mal, et même lui permit de choisir telles personnes de qualité qu'il voudrait pour lui faire compagnie, de sorte que Dolabella prit Lucius, frère de Vitellius, et les autres qu'il eut agréable d'emmener, sans qu'Othon lui diminuât ou lui augmentât rien de sa première fortune. Au contraire il eut un soin particulier, d'assurer sa femme et sa mère, et de leur ôter l'appréhension qu'elles avaient du succès de cet exil. À même temps il établit Flavius Sabinus, frère de Vespasien, gouverneur de Rome, et lui en laissa la garde, soit qu'il le fit pour l'amour de Néron qui lui avait autrefois donné la même charge, soit qu'il voulût faire paraître à Vespasien qu'il avait pris une entière confiance de son amitié, en se servant de ses parents au fort de ses affaires. Après cela il partit de Rome sous d'assez mauvais auspices, et s'étant rendu à Brixel sur le Pô, donna la charge de l'armée à Marius Celsus, à Suetonius Paulinus, à Gallus et à Spurina, tous illustres personnages et grands capitaines à la vérité ; mais qui parmi l'insolence des soldats obstinés à n'obéir qu'au seul empereur, ne purent faire aucun notable exploit en cette guerre.

Vitellius de son côté se voyant renforcé des légions de Grande Bretagne, qui s'étaient jetées dans son parti, divisa son armée en deux, et donna l'une à Cecinna, et l'autre à Fabius Valens, auxquels il commanda de passer en Italie, l'un par les Alpes, et l'autre par l'Apennin. Cecinna avait environ trente mille hommes, et Valens quarante mille. Quant à lui qui devait marcher après, il se réserva de puissantes troupes, principalement d'Allemands, avec lesquels il espérait soutenir tout le fait de la guerre. On voyait une étrange diversité entre l'armée et son chef. Les soldats pressaient qu'on marchât, et qu'on employât leurs armes durant que les Gaules marchandaient, et que l'Espagne branlait, et criaient que l'hiver ne devait point retarder leur voyage ; qu'il ne fallait point s'amuser à des traités de paix ; qu'au contraire il fallait passer promptement dans l'Italie, et aller se saisir de Rome ; et alléguaient qu'aux guerres civiles la diligence était toujours victorieuse, et qu'il en fallait venir au fait et à l'exécution, au lieu de s'amuser aux délibérations et aux conseils. Au contraire, Vitellius était comme endormi, ou plutôt comme enseveli dans ses voluptés, et ne faisait qu'ivroger, et jouer, et ne se souciait aucunement de mettre ordre au voyage de l'armée, et à quoi toutefois il était amplement pourvu par le soin et par la diligence des soldats, qui sans attendre ses commandements faisaient avec une extrême fidélité ce qui était de sa charge. Enfin ayant pris le nom de Germanicus, il les fit marcher vers l'Italie. Fabius Valens eut charge de prendre le chemin des Gaules et de passer à Lyon, afin d'attirer en passant les gaulois, ou de les contraindre par la puissance des armes à prendre son parti ; mais il voulut que Cecinna traversât l'Allemagne. L'un et l'autre firent de grands exploits en chemin. Valens passa par la Savoye et par le Pied-Mont en Italie. Cecinna étant auprès des Alpes, eut avis que les troupes qui portaient le nom de Sylla avaient embrassé leur parti, et que pour gage de leur fidélité elles avaient soumis à l'obéissance de Vitellius Milan, Novare, Epicedia et Verseil, villes célèbres par delà le Pô. Cecinna sur cet avis se figura qu'un si grand pays ne pouvait être gardé par si peu de gens : leur envoya promptement du secours des troupes prises des Gaules, d'Espagne, et de la Grande Bretagne, avec quelques enseignes d'Allemands ; et de crainte que ces troupes qu'il envoyait n'étant pas

soutenues par le reste de l'armée, ne fussent taillées en pièces par les ennemis ; d'ailleurs se figurant que la conquête de l'Italie était la plus glorieuse pour lui et la plus utile pour l'avancement des affaires de son parti ; il voulut les suivre, afin que ce lui fut un sujet de se rendre maître de cette belle province. Là dessus il passa l'Apennin à travers les neiges, et alla jeter la guerre en Italie. Cependant Othon contre l'espérance de tout le monde, ne s'endormait pas dans les délices : mais laissant pour un temps ses dissolutions ordinaires, prenait un soin extrême des affaires, et n'oubliait rien de ce qui pouvait servir à maintenir sa dignité. À la sortie de la ville, pour se rendre à Brixel, on remarqua quelques sinistres présages, mais il les négligea, croyant que demeurant plus longtemps à Rome, ce retardement pourrait apporter un notable intérêt à ses affaires, vu que Cecinna s'était déjà saisi des Alpes. Durant ces apprêts que les deux partis faisaient pour commencer une cruelle guerre, Titus fils de Vespasien ayant auparavant commandement de son père d'aller trouver Galba, et de lui témoigner le contentement qu'il avait de le voir parvenu à l'empire, s'était rendu à Corinthe pour de là faire voile à Rome, et s'acquitter de sa commission : mais y étant arrivé il apprit les mouvements de l'Italie qui le mirent en grande peine, ne sachant s'il devait continuer son voyage, ou s'il devait rebrousser chemin, et s'en retourner vers son père. Il croyait qu'allant à Rome on ne lui saurait point de gré de son voyage entrepris pour un autre sujet, et craignait même qu'y étant arrivé, celui qui commanderait, soit que ce fut Othon, soit que ce fut Vitellius, ne le retint pour otage de la fidélité de son père. D'ailleurs il se représentait que n'y allant pas il offenserait le vainqueur. Mais enfin il se résolut de rebrousser chemin, et de n'aller point encore à Rome, d'autant principalement qu'on ne savait encore lequel parti demeurerait victorieux. On crut que ses amours avec la reine Bérénice lui avaient fait prendre cette dernière résolution, et toutefois encore qu'il l'aimât ardemment, si ne s'est-il jamais trouvé que cette passion l'ait détourné du soin des grandes affaires, pour lesquelles il avait de coutume d'oublier toutes sortes de plaisirs, tant il savait bien commander à ses voluptés. Cependant il partit de l'Achaïe, passa du côté de l'Asie, et tira devers les îles de Rhodes et de Cypre, pour se rendre en Syrie dans l'armée de son père. Passant par l'île de Cypre, il désira voir le superbe temple de Venus Paphienne, et après avoir visité le lieu, et contemplé ses prodigieuses richesses, qui venaient des présents que les rois y faisaient, il y fit immoler un grand nombre de victimes, et consulta le prêtre de la déesse sur son voyage, et lui ayant été répondu, [qu'il aurait une navigation heureuse](#), il passa outre, et avec des paroles ambiguës et couvertes, l'interrogea de sa fortune.

Sostratus (c'est le nom du prêtre) ayant contemplé les entrailles des victimes, et reconnu que les présages étaient favorables, lui dit peu de choses en public, mais peu après le tira à part, et lui déclara tout ce que la déesse lui promettait. Titus encouragé par une si bonne nouvelle, se mit à la voile, et plein d'espérance s'en alla retrouver son père en Judée. À son arrivée, il trouva que Vespasien et Mucian gouverneurs de Syrie, continuant en la bonne intelligence en laquelle il les avait mis après la mort de Néron, leur ayant fait à tous deux oublier les haines que la jalousie de leurs charges avait fait naître entre eux, d'un commun consentement avaient porté leurs légions à prêter le serment à Othon. Mais nonobstant ce serment, les légions ne pouvant souffrir, que deux si infâmes hommes que Vitellius et Othon ravissent et partageassent un si grand empire, protestèrent publiquement qu'elles ne voulaient pas les reconnaître, ni souffrir que les autres légions emportassent toutes les récompenses, et cueillissent tous les fruits de la guerre, durant qu'elles demeuraient sous le fait des armes, faisant

continuellement service à la république. Et puis considérant leurs forces, déclarèrent qu'elles voulaient donner la loi aux autres, non pas la recevoir, et qu'elles étaient assez puissantes pour faire un empereur. Leurs chefs n'étaient point mécontents des discours de leurs soldats, mais par une insigne prudence ils voulaient attendre le succès des affaires, et voir qui des deux contendants demeurerait le maître, afin de se servir de l'occasion que la fortune leur présenterait. Ils se promettaient que cette querelle, se vidant par la voie des armes, les deux partis après une bataille demeuraient toujours animés l'un contre l'autre, et puis ils s'imaginaient qu'il n'importait qui demeurât le maître, ou Vitellius ou Othon, vu qu'ils étaient tous deux si abandonnés à toutes sortes de voluptés, que si l'un se perdait à la guerre, l'autre se déférait en la victoire.

Cependant Othon, fortifié d'une partie des troupes de Pannonie, fit marcher son armée sous la conduite de ses chefs, auxquels il commanda de se saisir du passage du Pô, d'autant que contre son espérance, il n'avait pu empêcher Cecinna de passer les Alpes. Les chefs choisirent Plaisance pour le siège de la guerre, et menèrent l'armée de ce côté-là, afin de combattre Cecinna devant qu'il eut rien entrepris sur l'Italie. Spurina eut charge de prendre le devant avec une partie des troupes. Toutefois leur diligence ne pût empêcher, que ceux du parti de Vitellius qui tenaient toute l'étendue qui est entre le Pô et les Alpes, après avoir défait environ cent chevaux et mille hommes de pied qu'ils avaient rencontré entre Plaisance et Pavie, ne s'ouvrissent le passage du Pô, et n'emplissent toute cette contrée-là de la terreur de leurs armes. Quelques soldats de Spurina ayant pris de leurs coureurs, donnèrent l'alarme à tout le camp, comme s'ils eussent eu l'armée de Cecinna sur les bras. Spurina qui tenait Plaisance, savait bien que l'ennemi n'était pas si proche, et au cas qu'il se fut présenté, sa résolution était d'enfermer ses troupes dans la ville, sachant bien qu'elles n'étaient pas assez fortes pour combattre une si puissante armée que celle de Vitellius. Mais les soldats, oubliant toute discipline et toute obéissance, sans attendre son commandement, allèrent prendre leurs enseignes pour marcher au combat : et comme il voulut arrêter cette insolente ardeur, ils tournèrent leurs armes contre lui, et le mirent en danger de sa personne. Voyant donc que ses remontrances, ni celles des tribuns et des centeniers ne pouvaient les ranger à leur devoir, il feignit de se laisser vaincre à leurs prières, et les fit marcher vers le Pô, comme pour aller trouver l'ennemi. Le soir comme ils furent arrivés à leur logement, il leur commanda de faire des tranchées pour la sûreté du camp. Ce travail dompta leur orgueil, de sorte qu'ils commencèrent à louer la prudence de leur chef, qui avait choisi une si riche et si forte colonie pour le siège de la guerre, vouant que si Cecinna les eut pris en pleine campagne, il les eut aisément taillés en pièces, vu le petit nombre de leurs troupes. Là dessus Spurina leur ayant fait doucement entendre ses raisons, sans leur reprocher leur audace, les ramena à Plaisance, assez bien disposée à lui obéir en toutes les occasions de cette guerre. À son arrivée il fit travailler aux fortifications, y fit faire de nouveaux bastions et de nouvelles défenses, et fit provision d'armes, et de tout ce qui était nécessaire pour le siège d'une si grande ville. Cecinna entré dans l'Italie, se présenta aussitôt devant Plaisance, résolu de la forcer pour donner un heureux commencement à cette guerre, mais il trouva de si vaillants hommes dedans, qu'il n'y reçut que de la honte. Au premier assaut, les siens ayant été courageusement repoussés par les assiégés, il se résolut de faire un second effort, pour à quelque prix que ce fut emporter cette place, de la prise de laquelle semblait dépendre la réputation de ses armes. Toute la nuit il fit dresser des machines pour battre la muraille, et commanda aux soldats qu'ils

préparassent tout l'équipage nécessaire pour donner un autre assaut. Ceux de dedans se disposèrent de leur côté pour les repousser, et les uns et les autres se promettaient la victoire. Ce n'étaient que bravades et que reproches d'un côté et d'autre : ceux de dedans se vantaient d'être la garde du prince, et les bandes de la ville : les autres se glorifiaient d'être les légions, et l'élite des armées de Germanie. Ceux de dedans les appelaient vagabonds et étrangers : mais les autres les appelaient baladins et gens de théâtre, indignes de la milice, et plus propres à danser qu'à combattre. Ceux de dedans louaient le courage d'Othon, et blâmaient Vitellius de lâcheté ; et les autres exaltaient la vaillance de Vitellius, et accusaient Othon de n'avoir point de courage. À la pointe du jour Cecinna déploya ses enseignes, mit ses troupes aux champs, fit avancer ses légions, commanda qu'on marchât droit à la ville, et qu'on forçât sa muraille. Spurina avait départi les quartiers à ses capitaines, et chacun était résolu de bien garder cette puissante ville. Comme les Vitelliens se présentent, ils les repoussent vivement à grands coups de javelots, dont ils tuèrent un grand nombre d'allemands qui allaient à l'assaut sans être couverts. Là dessus les légionnaires se coulent au pied du rempart à la faveur des machines ; et comme ils y sont arrivés à couvert, s'efforcent de renverser la muraille et ses défenses ; les prétoriens s'opposent à eux, et comme ils se mettent en devoir de monter et de gagner la cime du rempart, renversent sur eux les meules et les grosses pierres dont ils avaient fait provision pour les accabler. Ces grandes et lourdes masses venants à tomber sur eux avec un bruit effroyable, tuent les uns, écrasent et estropient les autres, et font perdre toute envie au reste des soldats de s'exposer à un si visible danger. Ce ne fut donc plus que frayeur dans le camp de Cecinna, qui honteux d'avoir fait un si mauvais essai de ses armes, passa le Pô, et s'en alla attaquer Crémone pour essuyer cette honte. Gallus qui marchait avec ses troupes pour aller faire lever le siège de Plaisance, et secourir Spurina, ayant eu avis que Cecinna avait quitté le siège, et que ceux de dedans étaient demeurés victorieux, mais que Crémone courait fortune d'être prise, si elle n'était promptement secourue, tourna visage de ce côté-là, alla camper auprès des ennemis : et à même temps les autres capitaines des deux partis s'approchèrent pour assister leurs gens à ce besoin. Cecinna voulant faire un glorieux exploit, prit la commodité du bois, et y dressa une embuscade, et commanda à la cavalerie d'aller attaquer l'escarmouche, ordonnant aux chefs que les ennemis venants à les charger, ils fissent mine de fuir, jusqu'à ce qu'ils les eussent attirés à leur piège. Celsus eut aussitôt avis de ce dessein, dont il avertit Paulinus, le priant de suivre avec les gens de pied, durant qu'il irait amuser la cavalerie de Cecinna. Là dessus il marcha avec ses gens de cheval, enfonça ceux de Cecinna, mais se garda de l'embuscade, se contentant de les chasser jusqu'auprès du bois qu'il investit, contraignant ceux qui étaient dedans de se retirer : et n'y a point de doute, que si Paulinus eut fait la diligence qu'il devait, de mener ses gens de pied au combat, Othon n'eut obtenu ce jour-là une pleine victoire : mais il vint trop tard, et donna moyen à Cecinna de sauver ses troupes, et de faire sa retraite. Cela mit Paulinus en mauvaise estime parmi les soldats qui l'accusaient d'être traître à son parti. Othon aigri par les continuelles plaintes qu'ils faisaient de leurs chefs, dépêcha son frère Titianus avec Proclus, colonel des gardes, pour commander à l'armée, et ne laissa que le nom à Celsus et à Paulinus. De l'autre côté, les soldats n'avaient pas une plus grande confiance en leurs capitaines, et particulièrement ceux de l'armée de Fabius Valens, qui ayant reçu la nouvelle de la défaite de Cecinna, se mirent à lui dire des injures, et à lui reprocher que par ses remises et par ses temporisations, il leur avait fait perdre l'occasion de se trouver à cette bataille avec leurs compagnons ; et sans attendre son

commandement, pressèrent leurs enseignes de marcher, et s'en allèrent en désordre rejoindre l'armée de Cecinna.

D'ailleurs Valens et Cecinna étaient en assez mauvaise intelligence, et se moquaient l'un de l'autre : toutefois ils dissimulèrent leur haine pour un temps, et se préparèrent pour combattre leur ennemi. Othon s'étant rendu à Bebbria, et ayant eu avis de la réunion de ces deux armées, proposa en conseil, et mit en délibération s'il devait exposer les choses au hasard de la fortune, ou s'il devait tirer la guerre en longueur sans donner la bataille. Paulinus qui était un des plus experts capitaines de son siècle, était d'avis qu'on différât le plus qu'on pourrait ; et alléguait pour ses raisons, **que les forces de Vitellius étaient toutes arrivées : etc.** Marius Celsus embrassait cet avis, et même Gallus n'ayant pu se trouver à ce conseil, à cause de son incommodité venant d'une chute de cheval, ceux qui étaient arrivés de sa part, rapportaient qu'il était de cette opinion, qu'il fallait entretenir la guerre. Mais Othon avait toutes les envies du monde de combattre. Son frère Titianus et Proculus flattant sa passion, demandaient la bataille, et alléguaient **que Dieu favoriserait les conseils d'Othon, et que sans doute il bénirait ses armes, et lui donnerait la victoire.** Cette dernière opinion fut donc suivie, et semble qu'Othon avait envie de venir aux mains, d'autant qu'il voyait que les soldats prétoriens qui étaient sa principale force, se souvenant des délices de Rome, se lassaient des fatigues de la guerre, et pour cette raison le pressaient de marcher contre l'ennemi. Après que la résolution de combattre fut prise, on tint un autre conseil, pour savoir si Othon devait assister en personne à la bataille, ou la laisser donner à ses lieutenants. Paulinus et Celsus voyant que les mêmes qui avaient conseillé le combat, conseillaient encore son absence, n'osèrent résister, craignant qu'on ne les soupçonnât de vouloir exposer l'empereur à un visible danger, de sorte qu'Othon sous prétexte de se réserver pour les affaires de plus grand poids, se résolut de se retirer à Brixia, et d'y aller attendre l'évènement d'une bataille qui devait décider la querelle de l'empire. Il ne pouvait faire une plus grande faute en cette occasion, que de quitter ainsi son armée : vu que non seulement il ôtait à ses soldats l'ardeur de combattre, que donne la présence du chef qui les anime, mais même il emmenait pour sa garde la fleur et l'élite de toutes ses troupes, qui eussent pu faire un puissant effort en cette bataille. Cecinna et Valens étaient pleinement informés de toutes ces particularités, et n'attendaient que l'occasion de se prévaloir de l'imprudence et de la folie de leurs ennemis.

Là dessus ils firent mine de vouloir dresser un pont sur le Pô, afin d'attirer par ce moyen ceux d'Othon au combat. L'ennemi se présenta pour les empêcher, et à force de javelots et de pierres se mit en devoir de les repousser. Il y avait une île au milieu de la rivière, dont les gladiateurs d'Othon tâchaient de se rendre maîtres : mais les Allemands de Vitellius se jetant à la nage allèrent la leur disputer. Macer assisté de ses gladiateurs, se présenta pour les combattre : mais ses gladiateurs ne firent pas grand effet, n'ayant pas l'adresse qu'avaient de si vaillants hommes nourris dans les armées. Les Allemands se saisirent aisément de leurs vaisseaux, en mirent à fond une partie, et taillèrent en pièces tout ce qui se trouva devant eux. Ceux qui se sauvèrent, rejetèrent la faute de ce combat sur Macer, l'accusèrent de les avoir trahis, tirèrent leurs épées sur lui, et se mirent en devoir de le tuer, même le blessèrent, et l'eussent achevé, si les centeniers qui accoururent à ce tumulte ne les eussent empêchés. Cette nouvelle étant venue à Othon, les soldats qui étaient à Bebbria commencèrent à frémir de dépit, et demandèrent qu'on les menât promptement contre les ennemis, sans vouloir attendre davantage : de sorte que Proculus fut contraint de faire marcher

les enseignes si inconsidérément et si mal à propos, que n'étant qu'à trois lieues de Bebriac, quoi que ce fut la saison du printemps, et tout le pays d'alentour fut plein de ruisseaux qui ne tarissaient jamais, néanmoins l'armée se trouva en grande disette d'eau. Le lendemain ils voulurent partir, résolus de donner la bataille en ce même jour-là. Paulinus qui les conduisait, se mit en devoir de tempérer cette ardeur, leur remontrant qu'il ne fallait rien précipiter, et que d'aller présenter la bataille à des gens frais, étant las et perclus du chemin comme ils étaient, c'était s'exposer à un visible danger, et se mettre en hasard d'être aisément défaits par leurs ennemis. Les voix des capitaines étaient parties là dessus, les uns demandant la bataille, et les autres étant d'avis qu'on la devait remettre au jour suivant, après qu'ils se seraient un peu reposés. En ces entrefaites il arriva des lettres d'Othon, apportées par un des hommes de cheval des troupes des numidiens, par lesquelles il leur commandait de marcher promptement, et de ne perdre point le temps, mais de donner la bataille. À raison de quoi les capitaines firent aussitôt avancer l'armée pour aller trouver les ennemis. Othon avait déjà tiré Spurina de la garnison de Plaisance, et lui avait commandé de se rendre à l'armée avec ses troupes pour se trouver à la bataille. Il avait aussi envoyé Flavius Sabinus pour commander à la place de Macer, que les soldats ne voulaient plus reconnaître pour leur chef : de façon que toutes choses se préparaient pour la bataille ; d'autant principalement que Titianus et Proculus faisant sonner haut le commandement de l'empereur, se courrouçaient aigrement contre ceux qui la voulaient faire différer. Cecinna averti de la venue de l'armée d'Othon, en fut d'abord étonné, et abandonna l'ouvrage de son pont, et s'en retourna dans son camp, où il trouva la plupart des soldats en armes, et ayant déjà le mot de la bataille que Valens leur avait donné. Trouvant les choses en cet état, il fut d'avis avec son compagnon d'envoyer devant la cavalerie à l'escarmouche. En ces entrefaites, il courut un bruit que l'armée de Vitellius était résolue de l'abandonner, et d'embrasser le parti d'Othon ; de sorte que quand les hommes de cheval que Cecinna et Valens avaient envoyés à l'escarmouche, se présentèrent pour attaquer ceux d'Othon : eux au lieu de combattre, les saluèrent comme frères, et les appelèrent leurs compagnons. Ceux de Vitellius, au lieu de prendre cette courtoisie en bonne part, l'interprétèrent à outrage, et parlèrent à eux en gens qui avaient désir de combattre, et non pas de trahir leur parti : tellement que ceux qui sur le bruit qui avait couru les avaient ainsi salués, perdirent tout courage, comme ayant été malheureusement abusés : et outre cela, leurs compagnons qui les avaient vu parler si amiablement aux ennemis, les soupçonnèrent d'être traîtres à leur empereur. Cependant l'armée de Vitellius composée de la fleur des légions de Germanie, et des plus vaillants hommes de l'empire, s'avança pour donner la bataille aux ennemis, parmi lesquels tout était en désordre ; d'autant que le bagage et les chariots s'étaient mêlés avec les gens de guerre, sans que personne sut où était son rang pour combattre. D'ailleurs leurs chefs avaient si mal pourvu à leur champ de bataille, qu'à cause de l'assiette du lieu, des fossés, des arbres et des vignes, ils étaient contraints de s'écarter bien loin les uns des autres, au lieu de marcher en gros et de droit fil pour aller recevoir les ennemis. Cela fut cause qu'ils ne se purent mêler, et qu'il n'y eut que deux légions seules, l'une du parti de Vitellius qui se nommait *la ravissante*, et l'autre du parti d'Othon qui se nommait *la secourante*, qui se rencontrant en plaine campagne hors de ces embarras, combattirent avec quelque ordre, et comme en une juste bataille.

Ceux d'Othon étaient gens de bonne mine et extrêmement vaillants, toutefois ils ne s'étaient point encore trouvés aux occasions, et n'avaient jamais rien vu de la

guerre, mais c'était là la première bataille où ils s'étaient rencontrés, ayant toujours été nourris à Rome parmi les délices de la ville, au lieu que ceux de Vitellius étaient tous vieux soldats aguerris et élevés dans les armées, et qui s'étaient trouvés à beaucoup d'autres combats. Néanmoins à l'abord ceux d'Othon leur firent une si furieuse charge, qu'ils renversèrent et taillèrent en pièces tous leurs premiers rangs, et gagnèrent leurs enseignes, dont ils eurent une telle honte et un tel dépit, voyant leurs aigles en la puissance de leurs ennemis, qu'à même temps renouant leurs forces, ils se jetèrent la tête baissée sur eux, et tuèrent le colonel de leur première légion, et emportèrent plusieurs de leurs enseignes. Et comme les gladiateurs en qui Othon se fiait grandement, se présentèrent de leur côté au combat, Alphenus Varus, l'un des capitaines du parti de Vitellius, leur opposa ses hollandais qui les mirent aussitôt en fuite, et les chassèrent vers la rivière, où ils trouvèrent quelques enseignes des ennemis rangées en bataille, qui les taillèrent tous en pièces, sans qu'il s'en pût sauver un seul. On remarqua que de toute l'armée d'Othon il n'y en eut point qui se portassent si lâchement que les prétoriens, qui sont les gardes du prince ; vu qu'ils n'attendirent pas seulement que les ennemis les chargeassent, mais au premier bruit des armes tournèrent le dos, se renversèrent sur leurs gens qui étaient encore entiers, et les emplirent de terreur, d'effroi et de trouble. Parmi cela, il y en eut de ceux d'Othon qui firent un grand devoir de combattre, et qui ayant rompu tout ce qui s'était présenté devant eux, passèrent sur le ventre de leurs ennemis, et puis s'en retournèrent victorieux dans leur camp. Le reste se porta assez lâchement, dont les capitaines eurent si grande honte, que Proculus et Paulinus n'osèrent rentrer dans le camp, craignant la fureur des soldats qui imputaient le malheur de leur défaite à la lâcheté de leurs chefs. À cause de quoi ils dirent mille outrages à Vedius capitaine de la troisième légion, l'appelant déserteur et traître à son prince, et se mirent en devoir de le tuer ; non certes pour aucune lâcheté qu'il eut commise en ce combat, mais parce qu'ils voulaient rejeter l'infamie de cette action sur le peu de devoir qu'avaient fait leurs capitaines de bien combattre. Cependant les gens de Vitellius poursuivirent leur victoire, et donnèrent une cruelle chasse à ceux qui s'enfuyaient vers Bebriac. Tout le chemin était couvert de carnage, et ce n'était que corps morts étendus sur la terre, et comme il arrive ordinairement aux guerres civiles, ils ne prenaient point de prisonniers, mais faisaient passer par le fil de l'épée tous ceux qu'ils pouvaient attraper. C'était un misérable spectacle de voir tant de corps morts entassés les uns sur les autres, et tant de sang romain répandu pour assouvir l'ambition et la haine de deux infâmes prodiges. Titianus et Celsus à la faveur de la nuit s'étaient sauvés dans leur camp, où Anius Gallus ayant rallié une bonne partie de l'armée, faisait tout devoir de les adoucir, en leur remontrant **qu'ils ne devaient pas eux-mêmes accroître leur perte etc.** Tous les capitaines approuvèrent sa proposition ; et de ce pas ils s'en allèrent sonder les volontés des soldats qu'ils trouvèrent tous disposés à la paix. Titianus fut d'avis qu'ils envoyassent des ambassadeurs aux ennemis pour leur parler d'appointement. Celsus et Gallus prirent volontiers la charge d'en aller ouvrir le propos. Comme ils furent en chemin, ils rencontrèrent quelques centeniers de Valens, qui leur dirent que leurs chefs marchaient vers Bebriac avec toute l'armée, et qu'ils les avaient envoyés devant pour voir s'il y aurait moyen de traiter d'accord. De quoi Celsus et ses compagnons étant fort aises, les prièrent donc de vouloir retourner avec eux ; d'autant qu'ils allaient trouver leurs capitaines pour en faire l'ouverture. Mais comme ils furent auprès du camp de Vitellius, Celsus courut fortune de la vie ; d'autant que les hommes d'armes qu'il avait battus quelques jours auparavant en leur embuscade, marchants devant l'armée, les

rencontrèrent, et soudain qu'ils le reconnurent, lui coururent sus pour le tuer. Certes si les centeniers qui accompagnaient les autres capitaines ne se fussent mis tous au devant, et ne leur eussent crié qu'ils se gardassent bien de l'outrager, indubitablement il ne fut jamais échappé de leurs mains. Cecinna vint au bruit, et sachant ce que c'était, apaisa la fureur de ses gens de guerre, et puis après avoir fait toute sorte de bonne chère à Celsus, tira avec lui vers Bebriac, pour aller voir en quelle disposition étaient les ennemis.

Durant ce voyage de Celsus, Titianus se repentant d'avoir consenti à son ambassade, et quelques-uns des soldats faisant de leur côté les audacieux, tâcha de les animer eux et leurs compagnons à une nouvelle guerre, et pour empêcher que les ennemis n'entrassent dans la ville, les mit sur la muraille pour la défendre : mais aussitôt que Cecinna se montra, leur tendant la main sans descendre de cheval, il n'y en eut pas un qui lui voulût faire résistance. Ceux qui étaient sur le rempart, saluèrent amiablement ceux de la suite de Cecinna, et ceux qui étaient par la ville ouvrirent les portes, et se mêlèrent avec eux faisant mille démonstrations de bienveillance de part et d'autre, et peu de temps après abandonnèrent du tout Othon, prêtèrent le serment de fidélité à Vitellius. Étant ainsi mêlés les uns avec les autres, les vaincus avec les vainqueurs, ils commencèrent à détester la fureur des armes civiles, et à se réjouir parmi leur misère de s'en voir comme délivrés par cette réconciliation. On les voyait sous les mêmes tentes, pensant les uns et les autres les plaies de leurs parents et de leurs amis qui avaient été blessés. Les espérances et les salaires de la guerre leur semblaient choses encore fort douteuses, au lieu que les plaies, la mort et les larmes leur étaient présentes et certaines, ne se trouvant presque personne parmi eux qui ne pleurât la mort de quelqu'un de ses parents. Comme ces choses se passaient à Bebriac, à l'avantage de Vitellius, Othon était à Brixel, attendant avec beaucoup de souci et d'appréhension la nouvelle de la bataille. Il courut premièrement un mauvais bruit de sa défaite, qui fit quelque rumeur : mais comme ceux qui avaient assisté au combat, et qui avaient été blessés se présentèrent devant lui, et lui racontèrent le malheur de son armée, l'ardeur des soldats qui l'environnaient fut si grande, que sans attendre ce qu'il dirait là dessus, ils prirent laparole, le conjurèrent [de montrer la grandeur de son courage en cet accident](#), lui remontrant [qu'il avait encore assez de force pour arrêter le cours de la valeur de leurs ennemis](#). Que quant à eux, ils étaient résolus [de faire et de souffrir toutes sortes d'extrémités pour son service ; qu'il essayât encore une fois la fortune, et qu'ils s'assuraient qu'il l'aurait favorable](#). Et d'autant que leurs larmes, leurs prières et leurs remontrances semblaient ne faire pas grande impression sur son âme, Plotius Firmus s'approchant de lui, le supplia [de n'abandonner point une armée qui lui était si fidèle, etc.](#)

Après avoir dit cela d'un visage constant, il licencia la compagnie, et conjura son frère, et le fils de son frère, et ses autres amis d'aviser à leur sûreté, et de s'en aller bientôt rechercher les bonnes grâces, et implorer la clémence du vainqueur. Après cela il les baisa tous, et les embrassa pour leur dire le dernier adieu. À même temps il écrivit deux lettres de consolation à sa soeur, et d'autres à Messaline à qui il recommanda sa mémoire, comme à celle qu'il avait destiné d'épouser s'il eut vécu. Il brûla aussi toutes ses lettres et tous ses mémoires, de peur que tombant entre les mains de Vitellius, il ne prit de là occasion de persécuter ses amis. S'étant préparé de cette sorte, et ne pensant plus qu'à la mort, on lui vint dire que les soldats avaient arrêté ceux auxquels il avait donné congé, et qu'ils leur faisaient mille indignités, les appelants déserteurs et traîtres à leur prince. Sur ce bruit, se tournant vers ceux qui étaient autour de lui, il leur

dit, [ajoutons encore cette nuit à notre vie](#). Et à même temps il sortit pour apaiser le tumulte des soldats, auxquels il défendit ces violences, non en les suppliant, mais parlant à eux avec beaucoup de majesté et de colère. Quand ce vint sur le soir, il eut soif, et prit un peu d'eau, et ayant deux épées, il fut longtemps à en essayer le fil ; en fin il retint celle qu'il crut être la meilleure et la plus propre pour son dessein : puis se mit encore à consoler ses serviteurs, auxquels il distribua son argent, non point avec profusion comme un homme qui s'allait perdre, mais avec connaissance de leurs mérites. Ce qu'ayant fait, il se mit à reposer, et dormir toute la nuit de bon sommeil. Le matin il appela un de ses affranchis duquel il s'était servi pour faire retirer et sauver les sénateurs et les autres personnes de qualité qu'il avait congédiées le jour précédent, l'envoya voir s'ils étaient tous partis, et entendant qu'ils s'en étaient tous allés, et que selon son commandement on leur avait fourni tout ce qu'ils avaient désiré, il dit à cet affranchi, qu'il avisât donc aussi à se sauver, et à se montrer aux soldats, de peur qu'ils ne le soupçonnassent d'avoir contribué à sa mort. Soudain qu'il fut sorti, il prit son épée, l'appuya contre son estomac, et se laissa tomber dessus, sans faire autre démonstration d'en sentir la douleur, sinon qu'il jeta un profond soupir, qui fut ouï de ses domestiques, et qui leur fit connaître qu'il s'était tué. Outrés de regret, ils commencèrent à jeter de grands cris, qui ayant porté cette nouvelle dans la ville, l'emplirent de larmes, de gémissements, d'horreur et de confusion. À ce bruit les soldats accoururent à la porte de son logis, jetèrent mille plaintes, se blâmèrent eux-mêmes d'avoir fait si mauvaise garde de leur empereur, et de n'avoir pas empêché qu'il ne se précipitât ainsi à la mort. Et quoi que l'ennemi approchât, si demeurèrent-ils constamment auprès de son corps, jusqu'à ce qu'ils lui eussent rendu l'honneur des obsèques auxquelles ils voulurent assister. Les prétoriens portèrent son corps, baisant ses mains et sa plaie, et l'accompagnant de leurs larmes et de leurs louanges. Il y en eut même qui après les funérailles, se tuèrent auprès du bûcher où on le brûlait, voulant faire paraître par ce furieux témoignage, la passion qu'ils avaient pour son service. On lui dressa un tombeau plus durable que superbe, et sans autre inscription, sinon [que c'était le monument de Marc Othon](#). Je ne passerai point sous silence ce que l'on a rapporté d'un violent présage de sa mort. Le jour où la bataille de Bebric fut donnée, il apparut dans les bois de Regio un oiseau de tout autre forme que les ordinaires, qui s'étant perché sur un arbre, n'en pût jamais être chassé, ni par le bruit des hommes, ni par celui des autres oiseaux, mais y demeura toujours jusqu'à l'heure qu'Othon se tua, et alors s'envola. Ceux qui observèrent ce prodige, remarquèrent les particularités d'un si mauvais augure.

Cependant Vitellius ne sachant encore rien de sa victoire ni de la mort d'Othon, s'acheminait pour faire passer le reste de l'armée dans l'Italie. On lui apporta cette nouvelle dans les Gaules, et à même temps il appela les soldats, loua leurs compagnons, et les encouragea à suivre leur exemple pour achever promptement cette guerre. Ce ne furent que cris de joie, que flatteries parmi les soldats et les capitaines. De toutes parts on lui donna avis que les provinces se rangeaient à son obéissance. Il hâta son voyage et se rendit à Lyon, où les chefs de son armée lui présentèrent les capitaines d'Othon, qui venaient lui demander pardon de ce qu'ils avaient pris charge dans l'armée de son ennemi. Il loua publiquement la valeur et la conduite de Cecinna et de Valens. Et comme il eut ouï Paulinus et Proclus, que les soldats d'Othon accusaient de trahison, il les renvoya absous, encore qu'il crut ce qu'on disait de leur perfidie. Il excusa Titian, tant à cause de son peu de courage, que parce qu'il n'avait peu honnêtement

abandonner son frère. Il continua le consulat à Celsus. Sa femme en sauva aussi quelques uns. Il voulut outre cela que tous les testaments de ceux qui étaient morts à la journée de Bebriac eussent lieu : et quant à ceux qui avaient été surpris, et qui n'en avaient peu faire, il voulut qu'on suivit les lois et la coutume du peuple romain, de sorte que si on eut ôté à Vitellius le luxe et les débauches, il semble qu'on n'eut point eu de sujet de craindre son avarice : mais il était désordonné, et passait toute mesure aux festins et aux plaisirs de la bouche. Il faisait venir des viandes d'Italie ; et du côté des deux mers ce n'était par les chemins que gens qui allaient et qui venaient pour fournir sa table. Les gouverneurs des villes, et les personnes de qualité se ruinaient à le traiter, et les soldats imitant son exemple, se plongeaient en toutes sortes de voluptés, et s'exerçaient dans les délices, de manière qu'il ne semblait plus que ce fussent ces généreuses légions de Germanie, mais plutôt des gens efféminés plus propres au bal et au théâtre, qu'à la guerre et aux combats. Il continua cette vie durant tout son voyage d'Italie. Il ne laissa pas pourtant d'exercer beaucoup de cruautés parmi toute cette mollesse.

Son frère L Vitellius étant venu de Rome le trouver, lui conseilla de faire mourir Dolabella qu'Othon avait relégué en Sicile, lui persuadant que ce jeune homme après la mort d'Othon rompant son exil, s'était jeté dans Rome pour s'offrir aux vaincus, et pour servir de chef au parti de ses ennemis. Il envoya donc à Rome, et commanda qu'on dépêchât pour aller au devant du trouble. Flavius Sabinus gouverneur de la ville ayant reçu ce commandement, ne savait comment en user : mais Triaria femme de L Vitellius, cruelle par dessus son sexe, lui reprochant ce délai, et l'accusant de se vouloir acquérir une vaine opinion de clémence au prix de la vie du prince, il eut une telle crainte, que changeant de résolution il poussa à sa ruine. D'autre côté Vitellius craignant que la mort d'un si grand personnage, qui appartenait aux meilleures familles de Rome, ne causât quelque murmure et quelque tumulte, lui avait commandé par lettres de le venir trouver, et par même moyen avait donné charge qu'après l'avoir emmené à Terane ville d'Ombrie, on l'y fit mourir. Celui qui en avait la charge trouva le voyage trop long, et pour en accourcir la peine le tua sur le chemin dans une hôtellerie, et puis jeta son corps sur le pavé.

Cette cruauté rendit odieux le commencement de l'empire de Vitellius, qu'on savait l'avoir commandée. Vitellius étant parti de Lyon, et prenant le chemin des Alpes, fut averti que plusieurs des ennemis s'étant jetés dans ses troupes semaient beaucoup de propos séditions, et parlaient avec arrogance de cette guerre, particulièrement ceux de la quatorzième légion, auxquels on ne pouvait faire confesser qu'ils eussent été vaincus à la bataille de Bebriac, alléguant qu'il n'y avait eu que quelques unes de leurs enseignes qui avaient été chassées, et que le gros de la légion n'avait pas assisté au combat. Vitellius craignant quelque sédition, leur fit prendre le chemin de la Grande Bretagne, et renvoya avec eux les hollandais, qui toutefois furent bientôt rappelés à son service comme y étant fort utiles. Il craignait sur tous autres les prétoriens, qui étaient les compagnies des gardes : à raison de quoi sous prétexte de les licencier honorablement, il leur fit porter leurs armes à leurs centeniers, et les congédia de sa suite. Depuis en haine de cette supercherie et de cet affront, ils servirent courageusement et heureusement Vespasien contre lui. Il renvoya les autres légions dont il avait quelque soupçon, les unes dans leurs garnisons, les autres dans les provinces plus éloignées ; et quant à celles qui demeurèrent en son armée, il voulut faire de l'épargne, de façon qu'il chassa une partie des compagnies, et les réduisit à un plus petit nombre, défendant toutes sortes de recrues, et mêmes offrant

indifféremment le congé à tous ceux qui le voulaient prendre. Ce ménage déplut aux soldats, et fut pernicieux à son auteur. Après cela il tira vers Crémone, et après avoir vu le combat des gladiateurs de Cecinna, se fit conduire au lieu où la journée de Bebriac s'était donnée, afin de considérer de ses yeux le champ de bataille où il avait obtenu une si glorieuse victoire.

Comme il y fut arrivé, il contempla un horrible et cruel spectacle des charognes laissées sur la terre depuis quarante jours, des corps tous déchirés, des membres arrachés et épars, des reliques d'hommes et de chevaux toutes pourries, toute la terre infectée de puanteur, les arbres et les moissons renversées, et par tout une effroyable désolation. Il prit un tel plaisir à voir toutes ces choses pleines d'horreur, qu'au lieu de détourner ses yeux et son visage de dessus, comme il en vit quelques-uns qui montraient avoir à contrecœur cette infection, il prononça ces détestables paroles, [que l'odeur de la charogne d'un ennemi tué était agréable, et particulièrement celle d'un citoyen](#). Néanmoins il avait fait venir force chariots chargés de vin pour faire boire les soldats, afin de charmer cette puanteur. Ceux de Crémone par une flatterie qui leur coûta depuis bien cher, avaient semé une partie du chemin de lauriers et de roses, et avaient dressé des autels, et lui avaient immolé des victimes, comme on avait de coutume de faire aux rois parmi les barbares. Valens et Cecinna étaient là qui lui montraient les quartiers de l'armée, où étaient campées les légions, et d'où elles étaient parties pour aller au combat, où était logée la cavalerie, d'où elle s'était avancée pour commencer la charge, et ainsi des autres troupes. Parmi cela, les tribuns, les centeniers et les autres capitaines racontaient leurs prouesses, et se vantaient d'avoir fait des merveilles en cette triomphante journée. Les soldats jetant force cris de joie et d'applaudissements à leur empereur et à leurs capitaines, allaient mesurer la distance des deux camps, et la hauteur des bastions et des boulevards, et contemplaient avec étonnement les monceaux des corps morts étendus sur la plaine. Il y en eut à qui ce tragique spectacle arracha des larmes : mais jamais Vitellius ne détourna ses yeux, ni n'eut nulle sorte de pitié de voir ce prodigieux nombre de ses citoyens étendus sur la terre sans sépulture. De là il passa à Bologne, où Valens lui fit voir un second combat de gladiateurs, dont il avait fait venir tout l'appareil de Rome.

Plus il s'approchait de la ville, plus ses voluptés et ses débauches allaient croissant, et l'on ne saurait exprimer à quel comble de vanité et d'insolence son orgueil monta, lors qu'il eut avis par ceux qui venaient de Judée et de Syrie, que les légions d'Orient avaient embrassé son parti, et lui avaient prêté le serment de fidélité. Car il appréhendait Vespasien, et craignait qu'il ne traversât ses desseins, d'autant que c'était un grand capitaine, qui était lors toute la ressource des romains, dont plusieurs se promettaient qu'il prendrait la protection de la république en cette extrémité où les affaires se trouvaient. Pensant donc être hors de crainte de ce côté-là, et ne croyant plus avoir de concurrent, lui et son armée s'abandonnèrent à toute sorte de luxure, de cruauté, de débauches, et de rapines. Mais Vespasien considérait sagement les forces dont il pouvait s'assurer en une si importante guerre, et les soldats étaient tellement affectionnés à son avancement, que comme il voulut leur faire prêter le serment à Vitellius, ils se tinrent tous en un triste silence, sans pouvoir faire aucune démonstration de joie parmi les vœux et les prières qu'on faisait selon la coutume, pour le salut d'un prince qu'ils avaient en horreur. Mucian qui ne s'éloignait pas du désir de faire Vespasien empereur, mais qui avait plus d'inclination pour son fils Titus, avait attiré dans leur parti le gouverneur d'Égypte, qui était un grand appui pour leur entreprise. Vespasien s'assurait de la troisième légion qui avait longtemps porté

les armes en Syrie, d'où elle était passée en Moésie, et se promettait que celles d'Illyrie suivraient son exemple. Car il savait que toutes les légions avaient conçu un grand dépit, et étaient indignées de l'arrogance qu'avaient montré les soldats venus de la part de Vitellius, d'autant que ces hommes farouches de corps, et barbares de langage, méprisaient tous les autres, comme beaucoup inférieurs à leur valeur. Mais d'ailleurs il différait son entreprise pensant au poids de cette guerre ; de sorte que flottant entre l'espérance et la crainte il demeurait en doute, etc.

Après cette harangue, toute l'assistance jeta les yeux sur Vespasien, le conjura d'embrasser l'empire, et rapporta là dessus les oracles, et les aspects des astres qui lui en promettaient la possession. Vespasien avait l'âme superstitieuse, et se laissait emporter à ces vanités. On lui racontait qu'étant jeune un grand cyprès qui était dans ses terres, ayant été renversé comme par un violent orage, le lendemain s'était lui-même relevé plus haut et plus branchu qu'auparavant, et que les devins avaient tous interprété cela d'une excessive prospérité, et d'une souveraine gloire qui lui était préparée. Il avait cru que les ornements du triomphe et du consulat qu'il avait obtenus avec l'honneur de la victoire des juifs, avaient accompli la vérité de ce présage : toutefois voyant qu'il en était arrivé jusqu'à ce point, il commença à croire que ce prodige lui promettait l'empire. On ajoutait à cela que sacrifiant au mont Carmel qui est entre la Judée et la Syrie, le prêtre nommé Basilides le voyant pensif ; et ayant considéré les entrailles de l'hostie, lui dit ces paroles, *Vespasien, quoi que tu penses, et que tu concertes en ton esprit, soit de bâtir une maison, soit d'étendre les limites de tes champs, soit d'accroître ta famille, la divinité te donne une longue étendue, de grandes bornes, et beaucoup de serviteurs.*

Cela étant ambigu lors qu'il fut dit, semblait s'éclaircir tous les jours par les choses qui se présentaient, et tout le monde plein d'espérance pour Vespasien le tirait à son avantage. Mucian ayant arrêté avec lui ce qu'il devait faire, se retira à Antioche, ville capitale de la Syrie, et Vespasien à Césarée, capitale de la Judée. Le premier qui se déclara pour Vespasien fut Tibère Alexandre gouverneur d'Égypte, qui lui fit prêter le serment de fidélité par ses légions. L'armée de Judée suivit aussitôt avec une telle ardeur, que les soldats ne voulurent pas mêmes attendre son fils Titus, qui revenait de Syrie où son père l'avait envoyé pour ses affaires. Ils n'attendirent pas non plus que les légions fussent assemblées, et que l'on eut pourvu à tout ce qui était nécessaire pour une affaire de si grands poids ; où il semblait qu'il fallait bien apporter de la discrétion et de la prudence. Au contraire ceux qui avaient accoutumé de l'accompagner se présentant au matin à son lever, laissèrent ses premiers titres, et lui donnèrent celui d'empereur. Comme il sortit de sa chambre, les autres accoururent aussitôt, et ajoutèrent au nom d'empereur, celui d'Auguste et de César. Vespasien qui avait dépouillé toute crainte, et qui se confiait entièrement en sa bonne fortune, reçut ces acclamations avec une joie modérée, sans montrer rien de superbe ou d'arrogant parmi ces nouveaux honneurs. Mucian étant arrivé à Antioche, entra sur le théâtre, où l'on consultait des affaires, proposa son dessein, et persuada aisément aux légions de secouer le joug de l'empire de Vitellius, pour embrasser le parti, et prêter le serment de fidélité à Vespasien. Pour les aigrir contre Vitellius, il assura qu'il les voulait tirer de Syrie, pays riche et délicieux, pour les envoyer parmi la misère et les neiges d'Allemagne, et faire venir les légions d'Allemagne en Syrie, afin d'y prendre leurs aises, et de s'y enrichir. Toute la Syrie suivit incontinent l'exemple d'Antioche, et mêmes les rois

Sohemus, Antiochus, et Agrippa de naguère revenu de Rome, et la reine Bérénice se déclarèrent ouvertement pour Vespasien. Les autres provinces de l'Asie et l'Acadie, firent le semblable, de sorte qu'il était reconnu aux provinces de Pont et d'Arménie, et ne restait plus que les légions de Capadoce qu'il amena peu de temps après dans son parti. Il assembla ses amis à Barut pour tenir conseil sur ce qu'ils avaient à faire.

Mucian s'y trouva avec les rois alliés, dont la splendeur, la magnificence, et la pompe, montrait dès lors comme une image de la grandeur du prince qu'ils s'offraient de servir. Là il fut pourvu à tout, aux hommes, aux chevaux, aux armes, aux villes, et à l'argent, que Mucian appelait **le nerf de la guerre**. Ils envoyèrent devers le Roi des Parthes pour empêcher qu'il ne remuât en orient durant qu'ils seraient occupés à la guerre d'Italie. Ils furent d'avis que Titus demeurât pour maintenir la Judée, et que Vespasien s'en allât garder les avenues d'Égypte : et qu'au demeurant Mucian avec une partie des troupes, prit le soin de la guerre, et s'en allât combattre Vitellius dans l'Italie, chacun se figurant qu'un si généreux et si expérimenté capitaine, assisté de la bonne fortune de Vespasien, viendrait aisément à bout de ce grand dessein. Mucian prenant donc la charge de l'armée d'Italie, se prépara à ce voyage, et durant qu'il fit ses apprêts, les légions de l'Illyrie, de la Moesie et de la Pannonie, embrassèrent le parti de Vespasien, qui allait se fortifiant sous de si bons auspices. Durant tous ces préparatifs de l'orient, Vitellius se rendait de jour en jour plus odieux et plus insupportable à tout le monde ; il marchait devers Rome avec une grosse armée, et qui ruinait toutes les provinces à cause du long séjour qu'il faisait dans les maisons de plaisance qu'il rencontrait dans les colonies. Il y avait en son armée soixante mille hommes, tous gens insolents, licencieux, et enflés de leurs victoires, suivis d'un plus grand nombre de valets, qui faisaient beaucoup plus de mal que les maîtres. Tout le sénat et la plupart de Rome était dans l'armée, les uns y venant par crainte, les autres par flatterie. Parmi cela, force bouffons, force bateleurs, force meneurs de chariots, en la compagnie desquels Vitellius comme héritier des vices de Néron, se plaisait davantage qu'en celle des personnes d'honneur. Comme il fut à sept milles de la ville, ses soldats commencèrent à se rendre formidables aux romains par l'insolence de leurs déportements, et quant à lui il fut prêt d'entrer dans Rome à cheval avec sa cotte d'armes, l'épée au côté, la trompette sonnante, le peuple et le sénat marchant devant lui. Mais ses amis lui ayant représenté que cela pourrait aigrir les esprits, d'autant que ce serait y entrer comme dans une ville forcée par la puissance de ses armes, il se contenta d'y entrer en robe triomphale, et de faire marcher devant lui son armée, qui était plus belle et mieux en ordre que ne méritait un si infâme prince. Aussitôt qu'il fut entré, il monta au Capitole, où trouvant sa mère, il l'embrassa, et lui donna le nom d'Auguste. Le lendemain il alla au sénat, où il parla de son industrie, de sa tempérance, et de ses autres vertus, avec un tel excès de louange qu'on s'émerveilla de son effronterie, vu que ceux qui étaient là présents, et toute l'Italie même, qui avait vu ses ivrogneries, son luxe et sa mollesse, savaient quel était le cours de sa vie. Afin que personne n'ignorât sur quel patron il voulait former son gouvernement, il appela les prêtres au milieu du champ de Mars, et fit des sacrifices à l'âme de Néron, et à son exemple emplit son palais de chantres, de bateleurs, de bouffons, de joueurs d'instruments, de conducteurs de chariots, et d'affranchis, auxquels il donna toute puissance aux affaires. Depuis ce temps-là ce ne furent que rapines et que massacres pour assouvir ses voluptés et sa vengeance. On dit des choses furieuses de ses banquets et de sa gourmandise, qu'il pensa ruiner l'empire, aussi bien qu'elle

avait ruiné sa famille. Ses créanciers qui l'avaient persécuté avant qu'il fut venu à l'empire, eurent bien de la peine à se sauver de sa fureur, encore en fit-il mourir plusieurs, et quant à ceux qu'il laissait en vie, il disait **que ce bienfait tenait lieu de paiement, et acquittait ses dettes**. Il fit mourir beaucoup de personnes de qualité, et par une insigne barbarie, il prenait quelquefois plaisir comme il parlait, **à paître ses yeux des supplices**. Tout ce qu'il fit de louable, fut qu'il vengea la mort de Galba sur ceux qui avaient présenté des roolles à Othon pour demander la récompense de l'avoir massacré, et qu'il ne pût souffrir les mathématiciens qui abusaient de leur art dans l'Italie. Mais comme il les eut proscrits par affiches publiques, et commandé sur peine de la vie, qu'ils eussent à sortir d'Italie dans le premier jour d'octobre, en revanche de cela, ils firent la nuit d'autres affiches, par lesquelles ils lui enjoignaient **de sortir du monde, et de ne s'y trouver plus dans le même jour**. Ce qui arriva aussi comme ils l'avaient prédit. Et certes parmi ses débauches, ses ivrogneries, ses rapines, ses cruautés et ses autres insolences, il ne fallait être ni devin ni prophète pour prévoir sa ruine, vu principalement le grand nombre d'ennemis qu'il avait sur les bras, résolus de lui ôter l'empire.

La première nouvelle qu'il eut du malheur qui lui était préparé, fut celle de la rébellion de la troisième légion, dont Apronius lui donna avis, mais il la voulait cacher, s'efforçant de faire croire au sénat, que c'était un faux bruit semé par les prétoriens qui se voulaient venger de ce qu'il les avait cassez, et qu'au reste il n'y avait aucune image de guerre dans les provinces. Il ne laissa pas pourtant de tirer du secours d'Espagne, de Germanie, et de la Grande Bretagne, afin de se fortifier contre ses ennemis, quoi qu'assez lâchement, pour dissimuler la nécessité de ses affaires. L'Afrique était à sa dévotion, mais son gouverneur traitait secrètement avec Vespasien, dont les conseils lui étaient cachez, encore que ses lettres volassent par les Gaules, et par les autres provinces pour attirer les légions dans son parti. Enfin Vitellius ayant avis de toutes parts qu'il était à la guerre, donna la charge de son armée à Cecinna et à Valens qui étaient en mauvaise intelligence l'un avec l'autre, à cause de la jalousie qu'ils s'entre portaient. Et même Cecinna inclinait au parti de Vespasien, soit qu'il se voulût venger de Valens, soit qu'il eut été corrompu par Flavius Sabinus frère de Vespasien, qui se servant de la haine qu'il portait à Valens, s'efforça de lui persuader de se mettre aux bonnes grâces du nouveau prince, puis qu'il pouvait obtenir le premier lieu de faveur auprès de Vitellius. Cecinna prenant congé fut amiablement embrassé et caressé par Vitellius, mais il avait l'âme ulcérée, et d'ailleurs cette fleurissante armée de Germanie qu'il devait mener, était toute déchirée, et s'était toute perdue parmi la licence et le luxe de la ville. La plupart des soldats étaient malades, les compagnies étaient mal remplies, les chevaux étaient devenus pesants, leurs armes étaient mangées de rouille, et n'y avait nulle apparence qu'ils pussent supporter les chaleurs du soleil et l'incommodité de la poussière, et la tempête d'un air auquel ils n'étaient pas nourris, et dont ils avaient déjà senti la rigueur. Au reste ils étaient aussi portez à la sédition, qu'ils étaient impuissants aux fatigues des armes. Cecinna envoya devant une partie de la cavalerie pour se rendre à Crémone, où il voulait établir le siège de la guerre. Les légions suivirent après, mais Cecinna s'en alla à Ravenne, pour conférer avec Lucius Bassus qui commandait à la flotte que Vitellius y tenait, et afin de résoudre avec lui ce qu'ils devaient faire pour le service de Vespasien, auxquels ils s'étaient tous donnez. Les capitaines du parti de Vespasien se préparaient à la guerre sous de meilleurs auspices, et avec plus de fidélité. Ceux qui commandaient aux légions de la Pannonie et de la Moesie étaient en doute

s'ils devaient passer en Italie sans attendre l'arrivée de Mucian, et y en avait quelques-uns qui se présentant les forces de Vitellius, particulièrement cette puissante armée de la Germanie, et les troupes qu'il avait tirées de la Grande Bretagne, n'étaient pas d'avis qu'on marchât sans le reste de l'armée, et que c'était le meilleur de se saisir des Alpes et de la Pannonie, et d'attendre les troupes qui venaient d'orient, se figurant qu'en temporisant, ils ruineraient leurs ennemis. Mais Antonius Primus, esprit ardent et actif, qui était plus propre à la guerre qu'à la paix, reprouvant cet avis, remontra à ses compagnons, **que le retardement de la guerre leur serait pernicieux, et utile à Vitellius ;** leur représenta, **qu'il ne fallait point redouter l'armée de Germanie qui s'était défaite elle-même dans les délices de Rome.** Que si l'on donnait loisir à Vitellius de respirer, il pourrait en peu de temps tirer un formidable secours d'Allemagne, des Gaules, d'Espagne et de la Grande Bretagne, et même d'Italie. Partant qu'il le fallait prévenir avant qu'il eut loisir de se reconnaître ; et là dessus s'offrit de l'aller combattre avec une partie de l'armée, si les légions voulaient demeurer à la garde des Alpes.

L'ardeur de ses paroles fit une telle impression sur les soldats, qui ne respiraient que la guerre pour se venger de l'affront qu'ils avaient reçu à Bebric, qu'à même temps ils demandèrent qu'on les fit marcher, et louèrent particulièrement le courage et la résolution d'Antonius. Mais afin de ne laisser pas cette province désarmée en proie aux barbares, ils pratiquèrent les principaux seigneurs des Sarmates iazigiens, et les engagèrent à cette guerre. Ces barbares leur offrirent leur peuple et des chevaux ; mais on les remercia, de peur que parmi les discordes civiles ils ne fissent quelque hardie entreprise, se voyant à la solde des romains. Ils attirèrent aussi à leur parti les rois de Suève, Sidon et Italicus, qui avaient toujours été affectionnez au peuple romain, et qui savaient garder leur foi plus constamment que les autres. Ils jetèrent les troupes des alliés sur les côtés, à cause que la Rhétie tenait le parti de Vitellius, étant gouvernée par Porcius Septimus qui lui était extrêmement fidèle. Sextilius Felix fut envoyé pour se saisir du passage de la rivière d'Aenus, entre le pays des rhétiens et des noriques.

Après cela Antonius assisté d'Arrius Varus excellent capitaine, passa à Aquilée, où il fut reçu aussi bien qu'aux autres places d'alentour avec une extrême joie de ceux qui y commandaient. Cela fait, il laissa garnison à Altin pour l'opposer à la flotte de Ravenne, qui ne s'était pas encore déclarée pour Vespasien. De là passa à Padoue, et à Ateste, qu'il mit en son obéissance. À Padoue il eut avis qu'il y avait quelques troupes de Vitellius au Fort-D'Aliene, où elles avaient fait un pont qu'elles gardaient assez nonchalamment. Antonius tourna de ce côté-là, et les ayant surpris sans armes, en tailla une partie en pièces, contraignit les autres de se rendre, et mit le reste en fuite. Incontinent le bruit vola par tout, que ceux du parti de Vespasien avaient gagné une grosse bataille. Au même temps arrivèrent à Padoue les deux légions de la Pannonie, commandées par Vidius Aquila. Antonius croyant faire chose agréable à beaucoup de monde, fit dresser par les colonies les images de Galba qui avait été son bienfaiteur, et qui l'ayant retiré de l'exil où Néron l'avait envoyé, lui avait donné des charges honorables dans les armées. **Cette action populaire servit à son parti, d'autant que les insolences des successeurs de Galba faisaient regretter son empire.** Là dessus les chefs consultèrent où ils donneraient le rendez-vous à l'armée, et où ils établiraient le siège de la guerre. Vérone leur sembla propre pour cela, d'autant qu'elle était environnée d'une large et spacieuse campagne, où leur cavalerie qui surpassait celle des ennemis, pourrait combattre avec toute sorte d'avantage ; et qu'outre

cela c'était une des plus riches et des plus puissantes colonies de toute l'Italie. En passant ils prirent Vincence, qui était le lieu de la naissance de Cecinna. À Vérone ils trouvèrent de grandes commodités. Au reste l'armée s'était saisie des Alpes pour empêcher le passage aux Allemands. Cependant cette élection qu'ils avaient faite de Vérone, était contre l'avis de Vespasien, qui avait commandé qu'on campât à Aquilée sans passer plus avant, d'autant qu'étant maître de l'Égypte, il s'assurait d'affamer aisément l'armée de Vitellius, et de la défaire sans combattre : et puis il voulait qu'Antonius et ses troupes attendissent Mucian, qui se préparait pour faire passer le gros de l'armée en Italie.

Mucian de son côté faisait instance par ses lettres qu'on ne se mit point au hasard de combattre, alléguant que l'ennemi se déférait de lui-même, et serait contraint de leur céder la victoire, sans qu'il leur en coûtât une goutte de sang ; mais en effet c'était qu'il voulait emporter tout l'honneur de cette guerre : et au demeurant les avis qui venaient de si loin, n'arrivaient qu'après que les choses étaient faites. Antonius alla donc pour enlever aux ennemis quelques quartiers qui étaient proches de son logement. Et après de légères escarmouches, il se retira sans aucun avantage. Cecinna se logea et se fortifia sur la rivière, entre Hostilia et les marais voisins, et n'y a point de doute que s'il eut fait son devoir il pouvait défaire les deux légions de Pannonie devant l'arrivée de leurs compagnons, ou au moins il les eut chassées d'Italie, et les eut contraintes de prendre une honteuse fuite, s'il eut voulu employer ses troupes. Mais trahissant son parti, il laissa prendre le temps à ses ennemis, et au lieu de combattre, s'amusa à écrire des lettres de menaces, jusqu'à ce qu'il eut fait son traité. Comme les légions de Moesie furent arrivées au camp d'Antonius, Cecinna leur écrivit, et leur reprocha la défaite de Bebric, où elles avaient été battues, mais il se garda bien d'y insérer un seul mot de mépris contre Vespasien, ou de mettre une seule clause qui put servir à débaucher ou à épouvanter les soldats, s'étant contenté d'avoir parlé avantageusement de l'armée de Germanie qui était sous sa conduite, sans mêmes faire mention de Vitellius. Les chefs du parti de Vespasien, sans parler de leur infortune, lui repartirent en termes hardis ; lui firent sonner haut le nom de Vespasien ; lui louèrent les espérances de leur parti ; lui témoignèrent la bonne opinion qu'ils avaient du succès, et se déclarèrent ouvertement ennemis de Vitellius. Au surplus, ils offrirent de la part de Vespasien aux soldats et aux capitaines, les mêmes appointements que leur donnait Vitellius ; et quoi qu'en paroles un peu couvertes, conjurèrent Cecinna [d'abandonner un prince si peu digne de l'empire, et de se vouloir joindre au plus juste et au plus honorable parti](#). Cependant la sédition s'alluma en l'armée d'Antonius, d'autant que les soldats soupçonnant quelques-uns de leurs chefs de trahison, et entre autres Flavianus et Apronius, se mirent en devoir de les tuer, de sorte qu'Antonius eut bien de la peine de leur donner moyen de se sauver. Dans l'armée de Vitellius les choses étaient encore en plus mauvais termes, non pas par la sédition des soldats, mais par la perfidie des capitaines. Car Lucius Bassus ayant mis l'armée de mer qui était à Ravenne en la puissance de Vespasien, Cecinna se servant de cette occasion, appela les principaux chefs de l'armée dans la tente du général où étaient les aigles, s'étendit sur les louanges de Vespasien, et sur la puissance de son parti, leur remit devant les yeux la perte de leur armée de mer, d'où leur venaient les vivres et les autres commodités ; leur donna avis que les Gaules et l'Espagne s'étaient soulevées contre Vitellius, qui mêmes ne pouvait plus tenir Rome, et là dessus les conjura d'aviser à leur sûreté. Ceux qui étaient de la partie s'offrirent de prêter le serment à Vespasien, et firent en sorte qu'ils portèrent les autres à faire le

semblable, quoi qu'avec beaucoup d'étonnement et de regret. À même temps ils abattirent les images de Vitellius, et en firent aussitôt donner la nouvelle à Antonius. Mais comme le bruit de cette trahison fut épandu par toute l'armée, les soldats s'encoururent en foule au lieu de leurs enseignes ; et voyant le nom de Vespasien gravé dessus, et les images de Vitellius abattues, s'écrièrent qu'on voulait flétrir la gloire de l'armée de Germanie ; que sans avoir combattu, et sans avoir reçu une seule plaie, on les voulait livrer les mains liées à ceux qu'ils avaient tant de fois battus ; qu'on voulait vendre tant de vaillants hommes à un misérable banni qui devait sa vie à l'injustice du siècle ; que c'étaient les perfidies de Bassus et de Cecinna, qui après avoir volé au prince sa maison, ses jardins, et ses richesses, voulaient encore lui ravir ses soldats pour les livrer à Antonius, comme de misérables esclaves. Et là dessus redressèrent les images de Vitellius, et se saisissant de Cecinna, lui mirent les chaînes au col, l'arrêtèrent prisonnier, créèrent d'autres capitaines, et marchèrent vers Crémone qui était à leur dévotion. Antonius ayant avis de tout cela, se résolut de les attaquer devant qu'ils eussent un chef, et devant aussi qu'ils fussent fortifiés du secours qu'ils attendaient d'Espagne, et de Grande Bretagne et des Gaules. Il marcha donc avec toute l'armée, du côté de Bebriac, et envoya les troupes des alliés loger sur les terres de la colonie de Crémone, où ils eurent moyen de s'accommoder. Quant à lui il alla pour loger à huit milles de Bebriac, suivi de quatre mille chevaux.

Comme il était en chemin, ses coureurs lui rapportèrent qu'il avait l'ennemi sur les bras ; que la cavalerie approchait, et qu'on oyait déjà le bruit et les hennissements des chevaux. Durant qu'Antonius avisait à ce qu'il devait faire, Arrius Varus ne désirant rien si ardemment que de voir l'ennemi, s'avança avec les plus hasardeux, alla faire une belle charge aux premiers qui se présentèrent et les renversa, mais le reste de l'armée venant à leur secours, il fut contraint de tourner bride et se retirer. Antonius ayant bien prévu ce qui arriverait de sa témérité, avait déjà commandé à ses troupes de se tenir prêtes pour le combat, et craignant le désordre, les avait jetées dans un champ sur les ailes du chemin, qu'il avait laissé libre et ouvert à ceux qui fuyaient, de peur qu'ils ne troublassent ses rangs ; néanmoins le désordre fut si grand, que Varus pensa tout perdre par l'épouvante qu'il donna à ses compagnons.

Cependant Antonius qui avait envoyé quérir les légions et les autres troupes, faisant en ce tumulte tout devoir de bon capitaine, et de bon soldat, s'efforça de rassurer ceux qu'il voyait être étonnés, alla arrêter ceux qui fuyaient, les reprit, les encouragea et les ramena au combat malgré qu'ils en eussent : mêmes son ardeur alla si avant, que voyant un porte-enseigne qui s'enfuyait lâchement, il lui passa sa pertuisane au travers du corps, et prenant son enseigne, marcha courageusement contre l'ennemi sans regarder qui le suivait. Il y eut environ cent des plus vaillants de ses troupes, qui ayant honte d'abandonner un si courageux capitaine, poussèrent après lui, pour avoir leur part du combat. Le lieu favorisa le petit nombre, s'étant trouvé fort étroit et propre pour arrêter les fuyards. Tenant ferme en ce lieu-là, et ses gens accourant à la file, ils se rendirent en fin les plus forts, mirent en fuite ceux de Vitellius, et les menèrent battants jusqu'aux portes de Crémone. La plupart de son armée s'était déjà ralliée autour de lui, lors qu'à quatre mille de Crémone il vit paraître les enseignes de deux légions de Vitellius, dont l'une était la ravissante, et l'autre l'italienne, qui s'étaient avancées au premier bruit de la victoire de leur cavalerie, mais la voyant chassée, elles ne firent devoir de la recevoir ni de la soutenir, au contraire elles se montrèrent étonnées. La cavalerie d'Antonius les voyant

branler les enfonça, et Vipsanius Massala suivi de ses gens de pied de Moesie acheva la victoire qu'elles ne disputèrent pas opiniâtrement, se fiant à la retraite de Crémone. Antonius ne voulait point les poursuivre davantage, jugeant que tant la cavalerie que les gens de pied demandaient du repos après un si long travail ; mais toute l'armée étant arrivée, les soldats voyant tant d'ennemis défaits, se figurèrent que tout était en leur puissance, et demandèrent que de ce pas sans différer on les menât saccager Crémone, alléguant qu'une ville assise en plaine campagne pouvait aisément être forcée : que la nuit favoriserait leur entreprise : au lieu que si on attendait la lumière du jour, ce ne seraient que prières et que larmes qui fléchiraient leurs chefs, qui sans se soucier des plaies et des peines des soldats, pardonneraient aux habitants pour s'acquérir la gloire et la réputation d'une vaine clémence ; que les Crémonois se rachèteraient de leurs mains au prix de leurs trésors, dont ils s'enrichiraient, en ravissant le fruit de la victoire à l'armée ; qu'en somme la ville étant forcée, le butin en viendrait aux soldats, mais que si elle se rendait, tout irait aux capitaines. Et comme les tribuns et les centeniers se mirent en devoir d'arrêter ce mouvement, ils prirent leurs armes, et menacèrent de marcher contre Crémone, si on ne les y menait de ce pas. Antonius étonné de ces séditieuses paroles, et voyant le peu d'apparence qu'il y avait de forcer Crémone qui avait été grandement fortifiée aux dernières guerres, s'efforça de leur arracher ceste opinion de l'âme, leur remontra, qu'aller l'attaquer durant la nuit, c'était s'exposer à un visible péril, vu qu'ils ne savaient point les advenues de la ville, et que les ennemis étant forts là dedans ils leur pouvaient dresser des embûches, dont ils ne se pourraient sauver parmi ces ténèbres ; que mêmes en plein jour quand on lui ouvrirait les portes, il ne voudrait pas y entrer sans l'avoir reconnue ; qu'ils n'avaient nulle machine pour la forcer ; qu'ils attendissent qu'il en eut fait venir ; qu'ils ne précipitassent rien ; qu'ils laissassent passer la nuit, et qu'indubitablement ils emporteraient la place lors qu'ils auraient l'équipage requis pour la battre, mais qu'il fallait attendre.

En même temps il envoya les valets de l'armée à Bebriac pour amener tout ce qui était nécessaire pour le siège. Mais tout cela ne contentait point les soldats qui se préparaient à une dangereuse sédition, lors que quelques coureurs de l'armée s'étant avancés jusqu'aux portes de Crémone, amenèrent des prisonniers, qui les assurèrent qu'il était parti d'Hostilia six des légions de Vitellius qui avaient fait ce jour-là trente milles, et qu'ayant eu avis de la défaite de leurs compagnons, elles s'en venaient la tête baissée avec le reste de l'armée pour leur donner la bataille.

Cette nouvelle apaisa la sédition, et rendit les soldats plus obéissants à leurs chefs. Antonius les rangea en bataille, et se prépara pour combattre l'ennemi, qui sans se rafraîchir dans Crémone, ainsi las et recru qu'il était les vint attaquer pensant les trouver en désordre. Le combat fut sanglant et cruel, et la victoire inclinait tantôt de l'un et tantôt de l'autre côté. Il semblait que ceux de Vitellius avaient de l'avantage, ayant taillé en pièces la plupart des capitaines de la septième légion qui portait le nom de Galba ; Antonius l'alla secourir avec les prétoriens, qui chassèrent l'ennemi, et puis furent eux-mêmes chassés. La quinzième légion avait amené une machine, qui faisait une grande destruction de ses gens : deux soldats voyant la ruine qu'elle faisait, passèrent au travers des ennemis, et allèrent couper le cordage, et les liens dont elle était attachée, de façon qu'ils la rendirent inutile, mais ils furent tués sur le champ. On ne pouvait encore discerner qui avait l'avantage à cause des ténèbres, mais la lune venant à se lever favorisa le parti de Vespasien, et ruina l'armée de Vitellius. Car ceux de Vespasien l'ayant derrière eux, elle rendait les ombres des hommes et des

chevaux plus grandes, de sorte que les ennemis ne pouvaient les choisir, mais au lieu de les atteindre, desserraient leurs coups sur leurs ombres, et ceux d'Antonius au contraire les pouvaient aisément choisir, à cause que la lune rayait sur eux, et les montrait distinctement à ses soldats. Antonius se servant de cet avantage mit le coeur au ventre aux siens, leur remontra que la victoire était à eux s'ils voulaient faire leur devoir, cria à ceux qui avaient été vaincus à Bebriac, que c'était en cette occasion qu'ils en devaient effacer la honte ; représenta aux légions de Moesie, que ce n'était pas assez d'avoir menacé Vitellius, qu'il fallait combattre pour le défaire, et se courrouça contre les prétoriens qui ne faisaient pas assez de devoir à son gré, leur demanda comme par dépit, quel autre empereur se voudrait encore servir d'eux, s'ils ne vainquaient en ceste journée-là, et s'ils ne vengeaient la honte que leur avait fait recevoir Vitellius, en leur ôtant leurs armes. Et par même moyen s'adressant à ceux qui avaient toujours vaillamment combattu, leur remit devant les yeux la gloire qu'ils avaient acquise aux autres guerres, et de cette sorte encouragea tout le monde à bien faire.

Pour les rendre encore plus prompts à faire leur devoir, et les emplir de courage, il fit courir un bruit sourd que Mucian était arrivé avec toute l'armée, pour les secourir, de manière que pleins d'une nouvelle ardeur, ils allèrent faire un dernier effort contre les ennemis, et les chargèrent avec tant de violence, qu'ils rompirent leur bataille, et les renversèrent de sorte, qu'Antonius les voyant branler, les enfonça, et leur ôta tout moyen de se rallier. Le massacre fut grand, et d'autant plus déplorable qu'il se trouva qu'un fils y avait tué son père. Les vainqueurs se mirent à dépouiller les morts, et firent de riches butins parmi la victoire. Comme ils furent arrivés devant Crémone ; les chefs ne savaient à quoi se résoudre, ne se figurant pas qu'il y eut moyen de la forcer. Les soldats avides à la proie, et se promettant de se faire tous riches en une si grande et si opulente ville, ne se souciaient ni du danger, ni des plaies, ni de la peine, mais contraignirent leurs chefs de les mener à l'assaut ainsi las et recrues qu'ils étaient ; ce qui leur réussit si heureusement, qu'après un long et furieux combat où il y en eut un grand nombre de tuez, ils emportèrent la ville, et forcèrent ceux de Vitellius de l'abandonner, après l'avoir courageusement défendue. L'armée victorieuse encouragée par ce succès, et irritée par la perte de tant de braves soldats, poursuivit sa pointe, ne pardonna à personne, fit passer les tribuns, centeniers et capitaines des ennemis par le fil de l'épée, et emplit toutes ses maisons et toutes les rues de carnage. Les vaincus persécutés du malheur, allèrent trouver Cecinna qu'ils avaient naguères arrêté prisonnier, lui ôtèrent ses chaînes, et le prièrent de vouloir intercéder pour eux : Cecinna se souvenant du rigoureux traitement qu'ils lui avaient fait, méprisa leurs larmes et leurs prières, et de ce pas s'achemina avec toutes les marques de son consulat devers le vainqueur, duquel il se promettait toute sorte de bon accueil : mais les soldats ne pouvant supporter cet orgueil, lui firent mille opprobres : et lui reprochèrent mêmes sa perfide ; de sorte qu'il courait fortune de la vie, si Antonius ne l'eut sauvé de leurs mains pour l'envoyer à Vespasien. Les soldats de Vitellius voyant qu'ils n'avaient nulle autre ressource qu'en la clémence du vainqueur, se rallièrent, et s'en allèrent se jeter aux pieds d'Antonius qui avait fait cesser la tuerie, lui demandèrent humblement la vie, et le conjurèrent d'user aussi doucement de la victoire, qu'ils en avaient usé contre les vaincus à Bebriac. Les soldats de l'armée d'Antonius se ressouvenant de cette honte, leur firent de grandes reproches, et si les chefs ne les eussent empêchés, ils allaient recommencer le carnage ; mais ils crurent que ce leur serait chose glorieuse de donner la vie à tant de bons soldats, qui pouvaient à l'avenir faire de grands

services au nouveau prince. D'autre côté les habitants de Crémone étaient encore aux mains contre les soldats qui allaient exerçants toute sorte de cruauté contre ces misérables : et certes ils les faisaient tous passer par la fureur des armes, si les capitaines n'eussent un peu adouci leurs courages. Antonius les fit retirer, et les ayant assemblés à l'entour de son tribunal, loua leur valeur, les remercia au nom de Vespasien, parla magnifiquement de leur victoire, et modestement des vaincus, mais ne dit rien de Crémone, de qui l'armée demandait la ruine, non seulement pour le désir que chacun avait de se faire riche du pillage, mais aussi parce qu'entre les autres villes elle avait toujours été passionnée pour le parti de Vitellius. Sa ruine ne pût donc être davantage différée. Il arriva par malheur qu'Antonius étant allé pour se mettre dans le bain, n'en trouva pas l'eau assez chaude, de quoi se fâchant il lâcha indiscretement cette folle parole, qu'il la ferait bientôt échauffer : ce que les soldats prirent pour un signal d'embrassement. De façon qu'on vit quarante mille hommes, et davantage de valets, se préparer pour aller mettre le feu dans cette grande ville, qui était un des boulevards, et une des plus riches et des plus puissantes colonies de l'Italie. Quand la licence fut débordée, il n'y eut plus de respect, ni d'âge, ni de sexe, ni de dignité ; car ce ne furent plus que meurtres, et que violemment. Ils prirent les hommes et les femmes d'âge, les firent servir de moquerie, les exposant à mille opprobres et mille hontes ; et quant aux jeunes filles, et aux jeunes garçons, ils les ravirent et les enlevèrent et s'entretuèrent mêmes pour en abuser. Ils entrèrent dans les temples, dépouillèrent les autels, pillèrent les trésors, et firent les mêmes ravages dans les maisons. Après cela vomissant toute leur rage contre cette misérable ville, ils prirent des flambeaux et mirent le feu par tout, sans épargner aucun lieu, ni sacré ni profane. De sorte qu'après quatre jours d'embrassement, Crémone non seulement ne fut plus ville, mais il n'y resta ni maison ni temple, que la flamme n'eut désolé, et que le feu n'eut consommé, excepté, le seul temple de Mephitis, qui par je ne sais quelle aventure subsista parmi toutes ces ruines. La triste image des cendres d'une si grande ville, attendrit le cœur des plus barbares. Antonius honteux d'avoir permis cette désolation, fit crier que personne ne prit un seul habitant prisonnier, et défendit de leur faire davantage d'outrage. Mais il n'y avait point de moyen d'apaiser la rage des soldats, qui voyant que personne ne rachetait leurs prisonniers, les massacraient inhumainement, dont leurs parents intimidés se hâtèrent de leur en apporter les rançons. Depuis Vespasien fâché d'un si cruel accident, fit rebâtir Crémone. La puanteur des corps morts qui avait infecté la terre et l'air chassa l'armée victorieuse. Les chefs après avoir espars en diverses provinces les légions qui s'étaient rendues, se retirèrent à trois milles de Crémone, et donnèrent une telle épouvante au reste de l'armée de Vitellius, que chacun plia ses enseignes pour se retirer. Vitellius était à Rome, comme frappé de léthargie, s'ensevelissant dans les voluptés, dans lesquelles comme dans un abyme il allait noyant les soins de la guerre, sans se soucier de lever des troupes, d'aguerrir les soldats, d'encourager le peuple, ou de dépêcher dans les provinces pour hâter le secours. Au lieu de se faire voir à Rome, il se cacha dans les jardins pour s'abandonner aux débauches en toute sorte de liberté ; et ne songea ni au passé, ni au présent, ni à l'avenir, mais se mit à vivre comme une bête sans aucun souci, et sans aucune appréhension du désastre qui le menaçait, et qui pendait dessus sa tête. La révolte de Lucilius Bassus, et la perfidie de Cecinna, l'avaient un peu réveillé ; mais après avoir parlé superbement dans le sénat, il retourna à sa première façon de vivre, laissant poursuivre à son frère la justice de ces traîtres. Cependant parmi ses débauches il montra une excessive cruauté, ayant fait mourir Julius Blesus, de dépit qu'il eut de ce qu'il s'était réjoui

en un festin où il s'était trouvé avec ses amis, se figurant que c'était une marque qu'il prenait plaisir aux infortunes du prince. Ce qu'il y eut de plus cruel en cette mort, ce fut que Vitellius l'ayant fait empoisonner, l'alla voir, et l'ayant vu, dit qu'il avait saoulé ses yeux de la mort de son ennemi. Il avait auparavant fait arrêter prisonnier et charger de chaînes Publius Sabinus colonel des gardes, à cause qu'il avait toujours été ami de Cecinna.

Mais en ruinant les uns, il s'était mal servi des autres. Valens mêmes qui devait être son bras droit, marcha si lentement à la guerre, à cause que son armée était toute pleine de concubines et d'eunuques, que les affaires furent toutes ruinées avant qu'il fut prêt de combattre. Étant en Toscane, il apprit la nouvelle de la déroute de Crémone, qui le fit résoudre à prendre la mer, afin de se jeter dans l'Allemagne et dans les Gaules pour y faire de nouvelles levées, et recommencer une plus furieuse guerre. Étant parti du golfe de Pise, le vent et les vagues le jetèrent dans le port de Monaco, où commandait Marius Maturus, personnage fort affectionné au service de Vitellius, qui lui déconseilla le voyage des Gaules. Ne sachant que faire, et voyant toute l'Italie réduite en l'obéissance de Vespasien, il s'efforça de persuader à Maturus de s'accommoder au temps et à la fortune, et monta avec peu de suite sur un vaisseau, et pensant se sauver, fut derechef accueilli de la tempête, et jeté par les vents dans les îles Stoechades, et aussitôt arrêté par ceux que Valerius Paulinus partisan de Vespasien, avait envoyés pour se saisir de lui. Le bruit de son infortune acheva de ruiner les affaires de Vitellius, qu'on voyait destitué de bons capitaines : de sorte que les légions d'Espagne, de Germanie et de la Grande Bretagne, embrassèrent peu à peu le parti de Vespasien, qui fit marcher Mucian devant lui en Italie, afin de terminer cette guerre. Son passage en la Moesie vint bien à propos pour réprimer les daces, qui ayant occupé les deux côtés du Danube, se préparaient pour faire leurs affaires en Moesie durant l'absence de l'armée qui avait passé les Alpes. On eut dit que la bonne fortune du peuple romain l'avait amené d'orient pour pourvoir à ce malheur, tant il s'y trouva opportunément : il y laissa la sixième légion sous la charge de Fonteius Agrippa, pour brider les courses des daces et des Allemands. Il y laissa encore les reliques des légions de Vitellius qui s'étaient rendues aux vainqueurs, et qu'on avait dispersées par les provinces, de peur qu'elles ne se portassent à quelque nouveau mouvement. Vespasien étant demeuré en Égypte pour tenir la clef de l'Italie, reçut à même temps la nouvelle de la défaite d'Anicetus, qui avait soulevé le royaume de Pont contre lui, et eut encore avis de la victoire de Crémone, qui lui haussa tellement le courage, que sans différer davantage il se rendit à Alexandrie, résolu d'affamer Rome, et de la faire soulever contre Vitellius qui avait perdu la fleur de ses armées.

Outre cela il se délibéra de lui enlever l'Afrique, pour ôter par ce moyen toute commodité à l'Italie, et jeter la discorde et la disette parmi ses ennemis. Antonius ne se gouvernait pas si innocemment en sa charge : mais ayant mis la licence dans son armée, ruinait et ravageait toute l'Italie. Il lui venait du secours de toutes parts, une bonne partie de gens de mer de l'armée de Ravenne s'était mise sous les enseignes de ses légions, et les dalmates avaient rempli les vaisseaux d'où ils étaient sortis. Ayant passé à Vérone, et y ayant laissé les malades et les blessés, il marcha vers Fano, où les capitaines consultèrent avec lui de ce qu'ils avaient à faire, d'autant que les nouvelles leur étaient venues que Vitellius s'était saisi de l'Apennin, et qu'il sortait de Rome avec ses prétoriens pour faire quelque grand effet. D'ailleurs leur armée avait faute de vivres, à cause qu'ils étaient en une province pauvre et désolée par les guerres dont les soldats se plaignaient ouvertement, et avec démonstration de vouloir faire

quelque sédition. Leur résolution fut qu'ils enverraient la cavalerie devant reconnaître l'Umbrie, pour savoir s'il n'y avait point de passage libre par l'Apennin, et cependant qu'ils feraient venir le reste des troupes qui étaient demeurées à Vérone, et qu'ils occuperaient la mer et les passages du Pô, afin d'en tirer les vivres nécessaires pour entretenir l'armée. Quelques-uns des capitaines redoutant l'ambition d'Antonius, qui semblait aspirer à quelque chose de plus grand qu'à être général d'une armée, étaient d'avis qu'on tirât les affaires en longueur jusqu'à l'arrivée de Mucian, qui ayant une passion particulière de se trouver à la prise de Rome pour avoir la principale gloire de cette guerre, leur avait mandé qu'ils ménageassent cette affaire, sans se laisser emporter à la violence de leurs compagnons. Ceux-là écrivirent à Mucian des lettres pleines d'aigreur contre Antonius et contre Varus, et Mucian envoya leurs lettres à Vespasien, qui en conçut si mauvaise opinion d'Antonius, que depuis il n'estima plus ses services, mais l'eut en un extrême mépris. Antonius ayant découvert les mauvais offices que Mucian lui rendait auprès du nouveau prince, écrivit de superbes et arrogantes lettres à Vespasien, et lui reprocha ses services, etc.

Ces plaintes étant parvenues à la connaissance de Mucian, il vit bien qu'elles le regardaient particulièrement, et qu'Antonius était aigri contre lui ; ce qui fut cause que depuis ils ne se voulurent point de bien : mais firent tout ce qu'ils purent l'un contre l'autre pour s'entre ruiner. Reprenons Vitellius, après la défaite de Crémone, au lieu de remédier au mal, il s'efforçait de le pallier par une vaine dissimulation de ce qui s'était passé, et mêmes faisait cacher ceux qui en apportaient les nouvelles à Rome, et semait d'autres bruits et d'autres avis avantageux à son parti, dont tout le monde se moquait, d'autant que la vérité était assez connue. Les capitaines de Vespasien pour lui faire la honte toute entière, ayant pris ses espions, leur firent voir les forces de l'armée victorieuse, et puis les lui renvoyèrent pour lui en dire des nouvelles assurées : mais après s'être informé d'eux, il les faisait mourir, de peur qu'ils n'épandissent ces mauvais bruits dans le peuple. Un centenier nommé Julius Agrestis le voulant tirer de cette léthargie, lui demanda congé d'aller lui-même reconnaître l'armée des ennemis, pour voir ce qui s'était passé à Crémone. Le lui ayant accordé, il s'en alla droit à Antonius, lui déclara sa commission, et le pria de lui faire tout montrer, afin qu'il en pût parler comme un irréprochable témoin. Antonius le fit conduire sur les lieux, lui fit montrer le champ de bataille et les cendres de Crémone, lui fit voir les légions qui avaient été vaincues, et qui s'étaient jetées dans son parti, et le renvoya ainsi à son maître, pour l'assurer de toutes ces particularités. Vitellius ne lui voulant point ajouter de foi, mais lui reprochant qu'il s'était laissé corrompre aux ennemis qui lui faisaient dire ces mensonges ; Agrestis plein d'un grand courage, lui dit : **puis qu'il faut une plus puissante preuve pour te faire croire la vérité, et que d'ailleurs ma vie t'est dorénavant inutile, je t'en donnerai une qui sera sans reproche.** Ayant dit cela, il le quitta, et puis se fit mourir. D'autres disent que Vitellius l'avait fait massacrer, en vengeance de ce qu'il s'était montré si hardi et si constant à lui dire la vérité. Vitellius réveillé comme d'un profond sommeil, envoya Julius Priscus et Alphenus Varus avec quatorze compagnies de ses gardes, et avec toute la cavalerie se saisir de l'Apennin, et à même temps fit suivre les compagnies des autres légions, en tel nombre que si elles eussent eu un autre chef, elles pouvaient donner la bataille à ses ennemis, et disputer sa vie et son empire. Il laissa le reste des gens de guerre pour garder Rome sous la charge de son frère Lucius Vitellius. Quant à lui, il continua toujours en sa première façon de vivre, et ne

changea rien de ses débauches, parmi lesquelles il fit assembler le peuple, désigna des consuls pour beaucoup d'années, donna des charges et des immunités à toutes sortes de personnes, et fit toutes choses comme en pleine paix, à cause de quoi il s'immola à la risée et à la moqueries de tout le monde qui savait l'état de ses affaires. En fin vaincu par les prières et par les importunités de son armée, il partit de Rome, et se rendit à Mevanie où était son camp. Il fut suivi d'une grosse troupe de sénateurs, dont les uns l'accompagnaient par vanité, et les autres par crainte. Au reste il ne savait quelle résolution prendre, et de tous les conseils qu'on lui donnait, il choisissait toujours le pire. On prit à mauvais augure ce qui lui arriva en haranguant son armée : car il se présenta sur sa tête et sur toute l'assemblée une si prodigieuse multitude de sales et funestes oiseaux, que l'air en fut tout obscurci comme en pleine nuit. Outre cela il arriva encore un autre sinistre présage en la superstition des romains ; d'autant que voulant faire un sacrifice, le taureau destiné pour être immolé s'étant échappé, s'enfuit de l'autel, renversa tout l'appareil de la cérémonie, et fut assommé bien loin du lieu où l'on avait de coutume d'égorger les victimes. Mais le plus grand prodige était Vitellius même, qui ne sachant rien du métier de la guerre, était encore incapable de conseil. Il allait demandant à tout le monde, comme il fallait dresser l'armée et la mettre en bataille, quel ordre il fallait tenir pour attaquer l'ennemi, et ce qu'il fallait faire pour avancer ou pour reculer la guerre, montrant en son visage et en ses paroles une profonde crainte ; et puis comme exempt de tout souci, il allait se plonger dans ses débauches, où il se laissait tellement emporter aux excès, qu'on le voyait à toute heure troublé de vin. Parmi cela il commença à s'ennuyer d'être dans des tranchées, et ayant appris la révolte de l'armée de Moesie, se résolut de prendre le chemin de Rome ; de sorte que par une insigne imprudence, au lieu de faire marcher son armée durant qu'elle était fraîche, il prit la fleur des troupes et les ramena devers la ville. On croit que s'il eut passé l'Apennin, pour aller trouver l'ennemi qui était tout harassé, et en grande disette de vivres en une pauvre province, il eut aisément remporté la victoire, vu principalement qu'il avait en son armée comme la fleur et l'élite des meilleurs soldats de l'empire, qui étaient, pour le dire ainsi, obstinez en leur fidélité, et passionnés à sauver celui qui faisait tout ce qu'il pouvait pour se perdre. Sa lâcheté et son imprudence ruinèrent toutes ses affaires, considéré qu'il ne voulut pas suivre le conseil de ses capitaines, qui lui persuadaient de réunir toutes ses forces, et d'aller en personne combattre l'ennemi. Pour remédier à la révolte de Misène, où ceux qu'il avait envoyés afin d'apaiser le tumulte, l'avaient trahi, et avaient pris le parti de Vespasien, il dépêcha son frère Lucius Vitellius avec une partie des troupes, afin de soutenir le fait de cette guerre, avec l'assistance de ceux de Capoue qui étaient fidèles à son parti. Quant à lui il se repaissait de l'ardeur du peuple romain qu'il croyait affectionné à sa cause, parce qu'il ne faisait que demander des armes pour aller à la guerre. Il en fit enrôler un grand nombre, auxquels il donna le nom de légions, **se fiant à des gens dont la hardiesse n'allait pas plus avant que les paroles, qu'ils savaient mêmes changer selon les occasions.** Plusieurs lui offrirent de l'argent, particulièrement les chevaliers : mais quand il voulut le recueillir, leurs promesses se trouvèrent vaines ; mêmes les sénateurs qui avaient accoutumé de l'accompagner en foule, commencèrent peu à peu à se retirer, et entre autres les parents et les amis de Vespasien se sauvant de Rome, allèrent traverser l'Apennin pour se rendre en l'armée d'Antonius. Ils la trouvèrent comme elle passait les montagnes à travers les neiges, parmi les plus grandes rigueurs de l'hiver ; d'autant qu'Antonius ayant eu avis que l'armée de Vitellius était aux champs, voulait tenter la fortune de la bataille, afin de

remporter tout l'honneur de cette guerre. Comme il fut arrivé à Carsules, il fit camper l'armée pour attendre les légions qui le suivaient. L'assiette de Carsules semblait propre aux chefs pour y mettre le siège de guerre, d'autant que l'armée y était commodément logée, et qu'elle avait derrière elle un pays riche qui lui pouvait fournir toutes sortes de commodités, et puis ce n'était qu'à dix milles du logement de l'armée de Vitellius, dans laquelle ils espéraient qu'il se ferait quelque remuement à l'avantage de leur parti. Les soldats pleins d'ardeur et de bonne espérance, n'approuvèrent point ce séjour ; mais demandèrent que sans attendre leurs légions on les menât au combat, alléguant qu'ils étaient assez forts et assez puissants pour passer sur le ventre de l'armée de Vitellius, et pour aller mêmes le forcer dans la ville de Rome, s'il ne la voulait céder à un meilleur que lui. Antonius voyant bien où tendaient ces superbes discours des soldats, les assembla, et leur remontra [qu'ils ne devaient pas si fort mépriser l'armée des ennemis ; etc.](#)

Cette remontrance adoucit un peu l'esprit des gens de guerre, et peu de temps après leurs légions arrivèrent. L'armée de Vitellius en ayant avis, commença à branler et à se défier de la victoire, étant malheureuse en cela, qu'elle n'avait point de chef qui lui donnât courage par sa présence, ni qui pourvut aux nécessités des soldats, et à l'ordre qu'il fallait tenir pour combattre. On ne vit donc plus que tribuns, que centeniers et capitaines qui s'allaient rendre à Antonius, pour s'insinuer aux bonnes grâces du vainqueur. Il y en avait qui appréhendaient de changer aussi de parti, de peur qu'on ne leur imputât cela à perfidie : mais après que leurs chefs Priscus et Alphenus Varus eurent abandonné l'armée, et s'en furent retournés à Rome trouver Vitellius, et lui dire ce qui se passait, cette honte cessa, et personne ne craignit plus de s'en retirer. En ce même temps-là Fabius Valens qui avait été arrêté prisonnier sur la mer, fut décapité à Urbin, d'où on apporta sa tête à Antonius, qui la fit montrer aux soldats de Vitellius, afin de leur ôter l'opinion qu'ils avaient qu'il était passé en Allemagne pour leur amener un puissant secours. Cela les mit au désespoir, mais jeta en l'âme de ceux de Vespasien une pleine confiance de la victoire, d'autant qu'il ne restait plus nul bon capitaine à Vitellius, vu que Cecinna dès auparavant l'avait déjà abandonné. Les Vitelliens n'ayant donc plus de ressource, offrirent de se rendre à Antonius avec leurs enseignes. Ils se présentèrent en la plaine de Narny, où il avait rangé ses troupes en bataille pour les recevoir avec plus de pompe. Il parla à eux fort courtoisement, et en laissa une partie à Narny, et l'autre à Terano. Durant ces mêmes jours, Antonius et Varus écrivirent souvent à Vitellius, et ne cessèrent de lui offrir la vie et de grands biens, et mêmes une retraite au fond de la Campanie, au cas qu'il voulût poser les armes, et mettre sa personne, celle de sa femme, et celles de ses enfants en la puissance de Vespasien, qui lui promettait devoir humainement user de la victoire. Mucian auquel il se fiait davantage, lui écrivit sur le même sujet, à quoi il presta l'oreille, commença à traiter des conditions, et à parler du nombre des serviteurs qu'il aurait, et des marques d'honneur qu'on lui laisserait : de sorte que ce faible esprit eut aisément oublié qu'il avait été empereur, si les autres en eussent voulu perdre la mémoire.

Les premiers de Rome sollicitaient secrètement Flavius Sabinus leur gouverneur, de prendre part aux victoires et à la gloire des partisans de son frère, et l'assuraient de l'assistance des troupes qui étaient dans la ville, s'il voulait se déclarer leur chef : et pour l'encourager à cette entreprise, lui représentaient [que tout l'honneur de cette guerre demeurerait à celui qui assurerait la ville à son parti, et que quant à lui, ce lui serait chose glorieuse d'avoir baillé l'empire à son](#)

frère, comme réciproquement ce serait chose bien douce à son frère, de l'avoir pris de sa main, et de n'avoir plus cette obligation à un autre. Mais Sabinus ne pouvait se résoudre, se défiant de sa vieillesse, qui n'était pas propre pour un si grand dessein, et mêmes il y en avait qui le blâmaient comme jaloux de la gloire de son frère, d'autant qu'il était son aîné, et qu'en leur fortune particulière, il ne lui avait jamais rien voulu céder. Mais la vérité est que c'était un esprit paisible qui appréhendait de souiller ses mains du sang de ses citoyens, et qui pour cette occasion parlait souvent à Vitellius de la paix, et le conjurait d'entendre à quelque bon accord, pour détourner les malheurs que traîne une guerre civile. Et de fait ils en vinrent jusqu'à s'assembler dans le temple d'Apollon, où l'on crut qu'ils étaient demeurés en bons termes, et que Vitellius avait consenti à se dépouiller de l'empire, et à le céder à Vespasien, moyennant qu'on assurât sa vie, et qu'on lui donnât une retraite, et le moyen de vivre honorablement en personne privée. Et certes si Vitellius eut pu aussi aisément fléchir l'esprit de ses partisans, et particulièrement ceux des soldats, qu'il était préparé à renoncer à sa dignité, l'armée de Vespasien fut entrée dans Rome sans épandre une seule goutte de sang : mais ils ne voulaient entendre à aucune paix, alléguant qu'elle était pleine de honte et de danger : etc.

C'étaient les discours des amis de Vitellius, mais son esprit était tellement abattu du soin et de la pitié qu'il avait de sa femme et de ses enfants, qu'il voyait exposés aux outrages du vainqueur, que craignant de l'irriter, il ne pût se résoudre à embrasser un si généreux conseil. De sorte qu'ayant eu avis de la révolte des légions qui étaient à Narny, il sortit du palais en habit de deuil, ayant à l'entour de lui sa famille toute désolée, et un petit-fils porté en une litière comme à une pompe funèbre. Le peuple s'efforçant de le rassurer, lui fit mille acclamations durant que les soldats montraient un silence plein de menaces : et lors il ne se trouva personne si insensible aux accidents de cette vie qui ne fut touchée, et qui n'eut le cœur attendri d'un si misérable spectacle, de voir un empereur romain naguère seigneur de l'univers persécuté de la fortune, abandonner son trône et sortir de son empire à travers du peuple et de la ville. Jamais les romains n'avaient rien vu de si funeste : jamais ils n'avaient rien ouï de si lamentable. Vitellius accommodant son discours au temps et à sa misère, leur dit en peu de paroles, que pour le bien de la paix et pour l'amour de la république il céda sa dignité, qu'ils conservassent seulement sa mémoire, et qu'ils prissent pitié de son frère, de sa femme, et de l'âge innocent de ses enfants. Et en même temps, levant son petit fils entre ses bras, et le leur montrant, le recommanda tantôt aux uns, tantôt aux autres, sans leur pouvoir dire autre chose, à cause des larmes qui lui tombaient à gros flots des deux yeux. Après cela, tirant l'épée qu'il avait à son côté, il la voulut bailler au consul qui était là présent, comme renonçant à la puissance qu'il avait sur la vie et sur la mort des citoyens : mais le consul la refusa, et personne de ceux auxquels il la présenta encore, ne la voulut accepter.

Au contraire, les assistants se mirent à crier qu'il la gardât, et qu'ils la lui sauraient bien conserver. Tout cela ne pût encore le fléchir : au contraire, voyant leur opiniâtreté, il protesta de l'aller porter tout de ce pas dans le temple de Concorde. À quoi ils repartirent, qu'il était lui-même la Concorde, et ainsi rompirent son dessein : de sorte que retournant sur ses pas, il leur déclara que vaincu par tant de témoignages de leur affection, non seulement il retenait l'épée de justice, mais que même il recevait le nom de Concorde, pour être ajouté à ses autres titres. De là il se retira en la maison de son frère qui regardait sur la place, et puis se jeta dans le palais, ayant l'âme grandement troublée des divers

objets de sa misère qui se présentaient à ses yeux. Le bruit s'était répandu par toute la ville qu'il avait volontairement renoncé à l'empire, et mêmes Sabinus avait mandé aux capitaines, que pour cette considération ils arrêtaient la violence des soldats : de façon que comme si toute l'autorité de la république eut été mise dans le sein de Vespasien, les premiers du sénat, les chevaliers et les gardes de la ville s'allèrent rendre en la maison de son frère Sabinus. Ils n'y furent pas sitôt arrivés, qu'ils eurent avis de l'émotion du peuple, et des menaces des allemands qui voulaient maintenir Vitellius au prix de leurs vies. Sabinus en était venu trop avant pour s'en dédire, et ceux qui étaient à l'entour de lui, craignant d'être surpris, le contraignirent de prendre les armes pour aller combattre les Vitelliens. À peine fut-il sorti de la maison avec ceux qui l'assistaient, qu'ils rencontrèrent leurs ennemis qui leur firent une si furieuse charge, que le plus sûr pour lui et pour les autres, fut de se sauver dans le Capitole après avoir perdu beaucoup de leurs gens. Les Allemands les y poursuivirent, et les y allèrent assiéger, mais ils faisaient si mauvaise garde, que Sabinus eut non seulement la commodité d'y retirer la nuit ses enfants et son neveu Domitien, mais mêmes eut moyen d'envoyer à l'armée de son frère qui était aux environs de Rome, et d'avertir les chefs du danger auquel il se trouvait réduit. Le matin étant venu, devant qu'on en vint aux actes d'hostilité, il dépêcha Martial l'un des porte enseignes devers Vitellius, afin de se plaindre de lui, **que ce n'avait été qu'une image, ou plutôt une feinte qu'il avait fait de renoncer à l'empire, etc.** Sur ces plaintes, Vitellius tremblant de peur, s'efforça de se purger, et de jeter la faute de ce tumulte sur les soldats : qu'il protesta **ne pouvoir fléchir à nulle espèce d'accord, quelque remontrance qu'il leur fit, d'autant que leur ardeur était plus puissante que sa modestie.** Mêmes il conjura Martial de prendre un sentier dérobé pour s'en retourner au Capitole, de peur de tomber entre les mains des soldats, qui avaient en singulière horreur tous ceux qui se rendaient entremetteurs de la paix, montrant par là qu'il n'avait plus d'autorité ni de pouvoir de commander, de manière **qu'il n'était plus empereur, mais seulement l'objet et la cause de la guerre.** À peine Martial se fut-il retiré dans le Capitole, que les soldats se saisirent de la place, et des temples voisins d'icelle, et de là allèrent se loger auprès des premières portes du Capitole, et livrèrent un furieux assaut à ceux qui s'y étaient enfermés. Durant l'ardeur du combat, ils jetèrent force flambeaux les uns contre les autres, et ne sait-on si ce furent les assiégés, ou ceux qui les pressaient, qui mirent le feu dans une galerie contiguë au temple, mais tant y a qu'il y prit de sorte, que la flamme gagna les portes du temple, et leur donnait moyen d'y entrer, si Sabinus en ce désespoir n'eut pris les statues des dieux, et ne les eut roulées pour en faire comme un rempart contre la force. Mais en fin tous ses efforts furent vains, à cause de la violence des ennemis ; et même le feu passa si avant qu'il brûla tout le Capitole, qui fut un spectacle plein d'horreur et d'effroi aux romains, d'autant qu'ils voyaient périr par la fureur de leurs princes un lieu sacré, que ni les gaulois, ni le roi d'Étrurie, Porsena, leurs plus cruels ennemis, n'avaient jamais su détruire. Le feu causa bien plus de peur aux assiégés qu'à leurs ennemis. Les soldats de Vitellius ne manquaient ni de ruse, ni d'opiniâtreté, ni de courage, au lieu que les soldats de Sabinus étaient étonnés, et lui de son naturel assez nonchalant, et d'ailleurs travaillé de ce malheur qui lui ôtait le jugement, et l'empêchait de faire devoir de capitaine en cette extrémité. Parmi cet effroi les Vitelliens forcèrent la place, et mêlant le fer, le feu et le sang, firent un piteux carnage de tout ce qu'ils rencontrèrent. Il y eut quelques gens de guerre qui résistèrent avec un grand courage : mais les autres s'enfuirent, et les laissèrent en proie aux ennemis qui les taillèrent en pièces. Sabinus fut aussitôt saisi avec le consul Quintianus Atticus, qui en cette ombre

du consulat s'était montré passionné pour Vespasien, et du tout ennemi de Vitellius et de son parti. Les autres se sauvèrent comme ils purent, les uns s'étant déguisés des habits de leurs serviteurs, les autres s'étant faits emporter parmi les besognes qu'on tirait du Capitole, et les autres s'étant jetés entre les bras de leurs amis.

Domitien se sauva dans la maison du garde du temple, où il fut longtemps caché, et puis par l'industrie d'un sien affranchi, en sortit parmi la procession des prêtres d'Isis, dont il prit un habit afin de n'être pas connu, et de là se retira en la maison d'un des clients de son père, qui s'estima heureux de lui pouvoir rendre un si signalé service en cette nécessité. Depuis en mémoire de cela, il fit abattre la maison du garde du temple, y bâtit une petite chapelle avec cette inscription, à [Jupiter sauveur](#) ; et y fit attacher une table de marbre où était gravée toute l'histoire de la fortune qu'il avait courue, et du danger où il s'était trouvé, mais comme il fut parvenu à l'empire, il la fit encore abattre, et y fit bâtir un magnifique temple avec ce titre, à [Jupiter gardien](#), et se fit mettre entre les bras de l'image de Jupiter. On mena Sabinus et le consul Atticus chargés de chaînes devant Vitellius, qui leur fit bon visage et un accueil assez doux, dont ceux qui les avaient pris s'indignèrent de sorte, qu'il se fit une clameur du peuple demandant qu'on fit mourir Sabinus. Vitellius fit ce qu'il pût pour les divertir de cette cruauté ; mais ils le prirent et le massacrèrent en dépit de lui, et après avoir coupé la tête, en jetèrent le corps dans les gémonies. Ils voulaient aussi faire mourir le consul Atticus, mais les prières de Vitellius furent assez puissantes pour lui sauver la vie, en récompense de ce qu'il s'était accusé lui-même d'avoir mis le feu dans le Capitole, et par ce mensonge en avait déchargé les Vitelliens, qui appréhendaient ce reproche, d'autant qu'on les eut rendus odieux au peuple romain. Durant ces massacres L Vitellius surprit Terracine, et tailla en pièces tout ce qui fit résistance, et de ceux qui s'enfuirent, un grand nombre se voulant sauver sur les navires, se précipita, et se perdit dans la mer. Cette surprise fut d'autant plus remarquable, qu'il y avait dans la place un assez grand nombre de gladiateurs, de gens de rame, et d'autres soldats qui s'étaient depuis peu révoltés contre Vitellius, auquel aussi pour cette occasion son frère envoya le laurier de sa victoire comme d'un exploit signalé. L'armée de Vespasien partie de Narny pour marcher vers Rome, par un insigne malheur s'était arrêtée à Otricoli pour y faire les saturnales, et pour y attendre Mucian, ou plutôt pour donner temps au peuple romain de se reconnaître, et de se déclarer contre Vitellius : mais ce retardement pensa ruiner leurs affaires, d'autant que le désastre de Sabinus arriva en ces entrefaites, pour n'avoir pas été secouru à temps par Cerealis, qu'Antonius avait envoyé devant avec mille chevaux pour se jeter dans la ville. Le bruit du siège du Capitole les fit en fin tous avancer, mais comme Antonius approcha de Rome, il apprit la triste nouvelle de l'embrassement du temple, et la mort de Sabinus, et eut avis par même moyen que toute la ville était pleine de frayeur et de deuil, mais que la populace et les affranchis prenaient les armes pour Vitellius.

Déjà la cavalerie qu'il avait envoyée sous la conduite de Cerealis, avait été auprès des remparts, où les soldats de Vitellius firent un grand devoir de bien combattre. Cette petite défaite avait enflé le courage au peuple romain, qui plein de ce vent s'en alla par le commandement de Vitellius prendre garde aux murailles et aux portes de la ville. Au reste Vitellius ne se sentant pas assez puissant pour dissiper le grand courage dont il était menacé, s'en alla au sénat, et fit résoudre qu'on enverrait des ambassadeurs pour persuader aux ennemis au nom de la république, qu'ils voulussent entendre à une bonne paix. Ceux de ces

ambassadeurs qui tombèrent entre les mains des gens de Cerealis, qui ne demandaient que la guerre, coururent fortune de la vie, et furent indignement traités, sans que les soldats respectassent leur dignité, **qui eut été vénérable mêmes entre des barbares** : ceux qui allèrent trouver Antonius firent un plus heureux voyage, et furent mieux reçus. Il alla au devant des vierges vestales, qui lui apportaient des lettres de Vitellius, par lesquelles il ne demandait qu'un jour de trêve, afin d'aviser plus mûrement aux conditions de la paix et à la sûreté de la ville. La réponse d'Antonius fut, que la mort de Sabinus, et l'embrasement du Capitole, avaient rompu toutes sortes de traités, et qu'il n'y aurait jamais de paix que la vengeance n'en fut faite. Et toutefois il fit ce qu'il pût pour empêcher les soldats d'entrer ce jour-là dans Rome, d'autant qu'il les voyait cruellement animés, et qu'il craignait qu'en cette fureur ils ne fissent toutes espèces d'outrage au peuple, au sénat et aux temples. Mais les soldats étaient incapables de remise. Il les fallut donc diviser en trois troupes, pour entrer par trois endroits dans la ville. Par tout ils trouvèrent de la résistance, d'autant que les Vitelliens s'étaient aussi partagés en trois gros. La victoire favorisa par tout l'armée de Vespasien conduite par de bons chefs, de manière qu'il n'y avait plus que le champ où étaient les meilleurs soldats à gagner. Ce fut le fort du combat, d'autant que les Vitelliens le défendaient comme un dernier retranchement, après lequel il ne restait plus nulle sorte d'espérance, et que les vainqueurs se figurant que de la prise dépendait la gloire et le triomphe de leur armée, employèrent toute leur vaillance pour le forcer, criants hautement les uns aux autres, **qu'ils avaient rendu la ville au sénat et au peuple romain, et les temples aux dieux pour y habiter : mais que quant à eux ils ne pouvaient honorablement loger que dans le camp et dans les tranchées, qui étaient le département et le quartier des soldats. Partant qu'il s'en fallait rendre maîtres, ou passer toute la nuit sous le fait des armes.** Avec ce grand courage ils donnèrent dans les portes, et les ayant enfoncées trouvèrent un gros des meilleurs soldats du monde, qui aimèrent mieux mourir honorablement que d'abandonner Vitellius. Et mêmes ils eurent ce soin de vouloir mourir le visage tourné devers les ennemis. Vitellius voyant la ville prise, sortit du palais par une fausse porte, pensant se sauver en la maison de sa soeur au mont Aventin, et de là se retirer à Terracine où était son frère avec les reliques de son naufrage ; mais à même temps changeant d'avis, il voulut s'entrer dans le palais qu'il trouva abandonné de tout le monde qui fuyait son malheur.

Cette solitude l'étonna, et voyant que c'était un signe que tout était perdu, se pensa cacher ; mais comme il se voulait couler dans un lieu obscur, le tribun Julius Placidus le saisit, et le tira dehors pour le mener en monstre par la ville. Les soldats lui mirent aussitôt une corde au col, et lui lièrent les mains derrière le dos comme à un misérable criminel : et de cette sorte le traînèrent par les rues de Rome, sans que personne eut pitié de son désastre, d'autant qu'il mourait si lâchement. Il y en eut qui lui arrachèrent la barbe, d'autres qui lui donnèrent des soufflets, d'autres qui lui firent d'autres indignités, lui reprochant son ventre et son visage avec toutes ses débauches. Et d'autant que plein de honte et de confusion il baissait les yeux contre terre, ils lui mirent des poignards sous le menton, afin de le lui lever : tellement que tout le monde pouvait le contempler et l'outrager à son aise. En fin après toutes ces persécutions ils le firent passer auprès de la tribune, où Galba avait été massacré, et de là le traînèrent aux gémonies, où le corps de Sabinus avait été jeté, et là le massacrèrent aux yeux du peuple, qui commençait à le maudire en sa mauvaise fortune, avec autant d'ardeur qu'il en avait montré à le flatter en ses prospérités. Non content de

toutes ces indignités, ils jetèrent son corps dans le Tibre, sans aucun respect de ce qu'il avait été. Il lui échappa une parole généreuse au milieu de sa misère : car un tribun lui disant mille injures, et lui faisant mille reproches, il lui repartit courageusement, **cependant j'ai été ton empereur**. Vitellius ayant été donc ainsi massacré, la guerre se trouva à la vérité achevée, mais il n'y avait encore nulle image de paix dans la ville. Les victorieux allaient par les rues encore couverts de leurs armes, et poursuivaient les pauvres vaincus avec une rage si désespérée, qu'elle les rendait redoutables à tout le peuple romain. Les rues étaient pleines de meurtre, les places et les temples étaient tous souillés de carnage et de sang ; et les soldats sans miséricorde et sans discrétion, les tuaient par tout où ils les trouvaient ; mêmes sous prétexte de les chercher, ils fouillaient les maisons des riches, et y commettaient mille rapines et mille cruautés ; tellement que ce n'étaient que cris, que gémissements, que plaintes, et une si misérable face de ville, que l'on commençait déjà à regretter les soldats d'Othon et de Vitellius, en qui on avait éprouvé plus de modestie, qu'en ceux qui faisaient sentir de si cruels effets de leur victoire. Les chefs qui avaient eu assez d'autorité pour les pousser à la guerre, n'en avaient pas assez pour les gouverner parmi la paix. Et puis ils s'abandonnaient eux-mêmes à toutes sortes de violences et de rapines. Domitien avait pris le titre de César, mais il ne se souciait ni de sa dignité ni des affaires, et ne se faisait connaître fils de l'empereur, que par la licence de ses paillardises et de ses adultères. Arius Varus avait été investi de la préture : Antonius avait toute la puissance dont il abusait insolemment, jusqu'à se saisir de la famille, des meubles et de l'argent du prince, comme si c'eût été la proie et le butin de Crémone. Le peuple ne laissait pas de se montrer aussi passionné à la ruine entière du parti de Vitellius, qu'il s'était montré auparavant ardent à le maintenir. Il se mit à crier qu'il fallait éteindre les reliques de la guerre, et aller tailler en pièces L Vitellius qui revenait de Terracine avec beaucoup de troupes, en intention de secourir son frère, duquel il ne savait pas encore le malheur. On dépêcha donc la cavalerie pour l'aller défaire, mais il n'eut pas le courage de combattre. À la première sommation il se rendit honteusement aux vainqueurs, et commanda à ses soldats de quitter les armes : ce qu'ils firent avec plus de dépit que de crainte. On les amena à Rome au milieu des légions armées qui les environnaient des deux côtés des rues. On ne voyait rien en leur visage qui sentit une bassesse de courage, ou qui eut apparence de personnes suppliantes : au contraire ils montraient une merveilleuse audace, et demeuraient constants et immobiles parmi les outrages que la populace leur faisait, de façon qu'au milieu de leur infortune, ils conservèrent la réputation qu'ils avaient acquise de gens déterminés. Après cela on fit mourir L Vitellius, nonobstant les belles promesses dont on l'avait amusé. On dépêcha aussitôt Lucius Bassus avec de la cavalerie, pour aller donner ordre aux affaires de Campanie, plus travaillée de séditions domestiques, que portée à remuer contre Vespasien. La présence des soldats apaisa leurs différends, mais n'adoucit pas leurs peines, vu les grandes ruines qu'ils firent, principalement à Capoue, où ils désolèrent les plus illustres familles, et puis on y mit la troisième légion en garnison pour passer l'hiver. Ils firent attacher en croix l'esclave de Verginius Capito, qui avait trahi Terracine, mais ils n'apportèrent nul soulagement aux pauvres habitants qui avaient été ruinez à la prise de leur ville.

Durant tout cela, le sénat plein de bonne espérance décerna à Vespasien tous les honneurs qu'on avait de coutume de faire aux empereurs : le déclara consul avec son fils Titus, et pria Domitien de prendre la préture, et l'autorité consulaire en

l'absence de son père et de son frère. Mucian par une vanité insupportable, avait écrit d'arrogantes lettres au sénat, par lesquelles au grand opprobre de la république et du prince, il se vantait **d'avoir donné l'empire à Vespasien**. Ces lettres furent assez mal interprétées, mais le sénat prostitué aux flatteries, ne laissa pas de lui donner de grandes louanges, et de l'honorer des ornements triomphaux, comme s'il eut terminé une guerre civile. Les autres chefs furent aussi honorés selon leurs qualités. Puis après on pensa à rebâtir le Capitole. Cependant il y avait de si grandes divisions à Rome, et particulièrement entre les sénateurs, que ce n'étaient ordinairement que disputes et contentions dans leurs assemblées. Helidius Priscus imitateur de la constance et de la liberté de son beau-père Thraseas, combattait les flatteries, et ne voulait rien proposer en faveur de Vespasien, qui ne fut digne d'un bon et juste prince : mais les autres ne gardaient nulle modération aux honneurs qu'ils lui déferaient pour s'avancer en ses bonnes grâces, à cause de quoi ils s'efforcèrent mêmes de rendre Helidius Priscus suspect aux amis de Vespasien, comme s'il eut été ennemi de sa gloire. Le premier combat qu'il eut, fut sur la nomination des ambassadeurs que le sénat désirait envoyer à Vespasien, d'autant que quelques-uns voulaient qu'on les tirât au sort selon les anciennes formes : mais lui se figurant que les urnes ne mettaient point de différences entre les bons et les mauvais, et que le sort pouvait arriver aux plus méchants, soutenait que pour l'honneur du sénat, il les fallait choisir, et prendre les plus gens de bien, afin qu'à ce premier abord ils donnassent de bonnes impressions au prince ; et parce qu'entre ceux qui contestaient pour les urnes et pour le sort, il y avait un Marcellus qui avait été le principal accusateur de Thraseas sous la tyrannie de Néron, il se prit nommément à celui-là, et remontra à la compagnie, **qu'encore qu'on ne le punit pas des crimes qu'il avait commis sous un malheureux règne, dont on avait éteint les recherches, ce n'était pas à dire qu'il dut être employé, ni qu'il dut se montrer auprès d'un prince qui n'avait rien de commun avec les tyrans qu'il avait servis**. Et ajouta, **qu'il était raisonnable qu'il se contentât de la vogue qu'il avait eue sous Néron, et de l'avoir poussé à ruiner les plus innocentes familles de Rome : mais qu'il devait laisser gouverner Vespasien à de plus gens de bien que lui**.

Marcellus qui avait ses partisans dans le sénat, et qui ne manquait point d'éloquence, se leva pour se purger, et pour défendre le sort et les urnes dont il contestait ; et remontra, **que le consul avait ordonné qu'on tirerait au sort le nom des ambassadeurs ; etc**. Cette dispute s'étant échauffée, les voix se trouvèrent mi-parties. En fin il fut jugé que l'on demeurerait encore pour ce coup dans les anciennes formes. Depuis, Priscus eut une autre prise contre le consul, qui voulait qu'on remit au prince le soin de pourvoir au trésor de la république : et lui au contraire, insistait que la commission en fut baillée au sénat. Outre cela les aigreurs continuaient entre les successeurs de ceux qui avaient été opprimés sous la tyrannie des empereurs passés, et ceux qui avaient été cause de leur ruine : de façon que tout était plein de dissensions particulières et publiques. La ville étant donc en ce misérable état, auquel les partis demeuraient envenimés l'un contre l'autre, **les vaincus étaient pleins de douleur, les vainqueurs n'avaient nulle autorité, les lois étaient bannies, et le prince était absent**. Mucian y arrivant tira à lui toute la puissance, prit tout le maniement des affaires, et en recula Antonius et Varus, contre lesquels il ne sut si bien couvrir sa haine, que tout le monde ne s'aperçut du mal qu'il leur voulait. Jamais on ne vit rien de si superbe ni de si insolent que lui, et quoi qu'il s'abstint du titre de prince, il en avait toute la pompe et la suite, et l'on ne faisait la cour qu'à lui seulement. Il se rendit

formidable par la mort de Calpurnius Galerianus fils de Calpurnius Pison, qu'il fit arrêter dans la ville, et puis mener à quarante milles, où on lui fit ouvrir les veines, et verser son âme avec son sang. Il n'était convaincu d'aucun attentat, mais l'affection du peuple le ruina, d'autant qu'étant issu d'une illustre maison, et d'ailleurs étant extrêmement agréable de sa personne, il y en avait qui le jugeaient digne de l'empire. Ce que Mucian fit de plus juste, fut de faire crucifier l'affranchi Asiaticus, qui avait si insolemment abusé de sa puissance sous le règne passé. En ce temps-là les nouvelles de la révolte des Gaules et de la Germanie furent portées à Rome, dont peu de gens se soucièrent, encore qu'on eut avis que les armées avaient été défaites ; que les légions avaient été forcées dans leurs retranchements, qu'on en avait taillé une grande partie en pièces, et que le reste par une insigne lâcheté, et avec un grand opprobre du nom romain, foulant aux pieds les aigles et les enseignes romaines, avait prêté le serment au nom des étrangers : mais l'image des misères que chacun voyait devant ses yeux, les rendait insensibles à ce qui se faisait dans les provinces éloignées. Un Civilis, qui sous le règne de Néron, accusé d'avoir conspiré contre l'empire, avait été envoyé prisonnier à Rome, et qui depuis ayant été renvoyé absous par Balga, avait couru fortune de la vie sous Vitellius, indigné de ces affronts, voyant les divisions civiles des romains, se résolut de s'en venger : et couvrant son dessein, fit démonstration de prendre le parti de Vespasien, puis attendant l'évènement des affaires, se prépara à une plus grande guerre, disposant les esprits des hollandais, parmi lesquels il avait toute sorte de crédit, comme issu d'une des plus grandes familles du pays, à un soulèvement, dont la violence des ministres de Vitellius qui étaient en la province pour y lever des troupes, lui apprêtèrent l'occasion. Car faisant ces levées, au lieu de prendre les jeunes gens qui étaient en âge de porter les armes, ils enrôlaient les vieillards, et puis tiraient de l'argent d'eux pour les dispenser de la guerre, et s'il y avait quelque beau jeune homme, ils en abusaient misérablement : tellement qu'ils se rendirent insupportables, et leur maître odieux à toute la province. Civilis se servant de cette occasion, attira les plus séditionnaires à son parti pour empêcher cette levée, et les ayant appelés dans un bois, les traita magnifiquement, et comme il les vit échauffés de vin, leur remontra avec beaucoup d'aigreur contre les romains, [qu'on ne les traitait plus comme des alliés, mais comme des esclaves ; etc.](#)

Cette harangue fut reçue avec un grand applaudissement par tous les assistants, de sorte qu'ils envoyèrent incontinent solliciter leurs voisins d'entrer en cette guerre, et on fut tout ébahi qu'on vit aux champs une puissante armée qui s'alla jeter dans les garnisons des romains, et saccager tout ce qu'elle rencontra : de manière qu'ils furent contraints d'abandonner et de ruiner eux-mêmes les forts qu'ils avaient bâtis, parce qu'ils ne pouvaient les défendre contre les barbares. Civilis feignant d'être fidèle aux romains, blâma les capitaines d'avoir si lâchement quitté leurs retranchements, mais [se déclara bientôt chef des rebelles, et attira à son parti tous ceux de sa nation, qui étaient dans l'armée romaine qu'ils trahirent lâchement.](#) Ensuite de cela il défit Aquilius qui la conduisait, et poussa si avant sa victoire, qu'il gagna tous les vaisseaux que les romains tenaient sur cette mer, dans lesquels il trouva une grande quantité d'armes, dont il arma ses soldats, et emplit de cette façon toutes les Gaules du bruit de sa valeur, jusqu'à se faire appeler [l'auteur de la liberté de ces provinces.](#) Enflé de ce succès il écrivit par tout, [qu'on prit les armes pour secouer le joug de ces cruels maîtres ; etc.](#) Ces persuasions de Civilis firent une partie de l'effet qu'il désirait dans les Gaules et dans la Germanie. Hordeonius Flaccus qui commandait aux légions romaines, croyant du commencement que Civilis eut armé en faveur de

Vespasien, duquel il désirait en son âme l'avancement, encore que l'armée fut à la dévotion de Vitellius, avait dissimulé son soulèvement ; mais voyant qu'il en voulait au nom romain, et qu'il avait chassé toutes les garnisons de son île, envoya contre lui Lupercus avec de grandes forces : mais Civilis le prévenant, lui alla donner la bataille, et ayant pratiqué les hollandais qui étaient encore avec lui, emporta sur les romains une glorieuse victoire, les ayant menez battant jusque dans leurs tranchées. À même temps il écrivit aux hollandais, et aux autres Allemands qui marchaient devers Rome pour aller servir Vitellius, rompit leur voyage, les rangea à son parti, et pour y attirer les autres, presta le serment, et le fit prêter à toute son armée au nom de Vespasien, et de ce pas s'en alla pour forcer le vieux fort des romains, mal pourvu par la nonchalance des chefs.

L'armée qui était sous la conduite de Flaccus, frémit d'horreur oyant cette nouvelle, et l'accusa d'intelligence avec Civilis en faveur de Vespasien. Il se purgea au mieux qu'il pût, et cependant envoya Didius Vocula l'un des colonels des légions, avec l'élite de l'armée pour lever ce siège. Peu de temps après par la fureur des soldats mutinés contre lui, il fut contraint de résigner toute sa puissance à ce Vocula, et à Herennius Gallus, que les soldats demandèrent instamment pour leur chef, ne pouvant plus souffrir qu'un homme si âgé et si maladif leur commandât. Ces deux nouveaux chefs n'osèrent marcher contre Civilis, mais se contentèrent de se fortifier, et d'épier les occasions de le distraire par leurs courses. Un jour Herennius étant demeuré avec une partie des forces, durant que Vocula pour donner curée aux soldats, allait courir les terres de ceux qui avaient secoué le joug des romains, il arriva que les Allemands qui étaient à l'autre rive, voyant un navire chargé de munitions arrêté dans la vase du gué, se mirent en devoir de le tirer à eux : Herennius ne pouvant souffrir cette hardiesse, y envoya une troupe de ses meilleurs soldats. Les Allemands accoururent au secours de leurs gens : Herennius renforça les siens et en vinrent à un juste combat ; mais les Allemands après un grand carnage des romains entraînèrent le vaisseau, et s'en retournèrent victorieux en leurs logements. Les soldats de Herennius enragez de cet affront, se saisirent de lui, lui déchirèrent ses habits, le chargèrent de chaînes, l'outragèrent à coups de fouets, et lui firent mille autres indignités, l'appelant traître et partisan de Vespasien. Après cela à force de tourments ils lui firent confesser que leur général Flaccus était de l'intelligence. Vocula étant de retour, lui ôta les chaînes, blâma l'armée de cette violence, et en fit punir de mort les auteurs. Les armes de Vespasien n'étaient pas encore alors en leur grande réputation ; mais Antonius ayant gagné la bataille de Crémone, tout le monde commença à les redouter. Flaccus secondé des autres chefs, s'efforça sur cette nouvelle d'attirer l'armée à son parti. Les capitaines y étaient tous disposez, mais les soldats ne le faisaient qu'à regret. Cependant Vocula se résolut d'aller charger Civilis, qui avait assez mal fait ses affaires au siège du vieux fort. D'abord Civilis le défit, et tailla en pièces une partie de ses troupes ; mais ses gens reprenant courage par l'arrivée d'une nouvelle légion qui surprit les ennemis par derrière, il emporta en fin la victoire, et tua à Civilis ses meilleurs hommes, et de là alla planter ses enseignes vis à vis des siennes. Civilis à son retour avait pensé surprendre ses troupes, leur ayant presque fait croire qu'il avait défait leurs compagnons. Ils ne furent pas longtemps en présence sans venir à la bataille, que Vocula gagna, mais il ne sut pas bien user de la victoire, ayant donné loisir à Civilis de rallier ses forces, et de lui aller mêmes enlever le logement de Gelomba, où il s'était auparavant retranché avec Herennius. Cependant la division ruina l'armée des romains,

d'autant que les soldats se repentants d'avoir prêté le serment à Vespasien à la sollicitation de Flaccus, se vengèrent sur lui, et le tuèrent au milieu de son camp, et en eussent fait autant à Vocula, s'il ne se fut sauvé déguisé de l'habit d'un soldat. En ces entrefaites une partie de la Germanie se déclara pour Civilis, et les Gaules firent mine d'incliner à son parti. Pour comble d'opprobre et de honte pour les romains, leurs légions renonçant à leur fidélité, après avoir tué Vocula passèrent dans cette armée étrangère, et oubliant leur ancien serment, en prêtèrent un nouveau, et jurèrent au nom de l'empire des Gaules. Il y eut encore un Sabinus qui se vantant d'être descendu de Jules César, qui avait été amoureux de son aïeule, lors qu'il fit la guerre dans les Gaules amassa force troupes, et eut bien l'audace de se faire nommer empereur ; mais ayant attaqué les bourguignons, il trouva une telle résistance, qu'après avoir été défait et s'étant retiré dans un village, il mit le feu dedans, fit croire qu'il s'y était brûlé avec ses compagnons, et néanmoins se retira dans une caverne, où il demeura caché durant neuf ans entiers avec sa femme, et quelques uns de ses plus confidents amis, et en fin en fut retiré et mené à Rome, où Vespasien le fit punir de son insolence. Toutes ces nouvelles étant portées à Rome n'émurent guère les autres ; mais Mucian crut qu'il y allait du salut de l'empire, et partant qu'il fallait promptement remédier à ce malheur. Un peu auparavant il avait fait tuer en Afrique le proconsul Pison ; qu'on disait avoir quelque dessein de remuer en cette province, peu affectionnée à Vespasien. Craignant donc que la rébellion ne jetât de plus longues racines, il se résolut aussi de marcher en personne contre les Allemands, et mêmes d'y mener le jeune Domitien, qui de son côté désirait ardemment de se voir dans une armée pour se faire connaître aux soldats. Mais auparavant Mucian voulut donner ordre aux affaires de la ville, qu'il avait trouvées en un misérable et dangereux état.

Vespasien et Titus, quoi qu'absents, avaient été déclarés consuls pour la seconde fois, et Domitien avait été créé prêteur en la place de Frontin. Son nom était inséré dans les lettres et dans les édits, toutefois Mucian avait la principale puissance, et se servait même de l'anneau et du cachet de Vespasien, qui pour un témoignage de plus grande confiance le lui avait consigné à son départ de Syrie. Il appréhendait Antonius et Varus, qui avaient un grand crédit parmi les légions, et pour s'ôter cette épine de l'âme, voyant qu'il ne les pouvait opprimer ouvertement, il se mit à les flatter, et particulièrement Antonius, auquel il proposa le gouvernement d'Espagne, et donna outre cela plusieurs charges à ses amis. Ayant rempli ce vain esprit de grandes espérances, il commença à affaiblir son crédit, en envoyant la septième légion qu'il aimait uniquement, passer l'hiver en une garnison. Il renvoya encore en Syrie la troisième légion qui était à la dévotion de Varus. Après cela se voyant un peu plus assuré, il pourvut aux autres affaires de la ville, et souffrit qu'on recherchât les calomniateurs qui avaient opprimé les innocents sous les tyrannies passées. De sorte que Musonius Rufus poursuivit si chaudement P. Celer, qui faisant profession d'une sévère philosophie n'avait point fait de conscience de trahir son ami et son disciple Bareas Soranus, qu'il le fit publiquement exécuter. Mucian voyant que ceste recherche passait trop avant, et qu'elle rallumait les anciennes discordes, alla au sénat, pria ceux qui avaient de ces sortes d'actions, de modérer leur courroux, et parla en faveur de ceux qui étaient recherchés. Toutefois afin qu'il ne semblât pas qu'il approuvât tout ce qui avait été fait sous le règne de Néron, il montra une grande sévérité à l'endroit de plusieurs, qui ayant été bannis pour leurs crimes, étaient revenus à Rome durant les mouvements. Entre les autres il renvoya Octavius Sagitta, et Antistius Sesianus dans les mêmes îles où ils

avaient été relégués. Durant ceste police les prétoriens que Vitellius avait dégradés, et qui depuis avaient si vaillamment combattu pour Vespasien, pensèrent faire une grande sédition, sur ce qu'on ne les avait pas remis à la garde du prince, et qu'on ne leur avait pas tenu ce qu'on leur avait promis durant la guerre.

Mucian pour les apaiser, leur offrit des champs et des colonies, mais cela ne les contenta pas ; de sorte qu'ils s'en allèrent en grosse troupe trouver Domitien, et bon gré malgré arrachèrent de lui ce qu'ils demandaient. On en licencia quelques-uns des plus séditieux pour étouffer tous ces tumultes. On fit aussi grâce à ceux du parti de Vitellius qui s'étaient rendus, et furent remis à la solde du prince parmi les autres légions. À même temps on fit au frère de Vespasien Sabinus d'honorables obsèques, qui furent comme une image de la vanité du monde, où l'on vit les infortunes mêlées avec les plus grandes prospérités. Car d'un autre côté Vespasien était au milieu de la gloire, et jouissait comme d'un plein triomphe que les siens lui avaient acquis à la bataille de Crémone. Le roi des Parthes, Vologèse, lui avait envoyé offrir 40 mille chevaux pour cette guerre : ses ambassadeurs étaient arrivés au temps qu'il venait de recevoir la nouvelle de cette défaite, et de la mort de Vitellius. Ce lui fut bien de la gloire de se voir recherché d'un si grand prince, et de se pouvoir passer de son assistance. Il remercia donc Vologèse, et l'exhorta d'écrire au sénat, l'assurant que la paix était faite. Cependant il amassa les plus légers vaisseaux qu'il pût trouver, et les fit charger de grains pour fournir la ville, qui était en telle nécessité, que quand ils arrivèrent il n'y avait plus de bled dans les greniers que pour dix jours seulement. En ce temps-là on se mit à rebâtir le Capitole, dont Vespasien avait donné la charge à Vestinus, l'un des plus célèbres personnages de Rome. On y observa toutes les cérémonies, toute la pompe, et en somme toute la superstition qui avait cours parmi ces païens. Durant toutes ces occupations Mucian avait dépêché Cerealis vaillant capitaine avec quatre légions pour aller commencer la guerre aux Allemands, résolu de suivre bientôt après avec Domitien, et de faire un dernier effort pour dompter ceste belliqueuse nation. Cerealis avait trouvé la révolte encore plus grande qu'on ne la lui avait dépeinte à Rome, d'autant que Classicus et Tutor qui commandaient aux troupes gauloises et allemandes, qui étaient en l'armée romaine, après avoir fait massacrer Vocula leur général, s'étaient jetés dans la faction de Civilis, et avaient fait de grands ravages sur toutes les terres des alliés de l'empire, et mêmes avaient réduit ceux de Cologne à une extrême misère, les ayant assiégés dans leur ville, et les ayant contraints de manger leurs chevaux, et de se nourrir des herbes et des plantes qui croissaient entre les masures, et puis après leur composition, avaient taillé en pièces ceux qui se retiraient sur leur foi. Mêmes il s'était trouvé parmi les gaulois un Julianus Valentinus vrai flambeau de ceste guerre, qui par ses séditieuses harangues s'était efforcé de faire soulever toutes ces grandes provinces, et qui voyant que les plus gens de bien, appréhendant l'armée qui venait d'Italie, ne voulaient point s'embarquer en ce mouvement, avait fait résoudre ceux de Trèves à prendre les armes en faveur des rebelles. Cerealis ayant donc trouvé les choses en cet état, fit avancer les légions que Mucian lui avait données, dont Tutor ayant défait la première troupe, fut en fin vaincu par Sextilius, et tous les siens taillés en pièces. Depuis il se rallia avec Valentinus, et s'allèrent fortifier dans un bourg environné d'un côté de la Moselle, et de l'autre des montagnes. Cerealis les força là dedans, et prit ce Valentinus prisonnier après avoir fait passer par le fil de l'épée la plus grande partie de ses soldats.

Après cette victoire, les légions animées contre la ville de Trèves, demandaient qu'on l'allât saccager en vengeance des maux qu'elle avait fait souffrir aux romains, des dépouilles desquels elle était toute pleine. Toutefois Cerealis craignant d'être blâmé de cruauté, s'il abandonnait une si grande ville à la licence des soldats, apaisa leur colère, et se contentant de faire venir les principaux de la province, leur montra le danger où ils se précipitaient en prenant les armes contre les romains, et fit en sorte qu'ils rentrèrent en leur devoir. Cependant Civilis et Tutor ayant uni leurs forces, pensèrent surprendre et défaire son armée une nuit qu'il était allé coucher hors de son camp : car ils forcèrent les tranchées et le logement des légions, et donnèrent la chasse à la cavalerie, tellement que Cerealis retournant dans son camp vit toute son armée presque défaite. Ce grand courage sans s'étonner au milieu du péril, et sans être autrement couvert, alla se jettera au travers des combattants, arrêta les siens qui fuyaient, encouragea les plus vaillants, et par une heureuse témérité regagna tout ce que les ennemis avaient pris, ôta la victoire à Civilis, et rentra triomphant dans son camp, où ayant blâmé la lâcheté de ceux qui avaient fui, il fit marcher toute son armée contre les ennemis, et les poursuivit avec les siens si courageusement, qu'ils ne purent résister à ces foudres de guerre, qui leur semblèrent avoir quelque chose par dessus l'ordinaire des hommes, tant ils firent paraître de vaillance en ce combat. Cerealis poursuivit sa victoire, et alla le même jour forcer le camp des ennemis, et en ruiner les défenses. En suite de cela, il réprima tellement les courses de Civilis et de ses partisans, et dompta si bien les villes rebelles, qu'on tint cette guerre toute achevée par son industrie et par sa vaillance. Mucian qui comme nous avons dit, était résolu de le suivre, et de le soutenir avec une plus puissante armée, ne voulut point sortir de Rome qu'il n'eut fait mourir le fils de Vitellius, alléguant pour sa raison, [que les dissensions civiles dureraient toujours, s'il n'en étouffait les semences](#). Et toutefois au milieu même de ce mouvement, Vitellius n'avait point fait mourir Domitien quoi qu'il fut en sa puissance et sous ses hallebardes. Mais Mucian avait d'autres conseils : mêmes redoutant l'esprit d'Antonius, il ne voulut point qu'il accompagnât Domitien en cette guerre : et ôta encore à Varus la charge de colonel des gardes qu'il donna à Aretinus favori de Domitien, et allié de la maison des Flaviens, afin de reculer des charges tous ceux qu'il croyait pouvoir remuer et altérer l'état présent des affaires. Ayant mis ce grand ordre par tout, il partit de Rome avec Domitien, résolu de passer en Allemagne, et de ranger les Gaules à leur devoir ; devant qu'ils fussent arrivés aux Alpes, ils eurent nouvelle des victoires que Cerealis avait remportées sur leurs ennemis. Ceux qui la leur portaient leur représentèrent de la part de Cerealis, Tullius Valentinus l'un des chefs des rebelles qu'il avait pris prisonnier. Après avoir appris de sa bouche les particularités de sa défaite, ils l'envoyèrent au supplice pour lui faire porter la peine de son audace. Mucian se servant dextrement de cette nouvelle pour empêcher Domitien d'aller à l'armée, lui représenta, [que puis que par la bonté des dieux les forces des ennemis étaient dissipées, etc.](#)

C'était un artifice et un honnête prétexte dont il se servait pour l'empêcher de se montrer aux armées, où il craignait qu'il ne fit quelque secrète pratique, soit pour remuer contre son propre père, soit pour se fortifier contre son frère, dont l'on voyait bien que la gloire commençait à lui donner de l'ombrage. Mêmes on crut qu'étant à Lion il avait dépêché un de ses confidents vers Cerealis pour sonder son affection, et pour savoir de lui s'il ne lui livrerait pas l'armée où il commandait, s'il se présentait pour la recevoir de sa main. Cerealis sans lui en faire rien connaître se moqua de sa vanité, et cependant continua si

heureusement la guerre, qu'après avoir encore battu Civilis en diverses rencontres, et mêmes subjugué l'île de Hollande, il le contraignit de penser à son salut, et d'entendre à un traité de paix pour assurer sa vie. Car les hollandais et les autres allemands voyant le peu de fruit qu'ils avaient recueilli de cette guerre, dont il ne leur restait que des ruines, des pertes, des plaies, des larmes et du deuil, délibérèrent de l'abandonner, et d'implorer la clémence des vainqueurs. Civilis ayant donc reconnu leur inclination se résolut de les prévenir, et demanda de conférer avec Cerealis qui le reçut humainement, et l'assura que Vespasien oublierait volontiers tout ce qui s'était passé, moyennant qu'à l'avenir il voulût employer son courage et ses armes à servir fidèlement l'empire. Ainsi Civilis et les hollandais, et les autres Allemands, tant de deçà que de delà le Rhin, reçurent de nouveau le joug et les lois des romains, et plièrent sous la bonne fortune de Vespasien, qui se verra dorénavant maître de l'empire.

Non seulement l'Italie qui était le théâtre où Othon et Vitellius combattaient pour la possession de l'empire, était pleine de tumultes ; mais aussi la Palestine et la Syrie avaient part à ces troubles : car dès le vivant de Néron les juifs irrités par les violences de Gessius Florus avaient pris les armes, et s'étaient ouvertement révoltés contre les romains, à cause de quoi Gestius gouverneur de Syrie s'était mis en devoir de réprimer cette insolence : mais la sévérité dont il avait usé, avait porté toutes choses à la sédition.

Et enfin il lui avait si mal succédé, qu'après avoir en vain essayé de forcer Jérusalem et son temple, il avait été défait, et son armée presque toute taillée en pièces, de quoi Néron qui était alors en l'Achaïe, ayant eu avis par le même Cestius, choisit Vespasien pour chef de cette guerre, jetant plutôt les yeux sur lui que sur un autre, tant à raison de sa suffisance en la profession des armes, qu'à cause qu'il avait deux fils qui étaient comme des otages de sa fidélité. Là dessus Vespasien s'était préparé durant l'hiver, avait amassé force troupes, avait envoyé son fils Titus prendre les deux légions qui étaient en Égypte pour les conduire en Judée ; et sur le printemps ayant passé par le détroit de l'Hellespont, s'était jeté dans la Galilée, avait forcé Gadara, assiégé Jotapata où Josèphe qui commandait dedans, lui donna beaucoup de peine, avait saccagé la Galilée, ruiné Japha, fait passer onze mille juifs par le fil de l'épée en Samarie, où il avait envoyé son lieutenant Cerealis, en fin avait achevé de désoler la Galilée, forcé Tarichea, et Gamala, ruiné Giscala, et même pris Jotapata qui avait fait une furieuse résistance. Après cela il était passé en la contrée qui est au delà du Jourdain, et l'avait toute soumise à l'empire de Rome : mais n'avait peu tellement dompter les juifs, que tout ne fut plein de tumulte, de séditions et de carnage : de sorte que quand Galba vint à l'empire, et que depuis Othon et Vitellius contestèrent de cette souveraine puissance, les juifs dont une partie avait appelé les Iduméens à Jérusalem, se déchiraient misérablement, encore qu'ils eussent sur les bras une puissante armée qui se disposait de les ruiner de fond en comble. Parmi tant de sanglantes guerres, et tant de furieux mouvements élevés en l'orient et en l'occident, nous ne pouvons pas aisément remarquer quel fut alors le progrès de l'évangile.

Il est bien vrai que les apôtres ayant partagé entre eux toutes les provinces de l'univers, allaient portant par tout cette lumière naissante de la foi. Saint Pierre avait laissé son siège à Linus. Saint Jacques appelé le juste, frère du seigneur, et évêque de Jérusalem, longtemps auparavant avait été massacré par Hérode ; mais les autres apôtres s'étaient transportés les uns aux Indes, les autres en Ethiopie, les autres en Perse, les autres en Arménie, les autres en Scythie, les autres en Macédoine, les autres en Achaïe, prêchant à tout le monde l'ouverture

du royaume des cieux par Jésus-Christ rédempteur du monde. Mais quoi que nous ne doutions point ni du fruit de leurs labeurs, ni des couronnes de leurs martyres, nous ne pouvons précisément dire le temps auquel il pleut à Dieu les recueillir en la gloire des cieux. C'est pourquoi nous nous sommes contentez d'en dire ce mot en passant à la fin de ce livre.

Livre VII

Contenant ce qui s'est passé de plus mémorable sous les règnes de Vespasien et de Titus.

Vespasien étant demeuré en orient, durant que Mucian et ses autres capitaines travaillaient de toute leur puissance à soumettre Rome et tout l'occident à son empire, jugea que devant toutes choses il était expédient pour le bien de ses affaires, de se rendre maître de l'Égypte et d'Alexandrie. Plusieurs choses le firent résoudre à ce dessein. Premièrement, parce que l'Égypte était une des plus belles et des plus riches provinces de l'empire, vu sa fertilité, à raison de laquelle il se figurait qu'Alexandrie étant comme le magasin de Rome, qui lui fournissait toute sorte de grains, il pouvait par son moyen affamer les ennemis, et faire crier et soulever le peuple contre Vitellius. Outre cela, il désirait avoir à sa dévotion les deux légions qui étaient dans cette grande ville ; puis il pensait encore qu'avenant quelque changement de sa fortune, ce grand et puissant royaume pouvait lui servir d'une retraite assurée, d'autant que le pays est de difficile accès, non seulement du côté de la terre, mais aussi de celui de la mer, où il n'y a point de ports aisés à aborder ; et que du côté qui regarde l'occident, il a la Libye qui est une province excessivement chaude et du tout infertile ; et de celui qui regarde le midi, il a les confins qui séparent la Syrie d'avec l'Éthiopie : de celui qui regarde l'orient, il a la mer rouge qui s'étend jusqu'à la ville de Copte ; et de celui qui regarde le septentrion, il a toute cette grande terre qui va jusqu'à la Syrie, et la mer qu'on appelle la mer d'Égypte, où il n'y a point de havre pour recevoir les vaisseaux. De façon que de tous ces côtés l'Égypte est comme inaccessible et aisée à défendre contre les forces étrangères.

Et quant au port d'Alexandrie, l'accès n'en est pas moins difficile, quelque calme que puisse être le temps, d'autant qu'outre que son entrée est fort étroite, il est détourné du droit fil de l'eau, à cause des rochers dont il est environné. Pour toutes ces raisons, il voulut s'assurer de l'Égypte et d'Alexandrie, où il s'alla jeter incontinent après le départ de Mucian qu'il envoyait en Italie : et quoi que parmi cela il ne laissât pas d'aller visiter les autres villes, si est-ce qu'il y fit sa principale résidence, jusqu'à ce qu'il eut les nouvelles assurées de la victoire de Crémone, et de la mort de Vitellius. Comme cette heureuse nouvelle lui fut apportée, et que tout le monde sut que le sénat et le peuple romain l'avaient déclaré empereur, on vit arriver un si prodigieux nombre d'ambassadeurs, et d'autres personnes de qualité qui venaient se réjouir avec lui de l'heureux succès de ses affaires, qu'encore qu'Alexandrie fut la plus grande ville de l'univers après Rome, néanmoins elle n'était pas capable de contenir une si grande multitude de gens qui y affluaient. Cependant comme il se préparait pour faire voile en Italie, il eut avis que Domitien passait les bornes de son âge, et faisait des choses indignes d'un fils d'empereur. Cette nouvelle l'affligea et l'aigrit contre lui, tellement qu'ayant donné à même temps à son aîné la charge de l'armée de Judée pour aller assiéger Jérusalem, Titus se voyant sur son départ, et prêt de se séparer de son père, l'alla trouver en son particulier, et la larme à l'oeil, commença à le prier d'écouter la défense de son frère, et de n'ajouter pas une pleine foi aux sinistres rapports qu'on lui faisait de ses déportements, etc.

Après cela ils se séparèrent, et Titus prenant la route de la Judée avec une belle et puissante armée, Vespasien demeura encore quelque temps à Alexandrie, pour attendre la commodité des vents et de la mer, qui alors n'était pas propre à

la navigation. Les historiens idolâtres remarquent que durant ce temps-là il arriva plusieurs miracles, qui témoignèrent la faveur des dieux en son endroit : et rapportent qu'il se trouva un pauvre homme de la ville d'Alexandrie, qui ayant été toujours tenu pour aveugle, s'alla jeter à genoux devant lui, le supplia avec beaucoup de larmes de vouloir lui frotter les yeux et les joues de sa salive pour lui faire recouvrer la vue, l'assurant que le dieu Sérapis l'avait envoyé vers lui pour impétrer cette grâce, dont il ne doutait point qu'elle ne lui dut être salutaire. Et un autre qui ayant une main percluse, disait avoir eu commandement du même dieu de le supplier de lui toucher la main de son pied, et que sans doute elle reprendrait sa première vigueur. Ils disent là dessus, que Vespasien craignant d'être blâmé d'une excessive vanité, d'abord se moqua, et méprisa les paroles de ces pauvres gens : mais qu'en fin vaincu par les persuasions de ses amis, qui lui remontraient [qu'en tout événement si la chose réussissait, la gloire de cette cure lui demeurerait, et que si elle ne succédait pas, la moquerie en tomberait sur ces misérables](#), il prit le hasard avec un visage riant, comme s'assurant que rien n'était impossible à sa fortune, et en présence d'une grande multitude qui l'entourait, il fit approcher les deux affligés, fit ce qu'ils désiraient de lui, et à même temps la main percluse devint mouvante, et l'aveugle ouvrit les yeux, et commença à voir clairement. Mais ceux mêmes qui écrivent ces miracles en affaiblissent la créance et en diminuent la gloire, vu qu'ils rapportent que Vespasien devant que de procéder à cette prétendue guérison, fit faire une consultation de médecins, pour savoir si ces malades-là se pouvaient guérir par des moyens humains, et que les médecins après les avoir visités, assurèrent, [que quant à l'aveugle, il n'avait pas perdu la vigueur des yeux : mais que c'était une tumeur qui s'était formée dessus, et qu'en ôtant cet obstacle la vue lui reviendrait infailliblement : et quant à l'autre, que c'était une distorsion de la partie affligée, qu'on pouvait redresser par de bons remèdes](#) : de sorte qu'au rapport des médecins il n'y eut rien par dessus la nature en cette action.

Et moi je ne doute point que le diable qui est le singe des oeuvres de Dieu, n'eut suscité l'idole de Sérapis comme son organe, pour envoyer ces misérables à Vespasien, afin que ces fausses merveilles obscurcissent la gloire des vrais miracles que le sauveur du monde avait faits en la guérison de l'aveugle né, auquel il rendit la vue par le moyen de sa salive mêlée avec de la boue dont il lui frotta les yeux, et en la guérison des autres malades perclus de leurs membres qu'il avait remis en pleine santé par son attouchement ou par sa seule parole. Il y en a qui attribuent ces feintes merveilles à l'enchanteur Apollonius Tyaneus, qui était alors à la suite de Vespasien. Quoi qu'il en soit, parmi ceux qui étaient imbus de la superstition des païens, ces choses acquirent une grande opinion de sainteté à Vespasien, encore que les historiens ne dissimulent pas les vices dont il était souillé. Vespasien enflé de ce succès, s'en alla au temple de Sérapis, pour consulter l'oracle sur la durée de son empire, et après avoir fait ses prières, regardant derrière lui, il lui sembla qu'il voyait un des principaux d'Égypte nommé Basilide, qu'on croit avoir été celui même qui au mont de Carmel lui rendit un si favorable oracle, qui lui présentait des couronnes, dont il prit la vision à bon augure. Car ayant interrogé les prêtres, si Basilide ce jour-là était entré dans le temple, ils l'assurèrent que non, et se trouva qu'il était malade à quatre-vingts milles d'Alexandrie : de sorte qu'il se figura que c'était un miracle de Sérapis, qui sous l'image de ce Basilide, l'avait voulu assurer de la prospérité de son empire, s'étant servi d'un nom qui en portait les présages. à la mi-mars voyant le temps propre pour faire voile, il se mit dans un navire de marchands,

et se fit conduire d'Alexandrie à Rhodes : de là il monta sur les galères, et visita les villes qui étaient sur son passage, où il reçut toutes sortes d'honneurs, et se rendit d'Ionie en Grèce, et passant à Corfou se rendit en l'Esclavonie, où il commença à prendre le chemin de la terre pour aller plus commodément à Rome, où il était attendu en grande dévotion. Car le sénat ayant devant les yeux l'image toute fraîche des misères avenues parmi le changement des empereurs, désirait passionnément d'en voir un de cet âge, doué des grandes qualités dont il était orné, se figurant que sa présence viendrait comme à remettre Rome et l'empire en sa première splendeur. Et le peuple opprimé de la guerre, et ruiné par les mouvements passez, souhaitait encore plus ardemment son arrivée, se promettant, comme le vulgaire s'imagine toujours, de trouver son repos dans les changements ; qu'il le délivrerait de ses calamitez, et qu'avec la liberté qu'il lui rendrait, il l'emplitrait de toutes sortes de biens et de prospérités : mais plus que tous les autres les soldats et les gens de guerre avaient les yeux sur lui, comme sur celui dont le courage et la valeur leur était particulièrement connue. Étant donc ainsi désiré de tout le monde, les premiers de Rome ne purent attendre qu'il fut arrivé, mais brûlant du désir de le voir, allèrent au devant de lui, et à leur exemple la plus grande partie du peuple sortit de la ville : de sorte qu'elle se trouva comme déserte, d'autant que le nombre de ceux qui étaient sortis, excédait de beaucoup le nombre de ceux qui étaient demeurez en leurs maisons. À l'abord il n'y eut sorte de bonne chère ni de caresse qu'il ne fit à tous ceux qui se présentèrent pour lui faire la révérence, dont le reste du peuple ayant ouï le bruit, il n'y eut plus de moyen de le tenir ; mais sachant qu'il était prêt d'entrer, tout le monde se mit dans les rues pour l'attendre, et comme il fut entré, les hommes, les femmes et les petits enfants commencèrent à jeter de grands cris de joie et d'applaudissement, chacun montrant le contentement et l'aise qu'il avait de contempler la douceur de son visage, l'appelant **leur bienfaiteur, le restaurateur de l'empire, et le sauveur de leur liberté, seul digne d'être le prince de Rome et de l'univers.** Toute la ville était comme un temple couronné de fleurs et plein de parfums et de senteurs. La foule se trouva si grande autour de lui, qu'il eut toutes les peines du monde de passer jusqu'au palais, où étant arrivé, il sacrifia aux dieux domestiques de l'empire, et les remercia de l'heureux succès qu'ils avaient donné à son entreprise. Après cela, ce ne furent plus dans Rome que festins somptueux et magnifiques entre les parents et les voisins, qui d'un commun accord offraient des victimes à leurs dieux, pour le salut de Vespasien et de Titus son fils, souhaitant que l'empire demeurât éternellement en leur famille, sans qu'elle se vit traversée d'aucun concurrent en cette souveraine puissance. Mucian l'était allé recevoir jusqu'à Brindes, mais son fils Domitien bourrelé en sa conscience, l'avait attendu à Bénévent, ne sachant comme il se purgerait de ses insolences : toutefois le dépit du père n'éclata ni à cet abord, ni depuis qu'ils furent à Rome. Cependant Titus envoyé par Vespasien pour achever de dompter la Judée, et pour forcer Jérusalem, contre qui le courroux de Dieu était embrasé à cause de l'exécrable parricide commis en la personne de son fils le sauveur du monde, se mit à recueillir les légions, et les autres gens de guerre qui devaient l'accompagner en ce voyage, et à faire tout devoir pour se montrer digne d'une si grande charge, et de la fortune à laquelle il était appelé : de sorte qu'il attirait les cœurs de tous les soldats par son humanité et par sa conduite, faisant paraître une suffisance extraordinaire en la profession des armes, animant chacun à son devoir par ses discours et par sa douceur, se trouvant à tout ce qu'il fallait faire, et se mêlant avec les soldats, sans oublier rien de la dignité et de la grandeur de sa charge. Il prit donc les trois légions qui étaient en Judée, la cinquième, la dixième, et la quinzième, qui avaient déjà heureusement

combattu contre les habitants du pays sous la conduite de son père Vespasien. La Syrie lui fournit la deuxième, et avait avec lui la dix-huitième, et la troisième qu'il avait amenée d'Alexandrie. Il était suivi outre cela, de vingt-cinq cohortes du secours des alliés, et de huit compagnies de cavalerie ; et parmi toutes ces belles et fleurissantes troupes, il avait encore les rois Agrippa et Sohemus, avec les forces que le Roi Antiochus lui avait envoyées, et quelques arabes, qui par une haine naturelle et enracinée de longtemps, étaient les plus ardents à la ruine des juifs. Il était aussi venu à sa suite un grand nombre d'italiens, que l'espérance et le désir de s'insinuer aux bonnes grâces de ce jeune prince, qui n'avait pas encore fait choix de ses favoris, y avait attirés. Ayant une si puissante armée, il entra sur les terres des ennemis, résolu de les combattre s'ils avaient le courage de l'attendre à la campagne, ou de les forcer dans Jérusalem s'ils s'enfermaient dans ses murailles.

Ne trouvant point d'armée ennemie aux champs, il alla planter le siège devant la ville, et se logea assez près du rempart de Jérusalem, capitale et métropolitaine de toute la Judée, où s'étaient renfermés non seulement les juifs qui se trouvèrent alors dans la Palestine, mais mêmes ceux qui au bruit des armes des romains y étaient accourus de delà l'Euphrate, et de toutes les provinces où étaient épandus ceux de cette nation, qui avaient cru être obligés de secourir leurs frères en cette extrémité où ils les voyaient réduits. Dieu avait donné de grands signes de son courroux contre ce peuple ; et les prodiges qui apparurent devant ce siège, l'avaient averti de l'orage qui l'accueillit, et du malheur qui tomba depuis sur sa tête. Car quelque temps auparavant que les romains eussent assiégé Jérusalem, il apparut sur la ville une étoile ayant la forme d'une épée, et durant un an tout entier, on vit continuellement luire une comète ardent, qui est un des plus violents et des plus exprès signes dont Dieu se serve pour déclarer sa justice. D'ailleurs la porte du temple qui était à l'orient, et qu'on tenait toujours close durant la nuit, s'ouvrit d'elle-même, encore qu'étant de bronze elle fut si massive, qu'à peine vingt hommes la pouvaient remuer quand il la fallait fermer : et comme le magistrat appelé pour cette nouveauté la voulut faire refermer, à peine ceux qui mirent la main à l'oeuvre en purent-ils venir à bout. Cela étonna grandement les plus sages, qui crurent que cette ouverture était un présage, que Dieu ouvrait la ville et le temple aux ennemis pour les introduire dedans. Outre cela en plein jour, le soleil n'étant pas encore couché, on vit des chariots de combat qui paraissaient en l'air, et des hommes armés en forme de combattants, qui se montraient au travers des nuées qui couvraient la ville. Le jour de la fête de pentecôte, comme les prêtres, selon leur coutume, faisaient de nuit le service divin dans le lieu saint, ils ouïrent premièrement quelque remuement, et puis après un plus grand bruit et enfin une voix qui sortit du sanctuaire, et qui dit en passant légèrement, sortons d'ici. Et c'étaient sans doute les bons anges, qui voyant que le dieu de gloire abandonnait son temple, n'y voulaient point davantage demeurer. Mais ce qu'il y eut de plus effroyable parmi tous ces signes du courroux de Dieu, ce fut que quatre ans devant la guerre, il se présenta un paysan nommé Jésus fils d'Ananus, qui au milieu de la fête des pavillons qui se célébrait en ces jours-là, et au milieu du temple et de toute l'assemblée, commença d'un tragique et funeste accent à crier, **voix de menace du côté d'orient : voix de menace du côté d'occident : voix de menace des quatre vents : voix de menace contre Jérusalem et contre le temple : voix de menace contre les nouveaux mariés et contre les nouvelles mariées : voix de menace contre tout ce peuple.** Et continua à crier jour et nuit de cette façon par les rues de la ville. Les premiers de Jérusalem effrayés d'un si funeste présage,

le firent prendre et firent cruellement fouetter. Parmi cette violence, il n'ouvrit jamais la bouche pour se plaindre de ceux qui l'outrageaient, mais poursuivit toujours son cri ordinaire ; de sorte que se figurant qu'il y avait je ne sais quoi de divin en cela, ils le prirent et le menèrent à Albinus gouverneur de la ville pour les romains, afin qu'il s'informât de quel esprit il était poussé. Albinus parmi la violence des tourments dont il le fit déchirer, ne sut rien tirer de lui, sinon qu'il répétait toujours ces menasses contre Jérusalem, de manière qu'il crut qu'il était hors de son sens, et le renvoya sans lui faire aucun autre outrage. Cependant il continua tous les jours dans les rues, aux jours de fêtes dans le temple à crier, **malheur sur Jérusalem**, et ne cessa durant sept ans et cinq mois. Finalement voyant que la ville était assiégée, et que sa prophétie allait s'accomplissant, il cessa ses cris. Toutefois pour achever la tragédie, se promenant un jour sur le rempart, il se mit derechef à crier avec une voix éclatante et effroyable : **malheur sur la ville, malheur sur le temple, malheur sur le peuple, et puis ajouta, malheur aussi sur moi**, et à même temps achevant cette parole il fut frappé d'une pierre chassée d'une des machines des romains, et rendit ainsi l'âme en soupirant et en déplorant le malheur de son peuple. C'étaient tous présages de la ruine de cette misérable ville, à qui Dieu voulait faire rendre compte du sang innocent qu'elle avait répandu. Titus alla donc l'assiéger lorsque le courroux du ciel était ainsi embrasé contre elle.

Aux approches il y eut divers combats, où les romains furent souvent battus, et n'y a point de doute que si ceux de dedans eussent été en bonne intelligence les uns avec les autres, et s'ils n'eussent point été travaillés de divisions civiles qui les ruinèrent, les romains n'eussent peu recevoir quelque notable perte à ce siège : vu principalement le prodigieux nombre d'hommes qu'il y avait dans Jérusalem, où l'on remarque qu'il s'enferma plus de onze cents mille hommes, parmi lesquels il y avait d'aussi vaillants capitaines et d'aussi bons soldats qu'on eut su trouver dans le reste de l'univers. Ils firent aussi maintes belles sorties, auxquelles ils eurent de grands avantages sur les romains. Au commencement ils défendirent leur dehors, et osèrent bien y paraître en bataille pour attendre leurs ennemis. Et comme Titus se fut avancé avec six cent chevaux pour les reconnaître, et pour remarquer l'assiette de la ville, il courut fortune de la vie, et sans son grand courage, ou plutôt sans l'assistance de Dieu, qui conduisait cette guerre, et qui en voulait sauver le chef, il se fut perdu, d'autant qu'ayant les ennemis sur les bras, ses gens croyant qu'il les suivait, le laissèrent longtemps mêlé avec les ennemis en danger de sa personne. À la fin ils se rallièrent à l'entour de lui, et malgré l'effort des juifs, le tirèrent de la mêlée et du danger. Le bonheur de cette première rencontre, enfla tellement le courage aux juifs, qu'ils commencèrent à mépriser les armes et la puissance des romains. Mais Titus les pressa de sorte, qu'en fin ils n'en recueillirent que de la honte et de la misère. Les divisions civiles, dont nous avons déjà parlé, contribuèrent grandement à leur ruine, d'autant que quand les romains les vinrent assiéger, la ville était partagée en trois factions qui avaient trois chefs et trois armées. Simon occupait toute la ceinture de la muraille, et tenait les deux bouts de la ville : Jean s'était fortifié au milieu, et Eléazar s'était emparé du temple, qui était la meilleure place de Jérusalem. Jean était le plus puissant d'hommes ; mais Eléazar et Simon avaient l'avantage des lieux.

On ne saurait représenter l'horreur, le carnage et les meurtres que ces brigands commirent durant leur empire. Car Jérusalem gémissant sous leur tyrannie, avait plutôt la face d'un charnier que d'une ville, et ressemblait plutôt à une caverne de lions, qu'à une demeure d'hommes. On ne voyait que corps morts, et

personnes massacrées par la fureur de ces bourreaux, non seulement parmi les rues, mais mêmes dans le temple et auprès des autels. De manière que les plus gens de bien et les plus paisibles faisaient des prières et des vœux à Dieu pour les romains, et désiraient une guerre étrangère, pour être délivrés de ces calamités domestiques. Ce qu'il y eut de pire pour les juifs en ces divisions civiles, ce fut qu'outre les meurtres et les massacres, les séditieux après avoir gagné quelque quartier de la ville sur leurs ennemis, brûlaient les maisons pleines de grains et de bleds, dont depuis ils eurent une grande disette durant la famine dont ils se virent persécutés. En ces entrefaites, Jean envoya de ses gens au temple sous couleur de vouloir offrir des sacrifices, mais y ayant été reçus par Eléazar, ils firent paraître les armes qu'ils avaient cachées sous leurs robes ; et à même temps le massacrèrent, et taillèrent en pièces tous ceux qui se mirent en devoir de leur résister. Eléazar ayant été ainsi surpris et tué, les trois factions se remirent en deux, qui continuèrent leurs actes d'hostilité l'une contre l'autre, jusqu'à ce que les romains arrivants, la guerre étrangère leur fit oublier pour un temps leurs querelles particulières pour s'opposer à leurs communs ennemis. Car alors mettant en oubli leurs premières discordes et leurs premières haines, ils se rallièrent ensemble pour combattre contre les romains. Néanmoins leur résistance fut vaine, d'autant que les romains mettant en oeuvre toute leur industrie et toute leur vaillance pour les subjuguier, non seulement emportèrent les trois murailles dont leur ville était enceinte, mais outre cela forcèrent le temple, et firent un si cruel carnage de ces misérables, que jamais le soleil ne vit un plus sanglant ni un plus horrible spectacle que celui de cette inhumaine boucherie. Ils avaient combattu avec une obstination incomparable, et avaient fait de glorieuses sorties, où ils avaient mis l'armée romaine en de grandes détresses.

Enfin ils furent non seulement persécutés des armes de leurs ennemis, mais encore pressés d'une si prodigieuse famine, qu'il se trouva une mère qui forcée d'une faim enragée, eut bien le courage de manger de la chair de son propre enfant, qu'elle arracha de sa mamelle pour le faire cuire, afin d'allonger sa vie par un si barbare repas. Le bruit de cette monstrueuse cruauté étant semé par la ville, tout le monde fut rempli d'horreur : mais ils devaient se souvenir de l'oracle de vérité, et de la parole du fils de Dieu, qui allant au supplice de la croix, avait dit aux femmes qui pleuraient son désastre ; filles de Jérusalem, ne pleurez point sur moi, mais pleurez sur vous-mêmes et sur vos enfants ; car voici, les jours viendront auxquels on dira, bienheureuses les stériles et les ventres qui n'ont point enfanté, et les mamelles qui n'ont point allaité. Comme aussi plusieurs des juifs se tuants eux-mêmes après une si grande abomination, appelaient bienheureux ceux que la mort avait prévenus devant qu'un si horrible accident leur fut arrivé. Les romains eurent incontinent avis de cette cruauté, qu'ils trouvèrent si étrange, qu'ils ne pouvaient ajouter une pleine foi à ceux qui leur en faisaient le récit. Titus en eut d'ailleurs une si grande horreur, qu'il en jeta des larmes, et levant les mains et les yeux au ciel, prit Dieu à témoin, qu'il n'était point cause de tous ces malheurs, vu qu'il avait présenté la paix aux juifs qui l'avaient toujours obstinément refusée. Et là dessus leur fit dire qu'il était encore prêt de les recevoir à pardon, s'ils voulaient se rendre dignes de sa clémence : mais il parlait à des tigres, qui étant plutôt effarouchés qu'adoucis par un fait si énorme, rejetèrent toutes les offres du prince romain, et aimèrent mieux s'ensevelir dans les ruines de leur ville, que de réclamer sa bonté.

Titus indigné de cette obstination, jura qu'il expierait l'horreur d'un si brutal repas, par la désolation de toute la Palestine : et qu'au reste il n'endurerait pas

que le soleil vit sur la terre une ville, où les mères se nourrissaient de la chair de leurs enfants. Il commanda qu'on fit un dernier effort pour presser les assiégés, qui après une infinité d'assauts et de dangereux combats, avaient déjà perdu la forteresse d'Antonia, et les deux premières murailles de leur ville. Le temple défendait la troisième, et Titus l'avait toujours épargné, craignant de se souiller d'un sacrilège dont il redoutait le châtement ; mais enfin voyant que sa piété ruinait son armée, il oublia tout respect, et commanda qu'on mit le feu aux premiers portaux, à quoi l'armée ayant obéi, la flamme passa jusqu'aux porches qui aboutissaient au temple. Depuis, Titus prince plein d'humanité entre tous les princes de la terre, se repentit de ce cruel commandement, et quoi que ses capitaines lui remontrassent, que s'il y avait du crime, il devait être imputé à ceux qui les contraignaient de faire cette violence, et non à lui qui avait fait tout ce qu'il avait pu pour sauver le temple, la ville et les habitants ; si est-ce qu'il commanda aux soldats de faire toute sorte de devoir pour éteindre le feu, et pour empêcher l'embrasement, alléguant contre l'opinion des autres, qu'il ne fallait pas se venger des crimes des hommes sur des choses inanimées, particulièrement sur un si magnifique ouvrage, qui demeurant en son entier, pouvait servir d'un rare ornement à l'empire. Les juifs au lieu de se servir de ce témoignage de sa bonté, sortirent les armes à la main pour combattre et pour chasser ceux qui éteignaient le feu ; de façon que la patience échappant aux romains, il y eut un soldat qui ne se souvenant plus de la défense de son général, se fit soutenir par un de ses compagnons, et tenant en sa main un brandon de feu ardent, le jeta dans le temple, où de fortune il s'attacha à un endroit aisé à brûler ; de manière que l'on vit aussitôt la flamme qui allait gagnant peu à peu les lambris de ce superbe bâtiment, dont les juifs effrayez commencèrent à jeter un horrible cri, comme s'apercevant, quoi que bien tard, que le courroux de Dieu fulminait contre eux la dernière sentence de leur ruine ; puis qu'il permettait que le lieu de sa demeure fut ainsi brûlé par les étrangers. Titus averti de cet accident, accourut aussitôt pour y remédier, mais tous ses commandements furent inutiles, et n'y eut moyen d'arrêter la fureur des soldats, qui au contraire avançaient l'embrasement de toute leur puissance.

Durant ces insolences, Titus entra dans le sanctuaire, et contempla avec merveille et avec étonnement tout ce qui était dedans, et en jugea la magnificence beaucoup plus grande, que ce que le bruit commun en avait publié parmi les étrangers ; tellement que s'imaginant qu'on pouvait encore sauver un si riche ouvrage, il commanda qu'on prit peine d'éteindre le feu, devant qu'il eut gagné jusque au sanctuaire : et parce que les soldats étaient sourds à toutes ses remontrances, il commanda à un centenier de sa garde, nommé Liberatus, de prendre le baston, et de le lever sur ceux qui refuseraient d'obéir à son ordonnance. La fureur des soldats était si grande, et la haine qu'ils portaient aux juifs si extrême, qu'elle leur fit oublier la révérence due à leur prince, et ne se souciaient point de celui qu'il avait employé pour les détourner de ce sacrilège. Ainsi le plus superbe et le plus magnifique temple qui fut en tout l'univers, et le lieu le plus saint qui fut en tout le monde, fut réduit en cendres par les romains, qui furent comme les exécuteurs de la sentence que le fils de Dieu avait prononcée contre l'orgueil de son bâtiment, lors que ses disciples le contemplant par merveille, et lui en montrant la magnifique structure, il leur dit, [qu'il n'y demeurerait pierre sur pierre, et que sa hauteur serait égalée à ses fondements.](#) On remarque pour une insigne particularité, que la providence de Dieu permit que ce malheur arrivât à même mois et à même jour que ce même temple avait été autrefois brûlé par les babyloniens. Parmi cet embrasement, les soldats

ravissaient et pillaient tout ce qu'ils trouvaient, et outre cela massacraient tous les juifs qu'ils rencontraient, sans distinction d'âge, de sexe, ou de qualité : de manière que ni la vieillesse ne les excitait à pitié, ni la virginité ne leur était en aucune révérence. Les jeunes et les vieux, les hommes et les femmes, les prêtres et le reste du peuple passaient tous indifféremment par le fil de l'épée : et parmi le bruit que faisait le feu, on entendait les piteux gémissements de ceux que les soldats allaient massacrant. Comme le temple fut ainsi misérablement brûlé et saccagé, les romains levant leurs enseignes et leurs drapeaux à la porte d'orient, firent de grands sacrifices en action de grâces de leur victoire, et parmi les autres acclamations appelèrent Titus empereur, comme c'était l'ordinaire des romains de donner ce titre à leurs capitaines, lors qu'ils avaient emporté quelque fameuse victoire sur les ennemis de la république.

Après cela, Titus se figurant que les juifs devaient être las de tant de misères, s'efforça de les ranger à quelque obéissance, et les somma lui même de rentrer en leurs bons sens, de considérer leur faiblesse et la puissance de leurs ennemis, et d'implorer la clémence du vainqueur qui leur tendait les bras : mais ce furent toutes paroles perdues, de manière que forçant son naturel, il abandonna tout à la fureur des soldats qui forcèrent le reste de la ville, et après avoir fait le plus riche butin qui se fit jamais à sac de ville, mirent le feu par tout. Le nombre des prisonniers fut de quatre-vingts et dix-sept mille, et de ceux qui moururent à ce siège, Josèphe qui était juif, qui a décrit exactement toutes les particularités de cette guerre, en met jusqu'à onze cent mille, dont la plus part étaient juifs d'origine, toutefois ils n'étaient pas tous nés en Jérusalem, mais ils étaient venus des contrées d'alentour, afin d'assister à la fête de Pâque, au milieu de la solennité de laquelle ils se trouvèrent investis et enveloppés en cette malheureuse place. En quoi l'on peut admirer les jugements de Dieu, qui permit que toute cette ingrate nation s'enfermât dans Jérusalem, comme dans une prison pour être châtiée de ses crimes. Titus ayant acquis une incomparable gloire par la prise d'une si puissante ville, par la défaite entière d'une si obstinée et si vaillante nation, se résolut de rompre son armée, en renvoya une partie dans ses garnisons, en laissa une autre partie pour garder les ruines de Jérusalem, et ne retint auprès de sa personne que deux légions pour faire le voyage d'Égypte, où il délibérait de passer devant que s'en retourner à Rome. Mais sur le point de leur départ, il montra sa magnificence et sa splendeur aux récompenses qu'il donna à tous les capitaines, à tous les soldats en général, et en particulier à ceux qui s'étaient signalés aux occasions, et qui avaient donné des témoignages d'une extraordinaire vaillance ; de façon qu'il s'acquitt tellement les bonnes grâces des gens de guerre, que comme il était sur son départ, ils s'efforcèrent de le retenir par force, et commencèrent à le conjurer et à crier ; **ou qu'il demeurât avec eux, ou qu'il les emmenât tous avec lui.** Ce qui fit croire à plusieurs **qu'il avait voulu se retirer de l'obéissance de son père, et se faire roi de l'Orient.** Et même ce soupçon s'accrut depuis, parce qu'à son voyage d'Alexandrie, s'étant arrêté à Memphis, pour faire la cérémonie de la consécration du boeuf Apis, il avait porté sur sa tête un diadème ou un bandeau royal : car encore que ce fut une des solennités de cette cérémonie, si est-ce qu'il n'y eut pas faute de personnes qui l'interprétèrent autrement : et peut-être fit-on encore servir à cela le présent que lui fit Vologèse, roi des Parthes, après la prise de Jérusalem, d'autant qu'il lui présenta par ses ambassadeurs une couronne d'or, en se réjouissant avec lui de sa victoire. Titus averti des mauvais bruits qu'on faisait courir de lui, se hâta de se rendre à Rome, et y étant arrivé plutôt que son père n'espérait, en se présentant à lui, comme pour démentir la

calomnie par sa présence, il lui dit en le saluant, **je suis venu, mon père, je suis venu.**

On se peut bien imaginer la joie que reçut Vespasien, voyant un si cher fils qui retournait chargé des palmes de Judée, et de la gloire d'une guerre étrangère qu'il avait si heureusement achevée. Aussi lui fit-il part de sa dignité, et l'établit comme **le défenseur et le protecteur de l'empire.** Le sénat décerna à l'un et à l'autre l'honneur du triomphe, où il ne fut rien oublié de la pompe, de la magnificence, et de la splendeur qui avait accoutumé de reluire aux autres entrées des princes victorieux. Mais il y eut cela de profane en cette superbe action, qu'on porta en monstre les sacrez vaisseaux du temple de Jérusalem, sa table d'or, et son chandelier à sept branches, et que même pour comble d'impiété, on y fit marcher la loi des juifs parmi les autres dépouilles. Il est vrai que Dieu ayant donné sa malédiction à ce misérable peuple, avait aussi en abomination non seulement le service qu'il lui rendait, mais mêmes les vaisseaux de son ministère, qui pour cette raison pouvaient être tenus au rang des choses profanes ; mais les princes romains n'entraient pas en une si profonde recherche des causes de la misère des juifs, se souciant seulement de repaître leur vanité de la gloire de ces spectacles. Ce misérable Simon qui avait été chef d'une des factions qui avaient ruiné Jérusalem, fut mené en triomphe parmi les captifs, et comme la pompe fut arrivée au Capitole, les empereurs commandèrent qu'on l'envoyât au supplice. On lui mit une corde au col, et on le traîna sur la place, où après avoir été fouetté selon la coutume des romains, il fut étranglé par les bourreaux, et fit une fin digne de sa méchante vie. Après cela, Vespasien voyant son empire pleinement affermi, n'eut plus d'autres pensées que de conserver la réputation qu'il avait acquise, en s'adonnant du tout à accroître la gloire de la république, et à donner un entier contentement à ceux qui l'avaient élevé à cette souveraine dignité. Les soldats étaient devenus merveilleusement insolents et audacieux par la guerre, les uns se confiant en la victoire qu'ils avaient remportée, et les autres étant transportés de douleur et de regret, à cause des ignominies et des opprobres qu'ils avaient souffertes. Mêmes les provinces et les villes libres, et outre cela quelques royaumes alliés de l'empire, s'étaient licenciés à beaucoup de choses qui allumaient la sédition parmi leurs peuples. Vespasien désirant remédier à tous ces tumultes, réprima premièrement l'audace des soldats de Vitellius, et en cassa plusieurs, pour les faire servir d'exemple aux autres : et puis tant s'en faut qu'il se montrât trop indulgent à ceux qui avaient servi à sa victoire, qu'au lieu de leur permettre chose du monde contre l'ordre de la discipline, il ne leur paya que bien tard les justes récompenses qu'ils avaient méritées parmi les fatigues de cette guerre, de peur qu'on ne s'imaginât qu'il les voulût flatter. Et pour faire paraître qu'il ne voulait rien oublier de la rigueur de l'ancienne discipline, comme un jeune homme auquel il avait donné quelque charge, se vint présenter à lui pour l'en remercier, le voyant tout parfumé, il lui fit mauvais visage, et le reprenant de cette curiosité, lui dit, **qu'il eut bien mieux aimé qu'il eut senti l'ail que le musc,** et même pour punir cette curiosité, révoqua les lettres qu'il lui avait données, et le cassa de sa charge. Il ôta aussi les privilèges et le droit des provinces et des villes libres à l'Achaïe, à la Lycie, à Rhodes, à Byzance et à Samos ; et réduisit en forme de provinces la Trachée, la Cilicie, et la Commagène, qui jusque alors avaient vécu sous le gouvernement des rois : et d'autant que les barbares faisaient des courses continuellement sur la Cappadoce, il y envoya des légions de surcroît, et en donna le gouvernement à un personnage consulaire, au lieu que Tibère en avait commis l'administration à un de l'ordre des chevaliers. Rome avait un visage difforme à cause de ses

embrasements et de ses ruines passées. Pour lui rendre sa première face, il donna toutes les places propres à bâtir à ceux qui voudraient en faire la dépense, au cas que les possesseurs refusassent d'y mettre leur argent. Et parce que parmi ces embrasements de la ville, les tables de cuivre où étaient gravez les arrêts du sénat, et les ordonnances du peuple touchant les alliances contractées, et les privilèges accordés depuis la fondation de la ville aux autres peuples, avaient été fondues et s'étaient perdues, il fit chercher tous les exemplaires qui s'en purent trouver, et en fit refaire de nouvelles pour servir de monument au public, et d'ornement à l'empire. Et d'autant que parmi l'impuissance des lois, la licence et le débordement régnaient dans la ville, il fit que le sénat ordonna entre autres choses que les femmes qui se marieraient aux serfs étrangers, perdraient leur liberté, et seraient tenues pour esclaves : et qu'il ne serait pas permis aux créanciers de rechercher mêmes après la mort du père, un fils de famille auquel ils auraient prêté de l'argent devant qu'il fut émancipé. Au reste des choses, il se montra toujours indulgent et débonnaire, depuis le commencement jusqu'à la fin de son empire. Et tant s'en faut qu'il voulût cacher la bassesse de son origine, qu'au contraire il en parlait quelquefois publiquement. Mêmes quelques-uns ayant tâché de faire descendre la maison des Flaviens, de ceux qui avaient bâti Riete, et d'un des compagnons d'Hercule, il méprisa cette vanité, et se moqua de leur flatterie : et certes il se passionnait si peu pour la splendeur extérieure, qu'au milieu de la gloire de son triomphe, s'ennuyant de la longueur de la pompe qui marchait trop lentement à son gré, et se trouvant las d'attendre si longtemps, il ne dissimula point son déplaisir, mais dit librement **qu'il portait une peine qu'il avait bien méritée, pour avoir si hors de saison, et en son extrême vieillesse, recherché l'honneur du triomphe, comme s'il ne l'eut jamais pu espérer en sa première fortune.** Aussi n'accepta-il que le plus tard qu'il pût la puissance du tribunat, et le surnom de père de la patrie. Il endurait les libertés de ses amis, et méprisait les médisances de ceux qui parlaient en public. Mucian qui était diffamé pour ses paillardises, se fiant aux grands services qu'il lui avait rendus, non seulement ne lui portait pas toute la révérence qui était due à sa dignité, mais mêmes se licenciait de le blâmer devant tout le monde : mais ni son mépris ni son audace, ne le purent faire sortir des bornes de la raison ; de manière qu'il se contenta de l'appeler en particulier, de se plaindre à lui de lui-même, et de lui remontrer **qu'il devait autrement cultiver leur ancienne amitié, et qu'au demeurant il était homme.** Il fut persécuté des philosophes cyniques, et entre autres d'un Démétrius, que le sénat condamna à lui faire amende honorable de ses insolences. Ce cynique le trouvant par la rue après l'arrêt de sa condamnation, ne daigna pas seulement le saluer, mais commença à gronder contre lui, dont Vespasien ne se vengea point autrement, sinon **qu'il l'appela chien.** Il ne conserva non plus la mémoire des offenses passées, et y a apparence qu'il eut sauvé la vie au fils de Vitellius, si Mucian ne l'eut prévenu, vu qu'il maria depuis sa fille fort honorablement, la meubla, et lui assigna un dot digne de sa naissance. Un des affranchis de Néron, nommé Phoebus, lui avait fait courir fortune de la vie, parce qu'étant sur les théâtres, il avait fait démonstration de n'approuver pas les gestes de Néron, et ayant irrité son maître contre lui, lui avait été commandé de sa part qu'il eut à se retirer ; sur quoi Vespasien lui ayant demandé où il pourrait aller, cet insolent lui avait dit, **va-t'en au gibet si tu veux.**

Phoebus donc craignant qu'étant venu à l'empire, il ne se ressentit de cet outrage, se présenta pour lui en demander pardon. Vespasien l'ouït patiemment, et sans s'aigrir davantage, et sans en faire faire aucun autre châtement, se

contenta de lui rendre les mêmes paroles dont il avait usé en son endroit, et lui dit, **va-t'en au gibet**. Et tant s'en faut que les soupçons fissent quelque impression dans son âme, que ses amis l'avertissant qu'il fallait avoir l'oeil sur les déportements de Moetius Pomponianus, parce que le monde croyait qu'il était né sous une constellation qui lui promettait l'empire, au lieu de le persécuter ou de rechercher sa mort, il le créa consul, et lui fit promettre, **que quand il serait empereur, il reconnaîtrait ce bienfait à l'endroit de sa postérité**. Un des plus cuisants déplaisirs qu'il eut, ce fut de se voir forcé d'abandonner Heluidius Priscus à la justice. Ce grand personnage ne prenant pas bien son temps, et mêmes **ayant quelque passion de gloire, dont les plus sages ont bien de la peine à s'exempter**, avait pris des libertés qui déplaisaient à beaucoup de personnes, et entre autres choses il montrait un grand mépris à l'endroit du prince, de sorte qu'étant prêteur, il ne faisait nulle mention ni nulle mémoire de lui en ses ordonnances, au contraire se licenciait d'en médire. Les tribuns du peuple offensez de cette audace, le firent saisir, et le mirent en justice, où il fut condamné premièrement à l'exil, et puis après à la mort, dont Vespasien eut un tel regret qu'il en pleura. Et comme il sut l'arrêt de mort prononcé contre lui, et que les bourreaux avaient commandement de l'aller dépêcher, il envoya aussitôt des siens pour dire qu'à quelque prix que ce fut on lui sauvât la vie, et sans doute il l'eut sauvé, n'eut été que les ennemis de Heluidius lui firent accroire que c'en était déjà fait ; à cause de quoi abusé par ce rapport, il rappela ceux qu'il avait envoyés pour le tirer du supplice. Il fit paraître la même humanité à l'endroit des autres qui étaient condamnés à la mort, n'ayant jamais pris plaisir aux tourments des criminels, qui bien souvent lui arrachaient des larmes, tant il avait pitié de leur malheur. Il n'y a que l'avarice seule qui ait souillé la gloire de ses actions, et de laquelle il semble qu'il ait été justement blâmé, car ne se contentant pas d'avoir remis les subsides qui avaient été comme supprimés sous l'empire de Galba, ni d'en avoir ajouté de nouveaux, n'y d'avoir accru les charges des provinces qui gémissaient déjà sous le fait, il eut bien l'âme si basse en ce sujet, que de faire un trafic qui eut été honteux mêmes à un particulier, achetant plusieurs choses à vil prix, pour revendre puis après plus chèrement.

Même il ne faisait point de scrupule de prendre de l'argent des candidats, c'est à dire, de ceux qui aspiraient aux dignités et aux charges publiques, et vendait indifféremment aux coupables et aux innocents accusés, les grâces qu'ils lui demandaient pour s'exempter du supplice. On crût aussi qu'il donnait le maniement des finances aux plus grands larrons de l'état ; afin qu'ayant volé la république, et s'étant enrichis dans leurs charges, il les pût faire rechercher de leur malversation, et confisquer tout ce qu'ils avaient pris : de sorte que pour cette raison on publiait par tout **qu'il s'en servait comme d'éponges**, auxquelles on fait rendre l'eau dont on les a trempées. Et pour montrer qu'il était naturellement avare et sordide, on allègue encore la réponse que lui en fit un pâtre, auquel il avait refusé la liberté qu'il lui avait demandée à son arrivée à l'empire. Car ce bonhomme ne pouvant souffrir cette rigueur qu'il lui tenait, à cause qu'il n'avait point d'argent pour acheter cette grâce, lui dit hardiment, **que le renard changeait bien de poil, mais qu'il ne dépouillait jamais ses inclinations**.

Toutefois il y en avait qui l'excusaient, alléguant la nécessité de ses affaires, et la pauvreté du trésor qui le contraignait d'imposer de si gros subsides, d'autant mêmes qu'à son entrée à l'empire il avait protesté devant tout le monde qu'il fallait un nombre prodigieux de millions d'or pour remettre les affaires de la république. Et à la vérité parmi la grande épargne qu'il faisait en son particulier, il se montrait plein de splendeur et de magnificence envers le public, employant

libéralement les trésors qu'on croyait qu'il avait amassés avec un ménage indigne d'un si grand prince. Car il secourut les pauvres sénateurs, et fit de grands dons aux personnes consulaires qui étaient tombées en nécessité. Il fit aussi rebâtir plus richement qu'auparavant plusieurs villes qui avaient été désolées par le feu, et ruinées par les tremblements de la terre. Et pour ce qui regarde Rome, outre la dépense du Capitole, étant consul pour la troisième fois, et son fils Titus pour la quatrième, il fit bâtir ce superbe temple de la paix, qui depuis fut brûlé sous l'empire de Commode, et dépensa à cette somptueuse fabrique une somme excessive d'argent. Il continua aussi l'ouvrage du temple de l'empereur Claudius, qu'Agrippine avait commencé, mais que Néron avait presque tout ruiné. Outre cela, il fit dresser un amphithéâtre sur le patron qu'Auguste s'en était proposé. D'ailleurs il fit de grands biens aux hommes de lettres, et aux excellents artisans. Et quant aux jeux qu'on avait accoutumé de donner au peuple, il égala ou surpassa la magnificence de ses prédécesseurs en l'argent qu'il y employa. La dépense de sa table n'était point mécanique, au contraire il faisait souvent des festins, où l'on remarquait plutôt du luxe que de la chicheté. Comme aux saturnales il faisait des présents aux hommes, aussi au premier jour de mars il en envoyait aux dames. Et toutefois parmi toute cette splendeur, il ne pût effacer l'infamie, ni laver la tache de sa première avarice. Les alexandrins qui avaient espéré qu'à son arrivée à l'empire, il les déchargerait des excessifs tributs qu'ils payaient à la république, se voyant frustrés de leur attente, vu qu'au lieu de les soulager, il leur avait imposé de nouveaux subsides pour fournir aux frais de la guerre en ses commencements, l'avaient décrié sur leurs théâtres, comme le plus sordide prince qui fut jamais entré dans l'Égypte. Pendant tout son règne, ils continuèrent les mêmes reproches, et ne cessèrent durant toute sa vie de le diffamer, et de lui donner ce même blâme. Mêmes il y eut un bouffon, qui à ses obsèques, le contrefaisant quand il était en vie, comme c'était la coutume aux funérailles des personnes illustres d'user de ces feintes et de ces représentations, appela ses procureurs, et leur demanda à quoi pouvait monter la dépense de la pompe de son convoi, et comme ils lui eurent répondu qu'elle monterait bien à cent sesterces : **donnez-m'en six (dit-il) et me jetés dans le Tibre**. Au reste il tenait cet ordre en sa vie. Depuis qu'il fut empereur, il fut extrêmement vigilant, et se levait la nuit pour vaquer aux affaires, et pour lire les lettres et les papiers de son état ; et cela fait, il admettait ses amis, et les recevait dans sa chambre, ne faisant point de difficulté de s'habiller devant eux. Après avoir expédié les affaires qui se présentaient, il s'allait se promener, et puis s'en retournait reprendre du repos, ou se mettait dans le bain, ayant toujours auprès de lui quelqu'une de ses concubines, qui avaient succédé à Caenis, dont il avait été éperdument amoureux durant qu'elle avait vécu. Étant ainsi à prendre son repos, ou à se baigner, il relâchait beaucoup de sa sévérité, et se montrait fort indulgent à ceux qui lui demandaient quelque chose à ces heures-là : de sorte que ces domestiques voulant impétrer quelque don de lui, épiaient ces occasions pour le lui demander.

À la table et au jeu il se montrait extrêmement facétieux, et passait son temps à rire et à se gausser avec ses amis. Car il était fort adonné à la raillerie, jusqu'à user de paroles sales, et plus dignes d'un bouffon que d'un empereur ; néanmoins il savait quelquefois en user bien dextrement, et s'en servait pour ôter l'aigreur, et pour détourner l'infamie des sordides profits qu'il recueillait de toutes choses ; de façon que son fils Titus l'ayant repris de ce que par une honteuse avarice il levait de l'argent sur les urines, il observa le temps auquel on lui en apportait le paiement, et appelant son fils, il approcha l'argent de son nez,

et lui demanda s'il sentait mauvais, et le jeune prince lui ayant répondu que non ; toutefois, lui répliqua-il, il vient de l'impôt des urines. Il ajouta encore, que l'odeur du gain était toujours agréable de quelque part qu'il vint. Quelques ambassadeurs étant venus vers lui pour l'assurer de la part de ceux qui les avaient envoyés, qu'ils avaient ordonné qu'on lui dressât une statue de la forme d'un colosse, où ils voulaient employer une grande somme de deniers ; il leur commanda à même temps qu'ils la posassent, et que la base était dressée, et en disant cela, leur montra le creux de sa main, comme leur demandant l'argent qu'ils voulaient employer à ce superbe ouvrage, et les dispensant de lui ériger d'autres statues, montrant par là qu'il préférait les richesses à la pompe. Quelque temps devant sa mort il fit un acte de grande sévérité, quoi que sous une apparente couleur de justice. On amena prisonnier à Rome ce misérable Sabinus, qui au dernier mouvement des gaules ayant pris les armes contre les romains, avait bien eu l'audace de se faire proclamer empereur, et qui depuis ayant été vaincu s'était retiré dans une caverne dessous terre, où il avait été par l'espace de neuf ans caché avec sa femme, et les petits enfants qu'il y avait engendrez d'elle : les fréquentes allées et venues de sa femme qui lui portait ses provisions, le firent découvrir, et étant reconnu, il fut enchaîné pour être conduit à Vespasien. Sa femme et tous ses petits enfants furent aussi pris et menez afin de lui tenir compagnie au supplice. Comme ils lui furent présentés, cette pauvre femme se jetant à ses pieds avec ses petites créatures, commença en soupirant à lui dire : César, j'ai engendré ces pauvres innocents dans un sépulcre, et les ai élevés afin que nous fussions un plus grand nombre de suppliants pour impétrer de ta clémence la vie de mon mari : prend donc, s'il te plait, pitié de nos larmes et de notre infortune. Ces pitoyables paroles et les soupirs de Peponilla et de ses enfants attendrirent le coeur à plusieurs de ceux qui assistaient à un si triste spectacle ; mais le courage du prince ne pût être fléchi à leur faire miséricorde, de sorte qu'ils furent à même temps livrés aux bourreaux, et aussitôt exécutés. En ces entrefaites, Cecinna et Marcellus ayant mis en oubli les grands bienfaits qu'ils avaient reçus de Vespasien, conjurèrent contre lui, et conspirèrent de le tuer. Cette perfidie ayant été découverte, il était résolu de leur pardonner : mais Titus craignant que la chose ne passât plus avant, et sachant que Cecinna avait déjà ramassé chez lui beaucoup de ses complices, le trouvant dans le palais où il avait soupé, fit épier l'heure qu'il se retirerait, et le fit tuer à la sortie de la table. Quant à Marcellus, ayant su que le sénat l'avait condamné à la mort, il se coupa lui-même la gorge pour prévenir son supplice. Vespasien ne vécut guère longtemps après cet accident. Il était sujet à la goûte, mais il mourut de la fièvre parmi les exercices de son neuvième consulat. Il était en Campanie quand son mal l'accueillit : sentant donc les premiers accès et les premiers frissons de sa maladie, il se fit incontinent porter à Riete, ville de sa naissance, où il avait accoutumé de passer ses étés. Au lieu de s'y guérir il augmenta son mal, s'étant licencié de boire trop d'eau fraîche pour alentir l'ardeur de sa fièvre. Parmi sa maladie il n'oublia pas ses jeux et ses rencontres. Car comme entre les présages de sa mort on lui eut rapporté qu'on avait vu une comète, et que le mausolée ou le tombeau d'Auguste, dans lequel on mettait reposer les cendres des empereurs, s'était ouvert de lui-même comme pour le recevoir, il s'en moqua plaisamment, et dit que quant à la comète qui était chevelu, il regardait le roi des Parthes qui portait longs cheveux, et non lui qui était chauve ; et que quant à l'ouverture du tombeau d'Auguste, c'était pour y recevoir Junia Caluina qui était de sa race, et non lui qui était d'une autre famille. Même comme il vit bien qu'il ne pouvait plus vivre, faisant allusion à la coutume qu'avaient les romains de mettre leurs empereurs au rang des dieux après leur mort ; à ce que je voie,

dit-il, [je m'en vais devenir dieu](#). Ce qu'il dit de plus sérieux en ses derniers abois de la vie, ce fut ce qu'il repartit à ses médecins et à ses amis qui le reprenaient de ce qu'au milieu de son mal et en ses douleurs, il ne se donnait aucun repos, mais baillait audience aux ambassadeurs, et faisait toutes choses comme s'il eut été en pleine santé : [il faut, dit-il, qu'un empereur meure debout au milieu des affaires](#).

Mais se voulant lever là dessus, il rendit l'âme entre les bras de ceux qui le soutenaient. Tout le monde est d'accord qu'il se tenait si assuré de la constellation de sa naissance, de la puissance de sa destinée, et de celle de ses enfants, que parmi les continuelles conjurations qui se faisaient contre sa personne, il osa dire en plein sénat ; [ou mes enfants me succéderont, ou personne ne régnera après moi](#). Aussi outre les prodiges que nous avons déjà rapportez, il avait eu plusieurs autres présages de sa future grandeur. Dans le village des flaviens il y eut un vieil chêne dédié à Mars, qui à tous les trois accouchements de sa mère Vespasia, jeta de nouveaux rameaux que l'on crut être des signes de la destinée de ses enfants : le premier était petit et faible, et ne dura pas longtemps, mais se sécha aussitôt. Et conformément à ce présage, le premier enfant qu'elle eut, fut une fille qui ne vécut guère au monde, mais mourut incontinent. Le second parut plus gros, plus fort et plus grand, et sembla que ce fut un signe d'une grande félicité promise à l'enfant qui fut Sabinus frère aîné de Vespasien. Le troisième excéda en force et en hauteur tous les autres, et avait plutôt l'image d'un arbre que d'un rejeton ou d'une simple branche. Sur quoi son père Sabinus ayant été consulter les devins, s'en vint aussitôt trouver sa mère, et lui dit, [qu'il lui était né un fils qui serait un jour empereur](#). Elle ne fit que s'en rire et s'en moquer, ajoutant qu'elle s'étonnait de ce que son fils commençait déjà à radoter, elle qui était sa mère ayant encore l'esprit sain et le jugement entier. Depuis comme il fut venu en âge, il arriva que sur son dîner il se présenta un chien vagabond qui lui apporta la main d'un homme et la mit sur sa table. Et puis étant à souper, un boeuf de charrue ayant rompu son joug, entra dans le lieu où il mangeait, et ayant chassé ses officiers, s'en alla auprès du lit où il était couché, se laissa tomber comme tout las auprès de lui, et baissa sa tête comme voulant recevoir le joug de sa main. Étant en Achaïe, il songea qu'il serait heureux avec toute sa famille lors que Néron aurait perdu une dent, le lendemain allant à la cour, il rencontra le chirurgien qui lui montra la dent qu'il venait d'arracher à Néron. Même Néron étant à Rome, eut un songe qu'on peut mettre au rang de ces présages : car il lui fut avis qu'il conduisait le chariot de la pompe ou de la châsse de Jupiter, et qu'il le menait en la maison de Vespasien. Toutes ces choses avaient besoin d'interprétation : mais la prédiction de Josèphe capitaine juif fut bien plus claire et plus assurée ; car ayant longuement défendu Jotapata ville de Syrie, contre les armes de Vespasien, à qui Néron avait donné la charge de la guerre de Judée, et ayant été finalement pris et tiré d'un puits où il s'était caché pour éviter sa fureur, comme on le lui présenta, sans s'étonner autrement de son infortune, il parla si courageusement à lui, que son fils mêmes le pria de sauver la vie à un si vaillant homme. Vespasien fléchi par les prières de son fils, lui donna la vie, et commanda qu'on le mit en sûre garde, désirant de l'envoyer à Néron comme un monument de sa victoire. Josèphe se voyant arrêté, dit qu'il avait quelque chose à déclarer à Vespasien, mais qu'il ne pouvait le dire devant une si grande compagnie. Vespasien fit retirer tous les autres, et ne retint que Titus et deux de ses plus confidents amis ; et alors Josèphe prenant la parole, et s'adressant à lui, lui tint ce langage : [quant à toi, Vespasien, tu penses seulement avoir en ta puissance un prisonnier, mais je suis envoyé de Dieu pour](#)

être messager, et pour te donner la nouvelle de quelque chose de plus grand, et sans cette considération je n'ignorais pas la loi des juifs qui enseigne aux capitaines comme ils doivent mourir. Quoi ? Vous me voulez envoyer à Néron ; à quelle fin cela ? Comme si ceux qui succéderont à Néron, devaient longtemps tenir l'empire. C'est toi, ô Vespasien, qui es César et empereur des romains, et après toi, ce tien fils succédera à la même gloire. Fait-moi donc enchaîner et garder étroitement : car, ô César, tu n'es pas seulement seigneur de ce pauvre captif que tu vois devant tes yeux, mais tu es encore seigneur de toute la terre, de toute la mer et de tout le genre humain : que si j'ai inventé ces choses pour abuser mon maître, et pour garantir ma vie par une imposture, je mérite d'être réservé à un plus sévère châtement que tu pourras toujours prendre de moi si je suis pris en mensonge, et si ce que je t'annonce de la part de Dieu ne se trouve enfin véritable. Vespasien n'ajouta pas grande foi à tout ce discours, et toutefois ne le négligea pas entièrement, d'autant qu'il rapportait cette prédiction avec les autres présages qui lui avaient fait concevoir une grande opinion du succès de sa fortune. Et comme depuis les légions d'orient l'eurent déclaré empereur, il se souvint des paroles de Josèphe, et appelant Mucian et ses autres amis, il leur exposa tout ce qui s'était passé, et ajouta qu'il lui semblait que c'était chose indigne de sa clémence, de souffrir que celui qui lui avait donné de si véritables oracles de son empire, et qui avait été comme la voix et le messenger de Dieu pour lui annoncer cette gloire, demeurât plus longtemps captif parmi les chaînes et parmi les opprobres ; et partant qu'il était résolu de lui donner une pleine liberté. Titus ajouta à cela, qu'il ne fallait pas seulement délier ses chaînes, mais qu'il fallait les briser, comme on avait de coutume de faire à ceux qui avaient été injustement mis aux liens, afin de lui lever l'opprobre de sa captivité avec la misère de sa prison. Cela plut grandement à Vespasien ; et à même temps quelqu'un de ceux qui étaient là, prit une cognée, et alla rompre les chaînes dont Josèphe était environné ; ce qui acquit autant de gloire à ces deux princes, qu'il apporta de contentement à Josèphe. Ce grand personnage qui a écrit l'histoire de son pays, a bien apporté de l'ornement à leurs vertus et à la valeur de tous les deux, en ayant transmis une fidèle image à la postérité, et qui les fait encore aujourd'hui vivre en la mémoire des hommes, et estimer les deux plus illustres empereurs qui aient jamais commandé aux romains.

Titus, l'amour et les délices du genre humain, fut si heureux en son empire, que venant à succéder à son père Vespasien, il s'acquitt incontinent les affections et les bonnes volontés, non seulement de tous les romains, mais aussi de tous les peuples étrangers, qui portèrent une singulière révérence à sa vertu. Ce qui fut d'autant plus admirable, qu'étant encore personne privée, et mêmes étant créé collègue de son père au consulat, et maniant toutes les affaires, il s'était gouverné de sorte qu'il était non seulement blâmé, mais même haï de plusieurs qui ne pouvaient supporter l'insolence de ses déportements. La mort de Cecinna le fit estimer cruel, encore qu'il eut eu sujet de le faire tuer, à cause de la conjuration qu'il avait tramée contre son père et contre lui, pour leur arracher l'empire. Mais outre cette opinion qu'on eut de sa cruauté, il fut grandement diffamé à raison de ses débauches, d'autant qu'il passait les nuits entières à boire avec les plus perdus et les plus abandonnés de ses familiers, et qu'il entretenait une infâme suite d'eunuques et de telles gens qui étaient toujours à sa queue, et enfin parce qu'il se montrait tout perdu de l'amour de la reine Bérénice, soeur du roi Agrippa, qu'il fut contraint de chasser de Rome du vivant de son père, d'autant que le peuple romain ne pouvait supporter l'orgueil et l'impudence de cette Juive qui s'était rendue maîtresse de toutes ses volontés, et

à qui mêmes on croyait qu'au grand opprobre de l'empire il avait promis mariage. On l'accusa encore de rapine, et crut-on que faisant les affaires de son père il avait pris de l'argent et vendu les charges publiques, et mêmes les jugements des procès. En somme on allait publiant par tout que ce serait un second Néron qui achèverait de perdre Rome et l'empire. Tous ces blâmes lui réussirent à une insigne louange depuis qu'il fut empereur, d'autant qu'il se comporta si sagement, qu'au lieu de tous ces grands défauts on ne vit plus reluire en lui que toutes sortes d'éminentes vertus. En quoi il fit paraître qu'il y a grande différence entre un prince absolu, et un qui n'a seulement que quelque part à son autorité ; d'autant que celui-ci sachant bien que le blâme des affaires ne tombera pas sur lui, ne se soucie pas de faire beaucoup de choses licencieusement ; au lieu que le prince souverain et absolu ne pouvant ignorer que les fautes du gouvernement ne lui soient toutes imputées, se sent obligé de pourvoir à sa réputation, et de ne faire rien qui lui puisse tourner à vitupère. C'est pourquoi un de ceux qui avaient été les plus familiers devant qu'il fut arrivé à l'empire, venant à lui faire une prière où il y avait de l'injustice, il la lui refusa constamment, et lui dit, qu'il y avait bien de la différence entre celui qui dépendait d'autrui et celui qui avait la souveraine puissance de l'état : et que ce n'était pas une même chose, de donner du sien et d'être seulement intercesseur pour faire donner celui d'autrui. Il avait été élevé à la cour de l'empereur Claudius avec son fils Britannicus, et avaient eu les mêmes maîtres pour les dresser, et pour les instruire aux exercices et aux sciences.

Et comme un jour un de ceux qui se mêlaient de juger des fortunes des hommes par l'aspect du visage, fut prié de dire ce qui arriverait à Britannicus, il dit résolument qu'il ne se verrait jamais élevé à l'empire, mais que sans doute celui qui était auprès de lui, parlant de Titus, y parviendrait. Au reste, ils étaient si familiers, que lors que Britannicus fut empoisonné, s'étant trouvé couché auprès de lui, il prit la coupe où il avait bu, et en pensa mourir aussi bien que lui. De quoi se ressouvenant au milieu de ses honneurs, il lui fit dresser dans le palais une statue d'or, et lui en fit faire une autre d'ivoire qu'il fit porter parmi la pompe des jeux du cirque. Au reste, il était extrêmement bien né ; et était doué d'une singulière beauté, en laquelle on ne remarquait pas moins de gravité que de douceur et de bonne grâce. Il avait une heureuse mémoire, et se montrait capable de tout ce qui était propre pour former un prince aux arts de la paix, et aux exercices de la guerre. Il était parfaitement bien à cheval, et avait une incomparable adresse à manier les armes.

Il parlait aisément grec et latin, composait heureusement sur le champ en l'une et en l'autre langue. Il fut tribun, et eut charge de mille hommes de pied aux guerres de Germanie et de Grande Bretagne, où il acquit tant de réputation, qu'en l'une et en l'autre province on lui dressa plusieurs statues pour monument de sa vertu. Mais il n'acquit nulle part tant d'honneur qu'à la guerre de Judée, où secondant les victoires de son père qui commandait à l'armée pour Néron, il prit de force Thrachea et Gamala, deux puissantes villes de la Palestine, encore qu'il ne fut alors que simple colonel d'une légion. Depuis il s'éleva au faite de la gloire, alors qu'étant général de l'armée sous l'empire de son père, il subjuga le reste de Judée, après avoir désolé Jérusalem, qui n'avait point voulu recevoir la loi ni le joug des romains, quoi que victorieux de tout le monde. Ayant donc acquis tant de réputation d'un côté, et contracté tant de blâme de l'autre, étant parvenu à l'empire il effaça l'infamie passée de ses vices par ses vertus, et se fit mettre au rang des meilleurs princes que le soleil ait jamais éclairés. D'abord reformant sa vie il bannit le luxe de sa table, et régla tellement ses festins, que parmi la

magnificence on n'y vit nulle profusion. Il donna aussi congé à la Reine Bérénice, quoi qu'avec un regret égal de part et d'autre, **mais l'amour de la gloire fut plus puissante que les attraits de la volupté**. Il chassa d'auprès de sa personne tous ces efféminés qui avaient déshonoré sa jeunesse, et ne les voulut plus voir, mêmes en public. Il ne prit jamais rien sur aucun des citoyens, et tint toujours ses mains nettes du bien d'autrui, et bien souvent mêmes il donnait les contributions qui lui étaient dues, tant s'en faut qu'il chargeât le peuple d'extraordinaires subsides. Et toutefois jamais l'empire romain ne porta un prince plus libéral ni plus magnifique. Ce qu'il fit paraître en la dépense des jeux qu'il donna au peuple, où il n'oublia rien de la pompe des autres princes qui l'avaient devancé. Après avoir dédié l'amphithéâtre, et bâti auprès de superbes étuves, il donna aux romains des spectacles de combats, et entre autres il en donna un naval où il fit entrer quelques prisonniers Allemands parmi les autres gladiateurs, et en un seul jour il exposa cinq milles bêtes sauvages pour donner une seule récréation au peuple ; le tout avec tant de liberté et de facilité, qu'il y eut mêmes des femmes qui tuèrent plusieurs de ces cruels animaux de leurs propres mains. Il donna encore de ces sortes de combats hors de l'amphithéâtre dans les jardins de Caius et de Lucius, et le plaisir en dura cent jours entiers. Mais ce qu'il y eut de plus magnifique, ce fut que Titus étant en haut jeta un nombre prodigieux de petites boules de bois, où était écrit le nom de quelque chose bonne à manger, d'un habit, d'un vase d'or ou d'argent, d'un cheval, d'un esclave, ou d'autre chose semblable : et ceux qui les recueillaient les rapportant à ses procureurs, il leur faisait délivrer ce qui était écrit dessus. Quelques-uns ajoutent que parmi toute cette pompe, et parmi toute cette magnificence, il versa des larmes, soit qu'il pleurât de joie, voyant la faveur et l'applaudissement du sénat et du peuple, soit qu'il se souvint des changements qui arrivent ordinairement au cours des affaires du monde, où l'on voit souvent les plus grands contentements traversés de quelque infortune. Ce qu'il éprouva bientôt après, d'autant que la mort le ravit au milieu de cette grande félicité, et en la fleur de son âge. Outre ces magnificences de théâtre, il usa encore d'une grande libéralité à l'endroit de tout le monde. Car comme ainsi soit que depuis l'ordonnance de Tibère, les empereurs ne se tinssent point obligés de payer les bienfaits que leurs prédécesseurs avaient accordés aux particuliers s'ils ne les avaient aussi confirmés par leurs lettres, il fit un édit général, par lequel il ratifia tout ce qui s'en était fait, et ne voulut pas souffrir qu'on eut la peine de lui demander.

En somme il était plein d'une si grande bonté, qu'il ne voulut jamais retrancher à personne l'espérance d'obtenir ce qu'on désirait de lui ; et même ses domestiques lui remontrant qu'il promettait plus qu'il ne pouvait tenir, il leur répondit, **qu'il ne fallait point que personne s'en allât triste d'auprès du prince**. Et une fois s'étant souvenu sur le souper que tout ce jour-là il n'avait fait aucun bien à personne, il se tourna devers les assistants, et leur dit cette mémorable parole, qui à bon droit a été louée de tout le monde ; **mes amis, nous avons perdu ce jour-ci**. il montra outre cela une grande familiarité à tout le monde, et se jouait souvent avec le peuple ; et même afin de paraître plus populaire le laissait entrer dans les étuves où il se baignait : et toutefois cela ne diminuait rien de sa gravité, ni ne l'empêchait pas de tenir la balance de la justice droite et égale à toute sorte de personnes. La beauté de la face de son règne fut comme défigurée par les grandes infortunes, et par les étranges accidents qui arrivèrent de son temps dans quelques provinces de l'empire. Le plus mémorable fut l'embrasement extraordinaire du mont Vésuve, qui emplit presque tout l'univers d'étonnement et d'effroi ; et voici comme la chose arriva. On vit premièrement

sur cette montagne de feu, et sur toute la contrée voisine, apparaître des spectres et des images d'hommes de monstrueuse grandeur, qui se promenaient tantôt en la terre, et tantôt en l'air. Après cela il survint une extrême sécheresse, qui fut suivie d'horribles tremblements de terre, qui ébranlant les terres et les vallées, renversèrent les cimes des montagnes, et firent un tel bruit, qu'il surpassait celui du tonnerre. La mer voisine du côté de Naples se trouva aussi extraordinairement agitée, et ses flots se choquant les uns les autres, se rompaient avec un effroyable mugissement. Le ciel et les éléments étaient pleins de prodiges, et semblait à plusieurs que toutes choses dussent retourner en leur premier chaos, et en leur première masse, ou que Dieu voulût purger l'univers par le feu. Car l'on vit peu à peu que la montagne se crevant par le milieu, commença à jeter des pierres qui semblaient des rochers, et puis se mit à vomir la flamme, avec une si prodigieuse et si épaisse fumée que l'air en fut tout obscurci, et la lumière du soleil vint à défailir comme en une grande éclipse. Et d'autant que les horribles images des géants paraissaient toujours dans la fumée, à travers des rayons du feu, et que d'ailleurs on oyait le bruit des trompettes, le vulgaire crut que c'étaient des gens de guerre qui faisaient tout ce vacarme. Parmi cette confusion ceux qui étaient sur la mer s'enfuyaient en la terre, et ceux qui étaient en la terre se retiraient sur la mer, personne ne croyant le lieu où il se trouvait assez assuré. Au reste il sortait une telle abondance de cendre de cet embrasement, que la terre, et la mer et l'air en furent tous remplis : de sorte que non seulement elle fit mourir les hommes, les bêtes, les poissons, les oiseaux, et les plantes, mais outre cela elle gâta tous les champs et tous les coteaux de la campagne, et d'abondant elle couvrit deux villes entières, dont les habitants furent surpris en leur théâtre et ensevelis en la poussière.

Et ce qu'il y eut encore de plus prodigieux en cela, ce fut que cette cendre sur les ailes des vents vola par dessus les mers, et passa jusque en Afrique, en Syrie et en Égypte, et peu de jours après qu'elle fut élevée, mit Rome dans un grand trouble, d'autant que le peuple ne sachant encore rien de l'embrasement du Vésuve, et ne pouvant juger d'où venait une si grande foison de cendres, s'imagina que tout allait périr, et que le ciel et la terre s'allaient mêler confusément l'un avec l'autre. Ce grand génie de la nature Pline qui vivait encore, et qui de fortune était alors à Misène, ville voisine de ce désastre, ayant eu la curiosité de vouloir contempler de près cette grande merveille, et d'en apprendre la cause, se perdit en cette recherche. Car s'étant jeté sur la mer, afin de s'approcher de la montagne, et n'ayant peu être dissuadé par ses amis ni par le marinier qui le conduisait, de continuer son voyage, il lui succéda si mal, qu'ayant vu de près la flamme de ce prodigieux embrasement, et en ayant mêmes remarqué les mouvements et la figure, il se mit au lit et sommeilla un peu ; mais à son réveil il se trouva enveloppé dans le malheur de la tempête ; et ne se pouvant tenir dans les maisons que le tremblement de terre avait ébranlées, ni demeurer dehors à cause des pierres et de la cendre qui volaient par tout, il s'en alla au rivage pour voir s'il y aurait moyen de se sauver sur la mer. Mais il la trouva si agitée, et ses ondes tellement émues, qu'il n'y vit nulle apparence de salut ; et à même temps la flamme et l'odeur de la fumée pleine de souffre venant à épouvanter ceux de sa compagnie, tout le monde le quitta, fors deux serviteurs, qui l'ayant réveillé, parce qu'il s'était remis à dormir, le levèrent afin de le tirer de là : mais comme ils le tenaient entre leurs bras, la cendre entrant par sa bouche et par les autres conduits, lui emplit l'estomac, et l'étouffa sur le champ.

Le lendemain son corps fut trouvé au même état qu'on l'avait laissé, ressemblant plus à un homme qui prenait son repos qu'à un mort. Son malheur rendit encore l'embrasement du Vésuve plus mémorable, à cause de la qualité du personnage et de l'excellence de son esprit, qu'on peut dire avoir été le meilleur de son siècle. Entre les mauvais effets de cette monstrueuse tempête, on lui attribua la cause de la peste qui survint peu de temps après à Rome, avec une si grande mortalité de toutes sortes de personnes, que la ville en fut toute désolée. Outre cela, il arriva encore un autre malheur à Rome, d'autant que le feu se mit en plusieurs endroits, et brûla les temples de Sérapis, d'Isis et de Neptune, avec la ceinture de leurs cloîtres, et mit encore en cendre les étuves d'Agrippa, le Panthéon, le lieu de la montre des soldats, le théâtre de Balbus, celui de Pompée, les bâtiments et la librairie d'Auguste, avec le temple de Jupiter Capitolin ; de façon qu'on jugea que ce malheur venait plutôt du courroux de Dieu, que d'aucune cause humaine. Parmi tant d'adversités, Titus témoigna au peuple romain et aux provinces affligées, non seulement un soin de prince, mais encore une affection de père, les consolant par ses édits, et les secourant de ses moyens selon la nécessité d'un chacun. Pour cet effet il envoya des personnes consulaires en la Campanie, afin de pourvoir aux ruines que le feu y avait faites. Et parce qu'entre ceux qui avaient été engloutis dans les flammes du Vésuve, il y en avait de riches qui n'avaient point laissé d'héritiers, il appliqua leurs successions à la réparation des villes ruinées. Et quant à ce qui avait été brûlé à Rome, il protesta en public, [que les particuliers n'y avaient rien perdu, et qu'il n'y avait que lui seul intéressé en cela](#) ; d'autant qu'il voulait faire tout réparer à ses dépens.

Ensuite de quoi il donna tous ses plus riches meubles, et ce qu'il avait de plus précieux pour rebâtir les temples, et les autres édifices brûlés, et donna la charge à plusieurs personnes du corps des chevaliers d'en hâter l'ouvrage. Ce furent des soins bien agréables au peuple romain ; mais il fit une autre chose qui ne servit pas moins à lui acquérir toujours davantage les coeurs et les affections de tout le monde. Entre les autres malheurs que les guerres avaient jetés dans la république, elles avaient été cause que la ville de Rome était toute pleine de délateurs et de calomniateurs qui avaient eu le règne depuis Tibère, de sorte que les plus excellents personnages couraient tous les jours fortune de leur vie, à cause des accusations qu'ils forgeaient contre leur innocence. Titus voulant nettoyer la ville de ces pestes du monde, en fit faire une exacte recherche, et après les avoir fait battre à coups de verges et de bastons sur la place, les fit traîner en montre par l'étendue de l'amphithéâtre, en fit vendre les uns comme des esclaves, et confina les autres dans les plus rudes et les plus fâcheuses îles de l'empire. Outre cela pour réprimer l'audace et l'impudence de ceux qui à l'avenir voudraient suivre les mêmes façons de faire, il ordonna qu'on ne pourrait rechercher la vie des morts, passé un certain temps.

Outre la dignité d'empereur, Titus voulut encore être souverain pontife, protestant qu'il en prenait la charge, [afin de conserver ses mains pures du sang de ses citoyens](#). Et jamais depuis il ne fit mourir, ni ne fut cause qu'on fit mourir personne, encore qu'il s'offrit assez d'occasions de se venger de plusieurs esprits turbulents et séditieux, qui ne cessaient d'attenter, ou contre sa vie, ou contre l'empire. Au contraire il jura saintement, [qu'il aimait mieux périr, que perdre les autres](#). Et de fait s'étant trouvé deux patriciens qui furent convaincus d'avoir fait de ces furieuses entreprises, il se contenta de les avertir en particulier, et de leur dire gravement, [que l'empire se donnait par la destinée, et par l'ordonnance du ciel](#) ; et là dessus les conjura de lui déclarer ce qu'ils désiraient de lui, et qu'il

était prêt de les contenter. Mêmes d'autant que la mère d'un de ceux-là était absente, il dépêcha un courrier pour l'ôter de la peine où elle pouvait être à cause du danger de son fils, et la fit assurer qu'il n'aurait point de mal. Outre cela il les mena souper avec lui, et le lendemain se trouvant à un combat de gladiateurs, il les fit mettre à dessein auprès de lui, et comme on lui apporta les épées dont les gladiateurs devaient combattre, il les leur bailla à manier, montrant qu'il n'avait nulle défiance de eux.

Même on dit qu'ayant observé l'heure de leur naissance, il dit qu'ils étaient tous deux menacés d'un horrible malheur, mais qu'il ne leur arriverait pas sitôt, et que ce serait par un autre que par lui qu'ils seraient persécutés, comme en effet cela arriva sous un autre règne. Titus eut un autre combat à soutenir, plus dangereux que celui-là, d'autant que son propre frère Domitien épia toutes les occasions et rechercha toutes sortes de moyens pour le faire mourir : de quoi étant pleinement informé, il eut le naturel si bon, que non seulement il ne le fit tuer, ni reléguer, ni arrêter, mais mêmes il lui continua toujours les mêmes honneurs, et la même autorité qu'il lui avait donnée auparavant, lui faisant toujours part de l'empire, et témoignant à tout le monde qu'il le destinait pour son successeur ; voire même sa patience et sa bonté monta à un tel comble, que parmi ses cruelles pratiques il le tira à part, et le conjura avec mille larmes de vouloir dorénavant l'aimer, et lui témoigner une mutuelle affection. Parmi tout cela la mort vint l'accueillir au milieu des réjouissances de Rome, et l'ôta du monde lors que le peuple délivré de ses calamités passées, commençait à goûter la douceur de son règne. Car ce fut à la fin et des jeux et des spectacles que la maladie le saisit. Il était parti de Rome pour s'en aller au lieu de sa naissance, ayant l'âme pleine de tristesse, d'autant qu'il avait eu de sinistres présages, et entre autres comme il voulait sacrifier, la victime s'en était fuie sans attendre le coup, et outre cela le ciel étant serein et le temps calme, sans pluie, sans vents, et sans nuages, il avait tonné, qui étaient toutes choses que les romains croyaient être de mauvais augure. Au premier logis qu'il fit, la fièvre le saisit, et se sentant à sa dernière heure, on dit que s'étant fait mettre en litière, et étant à la campagne, il voulut regarder devers le ciel, et se prenant à pleurer se plaignit amèrement de ce que la vie lui était ôtée en cet âge sans l'avoir mérité, ne se sentant coupable d'aucune chose dont il eut sujet de se repentir, sinon d'une seulement, laquelle toutefois il ne décela point devant que de mourir, et depuis personne n'en a parlé avec certitude, mais seulement par conjecture. Quelques-uns se sont figurés qu'il eut alors regrets d'avoir corrompu Domitia femme de son frère. Toutefois cette femme, qui vu son effronterie en eut fait trophée si la chose eut été, jurait saintement, qu'il n'avait jamais eu affaire à elle.

À raison de quoi quelques autres ont cru que l'unique regret qu'il avait, était de n'avoir pas fait mourir son frère, non seulement d'autant que par ce moyen il eut assuré sa vie, mais aussi parce qu'il eut délivré l'univers d'un pernicieux tyran, qui allait prendre après lui les rênes de l'empire ; et ajoutent à cela, que sans nul doute Domitien l'empoisonna, et lui avança ses jours. Et certes nous trouvons que cet insigne magicien Apollonius Tyancus, qui était alors en vogue, s'étant insinué par ses prédictions en son amitié, il s'était informé de lui, et l'avait conjuré de lui dire qui étaient ceux dont il devait principalement se garder, et que Apollonius Tyaneus, regardant le soleil lui avait répondu, **que c'était son intention de lui en dire son avis, d'autant que les dieux lui avaient commandé de l'avertir, que du vivant de son père il se gardât de ses plus grands ennemis : mais que son père étant mort, il se donnât de garde de ses domestiques et de ses plus familiers amis.** Et que là dessus Titus lui avait encore demandé de quel

genre de mort il devait mourir, et que cet imposteur lui avait réparti, **qu'il mourrait de la même mort dont était décédé Ulysse**. De quoi un damis lui donnant l'interprétation, l'avertit de se garder de l'arête du poisson nommé Pastinace, de la blessure duquel on croyait qu'Ulysse qui en avait été piqué sur la mer était mort : mais qu'en fin comme les oracles des magiciens sont toujours à deux visages, cette prédiction aurait été vérifiée, parce qu'il fut étouffé par le venin d'un lièvre marin que Domitien lui avait fait bailler. D'autres le font mourir d'une mort encore bien plus étrange, mais qui ressent entièrement sa fable. Car ils disent qu'un jour d'été Titus s'étant promené, et s'étant tenu longtemps au soleil, commença à jeter tant de sang par les narines, qu'il ne fut point en la puissance des médecins de l'étancher, de sorte qu'il se pâma de faiblesse et de douleur ; et que son frère Domitien feignant d'avoir trouvé un bon remède pour le guérir, le fit mettre dans un vaisseau plein de neige, où lui ayant ôté la respiration, il le fit étouffer. D'autres assurent encore qu'il mourut pour avoir trop été dans les bains d'eau froide durant sa maladie. Tant y a qu'après avoir tenu l'empire deux ans et quelques mois, il mourut en la fleur de son âge et de son règne, au grand regret de tout l'univers qui l'avait en opinion du meilleur prince que le soleil eut jamais vu. Ce qui a donné sujet à quelques-uns de le mettre en parallèle avec Auguste, de les comparer l'un avec l'autre, et de dire que si Auguste fut mort plutôt qu'il ne mourut, ou si Titus eut vécu plus longtemps qu'il ne vécut, ils n'eussent ni l'un ni l'autre possédé les affections du peuple comme ils les possédaient au temps de leur décès. Car il est bien vrai qu'Auguste ayant été contraint par le malheur des divisions civiles de son siècle, d'exercer de grandes cruautés à l'entrée de son règne, se rendit tellement odieux à tous les citoyens, que s'il fut sorti du monde en ce temps-là, on l'eut tenu pour le plus cruel prince qui eut jamais commandé à Rome ; au lieu que depuis effaçant ce blâme par une plus douce façon de régner, il s'acquitta tellement les coeurs et les volontés du peuple, que sa mort emplit d'un deuil universel toute la république. Au contraire c'est chose assurée que si Titus eut plus longtemps vécu, il pouvait par quelque malheur ternir la splendeur de son empire ; et faire dire que par le passé il avait eu plus de bonne fortune que de vertu ; au lieu que mourant au comble de cette gloire, il laissa une si douce mémoire de son gouvernement, qu'il en est encore aujourd'hui nommé l'amour et les délices du genre humain. Mais il est temps de finir.

Dieu ayant choisi Vespasien et Titus pour faire une horrible vengeance et une punition exemplaire du parricide et du sacrilège des juifs, qui par une exécration audace, et par un déplorable aveuglement, avaient attaché en croix son fils le sauveur du monde ; rien ne pût résister à la puissance de leurs armes. Et quoi que la ville de Jérusalem pleine d'une prodigieuse multitude de peuple obstinée à sa défense, eut fait toute la résistance qui se peut imaginer, enfin toutefois elle se trouva toute ensevelie dans ses ruines, sans que les romains y laissassent autre chose que le champ et la place où avaient été ses superbes bâtiments. Mêmes outre cette désolation que nous avons décrite ci-dessus, comme pour une marque d'éternelle malédiction, Titus voulut que Musonius Rufus intendant des fortifications en l'armée romaine, fit passer la charrue et labourer la terre où avait été cette misérable ville. On dit qu'au commencement de la guerre qui la ruina, Dieu soigneux du salut des fidèles qui étaient en Jérusalem, les avertit par son ange de quitter un si infortuné séjour contre qui il allait décocher les traits de son ire, et de se retirer en la petite ville de Pella, où ils continuèrent les exercices de notre sainte religion.

Cependant les autres disciples de Jésus-Christ continuaient leurs labeurs par tout le reste de l'univers, et semble que la bonté de ces deux empereurs contribua quelque chose à l'avancement de l'évangile ; vu que la paix de leur règne ne fut troublée d'aucune persécution de l'église. Seulement y a-t-il à déplorer en leur triomphe, qu'au lieu d'en attribuer la gloire au vrai Dieu, ils la rapportèrent à leurs faux dieux, et particulièrement à Jupiter, auquel Vespasien assujettit les juifs de payer au Capitole le même denier qu'ils payaient au temple de Jérusalem. Les oracles des juifs, que Josèphe et quelques autres interprétèrent à son avantage, servirent à l'encourager et à le faire résoudre d'usurper l'empire. Ces oracles assuraient que l'empire du monde échoirait à ceux qui sortiraient de l'orient ; et étaient pris sur les prophéties qui promettaient que tous les peuples recevraient le joug de Jésus-Christ par la puissance de sa parole prêchée par les apôtres, qui devaient la porter de Sion et de Jérusalem aux extrémités du monde.

Ayant donc été détourné par les flatteurs à l'avantage de Vespasien et de son fils Titus, ils conçurent cette superbe opinion qui leur réussit, qu'ils seraient seigneurs de tout le monde. Mêmes quelques-uns qui ont cru que ce que Vespasien fit bâtir ce magnifique temple, qui fut nommé temple *de paix éternelle* : ce fut sur cette vaine créance qu'il était ce *prince de paix*, sous le nom duquel Ésaïe décrit le Roi messie, et dit *que la paix qu'il établirait n'aurait point de fin*. quoi que c'en soit, et lui et son fils abusèrent insolemment de leur victoire, vu que, comme nous avons remarqué, ils firent servir la loi de Dieu et les vaisseaux de son temple, de monstre et d'ornement à leur triomphe.

Livre VIII

Contenant ce qui s'est passé de plus mémorable sous le règne de Domitien.

Après la mort d'un si bon prince, son frère Domitien prit les rênes de l'empire, mais n'imita pas les beaux exemples de douceur et de modération qu'il lui avait laissés. Au contraire il se montra non moins malin et artificieux, que violent et colère en tous ses déportements, de sorte qu'il souilla tout l'honneur de la race des flaviens, que Vespasien et Titus avaient élevé au comble de la gloire. Il avait passé sa jeunesse avec tant de pauvreté et d'infamie, qu'il en était venu jusqu'à se prostituer soi-même.

Depuis, comme la fortune de son père vint à lui donner plus d'autorité dans Rome, il en abusa si insolemment, qu'il se mit à corrompre les plus nobles femmes de la ville, et à faire des affronts à leurs maris ; et non content de cela, il se donna une telle licence au maniement des affaires, qu'en un même jour sans connaissance de cause, il cassa vingt des principaux officiers de la république, et donna leur charge à d'autres ; de quoi Vespasien ayant eu avis, dit qu'il s'étonnait de ce qu'il n'avait aussi pourvu à la sienne, et de ce qu'il ne lui avait pas aussi envoyé un successeur. Il avait fait paraître une extrême jalousie contre son frère, et n'avait entrepris le voyage qu'il avait voulu faire en Germanie, que pour s'égalier, ou plutôt pour surmonter et offusquer sa gloire. Vespasien averti de toutes ses insolences et de tous ses ombrages, l'en avait sévèrement repris en particulier, et mêmes pour arrêter le cours de son audace, l'avait fait loger avec lui, et lui avait ordonné de le suivre par tout : de manière que quand Vespasien et Titus sortaient en public dans leurs chaires impériales, il marchait après comme une personne privée dans sa litière.

Pour détourner le courroux de son père, il contrefit l'insensé, afin qu'il crut que c'était plutôt la folie qui l'avait transporté qu'aucune inclination qu'il eut à ces méchancetés. Outre cela, il fit démonstration de vouloir à l'avenir se gouverner plus modestement, et pour en imprimer l'opinion il s'appliqua à l'étude des lettres, et principalement de la poésie, qu'il avait toujours auparavant méprisée, et dont depuis il ne tint pas grand compte, encore qu'il y ait eu de graves auteurs qui aient loué ses vers. Parmi cela, il ne rabattit rien de son ambition, ni de l'envie et de la haine qu'il portait à son frère. Au contraire, comme le roi des Parthes Vologèse eut envoyé prier Vespasien de le vouloir secourir contre les Alains qui lui faisaient la guerre, et de lui donner par même moyen un de ses enfants pour conduire les troupes, il fit tous ses efforts pour y être envoyé : et comme ce dessein fut longtemps balancé, il sollicita les autres rois de l'orient par toutes sortes de présents et de prières qu'ils fissent la même instance, afin de se voir chef d'une armée. Et quant à ce qui regarde particulièrement son frère, devant qu'il eut rendu l'âme, il commanda que tout le monde l'abandonnât, et s'en alla promptement à Rome prendre possession de l'empire, et ne se soucia point de lui rendre les derniers devoirs, ni les honneurs des obsèques.

Seulement l'année d'après son décès il le fit mettre au rang des dieux, plutôt pour avoir un frère qui fut Dieu, et pour s'assurer du même honneur, que pour aucun amour qu'il lui portât, vu qu'il ne cessa durant tout le cours de son règne de le taxer obliquement, et par ses discours et par ses actions. Au commencement de son empire il prenait une heure pour se retirer tout seul en un cabinet, où au lieu de vaquer à quelque chose de sérieux, il s'amusait à tuer des mouches, donnant en cela un vrai témoignage de sa folie. Sur quoi Julius

Crispus rencontra plaisamment ; car quelqu'un demandant, s'il n'y avait personne avec l'empereur, **non pas**, dit il, **seulement une mouche**. Cependant il eut une affliction domestique qui fit paraître l'inconstance de son esprit. Sa femme Domitia Longina, qu'il avait ravie à son premier mari, et à qui il avait fait donner solennellement le nom d'Augusta, devint éperdument amoureuse d'un comédien nommé Pâris, dont se trouvant offensé jusqu'au vif, il la répudia, et fit tuer ce mignon en pleine rue : sa colère ne dura guère contre sa femme, mais sa passion la lui fit aussitôt reprendre, quoi qu'il feignit qu'il la rappelait à la prière du peuple.

Il est bien vrai qu'ayant su que plusieurs avaient jeté des fleurs et des parfums sur la place où Paris avait été massacré, il en fit une cruelle vengeance, ayant commandé qu'on fit mourir tous ceux qui se trouveraient coupables de cette hardiesse. Cependant il entretenait Julia fille de son frère, dont les amours furent si infortunées, que cette pauvre princesse en mourut misérablement, l'ayant voulu contraindre de perdre le fruit dont elle était grosse de lui. Toutefois on ne peut nier qu'aux commencements de son règne il n'ait fait beaucoup de choses dignes de louange et d'admiration : mais toujours il y eut quelque licence mêlée ; de manière qu'on voyait reluire en lui une grande diversité de moeurs, balançant, pour le dire ainsi, entre les vertus et les vices, jusqu'à ce que les vices auxquels il avait plus d'inclination emportèrent les vertus, qui semblaient être forcées en ce mauvais naturel. La crainte et la pauvreté furent deux puissants aiguillons qui le précipitèrent à toutes sortes d'horreurs et d'insolences ; d'autant que la pauvreté le porta aux rapines, et la crainte le rendit barbare, et inhumain. Il se montra toutefois magnifique en la dépense des spectacles et des jeux qu'il donna au peuple, non seulement dans l'amphithéâtre, mais mêmes dans le cirque, où il fit courir des chariots de toutes façons ; et outre cela il y fit faire deux combats, l'un à cheval et l'autre à pied, et puis fit dresser une guerre navale dans l'amphithéâtre, s'efforçant d'acquérir les bonnes grâces des romains par ces récréations populaires, auxquelles il ajouta encore la chasse des bêtes sauvages, et un combat de gladiateurs, qu'il fit faire durant la nuit à la lumière des flambeaux. D'ailleurs il s'employa à des oeuvres plus sérieuses et plus dignes de la majesté de l'empire : et tout premièrement il fit paraître un grand zèle à la reformation de la justice, de sorte qu'on remarqua que jamais les magistrats n'avaient été ni plus modestes, ni plus équitables, soit dans Rome, soit dans les provinces qu'ils furent sous son règne.

Aussi nota-il d'infamie les juges et leurs assesseurs qui se trouvèrent coupables de s'être laissés corrompre à force d'argent. Il cassa aussi plusieurs arrêts donnez avec plus d'ambition que de justice par les cent juges des causes civiles ; et avec la même sévérité il défendit aux commissaires députés pour le recouvrement des choses aliénées, de se laisser emporter aux légères persuasions de ceux qui venaient revendiquer les biens dont il était question. Il commanda encore aux tribuns du peuple de faire rechercher et de procurer que le sénat donnât des juges à un édile qui s'était montré sordide, et qui avait pris de l'argent en l'exercice de sa charge. Et parce que nonobstant les lois qu'avait faites son frère, il y avait encore un grand nombre de délateurs qui ne servaient qu'à opprimer les innocents et à faire venir leurs confiscations au trésor du prince, il fit rigoureusement châtier ces sortes de personnes, disant outre cela, **que le prince qui ne punissait pas les délateurs, fomentait leur audace**. Après cela il fit des lois pour abolir les mauvaises coutumes, et pour réprimer les abus qui parmi la licence des guerres s'étaient glissés dans la république. Il commença par les comédiens, et leur défendit les théâtres, ne leur permettant de jouer

qu'aux maisons des particuliers. Et même il cassa du sénat un de ce corps qui se montrait trop passionné à la danse, et aux souplesses des bateleurs.

D'ailleurs il défendit aux femmes diffamées, d'aller en litière, et leur ôta le droit de pouvoir recevoir aucun héritage, ou aucun autre legs testamentaire. Il châtia cruellement les fautes des vestales, fit informer avec une extrême rigueur contre ceux qui furent soupçonnés d'avoir eu part à leur crime ; condamna au supplice plusieurs de ceux qui en furent chargés. Cependant on remarqua en son procédé, que ce ne fut ni l'amour de la justice, ni le désir de purger le sanctuaire de Vesta qui le fit penser à ces châtiments, mais que ce fut la seule haine qu'il portait à la mémoire de son père et de son frère ; parce qu'il punit plus sévèrement celles qui avaient failli sous leurs règnes, que celles qui s'oublièrent sous le sien. Car quant à ces dernières, comme Varonilla et deux soeurs furent accusées d'avoir forfait de son temps, il leur permit d'élire le genre de mort, dont elles voulaient mourir, et se contenta de reléguer et de bannir ceux qui les avaient corrompues. Mais quant aux autres, il usa d'une plus grande sévérité, vu qu'ayant fait revoir le procès de Cornelia, qui longtemps auparavant avait été déclarée innocente, et ce dernier juge l'ayant convaincue et déclarée coupable il voulut qu'elle fut punie selon l'ancienne rigueur des lois des vestales ; et ordonna qu'elle serait enterrée toute vive ; et quant à ceux qui les avaient abusées, après les gênes et les tortures, il les fit fouetter publiquement et battre de verges, jusqu'à ce qu'ils eussent rendu l'âme au milieu des tourments. Et ne trouve-t-on autre raison de cette plus grande sévérité en leur endroit, sinon qu'outre qu'il était bien aise de signaler son règne par un exemple si mémorable de justice, il voulait encore taxer obliquement la négligence de son père et de son frère, et comme les accuser d'avoir eu trop peu de soin de l'ancienne discipline des religions. Et de fait on remarqua qu'en beaucoup d'autres occasions il s'efforça de flétrir leur réputation, et particulièrement en ce fameux édit par lequel il défendit de châtier les mâles, qui ne fut fait que pour reprocher à la mémoire de son frère, le plaisir qu'il avait pris aux eunuques, et toutefois encore dissimula-t-il cette passion, feignant quelquefois de pleurer la perte d'un si bon frère. Néanmoins la passion qu'il montrait à abolir toutes les lois qu'il avait faites, et à déshonorer sa mémoire, fit voir au travers de ses artifices la grande haine qu'il lui portait. Parmi cela il n'y eut rien qui fit tant paraître son mauvais courage, que l'impudence du langage dont il usa après la mort de Vespasien, se vantant par tout, **qu'il l'avait déclaré et laissé compagnon de l'empire avec son frère, mais qu'on avait fait de la fraude et corrompu son testament pour le frustrer.** Ce que tout le monde savait être éloigné de toute apparence de vérité, aussi bien que ce qu'il dit encore depuis la mort de Titus, **qu'il avait donné l'empire à son père et à son frère, et qu'ils le lui avaient rendu.** Voilà quelle était sa vanité. Quant à son avarice, elle ne parut que bien tard, vu qu'au commencement de son empire, non seulement il s'abstint de ravir les biens des citoyens, mais mêmes il donna de grands témoignages de sa libéralité, ne recommandant rien plus particulièrement à ceux qui étaient auprès de lui, que de se contenter des grands biens qu'il leur faisait, et de ne rien faire sordidement en leurs charges. Et mêmes il ne voulait point accepter les héritages que lui laissaient par testament ceux qui avaient des enfants, et outre cela il cassa d'autres testaments faits en faveur du public au préjudice des justes héritiers ; et pour la même raison, remit beaucoup de confiscations qui allaient à l'épargne de l'empire. Il fit aussi de grandes largesses au peuple, et le traita magnifiquement par plusieurs fois, montrant outre cela une particulière magnificence à l'endroit du sénat et des chevaliers : de sorte que tout le monde se ressentait de sa splendeur. D'ailleurs

il fit faire des superbes édifices, et entre autres il fit bâtir le Capitole qui avait encore été brûlé sous le règne de son frère. Il fit aussi bâtir à l'honneur de Minerve un nouveau temple, dans lequel les poètes, et les musiciens à l'envie les uns des autres, chantaient ses louanges pour remporter le prix qui était proposé aux vainqueurs. Outre cela il en fit bâtir un autre qui fut appelé le temple de la famille des flaviens qu'il dédia encore à la même minerve, à laquelle il fit aussi célébrer des jeux anniversaires, comme à celle qu'il adorait particulièrement, et qu'il tenait pour la déesse tutélaire de son empire.

Parmi cela voyant qu'il y avait une grande abondance de vin, et une extrême disette de bled : et se figurant que le trop grand soin qu'avait le peuple de cultiver les vignes, était cause qu'on ne se souciait pas assez des champs et des moissons, il défendit premièrement d'en planter de nouvelles en Italie, et quant aux autres provinces, il commanda qu'on arrachât la moitié de ce qu'il y en avait de plantées, et qu'on ne les provignât plus à l'avenir : mais son édit n'eut pas grand cours, d'autant que les provinces, et particulièrement celles de l'Asie lui firent remonter par leurs ambassadeurs le notable intérêt qui revenait à un prodigieux nombre de personnes de cette nouvelle ordonnance. Quant aux affaires de la guerre, il voulut aussi se montrer magnifique à l'endroit des soldats, dont il haussa les montres et la paye, pour les obliger plus étroitement à son service. Aussi trouva-t-il où les employer, d'autant qu'il s'éleva beaucoup de guerres sous son règne. La première fut contre les Cattes peuple d'Allemagne, contre lesquels il marcha en personne, et quoi qu'il n'eut rien fait de mémorable en ce voyage, si est-ce qu'il en voulut avoir l'honneur du triomphe. La seconde fut contre les Sarmates de l'Europe alliés avec ceux de l'Asie, qui s'étant révoltés contre l'empire romain, commencèrent une dangereuse guerre, où le général de l'armée romaine fut premièrement défait avec une légion entière : mais depuis Domitien ayant envoyé de nouvelles forces, ces barbares ne peuvent soutenir l'effort des romains ; de manière qu'après avoir reconnu leur impuissance ils firent joug, et recevant la loi des vainqueurs, se retirèrent dans les provinces d'où ils étaient assez inconsidérément sortis. Domitien ne jugeant pas cette victoire digne d'un plein triomphe, se contenta du laurier triomphal qu'il consacra à Jupiter dans le Capitole. L'autre guerre fut celle des daces peuples voisins du Danube aux confins de l'Allemagne, et de la Hongrie, qui dura jusqu'à l'empire de Trajan, à cause de la suffisance du chef des ennemis. C'était Décébale, roi des Daces, prince vaillant et sage, qui n'ignorait rien du métier de la guerre, et qui au demeurant savait non seulement bien user de la victoire, mais aussi remédier aux malheurs qui traversaient sa fortune. L'armée romaine ayant donc affaire à un Roi si courageux et avisé, eut beaucoup à souffrir en cette guerre ; à laquelle Domitien, quoi que parti de Rome en intention de le combattre, n'assista pas, mais comme prince voluptueux et peu capable des fatigues du corps et de l'esprit qu'il avait noyé dans les débauches avec les femmes et les jeunes gens, y envoya ses lieutenants qui y firent extrêmement mal leurs affaires ; car ayant premièrement donné la conduite de l'armée à Oppius Sabinus personnage consulaire, les Daces le taillèrent en pièces avec toute l'élite de ses troupes. Cornélius Fuscus colonel des gardes du prince, ayant depuis eu la charge de venger cette injure, n'eut pas la fortune plus favorable, mais y demeura aussi bien que son prédécesseur. Domitien irrité de ces affronts voulut se venger sur les Marcomans et sur les Quades, parce qu'ils avaient refusé de l'assister en cette guerre, et pour cet effet, s'achemina en Pannonie pour les combattre, mais il lui succéda aussi mal qu'à ses lieutenants ; de façon qu'il ne trouva autre ressource en toutes ses pertes que de rechercher la paix, et de s'accorder avec

Décébale, qui voyant que cette guerre pourrait en fin le ruiner, renvoya les prisonniers par un nommé Diegis, auquel Domitien mit le diadème sur la tête, afin de le porter à Décébale, comme voulant faire croire qu'il était victorieux, et qu'il avait le pouvoir de donner des rois aux Daces. Et pour confirmer cette opinion il fit grandes libéralités aux soldats, et même il envoya à Rome les ambassadeurs de ce Roi avec une lettre de lui qu'on crut qu'il avait contrefaite, pour assurer le sénat et le peuple qu'il avait subjugué cette puissante nation, de laquelle aussi il n'eut point de honte de triompher comme s'il l'eut pleinement vaincue. Cependant on ne saurait croire combien d'excessifs honneurs les romains lui décernèrent pour ces imaginaires victoires, mêmes le sénat combattait comme à l'envie, à qui le flatterait plus honteusement. Après l'entrée de son triomphe, qui fut accompagné de toutes sortes de magnificences, encore que la pompe en fut ornée, non des dépouilles des ennemis, mais des meubles des particuliers et du trésor impérial, il donna au peuple un superbe spectacle, où parmi les autres insolences, il fit disputer le prix de la course à des filles qui semblaient avoir dépouillé toute honte pour se jeter à cet infâme exercice. Après cela il commanda que les réjouissances et les fêtes se continuassent, et pendant cette liesse publique il fit voir toutes espèces de combats à pied et à cheval, et même sur l'eau, entre lesquels le plus remarquable fut celui qui eut la forme d'une guerre naval, d'autant qu'il fit faire tout auprès du Tibre un lac, sur lequel il mit deux puissantes flottes, qui venant à s'entrechoquer représentèrent comme l'image d'une juste bataille, où il fut tué un grand nombre de combattants ; dont la perte fut suivie de la mort de plusieurs des spectateurs, d'autant que s'étant élevé un grand orage, Domitien qui avait des habits pour changer, ne permit à pas un de la compagnie de se retirer ; de manière qu'ayant souffert l'injure du temps et la violence de cette tempête, plusieurs s'en retournèrent malades dans leurs maisons, et en moururent misérablement peu de jours après. Pour adoucir cela, il fit au peuple un festin général qui dura une nuit entière ; et puis pour obliger plus particulièrement le sénat et ceux de l'ordre des chevaliers, il leur en fit un autre dont l'appareil fut bien étrange. Il fit dresser des chambres qu'il fit toutes noircir, de sorte que le lambris, les carreaux, les murailles, même les sièges qu'on y avait préparés étaient tous noirs. Et cela fait, il les y fit entrer les uns après les autres sans aucune suite de serviteurs, et puis leur ayant fait prendre leurs places, il fit apporter auprès de chacun d'eux une colonne faite en forme d'un sépulcre, où pendait une petite lampe, semblable à celles qu'on allumait dans les tombeaux, sur laquelle ils voyaient leurs noms gravez sans savoir que voulait dire tout ce mystère. À même temps ils virent entrer dans cette salle des jeunes enfants tout nus, et tous noircis d'encre, ressemblants plutôt à des furies ou à des spectres, que non pas à des créatures humaines, qui commencèrent aussitôt une horrible danse, tout à l'entour d'eux, et après avoir dansé s'allèrent jeter à leurs pieds où ils firent toutes les gestes et toutes les cérémonies qui avaient accoutumé de se pratiquer aux obsèques des morts. Ces pauvres gens voyant un si épouvantable spectacle commencèrent à s'effrayer, et chacun appréhenda que ce ne fut vraiment un appareil de leurs funérailles, et qu'au sortir de ce furieux jeu Domitien ne les fit massacrer, d'autant mêmes, qu'il ne les entretenait que de discours de sang et de carnage.

Néanmoins il les licencia après avoir renvoyé leurs serviteurs qui les attendaient à la porte ; mais comme ils virent un nombre de personnes inconnues qu'il avait attirées pour les ramener chez eux en des litières, leur crainte commença à redoubler, et leur frayeur à s'accroître. Toutefois ayant été reconduits en leurs maisons, sans recevoir autres déplaisir que celui de la peur, voila une nouvelle

alarme qui les épouvante. On leur vient dire qu'il y a des gens à leurs portes qui viennent de la part de l'empereur, qui ont quelque chose à leur dire. Alors ils croient que leur dernière heure est arrivée, et pensent que c'est pour les faire mourir. Mais au lieu de leur faire du mal, ces messagers leur présentent de sa part, à l'un un vase d'or, à l'autre une colonne d'argent, et à l'autre une autre pièce de grand prix ; et parmi cela un jeune enfant qui avait joué le personnage du diable en ce spectacle se montra à eux en une plus belle forme, ayant été lavé et paré de beaux habillements afin de les aller voir ; ce qui n'empêcha pas qu'ils ne passassent la nuit avec beaucoup d'horreur et de crainte. C'étaient-là les spectacles et les banquets avec lesquels Domitien célébrait ses triomphes, ou plutôt comme disaient les autres, [les obsèques et les funérailles, des légions, et des soldats qui avaient été défaits et taillez en pièces à la guerre des Daces](#). Depuis cela il se montra extraordinairement cruel à l'endroit de toutes sortes de personnes, qu'il faisait inhumainement massacrer sur les moindres soupçons qui entraient en sa fantaisie.

Il y avait un jeune garçon disciple de ce Pâris qu'il avait fait assassiner, à cause des amours de sa femme Domitia, qui ressemblait de visage et de façons de faire à son maître. Il en prit un tel ombrage, que nonobstant son jeune âge et sa maladie il le fit tuer, et exerça la même cruauté contre un Hermogènes natif de Tarse, qui avait publié des livres avec certaines figures qui lui déplaisaient et fit crucifier les libraires qui les avaient débités. Il était arrivé à un citoyen romain de dire quelque parole libre contre un des gladiateurs sur le théâtre ; Domitien indigné de cela le fit tirer hors du spectacle, et commanda qu'on le fit jeter aux chiens, le chargeant [d'avoir blasphémé contre la majesté du prince](#). Il fit aussi sentir les effets de sa rage à plusieurs personnes consulaires, et entre autres il fit mourir Civica Cerealis proconsul de l'Asie, Salvidienus, Orfitus et Acilius Glabron, comme si ces grands personnages eussent voulu troubler son empire, et exciter des mouvements dans la république. Il fit encore massacrer Ælius Lamia, auquel il avait ravi sa femme, n'en ayant autre sujet sinon que Lamia l'avait piqué par quelques plaisantes rencontres, par lesquelles il s'était figuré qu'il avait voulu taxer obliquement son gouvernement et son règne. Il usa de la même cruauté à l'endroit de Salvius Coccejanus, d'autant qu'il avait célébré le jour de la naissance de son oncle Othon. Il n'épargna non plus Metius Pomposianus, auquel son père Vespasien n'avait pas voulu toucher, prenant pour prétexte de ce qu'il l'ôtait du monde, que l'on croyait dans le peuple que son horoscope lui promettait l'empire, et qu'il avait perpétuellement dans les mains les harangues des grands rois et des grands capitaines, que Tite Live avait représentées. Et qu'outre cela il avait donné à quelques-uns de ses esclaves les noms de Mangon et de Hannibal. Il s'attaqua encore à Junius Rusticus, parce qu'il avait mis en lumière un livre contenant les louanges de Thræseas, et de son gendre Heluidius Priscus, et les avait qualifiés du titre de [très saints personnages](#), encore que ce dernier eut été violent ennemi de Vespasien. Et même parce qu'il croyait que tous les hommes de lettres étaient complices de son audace, il chassa de Rome et d'Italie tous les philosophes, qui s'en allèrent errants dans le monde, les uns se retirant dans le fond de la Grèce, les autres dans l'Espagne, et les autres s'allant cacher dans les déserts de Libye ou de Scythie pour fuir la rage de ce tyran. Il fit encore exécuter le jeune Heluidius, d'autant qu'il lui semblait que représentant sur le théâtre les personnages de Pâris et d'Oenone, il avait voulu taxer son divorce d'avec sa femme. Il ne pardonna pas mêmes à son sang ; mais fit mourir Flavius Sabinus son cousin germain, parce qu'à l'assemblée de l'élection des consuls, où ce Sabinus avait été nommé à cette dignité par la

compagnie, le héraut, au lieu de l'appeler consul, l'avait par mégarde appelé empereur. Mais parmi l'inhumanité de ces massacres il n'y eut rien de plus odieux que la haine qu'il témoigna à Julius Agricola, l'un des plus vertueux et des plus vaillants capitaines de son siècle. Ce grand personnage ayant été choisi par Titus pour aller commander en Grande Bretagne, dont les habitants faisaient tous les jours quelque entreprise contre les légions romaines, avait si heureusement conduit cette guerre, qu'en cinq ans qu'il y commanda il avait subjugué toute l'Angleterre, toute l'Irlande et toute l'Ecosse, et avait laissé l'île paisible à son successeur. Parmi cela il avait donné diverses batailles dont il avait toujours remporté la victoire.

La plus célèbre fut celle qui fut cause de sa mort. Tous les insulaires ayant rallié leurs forces, se résolurent de faire un dernier effort pour se venger des romains, et pour secouer entièrement le joug de leur empire. Un de leurs chefs les animant à une si généreuse résolution, leur avait représenté : **que c'était en vain qu'ils s'étaient efforcés d'adoucir la rigueur et l'insolence des romains etc.**, les alla rencontrer, et les combattit avec un si heureux succès, qu'après les avoir rompus par diverses fois, et taillé en pièces l'élite de leur armée, qui laissa de grande marques de courage, il mit en fuite le reste, et acheva par cette victoire d'assujettir toute la Grande Bretagne à l'empire romain. À même temps il en donna avis par ses lettres à Domitien, qui fit démonstration d'en être infiniment content ; mais en son âme il sentit un cuisant déplaisir. Il savait en sa conscience qu'au lieu d'avoir acquis aucune sorte de gloire par le faux triomphe, qu'il s'était fait décerner de la Germanie, il s'était plutôt immolé à la moquerie du monde, n'ayant vaincu nuls ennemis, mais ayant acheté de misérables esclaves par toutes les foires d'Allemagne pour les faire suivre son char triomphal en guise de prisonniers au lieu que ce qu'il présentait alors était une véritable victoire, qui emplissait de gloire celui qui avait fait mourir un si grand nombre d'ennemis, et assuré à l'empire de si grandes provinces, et une si puissante île. Ce lui était un regret bien amer de voir un homme privé en plus grande estime qu'un empereur, jugeant bien **que la gloire des armes lui étant ravie, c'était en estimer un autre plus digne de commander que lui.** Cependant il s'efforça de faire paraître qu'il en avait pas aucun ombrage : et pour couvrir cette cruelle jalousie, il fit que le sénat décerna à Agricola les ornements triomphaux avec une magnifique statue, et pour comble de gloire ajouta à cela de grandes louanges qu'il donna à sa vertu. Et même fit espérer à ses amis qu'il le pourvoirait bientôt du gouvernement de Syrie, vaquant par la mort d'Attilius Rufus naguère décédé. Mais on reconnut bientôt son mauvais courage contre Agricola ; car premièrement il ne voulut point qu'il entrât de jour dans Rome, de peur qu'il n'attirât sur lui les yeux de toute la ville ; et comme il le fut allé trouver de nuit dans le palais il lui fit fort peu d'accueil, et puis le laissa dans la foule, sans lui tenir aucun gracieux ou favorable langage. Et puis comme il fut sorti de la ville, il souffrit qu'il fut accusé et calomnié publiquement : mais son innocence fut si puissante qu'elle surmonta l'imposture. Aussi n'avait-il commis aucun crime, ni offensé personne ; mais la haine que ce méchant prince portait à la vertu, l'avait mis en cette peine, d'autant qu'il ne pouvait supporter l'éclat de sa gloire, qui lui était d'autant plus ennuyeuse qu'il la voyait célébrée par toutes sortes de personnes, fors que par les calomniateurs. Car tout le monde allait disant que parmi les misères de l'empire, qui était réduit à combattre non plus pour l'étendue de ses limites, mais pour la défense de ses garnisons, parmi tant de pertes reçues, et parmi tant de belles armées défaites en Moésie, en Dace, en Germanie, et en Pannonie, ou par la témérité, ou bien par la couardise des chefs,

il fallait bailler la charge de la guerre à un tel homme qu'Agricola, qui avait fait paraître sa valeur, sa prudence, et sa conduite en tant d'autres occasions. Tout cela au lieu de servir à ce grand personnage, le rendit plus odieux à Domitien : qui pour cette occasion, après l'avoir frustré du gouvernement de l'Asie, se résolut de le perdre, et ne l'osant faire à force ouverte, le fit empoisonner au grand regret de tous les gens de bien qui pleuraient sa mort, ayant en admiration sa vertu.

Il avait donné sa fille en mariage à Corneille Tacite qui a écrit l'histoire de sa vie, et qui lui a dressé par ce moyen un monument plus durable que toutes les statues, et toutes les images qu'on lui eut pu former en marbre, ou en bronze. L'excellence de la plume et de l'esprit du gendre, qui hors des choses de la religion, est un des riches ornements de l'histoire romaine, a mérité que nous fissions mention de la vertu de son beau-père. Ces furieuses persécutions dont Domitien usa à l'endroit des plus grands personnages de l'empire, lui acquirent la haine de tous les gens de bien, qui parmi tant d'insolences et de cruautés, pensaient être retombés au siècle de Néron, dont aussi Domitien semblait s'être proposé le règne pour le faire servir de patron au sien. C'est pourquoi Antonius qui commandait à la Germanie se fiant sur cette haine publique qu'on lui portait, et d'ailleurs étant plein de dépit contre lui, à cause que par une insigne mépris il lui reprochait **que c'était une vraie putain**, osa bien se rebeller contre lui et entreprendre de lui ôter l'empire. Toutefois son entreprise ne réussit pas, d'autant que Domitien ayant envoyé Norbanus Appius pour le châtier de son audace, il arriva qu'Antonius n'ayant pu être secouru, parce que le Rhin ayant débordé inopinément au temps du combat, avait fermé le passage aux barbares qu'il avait attirés à sa faction, perdit la bataille et la vie tout ensemble. Domitien eut plusieurs avis de cette victoire par les présages et par les messagers : car le même jour que la bataille fut donnée en Allemagne, on vit à Rome une grande aigle qui vint fondre sur sa statue, et l'embrassant avec ses ailes, se mit à faire un bruit comme de réjouissance. Et outre cela au même temps qu'Antonius fut mis à mort le bruit en courut à Rome, et y en eut mêmes qui assurèrent avoir vu sa tête qu'on portait à l'empereur, encore que quand on vint à rechercher l'auteur de cette nouvelle il ne se trouvât personne qui la voulût avouer. Cette victoire haussa le courage de Domitien, et en devint encore plus inhumain et plus cruel qu'auparavant : de sorte qu'il fit rechercher tous les complices de ce soulèvement, et inventa de nouvelles gênes, de nouveaux tourments, pour découvrir ceux qui avaient eu part à la conjuration d'Antonius. Et mêmes il fit couper les mains à plusieurs, et ne pardonna qu'à deux seulement qui étaient de sa connaissance, c'est à savoir Julius Calvaster qui avait été tribun dans les armées, et qui aspirait à la dignité du sénateur, et à un centenier, qui pour justifier leur innocence découvrirent leur honte, s'étant diffamés eux mêmes d'avoir prostitué leurs corps au chef de la conspiration, et de n'avoir jamais eu autre accointance avec lui : et ayant ajouté à cela, qu'on devait croire, **qu'ayant mené une si infâme vie, ils n'avaient peu être en grande estime** ni auprès du capitaine, ni parmi le reste de l'armée qui avait embrassé son parti. Cependant sa cruauté était non seulement violente, mais mêmes déguisée de belles apparences, qui étaient cause que les accusés se trouvaient misérablement surpris par ses bonnes chères. Voulant faire mourir un de ceux qui maniaient les finances il eut bien le courage de le faire venir le soir de devant dans sa chambre, et lui commander de s'asseoir auprès lui sur son lit, de lui dire de bonnes paroles, et même de lui faire part de ce qui était servi pour son souper, et cependant le lendemain au matin il le fit attacher en une croix.

Étant aussi résolu de condamner Aretinus Clemens personnage consulaire qui avait été de ses plus familiers amis, ou pour mieux dire, avait été de ses plus émissaires, il lui montra toujours un bon visage jusqu'à l'arrêt précis de sa mort ; voire lui fit une telle démonstration de bonne volonté, que sur le point de sa condamnation, le tenant en sa compagnie, et voyant arriver celui qui l'avait accusé, il lui dit : **veux-tu que nous voyons demain ce malheureux esclave ?** Et pour abuser encore plus impudemment de la patience des hommes jamais il ne prononçait une cruelle sentence contre qui que ce fut, qu'il ne fit une préface de sa clémence, de sorte qu'il n'y avait signe plus assuré d'une cruelle mort que les protestations de la douceur de ce prince.

Il avait fait appeler devant le sénat quelques-uns qui étaient accusés d'avoir attenté à sa vie, et les présentant aux sénateurs pour les faire châtier, il avait dit **qu'il connaîtrait ce jour-là l'affection que cette compagnie lui portait.** Sur quoi le sénat les avait condamnés à souffrir toutes les rigueurs que la coutume des anciens avait introduites contre les criminels de lèse majesté. Mais oyant réciter l'arrêt, et considérant la cruauté des supplices qui étaient décernés contre eux, il eut peur que cette extrême sévérité ne lui suscitât beaucoup de nouveaux ennemis, et désirant de l'adoucir, il tint cet impudent langage à l'assemblée. **Permettez, pères conscrits, que j'impètre de votre piété une chose que je sais bien ne devoir obtenir qu'avec beaucoup de peine ; qui est que vous laissiez aux condamnés la liberté de choisir le genre de leur mort : car par ce moyen vous pardonneriez à vos yeux, et tout le monde saura que j'aurai assisté au sénat.** Au reste se ressouvenant que L Antonius avait été induit à prendre les armes à cause du grand argent des garnisons qu'il avait en sa puissance ; d'autant que c'était une coutume qu'avaient les légions, de mettre comme en dépôt ce qu'elles possédaient d'argent, au lieu où étaient les aigles ou les enseignes romaines, il défendit d'y consigner plus de mille écus ? Et outre cela il défendit encore aux mêmes légions de loger ensemble, d'autant que se trouvant un grand nombre de gens de guerre en un même quartier ils se portaient aisément à faire quelque sédition. Parmi tout cela Domitien se trouva épuisé d'argent, tant à raison des superbes bâtiments et des grandes largesses qu'il avait faites à plusieurs, qu'à cause de l'augmentation de la multitude des légions. À quoi voulant pourvoir, il délibéra de casser et de diminuer le nombre des gens de guerre. Mais craignant que cela ne l'exposât au danger d'être attaqué par les barbares, il s'en déporta. Il commença aussi à même temps à lâcher les rênes à son avarice, et à prendre sur tout le monde, et de toutes façons. De sorte qu'il confisquait indifféremment les biens des vivants et des morts, moyennant qu'il se trouvât le moindre accusateur qui chargeât un homme de quelque crime que ce peut être ? C'était assez de dire qu'il avait fait ou dit quoi que ce fut contre la majesté du prince. S'il se trouvait quelqu'un qui témoignât qu'il avait oui dire au défunt lors qu'il vivait, qu'il faisait l'empereur son héritier, quoi qu'il n'eut nulle sorte d'accointance avec en lui, confisquait, et s'en attribuait la succession. Entre les autres il persécuta cruellement les juifs, faisant exiger d'eux avec une sévérité incroyable le tribut qu'ils payaient, tant pour demeurer en la ville, que pour faire profession ouverte de leur religion. Car le courroux étant étendu sur cette misérable nation, elle était réduite à payer un certain tribut à l'épargne du prince, pour avoir l'exercice de sa religion, ne plus ne moins que ceux qui faisaient profession d'un art ou d'un métier sordide et défendu par les lois. Mêmes les chrétiens se trouvèrent enveloppez en cette rigueur, d'autant qu'on les tenait pour juifs, qui dissimulaient leur origine, de peur de payer les tributs imposés à ce peuple. De manière que sans distinction des âges on visitait les

hommes pour voir s'ils étaient circoncis, d'autant que c'était la marque à laquelle on connaissait les juifs. Tout cela était peu en comparaison de l'insolence et de la vanité qu'il montra à se faire impudemment appeler **seigneur et Dieu** ; car il souffrit qu'aux acclamations de théâtre on lui donnât ces superbes titres : et continuant en cet orgueil, il eut bien l'effronterie, en dictant des lettres à ses procureurs pour les envoyer dans les provinces, de faire mettre tout au commencement, **notre seigneur et notre Dieu** (parlant de lui-même) **l'a ainsi ordonné**. Ensuite de quoi la flatterie monta à ce comble d'impudence, qu'en tous les écrits et en tous les discours publics et particuliers, on ne parlait point autrement de lui.

Et pour comble de toute vanité, il ne voulut point souffrir qu'on lui dressât aucune statue dans le Capitole qui ne fut d'or ou d'argent. Il emplît toute la ville d'images de Janus, d'arcs de triomphe et de trophées, de sorte qu'on ne voyait autre chose à toutes les portes, par toutes les rues, et sur tous les degrés que ces statues d'or, et ces monuments de son orgueil et de son impiété. Durant tout son règne il fut nommé dix-sept fois consul, ce qui n'était arrivé à personne devant lui : mais il n'en exerça la charge entière qu'une fois seulement, se contentant du titre, et laissant l'exercice à d'autres. Après ces deux triomphes il prit le surnom de Germanicus, et changeant les noms des mois de septembre et d'octobre, les fit appeler l'un Domitien et l'autre Germanique, parce qu'il était né en l'un, et avait pris l'empire en l'autre. En fin s'étant rendu redoutable, et étant haï de tout le monde, il fut massacré par la conspiration de ses plus particuliers amis, de ses affranchis, et mêmes de sa femme Domitia qui l'appréhendait toujours à cause de ses amours passées avec le comédien Pâris. Il se doutait, il y avait longtemps de l'année et du jour, et mêmes il se défiait de l'heure et du genre de son massacre : d'autant qu'ayant été superstitieusement adonné à la vanité des Chaldéens et des astrologues, ils lui en avaient prédit les particularités, qu'il ne pût détourner. Et même un jour durant le souper son père Vespasien voyant qu'il faisait difficulté de manger des potirons qui avaient été servis devant lui, s'en moqua, lui disant, **qu'il ignorait sa destinée, et qu'il se devait plutôt garder du fer que du venin**. À cause de quoi il était en de continuelles appréhensions, et au moindre soupçon on le voyait plein d'horreur et de crainte ; voire mêmes une des principales raisons qui le meurent à révoquer l'édit, par lequel il avait ordonné qu'on arracherait le plant des vignes, fut qu'on fit courir des billets par lesquels on le menaçait qu'on vengerait ce dommage sur sa tête. Cette même appréhension fut cause qu'il rejeta un honneur que la flatterie du sénat inventa ; lui offrant, **qu'à toutes les fois qu'il exercerait le consulat, il y aurait des chevaliers romains revêtus de leurs longues robes, et couverts de leurs armes, qui marcheraient devant lui comme ses appariteurs**. Car il appréhenda que ceux qui seraient députés pour lui faire cet honneur, ne conjurassent les premiers, et ne tournassent leurs armes contre lui. Et d'autant plus que le temps dont il se défiait s'approchait, d'autant plus aussi se mettait-il en peine d'en détourner le malheur, jusqu'à faire attacher aux murailles des galeries où il se promenait ordinairement, des pierres de marbre blanc et luisant, par le moyen et par la splendeur desquelles il voulait voir ce qui se faisait derrière lui : et quand il avait à parler à quelqu'un de ses gardes, il le faisait venir enchaîné, et parlait à lui en particulier, et en tenant ses chaînes de la main. Mêmes pour persuader à ses domestiques, que pour quelque raison que ce fut il ne leur était point permis de mettre la main sur leur maître, non pas même en chose qui semblait de bon exemple, il fit mourir Épaphrodite l'un des affranchis de Néron, parce qu'au lieu de secourir son maître, lorsqu'il fut abandonné de tout

le monde et de lui-même, il lui avait aidé à se tuer ; quoi qu'en cela il n'eût rien fait que par son commandement, et pour le délivrer d'une plus honteuse mort dont il était menacé par l'arrêt du sénat, et par la fureur du peuple. Mais il n'y eut rien qui hâtât tant sa fin, et qui animât davantage les conjurez, que la cruauté qu'il exerça contre un sien cousin germain nommé Clément, qu'il fit mourir au milieu du consulat qu'il lui avait procuré.

Auparavant, il lui avait montré une bienveillance extraordinaire, et mêmes lui avait donné sa sœur Domitella en mariage ; outre cela il avait déclaré ses deux petits enfants successeurs de l'empire, et leur avait ôté leurs premiers noms pour les faire appeler l'un Vespasien et l'autre Domitien : mais étant entré en défiance de lui comme des autres, (quelques-uns écrivent que ce Clément s'était fait chrétien) il le fit inhumainement massacrer, et reléqua sa femme Domitella en l'île de Pandateria. Cette inhumanité lui coûta la vie : car un certain Étienne affranchi de Clément et de Domitella, indigné de ce que non content d'avoir tué son maître il avait encore par ordonnance publique banni sa maîtresse, se résolut d'en faire une cruelle vengeance, et alla solliciter les autres conjurés, afin que tous ensemble ils se hâtassent d'aller exterminer un si abominable tyran. Cependant Domitien continuait ses cruautés, ayant encore relégué dans l'île de Pontie une des petites filles de la femme de Clément, nommée Flavia Domitella, dont il est fait mention dans les martyrologes de l'église, comme de celle qui fut persécutée avec les autres chrétiens pour avoir embrassé la foi de Jésus-Christ.

Domitien pouvait bien juger que toutes ces violences ne demeureraient pas impunies, et le ciel lui en donnait de sérieux avertissements. Car durant huit jours entiers, il ne cessa de tonner et d'éclairer avec une telle horreur, que ce tyran étonné en sa conscience, s'écria comme par désespoir, **qu'il frappe qu'il voudra**. Même la foudre tomba sur le Capitole, sur le temple des flaviens, sur le palais et sur sa propre chambre : et l'orage étant allé arracher l'inscription qui était à la base ou au pied de sa statue triomphale, l'avait jetée dans un monument qui était là auprès. L'arbre qui s'était redressé de lui-même pour un présage de la fortune de Vespasien, se renversa derechef et se recoucha par terre. Durant tout le cours de son empire, allant faire ses prières au temple de la fortune, qui était à Pilastrine à un mille de la ville, il en avait toujours remporté quelque favorable présage, et tirant aux sorts ordinaires, il lui était toujours échu de tirer un billet qui le contentait. Mais en ce temps-là il en tira un malheureux, qui l'effraya d'autant plus qu'il y était fait mention de sang et de massacre. Il avait aussi toujours superstitieusement adoré Pallas ou Minerve, de laquelle il voulut qu'on crut qu'il était fils, comme si le diable par ce sien organe eut voulu offusquer la gloire du fils de Dieu, qui seul a pris naissance d'une mère vierge. En ce même temps il songea qu'elle sortait de sa chapelle, et que l'abandonnant elle lui déclarait qu'elle ne le pouvait plus secourir, d'autant que Jupiter lui avait fait tomber ses armes des mains, de peur qu'elle ne l'assistât. Mais il n'y eut rien qui l'affligeât tant que la réponse et l'accident d'un astrologue nommé Asclétarion, qui avait été accusé d'avoir prédit sa mort. Car Domitien l'ayant fait amener devant lui, il confessa franchement tout ce qu'il avait prédit selon les lois de son art : et là dessus Domitien l'ayant pressé comme par dépit de lui dire de quelle mort il devait mourir, **lui qui parlait si assurément de celle du prince, il lui répondit aussi franchement, que quant à lui il devait être mangé des chiens, et que c'était sa destinée, qui arriverait infailliblement**. Domitien voulant le convaincre de fausseté, afin de lui ôter toute créance, et de dissiper tous ces mauvais bruits, commanda qu'on l'allât massacrer sur le champ, et qu'on brûlât soigneusement son corps. Comme les bourreaux l'eurent exécuté, et l'eurent jeté

dans le feu, il arriva un si grand orage et une si grosse pluie qu'ils furent contraints de le laisser-là, pour se mettre à couvert de la tempête : et à même temps il accourut un grand nombre de chiens qui tirant le corps à demi brûlé, le mirent en pièces et le dévorèrent comme il avait prédit. Cela ayant été fortuitement rapporté à Domitien, il n'y eut plus de moyen de le rassurer. De sorte que le jour de devant qu'il périt, comme on lui vint présenter des truffes, il commanda qu'on les serrât pour le lendemain : **au moins, dit-il, si nous vivons jusque-là. et puis se tournant devers ses amis, il leur dit, que le jour suivant la lune paraîtrait sanglante au signe d'Aquarius, et qu'il arriverait une chose de laquelle on parlerait par tout l'univers.** Vers minuit il se trouva si épouvanté qu'il se jeta hors de son lit. Et le matin ayant oui un astrologue nommé Proculus qu'on avait amené de Germanie, et s'étant informé de lui s'il était vrai, qu'étant interrogé sur les présages des tonnerres et des éclairs qui avaient été extraordinaires, il eut assuré qu'il arriverait un grand changement en l'empire, il le condamna au supplice parce qu'il confessa ingénument que ce qu'on lui en avait rapporté était vrai. Après cela il demanda quelle heure il était, et d'autant qu'il se défiait des cinq heures qui approchaient, au lieu de lui dire qu'il en était cinq, on lui dit à dessein qu'il en était six afin de le tromper. Entendant cela il se figura que tout son danger était passé, et crut qu'il était hors de péril, à cause de quoi plein d'aise et de contentement il voulut se retirer pour aller dîner. Mais comme il se hâtait d'aller, le maître de sa garde-robe nommé Parthenius qui était l'un des conjurez l'arrêta tout court et lui dit, qu'il y avait un homme à la porte qui à toute force demandait de parler à lui, disant qu'il avait une nouvelle de grande importance à lui communiquer, et qu'il ne fallait point le remettre à une autre fois : la fausse nouvelle qu'ils lui voulaient donner pour l'abuser était que le consul Clément, qu'il croyait avoir fait mourir, était plein de vie, et qu'il avait pris les armes avec beaucoup d'autres conjurez, afin de le tuer et de se saisir de l'empire. Croyant que ce qu'on en disait était véritable, il se retira dans sa chambre pour ouïr en secret celui qui lui apportait cet avis, et comme il se préparait pour en entendre toutes les particularités, il fut tué par ses propres domestiques. Quant à l'ordre qu'ils tinrent pour achever sûrement une entreprise si pleine de hasard, voici ce que les plus véritables historiens nous en apprennent.

Ceux qui étaient de la conspiration, ne sachant s'ils le devaient tuer dans le bain ou à la table ; Étienne procureur de Domitella, et affranchi de son feu mari et d'elle, ne se tenant pas assuré de sa vie, d'autant que Domitien le recherchait de quelque malversation aux finances, offrit de les assister de son conseil, de son courage, et de sa main : et pour mieux couvrir son dessein, il porta quelques jours le bras gauche enveloppé et bandé ne plus ne moins que s'il eut été blessé, et sur l'heure de l'exécution, ayant caché un poignard dans son écharpe, il se présenta à la porte de la chambre comme ayant quelque chose de grand poids à lui dire ; et là dessus Parthenius l'ayant introduit comme nous avons dit, il lui présenta un mémoire qu'il commença à lire avec beaucoup d'attention. Étienne le voyant occupé à cette pensée lui porta le poignard dans l'aine, et le blessa dangereusement. Domitien se sentant ainsi blessé se jeta sur lui, et s'efforça de lui arracher le poignard des mains : mais les autres conjurez qui étaient tous ses domestiques accoururent aussitôt au secours de leur compagnon, et tous ensemble achevèrent de le massacrer. Il se trouva qu'il avait sept coups mortels que lui avaient donnez, Étienne affranchi de Clément, Maximus, affranchi de Parthenius, Clodian soldat des cohortes de la ville, Raturius dizainier de ses valets de chambre, et un gladiateur, tous gens mercenaires et de basse condition

auxquels il s'était rendu redoutable, d'autant qu'il avait fait paraître qu'il se défiait de leur fidélité, à raison de quoi appréhendant sa fureur, ils s'étaient mis en devoir de le prévenir. Un page qui le servait à la chambre, et qui assista à toute l'exécution, rapporta que Domitien ayant reçu le premier coup s'écria qu'il lui apportât son poignard qui était sous le chevet de son lit, et qu'il appelât ses gardes, mais comme il voulait aller prendre le poignard, il ne trouva que la poignée, et qu'outre cela il vit que toutes les portes étaient fermées, et qu'il n'y avait aucun moyen d'appeler personne au secours de son maître. Parthenius avait emporté son poignard et fermé les portes. Ce page ajouta encore, que Domitien avait mis par terre Étienne, et qu'il avait fait toutes sortes d'efforts pour lui arracher son poignard, et que mêmes il s'était coupé les doigts en s'en voulant saisir, et qu'Étienne avait tenu bon jusqu'à ce que ses compagnons le coururent secourir pour achever ensemble ce tragique assassinat. Son corps fut jeté dans un méchant cercueil par ceux qui avaient le soin d'enterrer les morts. Mais sa nourrice Phyllis le brûla dans sa maison du faubourg, et emporta secrètement les cendres dans le temple des flaviens, et les mêla avec les cendres de Julia fille de Titus qu'il avait éperdument aimée. Le peuple vit ce massacre comme une chose qui lui était indifférente. Les soldats le regrettèrent amèrement, et sans doute eussent fait une cruelle vengeance des assassins s'ils eussent eu un chef affectionné à sa mémoire, vu que depuis sous l'empire de Nerva l'autorité du prince ne les pût empêcher de faire mourir tous ces meurtriers. Au contraire des soldats le sénat s'en réjouit, de sorte qu'en pleine assemblée il n'y eut espèce d'opprobre et d'outrages qu'il ne fit à sa mémoire, jusqu'à ordonner qu'on jetterait son corps dans les gémonies. En suite de quoi il fit abattre toutes les statues, tous les boucliers, tous les arcs triomphaux, et tous les autres monuments qu'on avait dressés à sa gloire. Peu de mois devant qu'il fut assassiné une corneille parla dans le Capitole, et par un rare prodige dit en langage grec, **tout ira bien**. Ce que quelqu'un interpréta, comme si l'oiseau n'ayant pu dire que tout allait bien sous le règne de Domitien, avait dit que tout irait bien, prédisant la félicité des règnes suivants. Et certes Domitien lui même ayant songé qu'il lui croissait une bosse d'or derrière la tête, avoua que c'était un présage qu'après lui la république serait plus heureuse, et jouirait d'un plus doux repos que sous son règne ; ce qui arriva par la bonté de Nerva et de Trajan, qui n'eurent rien des humeurs des tyrans. Ce qu'il y eut de plus mémorable en cet accident, ce fut qu'à même temps qu'on le meurtrissait, la nouvelle en fut sue à Éphèse ville d'Asie, par le moyen de l'esprit familier de cet insigne magicien et imposteur Apollonius Tyaneus : car Apollonius faisant une harangue au peuple sur le théâtre, et étant au milieu de son discours s'arrêta tout court, et regardant la terre d'un regard affreux, s'avança un peu et commença à crier, **frappe le tyran, frappe le tyran** ; comme s'il eut assisté au massacre ; de quoi les Éphésiens demeurant bien ébahis, enfin il s'adressa à eux, et leur dit, **réjouissez-vous, mes amis, car à l'heure que je parle le tyran a été tué**. Ce qu'ils trouvèrent véritable, après avoir remarqué la circonstance de l'heure, et du jour, tant le diable fut agile et prompt à porter cette nouvelle à ce sien suppôt, qui faisait ses affaires en l'Asie, abusant toutes sortes de personnes par ses enchantements. La haine qu'Apollonius portait à Domitien, venait de ce qu'il l'avait indignement traité quelques années auparavant, car on lui avait rapporté que Nerva se servait de ce magicien, et que mêmes pour connaître s'il parviendrait à l'empire, Apollonius avait égorgé un petit enfant, afin de faire ses charmes, et d'invoquer les diables pour en apprendre quelque chose. Là dessus donc Domitien l'ayant fait emmener à Rome, l'avait oui sur cette accusation, et puis l'avait fait enchaîner comme un méchant athée convaincu d'une extrême impiété. Mais

depuis ayant admis ses justifications, et le voulant retenir auprès de sa personne pour s'en servir, il fut tout ébahi que cet enchanteur se rendant invisible, disparut devant lui, et se rendit soudainement à Pouzzol où ses compagnons l'attendaient, et de là passa avec eux en Asie, et demeura à Éphèse jusqu'à la mort de Domitien. Telle fut donc la fin de ce tyran qui avait gouverné l'empire avec tant d'arrogance, de cruauté, d'insolence, et de vanité.

La gloire de sa maison s'éteignit avec lui, ayant eu pour successeur un qui ne lui était ni parent ni allié. Je ne m'arrête point à décrire sa stature, son visage, sa beauté, et les autres dons de la nature qu'il profana par ses vices : seulement remarquerai-je qu'on a dit de lui, qu'il avait tellement altéré toutes ses perfections naturelles, qu'on voyait la colère étinceler de ses yeux, l'orgueil luire sur son front, et l'impudence éclater en tout son visage, dont la couleur vermeille que la nature y avait teinte pour une image de modestie, était plutôt un voile de son effronterie, qu'une marque de sa pudeur.

Étant devenu chauve, ce fut un crime capital de dire quelque chose mêmes en riant contre ceux qui l'étaient, d'autant qu'il se figurait que c'était pour l'offenser qu'on les piquait. De tous les exercices des armes il n'aimait qu'à tirer de l'arc, ce qu'il savait faire avec le plus d'adresse qu'aucun autre de son siècle. Il n'aima guère les lettres ; et toutefois il fit rebâtir les bibliothèques qui avaient été brûlées, et envoya mêmes à Alexandrie prendre d'autres copies des livres qui avaient été perdus à Rome. Il ne prenait plaisir à lire que les seuls commentaires de Tibère : et néanmoins il avait l'esprit fort bon et fort vif, comme il paraissait à la gentillesse de ses rencontres. Il avait en la bouche une parole bien remarquable, que les princes étaient misérables en ce qu'on n'ajoutait jamais foi aux plaintes qu'ils faisaient qu'on conjurait contre leurs vies, sinon après que l'on les voyait massacrés. Et certes, quoi que son malheur n'ait pas encore égalé l'horreur de ses crimes, si est-ce qu'il n'y a rien de si odieux en sa vie qui puisse justifier l'exécrable parricide commis en la personne d'un tel prince.

Comme Domitien dégénérait de la vertu de son père Vespasien, et de la bonté de son fils Titus, se proposa les cruels exemples du gouvernement de Néron dont un ancien l'a élégamment nommé, une portion de ce monstre ; aussi voulut-il l'imiter en la persécution qu'il avait le premier excitée contre les chrétiens, et contre les juifs : car c'est sous ce furieux empereur que nos historiens marquent la seconde persécution de l'église, quoiqu'au commencement il eut fait démonstration de vouloir empêcher qu'on ne poursuivit en justice les adorateurs de Jésus-Christ. Pour prémices de sa rage il fit inhumainement mourir le pape Cletus, auquel quelques-uns donnent pour successeur Anacletus, et les autres S Clément. Le bienheureux évangéliste saint Jean sentit aussi les effets de sa fureur, vu qu'ayant été envoyé d'Asie à Rome comme coupable d'impiété, qui était le crime dont on chargeait ordinairement les chrétiens, il le fit jeter dans un tonneau d'huile bouillante, d'où étant sorti miraculeusement sans avoir été nullement offensé en son corps ou en ses membres, il le relégua comme un misérable criminel dans la fameuse île de Pathmos, où il eut ces célèbres révélations, et cette divine apocalypse, qui contient autant de mystères et de sacrements qu'elle a de mots et de paroles. On croit aussi que sous ce même empereur saint Jean à la prière des évêques d'Asie, écrivit son évangile pour réfuter l'erreur de Cherintus contre la divinité de Jésus-Christ, dont cette grande province était travaillée. On ajoute que considérant le poids et la conséquence de cet oeuvre, il ne voulut point l'entreprendre que les évêques n'eussent publié et ordonné un jeûne par toutes les églises pour l'heureux succès de son dessein. Aussi lui réussit-il si heureusement, que pour avoir volé que haut que tous ses

compagnons, il en a mérité le nom d'Aigle entre tous les évangélistes. Cependant la persécution allait tellement se débordant contre les chrétiens, qu'on accusait d'être la cause de tous les malheurs qui arrivaient à Rome, en Italie, et dans les autres provinces, que *si le Tibre s'enflait, si le Nil ne montait pas assez haut, si le ciel s'arrêtait, si la terre tremblait, s'il venait une famine ou une contagion*, le peuple enragé contre eux, criait *qu'on les exposât aux lions*, pour détourner les calamités publiques. Quelques-uns ont cru que ce Glabrien qu'il fit mourir, et qui était un personnage consulaire, avait pris la teinture de notre foi, et que ce fut la cause pour laquelle ce méchant l'extermina. On attribue à cette même profession de la religion chrétienne la mort de Domitianus Flavius Clément, cousin germain de Domitien, que ce cruel prince, nonobstant l'affinité du sang et l'amitié qu'il lui avait portée, fit massacrer, relégua Flavius Domitella femme du même Clément. Quant à l'autre Domitella, dont nous avons parlé ci-dessus, personne ne remet en doute son martyre, vu que l'église en célèbre la mémoire. Nous louerions Domitien de la justice exemplaire qu'il fit faire de cet insigne imposteur Apollonius Tyaneus : mais le désir qu'il eut depuis de se servir de lui, souille toute cette action.

Livre IX

Contenant ce qui s'est passé de plus mémorable sous les empires de Nerva et de Trajan.

Ceux qui avaient fait cette hardie entreprise d'exterminer Domitien, devant que d'en venir à l'exécution, avaient arrêté entre eux de mettre l'autorité entre les mains de Nerva, non tant peut être pour aucun amour qu'ils lui portassent, que parce qu'ils se figuraient que la grande vertu dont il était recommandé parmi ses citoyens, justifierait leurs intentions, et servirait comme d'excuse à leur crime. Car outre la gloire de son extraction, il était doué d'une insigne humanité, et orné de plusieurs autres éminentes vertus qui le rendaient bien digne de cette souveraine puissance. Domitien ayant eu de son vivant quelque opinion qu'il était né pour parvenir à cette grandeur, l'avait cruellement persécuté : et comme il eut appris des mathématiciens que sa constellation la lui promettait, il l'eut indubitablement fait mourir, si un d'entre eux qui avait de l'inclination à Nerva, ne lui eut remontré qu'il n'avait que faire de hâter sa fin, vu que l'âge et les maladies dont il était cruellement travaillé, l'ôteraient bientôt du monde : mais abusé par cette vaine persuasion, il se contenta de l'envoyer hors de Rome sans lui ôter la vie. Aussi **jamais tyran ne fit mourir son successeur** ; de sorte que parmi la malveillance de Domitien, Nerva ne laissa pas de parvenir à l'empire. À peine avait-il prêté son consentement aux conjurez, qu'on lui vint dire que Domitien n'était point mort, et qu'on le verrait bientôt venir pour venger ce cruel attentat : de quoi il demeura si effrayé qu'il en perdit la couleur et la parole : mais Parthenius qui savait bien les particularités du massacre, lui ayant remontré que c'était un faux bruit, il se rassura et se résolut de s'employer généreusement et vertueusement à maintenir sa dignité. Il se présenta donc premièrement au sénat, où ayant été reçu avec un applaudissement général de tous les autres sénateurs, il y eut un grave personnage de ses plus fidèles amis, qui lui tint un langage plein d'une généreuse liberté, avec laquelle il lui représenta la misérable condition de ceux qui sont élevés aux souveraines puissances, et son discours fut ; **qu'à la vérité il estimait le sénat le peuple, et les provinces de l'empire heureuses d'avoir un tel prince : mais que quant à lui il ne l'estimait pas heureux d'être parvenu à cette dignité : qu'au contraire il croyait qu'il lui eut été beaucoup meilleur de demeurer en la peine de se garantir de la fureur des autres princes, que de se voir oppressé d'une si grande charge, qui ne l'exposait pas seulement à une infinité de traverses et de périls ; mais outre cela le rendait sujet aux mécontentements de ses amis aussi bien que de ses ennemis : d'autant que les amis présumant mériter tout, et se voyant refusez de quelque chose, demeurent si mal satisfaits, qu'ils convertissent leur amour en une haine pire et plus dangereuse que celle des ennemis mêmes.** Cette honnête liberté ne déplut point à Nerva dont la compagnie demeura grandement contente ; mais encore plus de ce qu'il protesta devant la même compagnie, **qu'il ne ferait jamais mourir aucun membre de cet illustre corps, non pas mêmes quand il aurait juste sujet de ce faire.** Aussi garda il si religieusement ce serment, que depuis quelques-uns d'entre eux ayant conjuré contre sa vie, il ne voulut point souiller ses mains de leur sang. Comme il eut pris tout à fait le gouvernement, il trouva le trésor épuisé, et les finances toutes consommées par les vaines dépenses de son prédécesseur : mais il lui vint un nouveau fond des statues d'or et d'argent de Domitien, que le peuple avait abattues ; d'autant que les ayant toutes fait fondre, il en recueillit une somme de deniers, qui servit à suppléer en partie à la

pauvreté de la république : et voyant que cela ne suffisait pas encore, il exposa en vente tous ses plus précieux meubles, et même ceux des empereurs, dont il se pouvait passer, et ne réserva que ceux qui étaient nécessaires : et outre cela, mit encore à l'encan force héritages et force maisons, afin d'en faire de l'argent pour soulager le public. Il fit aussi distribuer des champs et des terres au pauvre peuple, et secourut libéralement tous ceux qu'il trouva en nécessité. Et d'autant qu'il se faisait beaucoup de dépenses superflues aux sacrifices et aux spectacles, il en abolit et en retrancha une grande partie. Et se ressouvenant que la clémence était un des plus riches ornements d'un prince, il s'efforça de faire paraître les effets de la sienne à l'endroit de ceux qui avaient été accusez d'impiété, et persécutés comme ennemis du prince, et leur donna une pleine liberté, rappelant de l'exil ceux qui avaient été confinez sur cette calomnie ; entre lesquels, comme nous dirons en son lieu, il se trouva un grand nombre de juifs et de chrétiens. Mais pour mêler les exemples de la justice, avec ceux de la douceur, il commanda qu'on mit à mort tous les malheureux esclaves qui avaient trahi et accusé leurs maîtres, et ne voulut plus dorénavant ils fussent reçus à les déférer en justice, quelque crime qu'ils voulussent leur imputer. Il fit sévèrement châtier les autres calomniateurs : mais à cause de sa grande facilité, la recherche en fut si cruelle que le consul fronton voyant cette grande licence, prononça ces graves paroles : **que c'était vraiment un grand malheur de vivre sous un prince, qui ôtait toute sorte de liberté aux citoyens ; mais que c'était bien encore un plus grand mal de vivre sous un prince qui donnait toute sorte de licence, et qui mettait toutes choses à l'abandon.** Cependant il fit beaucoup de belles lois par l'avis du sénat, et des autres grands personnages, dont il se servait en tous ses conseils ; entre autres choses il défendit de tailler les hommes pour en faire des eunuques, qui avaient accoutumé d'être les délices des autres princes. Il défendit encore à l'oncle d'épouser sa nièce, soit qu'elle fut fille de son frère, ou qu'elle fut fille de sa soeur. Pour faire paraître qu'il n'avait nulle jalousie d'état, ni aucun ombrage de personne, il prit pour son collègue, et pour son compagnon au consulat, Virginius Rufus, que les armées avaient souvent élu empereur, et qui avait toujours refusé cette qualité ; pour laquelle les autres répandaient tant de sang de leurs citoyens. En somme Nerva se gouvernait en sorte, que s'il se fut dépouillé de l'empire, et qu'il eut voulu vivre en personne privée, il l'eut peu faire en toute assurance, n'ayant donné sujet à personne de lui vouloir du mal ou de le rechercher. Toutefois il ne peut éviter le commun malheur des empereurs, vu qu'un Calpurnius Crassus issu de ce Crassus qui eut si grande part au massacre de Jules César, attenta à sa vie, et ayant plusieurs complices de sa fureur s'efforça de pratiquer les soldats et de les attirer à cette horrible méchanceté.

Nerva eut avis de la conspiration : mais se souvenant de ce qu'il avait juré dans le sénat, il ne voulut pas faire mourir Crassus, et se contenta de le reléguer avec sa femme à Terracine. Le sénat blâma cette indulgence, et dit tout haut, **que les parricides se devaient expier avec plus de sévérité.** Mais ce n'était pas l'humeur de Nerva dont la bonté fut si grande que les méchants en abusèrent insolemment. Même Calperius Elianus colonel de ses gardes, passionné pour la mémoire de Domitien, sollicita des soldats de demander qu'on leur livrât ceux qui l'avaient massacré, afin d'en faire une justice exemplaire. Mais Nerva leur résista de toute sa puissance, et voyant l'insolence dont ils usaient, il leur présenta la gorge, et leur dit qu'ils frappassent, ajoutant, **qu'il aimait mieux mourir ; que de souiller la dignité de l'empire en trahissant ceux qui l'avaient élevé à cette souveraine puissance.** Mais les soldats foulants aux pieds le respect qu'ils lui

devaient, passèrent outre et s'allèrent saisir de Petronius, de Parthenius et de Stephanus qui avaient eu le plus de part au massacre, et après leur avoir fait toutes sortes d'opprobres, les firent cruellement mourir. Après cela Calpernius devenu plus insolent par le succès, poussa son audace plus avant, et contraignit Nerva de se présenter devant le peuple pour remercier publiquement les soldats, de ce qu'ils avaient exterminé les plus méchants hommes qui fussent sur la terre. Parmi ces outrages Nerva vit bien qu'on méprisait sa vieillesse, à raison de quoi il se résolut de chercher de l'appuy en nommant un coadjuteur, comme avaient fait plusieurs de ses prédécesseurs. Il fut louable en l'élection qu'il en fit, d'autant qu'encore qu'il eut beaucoup de parents et d'alliés, il préféra la vertu à son sang, et pensa plus à l'utilité de la république qu'à la gloire de sa maison. De fortune il venait de recevoir une heureuse nouvelle de Pannonie, où les troupes romaines avaient remporté une assez glorieuse victoire sur les barbares. Là dessus il voulut en aller consacrer le laurier à Jupiter dans le Capitole : et comme toute l'assistance était occupée aux vœux et aux prières, après avoir brûlé de l'encens, il se leva pour parler, et sans prendre avis de personne et sans y apporter autre cérémonie, adopta Trajan, et le déclara son successeur à l'empire, priant les dieux que cette élection fut heureuse au sénat, au peuple romain, et à lui en son particulier. Cette élection faite au milieu des sacrifices et des prières publiques fut infiniment agréable à tout le monde qui avait connaissance de la vertu, et de la valeur de Trajan. Et c'est en cette occasion que les plus savants hommes de ce siècle-là, et entre autres le jeune Pline, ont déployé les maîtresses voiles de leur éloquence pour montrer **que Trajan avait été un prince donné du ciel plutôt qu'avancé par la faveur des hommes, vu qu'il n'avait point été proclamé empereur au milieu d'une armée dans le palais, ou sur un théâtre ; mais dans le Capitole, dans le temple de Jupiter, et aux pieds des autels des dieux.** Et parce qu'il était alors dans les armées d'Allemagne où il commandait, Nerva lui écrivit de sa propre main tout l'ordre de son adoption et inséra dans la lettre un vers grec, comme pour le prier **d'avoir pitié de ses larmes, et venger l'opprobre qu'on lui avait fait souffrir.** Et bientôt après mourut d'une fièvre, qu'il contracta d'un effort de voix qu'il fit en criant contre un Regulus qui l'avait mis en colère. Le sénat rendit à son corps les mêmes honneurs qui avaient été rendus à Auguste, dans le sépulcre duquel on mit ses cendres reposer.

L'innocence qu'on vit reluire aux déportements de Trajan au milieu des affaires de la paix ; la générosité et la grandeur de courage qu'il fit paraître aux choses de la guerre : la prudence et la conduite qu'il montra au cours de toutes ses actions privées et publiques, et les autres belles qualités qu'il apporta à l'empire, firent croire à tout le monde que l'élection que Nerva avait fait de lui, n'était pas tant venue de son mouvement particulier, qu'elle était procédée de l'inspiration secrète de la providence de Dieu, qui avait voulu l'élever à cette souveraine dignité, afin de retirer l'univers des misères où les débordements et les insolences de la plupart des autres empereurs l'avaient plongé, et pour redonner aussi à l'empire comme une nouvelle face, et lui faire reprendre sa première vigueur.

Jamais étranger n'avait joui de cet honneur, et Rome avait toujours pris ses princes dans l'Italie : mais Nerva s'arrêtant plus au mérite qu'à l'origine, jeta ses yeux sur cet espagnol, originaire d'Italica, ville voisine de Seuille en Espagne pour lui résigner sa puissance : et fut si heureux en son élection, que Rome et l'univers eurent sujet de la bénir. Il était à Cologne lors qu'il reçut les lettres de son adoption. Il ne put pas sitôt aller prendre possession de sa dignité ; mais fut

contraint de demeurer encore plusieurs mois en Allemagne, pour mettre ordre aux affaires de cette grande et remuante province. Durant qu'il y était encore, le sénat lui décerna de grands honneurs, et particulièrement l'appelant **Germanicus**, et lui en envoya le titre dans l'armée où il commandait. De sa part il n'oublia rien des compliments qu'il crut être deus au sénat ; et comme il eut reçu la nouvelle de la mort de Nerva, il écrivit à tout le corps, et entre autres choses l'assura **que jamais il ne ferait mourir, ni ne noterait d'infamie aucun de la compagnie, ni aucun homme de bien, quelque occasion qui s'en put offrir, mais qu'il laisserait le jugement des crimes libre à ceux de leur qualité** : ce qu'il observa si exactement, que depuis on ne vit aucune image de violence sous son règne. Seulement se souvenant de l'outrage fait à son prédécesseur, et des solennelles prières qu'il lui avait faites de venger ses larmes et sa douleur, il commanda qu'on lui envoyât Elianus colonel des gardes avec ses complices, qui s'étaient séditionnellement bandés contre lui, pour faire mourir ceux qui avaient tué Domitien : et les ayant en sa puissance, les fit punir de mort afin de servir d'exemple aux autres, et de couper par leurs supplices les racines de toutes les séditions civiles. Étant arrivé à Rome il employa toute son industrie à retrancher les abus qui s'étaient glissés dans la république parmi la licence des règnes passés. Ensuite de quoi marchant sur les pas de Nerva, qui avait donné quelque commencement à cette bonne oeuvre ; il fit de grandes largesses aux villes d'Italie, pour leur donner moyen d'élever honorablement leur jeunesse. On dit que sa femme Plotine princesse extrêmement vertueuse et modeste entrant dans le palais parmi la pompe dont elle se voyait environnée, dit à ceux qui étaient auprès d'elle, **qu'elle souhaitait d'en sortir comme elle y entrait** ; peut-être appréhendant les outrages, qui avaient été faits aux femmes, et aux parentes des autres empereurs. Quant à Trajan, ayant fait quelque séjour à Rome, pour mettre l'ordre qu'il désirait aux affaires publiques, il se sentit piqué d'un désir de gloire, qui le fit résoudre à aller venger sur les daces les affronts qu'ils avaient faits à l'empire sous le règne de Domitien ; lequel même s'était obligé de leur payer tous les ans une somme d'argent qui était comme une espèce de tribut qui flétrissait la gloire des romains. Pour cet effet il mit ses troupes aux champs, dont leur roi Décébale ayant eu avis appréhenda l'orage qui allait fondre sur sa tête. Ce qui accroissait sa peur, c'était qu'il voyait bien qu'il n'aurait pas affaire à Domitien prince lâche et efféminé, à des capitaines, ni à des légions toutes corrompues de leurs débauches et de leurs dissolutions : mais qu'il aurait à combattre contre Trajan, qui surpassant autant ses prédécesseurs en justice, en vaillance, en force et en courage, que les empereurs surpassent le reste des hommes en gloire, et en éminence de dignité, mènerait contre lui des troupes vraiment romaines, desquelles son armée ne pourrait jamais soutenir l'effort, ni résister à leur valeur. Aussi certes Trajan était alors en la vraie fleur de l'âge des capitaines ; n'ayant atteint que quarante-deux ans, de sorte **que ni la vieillesse ne le rendait pesant ni la jeunesse téméraire**. Et au reste il était bien formé, et bien sain de son corps, et avait un excellent esprit, principalement aux affaires de la guerre. Décébale appréhendant donc à bon droit un si puissant, et si redoutable ennemi, fit tout ce qu'il put pour détourner son voyage, de façon que Trajan étant arrivé assez près de son armée, on lui rapporta un gros potiron sur lequel ces barbares avaient écrit en caractères latins, que les Burres et les Daces, et les autres alliés le conjuraient de s'en retourner et d'entretenir la paix qui avait été solennellement jurée entre eux et le peuple romain. Mais Trajan méprisant cela, marche à même temps pour les combattre. La bataille fut sanglante, à cause de la valeur et de la résistance des daces, qui outre le grand carnage qu'ils firent des vaincus en laissèrent beaucoup de blessés. Après la victoire il fit de superbes

obsèques aux morts de son armée, et même fit dresser un autel sur leur sépulture, et ordonna qu'on y ferait tous les ans des sacrifices funèbres ; et quant aux blessés, il en eut un soin si particulier, que le linge manquant pour bander leurs plaies, il coupa ses habits pour les accommoder. Cela fait, il passa dans les montagnes, où les Daces avaient leurs retraites, et s'en saisit nonobstant toute leur résistance. Il est vrai qu'il y courut grande fortune : mais ayant envoyé un de ses lieutenants nommé Lucius avec une partie de l'armée pour les charger d'un autre côté, dont ils ne se doutaient pas, ils se trouvèrent surpris, et perdirent un grand nombre de leurs meilleurs combattants. Décébale qui dès auparavant avait envoyé des ambassadeurs pour demander la paix à Trajan, se voyant alors comme à un doigt de sa ruine, en dépêcha d'autres des plus honorables de sa nation pour faire la même requête. Ceux-ci à leur arrivée ayant quitté leurs armes, s'étant jetés aux pieds de Trajan, le supplièrent de permettre à leur roi de venir en personne traiter avec lui, l'assurant de sa part qu'il ferait ce qui lui serait ordonné ; ou bien que si cela ne lui plaisait pas, qu'au moins il envoyât quelqu'un des siens pour proposer les conditions qu'il désirait de lui. Là dessus il envoya Sura, Claudius et Levianus gouverneurs du palais, pour recevoir les offres de ce barbare : mais ils ne purent tomber d'accord ; de sorte que cette entrevue demeura nulle, et même Décébale ne s'était point voulu trouver à cette conférence, et y avait seulement envoyé quelques-uns de ses plus confidents amis. Trajan irrité de ces façons de faire, passe outre, et s'en va occuper le reste des montagnes, et se saisir des châteaux et des forts qui en défendaient les advenues. Là parmi les autres dépouilles, il trouva force armes, force machines de guerre, force esclaves, et mêmes les enseignes romaines qui avaient été perdues à la défaite de Fuscus, et de l'armée que Domitien avait envoyée en Dace. Décébale ne trouvant donc plus de ressource à ses affaires et ayant même appris que Maximus capitaine romain, ayant forcé un de ses châteaux, y avait pris sa soeur prisonnière, vit bien qu'il fallait implorer sérieusement la clémence du vainqueur ; c'est pourquoi il s'offrit de recevoir toutes les conditions qu'il plairait à Trajan de lui prescrire. En suite de quoi il délivra aux députés de l'empereur toutes les armes, toutes les machines, tous les ouvriers, et particulièrement tous les fugitifs de l'armée romaine, et acquiesça à ruiner ses places, à rendre celles qu'il avait usurpées sur ses voisins, et outre plus promit de tenir à l'avenir pour ses ennemis, tous les ennemis du peuple romain, et de ne débaucher ni de recevoir à sa solde aucun soldat des sujets de l'empire, et là dessus s'alla jeter aux pieds de Trajan. Après cela, pour faire paraître qu'il renonçait entièrement à la guerre il envoya des ambassadeurs au sénat afin de le prier de vouloir confirmer cette paix : ce qui donna sujet à Trajan de repasser en Italie, n'ayant plus personne à combattre. Les ambassadeurs de Décébale ayant été introduits dans le sénat, après avoir quitté leurs armes, se présentèrent les mains jointes comme des esclaves, et supplièrent la compagnie de vouloir ratifier le traité fait par leur Roi avec l'empereur.

Le sénat leur accorda leur humble prière, et leur fit rendre leurs armes. Puis il décerna l'honneur du triomphe à Trajan, qui pour cette victoire fut nommé Dacicus, comme auparavant il avait été nommé Germanicus, à cause des glorieux exploits qu'il avait faits en la Germanie. Il accompagna la pompe de son triomphe d'une réjouissance publique qu'il donna au peuple, faisant dresser un combat de gladiateurs, et d'autres passe-temps de théâtre, et d'autres spectacles pour entretenir la commune. Parmi tout cela, il ne relâcha rien de la sévérité des lois, mais se mit lui-même à rendre la justice, dont il acquit la réputation du plus juste et du plus équitable prince, qui eut jamais gouverné

l'empire romain. Mais il ne se passa guère de temps qu'on n'apportât à Rome la nouvelle que Décébale avait rompu sa foi.

Car ce mal conseillé prince ne se pouvant résoudre à quitter les armes, commença à enfreindre toutes les conditions du traité, faisant provision d'armes, levant des troupes, recevant les fugitifs de l'armée romaine à sa paye, et remettant les places en meilleure défense qu'elles n'étaient lors qu'elles furent démantelées. D'ailleurs il envoya des ambassadeurs à tous les princes ses voisins pour les faire entrer en cette guerre, leur remontrant, **que s'ils l'abandonnaient, ils s'exposaient au danger d'être, après lui, la proie du vainqueur, au lieu que s'ils voulaient unir leurs forces avec les siennes, il leur était aisé de prévenir ce malheur, et de maintenir leur liberté.** Toutes ces pratiques ayant été rapportées à Rome, le sénat le déclara ennemi de la république, et Trajan se prépara pour aller châtier sa perfidie. Comme il fut arrivé en Moesie, Décébale qui se sentait trop faible pour combattre à force ouverte, eut recours aux artifices et aux pratiques secrètes, et s'en fallut fort peu qu'il ne surprit par une détestable méchanceté, car il suborna quelques-uns des siens pour le tuer, sous couleur de s'aller rendre à lui. La chose semblait fort aisée à faire, d'autant que principalement durant la guerre, Trajan donnait un libre accès à tout le monde auprès de sa personne. Toutefois ce malheureux dessein ne succéda pas, d'autant qu'un des traîtres ayant été pris sur quelque soupçon qu'on eut de lui, et ayant été aussitôt appliqué à la question, en découvrit toute la trame, Décébale eut donc recours à un autre artifice. Il y avait un des colonels des légions nommé Longin, vaillant homme, qui lui avait donné beaucoup d'affaires en cette guerre. Il lui écrivit qu'il était résolu de suivre ce qu'il lui conseillerait, et de se soumettre à l'empereur s'il jugerait qu'il le dut faire ; et le pria de lui faire ce bien de le venir trouver, afin d'en conférer et d'en délibérer plus mûrement.

Longin se fiant à la parole d'un roi s'en alla le trouver : mais à peine fut-il arrivé qu'il fit mettre des chaînes au col, et s'efforça à force de tourments d'apprendre de lui le dessein et les conseils de Trajan : toutefois n'ayant peu arracher aucune chose de lui, il lui fit ôter ses liens, et se contenta de lui donner des gardes, et là dessus dépêcha vers Trajan, pour lui offrir de le lui rendre, si pour sa rançon il voulait lui laisser tout le pays qui allait jusqu'au bas du Danube, se figurant que Trajan pour rien du monde ne laisserait perdre un si brave capitaine, auquel mêmes il portait une particulière affection. Néanmoins il fit une si prudente réponse, que Décébale n'en put recueillir ni qu'il méprisât Longin, ni que sa conservation lui fut si chère qu'il le voulût racheter à si haut prix sur cette ambiguïté, Décébale ne sait ce qu'il en doit espérer : mais Longin ne voulant plus servir d'otage aux ennemis du peuple romain ; se résolut de se faire mourir, de peur d'être cause de retarder les conquêtes de son prince. Et pour tromper Décébale après s'être fait apporter du poison par un de ses affranchis, lui offrit de faire sa paix avec son maître : comme il reçut favorablement son offre, il écrivit à Trajan, et bailla les lettres à porter à son affranchi, afin qu'il eut moyen de se sauver : et comme il fut parti, la nuit suivante il avala le poison qu'il lui avait baillé, et mourut à même temps. Cette fraude déplut si fort à Décébale qu'il offrit de rendre le corps de Longin, et dix autres prisonniers, moyennant qu'on lui délivrât cet affranchi, sur qui il désirait passionnément se venger : mais Trajan ayant oui là dessus le centenier de Longin, que Décébale avait envoyé pour moyennier cet accord ; retint le centenier, et ne bailla point l'affranchi à ce barbare ; montrant en cela qu'il avait plus de soin du salut des siens, et de la dignité de l'empire, qui de la sépulture de son ami.

Cependant comme il vit que Décébale se déterminait de recevoir la guerre, il se prépara de son côté à le ruiner ; et craignant que durant toutes ces guerres le Danube venant à se glacer, son armée n'en fut incommodée, et ne pût être secourue ; il fit bâtir dessus ce fleuve un pont de telle structure, qu'on le mit entre les plus magnifiques ouvrages de l'univers. Ayant passé dessus il continua la guerre, et eut bien de la peine à dompter cette belliqueuse nation. En fin toutefois il subjuga toute la contrée, et s'empara même de la place où Décébale tenait ordinairement sa cour. Ce qu'entendant cet infortuné prince, et craignant de tomber vif en la puissance de Trajan, il se tua lui-même, et à même temps Trajan lui ayant fait couper la tête l'envoya à Rome, et par ce moyen soumit toute la dace au joug de l'empire : et pour la tenir en devoir, y fit une colonie romaine. Décébale avait caché ses trésors dans une rivière voisine, dont il avait détourné le cours, pour y faire une fosse, et y mettre ce qu'il avait de plus précieux, et puis avait fait remettre l'eau dans son canal, pensant par ce moyen en dérober la connaissance à ses ennemis : mais un de ses amis nommé Bicillis ayant été pris par les romains, décela tout, et déclara où étaient ses richesses, de sorte que l'armée romaine fit lors un grand butin. Ainsi Trajan s'en retourna à Rome chargé de gloire pour avoir étouffé toutes les semences d'une si longue et si importune guerre. Il n'y fut pas sitôt arrivé que tout l'univers sembla s'efforcer à l'envie d'honorer ses triomphes. Car il lui vint des ambassadeurs des plus éloignées contrées du monde pour se réjouir avec lui de ses victoires. Et entre autres on vit des indiens venir comme faire hommage à sa vertu. Cependant il donna au peuple le plaisir de divers spectacles, qui durèrent 120 jours entiers, en l'intervalle desquels il fit faire un carnage extraordinaire de toutes sortes de bêtes tant sauvages que domestiques : et outre cela il fit combattre jusqu'à dix mille gladiateurs les uns contre les autres. Après ces sanglants passe-temps, il appliqua son esprit à embellir la ville et les champs de nouveaux et superbes édifices, de ponts, d'arcades, de rues et de palais, dont les marques sont demeurées et ont duré jusqu'à nôtre siècle : mais il n'y a rien de mémorable en tous les bâtiments qu'il fit en tout le cours de son règne que la magnificence du cirque, dont la structure égala l'orgueil des temples, voulant donner au peuple vainqueur de l'univers un lieu pour contempler les spectacles et les jeux des théâtres qui fût digne de sa grandeur. Il est vrai que cette belle et superbe colonne, qu'on voit encore aujourd'hui à Rome, semble avoir été le chef-d'oeuvre de sa magnificence. Il bâtit encore des bibliothèques, et témoigna de l'amour aux lettres, auxquelles néanmoins il n'avait pas été trop curieusement élevé, quoi qu'il eut eu Plutarque pour précepteur. Durant qu'il était occupé à toutes ces magnificences, il mourut un de ses plus familiers amis nommé Lucinius Sura qui lui avait en partie procuré l'empire l'entretenant toujours auprès de Nerva, et donnant à ce vieillard une singulière opinion de son courage, et de sa vertu.

Trajan eut un extrême regret de sa mort, et pour honorer sa mémoire, lui fit dresser un pompeux tombeau, et lui élever une magnifique statue, comme pour monument de leur ancienne amitié, et pour reconnaître par ce moyen la libéralité dont il avait usé à l'endroit du peuple romain faisant bâtir à ses dépens un parc des exercices pour la jeunesse. On raconte que Trajan donna un insigne preuve de la confiance qu'il avait en sa fidélité, et en la sincérité de son affection. Car comme de son vivant plusieurs jaloux de l'amitié que lui portait l'empereur, se fussent efforcés de le lui rendre suspect par leurs calomnies l'accusant d'avoir quelque dessein sur sa vie ; Trajan pour faire paraître combien il se fiait en sa probité ; étant invité à souper chez lui, s'y en alla librement et après avoir renvoyé ses gardes fit appeler le médecin et le barbier de Sura, et commanda à

celui-là de lui ôter le poil du sourcil, et à celui-ci de lui faire la barbe, et après cela se mit dans le bain, et puis soupa joyeusement avec la compagnie. Le lendemain racontant à ses amis tout ce qui s'était passé, et voulant comme faire rentrer la calomnie en la bouche de ceux qui l'avaient injustement accusé, il leur dit, que si Sura eut eu envie de le faire mourir, il en avait eu le jour de devant une belle occasion ; mais que ne l'ayant pas fait c'était un signe visible et un témoignage irréprochable, qu'il n'avait point de si malheureux dessein. Cela emplit de merveille et d'étonnement tout le monde, qui n'admirait pas seulement la franchise dont il avait usé à l'endroit de son ami, mais aussi la grandeur de son courage qui l'avait fait aller hardiment en lieu où ses plus confidents serviteurs lui figuraient qu'il courait fortune de la vie. C'était son innocence qui le rendait assuré, n'ayant rien de commun avec les tyrans qui s'effrayent des moindres et des plus légers soupçons, et qui se vengent ordinairement de leurs craintes par toutes sortes de violences qu'ils font souffrir à ceux dont on leur a donné de la défiance.

On rapporte encore une autre chose mémorable de Trajan sur le même sujet, c'est à savoir que baillant l'épée selon les formes de l'empire, au colonel de ses gardes, il lui tint ce langage : prend cette épée, et si je me gouverne en juste prince, emploie-la pour moi ; mais si j'abuse de mon autorité, fais-la servir contre moi ; ajoutant, que celui qui donnait la loi à tout le monde, devait moins faillir que les autres. Quel désir de régner modérément, et quelle confiance de son innocence, devait avoir un prince qui tenait ce langage au plus puissant de ses officiers ? Aussi peut-on dire que la justice fut comme en plein triomphe sous son règne, vu même qu'il acheva d'exterminer cette méchante engeance de délateurs, et calomniateurs qui avaient eu une si grande vogue sous les règnes des Domitien, des Néron et des Caligula. Le peuple romain avait bien reçu du contentement, et pris un grand plaisir aux témoignages et aux effets de sa magnificence, aux somptueux bâtiments qu'il avait faits, aux jeux qu'il avait donnez, et aux combats des hommes et des bêtes, dont il voulu recréer la commune : mais il n'y eut point de spectacle si doux à ses yeux, que celui du châtement de ces pestes publiques qui avaient ruiné les meilleures familles de Rome. Ce lui fut une joie incomparable de voir traîner au gibet ceux qui avaient empli toute la ville de supplices de voir gémir sous la rigueur des bourreaux ceux qui avaient fait gêner tant d'innocents, de voir persécuter par la justice du prince, ceux qui avaient été fomentez par l'avarice des autres empereurs, et de voir en fin exterminer ceux qui avaient désolé la république. Et ce qui accrut encore son contentement, ce fut que les misérables reliques de tous ceux qui avaient été pollués de la contagion de ce crime, furent mises dans des vaisseaux, et exposées aux vents et aux vagues de la mer, pour les passer dans les rochers, et dans les déserts, en punition de ce que peu s'en fallait que par leur exécration méchanceté la plus fleurissante ville du monde ne fut devenue une effroyable solitude. De sorte que Trajan peupla toutes les îles les plus sauvages de ces scélérats au lieu que sous plusieurs de ses prédécesseurs, on les avait vues peuplées de sénateurs, et de chevaliers, et d'autres personnes illustres, que ces abominables calomniateurs y avaient fait reléguer.

Ensuite de ce châtement des délateurs, on vit les officiers du trésor de l'empire de la république, auxquels ils avaient de coutume de porter la proie demeurer paisibles, modérés, et non plus actifs ni ardents comme ils étaient auparavant : de manière qu'il semblait alors que leur tribunal fut un temple, au lieu que sous les règnes passés c'était vraiment une caverne de brigands, et une retraite de voleurs, où l'on voyait regorger le sang, et partager inhumainement les

dépouilles des pauvres citoyens. Cette reformation alla jusqu'au fisc et au domaine particulier du prince, dont les officiers furent aussi rappelés à leur devoir : si bien que sous Trajan on pouvait dire à ses anges, à ses procureurs, et à ses solliciteurs : nous sommes en justice, il faut que vous veniez devant le magistrat, vous n'aurez que ce que les lois ordonneront. Et quand quelqu'un avait procès contre eux il lui était loisible de récuser les juges qu'il croyait n'entendre pas son affaire, où qui lui étaient suspects d'ailleurs ; et d'alléguer même qu'ils étaient des amis particuliers de l'empereur, à raison de quoi le fisc dont les causes ne sont jamais mauvaises que sous les bons princes, perdait souvent la sienne sous son empire. Outre cela il modéra les subsides, et retrancha les charges qui avaient été imposées sur les héritages des familles, et en affranchit les pères et les enfants, qui succédaient les uns aux autres, et étendit ce privilège à tous les citoyens romains, mêmes à ceux qui étaient hors de la ville.

Mais nonobstant cette grande équité, et cette grande modération, avec laquelle il gouvernait l'empire, il ne laissa pas de se trouver des ennemis du repos public, qui attentèrent à sa vie, comme si l'exécrable coutume d'assassiner les empereurs eut passé en loi parmi les romains. Un nommé Crassus fut convaincu de cet abominable crime, mais Trajan en ayant remis la connaissance au sénat, cette compagnie en fit faire un sévère châtement. Cependant son courage l'appelait à la guerre, prenant pour prétexte que le roi des Parthes nommé Osroès, avait disposé de la couronne d'Arménie, et l'avait donnée à Partamasitis, après l'avoir ôtée à celui qui la tenait de l'empire romain : il se résolut d'aller punir cette audace : mais en effet ce fut une passion de gloire, et n'y eut que son ambition particulière qui le porta à ce grand dessein, s'étant mêmes proposé de passer plus avant, d'imiter la valeur, et d'égaliser les conquêtes du grand Alexandre. En cette résolution il se rendit à Athènes, où Osroès averti de son voyage, l'envoya prier par ses ambassadeurs de vouloir entendre à une bonne paix, de vouloir renouer les anciennes intelligences de deux empires, et d'accorder la couronne d'Arménie à Parthamisitis, alléguant qu'aussi bien Exedaris à qui elle avait été ravie, était un perfide qui n'avait gardé sa parole ni aux romains ni aux Parthes. Les ambassadeurs ayant fait leur proposition, lui offrirent les riches présents dont leur maître les avait chargés pour lui faire paraître la gloire et la magnificence de son empire. Trajan refusa ces présents, et ne fit autre réponse à ses ambassadeurs, sinon que l'amitié ne consistait pas aux paroles, mais se faisait paraître aux effets : et qu'au demeurant, quand il serait passé en Syrie, il verrait qu'il aurait à faire, et n'oublierait rien de ce qui était de la dignité du peuple romain. Là dessus il passa en Asie, et ayant visité la Cilicie et fait quelque séjour à Séleucie, se rendit à Antioche, où Augare, roi des Osroënnéens, lui envoya des ambassadeurs et des présents, mais n'osa l'aller trouver, craignant de donner quelque ombrage aux Parthes, qu'il ne voulait non plus offenser que les romains, désirant de se maintenir neutre entre ces deux grandes puissances. Aussitôt qu'il fut entré sur les confins de l'Arménie les princes et les rois voisins lui vinrent faire la révérence, et déployèrent leur magnificence pour l'honorer et pour s'insinuer dans ses bonnes grâces. Entre autres choses ils lui présentèrent un cheval qu'on avait dressé en sorte qu'il se mettait à genoux, et se baissait pour se laisser monter à celui qui le voulait essayer.

Trajan les reçut fort humainement, sans toutefois rien ravalier de la majesté de l'empire. L'armée ne laissait pas de marcher contre les ennemis, qui ne firent pas grande résistance, de sorte qu'il subjuguait toute l'Arménie en peu de temps et

sans beaucoup de peine. Partamasitis se voyant dépouillé de son état eut recours à sa clémence, et lui écrivit des lettres pleines de soumissions et de prières : mais parce que nonobstant sa disgrâce il avait encore pris la qualité de Roi, Trajan offensé de son audace ne lui daigna faire aucune réponse ; à cause de quoi il lui écrivit des secondes lettres, dans lesquelles il s'abstint de prendre ce titre, et le pria d'envoyer vers lui Marcus Junius, par lequel il lui ferait entendre ce qu'il désirait de sa faveur. Trajan lui envoya le fils de Junius ; et passant outre alla se saisir de Samosate, qui lui fut rendue sans combat. De là il s'achemina à Satala où il fit de grands présents à Anchialus, roi des Énochiens et des Machénoliens, qui s'était des premiers soumis à sa puissance. Étant arrivé à Élégia, il permit à Parthamisitis de le venir trouver : et sur le point de son arrivée il se fit dresser un trône dans les tranchées de l'armée pour recevoir avec plus de pompe ce prince étranger, qui se présentant à lui ôta son diadème de dessus la tête et le mit à ses pieds, se promettant qu'il le lui rendrait, et qu'il l'investirait du royaume d'Arménie au nom du peuple romain.

L'armée voyant ce spectacle, commença à battre des mains, et parmi les autres applaudissements, les soldats élevèrent un cri de joie, et saluèrent Trajan empereur, comme on avait accoutumé de faire après les plus célèbres victoires, le jugeant digne de cet honneur, d'autant qu'ils voyaient un frère du Roi des Parthes prosterné à ses pieds comme un captif, sans qu'il lui eût coûté une seule goutte du sang des siens pour le subjuguier. Partamasitis effrayé de leur bruit, et croyant qu'on lui voulait faire recevoir quelque grande honte, tâcha de s'enfuir pour éviter cet opprobre : mais le trouvant environné de gens de guerre, il vit bien que tout ce qu'il pouvait faire, c'était de conjurer Trajan de le vouloir ouïr en particulier, sans l'immoler ainsi à la moquerie de toute son armée, Trajan le mena dans sa tente, mais ne lui accorda rien de ce qu'il demandait. Partamasitis indigné de ce refus, sortit tout en colère, et s'alla jeter au travers de l'armée ; mais Trajan le fit ramener devant son trône, où il lui commanda de déclarer publiquement devant toute cette grande multitude ce qu'il désirait de lui afin que les amis de ce barbare, et les autres qui ne seraient pas pleinement informés ni bien instruits de ce qui se serait passé entre eux deux, ne se pussent pas donner la liberté d'en faire de mauvais contes, et d'en parler selon leur passion. En cette extrémité Partamasitis reprend courage, et se souvenant de sa dignité, parle hardiment à Trajan, se plaint de la façon dont il traite les rois, lui reproche qu'il n'est point son prisonnier ; qu'il n'a point été vaincu à la guerre ; qu'il est venu de sa franche volonté ; qu'il s'est fié en sa foi, et qu'il a cru qu'il ne lui ferait souffrir aucun outrage : mais qu'il a espéré qu'il lui octroierait la couronne d'Arménie, comme autrefois Néron l'avait donné à Tiridate, avec une magnificence digne d'un empereur romain. Tout cela ne put fléchir Trajan qui au contraire protesta qu'il ne laisserait point l'Arménie en la puissance d'aucun étranger, mais qu'il lui baillerait un gouverneur du corps de la république. Toutefois pour lui montrer qu'il ne le voulait pas traiter comme un captif, il lui permit de s'en aller où il voudrait : mais il ne lui permit d'emmener avec lui que les seuls Parthes qui l'accompagnaient : et quant aux Arméniens de sa suite, il voulut que comme originaires du royaume, ils demeurassent dans l'Arménie. Outre cela il le fit accompagner par une troupe de cavalerie, afin de lui ôter tout moyen de parler, et de faire des pratiques avec personne.

Après cela, Trajan ayant mis des garnisons par tout, s'en alla à Édesse, où il vit pour la première fois le roi Augare, qui auparavant l'avait seulement envoyé visiter. Son fils qui était aux bonnes grâces de Trajan lui moyenna sa faveur. Les autres princes voisins vinrent aussi s'excuser de ce qu'ils ne lui avaient pas plutôt

rendu ce devoir. De là il fit avancer l'armée, et passa en Mésopotamie, où il fit sentir la puissance de ses armes à ceux qui avaient occupé cette belle et riche province. Mannifarum s'en était emparé et l'avait prise sur les Parthes, mais voyant qu'il ne la pouvait garder contre Trajan, il dépêcha ses ambassadeurs vers lui pour l'assurer qu'il était prêt de la quitter : à quoi Trajan ne repartit autre chose, sinon [qu'il fallait faire réussir ces belles paroles en bons effets](#), et partant que Mannisarum le vint trouver et exécuter ses promesses, et qu'alors il ajouterait foi à ce qu'il lui en avait fait dire.

Et d'autant que ne lui ni Manus, roi de l'Arabie, ne se mettaient en aucun devoir de le contenter encore qu'ils le lui eussent promis, il se résolut d'aller à Adiabène, dont le roi lui était aussi suspect, et de s'approcher d'eux, afin de donner tout à la fois la loi à ces petits rois qui faisaient les fâcheux. Il envoya devant Lucius, qui prit Singar et quelques autres places sur les ennemis. En somme ce voyage lui fut si heureux, qu'enfin il vit soumis à sa puissance, ou comme alliés, ou comme vaincus, les rois d'Ibérie, des Osroënnéens, d'Arabie, de Colchos, du Bosphore, d'Édesse et de Marcomède. Il prit aussi Batna et Nisibe ; qui sont les deux plus belles et les plus puissantes villes de la Mésopotamie, de sorte que cette grande et fertile province, arrachée de l'empire des Parthes, fut jointe à celui des romains. Le sénat ayant eu avis de toutes ces glorieuses conquêtes, lui décerna toutes sortes d'honneurs, et enfla ses titres de nouvelles qualités, l'appelant [parthique, arabe, et très bon](#) : mais celle de très bon lui fut bien plus agréable que celle de [parthique ou d'arabe](#) ; montrant en cela qu'il aimait mieux être loué de l'innocence de ses mœurs, que de la gloire de ses armes. Cependant voulant prendre quelque sorte de relâche de tous ses grands travaux de deux ou trois années, il repassa à Antioche pour y prendre comme de nouvelles forces, afin d'être plus frais pour les autres conquêtes qu'il avait projetées en son esprit : mais le malheur voulut qu'y étant arrivé, et désirant y passer son hiver, cette grande ville qui est la métropolitaine de la Syrie, et comme l'oeil de l'orient, fut affligée d'un si violent tremblement de terre, qu'elle en fut presque toute ruinée. Non seulement les citoyens d'Antioche, mais presque tout l'univers se trouva enveloppé en ce malheur. Car Trajan étant retourné victorieux et triomphant, il s'y était rendu une multitude incroyable de personnes de tous les coins du monde, une partie se voulant trouver pour faire la cour à l'empereur, une autre pour voir les spectacles, une autre pour poursuivre ses affaires à la cour, et une autre pour entretenir ses commerces. Les vents, les éclairs, les foudres, et les orages extraordinaires qui s'était élevés quelque temps auparavant, avaient bien fait appréhender quelque malheur : mais personne ne s'était figuré que la désolation d'eut être si grande. On ouït premièrement sous la terre un horrible bruit, et comme un mugissement effroyable, qui fut suivi d'une violente agitation, qui fit sauter en l'air une partie des maisons, ébranla les autres, renversa les toits, arracha les fondements des édifices, et de là le tourbillon de cette tempête passant aux lieux qui n'étaient point encore bâtis, et y trouvant la brique, les pierres, et les bois destinez pour y travailler ; emporta tous ces matériaux avec un sifflement, et un bruit si épouvantable que les cheveux en dressaient d'horreur à tout le monde. Parmi cela il se leva une poussière si épaisse que l'on ne pouvait s'entrevoir, ni parler les uns aux autres ; et l'orage accueillant ceux qui étaient en la campagne, les enlevait en l'air après les avoir agitée et secoués longtemps, et les rejetait contre terre avec une telle violence qu'ils se brisaient, comme s'ils fussent tombez de quelque haut précipice. Plusieurs demeuraient morts sur la place ; l'on voyait leurs membres espars deçà et delà par la tempête ; et les autres qui avaient eu l'orage plus

favorable, ou moins violent, ne laissaient pas d'en demeurer estropiés. Mêmes on remarqua que les tourbillons avaient arraché et entraîné les plus grands arbres des champs, avec toutes leurs racines. Mais pour revenir au désastre de la ville, le nombre de ceux qui périrent en cet accident fut infini ; d'autant que non seulement il s'en trouva beaucoup d'enveloppés dans les ruines de la terre ; mais il y en eut aussi plusieurs qui furent tuez des pierres et des ruines des édifices qui tombaient sur eux. C'était un piteux spectacle de voir ceux qui demeuraient engagés sous ces ruines et sous ces pierres, d'autant qu'ils ne pouvaient plus vivre, ni ne pouvaient encore mourir, mais étaient là gémissants sous le fait froissés et à demi étouffés ; et quoi qu'il y en eut quelques-uns qui échappèrent, toutefois la plus grande part demeura estropiée, les uns ayant perdu une jambe, et les autres un bras, les autres ayant la tête écrasée, les autres ayant l'estomac froissé, et vomissant le sang à cause de la rude secousse qu'ils avaient reçue de la tempête. Ce désastre fut d'autant plus remarquable que le consul romain nommé Pedan se trouva accablé sous les ruines des bâtiments, et en fut retiré presque déjà mort et sans espérances de vie ; et que Trajan après avoir couru la plus grande fortune du monde, fut contraint de se sauver par les fenêtres du logis où il était. On dit que ne sachant où se mettre à couvert, il se présenta à lui un personnage, surpassant en grandeur l'ordinaire des hommes, qui le prenant par la main l'emmena dehors, où il le laissa plein d'étonnement et d'effroi, d'autant que mêmes il se trouva quelque peu blessé des éclats qui l'avaient heurté. Le tremblement de terre continuant par plusieurs jours, il fut contraint de se tenir à l'air dans le cirque, et se loger sous des tentes, n'osant demeurer dans les maisons. Comme la tempête fut pleinement apaisée, il se mit à consoler les pauvres citoyens qui purent échapper du malheur, et pour essuyer leurs larmes, fit rebâtir leur ville, et étendit son soin et sa libéralité aux villes qui s'étaient senties de cette ruine : de sorte que tout le monde eut sujet de se louer de sa bonté. Le printemps étant venu il se prépara pour poursuivre ses conquêtes : et d'autant qu'en toute la contrée voisine du tigre il n'y avait point de bois propre à bâtir des navires, il fit prendre ceux qu'il avait fait faire en Mésopotamie, en la ville de Nisibe, et les fit charger sur des chariots (car ils étaient faits de sorte qu'on les pouvait démonter ; et les rassembler, et les mettre en état pour être propres à la navigation) afin de les transporter jusqu'au lieu où il voulait passer l'Euphrate et mal gré tout l'effort et toute la résistance des ennemis, il en fit dresser un pont, sur lequel il jeta son armée qui était composée d'un si grand nombre de vaillants hommes, que ces barbares ne purent l'empêcher de se prévaloir de la rivière. Au contraire voyant leur résolution, ils eurent en une telle appréhension de leur valeur, qu'ils s'enfuirent tous, et lui laissèrent le passage libre. Les romains ayant donc passé l'Euphrate, coururent toute la contrée d'Adjabène, riche province de l'Assyrie, et se rendirent maîtres de la puissante ville d'Arbèles, en la plaine de laquelle Alexandre Le Grand avait autrefois défait Darius et toute la puissance des perses. Après cela ne trouvant personne qui leur résistât, à cause que les Parthes étaient occupés à leurs divisions et à leurs guerres civiles, ils passèrent jusqu'à Babylone ville métropolitaine de toute l'Assyrie, dont les superbes murailles ont été mise entre les merveilles du monde. Autour de cette ville est le lac où croît le bitume, dont ces murailles furent cimentées. On dit que sa vertu est telle, qu'étant mêlé avec des briques, et des pierres, il les rend plus dures que le fer : là même est un gouffre d'où il sort une vapeur si puante et infecte, que ni les bêtes, ni les oiseaux n'en peuvent approcher sans mourir soudainement, tant l'odeur en est venimeuse : et si même la vapeur montait plus haut ou s'épandait aux environs, la contrée demeurerait inhabitable : mais la providence de Dieu y a pourvu,

d'autant que cette fumée au lieu de s'épandre ou de s'élever se resserre en elle-même ; et s'épaissit, et puis retombe dans son gouffre sans s'étendre davantage. Trajan eut la curiosité de voir tout ces jeux de la nature, et pour cet effet demeura quelque temps dans Babylone pour en reconnaître les particularités. Après cela il eut quelques envies de dresser un canal pour faire entrer l'Euphrate dans le Tigre afin d'y faire conduire ses vaisseaux pour y faire un pont qui servit de passage à son armée.

Mais comme les entrepreneurs lui eurent rapporté que l'Euphrate était beaucoup plus haut que le Tigre, il changea de résolution, craignant que l'Euphrate, dont le cours est fort rapide, déchargeant ses eaux dans une autre rivière, ne se diminuât tellement qu'il ne fut plus navigable. Il fit donc porter ses navires de l'Euphrate dans le Tigre, comme nous avons dit qu'il les avait fait porter de Nisibe au passage de l'Euphrate, et puis ayant passé ce grand fleuve s'en alla saisir de Cresiphonte et de Séleucie, achevant par ce moyen de ruiner l'empire des Parthes, qui avait toujours disputé la gloire des armes à l'empire romain. Après cela il se résolut de passer la mer rouge : mais auparavant il voulut subjuguier l'île de Messane, qui est au milieu du Tigre, et y trouvant un roi nommé Athambile, qui ne lui fit pas grande résistance s'en rendit aisément le maître : mais y étant arrivé en hiver il eut beaucoup de difficultés à combattre, et courut de grandes fortunes, tant à raison de la rigueur du temps, que de la violence du fleuve, et du reflux de la mer, qui venait jusqu'à cette île. Toutefois les habitants de Spasine, ville sujette au roi Athambile, appréhendant ses armes, lui donnèrent tout le secours, et lui rendirent tout l'honneur dont ils se purent aviser. De là il passa sur l'océan, et fit connaître la puissance des romains à toute la côte voisine des Indes. Ayant rencontré un navire marchand qui faisait voile en ces contrées-là du côté du Gange, il s'informa curieusement de toutes les particularités du pays, et se remettant en mémoire ce qu'Alexandre avait fait en cette même mer, le jugea heureux, **d'avoir commencé ses conquêtes en la fleur de son âge, et protesta, que s'il eut été plus jeune il eut fait ce voyage** : et ajouta **qu'au moins il avait passé plus avant que ce grand conquérant**, auquel quelque temps auparavant il avait fait des sacrifices au même lieu où il était mort auprès de Babylone. Enflé de tant de gloire qu'il avait acquise en un si long voyage, il en écrivit magnifiquement au sénat, et lui fit un dénombrement de tant de nations inconnues qu'il avait soumises à l'empire, que la compagnie fut d'avis qu'on ne lui prescrivit point de certain triomphe, mais qu'il triomphât de telles nations, de telles provinces, et de tels royaumes qu'il voudrait : et là dessus lui fit dresser un arc triomphal sur la place, ou il avait fait ériger cette superbe colonne qui dure encore aujourd'hui. Toutefois il ne fut pas si heureux au progrès de son voyage, qu'il avait été au commencement. Au contraire aussitôt qu'il fut entré en l'océan, une partie des provinces qui s'étaient soumises à son empire commencèrent à minuter une révolte, et se servant de l'occasion de son absence, chassèrent ou coupèrent la gorge à toutes les garnisons qu'il avait laissées, pour les contenir en obéissance. Cette nouvelle lui fut portée lors qu'il courait la mer océane, et qu'il visitait les villes de cette côte, où il allait recherchant les merveilles que l'antiquité en avait publiées : mais il n'y trouva rien que des monceaux de terre, et des ruines dont on ne lui pouvait dire que des fables. Pour châtier cette audace, il dépêcha ses lieutenants Maximus et Lucius, et les envoya avec de grandes forces pour dompter les rebelles. Maximus se trouva opprimé des ennemis : mais Lucius s'acquitta dignement de sa charge : de sorte qu'ayant repris Nisibe il força Edesse, après l'avoir saccagé mit le feu dedans afin de réprimer l'insolence de ces barbares. Deux autres de ses

lieutenants reprirent aussi Séleucie, et la brûlèrent. En ces entrefaites Trajan s'en revint à Ctesiphonte, où étant arrivé, et craignant que les Parthes se réveillant au bruit de ces séditions, ne tramassent aussi quelque chose de leur côté contre l'empire romain, fit assembler les principaux d'entre eux, qui étaient dans son armée, et après leur avoir parlé en présence des romains de la gloire de ses conquêtes, et des belles choses qu'il avait faites en un si long voyage, leur donna pour roi un prince de la maison et du sang des Arsacides, nommé Parthaspates, auquel il mit le diadème sur la tête et reçut le serment de lui et des autres Parthes, et leur fit promettre solennellement, qu'ils seraient à jamais fidèles à l'empire romain. Après cela il fit avancer son armée dans l'Arabie, et se voulant venger des Agaréniens, qui s'étaient aussi rebellés, les assiégea dans une petite ville où ils s'étaient retirés pour se défendre contre son armée. Encore que cette ville fut fort petite et assez faible, néanmoins ce siège ne réussit pas, d'autant que les soldats se trouvèrent incommodés de toutes choses, la contrée étant fort pauvre et fort stérile, et même dénuée d'eau à cause des excessives chaleurs qui y dominent, de sorte qu'une grande armée n'y peut camper longtemps sans pâtir beaucoup. Trajan ne la put donc forcer ; au contraire il y courut par diverses fois fortune de la vie. Une fois ayant fait brèche il envoya les plus vaillants de son armée pour y donner un furieux assaut : mais après avoir été battus et repoussés par les ennemis ils furent contraints de se retirer avec une notable perte : et comme il voulut les aller secourir avec l'élite de sa cavalerie, il eut bien de la peine à se garantir d'y être tué, quoi qu'il eut changé d'habit, afin de n'être pas reconnu. Car les barbares ayant eu quelque indice que c'était lui, adressèrent tous leurs coups au lieu où il était, et tuèrent un cavalier qui était tout auprès de lui.

Outre cela les assiégés furent comme secourus du ciel, et on crut parmi ces païens que le soleil auquel leur ville était consacrée, les avait assistés contre les romains, d'autant qu'il fit des tonnerres, des éclairs, des vents, et des tourbillons extraordinaires, et que la foudre et la grêle tombaient avec une violence extrême sur les romains, lors qu'ils les voulaient assaillir. Pour comble de malheur les romains, s'étant retirés pour prendre leur réfection, se sentirent persécutés de grosses mouches, qui outre le tourment qu'elles leur faisaient, gâtaient encore leur boire et leur manger, et tout ce qui était servi devant eux : de manière que parmi tant de misères et si peu d'apparence de forcer la place, Trajan fut contraint de lever son siège avec beaucoup de regret et de honte. Peu de temps après il tomba malade de la maladie dont il mourut. Durant toutes ces courses de Trajan les juifs qui étaient espars en divers quartiers du monde, comme transportés d'une rage et d'une fureur extraordinaire, firent un horrible massacre des romains et des grecs qui se trouvèrent parmi eux. Ceux de Cyrène province d'Afrique ayant pour chef un de leur nation nommé André par une prodigieuse cruauté en firent mourir plus de deux cens mille, et leur rage passa si avant qu'ils mangèrent la chair de ceux qu'ils avaient massacrés, et prenant leurs entrailles encore toutes sanglantes s'en firent des ceintures et s'habillèrent de leurs peaux. Ils en fendirent aussi plusieurs par la moitié du corps, exposèrent les autres aux chiens, aux bêtes sauvages, et contraignirent les autres de combattre et de s'entre-tuer comme des gladiateurs. En Égypte et Cypre, la barbarie ne fut pas moindre, vu qu'ils en firent bien mourir jusqu'à deux cens quarante mille, de sorte qu'ils rendirent toutes ces provinces presque désertes, et particulièrement l'île de Cypre, où le carnage fut si grand, que depuis en détestation de cette cruauté il ne fut plus loisible aux juifs d'y aborder ; et si la tempête y en jetait quelqu'un, ou qu'il y arrivât par quelque autre aventure, il

était permis aux habitants de le tuer impunément. Trajan ayant eu avis de cette brutale cruauté, envoya contre eux ses lieutenants, qui en firent une horrible vengeance ; la justice de Dieu se servant de leurs armes et de leur haine pour persécuter et exterminer cette misérable nation indigne de voir le soleil, après avoir attaché en croix celui qui l'a mis dans le ciel pour éclairer les hommes. Cependant il se délibérait de passer par la Mésopotamie pour raffermir l'autorité de l'empire dans toutes ces provinces nouvellement conquises : mais son indisposition lui fit changer de dessein : de sorte que se contentant de ce qu'il avait fait, il se résolut de prendre le chemin d'Italie, pour aller recueillir le fruit de ses victoires, et recevoir les justes honneurs que le peuple romain lui préparait, afin de lui témoigner le sentiment qu'il avait de sa valeur. À la vérité il était attendu avec une ardeur incroyable de tout le peuple, qui ne pouvait assez le louer de tant de beaux exploits qu'il avait faits, comme d'avoir étendu les bornes de l'empire par delà le fleuve du Tigre, où auparavant lui le nom romain était à peine connu, d'avoir fait l'Arménie, la Mésopotamie et l'Arabie, provinces romaines, d'avoir donné un Roi aux Parthes, et un à ceux d'Albanie à l'autre bout du monde ; d'avoir rendu tributaires les rois d'Ibérie, d'Adiabène, du Bosphore, de Colchos, et d'Osroène, avec plusieurs autres : d'avoir poussé ses victoires jusqu'à la Mer Rouge ; d'avoir passé le golfe de Perse, et d'avoir couru les côtes des Indes ; d'avoir rempli tant de nations de la terreur de ses armes : et en somme d'avoir plus subjugué de provinces, pris de villes, dompté de peuples, que ne fit jamais capitaine romain. Mais la mort qui l'accueillit en chemin rompit tous les desseins qu'on avait fait à Rome pour honorer sa vertu. Étant parti de l'orient en résolution de s'en retourner en Italie, il se rendit en Cilicie, où sa maladie commença à le presser : de sorte qu'il fut contraint de se faire porter à Seline ville de cette province, et de s'y arrêter pour chercher quelque relâche à son mal : mais il fut plus puissant que tous les remèdes. De sorte qu'au grand regret de son armée, ou pour mieux dire, de tout l'univers, il y mourut entre les bras de ses amis et de sa femme Plotine. Au commencement de sa maladie il était entré en quelque soupçon, qu'on l'avait empoisonné, et mêmes on crut qu'Adrian avait eu part à cette méchanceté. D'autres attribuèrent son mal à ce qu'ayant accoutumé de jeter tous les ans une assez grande quantité de sang qui lui était comme une purgation naturelle, alors son sang s'arrêta, et ne coula plus comme auparavant : à raison de quoi la nature oppressée des humeurs se trouva abattue et impuissante pour résister à la maladie, de sorte qu'il en mourut. Mais la plus vraie opinion est qu'il décéda d'une hydropisie, qui s'étant peu à peu formée, l'enleva en fin du monde.

Il est bien vrai que parmi cette indisposition il fut saisi d'une apoplexie qui lui ôtant tout sentiment acheva de le tuer. Tant y a qu'il finit sa vie avec ses conquêtes dans la ville de Seline, qui depuis à raison de sa mort fut nommée de son nom Trajanopolis, c'est à dire, ville de Trajan. On fit divers jugements de l'adoption d'Adrian, car quelques-uns crurent que Plotine transportée de l'amour qu'elle lui portait, avait supposé cette élection, et que l'empereur étant déjà décédé, elle avait attiré quelqu'un de ses confidents, et l'avait fait parler et dire d'une voix cassée, comme si c'eût été le malade, qu'il nommait Adrian pour son successeur. Ce qui sembla d'autant plus vraisemblable que Trajan durant sa vie, parmi les dangers qu'il courait tous les jours, et mêmes parmi son indisposition, n'avait jamais voulu faire ce choix, soit qu'il eut Adrian en peu d'estime et en mauvaise réputation, soit, comme d'autres se figurent, que s'étant proposé de rendre sa renommée en tout et par tout égale à celle d'Alexandre, il n'eut voulu, non plus que lui, nommer aucun successeur de son empire. Au moins crut-on

bien que s'il avait consenti à l'élection d'Adrian, ç'avait été avec quelque sorte de regret. Mais le crédit qu'avait Adrian dans les armées, et la puissance qu'il lui avait laissée entre les mains, l'établissant gouverneur de la Syrie, où il était lors que ces choses se passaient, assurèrent sa succession, et la firent approuver par le sénat, et par le peuple romain, qui lui avaient quelque sorte d'inclination, à cause, qu'outre qu'il avait épousé une des nièces de Trajan, il était encore doué d'excellentes qualités qui servaient à couvrir une partie de ses défauts et de ses vices. Au reste tout l'univers regretta la perte de Trajan, et l'empire romain crut avoir reçu par sa mort la plus grande plaie qu'il eut reçue de long temps d'autant que ce bon prince s'était acquis l'amour et la bienveillance de tout le monde par son excessive bonté, et par son incomparable valeur. À la vérité il était orné de toutes les parties qui peuvent recommander un grand prince. Il avait bien acquis de la gloire à la guerre, y ayant fait de si belles choses, qu'il avait égalé, ou même surpassé les faits d'Alexandre : mais il s'était encore plus fait admirer par la modération de son gouvernement, et par la civilité et la douceur de ses moeurs. Car et dans Rome, et dans les provinces, il avait toujours montré une grande égalité à tout le monde : et parmi une si éminente gloire on l'avait vu si éloigné de toute vanité, qu'il allait visiter privément ses amis, les assistait quand ils étaient malades, mangeait avec eux quand ils faisaient quelque fête ou quelque assemblée, se mettait dans leurs carrosses par les chemins, et leur témoignait toute sorte de confiance et de familiarité quand les occasions s'en pouvaient présenter. Au reste il n'offensa jamais aucun sénateur, mais porta un si grand respect à cette illustre compagnie, que durant près de vingt ans qu'il régna, il ne fut fait mourir qu'un seul homme de son corps : encore ne fut ce pas par son ordonnance, mais par l'arrêt du sénat même, qui ne pût souffrir un crime si énorme que celui dont il était chargé, qui était d'avoir attenté à la vie d'un si bon et si juste prince. Avec la même louange il fit reflourir les lois, et remit la justice en sa splendeur, n'ayant jamais commis aucune violence pour enfler le trésor de l'empire, ou pour accroître le sien particulier. Au reste il était si magnifique et si libéral, que pour peu qu'il connut les personnes, il leur faisait de grands biens, s'ils les en croyait dignes. Il emplit aussi l'univers des superbes ouvrages qu'il fit bâtir à Rome et aux autres provinces de l'empire. Il accorda de grandes franchises, et donna de beaux privilèges à plusieurs villes qui l'en requirent, ou qu'il jugea les mériter.

On ne le vit jamais transporté de colère, ni ému d'aucune passion de vengeance pour épandre le sang de ses citoyens, des sujets ou des alliés de l'empire. Toutes ses belles vertus le firent estimer par tout le monde comme un dieu entre les hommes, et n'y eut aucune sorte d'honneurs qu'on ne lui déférât, encore plus après sa mort, qu'on n'avait fait durant sa vie. Entre les paroles mémorables qu'on remarqua de lui, on fit beaucoup de cas de ce que ses amis le reprenant de qu'il se rendait si familier à tout le monde, il leur répondit : [qu'étant empereur il se gouvernait à l'endroit des particuliers de la même sorte dont il eut souhaité qu'ils se fussent gouvernés en son endroit s'ils eussent été empereurs, et lui personne privée.](#) Cependant comme les choses humaines ne sont jamais si heureuses qu'elles soient de tous points parfaites et accomplies, on remarqua deux grands défauts en lui, qui sont deux honteuses taches en un si beau visage. Car on l'accusa d'être sujet au vin, et mêmes Adrian se vantait qu'aux voyages d'Allemagne il s'était insinué en ses bonnes grâces en lui faisant compagnie à boire excessivement.

Et d'ailleurs, qui est un crime qui ne peut être expié que par le feu du ciel, il fut soupçonné d'aimer les garçons : toutefois d'autres ont cru que c'étaient pures

calomnies de ceux qui portaient quelque jalousie à sa gloire. Certes s'il a été justement blâmé d'un si énorme et si détestable crime, la fable de ceux qui sans fondement et sans aucune image de raison, l'ont fait sauver par les prières d'un grand pape, est digne d'être envoyée aux enfers brûler avec lui. Après sa mort, selon la forme des romains aveuglez par le diable, il fut mis au rang des dieux, et eut cet honneur particulier qu'il est seul des empereurs romains qu'on ait enterré dans la ville, d'autant que les lois des douze tables défendaient d'y faire des sépultures. Ses os enfermés dans une urne d'or, furent mis reposer dans cette superbe colonne qu'il avait bâtie, et qui parmi toutes les ruines et les ravages de Rome s'est conservée entière jusqu'à ce jour, pour servir comme d'un éternel monument des victoires et de la vertu de ce grand prince, auquel pour comble de gloire il ne manqua que d'être chrétien, d'autant que cette sainte profession eut rendu ses vertus plus nettes, et eut retranché les vices qui ont souillé une si belle vie. Sa mémoire fut si douce et si chère à la postérité qu'aux siècles suivants parmi les acclamations qu'on faisait aux empereurs au milieu du sénat on leur souhaitait qu'ils fussent aussi heureux qu'Auguste, et aussi bons que Trajan : de sorte que la gloire de sa bonté est montée à un tel comble, que soit qu'on l'ait voulu flatter, soit qu'on ait voulu lui donner de véritables louanges ; elle a mis comme en pleine moisson ceux qui l'ont choisie pour sujet de leurs discours.

Quant à ce qui regarde les affaires des chrétiens sous ces deux princes, la persécution que Domitien avait excitée contre eux, se ralentit un peu sous le règne de Nerva : d'autant qu'ayant fait casser par arrêt du sénat les cruelles ordonnances qu'il avait faites contre ceux qui étaient accusés d'impiété, les chrétiens qui avaient été enveloppez en la rigueur de ses édits, furent rappelés de l'exil où ils avaient été envoyés ; et croit-on que saint Jean l'évangéliste, qui après avoir essayé la violence de l'huile bouillante où il fut jeté à Rome, avait été confiné en l'île de Pathmos, où il eut ces divines révélations que l'église conserve encore sous le nom de son apocalypse, se servant du bénéfice et de la grâce de Nerva, s'en retourna en son église d'Éphèse, et y mourut d'une mort paisible, après avoir plus longtemps que nul des autres apôtres travaillé à planter et à cultiver l'évangile de Jésus-Christ. Mais c'est chose prodigieuse, que sous l'empire de Trajan, prince modéré et doué d'une singulière humanité, la persécution se soit rallumée contre ces innocents ; même avec une telle violence, qu'outre les illustres martyres de trois grands papes, c'est à savoir de Clément, d'Evariste et d'Alexandre, d'un célèbre évêque de Jérusalem, nommé Simon fils de Cleophas, issu de la famille de David, et tenu entre les parents de notre seigneur, et du grand S Ignace patriarche d'Antioche, l'on compte des millions de martyrs qui souffrirent en ce temps-là : non que Trajan eut fait de nouveaux édits de persécution, mais à cause qu'il avait renouvelé les défenses des assemblées et des confréries, sur le sujet desquelles on appréhendait les chrétiens en leurs syntaxes, et on les traitait comme criminels de lèse majesté, et comme transgresseurs des défenses des empereurs. Le jeune Pline ayant été envoyé par Trajan pour administrer la Bithynie, se trouva engagé aussi bien que les autres magistrats idolâtres, à punir les chrétiens qui lui étaient déferés comme contrevenants aux lois du prince : et voyant le nombre des accusez, en écrivit à Trajan, et lui déclara qu'après une exacte recherche de leur vie, il n'avait trouvé autre chose en eux, mêmes par la confession de ceux qui les abandonnaient, sinon qu'ils avaient de coutume de se lever à certains jours devant le soleil, et de s'assembler pour chanter des hymnes à Jésus-Christ, comme à un vrai dieu, et qu'après cela, ils renouvelaient leur confédération par un serment qui ne les embarquait en nulle société de crime, mais les obligeait à

fuir le larcin, les adultères et les perfidies. Ce qu'ayant fait, ils s'en allaient manger ensemble, sans qu'on eut pu savoir s'ils usassent d'autres viandes que de viandes innocentes et communes en la vie des autres hommes. Trajan averti par Pline que non seulement dans les villes, mais mêmes dans les bourgades, il se trouvait un si grand nombre de fidèles de tous âges, de tous sexes et de toutes conditions, lui répondit que parmi le peu de moyen qu'il y avait de régler les exécutions des chrétiens, et d'en établir une forme assurée, il ordonnait qu'on ne les rechercherait point, mais que s'ils étaient déferés et convaincus, on les punirait.

En quoi certes la prudence manqua à ce prince, qui néanmoins désirait de se montrer extrêmement prudent en cette affaire. Car qui ne vit la confusion des paroles de son arrêt ? Il défend de rechercher les chrétiens, parce sans doute qu'il les croyait innocents, et toutefois il commande qu'ils soient punis comme des coupables. Il pardonne, et néanmoins il persécute ; il dissimule, et toutefois il châtie. S'il les condamne, pourquoi ne les fait-il pas rechercher ? Et s'il ne les veut pas faire rechercher, pourquoi ne les prononce-t-il pas exempts de crime ? Tel était le malheur de l'église sous les princes idolâtres que Satan avait aveuglez : néanmoins cette déclaration de Trajan apaisa un peu l'orage de la persécution, encore que les ennemis des chrétiens prissent de là de nouvelles occasions de les calomnier devant les magistrats pour opprimer leur innocence.

Livre X

Contenant ce qui s'est passé de plus mémorable sous l'empire d'Adrien.

Encore que Trajan n'eut point nommé de successeur à l'empire, comme la plupart du monde se figura, néanmoins Plotine assistée des amis d'Adrien, sut bien conduire cette trame, et Adrien se trouva si puissant, à cause de l'armée qu'il avait en Syrie, qu'il lui fut aisé de s'élever à ce souverain degré de fortune et de puissance. Il était espagnol aussi bien que Trajan, et était issu de la même ville que lui, quoi qu'il rapportât sa première origine à l'Italie, publiant par tout qu'il était descendu de ces vieux romains, qui du temps du grand Scipion, avaient fait la guerre en Espagne. Son père était cousin germain de Trajan, mais cette affinité ne l'avait su tellement insinuer en ses bonnes grâces, qu'il n'eut toujours comme une certaine aversion, et un certain dégoût de lui ; de sorte qu'il eut bien de la peine à se mettre en faveur. La première espérance qu'il eut de parvenir un jour à l'empire, fut fondée sur les prédictions d'un certain mathématicien, qui l'en assura lors qu'il était en la Moesie, lui confirmant ce qu'il en avait appris de son grand oncle Ælius Adrianus, qui avait été curieux observateur de ces vanités. Pour appuyer cette attente, il s'insinua aux bonnes grâces des jeunes enfants que Trajan aimait éperdument, auxquels pour cette occasion il rendait toutes sortes de subjections et de services. Adrien d'ailleurs le support de Gallus, qui était leur gouverneur en ce temps-là, tirant des vers de Virgile au sort, il lui en échut qui étaient extrêmement favorables et avantageux : à quoi quelques-uns ajoutent, que ce bon présage lui vint des vers des sibylles qui étaient en vogue parmi la superstition de ces siècles-là. Son attente se fortifia par la faveur qu'il reçut de Trajan au second voyage des Daces, où ayant fait preuve de son courage, Trajan en récompense de sa vertu lui donna un riche diamant, qui fut un gage particulier de son affection ; et là dessus au voyage de Syrie, il eut un oracle de Jupiter en la ville Nicephorium près d'Édesse, qui accrut encore ses espérances. En fin il fut pleinement assuré de la succession par l'avis que lui en donna Sura, qui conduisait cette trame avec Plotine et avec Atian l'un de ses tuteurs. Car ces deux dès auparavant, pour l'avancer, et pour l'insinuer du tout aux bonnes grâces de Trajan, firent tant par leurs brigues qu'ils lui firent épouser Sabine nièce de l'empereur ; de sorte que depuis ce temps-là Trajan l'employa à tout plein d'affaires, dont il s'acquitta avec beaucoup de gloire. Après l'avoir élevé à quelques dignités dans Rome, il le pourvut des premières charges de l'armée. Au second voyage qu'il fit contre les daces, il lui bailla la conduite d'une légion qui lui fut un moyen de faire paraître la grandeur de son courage. Depuis il l'envoya lieutenant prétorial en la basse Pannonie, où il se gouverna si bien, qu'il réprima les courses des Sarmates, et remit la discipline militaire en sa première splendeur : à raison de quoi à son retour à Rome il fut honoré de la dignité de consul, et s'alla toujours insinuant davantage en l'affection du prince, qui commençait à le goûter, d'autant qu'il faisait tout ce qu'il pouvait pour s'accommoder à ses humeurs : mais il n'y eut rien qui lui servit tant que la passion de Plotine, qui lui moyenna en premier lieu le gouvernement de Syrie au voyage que Trajan fit contre les Parthes : et puis le fit encore une fois créer consul, et en fin lui procura, ou au moins supposa son adoption à l'empire. Il reçut cette bonne nouvelle à Antioche de Syrie, où il l'attendait avec beaucoup d'impatience. On dit que le jour de devant il lui semblait, comme il reposait, qu'il tombait sur lui un feu du ciel, qui tournant à l'entour de son col, tantôt à droite, et tantôt à gauche, ni ne l'épouvantait, ni ne lui faisait aucun mal. Après qu'il eut

reçu cet avis, et qu'il eut été proclamé empereur par son armée, il fit de grandes largesses aux soldats, et puis pensa à mettre ordre au gouvernement de l'empire qu'il voyait ébranlé en diverses parties du monde. Car outre que les conquêtes de Trajan étaient mal assurées, parce qu'il n'avait pas eu assez de temps pour affermir son autorité dans les provinces peu accoutumées à une domination étrangère, les maures faisaient des courses en Afrique, l'Égypte était toute pleine de sédition, la Grande Bretagne ne pouvait plus être retenue sous les lois de Rome, les Sarmates faisaient ouvertement la guerre, et la Palestine et la Lycie étaient comme toutes prêtes de se révolter. Voulant donc prévenir ce malheur, et pourvoir à la sûreté de son état, il crut qu'il était difficile de contenir tant de provinces sous l'obéissance d'un seul prince, et pour ce sujet il se résolut de faire servir l'Euphrate de bornes à l'empire sans l'étendre plus avant ; de façon qu'il abandonna l'Assyrie, la Mésopotamie, l'Arménie même, et tout ce que Trajan avait conquis au delà du Tigre. Quelques-uns attribuèrent cette résolution à l'envie qu'il portait à la gloire de Trajan, comme s'il eut voulu condamner son ambition d'avoir porté les armes romaines dans des provinces si éloignées qu'elles ne se pouvaient garder. Mais Adrien disait, qu'en cela [il avait suivi l'exemple de Caton, qui autrefois avait déclaré les Macédoniens libres, parce qu'il ne pouvait plus les tenir sous le joug des romains.](#)

Il pensa depuis en faire autant de la Dace, qu'il voulut aussi abandonner, toutefois ses amis l'en détournèrent, lui remontrant que ce serait exposer grand nombre de citoyens romains à la merci des barbares ; d'autant que Trajan ayant fait une colonie romaine de cette province, y en avait jeté une grande multitude pour peupler les villes et pour cultiver les champs. Comme il mettait cet ordre à ses affaires, il eut avis que les Parthes avaient en grand mépris le Roi que Trajan leur avait donné, à raison de quoi il le tira de là, et lui assigna d'autres provinces voisines des Parthes. En ses commencements il se montra doué d'une insigne clémence, mêmes à l'endroit de ses ennemis, vu qu'Atian qui était un des plus puissants instruments de sa grandeur, s'étant efforcé de lui rendre suspect le gouverneur de Rome, et quelques autres grands personnages, comme s'ils eussent attenté à l'empire, il n'usa d'aucune violence en leur endroit, au contraire les laissa jouir paisiblement de leurs charges. Il est vrai qu'un de ses procureurs fit tuer Crassus comme criminel de lèse majesté : mais ce fut sans avoir commandement de lui.

Il ôta le gouvernement de la Mauritanie à Lucius Quietus, d'autant qu'il n'avait pas empêché le soulèvement des Maures, auxquels il commandait, et mit depuis en sa place Marcius Turbo, duquel il s'était servi pour aider à réprimer l'insolence des Juifs. Il sortit d'Antioche pour aller rendre les derniers devoirs aux os et aux cendres de Trajan, que Plotine, Atian et Mattidia portaient à Rome pour les faire inhumer, avec l'honneur qui était dû à la mémoire d'un si grand empereur. Après s'être acquitté de ce devoir, et ayant vu partir le navire qui les portait, il s'en retourna à Antioche, et après avoir créé Catilius Severus gouverneur de Syrie, prit aussi le chemin de Rome par l'Illyrie.

Cependant il écrivit des lettres au sénat, par lesquelles il le pria de lui confirmer l'empire, s'excusa de ce qu'il l'avait accepté sans attendre son consentement, et alléguait pour couverture, que les soldats se présentant en foule, l'avaient proclamé empereur, aussitôt qu'ils avaient eu avis du décès de Trajan, criants [que la république ne pouvait demeurer sans chef.](#) Parmi cela il l'assura qu'il ne voulait jamais recevoir aucune sorte d'honneur que la compagnie ne lui eut premièrement décerné. Il le conjura encore de vouloir déférer les honneurs divins à Trajan, et n'eut pas grande peine à l'obtenir, [vu que sa mémoire était si](#)

chère à cet illustre corps, qu'il lui rendit encore d'autres honneurs que ceux qu'Adrien avait demandez. Pour le gratifier en son particulier, le sénat lui offrit l'honneur du triomphe qui était dû à Trajan, mais il le refusa, et fit mettre l'image de Trajan sur un char triomphal, sur lequel il la fit porter à Rome, afin qu'un si bon empereur ne fut pas privé, mêmes par la mort, de la gloire de ses conquêtes. Au lieu de cet honneur qu'il avait refusé, le sénat le voulut nommer père de la patrie : mais il usa de la même modération, et ne le voulut point accepter, prenant pour excuse qu'Auguste ne l'avait voulu recevoir qu'après de longs travaux supportés pour l'empire. Au reste voulant obliger le peuple romain à son arrivée, il fit célébrer le jour de sa naissance, et donna un magnifique spectacle, où il y eut un si grand massacre de bêtes sauvages, qu'on dit qu'il fut tué jusqu'à cent lions et autant de lionnes, et pour montrer plus de magnificence, il fit de grandes largesses à tout le monde, fit force présents à la commune. Ayant eu avis qu'il y avait quelque soulèvement devers le septentrion, et que les Sarmates de l'Europe et leurs voisins s'étaient jetés aux champs, il envoya devant les armées en Moesie, et puis s'y rendit aussitôt après : mais cette guerre se passa en traités qu'il fit avec ces barbares, auxquels il ne crut point que ce fut chose honteuse de payer des pensions pour acheter la paix qu'il désirait entretenir en toutes les provinces de l'empire.

Toutefois afin de réprimer à l'avenir les courses de ces barbares, il donna le titre et les ornements de gouverneur de la Pannonie à Marcus Turbon, et lui bailla celui de Dace, avec la puissance, lui continuant l'honneur qu'il lui avait fait auparavant lors qu'il lui avait donné le gouvernement de Mauritanie. L'ayant donc laissé là, il lui commanda d'avoir l'oeil aux affaires de ces provinces. Durant ce voyage on découvrit une détestable conjuration faite contre sa vie, et les conspirateurs étaient Nigrinus, Lucius, Palma, et Celsus, avec plusieurs complices qui avaient résolu de le tuer à un sacrifice qu'il devait faire. Cette conjuration fut jugée d'autant plus exécration, qu'il avait jeté les yeux sur le principal auteur de cette méchanceté, qui était Nigrinus, pour le faire son successeur à l'empire ; c'est pourquoi le sénat pour en punir l'attentat, fit mourir Palma à Terracine, Celsus à Bayes, Nigrinus à Faïence, et Lucius au voyage d'Allemagne, où il se trouva. Cependant quoi que toutes ces exécutions eussent été faites du mouvement du sénat, et sans aucune poursuite ou commandement d'Adrien, si est-ce qu'il ne pût éviter la haine du peuple, qui le blâmait aigrement d'avoir fait mourir à même temps quatre personnes consulaires.

Pour adoucir cette aigreur, et pour étouffer le mauvais bruit qui courait de sa cruauté, il reprit le chemin de Rome, où d'abord il fit de nouvelles libéralités au peuple, et puis s'étant présenté dans le sénat, s'excusa de cette violence, et protesta solennellement, qu'il n'en était point auteur, et qu'au demeurant jamais il ne punirait aucun sénateur sans l'avis de la compagnie. Après cela pour regagner les bonnes grâces de la commune, il quitta aux habitants de Rome et de l'Italie, une somme infinie d'argent que les particuliers devaient au trésor de la république, et à celui du prince ; et dans les provinces, il modéra les dettes de ceux qui y étaient obérés, et mêmes pour plus grande sûreté de ceux qui étaient redevables, fit brûler sur la place toutes les cédules, et toutes les obligations qui en avaient été dressées. Quant aux confiscations de ceux qui étaient condamnés, il défendit de les appliquer à son épargne particulière, et voulut qu'elles allassent toutes au trésor de la république. Il ajouta outre cela, sa magnificence particulière aux libéralités que Trajan avait faites pour élever la jeunesse de l'Italie.

Et d'autant qu'il y avait beaucoup de pauvres sénateurs, qui à peine avaient de quoi vivre, tant s'en faut qu'ils eussent de quoi soutenir leur dignité, il fit informer de ceux qui étaient tombés en cette nécessité, plutôt par malheur que par aucune vaine dépense qu'ils eussent faite, et fit beaucoup de bien à ceux qui se trouvèrent de ce nombre. Il ne se montrait pas seulement libéral à ses amis, mais indifféremment à toutes sortes de personnes, mêmes à des gens qui n'avaient pas grand mérite. Il appela auprès de lui les plus gens de bien du sénat, sans le conseil desquels il ne dépêchait aucune affaire sérieuse, et pour ce même sujet, afin de ne se tromper point aux jugements qu'il rendait, il tenait encore auprès de sa personne de graves et savants jurisconsultes, entre autres Julius Celsus, Salvius, Julianus et Ferratus Priscus, qu'il voulait toutefois être approuvés du sénat, et jugés dignes d'entrer au conseil du prince. Et même il avait en telle estime la dignité de sénateur, qu'il l'appelait, **le faite et le comble des honneurs de la république** : à cause de quoi il se montait fort retenu à la conférer. Et comme il l'eut octroyée à Atian gouverneur du palais, qui avait déjà été honoré des ornements consulaires, il protesta, **qu'après cela il ne lui restait plus rien dont il put honorer sa vertu**. Et pour cette même raison, il avait en horreur ceux qui ne portaient pas à cette célèbre compagnie ce singulier respect, et la révérence particulière qui lui était due ; voire même pour en élever la gloire à un plus haut comble, il ne voulut point permettre que les chevaliers qui avaient accoutumé d'être comme les assesseurs du prince aux jugements qu'il rendait, assistassent aux causes où les sénateurs étaient intéressés. Parmi tout cela, on trouva à redire en ses déportements, que ne se contentant pas d'avoir abandonné les provinces que Trajan avait si glorieusement conquises, il ruina encore beaucoup de beaux bâtiments que ce prince avait fait faire, et entre les autres, il fit démolir ce magnifique théâtre qu'il avait fait dresser dans le champ de Mars, que le peuple vit détruire avec un extrême regret. Ce qui accroissait sa douleur et son dépit, c'était qu'Adrien ayant fait quelque chose qui déplaisait au peuple, en rejetait la haine sur la mémoire de Trajan, et voulait faire croire au monde, que c'était chose qu'il lui avait enjointe devant que de mourir ; ce que tout le monde savait être grandement éloigné de la vérité. Il prit aussi de l'ombrage de la puissance d'Atian gouverneur du palais, qui avait été tuteur de sa jeunesse, et qui avait autant contribué que nul autre à le faire empereur : et sans doute sur cette jalousie il l'eut fait dépêcher, n'eut été qu'il appréhendait d'accroître la haine qu'on lui portait à cause de la mort de ces quatre personnes consulaires, dont l'image était encore présente aux yeux des Romains. Ne l'osant donc faire tuer, il le chargea premièrement d'avoir été auteur de la violence faite à ceux qui avaient été exécutés, et puis le contraignit de demander un successeur en sa charge, et en pourvut ce Turbon qu'il avait fait gouverneur de la Moesie. Il ne traita pas mieux son collègue Similis, qui avait aussi été un des principaux instruments de sa grandeur, mais le dépouilla semblablement de sa charge, et la conféra à Septicius Clarus, et que depuis il en chassa encore sur quelque ombrage qu'il eut de lui et de Suétone ; sur le sujet de sa femme Sabine. On récite une chose mémorable de ce Similis, c'est à savoir, que s'étant retiré en une solitude, après avoir souffert les disgrâces de la cour, et après avoir passé en son privé le reste de ses jours, il voulut qu'après sa mort on gravât sur sa sépulture, **ci gît Similis, qui a passé beaucoup d'âge, mais qui n'a vécu que sept ans** : voulant dire qu'il ne croyait avoir vécu que les sept ans de sa solitude.

Mais reprenons Adrien qui par une insigne ingratitude, ôta enfin les gouvernements et les charges à ceux qui lui avaient donné l'empire. Après les témoignages de son courroux et de sa haine, il alla visiter la Campanie, et fit de

grands biens aux villes par où il passa ; et outre cela se lia d'affection avec les plus gens de bien qu'il y pût rencontrer. Étant résident à Rome, il se trouvait aux jugements des consuls et des prêteurs, hantait familièrement avec ses amis, assistait à leurs festins, les visitait en leurs maladies, les consolait en leurs afflictions, les conseillait en leurs affaires, et se gouvernait en leur endroit comme eut pu faire une personne privée. Quant aux affaires sérieuses, il ne les dépêchait jamais que par l'avis du sénat et du conseil, composé des plus gens de bien de l'état, qu'il avait toujours auprès de lui. Et comme ainsi soit qu'il donnât une grande puissance à ses favoris, si est-ce qu'il fut si heureux qu'ils n'abusèrent jamais de leur crédit, ne firent jamais tort à personne, ne vendirent jamais les charges, ni ne le portèrent jamais à aucune violence dont il put rougir, comme ont ordinairement accoutumé de faire ceux qui abusent de la faveur des grands princes. Il honora grandement la mémoire de Plotine, et comme elle fut décédée, outre la statue qu'il lui fit dresser, il lui rendit tous les autres honneurs qu'on rendait aux femmes des empereurs, et même fit faire un combat de gladiateurs en sa mémoire. Durant son séjour dans la ville, il fut épris du désir d'aller visiter les provinces de l'empire, et voulut commencer par la France, où s'étant acheminé, il emplit de contentement toutes les villes par où il passa, leur faisant de grandes libéralités, et leur donnant d'honorables privilèges. De là il passa en Allemagne pour y reconnaître l'état des légions, qui étaient la fleur des armées romaines : et quoi qu'il eut beaucoup plus d'inclination à la paix qu'à la guerre, si est-ce qu'il se montra affectionné passionnément à remettre la milice romaine en sa première splendeur : car en tout ce voyage il faisait marcher les légions comme s'il fut allé donner une bataille, contraignant les soldats d'aller à pied, de faire leurs exercices, et de s'acquitter de leurs factions, sans y rien oublier. Voire même pour adoucir la rigueur qu'il leur tenait, il allait à pied comme eux, vivait de même pain de munition qu'on leur distribuait, et à l'exemple de Scipion Æmilian et de Metellus, mangeait avec eux du lard et du fromage, et buvait de leur breuvage mêlé d'eau et de vinaigre, et outre cela élevait aux charges et faisait du bien à ceux qu'il voyait affectionnez à leur profession. Certes c'est comme un prodige d'avoir vu un prince si ennemi de la guerre, de prendre un si grand soin de la discipline militaire ; vu qu'on peut dire que depuis Auguste les armées romaines n'avaient point été si bien réglées qu'elles furent sous son empire. Mais quand on se figure qu'il distribuait les charges à ceux qui les avaient méritées ; qu'il créait les capitaines après avoir eu les témoignages de leur valeur ; qu'il ne souffrait pas qu'ils s'absentassent de leurs compagnies ; qu'il les prenait en âge et en force pour servir ; qu'il les contraignait de loger sous les tentes et dans les retranchements de l'armée, où il ne voulait point qu'il y eut ni lits ni ombrages pour donner de la fraîcheur ; qu'il bannissait les délices du milieu des troupes ; qu'il punissait les chefs qui butinaient sur leurs rôles ; qu'il ne souffrait point qu'on y fit de fraude ; qu'il les faisait bien payer ; qu'il les visitait quand ils étaient malades ; et enfin quand on se figure qu'il montrait de si grands exemples de patience aux soldats ; qu'il faisait par jour vingt milles à pied ; qu'il portait lui-même ses armes ; qu'il couchait sur la dure comme le plus simple de l'armée ; qu'il allait lui-même reconnaître le logement des compagnies, et qu'il faisait asseoir le camp en sa présence ; on trouve que ce n'est pas grande merveille, qu'un si vigilant et si soigneux empereur, ait eu des soldats si bien disciplinés. Après les avoir donc ainsi formez en ses premiers voyages, il délibéra de les mener en Grande Bretagne, et alla voir l'Angleterre. À son arrivée il composa les différents qui s'étaient élevés entre les insulaires et les garnisons romaines.

Et pour ôter sujet de querelle, sépara leurs terres d'une tranchée de quatre vingt mille pas de longueur, et fit dresser des forts pour ôter aux habitants tout moyen de se révolter. Après avoir mis cet ordre aux affaires d'Angleterre, il repassa dans les Gaules, où il reçut nouvelle de la sédition qui s'était émue à Alexandrie, à cause que le dieu Apis, qui n'est qu'un boeuf, ayant été retrouvé après avoir été longtemps égaré, les villes et les provinces disputaient à qui l'aurait, tant la superstition avait aveuglé ces pauvres idolâtres. Durant son séjour de France, il fit bâtir à Nîmes une superbe basilique en la mémoire de Plotine, qui lui était extrêmement chère. Après cela il prit la route d'Espagne, et passa son hiver en Aragon, où il assembla les principaux de toutes les provinces pour délibérer des choses nécessaires pour les entretenir en repos. Outre les biens qu'il fit ailleurs, il honora son pays et sa ville de plusieurs grands privilèges, et les emplit de sa libéralité, mais ne voulut pas y entrer. En ce temps-là il courut un grand hasard qui servit à faire éclater sa bonté : car se promenant dans le verger de son logis, il se présenta un homme qui ayant un couteau en sa main se jeta sur lui, et se mit en devoir de le tuer : mais ayant pris garde à lui, et ayant détourné son coup, il le saisit au corps, et le livra entre les mains de ceux de sa suite. Et comme il sut qu'il était furieux, sans s'émouvoir davantage d'un si grand accident, commanda qu'on appelât les médecins, et qu'on eut soin de le faire purger de sa mélancolie. Cependant il mit ordre que les barbares n'entreprissent point sur les limites de l'empire romain ; et pour cet effet ne se contenta pas que les fleuves séparassent leurs terres d'avec les terres de l'empire, mais outre cela fit jeter des pieux sur les confins, et en fit comme une forme de longue palissade ou muraille, qui les divisait les uns d'avec les autres. Au reste il s'était acquis une telle réputation par tout l'univers, que les Allemands, peuples passionnés pour leur liberté, reçurent de sa main le roi qu'il lui plut de leur donner. Il réprima les mouvements et les courses des maures d'Afrique : et comme les Parthes eurent fait quelque démonstration de vouloir prendre les armes contre les romains, il dissipa aussitôt cet orage par sa présence. Car s'étant acheminé en orient avec une puissante armée, leur roi lui envoya des ambassadeurs, avec lesquels ayant conféré, les choses demeurèrent en bonne paix, et Adrien s'en alla visiter les provinces de l'empire, faisant du bien par tout où il entrait. De là il passa par l'Asie, et par les îles, et se rendit en la ville d'Athènes : où il se fit recevoir aux mystères de Cérès, parmi la cérémonie desquels il montra une si grande franchise, qu'encore qu'il y assistât beaucoup de personnes qui portaient des couteaux, néanmoins il y entra sans se faire suivre par ses gardes, d'autant que ces mystères ne pouvaient pas être vus indifféremment de toutes sortes de personnes, mais était seulement permis d'y entrer à ceux qui y étaient invitez selon les formes du paganisme. En ce voyage il fit beaucoup de bien aux Athéniens, et entre autres choses il fit commencer le temple de Jupiter olympien, se fit bâtir un autel, et puis fit voile en Sicile, où parmi les autres curiosités qu'il eut, il voulut monter sur le Mont-Gibel, non seulement pour voir sa flamme qui naît et qui sourd de la terre avec un grand étonnement de la nature, mais même pour contempler de dessus sa cime, l'orient du soleil qui y luit de toute une autre forme qu'il ne fait ailleurs, y paraissant à sa naissance à la façon de l'arc du ciel, peint de milles belles couleurs, qui donnent un singulier contentement à ceux qui le regardent. Après cela, il s'en retourna triomphant à Rome, où il ne séjourna pas longtemps, mais remonta aussitôt sur ses vaisseaux, et tira en Afrique, où il fit sentir aux provinces les effets accoutumés de sa libéralité, et puis reprit encore le chemin de Rome, d'où l'impatience de revoir l'orient le fit sortir aussitôt, et prendre le chemin de la Grèce. Étant arrivé à Athènes, et ayant trouvé le temple de Jupiter olympien, et l'autel qu'il s'était fait dresser, achevez

de tout point, il fit la cérémonie de leur dédicace, et de la même sorte traversant l'Asie, il consacra et dédia plusieurs temples que la sacrilège flatterie de ces idolâtres lui avait bâtis. Passant par la Cappadoce, ceux de cette province lui présentèrent des esclaves qui firent de grands services à son armée. Durant ce voyage, il rechercha d'amitié tous les princes étrangers, et entre autre le roi des Parthes, Chosroes, auquel il renvoya une sienne fille que Trajan avait autrefois prise prisonnière. Et comme sur cette favorable semonce plusieurs d'entre eux se furent donné la peine de le venir voir, il les traita avec tant de splendeur et de courtoisie, que ceux qui ne l'avaient pas voulu faire, s'en repentirent, particulièrement Pharasmanes, qui ayant été invité à ce compliment, l'avait superbement refusé. Au demeurant en ces voyages qu'il fit par les provinces, il se montra merveilleusement sévère contre les gouverneurs, et contre les magistrats qui ne s'étaient pas dignement acquittés de leurs charges : même on crût qu'il leur avait tenu un peu trop de rigueur. Il fit aussi paraître trop de passion contre la belle et puissante ville d'Antioche, en haine de laquelle il voulut séparer la Phénicie de la Syrie, afin qu'elle ne fut plus le chef et la métropolitaine de tant de grandes provinces : mais peut-être que la liberté que ses citoyens s'étaient de tout temps donnée de parler licencieusement des princes et des empereurs, la lui rendait ainsi odieuse, ayant l'esprit trop grave et trop sérieux pour prendre plaisir à leurs piquantes sornettes. En ce même temps commença cette fameuse révolte des Juifs, qui advint sous son empire, en suite de laquelle cette misérable nation que le ciel et la terre allaient persécutant pour ses crimes fut presque toute exterminée. On allègue diverses raisons de leur soulèvement. Les uns disent que ce fut parce que l'empereur leur défendit de se plus circoncire, les autres rapportent cela au dépit qu'il conçurent, de ce qu'ayant rebâti la ville de Jérusalem, que Tite avait toute ruinée, et l'ayant nommée Ælia de son nom, il la peupla d'étrangers, y fit bâtir un temple à Jupiter olympien au même lieu où était auparavant celui du vrai dieu, qu'ils adoraient, et parmi cela leur en défendit l'entrée, en faisant une colonie d'étrangers. Quoi que c'en soit, il est bien croyable que la révolte vint de ce que les romains avaient altéré quelque chose aux lois et aux cérémonies de cette nation. Cependant Adrien continuait ses voyages par les provinces, et s'en alla en Arabie, où se voyant au pied du Mont-Casien, comme il était superstitieusement adonné à la considération des mouvements des astres, il voulut monter à la cime pour contempler de plus près l'orient du soleil. Mais il lui arriva un étrange accident comme il était sur le sommet de cette montagne : car y voulant faire un sacrifice, la foudre du ciel tomba, qui tua le sacrificateur et la victime qu'il devait immoler. Ayant couru l'Arabie, il entra en Égypte, et s'étant transporté à Pelouse où était le sépulcre du grand Pompée sans aucun ornement, et sans aucune pompe digne de sa gloire, il en eut pitié, et proféra un vers grec, dont le sens était, **celui qui avait naguère tant de temples et tant d'autels, à peine a maintenant un tombeau**. Ensuite de quoi il le fit relever et redresser plus magnifiquement, montrant en cela l'honneur qu'il portait à la mémoire d'un si grand personnage. En ce voyage d'Égypte il lui arriva une chose qui souilla grandement sa gloire ; c'est à savoir, ce qui se passa sur le sujet de la mort d'Antinoüs, jeune homme dont tout le monde savait qu'il était éperdument amoureux, à raison de sa beauté. On en parla diversement, quelques-uns crurent qu'Adrien l'ayant mené promener sur le Nil, il était tombé par malheur dans ce fleuve, et avait été englouti de ses vagues : les autres crurent qu'Adrien avait été cause de sa mort par une occasion bien étrange.

Il était superstitieusement adonné à la magie, et même pensait allonger sa vie par la puissance des charmes. Mais les magiciens lui dirent que pour en faire un

qui lui fut profitable, il lui fallait trouver une hostie humaine d'une personne qui se présentât volontairement à la mort. N'en trouvant donc point qui eussent assez de passion pour vouloir immoler leur vie pour lui, Antinoüs s'offrit librement à ce sacrifice, et servit de victime à ce cruel enchantement. Soit donc qu'il fut mort d'une façon ou de l'autre, Adrien en mena un tel deuil qu'il en flétrit sa réputation, tout le monde croyant que c'était le souvenir d'une exécration passion qui le lui faisait regretter. Il fit bâtir une ville qu'il nomma de son nom Antinopolis, lui dédia un temple, des autels et des statues comme à un dieu, et employa toutes les plumes de la Grèce à célébrer ses louanges ; voire même la flatterie passa si avant, que pour lui complaire les grecs l'ayant mis au rang des dieux, publièrent qu'il rendait des oracles dans son temple, et pour comble de vanité osèrent assurer que son âme avait été changée en une étoile, qui s'était montrée dans le ciel incontinent après sa mort. À raison de quoi Adrien qui était bien aise de voir flatter sa passion, nomma cette étoile [l'astre d'Antinoüs](#), et aima grandement ceux qui donnèrent cette misérable consolation à sa douleur. Cette action l'exposa à la risée de tout le monde. Durant qu'il voyagea ainsi par les provinces d'Égypte et de Syrie, les juifs demeurèrent en leur devoir, et n'osèrent se soulever, quelque ardent désir qu'ils en eussent. Mais aussitôt qu'il eut repris le chemin de Rome, et qu'il se fut éloigné de leurs contrées, ils se rebellèrent et secouèrent ouvertement le joug de l'empire romain. Au commencement on ne fit pas grand cas de leur révolte, chacun méprisant une nation si abattue, et la plus part du monde se persuadant que ce n'était qu'une poignée de peuple qui s'ennuyant de vivre, cherchait les occasions de mourir. Toutefois quand l'on sut que non seulement la Judée, mais aussi toutes les provinces où les juifs étaient assez puissants pour tramer quelque chose, entraient en cette conjuration, on commença à appréhender l'évènement de cette guerre. Pour y donner ordre, Adrien choisit les meilleurs et les plus expérimentés capitaines de l'empire. Et d'autant que Rufus gouverneur de la Syrie y avait fait peu de chose, et avait tiré cette guerre en une honteuse longueur, il donna la charge de l'armée à Julius Severus qu'il fit venir de Grande Bretagne où il était gouverneur, afin de l'envoyer en la Palestine dompter ces rebelles.

D'abord Severus n'osa attaquer en pleine campagne les grandes forces qu'ils avaient jetées aux champs, craignant que le nombre ne surmontât la valeur, et que le désespoir ne les portât à faire quelque hardie entreprise qui fut cause de lui faire recevoir de la honte, aussi bien qu'à son prédécesseur. Mais il sut si bien prendre les occasions, et usa de tant de surprises, qu'enfin après leur avoir coupé les vivres, il défit tous leurs gens de guerre, ruina cinquante de leurs meilleures places, désola près de mille de leurs plus puissantes bourgades, et extermina toutes les reliques d'un si misérable peuple qui s'était retiré dans la ville de Bither ; de façon qu'il n'a pu depuis se relever de cette perte, ayant été abattu de sorte, qu'il ne lui resta aucune ressource en sa misère. On dit qu'en toute cette guerre, il mourut ou par l'épée, ou par le feu, ou par les autres malheurs qui suivent les armées, plus de six cents mille hommes d'entre les juifs, que la justice de Dieu allait ainsi persécutant pour leurs offenses. Auparavant que ce désastre leur arrivât, ils en avaient été menacés par divers prodiges qui étaient arrivés parmi eux. Car le sépulcre de Salomon, qu'ils avaient en une singulière révérence, et qui s'était conservé entier durant tant de siècles, tomba de lui-même en ruine, et l'on vit des chiens et des loups qui couraient hurlants, et qui entraient dans leurs villes, avec l'effroi de tous les habitants.

Cependant la victoire coûta tant de sang aux romains, qu'Adrien qui s'était transporté en Syrie pour en voir l'issue, et pour considérer les événements, écrivant au sénat, n'usa pas de la préface que les empereurs avaient de coutume de mettre au commencement de leurs lettres. **Si vous vous portez bien vous et vos enfants, la chose va comme je le désire ; moi et l'armée nous nous portons bien** : mais dissimulant son mal, lui écrivit en tels termes, que l'on pouvait conjecturer le regret qu'il avait de la perte de l'élite et de la fleur de son armée. Au reste pour laisser un éternel exemple de vengeance contre cette infortunée nation, il fit une loi par laquelle il bannit les juifs de la nouvelle Jérusalem, leur défendant d'y mettre jamais le pied, ou même d'en approcher. Seulement leur permit-il de se présenter devant ses murailles une fois l'année à même jour que Titus l'avait ruinée, pour en pleurer la désolation. Encore fallait-il qu'ils achetassent leurs larmes au prix de leur argent. Et pour un plus grand opprobre, il fit élever sur la porte de Bethléem l'image d'un pourceau, taillée en marbre, soit que par la remembrance d'un si sale animal, il voulût déclarer ce peuple entièrement profane et maudit de Dieu, soit qu'il voulût que ce fut un symbole de la guerre achevée, soit que ce fut comme un signe consacré à Adonis tué par le sanglier, duquel il avait fait dresser le simulacre en Bethléem où cette porte allait ; ou soit enfin que ce fut par l'erreur commune des gentils qui reprochaient aux juifs qu'ils adoraient cette bête, d'autant qu'ils n'en osaient manger. Après cela il reprit le chemin de Rome pour aviser aux affaires de la république : mais en ces entrefaites il s'éleva une autre guerre au bout du monde, où Pharasmanes ayant de grands mécontentements de l'empereur, fit soulever les Alains et les Massagètes, peuples belliqueux et cruels, et assisté de leurs forces ravagea la Médie et l'Arménie, et courut la Cappadoce. Toutefois les Alains appréhendant la valeur de Flavius Arianus qui commandait en Cappadoce, et en partie aussi mus et induits par les prières et par les présents du roi des Parthes, se retirèrent, et laissèrent les pensées de la guerre pour jouir du repos de la paix. Cependant le roi des Parthes écrivit à Rome des lettres pleines d'aigreur contre Pharasmanes, le chargeant d'être un prince remuant, et qui jetait la guerre dans toutes les provinces voisines de son état : ses ambassadeurs étaient accompagnés des ambassadeurs des Jazygiens, qui demandaient d'être reçus en l'alliance et en l'amitié du peuple romain. Adrien les présenta au sénat pour faire leurs propositions.

Mais le sénat le pria de leur donner telle réponse qu'il jugerait être du bien de la république, et de la dignité de l'empire. Ce qu'ayant fait, il la fit voir au sénat, et les renvoya à leurs maîtres avec une pleine satisfaction. Depuis Pharasmanes, roi des Ibériens, étant venu à Rome accompagné de sa femme, il lui en sut si bon gré qu'il lui accorda son état, lui permit de sacrifier dans le Capitole, lui fit dresser une statue dans un temple de Bellone, et pour comble de faveur, voulut assister à voir le combat et les exercices que lui et ses enfants, et les plus grands de son royaume, firent à la façon de leur pays, aux yeux du peuple romain. Après tant d'inquiétudes étrangères, il lui arriva un malheur domestique en sa personne : car étant à Tivoli, il fut affligé d'un flux de sang, qui ne pût jamais être arrêté durant sa vie, quelque industrie et quelque soin qu'y apportassent les meilleurs médecins du monde, dont il se servait en son mal. Se voyant donc si caduc, et considérant d'ailleurs qu'il n'avait point d'enfants qui servissent d'appui à sa vieillesse qu'on commençait déjà à médire, il se résolut de nommer un successeur à l'empire qui pût soutenir sa dignité branlante : mais il fit un assez mauvais choix, et si accompagna cette élection d'une cruauté qui le rendit odieux à tout le monde. Il jeta donc les yeux sur L Ceronius Commodus, jeune homme

doué d'une extrême beauté : qu'il aimait passionnément, encore qu'il fut gendre de ce Nigtinus que nous avons dit ci-dessus avoir attenté à sa vie, et contre le gré et l'avis de tout le monde l'adopta, et le fit son coadjuteur, lui changeant son nom, et le faisant appeler Ælius Verus César. Pour honorer cette adoption, il fit célébrer des jeux solennels dans le cirque, et fit de grandes largesses au peuple : et quant au jeune prince, il le créa prêteur, lui donna le gouvernement de Pannonie, et le désigna consul. Tous ces honneurs ne purent le garantir d'une importune et cruelle maladie, qui le rendit incapable de faire les fonctions d'une si grande charge, de sorte qu'Adrien le voyant ainsi persécuté d'un mal incurable, avait de coutume de dire à ses amis : **mes amis, nous avons perdu l'argent que nous avons donné au peuple et aux soldats, en faveur de cette adoption : nous nous sommes appuyés sur une muraille qui fait ventre de toutes parts, et qui au lieu de pouvoir supporter la république, à peine se peut soutenir elle-même, mais va tombant sur son fait.** Ce qui rendit cette adoption plus odieuse au peuple, ce fut qu'elle fut suivie d'une barbarie extraordinaire, dont Adrien usa contre quelques-uns des plus illustres personnages de Rome, auxquels il se figura qu'elle avait déplu. Car il fit inhumainement mourir Severian âgé de quatre-vingts dix ans, et son neveu Fuscus âgé seulement de dix huit, qu'il soupçonna avoir aspiré à l'empire, d'autant qu'ils avaient fait démonstration de n'approuver point l'élection qu'il avait faite d'Ælius Verus. Severian se voyant si calomnieusement persécuté, et si injustement condamné à la mort, demanda du feu, et mit de l'encens sur les charbons ardents, puis levant les yeux au ciel, proféra ces tragiques paroles : **dieux immortels qui êtes témoins de mon innocence, je ne vous demande qu'une seule chose en mourant, qui est, que vous ne fassiez pas la grâce à Adrien de pouvoir mourir quand il désirera de ne plus vivre ;** et là dessus il fut étranglé. Mais nous verrons à la fin de la vie d'Adrien, que cette imprécation ne fut point vaine, et que Severian fut exaucé.

Cependant l'adoption d'Ælius Verus pour avoir été confirmée par le sang de ce grand personnage, n'apporta pas grand fruit à la république. Au contraire, son indisposition et son incapacité firent croire qu'Adrien ne lui avait déféré cet honneur que pour satisfaire à sa passion et à sa volupté, et non pour aucune bonne espérance qu'il eut conçue de lui. Même on dit qu'il avait su par l'astrologie, à laquelle il était furieusement adonné, qu'il ne vivrait pas longtemps, mais qu'il mourrait avant que de parvenir à l'empire : et que pour cette raison, parlant de lui, il alléguait ordinairement les vers que Virgile avait faits pour Marcellus, qui disent en substance, **que les destins ne feraient que le montrer à la terre, et qu'ils ne lui permettraient pas de vivre plus longtemps.** On ajoute encore, que s'en moquant, il avait coutume de dire, **qu'il avait adopté non un fils, mais un dieu,** faisant allusion à ce qu'on mettait les empereurs au rang des dieux après leur mort. Même on crut qu'il était résolu de le déposséder de cette dignité, et d'en élire un autre : mais la mort l'ôta de cette peine : d'autant qu'Ælius Verus étant de retour de son gouvernement de Pannonie, et ayant remercié son père de l'honneur qu'il lui avait fait, comme il voulut se faire penser, au lieu de trouver santé dans les remèdes, il y trouva sa mort, et périt pour avoir pris d'un breuvage qu'on lui avait préparé afin de chasser son mal : de sorte qu'il ne remporta autre chose de la dignité d'empereur, que la pompe de ses obsèques. Or quoi que quelques-uns crussent qu'Adrien avait de longue main pensé à celui qu'il voulait lui substituer en cette adoption, si est-ce qu'il demeura quelque temps comme irrésolu de ce qu'il devait faire : toutefois voyant que son mal ne lui donnait point de trêves, il jugea qu'il fallait se résoudre, et ayant fait appeler le sénat, lui tint ce langage : **mes amis, Dieu ne m'a pas rendu si**

heureux que j'aie peu engendrer des enfants, mais vous m'avez donné la puissance d'en faire par les lois et par le droit de l'adoption. Il y a cette différence entre les uns et les autres, que ceux qui naissent de nous, viennent au monde, et s'y élèvent comme il plait à celui qui nous les donne, mais en l'adoption chacun choisit celui qui lui est plus agréable ; d'où vient que bien souvent la nature nous donne des enfants imparfaits et de corps et d'esprit, mais il ne tient qu'à nous d'en adopter où il n'y ait rien à redire. J'avais par ci devant fait élection de L Commodus, de qui j'avais une si grande opinion, que j'eusse tenu à un singulier bonheur d'avoir un fils qui lui eut ressemblé. mais Dieu nous l'ayant ôté, j'ai jeté les yeux sur un autre que je vous présente comme digne de cette gloire, étant bien né, affable, courtois, débonnaire, sage : et parvenu à un âge si mûr, que ni la jeunesse ne le portera à l'insolence, ni la vieillesse ne lui fera faire aucune lâcheté. c'est un prince qui a toujours obéi aux lois, et qui n'a exercé aucune charge qu'après y avoir été légitimement appelé selon les anciennes formes de la république ; de sorte qu'il n'ignore rien de ce qui est nécessaire pour bien gouverner l'empire, et si l'on ne doit pas craindre qu'il abuse jamais de son autorité. Vous jugez assez de qui je veux parler ; c'est d'Aurelius Antonius que vous voyez devant vous ; lequel encore que je sache bien qu'il ne prenne pas plaisir de se voir engagé en de si épineuses affaires, et que mêmes il n'ait nulle ambition de commander, néanmoins je veux me promettre qu'il ne méprisera point mon élection ni vos prières : et que quoi qu'à regret, il recevra l'empire que nous lui présentons. Ayant dit cela, il adopta Antonin, mais il y ajouta cette condition, qu'il voulait qu'il en adoptât aussi deux autres, c'est à savoir Lucius Ælius Verus et Marc Antonin, ou autrement Marc Aurèle, qui depuis furent collègues de l'empire, et le gouvernèrent ensemble. Comme l'adoption d'Ælius Verus avait déplu à quelques-uns, celle d'Antonin ne fut pas agréable à tout le monde, et entre autres à Catilius Severus, qui ayant les pratiques pour s'avancer à l'empire, fit paraître son mécontentement ; en vengeance de quoi Adrien lui ôta le gouvernement de la ville, dont il l'avait honoré, et le bailla à un autre.

Cependant l'importunité de sa maladie lui rendit la vie odieuse, de sorte qu'il chercha toutes sortes de moyens de se faire mourir, ou par le fer, ou par le poison, mais il ne trouvait personne qui voulût l'assister en ce désespoir, quelque offre qu'il fit à ceux qui voudraient lui rendre un si malheureux office. Comme il se vit refusé de tout le monde, il appela un esclave nommé Mastor, Jazygien de nation, de qui il s'était toujours servi à la chasse, à cause de la force et de la hardiesse dont ce barbare était doué, et moitié par contrainte, moitié par flatterie et par promesses, lui fit promettre de le tuer, et puis après ouvrant son estomac lui montra un endroit sous le tétin que son médecin nommé Hermogenas lui avait dit être propre pour être aisément dépêché, et le lui ayant marqué lui commanda de le frapper en ce lieu-là, afin de mourir avec moins de douleur. Toutefois soit par appréhension, ou par feinte, le coup ne succéda pas, et le barbare ayant failli s'enfuit. Les autres refusa tout à fait de mettre la main sur lui, et que mêmes il avertit Antonin et ses autres amis de son désespoir. Sur quoi étant allé pour le consoler, et pour le conjurer de montrer sa constance en cette adversité, comme il se vit découvert, il en conçut un tel déplaisir, qu'il commanda de faire mourir celui qui l'avait ainsi trahi ; mais qu'Antonin lui sauva la vie, et dit, **qu'on le tiendrait pour un parricide, s'il souffrait qu'on tuât celui qui l'avait adopté.** Depuis Adrien tâcha de se tuer lui-même. On l'empêcha d'accomplir ce furieux dessein, en lui arrachant le poignard des mains : et lors on vit manifestement que l'imprécation de Severian avait été exaucée, puisque Dieu

ne lui permettait pas de mourir parmi cet ardent désir qu'il avait que la mort l'ôtât des misères du monde. Enfin il conjura un de ses plus confidents médecins de le vouloir assister en cette extrémité, et de lui donner du poison pour l'avaler ; mais le médecin fut si homme de bien qu'il se fit mourir lui-même de peur d'être instrument de la mort de son prince. Il se servit de divers charmes pour divertir, ou au moins pour alentir son mal, mais toutes ces procédures lui furent inutiles, à raison de quoi il se délibéra de sortir de Rome, et ayant laissé le gouvernement à Antonin, il s'en alla à Bayes, où méprisant toute règle de vie, et ne se souciant plus du conseil des médecins, il rendit l'âme qu'il avait pleine de désespoir, et ne dit autre chose, sinon [que la multitude des médecins avait fait mourir le prince](#). On remarqua quelques présages de sa mort. La dernière fois qu'il célébra son jour natal, recommandant Antonin à la compagnie, sa robe impériale se défit d'elle-même, et demeura la tête toute découverte ; l'anneau où était gravée son image lui tomba du doigt ; il songea qu'un lion l'avait étranglé : mais son mal était un plus infailible signe de sa fin, que le reste de ce qu'on observait. Sur le point de sa mort, il fit de mauvais vers, par lesquels il apparaissait qu'il était en un extrême souci de ce que deviendrait son âme après sa séparation d'avec le corps, et qu'il appréhendait l'horreur des jugements de Dieu, qu'il ne connaissait pas.

Antonin ayant fait ses obsèques à Pouzzol, où il lui fit dresser sa sépulture, ses cendres ne furent pas mises dans le mausolée d'Auguste, qui se trouva alors tout rempli, mais dans le sépulcre qu'il s'était fait bâtir auprès du pont Ælian. Il s'était rendu si odieux au sénat, qu'il fut tout prêt de casser tout ce qu'il avait fait durant tout le cours de son empire. Antonin usa de tant de prières, que non seulement il rompit ce dessein, mais outre cela, il impétra de la compagnie, qu'elle lui décernerait les honneurs divins, et qu'elle le mettrait au rang des dieux. On dit qu'au milieu du sénat, il mêla ses larmes avec ses prières ; et que pour fléchir ceux qu'il voyait obstinez à condamner la mémoire d'Adrien, il leur représenta [que par même moyen ils le voulaient donc dépouiller de l'empire, vu que cassant tout ce qu'il avait fait, ils casseraient aussi son adoption, qui était une de ses plus célèbres actions](#) ; et que là dessus, le sénat portant une singulière révérence à la vertu d'Antonin, et d'ailleurs craignant quelque sédition parmi les gens de guerre, accorda à la mémoire d'Adrien, ce qu'il lui eut absolument refusé sans considération. La haine que le sénat lui portait, venait de ce que et à son avènement à l'empire, et sur la fin de ses jours, il avait inhumainement fait mourir plusieurs grands personnages de ce corps, sur des occasions bien légères : car encore qu'il désirât paraître prince humain et débonnaire, si est-ce que la défiance et les soupçons le rendirent extrêmement cruel à l'endroit même de ses plus grands amis : et ceux qui nous ont laissé comme une effigie de sa vie, le nous représentent avec ce défaut ; qu'encore qu'il fut ardent à obliger ceux qu'il aimait, néanmoins il était extrêmement inconstant en ses affections, de sorte que sur les moindres rapports qu'on lui faisait de ceux qu'il avait passionnément aimés, il dépouillait cette grande affection, et les traitait comme ses mortels ennemis. Et de fait, il ruina Atian, qui avait aidé à lui procurer l'empire, et souffrit qu'ayant été accusé d'avoir aspiré à la tyrannie, il fut indignement proscrit.

Il ne se montra pas moins sévère à l'endroit de Nepos, de Cepticius Clarus, d'Eudemon, de Bollenus et de Marcellus, dont il traita les deux derniers si cruellement, qu'ils furent contraints de se défaire eux-mêmes pour éviter sa fureur. Il persécuta aussi barbarement Numidius Quadratus, Catilius Severus et Turbon, les plus grands hommes de l'empire. Au commencement de son règne, il

fit mourir quatre personnes consulaires, dont tout le monde murmura, encore qu'ils fussent accusés d'avoir conspiré contre sa vie, comme nous avons dit.

Sur son déclin, sa maladie l'ayant empli de chagrin, il extermina tous ceux qu'il soupçonna aspirer à l'empire, et ne pardonna pas mêmes à sa femme Sabine, qu'on crut avoir été empoisonnée par son commandement. Il est vrai que cette femme l'avait en horreur, vu que quelquefois elle avait dit, que connaissant ce fâcheux et dangereux esprit, elle s'était empêchée de concevoir de son accointance, de peur que le fruit qui en fut venu ne lui ressemblât : mais la mort de Severian, suivie de celle de son fils, comme nous avons dit, le rendit plus odieux à tous les gens de bien, que nulle autre chose, à cause de l'innocence de ces deux personnages. Au reste il était prince orné de beaucoup de belles et grandes qualités. Car premièrement il était excellemment versé en toutes sortes de sciences et d'arts qui servent à polir les esprits, il n'ignorait rien des mathématiques, mais savait à la perfection l'astrologie, l'arithmétique, la géométrie, et outre cela, avait un grand goût de la médecine et de la philosophie ; il était admirable en la peinture et en la sculpture, jusqu'à égaler les plus fameux ouvriers de l'antiquité : de sorte qu'on a cru **que jamais il ne s'est trouvé esprit au monde qui ait tant su de choses en diverses perfections.**

D'ailleurs, il était doué d'une si heureuse mémoire, qu'il savait les noms des lieux, des passages, des rivières, des soldats, mêmes de ceux qui étaient aux armées les plus éloignées de sa personne. Ce qui fit hair son savoir, ce fut qu'étant amateur des lettres en son particulier, il se montrait jaloux et envieux de la gloire des autres hommes savants, jusqu'à les mépriser, à s'en moquer, et à les persécuter. Faisant démonstration de prendre plaisir à conférer et disputer avec eux des sciences dont ils faisaient profession, il ne pouvait leur céder en aucune façon, mais voulait toujours remporter la gloire de les avoir vaincus. Et à ce propos, on raconte que Favorinus, auquel il portait une particulière envie, encore qu'en apparence il témoignât d'honorer singulièrement son mérite ; étant entré en dispute avec lui, et Adrien combattant aigrement son opinion, lui qui connaissait cet esprit opiniâtre et ambitieux, lui céda pleinement la victoire, et ne voulut pas davantage contester, quoi qu'il eut de quoi lui fermer la bouche. Là dessus, ses amis s'étonnant de ce qu'il ne lui résistait point en une dispute où il avait un si grand avantage, et l'en reprenant, il leur répartit plaisamment : **Quoi ? Ne voulez-vous pas que je cède à celui qui a trente légions ?**

Cette jalousie qu'Adrien portait à ceux qui excellaient en quelque art, fut cause de la mort de l'architecte Apollodore, qui avait été l'entrepreneur de ces magnifiques ouvrages que Trajan avait faits à Rome durant le cours de son règne : car Adrien discourant un jour avec lui de quelques bâtiments, Apollodore voyant qu'il en parlait impertinemment, lui dit avec quelque sorte d'incivilité, **qu'il allât peindre des courges** : dont il se trouva si offensé, d'autant qu'il s'employait alors à cette sorte de peinture, que depuis il chercha les moyens de le ruiner. Et cependant, pour lui faire paraître qu'on pouvait bien se passer de son industrie de l'architecture, il lui envoya le dessein et la forme d'un temple de Venus, qu'il avait fait bâtir, afin de savoir ce qu'il en dirait, et s'il en approuverait l'ouvrage. Apollodore, usant de sa liberté accoutumée, lui manda que son temple était trop bas, et qu'il avait dû être plus élevé, tant afin d'être en plus belle vue, que pour être plus propre à recevoir les machines des spectacles qu'on y allait assembler la nuit, pour les jeter au matin comme à l'imprévu sur le théâtre : et ajouta, outre cela, que les simulacres qu'il y avait mis, étaient trop grands et trop énormes pour un lieu si étroit et si bas : d'autant, disait-il, **que si les déesses qui sont assises se voulaient lever et s'en aller dehors le temple, elles ne**

le pourraient faire, tant elles sont contraintes et resserrées sous les voûtes. Ce trait de moquerie piqua Adrien jusqu'au vif, d'autant qu'outre la risée, il lui faisait connaître la faute qu'il avait faite à son bâtiment, qui lui était d'autant plus déplaisante qu'il ne la pouvait plus corriger. À raison de cela, plein de dépit et de rage contre Apollodore, il le fit inhumainement mourir. Il montra encore de la barbarie contre les morts, particulièrement contre Homère et contre Virgile, contre Cicéron, et contre Salluste, de sorte qu'il voulut bannir leurs écrits du monde, préférant Antimachus à Homère, Ennius à Virgile, Caton à Cicéron, et Lelius à Salluste. Hors de cela il faisait cas des grands esprits, et se montrait magnifique en leur endroit ; entre les autres il eut en une singulière estime les philosophes Épictète et Héliodore ; et quoi qu'il eut toujours quelque aigreur contre Favorin, il ne laissa pas de lui faire du bien, ne pouvant trouver de prise sur lui pour le priver de sa faveur.

Il supportait même de la liberté que quelques hommes de lettres se donnaient de le piquer. Il se trouva un poète nommé Florus, qui se moquant des continuels et longs voyages qu'il faisait par l'univers, lui écrivit avec beaucoup de licence : *je ne voudrais pas être César, pour courir la Bretagne, et souffrir les verglas de Scythie*. Adrien sans s'en offenser autrement, lui répartit : *et moi, je ne voudrais pas être Florus pour aller par les tavernes, pour me cacher dans les cabarets, et pour me laisser manger à la vermine*.

À la vérité jamais empereur n'aima tant à faire des voyages que lui, estimant que le prince doit imiter le soleil, qui va porter sa lumière par tous les coins du monde, et éclairer toutes les régions de la terre. Au reste il avait cela de louable en ses voyages, qu'ils n'étaient point à la foule des peuples, ayant mis un tel ordre à sa suite, et principalement aux gens de guerre, que personne ne se plaignait d'eux, comme on a de coutume de se plaindre de la suite des autres princes, qui ordinairement mènent des soldats si mal disciplinés, qu'on ne les voit qu'à regret dans les provinces, d'autant qu'ils vivent en brigands, et non comme doivent faire les gardes des grands rois ; de sorte que leur présence, au lieu d'emplir les sujets du contentement et de la joie qu'ils devraient recevoir en voyant leur prince, leur arrache des malédictions contre ceux qu'ils sont obligés de bénir. Adrien allait donc par les provinces avec un singulier contentement des peuples ; d'autant qu'au lieu de les opprimer, il les soulageait, au lieu de souffrir qu'on leur ravit leurs biens, il leur ouvrait ses trésors, et leur donnait du sien : et bien éloigné de distraire leurs héritages, il accommodait leurs villes, et y faisait bâtir des havres, des ports, des rues, des palais, et d'autres ouvrages, selon l'exigence et la nécessité des lieux. Ce qui le rendit plus recommandable ce fut, qu'ayant été outragé par beaucoup de gens lors qu'il était encore personne privée, il ne s'en voulut point souvenir ni s'en venger quand il en eut la puissance. Même à son avènement à l'empire, ayant de fortune rencontré en son chemin un de ceux qui l'avaient offensé, il lui cria, tu es échappé puis que je suis empereur.

D'ailleurs il ne voulut point que la recherche du crime de lèse majesté, qui avait tant fait périr d'innocents sous les autres empereurs, eut de cours sous son règne, qu'il désirait rendre populaire. Il est bien vrai qu'il ne permit pas que le peuple se donnât la liberté d'entreprendre sur l'autorité du prince. Et à ce propos on conte un trait plaisant qui se passa sur le théâtre de Rome. Le peuple demandait une chose qu'il ne jugeait pas juste ; et là dessus se faisant un grand cri de la multitude, il commanda à un héraut de faire faire silence, et user de la façon de parler dont avait usé Domitien, *taisez-vous, l'empereur vous le commande*. Le héraut étendant la main pour avertir le peuple, tout le monde se

tut, et lui, sans passer outre, et sans dire autre chose, leur cria, [c'est là ce que demande l'empereur](#). De quoi au lieu de se fâcher, il loua le héraut ; comme à la vérité le peuple romain était assez mal accoutumé à ouïr ces commandements absolus qui ordinairement aigrissent les courages.

Il se montra grandement sévère aux soldats, quoi qu'il les payât exactement, et mêmes il leur faisait si étroitement garder la discipline, qu'encore que de son temps les armées fussent plus puissantes qu'elles n'avaient été de longtemps sous les autres empereurs, néanmoins on n'ouït point parler de révoltes, ni de soulèvements si ordinaires et si fréquents auparavant. Aussi parmi la sévérité de la discipline, il leur était fort libéral, et n'épargnait rien pour l'entraînement des armées ; à cause de quoi, outre que les gens de guerre le craignaient, ils l'aimaient aussi uniquement. Il fut magnifique à bâtir. Le panthéon ayant été brûlé du feu du ciel, il le fit refaire plus superbement qu'auparavant. Il eut le même soin de faire réparer le cloître et le temple de Neptune, le palais d'Auguste et les étuves d'Agrippa. Il fit aussi bâtir de son mouvement particulier le pont qui fut nommé, [le pont d'Adrien](#), auprès duquel il fit dresser un tombeau pour sa sépulture. Il fit transporter le temple appelé, [de la bonne déesse](#), et le fit bâtir en un autre lieu que celui où il était. Il fit faire un énorme colosse de l'ouvrage de l'architecte Decrianus fort renommé en son siècle. Et pour preuve de sa modestie, on remarque qu'ayant fait faire un nombre prodigieux de bâtiments et d'autres ouvrages à Rome et ailleurs, néanmoins il ne fit graver son nom en pas un qu'au seul temple de son père Trajan, où il voulut qu'on le mit. Mais la modestie paraissait encore plus, en ce qu'il se montrait familier jusqu'aux moindres du peuple, et s'amusait aussi bien à entretenir un pauvre citoyen, que si c'eût été un des plus éminents de l'empire ; voire même il détestait la vanité de ceux qui blâmaient cette façon populaire, comme peu digne de la majesté d'un si grand empereur. Il réprima l'audace des esclaves, mêmes de ceux de sa maison, de sorte qu'un jour en voyant un qui se promenait orgueilleusement entre deux sénateurs, il envoya un soldat lui donner un soufflet, et lui dire : [ne te promène pas davantage au milieu de ceux dont tu peux encore être esclave](#) : et cependant il défendit aux maîtres de les faire mourir quand ils auraient offensé, ordonnant que les magistrats les jugeraient et les puniraient s'ils l'avaient mérité ; et outre cela, défendit encore aux mêmes maîtres de les vendre, ni à des maquereaux, ni à des gladiateurs. En somme il pouvait être mis au rang des bons princes du paganisme, s'il n'eut point été si cruel. Mais pour pallier cette cruauté, on dit qu'il avait peur qu'on ne le traitât en fin comme on avait traité Domitien.

Cependant quoi que son empire ait été vraiment un empire de paix pour tout le monde, il fut un règne de sang pour les chrétiens, qui furent cruellement persécutés par les magistrats idolâtres qu'il avait établis dans les provinces, principalement dans l'Asie, où l'on remarque de grandes cruautés exercées de son temps contre les serviteurs de Jésus-Christ. Mais ces généreux athlètes faisaient reluire leur constance au milieu des tourments ; de sorte qu'Antonin qui depuis fut empereur, ayant été envoyé par le sénat pour administrer l'Asie, et s'étant mis à la recherche des chrétiens, ces innocents s'en allants en foule à son tribunal, firent devant lui une publique profession de leur foi, et lui déclarèrent qu'ils étaient prêts de mourir s'il fallait mourir pour la défense de leur religion. Antonin étonné de tant de constance, en fit seulement châtier quelques-uns pour satisfaire aux lois, et renvoya les autres pour se contenter lui-même, ayant une extrême inclination à la clémence. Toutefois pour ne sembler pas trop indulgent en leur endroit, de peur que cela ne lui acquit la haine du prince, il dit à ceux

qu'il renvoya, que s'ils voulaient mourir il y avait assez de précipices et de cordes pour se défaire, mais qu'ils ne vinssent plus devant son tribunal. Ceux qui lui succédèrent en cette charge, montrèrent bien plus de violence contre les adorateurs du fils de Dieu, vu qu'oubliant toute forme de justice, aux moindres clameurs d'une populace acharnée contre eux, ils les faisaient inhumainement mourir, sans connaître de leur innocence : à raison de quoi Quadratus évêque d'Athènes, et Aristides philosophe converti à la foi, employant leur éloquence pour la défense d'une cause si juste, présentèrent à Adrien qui lors était à Athènes, ces beaux écrits qu'ils composèrent pour la défense de la religion chrétienne : en quoi ils furent secondés par Severus l'un des lieutenants du prince, qui écrivit à Adrien en faveur des chrétiens, lui représentant **que c'était une chose pleine d'injustice, de donner ainsi le sang des innocents en proie à une populace, et de traiter comme des criminels ceux auxquels on ne pouvait trouver autre offense sinon qu'ils étaient chrétiens.** Adrien touché de ces remontrances écrivit à Minutius Fondanus proconsul de l'Asie, **qu'on n'usât plus d'aucune violence contre les chrétiens, et qu'on ne les châtiât plus qu'après les avoir convaincus de crimes qui méritassent la mort.** Cependant Sixte, pontife romain et glorieuse victime de Jésus-Christ, remporta la palme du martyr sous ce prince, et après avoir glorieusement combattu en terre, alla prendre la couronne de gloire dans les cieux, en la compagnie d'une infinité d'autres martyrs.

FIN